

ANTOINE GODEAU

ÉVÊQUE DE GRASSE ET DE VENCE

UN DES PREMIERS MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

(1605-1672)

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

Par

L'Abbé A. COGNET

Licencié ès lettres

PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS

LIBRAIRES DES ARCHIVES NATIONALES

ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

82, Rue Bonaparte, 82

1900

ANTOINE GODEAU

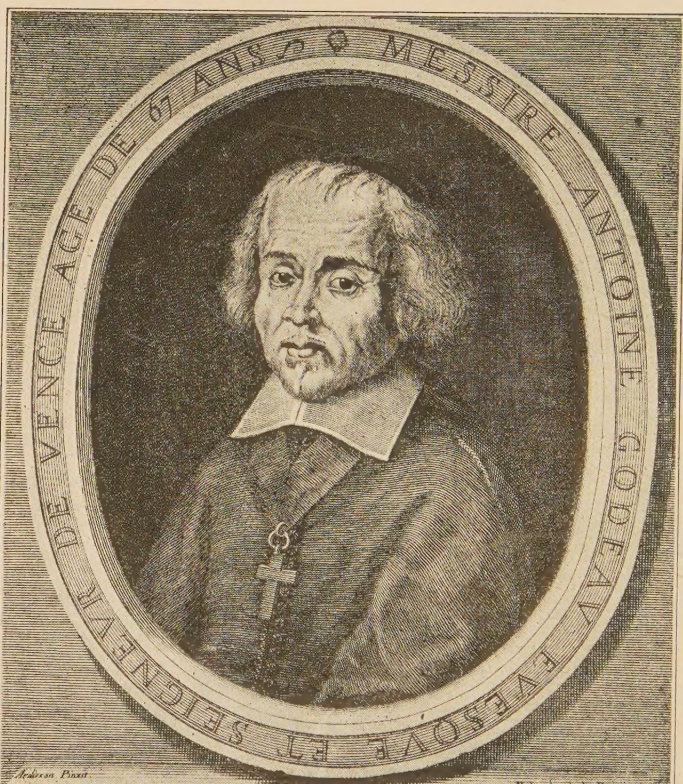
(1605-1672)

Imp. 55, rue de la Pompe, Paris

L. WEHREL, Dir.



Digitized by the Internet Archive
in 2026



Andrieux Pinxit.

V. Lebel sculp. Paris 1712.



Son Esprit, son savoir, son Zèle,
Son Eloquence naturelle,
Sa Douceur, son Humilité,
Luy font par sa Plume immortelle,
Mériter l'Immortalité.

ANTOINE GODEAU

ÉVÊQUE DE GRASSE ET DE VENCE

UN DES PREMIERS MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1605-1672

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

Par

L'Abbé A. COGNET

Licencié ès lettres



PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS

LIBRAIRES DES ARCHIVES NATIONALES

ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

82, Rue Bonaparte, 82

1900

A

MONSIEUR PETIT DE JULLEVILLE

PROFESSEUR EN SORBONNE

HOMMAGE DE RESPECTUEUSE RECONNAISSANCE

PREFACE

Les hommes ne trouvent pas toujours auprès de la postérité la faveur dont ils se sont vus entourés par leurs contemporains. Le célèbre M. Godeau nous en fournit un illustre exemple. Depuis longtemps, sa renommée a disparu devant les gloires plus solides du dix-septième siècle et son nom, prononcé aujourd'hui, éveille à peine l'attention des critiques. On parle encore du poète qui a bien quelque mérite, on s'occupe moins du prosateur qui vaut mieux que le poète et l'on néglige presque complètement l'évêque qui fut pourtant une des figures les plus intéressantes de son temps.

Il nous a semblé que Godeau méritait mieux que l'indifférence, mieux surtout que l'oubli ; qu'il y aurait peut-être quelque intérêt à faire connaître au public cette vie épiscopale aussi active que bien remplie, et nous nous sommes mis à recueillir un peu partout les éléments du tableau que nous avons essayé de retracer dans les pages qui vont suivre. Les ouvrages de l'auteur, les lettres de ses amis, les mémoires contemporains, les recueils d'anecdotes et de biographies, les archives officielles : voilà les sources

abondantes où nous avons puisé pour reconstituer la vie de l'évêque de Grasse et de Vence.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que nous avons consulté les travaux modernes parmi lesquels nous citerons, dès maintenant, deux ouvrages d'un mérite bien différent. Le premier en date est une biographie de Godeau, publiée en 1870 par l'abbé Tisserand, alors aumônier du lycée de Nice. Nous rendons pleine justice aux intentions de l'auteur et à ses louables efforts pour faire revivre la figure de l'aimable prélat. Mais il nous est impossible de voir dans son œuvre autre chose qu'une compilation hâtive de documents et de témoignages, entassés pêle-mêle dans un désordre plus qu'apparent. Les sources contemporaines sont généralement négligées, les citations sont faites au hasard et souvent d'une manière incomplète et il n'est pas rare de se heurter à de graves erreurs de noms, de faits et de dates. En somme, c'est un travail de seconde main qu'on ne peut consulter qu'avec précaution.

Le second des ouvrages dont nous parlons, moins étendu, mais plus sérieux, est dû à la plume de M. R. Kerviler (1879). L'auteur s'adresse plus souvent aux témoignages contemporains et il indique plus d'une source nouvelle. Il corrige sur plusieurs points les affirmations téméraires ou erronées de son devancier et si, pour ce qui regarde le séjour de Godeau en Provence, il accorde trop à l'autorité de l'abbé Tisserand, qu'il avait cependant quelque raison de suspecter, il n'en est pas moins vrai que sa courte biographie nous donne une idée bien plus nette et bien juste de ce que fut l'évêque de Vence.

Pour nous, c'est bien la vie tout entière de Godeau que nous avons voulu mettre sous les yeux du lecteur. Mais c'est l'évêque surtout que nous avons jugé bon d'étudier. Nous avons pensé que les années mondaines de notre auteur étaient assez connues pour qu'il nous fût permis de ne

pas nous y arrêter trop longtemps. On ne trouvera donc pas ici, comme on pourrait l'espérer, l'histoire détaillée du cercle Conrart, de l'Hôtel de Rambouillet, des commencements de l'Académie française. Cette histoire, écrite vingt fois déjà par des plumes plus habiles, nous n'avons pas eu la prétention de la refaire à notre tour. C'est pourquoi nous glissons rapidement sur cette période de la vie de Godeau pour arriver bientôt à sa conversion, à sa prêtrise, à sa carrière épiscopale qui est de beaucoup la partie la plus importante et la moins connue de sa biographie.

L'évêque pourtant ne nous a pas fait négliger l'écrivain. Il est bien vrai qu'aucune œuvre de génie ne se rattache au nom de Godeau. Mais sa réputation littéraire fut assez grande en son temps pour qu'on en tienne compte dans l'histoire de sa vie. Nous parlons donc des ouvrages de l'évêque de Vence à mesure que l'ordre chronologique les amène sous nos yeux. Nous tâchons d'en expliquer brièvement la nature, les origines, la valeur intrinsèque et, s'il y a lieu, l'influence sur les ouvrages semblables qui suivirent. Et mêlant ainsi la biographie à la critique, nous croyons avoir donné à notre œuvre un caractère plus varié et plus humain en quelque sorte. Car on ne connaît vraiment un homme que lorsqu'on a pu le suivre ainsi dans toutes les manifestations de son esprit et de sa pensée, sans compter que le lecteur, qu'ennuient souvent les détails simplement biographiques, nous saura gré sans doute d'avoir ainsi compris notre tâche.

En terminant cette courte préface, nous avons le devoir de remercier ceux qui nous ont particulièrement aidé de leurs lumières. Nous nommerons d'abord M. Petit de Julleville dont les encouragements répétés nous ont soutenu dans le cours de nos travaux; MM. Faguet et Gazier qui ont bien voulu nous donner quelques renseignements précieux et nous suggérer quelques idées nouvelles:

M. l'abbé Urbain dont l'érudition bibliographique nous a fourni plus d'une indication utile ; M. Moris, l'obligeant archiviste des Alpes-Maritimes, qui, avec une bonne grâce parfaite, a mis à notre disposition le fonds si bien classé par lui des Evêchés de Grasse et de Vence. A tous, nous exprimons ici notre profonde reconnaissance.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

La liste ci-dessous ne donne que les principaux ouvrages consultés.

I. — Manuscrits.

- ARCHIVES DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. France, n^{os} 838, 852, 857, 884, 890, 895, 899, 900, 907, 1706, 1708, 1710, 1712, 1713, 1715, 1717, 1719, 1724, 1726.
Rome, 67, 68, 118.
- ARCHIVES DES ALPES-MARITIMES. Chapitre de Grasse, G 40, 67, Evêché de Grasse, G 2, 40.
Chapitre de Vençe, G 3, 4, 5.
Evêché de Vençe, G 1, 2, 3, 4, 5, 8, 17, 19, 30, 37, 44, 46, 52.
Lérins, H 71, 73, 75.
- ARCHIVES D'EURE-ET-LOIR. Commune de Dreux, GG 8, 10.
- ARCHIVES COMMUNALES DE GRASSE, BB 12.
- ARCHIVES COMMUNALES DE VENÇE, GG 2.
- BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL, n^{os} 2945, 4086, 5131, 5540, 6041.
Recueil Conrart, in-4°, V, X, XI, XIV, XXI, XXII.
In-fol., VIII, X, XI.
- BIBLIOTHÈQUE MAZARINE, n^{os} 2001, 13912.
- BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, Mss fr. 2313, 2812, 6014, 13895-13896, 16060, 17045, 17048, 17403, 17406, 17725-17729.
Baluze, 360, 362.
- BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE, n^o 1472.

II. — Imprimés.

- ABELLY. *Vie de Saint Vincent de Paul*. Paris 1843. 2 vol. in-8°.
- ALBERT. *Dictionnaire portatif des prédicateurs, dont les sermons sont imprimés en français*. Lyon, Bruys et Ponthus, 1757, in-8°.
- ALLAIS (G.). *Malberbe et la poésie française à la fin du XVI^e siècle*. Paris, Thorin, 1891, in-8°.
- ALLIEZ (LE CHANOINE). *Les Iles de Lérins*. Paris, Didier, 1860, in-8°.
- ANCILLON (C.). *Nouveaux mélanges critiques de littérature*. Bâle, 1698, 2 vol. in-8°.
- ANCILLON (C.). *Mémoires concernant les vies de plusieurs modernes célèbres dans la République des lettres*. Amsterdam, 1709, in-12.
- ARNAULD D'ANDILLY. *Lettres*. Paris, chez Camusat et P. Le Petit, 1645, in-4°.
- ARNAULD D'ANDILLY. *Mémoires*. Dans la collection Petitot et Mommerqué. 2^e série, vol. XXXIV.
- ARNAULD (L'ABBÉ). *Mémoires*. *Ibid.*, vol. XXXV.
- ARNAULD (ANT.). *Œuvres complètes*. Paris-Lausanne, 1783, 30 vol. in-4°.
- ARNAULD (ANT.). *Lettres*. Nancy, 1727, 9 vol. in-12.
- ARNOULD (L.). *Racan*. Histoire anecdotique et critique de sa Vie et de ses Œuvres. Paris, Colin, 1896, in-8°.
- ARTIGNY (D'). *Nouveaux mémoires d'histoire, de critique et de littérature*. Paris, 1749-1756, 7 vol. in-12.
- AVRIGNY (A. D'). *Mémoires chronologiques et dogmatiques pour servir à l'histoire ecclésiastique depuis 1600 jusqu'à 1716*. Paris, Guérin, 1720, 4 vol. in-12.
- AUBINEAU (L.). *Notices littéraires sur le XVII^e siècle*. Paris, Gaume, 1859, in-8°.
- BAILLET (A.). *Jugements des Savants sur les principaux ouvrages des auteurs*. Paris, 1722, 9 vol. in-4°.
- BALZAC (GUEZ DE). *Œuvres*. Paris, L. Billaine, 1665, 2 vol. in-fol.
- BALZAC (GUEZ DE). *Lettres inédites*. Dans les documents inédits. Paris, 1873, in-4°.
- BARRAL (L'ABBÉ). *Dictionnaire historique et critique contenant une idée abrégée de la vie et des ouvrages des hommes illustres en tout genre, de tout temps et de tout pays*. Avignon, 1749, 6 vol. in-8°.
- BARTHÉLEMY (E. DE). *Les amis de la Marquise de Sablé*. Paris, Didier, 1865, in-8°.
- BARTHÉLEMY (E. DE). *Sappho. Le Mage de Sidon. Zénocrate*. Etude sur la société précieuse d'après les lettres inédites de M^{lle} DE SCUDÉRY. Paris, Didier, 1880, in-8°.
- BARTHÉLEMY ET KERVILER. Voir KERVILER.

- BAYLE. *Dictionnaire historique et critique*. 5^e édition. Amsterdam, 1734, 5 vol. in-fol.
- BAYLE. *Lettres*. 1714, 3 vol. in-12.
- BAZIN (A.). *Histoire de France sous Louis XIII*. Paris, Chamerot, 1840, 4 vol. in-8°.
- BAZIN (A.). *Histoire de France sous le Cardinal de Mazarin*. Paris, Chamerot, 1842, 2 vol. in-8°.
- BELLAY (J. DU). *Défense et Illustration de la langue française*. Dans les *OEuvres*. Paris, chez Lemerre, 1856, 2 vol. in-8°.
- BESOIGNE. *Vies d's quatre évêques engagés dans la cause de Port-Royal*. Cologne, 1756, 2 vol. in-12.
- BOILEAU (D.). *Œuvres*. Paris, Bastien, 1805, 2 vol. in-8°.
- BOILEAU (GILLES). *Œuvres posthumes*. Paris, Barbin, 1670, in-8°.
- BOISSIER (G.). *L'Académie française au XVII^e siècle*. *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1897.
- BONNEGARDE (DE). *Dictionnaire historique et critique*. Lyon, Barret, 1771, 5 vol. in-8°.
- BOUCHE. *Histoire de Provence*. Aix, David, 1664, 2 vol. in-fol.
- BOUHOURS (LE P.). *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*. Paris, 1671, in-4°.
- BOURGEOIS. *Relation de ce qui s'est passé dans l'affaire du livre de la Fréquente Communion*. 1695, in-12.
- BOURGOIN. *Valentin Conrart et son temps*. Paris, Hachette, 1883, in-8°.
- BOUTRON ET RATHERY. Voir RATHERY.
- BOVET. *Histoire du Psautier des Eglises réformées*. Neuchâtel, Sandoz, 1872, in-8°.
- BRETON (A.). *Recueil des plus belles lettres de Cicéron*. Paris, Camusat, 1641, in-8°.
- BRUNETIÈRE (P.). *La Réforme de Malherbe et l'évolution des genres*. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} décembre 1892.
- BRUNOT (F.). *Doctrine de Malherbe d'après son commentaire sur Desportes*. Paris, Masson 1891, in-8°.
- Bulletin du Bibliophile*, Mars-Avril 1892.
- CABASSE. *Essais historiques sur le Parlement de Provence*. Paris, 1826, in-8°.
- CHAPELAIN (J.). *La Pucelle*. Paris, Courbé, 1656, in-f°.
- CHAPELAIN (J.). *Mélanges de littérature*. Paris, 1726, in 12.
- CHAPELAIN (J.). *Lettres*. Dans les documents inédits. Paris, 1880, 2 vol. in-4°.
- CHARDON (H.). *Vie de Rotrou mieux connue*. Paris, Picard, 1884, in-8°.
- CHATEAUBRIAND (R. DE). *Vie de l'abbé de Rancé*. Paris, 1844, in-8°.
- CHEVREAU (U). *OEuvres mêlées*. La Haye, 1697, 2 vol. in-8°.
- CHRISTINE DE SUÈDE. *Lettres*. Villefranche, 1760, 2 vol. in-12.
- CLEMENCET (DOM). *Histoire générale de Port-Royal*. Amsterdam, Vandurem, 1755-1757, 10 vol. in-12.

- CLOYSEAUT (Le P.). *Généralats du P. Bérulle et du P. de Condren*.
Publié par le P. Ingold. Paris, Poussielgue frères, 1880, in-12.
- COLBERT. *Lettres, Instructions et Mémoires de Colbert*. Publié par
P. Clément. Paris (Imp. nat.), Didier, 1868-1871, 1 vol. in-8°.
- COLLETET. *Discours de la Poésie morale*. Paris, 1657, in-12.
- COLOMIÉS. *Bibliothèque choisie*. Paris, 1731, in-12.
- CONRART (V.). *Lettres familières à Félibien*. Paris, 1641, in-12.
- CONRART (V.). *Mémoires*. Dans la collection Petitot. 2^e série vol.
XLVIII.
- CORNEILLE (P.) *Œuvres*. Dans la collection des grands écrivains
de France, Paris, Hachette, 1862, 12 vol. in-8°.
- COSTAR. *Lettres*. Paris, chez Courbé, 1658, 2 vol. in-4°.
- COTIN (l'abbé). *La Pastorale sacrée*. Paris, chez P. Le Petit, 1662.
in-12.
- COUSIN (V.). *La jeunesse de M^{me} de Longueville*. Paris, Didier,
1853, in-8°.
- COUSIN (V.). *Madame de Sablé*. Paris, Didier, 1854.
- COUSIN (V.). *Histoire de la société polie au XV^e siècle d'après le
grand Cyrus*. Paris, Didier, 1858, 2 vol. in-8°.
- DANIEL (Le P.). *Des études classiques dans la société chrétienne*. Paris,
J. Lanier, 1853, in-8°.
- DAUNOU. *Cours d'études historiques*. Paris, Didot frères, 1842-1849.
20 vol. in-8°.
- DEMOGEOT. *Tableau de la littérature française au XVII^e siècle,
avant Corneille et Descartes*. Paris, Hachette, 1859, in-8°.
- DESMOÛTS (Le P.). *Mémoires de littérature et d'histoire*. Paris,
1726-1731, 11 vol. in-12.
- DESPORTES. *Œuvres*. Publié par Michiels. Paris, Moumal, 1858.
in-8°.
- DOUBLET (G.). *Annales du Midi*. Avril 1898 et avril 1899.
- DOUEN. *Clément Marot et le psautier buguenot*. Paris, Imprimerie
nationale, 1878-1879, 2 vol. in-8°.
- DUCHESNE. *Histoire des poèmes épiques français du XVII^e siècle*.
Paris, Thorin, 1870, in-12.
- DU MAS. *Histoire des cinq propositions de Jansénius*. Paris, E. Ganeau,
1700, in-8°.
- DUPIN (E.). *Bibliothèque ecclésiastique du XVII^e siècle*. Paris, 1719.
3 vol. in-12.
- FABRE (A.). *Histoire de Provence*. Marseille, Feisset aîné et De-
mouchy, 1833-1835, 4 vol. in-8°.
- FABRE (l'abbé). *Les ennemis de Chapelain*. Paris, Thorin, 1888,
in-8°.
- FABRE (l'abbé). *Chapelain et nos deux premières Académies*. Paris,
Perrin, 1890, in-8°.
- FAGUET (E.). *Malherbe, Sa vie, le critique, le poète lyrique, etc.*
dans la Revue des Cours et conférences. Oudin, année 1894.

- FAGUET (E.). *L'Hôtel de Rambouillet. Revue des Cours et Conférences*. Année 1896.
- FEILLET. *La misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul*. Paris, Didier, 1862, in-8°.
- FÉNELON. *Lettres inédites*, Publiées par l'abbé Verlaque. Paris, 1874, in-8°.
- FLEURY (L'ABBÉ). *Discours sur l'histoire ecclésiastique*. Paris, Marquette, 1733, in-8°.
- FLOQUET (A.). *Etudes sur la vie de Bossuet jusqu'à son entrée en fonction en qualité de précepteur du Dauphin*. Paris, Didier, 1855-1856, 3 vol. in-8°.
- FONTAINE. *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*. Utrecht, 1736, 2 vol. in-12.
- FOSSE (DU). *Mémoires du seigneur Du Fossé, contenant l'histoire de sa vie et plusieurs particularités*. Utrecht, 1739, in-12.
- FOUCAUT. *Mémoires*. Dans la collection des documents inédits. *France protestante (La)*, DE HAAG. Paris, 1877-1887, 2^e édition.
- FUZET. *Les Jansénistes du XVII^e siècle*. Leur histoire et leur dernier historien, Sainte-Beuve. Paris, Bray et Retaux, 1877, in-8°.
- Gall'a christiana*, Paris, 1725, in-fol., t. III.
- GANDAR (A.). *Bossuet orateur*. Etudes critiques sur les sermons de la jeunesse de Bossuet. Paris, Didier 1866, in-8°.
- Gazette de France (La)*. Années 1636 et 1672.
- GAZIER (A.). *Les Dernières années du cardinal de Retz*. Paris, Thorin, 1876, in-12.
- GENEST (l'abbé). *Dissertation sur la poésie pastorale ou de l'Idylle et de l'Eglogue*. Paris, Coignard, 1707, in-12.
- GERBERON (DOM). *Histoire générale du jansénisme*. Amsterdam, J. de Lorme, 1700, 3 vol. in-12.
- GOUJET (l'abbé). *Bibliothèque française ou Histoire de la littérature française*. Paris, 1740-1756, 18 vol. in-12.
- GOUJET (l'abbé). *Vie de Vialart, évêque de Châlons*. Cologne, 1739, in-8°.
- GRIFFET (LE P.). *Histoire de Louis XIII*. Paris, 1757, 2 vol. in-4°.
- GUETTÉE (l'abbé). *Histoire de l'Eglise de France*. Paris, Masson, 1847-1856, 12 vol. in-8°.
- GUILLEBERT. *Mémoires chronologiques et historiques de Port-Royal*. Utrecht, 9 vol. in-12.
- JACQUINET. *Les Prédicateurs au XVII^e siècle avant Bossuet*. Paris, Didier, 1863, in-8°.
- JAL. *Dictionnaire de biographie et d'histoire*. Paris, Plon, in-8°, 2^e édition.
- JOLI (GUY). *Mémoires*. Collection Petitot, 2^e série, vol. XLVII.
- JOLY (L'abbé). *Remarques critiques sur le dictionnaire de Bayle*. Dijon, 1748, 2 vol. in-fol.

- JOUBERT. *Pensées, Essais et Maxims*. Paris, Gosselin, 1842. 2 vol. in-8°.
- Journal des Savants*. Année 1684.
- JURIEU. *Histoire du Calvinisme et du Pap'sme mis en regard*. Rotterdam, 1682, 2 vol. in-4°.
- KERVILER (R.). *Antoine Godeau, évêque de Grasse et de Vence*. Paris, Champion, 1879, grand in-8°.
- KERVILER ET E. DE BARTHELEMY. *Valentin Conrart. Savie et sa correspondance*. Paris, Didier, 1881. in-8°.
- LA BRUYÈRE. *Œuvres*. Dans la collection des grands écrivains de France. Paris, Hachette, 1865, in-8°.
- LAMBERT (L'abbé). *Histoire littéraire de Louis XIV*. Paris, 1751, 3 vol. in-4°.
- LANCELOT. *Mémoires touchant l'abbé de Saint-Cyran*. Utrecht, 1738, 2 vol. in-12.
- LANSON. *Histoire de la littérature française*. Paris, 1895, in-8°.
- LA PORTE. *Mémoires*. Dans la collection Petitot, 2^e série, vol. LIX.
- LEDIEU (L'abbé). *Mémoires et Journal sur la Vie et les Œuvres de Bossuet*. Paris, Didier, 1856, 2 vol. in-8°.
- LEFÈVRE DE SAINT-MARC. *Vie de M. Pavillon*. Saint-Mihiel, 1733, 3 vol. in-12.
- LELONG (LE P.). *Bibliothèque historique de la France*. Nouvelle édition avec suppl. Paris, Herrissant, 1668-1678, 5 vol. in-fol.
- LIRON (DOM). *Bibliothèque chartraine*. Paris, 1719, in-4°.
- LIRON (DOM). *Singularités historiques et littéraires*. Paris, Didot, 1734-1740, 4 vol. in-12.
- Liste véritable et générale de tous les Prédicateurs de Paris*. Paris, Mathieu Coulombel, in-4°.
- LIVET (CH.). *Précieux et Précieuses*. Paris, Didier, 1859, in-8°.
- LORET. *La Muse historique*. Paris, Jannet, 1857, 4 vol. in-8°.
- MARCOU (F. L.). *Etude sur la Vie et les Œuvres de Pellisson*. Paris, Didier, 1859, in-8°.
- MAROLLES (L'abbé DE). *Mémoires*. Amsterdam, 1753, 3 vol. in-8°.
- MAUCROIX. *Œuvres diverses*. Paris, Techener, 1854, 2 vol. in-12.
- MAZARIN (*Lettres du Cardinal*). Dans les documents inédits. Paris, 1872, 8 vol. in-4°.
- MÉNAGE (G.). *Miscellanea*. Paris, 1652, in-4°.
- MÉNAGE (G.). *Poésies de Malherbe*, avec des notes. Paris, 1666, in-8°.
- MÉNAGE (G.). *Observations sur la langue française*. Paris, 1672-1676, 2 vol. in-12.
- MÉNAGE (G.). *L'Anti-Baillet*. La Haye, 1690, 2 vol. in-12.
- MÉNAGE (G.). *Menagiana*. Amsterdam, 1713-1716, 4 vol. in-12.
- MÉRY (L.). *Histoire de Provence*. Paris, Lecointe, 1830-1837, 4 vol. in-8°.
- MET-GAUBERT. *Notice sur Godeau*. Chartres. Garnier, 1863, in-8°, Tiré à 60 exemplaires.

- MICHAUD. *Biographie universelle, ancienne et moderne*. Nouvelle édition. Paris, Desplaces, 1854.
- MONTCHAL (CH. DE). *Mémoires contenant des particularités de la vie et du ministère du cardinal de Richelieu*. Rotterdam, 1718, 2 vol. in-12.
- MONTGLAT. *Mémoires*. Dans la collection Petitot, 2^e série, vol. XLIX.
- MONTPENSIER (M^{lle} DE). *Mémoires*. *Ibid.* vol. XLII.
- MORERI. *Dictionnaire historique*. Paris, chez les libraires associés, 1759, 10 vol. in-fol.
- MOTTEVILLE (M^{me} DE). *Mémoires*. Paris, Charpentier, 1878, 4 vol. in-12.
- NIGERON (LE P.). *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages*. Paris, 1727-1745, 43 vol. in-12.
- OLIVET (PELLISSON ET D'). Voir PELLISSON.
- OZANAM (F.). *La civilisation au V^e siècle*. Paris, Lecoffre, 1873, 2 vol. in-8^o.
- PAPON. *Histoire générale de Provence*. Paris, Moutard, 1777-1786, 4 vol. in-4^o.
- PATIN (GUY). *Lettres*. Paris, Baillière, 1846, 3 vol. in-8^o.
- PELLISSON (ET D'OLIVET). *Histoire de l'Académie française*. Edition Livet. Paris, Didier, 1858, 2 vol. in-8^o.
- PEIRESC. *Lettres aux frères Du Puy*. Dans les documents inédits. Paris, 1893, 3 vol. in-4^o.
- PERRAULT (CH.). *Parallèle des anciens et des modernes en ce qui regarde les arts et les sciences*. 2^e édition. Paris, Coignard, 1692, 4 vol. in-12.
- PERRAULT (C.). *Eloges des hommes illustres du XVII^e siècle*. Paris, 1698, 2 vol. in-fol.
- PETIT DE JULLEVILLE. *Histoire de la littérature française*. Paris, Colin, 1895, in-8^o.
- PITTON. *Histoire de la ville d'Aix*. Aix, David, 1666, in-fol.
- Procès-verbaux des Assemblées du Clergé de France*. Paris. Vitré. Collection in-fol.
- QUESNEL (LE P.). *Histoire du Formulaire qu'on a fait signer en France et de la paix que le Pape Clément IX a rendue à cette Eglise en 1668, 1698*, in-12.
- QUESNEL. *Histoire abrégée de la paix de l'Eglise*. Mons et Amsterdam, Marteau, 1698, in-12.
- QUESNEL. *Histoire abrégée de la vie d'Antoine Arnauld*. Liège, 1699, 2 vol. in-12.
- RACAN. *Œuvres*. Paris, Jannet, 1857, 2 vol. in-8^o.
- RACINE. *Œuvres*. Dans la collection des grands écrivains de France. Paris, Hachette, 1885, 8 vol. in-8^o.

- RACINE (L'abbé). *Histoire abrégée de l'histoire ecclésiastique*. Paris, 1748, 13 vol. in-12.
- RAPIN (Le P.). *Histoire du jansénisme*. Publié pour la première fois par l'abbé omenech. Paris, Gaume, 1861, in-8°.
- RAPIN (Le P.). *Mémoires*. Publiés par L. Aubineau. Paris, Gaume, 1865, 3 vol. in-8°.
- RATHERY ET BOUTRON. *M^{lle} de Scudéry. Sa vie et sa correspondance*. Paris, Techener, 1873, in-8°.
- Recueil des harangues de Messieurs de l'Académie française*. Paris, Coignard, 1698, in-4°.
- Recueil de pièces diverses pour servir à l'histoire de Port-Royal*. Utrecht, 1740, 3 vol. in-12.
- Réflexions sur les Prédicateurs*. Paris, Coignard, 1687.
- Registres de l'Académie française*. Publiés par Marty-Laveaux. Paris, 1895, 3 vol. in-8°.
- RENAN (E.). *Livre de Job*. Préface. Paris, Lévy, 1858, in-8°.
- Revue historique*. Année 1876, tome II.
- Revue théologique*. 3^e série. Tome VI.
- RICHELIEU (Le cardinal DE). *Mémoires*. Dans la collection Petitot. 2^e série, vol. XXX.
- RICHELIEU (Le cardinal DE). *Lettres*. Dans la collection des documents inédits. Paris, 1877, 8 vol. in-8°.
- RIGAULT (H.). *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*. Paris, Hachette, 1856, in-8°.
- ROBIOU. *Essai sur l'histoire de la littérature et des mœurs dans la première partie du XVII^e siècle*. Paris, Douziol, 1858, in-8°.
- RÖDERER (P. L.). *Mémoires pour servir à l'histoire de la société polie en France*. Tome II des Œuvres complètes. Paris, Didot, 1853, gr. in-8°.
- ROTROU (E. DE). *Dreux, Ses Antiquités*. Dreux. Lacroix, 1864, in-12.
- ROUX (A.). *Montausier. Sa vie et son temps*. Paris, Didier, 1860, in-8°.
- SAINT-AMANT. *Œuvres*. Paris, Jannet, 1856, 2 vol. in-12.
- SAINT-AMOUR (GORIN DE). *Journal*. 1662, in-fol.
- SAINT-MARC GIRARDIN. *Tableau de la littérature française au XVI^e siècle*. Nouvelle édition. Paris, Didier, 1868, in-12.
- SAINT-MARC GIRARDIN. *Cours de littérature dramatique*. Paris, Charpentier, 1855, 5 vol. in-12.
- SAINTE-BEUVE. *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI^e siècle*. Paris, Charpentier. 1843, in-12.
- SAINTE-BEUVE. *Causeries du Lundi*. Paris, Garnier, 17 vol. in-12.
- SAINTE-BEUVE. *Port-Royal*. Paris, Hachette, 1867, 7 vol. in-8°.
- SÉVIGNÉ (M^l^{se} DE). *Lettres*. Dans la collection des grands écrivains de France. Paris, Hachette, 1861, 14 vol. in-8°.

- SIMON (A.). *Histoire critique des versions du Nouveau Testament*. Paris, 1690, in-4°.
- SOMASE. *Dictionnaire des Précieuses*. Edition Livet, Paris, Jannet, 1866, 2 vol. in-16.
- SOREL. *Bibliothèque française*. Paris, 1644, in-12.
- SOURIAU (M.). *L'Evolution du vers français au XVII^e siècle*. Paris, Hachette, 1893, in-8°.
- Supplément au Nécrologe de l'abbaye de N.-D. des Champs*, 1835, in-4°.
- TALLEMANT DES REAUX. *Historiettes publiées par Mommerqué et Taschereau*. Paris, 1835, 6 vol. in-8°.
- TILLEMONT. *Mémoires pour servir à l'histoire des six premiers siècles de l'Eglise*. Paris, 1693.
- TISSERAND (L'abbé). *Etude sur la première moitié du XVII^e siècle ou premier fauteuil de l'Académie française*. Antoine Godeau, évêque de Grasse et de Vence, Paris, Didier, 1870, in-8°.
- TISSERAND (L'abbé). *Histoire de Vence*. Paris, Belin, 1860, in-8°.
- TITON DU TILLET. *Le Parnasse français dédié au roi*. Paris, Coignard, 1732, in-fol.
- TOURTOUREAU (LE P.). *Oraison funèbre de Godeau*. Avignon, Duperrier, 1678, in-8°.
- Trévoux (Mémoires de)*. Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts, recueillis par ordre de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince souverain des Dombes, in-12 à Trévoux.
- VALETTE (Le cardinal DE LA). *Mémoires*. Paris, 1771, 2 vol. in-12.
- VARET (L'abbé). *Relation de ce qui s'est passé dans l'affaire de la paix de l'Eglise sous le pape Clément IX*, 1706, 3 vol. in-12.
- VASSOR. *Histoire du règne de Louis XIII*. Amsterdam, Brunet, 1700-1701, 19 vol. in-12.
- VAVASSEUR (LE P.). *Antonius Godellus, Episcopus grassensis an elogis Aureliani scriptor idoneus idemque utrum poeta*. Constantiæ, 1650, in-12. Altera editio.
- VIGNEUL-MARVILLE. *Mélanges de littérature et d'histoire*. Paris, 1725, 3 vol. in-12.
- VILLEMAIN. *Discours et mélanges littéraires*. Paris, 1823, in-8°.
- VILLEMAIN. *Tableau de l'éloquence chrétienne au IV^e siècle*. Nouvelle édition. Paris, Didier, 1851, in-12.
- VOITURE. *Lettres*. Paris, Librairie du bibliophile, 1880, 2 vol. in-12.
- VOLTAIRE. *Siècle de Louis XIV*. Paris, Didot, 1872, in-12.
- WALKENAËR. *Mémoires touchant la vie et les écrits de M^{me} de Sévigné*. Paris, Didot, 1845, 5 vol. in-12.
-

GODEAU

CHAPITRE I

GODEAU AVANT SON ÉPISCOPAT (1605-1637)

I. — Naissance de Godeau (1605). Ses heureuses dispositions naturelles. Ses études au collège de Dreux. Ses progrès rapides. Jeunesse légère de Godeau. La bergère Bellinde. Correspondance entre Godeau et M^{me} Des Loges. Godeau, M^{me} de Clermont et Angélique Paulet.

II. — Ambition littéraire de Godeau. Le cercle Conrart. *Discours sur les Œuvres de Malherbe* (1629). *Discours sur la traduction du Dialogue des Orateurs*, par Giry (1630). *Ode au Roi*. Godeau et Corneille. Godeau à l'hôtel de Rambouillet. Ses succès. Godeau et Voiture.

III. — La conversion de Godeau se dessine. Il se reproche sa jeunesse légère. Il étudie les Livres saints. *Paraphrase sur les Épîtres de saint Paul* (1632). *Œuvres chrétiennes* (1633). L'Académie française. *Discours de Godeau contre l'éloquence* (1635). *Eloge de Bardin*, premier académicien décédé. *Comédie des Académistes*. Godeau raillé par Saint-Evremond.

IV. — Godeau se convertit entièrement. Il entre dans les Ordres (1635). Il reçoit la prêtrise (1636). Ses projets pour l'avenir.

Richelieu lui offre l'évêché de Grasse. Doutes et incertitudes. Lettre de refus au Cardinal. Richelieu insiste. Godeau accepte sur les conseils du P. de Condren, son directeur. Joie de ses amis.

I

Antoine Godeau naquit à Dreux le 24 septembre 1605 et fut baptisé le 29 du même mois dans l'église paroissiale de Saint-Pierre (1). Son père, issu d'une des meilleures familles de l'endroit et nommé Antoine, comme lui, était lieutenant des eaux et forêts pour le comté de Dreux. Sa mère, Jeanne Targé, était sœur de Péronne Targé, qui fut mère de Valentin Conrart.

Nous connaissons bien peu de détails sur les premières années de l'évêque de Grasse et de Vence et lui-même dans ses écrits, pourtant si nombreux, n'est jamais revenu sur cette période de sa vie. Nous savons seulement qu'il passa sa jeunesse dans sa ville natale, qui, gracieusement assise sur les rives verdoyantes de la Blaise (2), s'étend jusqu'à ce magnifique rideau de feuillage que forme au nord la forêt de Dreux. C'est là l'horizon où, sans aucun doute, se reposèrent avec amour ses regards d'enfant et quand une fois Godeau parlera dans ses vers du lieu qui l'a vu naître, ce sera pour regretter cette fraîche vallée où court la rivière et ces allées profondes qui s'enfoncent dans les bois (3).

(1) L'abbé Tisserand le fait naître le 27 octobre. Voir à l'Appendice l'acte de baptême de Godeau.

(2) Petite rivière qui se jette dans l'Eure entre Chérisy et Montreuil après un cours d'environ 40 kilomètres.

(3) *Poésies chrétiennes*, p. 203. Edition de 1646.

Ses parents qui avaient une honnête fortune pour l'époque (1), lui firent donner une éducation soignée. L'enfant suivit les cours du collège de Dreux qui se glorifia toujours de le compter parmi ses élèves (2). Au dire de ses biographes, il fit de rapides progrès dans les lettres et sembla montrer dès lors ce qu'on pouvait attendre de lui dans la suite. Doué d'une grande facilité de travail, il annonça de bonne heure un penchant tout particulier pour la poésie (3). Lui-même nous apprend, dans une épître à Balzac, que, dans son jeune âge, il allait souvent chercher l'inspiration dans la solitude des bois.

Dès mes plus jeunes ans, j'ai goûté les douceurs
De l'art victorieux de ces divines sœurs.
Sans étude, sans peine, en leurs bois solitaires,
Elles m'ont enseigné leurs célestes mystères (4).

Il avait toujours l'esprit en éveil et l'humeur en gaieté, nous dit Tallemant. « Quand il étoit en philosophie tous les Allemands de sa pension ne pouvoient vivre sans lui. Il chantoit, il rimoit, il buvoit et avoit toujours le mot pour rire (5). » Par son commerce aimable, il révélait déjà cette aménité de caractère, ces manières franches et cordiales qui devaient un jour lui faire tant d'amis.

Ses études achevées, le jeune Godeau chercha parfois

(1) Tallemant (*Historiette de Godeau*) dit qu'il eut pour sa part 30,000 écus. Godeau avait un frère dont l'existence nous est révélée par une lettre de Balzac à Chapelain (*Mélanges historiques* publiés par Tamizey de Larroque, I p. 594). C'est tout ce que nous en savons d'ailleurs.

(2) Dorat. *Histoire manuscrite de la ville de Dreux*. Arsenal n° 4086.

(3) C'était, paraît-il, un proverbe connu que l'air de Dreux était favorable à l'inspiration poétique. V. Dom Liron. *Singularités historiques et littéraires*, I p. 384.

(4) *Poésies chrétiennes et morales* (1660) III p. 105. (Pour rendre la lecture des vers plus facile, nous les transcrivons avec l'orthographe moderne).

(5) Tallemant des Réaux. *Historiette de Godeau*.

ailleurs que dans les lettres des distractions moins élevées et plus faciles. Comme bien d'autres poètes de ce temps, il connut la légèreté et la dissipation de la jeunesse et nous lisons, dans les manuscrits de Conrart, quelques lettres qui nous édifient suffisamment à cet égard (1). Il aima souvent et en divers lieux, nous dit Tallemant, que nous croirions moins facilement, si l'infidèle lui-même ne se fût, une fois au moins, accusé d'inconstance (2). Godeau, pourtant, n'avait pas été comblé par la nature au point de vue physique. « Pour la personne, c'est une des plus contemptibles que l'on puisse trouver : il est extraordinairement petit et extraordinairement laid (3). »

Un jour, ce cœur volage se fixa pourtant dans une passion profonde, qui fut le tourment de sa jeunesse et le regret de toute sa vie. Il n'est guère probable que l'objet de cette passion ait été la sœur du poète Rotrou, comme le veut la légende. Le père de Rotrou ne fut jamais lieutenant général de Dreux, et l'aînée de ses filles, née vers 1610, était trop jeune à l'époque où Godeau commençait à soupirer pour sa belle (4). Si l'on veut à tout prix qu'il ait aimé la fille du lieutenant général, ce fut sans doute la fille du sieur de Coulon, qui occupait cette charge à l'époque dont nous parlons. Mais rien n'empêche que notre poète se soit épris de cette demoiselle de Saint-Yon dont nous parle Tallemant, qui nous la représente comme une fille de bon lieu et bien faite, mais pauvre (5). Conrart et quelques amis avaient réussi à le tirer de cette amourette quand les frères de la demoiselle firent une partie de promenade, où

(1) Arsenal. *Recueil Conrart* in-4°. V. f° 303.

(2) *Recueil Faret* (1627). Lettre de Godeau à Malleville (p. 535).

(3) Tallemant des Réaux. *Historiette de Godeau*.

(4) Chardon. *Vie de Rotrou mieux connue*, p. 52.

(5) Tallemant. *ibidem*.

on les mit tous les deux à la portière et il se renflamma plus que devant (1).

Nous ne connaîtrions cette aventure que par les propos plus ou moins fantaisistes de Tallemant, si nous n'avions des lettres de Godeau, adressées à la bergère Bellinde, pseudonyme qui cache évidemment le nom véritable de celle qu'il aimait (2). Nous voyons par ces lettres que Bellinde se montra tellement insensible que l'amoureux désespéré songea un instant à se défaire de la vie. « Puisque mon amour vous offense, lui écrivait-il, et qu'il me faut me résoudre à la mort, j'en veux choisir une glorieuse, et pour contenter votre cruauté, exécuter devant vous l'arrêt que vous avez prononcé (3). »

Plaintes et menaces, rien n'y fit. Bellinde se maria avec un autre et Godeau, pour qui la vie avait encore des charmes, ne se tua point et continua d'aimer l'infidèle. « Après le serment que j'ay fait de n'aimer rien au monde que Bellinde, écrivait-il au poète Malleville, il ne faut pas espérer que je change jamais (4). » Bien plus, il tente la vertu de Bellinde. « Les lois de l'honneur, lui écrit-il, ne sont faites que pour les laïdes. » Et il s'autorise de sa constance pour demander des faveurs qu'il réclame en vain depuis longtemps (5).

Le hasard voulut que l'époux de Bellinde mourut après quelques mois de mariage et notre poète se reprit aussitôt à espérer. Il fit de nouvelles instances auprès de la jeune veuve. Tout fut inutile, et le soupirant, décidément évincé, s'efforça d'effacer de son cœur l'image de celle qu'il

(1) Tallemant. *Historiette de Godeau*.

(2) Ces lettres se trouvent au tome V des in-4° de Conrart. Faret en a inséré plusieurs dans son recueil de 1627.

(3) *Recueil Faret*, p. 547.

(4) *Ibid.*, p. 552.

(5) *Recueil Conrart*, in-4°. V, f° 357.

avait tant aimée (1). Plût au ciel, s'écriait-il plus tard,

Plût au ciel que jamais je n'eusse dans mon âme
 Epruvé le transport de l'amoureuse flamme,
 Et que du roi des cieux la suprême beauté
 Eût toujours sous ses lois mon esprit arrêté!
 En injustes désirs, en profanes pensées,
 En soupirs criminels, en ardeurs insensées,
 En de funestes soins, en des regrets cuisants,
 Je n'aurais pas perdu les plus beaux de mes ans (2).

Et quand la raison, enfin triomphante, eut pour toujours ramené le calme dans son cœur apaisé, quand, se rappelant les tourments qu'il avait endurés, il songeait à quels dangers se trouve exposée la jeunesse, il s'efforçait de l'avertir par de sages conseils.

Jeunes cœurs, que le Dieu qui fait que l'on soupire
 N'a point encore soumis à l'amoureux empire,
 Evitez avec soin de vous laisser charmer,
 Et tâchez d'ignorer ce que c'est que d'aimer.
 Aimer, quoiqu'on vous dise, est une peine extrême.
 Et l'on ne peut jamais être heureux quand on aime (3).

Ce jour marqua pour Godeau un premier pas vers des idées plus sérieuses. Non pas qu'il s'abstint désormais de chanter *Phillis* et *Chloris*; dans les manuscrits de *Conrart*, on trouve encore de lui plus d'un sonnet à l'adresse de *Bellinde* (4). Mais on remarque çà et là, dans ces petites

(1) L'abbé Tisserand, qui a imaginé entre Godeau et *Bellinde* une entrevue fantaisiste dont il donne même la date, dit sans plus de preuves que le poète éprouva une telle déception qu'il contracta une maladie nerveuse qu'il garda 17 années consécutives. V. *A. Godeau, évêque de Grasse et de Vence*, p. 13.

(2) *Poésies chrétiennes*, (1646), p. 210.

(3) *Recueil Conrart*, in-fol. ix, f° 63.

(4) *Ibid.* in-4° xxii, f° 218 et seq.

pièces, quelques réflexions sur le néant des affections humaines et sur la vanité des plaisirs terrestres dont la jouissance, il le savait par expérience, ne va jamais sans un peu d'amertume.

*
* *

Au sortir de cette aventure, Godeau chercha quelque consolation dans les lettres et dans les douceurs de l'amitié. L'obligeant Conrart, à qui il avait confié ses peines, s'employa de toutes ses forces à lui faire oublier son chagrin. Il lui conseilla de fréquenter le monde où ses talents ne manqueraient pas de le faire remarquer et il commença par lui procurer la connaissance de M^{me} Des Loges (1) qui, jusqu'en 1628, tint son salon ouvert à tout ce qu'il y avait d'illustre à Paris, dans la politique et dans les arts (2). Dans une lettre que Godeau adressait quelque temps après à Philandre (Conrart), il faisait le plus grand éloge de cette dame à qui, sur le conseil de son cousin, il était allé faire visite à Paris (3). M^{me} Des Loges, séduite à son tour par l'esprit du jeune homme, entama avec lui une correspondance des plus suivies (4).

C'était une mode bien répandue depuis le commencement du siècle d'écrire à tout propos des lettres familières à ses amis (5), et M^{me} Des Loges, qui avait une intelligence très vive, avec beaucoup de grâce dans l'esprit et de simplicité dans le goût, réussissait à merveille dans ce genre de litté-

(1) Sur M^{me} Des Loges, consulter la notice manuscrite du *Recueil Conrart*, in-4° xiv, les *Historiettes de Tallemant* et l'article de la *France protestante* de Haag.

(2) A côté de Racan, Gombauld, Balzac, Conrart, on y voyait une foule de princes, de gentilshommes et d'ambassadeurs de puissances étrangères.

(3) *Recueil Faret*, p. 519.

(4) On trouve cette correspondance dans le *Recueil Faret* et dans les volumes in-4° v et xiv de Conrart.

(5) V. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. viii, art. Guy-Patin.

rature. « Ça été, nous dit Tallemant, la première personne de son sexe qui ait écrit des lettres raisonnables (1). » Aussi était-elle en relation avec tous les beaux esprits de l'époque et c'était une véritable fortune pour Godeau que ce commerce littéraire avec une des femmes les plus spirituelles de son temps.

Il y a beaucoup de rhétorique dans les lettres qu'il lui adresse, et l'on y sent plus d'une fois l'effort d'un talent qui veut plaire et charmer par une façon piquante de dire les choses les plus ordinaires. Au retour de la première visite qu'il lui fit dans la capitale, il s'en veut de vivre dans un pays barbare où les objets les plus agréables ne lui paraissent que funestes. « Quand l'air y seroit aussi pur qu'il estoit à la naissance du monde, quand, de toutes les saisons, on n'y connoistroit que le printemps, quand les rivages des fleuves seroient semés de perles, que les arbres auroient des feuilles d'or, enfin quand il posséderoit plus de raretés que les isles d'Urgande et d'Armide, rien ne sçauroit m'oster le souvenir de ce que j'ay perdu (2). »

M^{me} Des Loges lui répond de Paris et ne tarit point en louanges sur ses lettres. « Elles contiennent, dit-elle, tant de belles choses et ravissent mon esprit en tant de sortes, qu'il faudroit que je fusse bien ennemie de mon contentement, si je ne souhaitois avec passion de vous voir continuer cet exercice (3). » Ce qui lui vaut de la part de son admirateur les noms de chef-d'œuvre, de miracle et de merveille, trop bas, lui écrit-il, pour exprimer ce que vous êtes (4).

M^{me} Des Loges, forcée par la guerre de quitter Paris en 1628, en fut réduite à craindre pour elle-même et pour son

(1) *Historiette de M^{me} Des Loges*.

(2) *Recueil Faret*, p. 529.

(3) *Recueil Conrart*, in-4° xiv, f° 936.

(4) *Ibidem* v, f°, 385.

filz qui combattait parmi les ennemis du roi. Godeau se lamente des malheurs d'un parti dont il ne peut souhaiter la victoire sans être traître à sa patrie. Il déclame contre la guerre et fait le procès à la stupidité du peuple, « de ce monstre qui perd sa témérité ordinaire quand il marche en troupe, contre la fureur duquel il n'y a pas de choses saintes qui se puissent estre asseurées, et dont la haine est aussi aveugle que l'amitié (1). »

Cet échange de pensées agréables et sérieuses prit fin quand, en 1629, M^{me} Des Loges, pressée par les circonstances, s'enferma dans la solitude d'où elle ne sortit qu'en 1636 pour reparaître à Paris.



Vers la même époque, Godeau réussit à s'introduire dans une société dont l'appui ne lui fut pas inutile dans la suite. A cinq kilomètres de Dreux, s'élevait alors le château de Mézières, propriété de M^{me} de Clermont (2), qui, à l'exemple de M^{me} de Rambouillet, réunissait dans son salon de Paris les illustrations de la capitale. Chaque année, M^{me} de Clermont et ses deux filles se retiraient quelques mois à Mézières, où les suivait d'ordinaire la foule de leurs amis et de leurs adorateurs. Godeau dut à sa réputation de bel esprit la faveur de venir se promener sous les beaux ombrages chantés par Sarrasin (3) et de passer quelques jours dans cette aimable solitude qui sera plus tard le séjour favori de ses loisirs d'évêque. Il se laissa vite séduire au charme de cette vie mondaine, qu'il eut peine à oublier plus tard au milieu des soins d'une charge pourtant si austère. C'est à Mézières qu'il fit la connaissance de cette

(1) *Recueil Contrart*, in-4° V. f° 382.

(2) Sur M^{me} de Clermont, voir Chardon, *Vie de Rotrou mieux connue*. p. 150.

(3) *Poésies choisies*, 2^e partie. Paris. Sercy 1662, p. 134.

Angélique Paulet (1) dont il se montra, dès le premier instant, le galant serviteur et dont il resta toute sa vie l'ami fidèle et préféré.

Malheureusement, le château de Mézières ne s'ouvrait que bien peu de temps à ces réunions charmantes où Godeau aimait tant à se retrouver. Et, quand les châtelaines reprenaient le chemin de Paris, le jeune poète éprouvait une sorte de tristesse mélancolique que ne parvenait pas toujours à dissiper le travail de l'esprit.

11

Il est sûr que l'ambition grandissait alors dans cette âme avide de gloire littéraire. Sans doute, les petits vers de Godeau étaient lus par ses amis de province, et ses lettres si soignées trouvaient plus d'un admirateur autour de lui(2). Mais le poète voulait plus encore. Les louanges même qu'il recevait parfois des lettrés de la capitale ne le consolait qu'à demi et il rêvait déjà de venir se fixer à Paris. N'était-ce point là qu'il fallait chercher cette renommée trop lente à venir au fond de la province? N'était-ce point là qu'il convenait de montrer les grâces d'un talent qui se lassait de la solitude et qui s'ennuyait de sa ville natale? Les heures malheureusement trop courtes qu'à diverses reprises il avait passées dans la grande ville, redoublaient par le souvenir le désir qu'il avait de s'y montrer plus souvent et de participer de plus près au mouvement littéraire de l'époque.

Justement son cousin Conrart (3), possesseur d'une fortune raisonnable, venait alors d'ouvrir sa maison à quelques

(1) Voir l'*Historiette* d'Angélique Paulet, dans Tallemant.

(2) Voir G. Boissier dans un article sur l'Académie française au xvii^e siècle, *Revue des Deux-Mondes* (15 juin 1897).

(3) Voir Bourgoïn, *Conrart et son temps*.

amis pour se livrer avec eux jouissances innocentes de l'esprit. Godeau, naturellement, fut invité à venir prendre sa place dans le petit cénacle, où l'on remarquait entre autres Chapelain, Gombauld, Habert, Malleville et Sérisy, tous fervents amis des lettres. Il saisit avec joie cette occasion qui s'offrait à lui d'une façon si inattendue. Il se mit à travailler davantage ses poésies dont il apportait toujours quelques fragments pour les lire aux familiers de Conrart. La conversation roulait ensuite sur les mérites et les défauts de ces pièces ordinairement galantes et le jeune poète, acceptant avec une égale modestie les éloges et les critiques, tâchait de mettre à profit, pour la suite, les observations de ses auditeurs.

*
* *

Godeau ne tint pas longtemps ses talents enfermés dans ce cercle intime. La publicité lui paraissait une voie bien plus sûre pour arriver à la gloire littéraire. En 1629, il tenta la fortune et fit paraître le *Discours sur les Œuvres de Malherbe* (1). Ce morceau littéraire offre cela d'intéressant qu'il nous donne l'opinion d'un contemporain sur le génie de Malherbe et, à ce titre, mérite déjà de nous occuper un instant.

Après quelques critiques à l'adresse de ceux qui, dans leur incapacité de goûter les belles choses, les dénigrent sans pudeur, Godeau passe en revue les écrits de Malherbe « l'honneur de son siècle, les délices des Roys, l'amour des Muses et l'un de leurs plus accomplis chefs-d'œuvre. » Il vante les traductions de Sénèque et de Tite-Live et remarque à ce propos qu'il n'est pas indigne d'un grand

(1) Le discours publié en 1629, a été imprimé et réimprimé plusieurs fois en tête des *Œuvres de Malherbe* et dans les *Œuvres chrétiennes* de Godeau (1638).

esprit de traduire les ouvrages des anciens. La traduction, en effet, demande presque autant de doctrine, de jugement, d'éloquence qu'une œuvre d'invention, et il faut un art infini pour rendre toutes les nuances d'une pensée traduite d'une langue étrangère.

Venant ensuite aux lettres de Malherbe, le jeune critique développe ses idées sur la composition littéraire où il réclame l'ordre, la liaison et le nombre. L'ordre ne range pas seulement les mots suivant les lois de la grammaire ; il dispose les matières et donne aux raisons leur place convenable. La liaison unit entre elles les parties du discours, en fait un corps agréable et soulage ainsi la mémoire du lecteur. Le nombre chatouille l'oreille par la cadence et l'harmonie. Et Godeau loue Malherbe de n'avoir pas failli à ces règles générales en un temps où les auteurs s'en souciaient à peine.

Mais c'est le poète surtout qui est grand dans Malherbe. Godeau rend hommage en passant aux poètes du seizième siècle que Malherbe a trop méprisés. Ronsard et du Bellay ont une force de génie prodigieuse, mais ils ne sont pas assez harmonieux. Ils ont pillé plutôt que choisi les anciens. Bertaut, Desportes et Duperron ont donné de la « politesse » à la poésie. Malherbe lui a fait sentir le joug d'une sévère discipline qui est moins une chaîne qu'un ornement. Il l'a bien montré dans ses odes qui sont pleines d'imagination et d'éclat, de nuances et de délicatesse, suivant la nature des sujets. Nul plus que lui ne mérite le titre de poète lyrique. Sapho, Anacréon, Pindare, ont célébrés chez les Grecs. Horace leur est peut-être supérieur par les pensées et par le style. Mais nous n'avons rien à envier à Athènes et à Rome, puisque nous avons Malherbe et ses vers immortels.

Cette supériorité, Malherbe la doit à la façon habile dont il a su imiter les anciens. Godeau se déclare amoureux des

anciens ; il demande qu'on les prenne pour modèles. Car, dit-il, ils ont tellement excellé en tout que qui veut faire quelque chose de remarquable doit puiser dans leurs livres (1). Mais il ne faut pas les admirer à l'excès. Malherbe a aimé les Grecs et les Romains, mais il n'en a pas été idolâtre. Il s'est enrichi de leurs dépouilles, il s'est paré de leurs ornements, mais en les ajustant à sa taille. C'est le secret de sa force et de son génie.

Le discours de Godeau n'est pas sans doute à l'abri de toute critique. On y peut reprendre notamment l'importance donnée à la traduction, une connaissance superficielle des lyriques anciens, une louange un peu exagérée du génie de Malherbe. Mais on y trouve aussi sur la composition littéraire, sur la nature de la poésie, surtout sur la tentative de Ronsard et la réforme de Malherbe, une foule d'idées justes, d'aperçus ingénieux ou solides qui justifient suffisamment le succès qu'obtint ce discours en son temps et les éloges que lui a décernés un maître de la critique moderne (2).

La bienveillance du public lettré encouragea Godeau qui donna l'année suivante le *Discours sur la traduction du Traité des causes de la corruption de l'éloquence*, dédiée par Giry à Conrart (3). Il revient sur la difficulté de bien traduire les bons auteurs. Chaque langue a ses délicatesses qu'il est plus téméraire que judicieux de vouloir transporter dans une autre. Il y a pourtant d'excellentes traductions, notamment celle d'Amyot. Il y faudra joindre désormais la traduction de Giry qui a été bien inspiré de choisir

(1) La Bruyère a dit de même : « On ne sauroit en écrivant rencontrer le parfait et, s'il se peut, surpasser les anciens que par leur imitation. »

(2) Sainte-Beuve. *Causerie du lundi*, t. x, p. 74. V. aussi dans la *Revue des Deux-Mondes* l'article de M. Brunetière : *La réforme de Malherbe et l'évolution des genres*, 1^{er} décembre 1892.

(3) Ce discours se trouve en tête de la traduction de Giry in-4° (1630).

le Dialogue des Orateurs qui est ce que Rome a laissé de plus parfait en ce genre.

*
* *

Cette excursion dans le domaine de la critique n'empêchait pas Godeau de se livrer à la poésie. A l'exemple de Malherbe, il voulut s'essayer dans le genre lyrique et il chanta la prise de la Rochelle dans une Ode dédiée au roi. Le sujet était beau, sans doute. Mais notre poète n'avait pas assez de force dans l'imagination et d'énergie dans le style pour le traiter convenablement. C'était un fardeau trop lourd pour son talent habitué jusque-là aux pièces amoureuses et galantes et il ne faut pas s'étonner que l'Ode au roi n'ait pas obtenu le succès des deux discours précédents.

Ce n'est pas qu'on n'y remarque parfois de belles strophes, comme la suivante qui trouvait grâce aux yeux de Costar, le critique de Godeau.

Cette aigle en rapines fameuse
Ne vole plus insolemment
Aux bords du Rhin ou de la Meuse
Qu'elle a bordés si longuement.
Mon prince lui coupa les aîles,
Quand de ses atteintes cruelles
L'Allemagne pensait mourir.
Et de ce coup on peut apprendre
Que s'il sait bien l'art d'entreprendre
Il sait bien l'art de secourir (1).

On peut encore citer ces vers où l'on sent une profonde admiration pour le génie de Richelieu.

(1) Il est vrai que Costar écrit de cette strophe : « C'est un bel escalier au coin d'un corps de logis et une belle croisée dans une encoignure. » *Discours satyrique contre l'Ode de M. Godeau au roy*. Bibl. nat., fr. 2313, f° 134.

Quel autre, au milieu de l'orage
Qu'excita le démon du Nord,
Eût, sans faire un honteux naufrage,
Conduit son vaisseau dans le port.
Les vents avaient rompu ses voiles;
On ne voyait dans les étoiles
Que des présages malheureux.
Mais la mer, d'ennemis couverte,
Ne put se résoudre à la perte
D'un pilote si généreux.

Il est à remarquer que deux vers de la trente-deuxième strophe ont été reproduits textuellement par Corneille dans la première des stances de Polyeucte au quatrième acte.

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Il s'agit de la félicité dans la pièce de Corneille et de la gloire dans l'ode de Godeau. C'est toute la différence.

On s'est demandé quelquefois à qui des deux poètes appartenaient ces vers (1). Il est sûr qu'ils appartiennent d'abord à Godeau dont l'ode parut longtemps avant le Polyeucte de Corneille (2). Mais Corneille les a-t-il servilement reproduits? Au dire de Ménage, il ne savait pas que ces deux vers fussent de Godeau quand il les avait écrits lui-même (3). Il faut l'en croire puisqu'il le dit. Dès lors, deux suppositions restent possibles. Corneille a pu entendre ces vers à l'hôtel de Rambouillet, où Godeau récitait ses poésies, ou les lire lui-même dans l'ode imprimée déjà en 1633. Dans la suite, il a cru composer véritablement deux

(1) Voir l'Avertissement placé en tête des *OEuvres de Corneille*. Edition de 1738.

(2) L'ode de Godeau parut en 1633, puis fut insérée dans différents recueils du temps.

(3) Ménage, *Observations sur Malherbe*, p. 254.

vers dont, au fond, il ne faisait que se souvenir. Car, dit Ménage, il arrive souvent qu'une chose nous demeure dans l'esprit et que l'auteur de cette chose s'efface de notre mémoire (1).

Ou bien, par une coïncidence étrange, mais explicable pourtant. Corneille se serait rencontré avec Godeau dans la traduction de la même pensée empruntée à Publius Syrus :

Fortuna vitrea est, tunc quum splendet frangitur.

Il est assez ordinaire, dit encore Ménage, de se rencontrer ainsi dans la pensée et dans l'expression des autres. Et, à ce propos, il fait mention d'un certain Arétades qui, au dire de Porphyre, avait fait tout un traité de ces sortes de coïncidences (2). Dans les deux cas, la bonne foi de Corneille resterait entière et la rencontre serait toute à l'honneur de notre poète (3).

Quoiqu'il en soit de cette particularité, quelques beaux vers, même reproduits par Corneille, ne rachètent pas le manque d'inspiration et la froideur des développements. Costar qui fit une si violente critique de cette ode, ne laissait pas pourtant de prédire à l'auteur un bel avenir de poète. « Pour le moins, dit-il, on ne peut nier qu'il ne vaille mieux que ses compagnons et il peut mesme se promettre qu'il passera ceux qui sont partis devant luy, s'il osoit régler ses mouvemens et les rendre aussi justes qu'ils sont vistes et rapides. Avec du temps et un amy, il en viendra

(1) Ménage, *Observations sur Malherbe*.

(2) L'abbé Tisserand ne se laisse pas embarrasser pour si peu. C'était simplement, dit-il, un hommage rendu à Godeau par un poète immortel qui a laissé loin derrière lui son modèle. V. p. 104.

(3) Dans son *Commentaire sur Corneille*, Voltaire dit à propos de ces deux vers : « Il (Corneille) eût mieux fait de ne pas les employer; il était assez riche de son propre fond. C'est peut-être une plus grande faute de les avoir crus bons que de se les être appropriés. »

asseurément à bout. L'un et l'autre ne peuvent manquer, étant fort jeune et fort aimable (1). ».

*
**

L'auteur de l'Ode à Louis XIII ne devait pas justifier pleinement la prédiction de Costar. Mais, en attendant, l'appui de Conrart et de Chapelain lui ouvrit les portes de l'hôtel de Rambouillet (2). Ce fut vers 1632 que Godeau qui, depuis quelque temps, s'était fait inscrire au Parlement comme avocat (3), parut pour la première fois dans ce cercle illustre où, sous les auspices de l'indulgente Marquise, se réunissaient des personnes du plus haut rang et du plus grand mérite. La maison pourtant s'ouvrait sans trop de peine aux gens de la roture. « On y était parfaitement reçu, dit Cousin, dès qu'on y apportait de l'esprit et du talent (4). » C'est là que les auteurs à la mode venaient lire leurs ouvrages avant de les soumettre à la redoutable épreuve de la publicité. « C'est là qu'on lut Balzac, qu'on admira Descartes, que le grand Condé pleura aux vers du grand Corneille (5). »

Mais on s'y amusait aussi à faire des petits vers de galanterie et l'on dépensait les trésors d'esprit dans des conversations intarissables d'enjouement et de gaieté. La comédie y était en honneur et les parties de campagne

(1) Dans une *Vie de Costar*, insérée au t. vi des Hist. de Tallemant des Réaux, édition Mommerqué, p. 109 et seqq. il est dit que Godeau et Chapelain furent tellement irrités contre Costar qui avait critiqué leurs Odes qu'ils poussèrent le Cardinal à le faire mettre à la Bastille où il serait allé sans l'intervention de Messieurs du Châtelet.

(2) D'après Tallemant ce furent M^{me} de Clermont et Angélique Paulet qui introduisirent Godeau à l'hôtel de Rambouillet. Elles y contribuèrent sans aucun doute.

(3) C'est en cette qualité que le 4 mai 1632 il signe l'acte par lequel il concède au sieur de Bray, libraire, le droit d'imprimer et de vendre ses Paraphrases sur les Epîtres de saint Paul. V. Jal. *Dict. de bibl. et d'hist.*, p. 646.

(4) *Hist. de la société polie*, t. 1. p. 267.

(5) Marcou. *Etude sur Pellisson*, p. 149.

alternaient souvent avec les jeux de salon (1). On peut voir dans Voiture, « l'âme du rond », les distractions charmantes auxquelles se livrèrent un jour à La Barre, chez M^{me} du Vigean, les familiers de la Marquise (2), et l'abbé Arnauld, de son côté, nous a conservé dans ses *Mémoires* le récit d'une promenade en carrosse, faite aux environs de Paris et dans laquelle notre jeune poète ne se fit pas faute d'amuser la société. (3),

Godeau en effet, par sa bonne humeur et ses saillies perpétuelles, n'avait pas mis longtemps à conquérir la sympathie de ce monde d'élite. Sa laideur et sa petite taille l'avaient fait appeler le *Nain de Julie*, le *Nain de la Princesse* (4), et ses assiduités auprès de M^{lle} Paulet, lui avaient valu le surnom de *Soupirant de la belle lionne* (5). Car on aimait autour d'Arthénice, à transformer les noms véritables en d'autres plus harmonieux et plus doux à l'oreille.

La faveur du nouvel arrivant grandit même si vite qu'elle faillit un instant détrôner la royauté depuis longtemps établie de Voiture. Dans un voyage que ce dernier fit en Espagne (6), M^{lle} de Rambouillet lui écrivait : « Il y a ici un petit homme plus petit que vous d'une coudée et je vous assure mille fois plus galant (7). » Voiture, blessé dans sa vanité jalouse, lui répliqua par une lettre spirituelle où il se plaignait de cette préférence accordée à un rival. « Que si vous voulez que je vous croye, disait-il en terminant, faites faire à votre petit homme une lettre mille fois plus galante que celle-cy (8). »

(1) V. Livet. *Précieux et Précieuses*, p. 7.

(2) *Lettres de Voiture*. Librairie des bibliophiles, t. 1. p. 55.

(3) *Mémoires*, Collection Petitot, t. xxx, p. 128.

(4) Julie d'Angennes, plus tard duchesse de Montausier.

(5) Ainsi nommée à cause de sa fierté et de la couleur fauve de ses cheveux.

(6) C'est par ordre et pour le compte de son maître Gaston d'Orléans qu'en 1633 Voiture était allé en Espagne.

(7) V. Cousin, *Hist. de la société polie*, II, p. 83.

(8) *Lettres*, I, p. 94.

Le Nain de la Princesse, qu'amusaient ces froissements d'amour-propre et qui se sentait sans doute en humeur de badiner, releva le défi et adressa au discourtois chevalier Tabacratis (Voiture) le cartel suivant :

D'un nain galant plus qu'autre sous les cieux
Vous paraissez, par vos dits, envieux
Et méprisez sa petite personne.
Or, ne croyez pas que je vous pardonne.
Je suis petit, mais je suis glorieux.
Tabacratis, vous feriez beaucoup mieux,
Auparavant que ma main vous festonne,
De publier la louange en tous lieux
D'un nain galant.

Tant que voudrez, soyez audacieux,
D'un vain discours mon esprit ne s'étonne.
Je vous défie au métier de Bellone,
En prose, en vers, et ferai voir aux yeux
De la princesse, à qui le ciel me donne,
(Vous le savez, elle est belle, elle est bonne)
Que chacun cède au bras victorieux
D'un nain galant (1).

Voiture riposta à son tour par ce rondeau où l'ironie se mêle à la menace :

Comme un galant et brave chevalier,
Vous m'appellez en combat singulier
D'amour, de vers et de prose polie.
Mais à si peu mon cœur ne s'humilie.
Je ne vous tiens que pour un écolier.
Et fussiez-vous brave, docte et guerrier,
En cas d'amour, n'aspirez au laurier.
Rien ne déplait à la belle Julie
Comme un galant.

(1) *Recueil Conrart*, in-4° xxii, f° 863.

Quittez l'amour, ce n'est votre métier.
 Faites des vers, traduisez le psautier.
 Votre façon d'écrire est fort jolie,
 Mais gardez-vous de faire de folie
 Ou je saurai, ma foi, vous châtier
 Comme un galant (1).

Cette plaisante querelle n'alla pas plus loin et n'empêcha pas d'ailleurs les deux rivaux de s'estimer réciproquement. Si Godeau savait reconnaître le mérite de Voiture, ce dernier, de son côté, ne lui ménageait pas les éloges. Dans une lettre qu'il lui adressait de Bruxelles, le 3 février 1634, il lui disait : « Lorsque ma curiosité m'avoit fait passer, comme vous dites, les bornes de l'ancien monde pour rencontrer quelque chose de rare, je n'ay rien vu qui le fust tant que vos ouvrages. L'Afrique ne m'a rien fait voir de plus nouveau ny de plus extraordinaire. En les lisant à l'ombre de ses palmes je vous les ay toutes souhaitées, et, en même temps que je me considérois avoir esté plus avant qu'Hercule, je me suis vu bien loin derrière vous... Avec ces connoissances que j'ay de vous, il est difficile que je m'en forme une image comme celle que vous m'en voulez donner, ny que je me figure que vous soyez cette petite créature que vous dites. Je ne puis comprendre que le ciel ait pu mettre tant de choses dans un si petit espace ; quand je laisse faire mon imagination, elle vous donne pour le moins sept ou huit coudées et vous représente de la taille de ces hommes qui furent engendrez par les anges (2). »

A l'hôtel de Rambouillet, Godeau fit des connaissances illustres. C'est là qu'il vit pour la première fois M^{me} la Princesse de Condé, M^{lle} de Bourbon, plus tard duchesse de Longueville, M^{me} de Sablé, la princesse Marie de Gonzague,

(1) *Recueil Conrart*, in-4° XVII, f° 864.

(2) *Lettres de Voiture*, I, p. 169.

future reine de Pologne, M^{me} d'Aiguillon, nièce du Cardinal, M^{lle} du Vigean et Madeleine de Scudéry qui fut une de ses plus fidèles amies. C'est là aussi qu'il entra en relations avec le cardinal de La Valette, le marquis de Chaudebonne, le comte de Guiche et cette famille des Arnauld dont les exemples austères ne furent pas sans influence sur sa conduite et sur la position qu'il prit plus tard dans les luttes religieuses.

III

On ne voit rien dans tout cela qui annonce la vocation du futur évêque. Depuis quelque temps, il est vrai, Godeau avait pris le petit collet. Mais on sait que le petit collet n'entraînait pas l'obligation d'entrer dans les ordres et qu'il n'empêchait pas d'ailleurs ceux qui le portaient de mener souvent la vie la plus frivole et la moins édifiante. Pourtant, à l'époque où Godeau fréquentait l'hôtel de Rambouillet, un sourd travail de conversion s'opérait déjà dans son âme que le souvenir de ses égarements passés remplissait parfois de trouble et d'inquiétude. Il se reprochait d'avoir perdu sa jeunesse à courir après les beautés éphémères et il s'accusait d'avoir fait un usage trop profane des talents que Dieu lui avait donnés.

Sous l'empire de cette pieuse ardeur, il avait prié Conrart de brûler les vers d'amour qu'il lui avait confiés (1),

(1) Ainsi, au moment de sa vêtue, Rancé ordonna de brûler les lettres qu'il avait écrites avant sa conversion. Châteaubriand, *Vie de Rancé*, p. 220.

Ménage, dans *l'Anti-Baillet*, a prétendu que le rondeau de Voiture, cité plus haut, avait été adressé à Godeau déjà évêque et partant de là, il a affirmé que Godeau a fait des vers de galanterie depuis son épiscopat. L'abbé d'Artigny, dans ses *Nouveaux mélanges* (vi, p. 100), dit avec raison que le rondeau en question a été fait antérieurement à l'épiscopat de Godeau. Mais il se trompe en disant qu'il pourrait bien avoir été adressé à l'abbé Esprit. C'est évidemment la réponse

et pour racheter en quelque sorte les défaillances de ses premières années, pour donner à son esprit un aliment plus solide que la vaine pâture dont il l'avait nourri jusqu'ici, il se mit à lire assidûment les Ecritures et les Pères de l'Eglise. Il prit, de ce commerce familial, un grand amour de la littérature sacrée et l'idée lui vint un jour de paraphraser quelques passages des Livres saints. Le premier essai qu'il fit paraître en ce genre fut une *Paraphrase des Epîtres de saint Paul aux Corinthiens, aux Galates et aux Ephésiens*. C'était une simple traduction du texte de l'Ecriture avec quelques additions pour en développer le sens et le rendre plus intelligible.

La tentative parut si heureuse que Balzac écrivit à l'auteur pour le féliciter. « Il n'y a plus de mérite à estre dévot. La dévotion est une chose si agréable dans vostre livre, que les profanes mesmes y prennent du goût et vous avez trouvé l'invention de sauver les âmes par la volupté. » Puis, il marquait en quelques mots le mérite de cette traduction : « Vos paroles ne sont point indignes de vostre auteur. Elle n'affoiblissent point ses pensées en les estendant, ny en affoiblissent le sens en les mettant au large. Au contraire, ce puissant esprit qui estoit comme pressé dans les bornes du style concis, semble respirer à l'aise dans cette nouvelle liberté et croistre à mesure qu'il s'expand (2). »

Godeau se montrera si content du succès de sa paraphrase, que, pendant plus de dix ans, il travaillera sur le

au défi porté par le Nain de Julie et c'est comme tel qu'il est cité dans le *Recueil Contrart*.

D'autre part, Godeau ne s'est pas abstenu de toute poésie galante depuis son épiscopat. Sans parler de la pièce intitulée la *Tulipe*, composée pour la Guirlande de Julie, pièce qu'il est difficile de reculer jusqu'en 1633 comme le ferait volontiers M. Kerviler (p. 31), nous avons d'autres vers galants écrits par l'évêque de Grasse et adressés à M^{me} de Montausier et à M^{lle} de Scudéry. Mais ce sont des vers d'une galanterie tout innocente, comme nous le verrons plus loin.

(2) *Œuvres* in-fol. t. 1, p. 179.

texte de l'apôtre, dont il finira par traduire toutes les Epîtres.

Mais il y avait trop de poésie dans les Livres saints pour que notre poète ne fût pas tenté d'en faire passer quelque chose dans notre langue. Il choisit de préférence le Cantique des Cantiques et les Psaumes de David, où il voyait une source intarissable de beautés littéraires. Il réunit ces divers fragments ainsi que des Méditations en prose, dans un livre qu'il publia en 1633 sous le titre d'*Œuvres chrétiennes*, avec une dédicace au Cardinal de Richelieu. Le discours préliminaire contenait les idées de Godeau sur la poésie sacrée. Nous y reviendrons plus tard.

Le Cantique des Cantiques était un sujet délicat pour un poète aussi jeune et jusque là si profane. En lisant cette paraphrase, on est tenté de conjecturer avec l'abbé d'Artigny, que Godeau a transporté dans sa poésie quelques lambeaux des vers composés jadis pour son Iris (1). Mais hâtons-nous d'ajouter avec le même critique que, regarder ces églogues sacrées comme des pièces galantes, c'est lui faire une injure manifeste.

Dans ces églogues où l'Epouse s'entretient avec ses compagnes des beautés de l'Epoux, où l'Epoux apprend à l'Epouse comment elle doit l'aimer, on ne trouve point les sentiments ordinaires de l'églogue, telle du moins que l'ont entendue les poètes. « L'églogue, n'est que dans le titre, a fort bien remarqué Saint-Marc Girardin, les réflexions pieuses et mystiques y remplacent partout les sentiments tendres et passionnés de la poésie primitive. L'Epoux et ses compagnes, loin de parler comme des bergères, parlent souvent comme des saintes et comme des religieuses (2). »

Il y a, d'autre part, dans ces églogues, une intention évi-

(1) *Nouveaux Mélanges*, t. vi, p. 96.

(2) *Cours de littérature dramatique*, t. iii, p. 152.

dente de donner des conseils, de moraliser, et cette apparence didactique prête au dialogue quelque chose de languissant et de monotone, que vient augmenter encore la répétition des mêmes idées et des mêmes images. La fadeur qu'on rencontre à chaque pas n'est pas faite pour diminuer l'ennui du lecteur, et, quoique cette paraphrase ait obtenu beaucoup d'éloges (1), les défauts y sont trop apparents pour que nous nous y arrétions davantage (2).

Quelques paraphrases de psaumes, contenues dans le recueil dont nous parlons, firent beaucoup plus pour la réputation et la fortune du jeune poète. On sait que le roi Louis XIII les apprit par cœur et qu'il composa même plusieurs mélodies qu'il adapta aux vers de Godeau (3). On sait aussi que la paraphrase du *Benedicite* plut tellement à Son Eminence, que pour dire : voilà qui est admirable, on disait chez elle : Quand Godeau l'aurait fait, il ne serait pas mieux (4).

Voici quelques strophes de cette fameuse paraphrase où l'élégance du tour et l'harmonie du vers montrent quel progrès sérieux avait fait notre langue à l'école de Malherbe :

 Espoir de toute âme affligée,
 Grand Dieu, notre unique recours,
 Par qui la trame de nos jours
 Malgré les feux est prolongée,

(1) V. *La Pastorale sacrée* de l'abbé Cotin et la *Dissertation sur la poésie pastorale* de l'abbé Genest, p. 159.

(2) C'est de cette paraphrase que s'autoriseront plus tard les ennemis de Godeau pour dire qu'il a profané la-majesté des Ecritures.

(3) Louis XIII chantait, dit-on, à son lit de mort, le psaume cxxx : *Seigneur à qui seul je veux plaire*.

(4) Tallemant. *Historiette de Godeau*. On lit aussi dans l'*Historiette* de Richelieu que le cardinal voulant un jour faire imprimer un discours prononcé par lui au Parlement, Godeau fut nommé avec quelques autres pour l'examiner. Mais le discours parut si médiocre que Richelieu eut le bon goût de n'en plus parler.

Seigneur, dont la puissante main
Des fers d'un tyran inhumain
Sauva nos ancêtres fidèles,
Que ton nom soit toujours béni !
Que par des chansons immortelles
On célèbre à jamais ton pouvoir infini !

Que dans les séjours où ces anges,
Qui ne sont que flamme et qu'ardeur,
Servent de trône à ta grandeur,
On chante tes saintes louanges !
Qu'on te bénisse dans les cieux,
Où ta gloire éblouit les yeux,
Où tes beautés n'ont point de voiles,
Où l'on voit ce que nous croyons,
Où tu marches sur les étoiles
Et d'où jusqu'aux enfers, tu lances tes rayons.

Rares et superbes ouvrages,
Merveilles, chefs-d'œuvre divers,
Qui paraissez dans l'univers,
Venez rendre à Dieu vos hommages.
Ce que vous avez de beauté,
De richesse et de majesté,
Vous le devez à sa puissance ;
Elle vous a formés de rien ,
Et la loi de sa Providence,
Est de votre grandeur l'infailible soutien

Bénissez Dieu, troupes ailées,
Anges, qu'embrase son amour,
Clairs flambeaux qui dans ce séjour
Guidez nos âmes exilées ;
Voûtes d'or, miracles roulants,
Globes de flamme étincelants,
Palais d'admirable structure,
Trônes d'azur, superbes corps,
Beaux cieux, gloire de la nature,
Célébrez sa grandeur en vos charmans accords.

*
* *

Pendant que Godeau christianisait ainsi sa muse, le cercle Conrart, dont il était le prince et le chef (1), allait subir une glorieuse transformation. Les familiers de Valentin n'avaient pas interrompu un seul instant leurs petites réunions. Ils semblaient, au contraire, prolonger à plaisir cet âge d'or, durant lequel, dit Pellisson, avec toute l'innocence et la liberté des premiers siècles, sans bruit et sans pompe et sans autres lois que celles de l'amitié, ils goûtaient ensemble ce que la société des esprits et la vie raisonnable ont de plus doux et de plus charmant (2).

On sait comment fut trahi le secret de ces conférences intimes; comment Boisrobert, mis au courant par une indiscretion de Faret, alla tout raconter au Cardinal et comment Son Eminence fit proposer aux amis de Conrart de se constituer en corps public pour travailler à l'amélioration de la langue (3). Il était difficile de refuser quelque chose à Richelieu et, après quelques hésitations, ses offres furent acceptées. Les lettres patentes, délivrées par le roi en 1635, ne furent enregistrées au Parlement qu'en 1637. Mais la petite société, devenue l'Académie française, s'assembla aussitôt d'une façon régulière, tantôt chez Conrart, tantôt chez Chapelain, tantôt chez l'abbé de Boisrobert.

Pour travailler dès le premier jour au grand dessein qui avait présidé à cette institution, il fut décidé que chaque académicien ferait à son tour un discours sur telle matière et de telle longueur qu'il lui plairait. Godeau parla le 22 février 1635 contre l'éloquence (4). Le sujet était singu-

(1) Lettre de Chapelain à Godeau, 8 décembre 1632.

(2) *Hist. de l'Académie*, t. 1, p. 9. Edition Livet.

(3) *Ibid.*, p. 13.

(4). Ce discours a été inséré dans les *Œuvres chrétiennes et morales* de Godeau (1658).

lièrement choisi pour un homme qui allait bientôt s'acquérir dans la chaire une juste réputation d'orateur. « Je veux, disait-il, entrer dans le temple de l'éloquence pour renverser ses autels, abattre ses ouvrages et abolir ses sacrifices. » Il opposait avec ingéniosité l'éloquence verbeuse et diffuse à la sagesse qui n'a pas besoin de tant de paroles pour se faire entendre. Les orateurs qui ont causé la ruine de la Grèce ont laissé beaucoup de discours : on n'a des sept sages que des sentences fort courtes. On se trompe quand on proclame l'éloquence la lumière de l'esprit, l'interprète des sciences, la gardienne des lois : il lui manque pour cela la prudence et la sagesse. C'est plutôt un instrument de discorde et de flatterie, comme il arriva à Rome au temps de Gracques et des Empereurs. Pour toutes ces raisons, le jeune académicien voulait qu'on se défiât de l'éloquence.

Comme on le voit, ce discours semble un exercice oratoire renouvelé des sophistes antiques. On y trouve le même mélange de déclamation et de subtilité. A le bien prendre, c'est plutôt une satire contre les abus de l'éloquence qu'un plaidoyer contre l'éloquence elle-même.

Godeau fut plus heureux dans l'éloge qu'il fit plus tard de Bardin, premier académicien décédé. Dans une page d'une simplicité touchante et d'une élégante sobriété, il réussit à faire revivre la figure de cet honnête homme qui savait si bien tempérer la sévérité de sa vertu qu'elle n'était fâcheuse à personne (1).

L'Académie, on le sait, eut bientôt ses ennemis et ses jaloux. Dans sa *Comédie des Académistes* (2), Saint-Evre-

(1) Voir cet Eloge dans l'*Hist. de l'Académie*, t. 1, p. 169.

(2) La *Comédie des Académistes* circulait déjà manuscrite en 1638, comme en témoigne cette lettre de Chapelain à Maynard : « Le peuple se resjouit aux despens de l'Académie et s'entretient d'une mauvaise comédie manuscrite où nous sommes la plupart introduits, à ce qu'on dit peu agréablement. » *Lettres de Chapelain*, t. 1, p. 230. Cette comédie ne fut imprimée qu'en 1650.

mond raillait finement l'institution nouvelle et se moquait avec esprit des prétentions des Académiciens à vouloir réglementer l'emploi des conjonctions et des adverbes. Godeau était aussi ridiculisé que personne. Il faut lire surtout la scène II de l'acte 1^{er}, où notre poète savoure avec tant de plaisir les louanges que lui donne Colletet et s'enseigne lui-même avec une si adorable naïveté. Nul doute que Molière n'ait pris là l'idée de la scène comique dont Trissotin et Vadius sont les amusants personnages.

IV

La part que Godeau prenait aux travaux de l'Académie (1) ne l'empêchait pas de poursuivre avec ardeur ses études sacrées et de se détacher de plus en plus des choses du siècle. Dans ses méditations continuelles de l'Écriture sainte, il trouvait tous les jours des motifs nouveaux de donner enfin à sa vie une direction plus sérieuse et plus conforme aux aspirations qu'il sentait s'agiter en lui. Le simple renoncement à la poésie profane ne suffisait plus à son cœur désenchanté. Le poète déjà chrétien voulait faire davantage encore, et il résolut d'entrer définitivement dans l'état ecclésiastique.

Faut-il croire, comme on l'a dit quelque fois, que la faveur dont il jouissait auprès du cardinal, contribua à le pousser dans l'Eglise par l'espoir d'une brillante carrière? La conversion de Godeau fut trop sincère et trop com-

(1) Cette part devint presque nulle quand Godeau fut retiré dans ses montagnes de Provence. Nous ne trouvons même pas que, dans ses différents séjours à Paris, il se soit beaucoup intéressé aux travaux de l'Assemblée. Disons pourtant que, lorsqu'en 1653 Balzac fonda un prix d'éloquence et donna pour cela la somme de 2,000 livres, Godeau fut un de ceux qui représentèrent l'Académie dans l'acte de donation qui fut alors dressé. V. Jal. *Dict. de Bibl. et d'Hist.*, p. 14.

plète pour donner lieu à un soupçon de ce genre et la chose paraît d'autant moins vraisemblable que nous le verrons bientôt, jeune prêtre, refuser d'abord l'évêché que va lui offrir le cardinal.

Quoi qu'il en soit, en mai 1635, Godeau prenait le sous-diaconat et brisait ainsi avec tout un passé dont il gardait pourtant ces deux choses charmantes : l'amour des lettres et le culte de l'amitié.

Le protestant Conrart à qui il avait fait part de ce changement de vie, le félicitait de Jonquières où il se trouvait aux eaux (1), et Chapelain écrivait à Boisrobert en parlant de Godeau : « Il est tout spirituel à présent mesme par le corps et les habits. Vous ne luy verrés plus ni cheveux, ni barbe, ni colet. C'est une bonne et sainte âme qui s'est mise dans le repos où elle se souhaittoit il y a longtemps (2). »

L'année suivante, Godeau reçut la prêtrise. Avec quels sentiments d'émotion pieuse et douce, il gravit pour la première fois les marches de l'autel, nous le devinons par cette lettre qu'il écrivit plus tard à un jeune prêtre de ses amis. « Quand je dis ma première messe, j'eus de la peine à contenir mon cœur. Les ennemis les plus redoutables me paroissoient petits et rien sur la terre ne me sembloit digne d'être regardé ; j'eusse avec beaucoup de joie mêlé mon sang avec celui de la victime que j'offrois ; enfin je faisois des résolutions admirables (3). » Nous verrons bientôt comment Godeau fit honneur aux résolutions qu'il prenait dans la ferveur d'un tel moment.

Pendant les jours qui suivirent, il fut tout entier à la pensée de son état nouveau. Il se mit à suivre assidûment

(1) Conrart à Godeau, 23 mai 1635.

(2) *Lettres de Chapelain*, t. 1, p. 99.

(3) *Lettres*, p. 135.

les conférences spirituelles établies depuis peu par Vincent de Paul, et au milieu des vertueux prêtres de Saint-Lazare, il s'encourageait à marcher franchement dans la voie où il venait d'entrer (1). Il faisait d'abord les plus doux projets pour l'avenir. Il allait vivre tranquille désormais dans ce Paris où il s'était fait déjà une sorte de solitude. Devenu l'élu de Dieu, il lui consacrerait les travaux de sa plume déjà célèbre. Il chercherait dans le commerce de quelques personnes choisies les joies innocentes de l'amitié. Il partagerait son temps entre l'autel et les livres et il goûterait à la fois les douceurs de la piété et les charmes de l'étude (2). Tel était le rêve dont le nouveau prêtre enchantait son esprit.

*
* *

Ce beau rêve, pourtant, fut loin de se réaliser. Le 19 mai 1636, Richelieu se trouvant à Rueil écrivait au roi : « L'évesque de Grasse est mort. M. Desnoyers écrira aujourd'huy en Provence pour sçavoir tous les bons ecclésiastiques de ce pays, estant difficile que Vostre Majesté en puisse prendre ailleurs pour cette charge qui ne vaut que 4 à 5.000 livres(3) ». Richelieu, on le voit, ne comptait guère sur le désintéressement des hommes, ces hommes fussent-ils, d'ailleurs, des prêtres honnêtes et vertueux. Il savait que l'intérêt a de trop fortes racines dans l'âme des meilleurs, et que les honneurs ecclésiastiques, tout comme les autres, ne sont souvent recherchés qu'en vue des bénéfices qu'ils procurent. Pourtant, soit que l'enquête ordonnée n'eût pas fourni le résultat qu'il attendait, soit que, se ravisant, il eût mieux auguré de la

(1) Godeau garda toujours une grande vénération pour les prêtres de Saint-Lazare dont il fait l'éloge dans ses Lettres, p. 170 et 203.

(2) *Lettres* de Godeau, p. 123.

(3) *Lettres* du cardinal de Richelieu, t. IV, p. 468. Documents inédits.

vertu des hommes, le cardinal, tout à coup, fit offrir à Godeau l'évêché de Grasse (1),

Le jeune prêtre fut profondément surpris et troublé de cette proposition inattendue. Dans le calme où il vivait, il n'avait jamais porté si haut ses espérances. Il se faisait, d'ailleurs, de l'épiscopat une idée redoutable et tout lui manquait, pensait-il, pour soutenir un pareil fardeau : la science, d'abord, qu'il n'avait pas eu le temps d'acquérir, puis la vertu dont il s'avouait totalement dépourvu. Il s'en ouvrit au cardinal dans une lettre trop belle pour que nous ne la citions pas en partie : « J'ay appris de Saint Paul que les lèvres des évêques sont dépositaires de la science, qu'ils doivent être saints en leur vie, irrépréhensibles en leurs mœurs, sages en leurs conseils, expérimentez en la conduite des âmes, généreux dans leurs résolutions, désintéressez, patients, morts à eux-mêmes, enfin que toutes les qualités qui leur sont nécessaires sont celles qui me manquent. A peine suis-je prêtre, et, vous sçavez mieux que moi qu'il est dangereux d'imposer les mains aux néophytes. Tous ces grands évêques, dont nous honorons la mémoire et révérons les cendres, ont fui le fardeau que Votre Eminence désire que je prenne. N'aurois-je pas peur du jugement si je ne le redoutois ? Je ne compte pour rien, l'éloignement, le climat, les humeurs fâcheuses des peuples, la pauvreté, car toutes ces choses sont sensibles et je sçay qu'il n'est pas permis de les regarder, quand il s'agit du service de l'Eglise qui n'a jamais été si florissante que quand ses ministres n'ont eu que la Croix pour revenu. La sainteté seule de la charge m'épouvante et je me persuade que si Votre Eminence veut peser mes raisons

(1) L'abbé Tisserand, qui avait déjà inventé une entrevue entre Godeau et Bellinde, en invente une semblable entre Godeau et Richelieu, qu'il place le 16 mai, alors que Richelieu ne s'occupa de Grasse que le 19.

devant Dieu, elle ne trouvera pas mauvais si je la supplie de faire un choix plus avantageux à l'Eglise et plus honorable pour elle. J'attens de Dieu la place où il me veut mettre, mais je ne sçaurois croire encore qu'il m'en veuille donner une si haute (1). »

Si cette lettre produisit quelque effet sur le cardinal, ce fut, sans doute, de le confirmer dans le choix qu'il avait fait. Il insista donc auprès de son protégé. Godeau résistait encore. D'autres considérations d'un ordre plus humain sollicitaient son esprit. Ses parents, ses amis surtout qui appréciaient le charme de son commerce, ne pouvaient se résoudre à le voir partir pour cette sorte d'exil qu'ils jugeaient sans retour. Admirateurs sincères de ses talents, ils ne pensaient pas, d'ailleurs, que l'évêché de Grasse fût la digne récompense de son mérite et ils avaient de la peine à se faire à l'idée qu'il ne fût pas destiné à une plus haute fortune.

Au milieu de ses doutes et de ses perplexités, Godeau prit le parti de s'adresser à son directeur. Le P. de Condren (2), à qui depuis quelque temps il avait confié le soin de son âme, était un homme de grand sens et de grande vertu. Nul ne possédait alors, à un pareil degré, cette science des âmes qui fut un art si cultivé au xvii^e siècle. Il avait pour maxime d'agir avec lenteur et prudence. Mais, quand une fois il s'était prononcé, on pouvait être sûr que sa décision, quelle qu'elle fût, était la meilleure et la plus sage. Il venait justement de dissuader M. Olier d'accepter le fardeau de l'épiscopat. Le moment était donc propice et, en s'adressant à lui, Godeau pouvait caresser le secret espoir d'être traité comme le fondateur de Saint-Sulpice.

S'il le crut, il se trompa. Le P. de Condren, raconte son biographe, demeura plusieurs jours sans rien décider ; il

(1) *Lettres*. p. 131.

(2) Second supérieur de l'Oratoire.

écouta toutes les raisons, il les examina sérieusement et après avoir prié beaucoup Dieu pour cette affaire, il lui dit nettement et sans hésiter que Dieu l'appelait à l'évêché de Vence (*lisez Grasse*), qu'il voulait le détacher de Paris et de tous ses amis, que son dessein était qu'il pensât à travailler pour son Eglise, selon les talents qu'il lui avait donnés par sa miséricorde (1). Godeau n'hésita plus, et, suivant son expression, il résolut de baisser le cou sous une charge dans laquelle, dira-t-il plus tard à Chapelain, j'ai trouvé plus d'épines que de fleurs d'orangers (2).

Faut-il croire qu'en nommant Godeau à l'évêché de Grasse, Richelieu n'ait obéi qu'au vulgaire plaisir de faire un jeu de mots (3)? La chose est peu probable. Le Cardinal, qui aimait les lettres, connaissait Godeau depuis plusieurs années; il estimait ses talents et n'ignorait pas la vie sérieuse qu'il avait menée depuis sa conversion. En fallait-il davantage pour qu'il songeât à lui dans un temps où les bons évêques n'étaient pas trop nombreux en France et où le mérite balançait déjà l'avantage de la naissance et de la fortune? En outre, Richelieu, comme nous l'avons vu, venait de fonder l'Académie française dont il s'était déclaré le protecteur officiel. Il tenait à cette institution qu'il regardait justement comme son œuvre personnelle et qu'il en-

(1) Cloyseault. *Vie du P. de Condren*, p. 254. Bibliothèque oratorienne publiée par le P. Ingold.

(2) *Lettres*, p. 123. On voit ce qu'il faut croire des affirmations de Tallemant quand il dit que ce fut Godeau lui-même qui demanda l'évêché de Grasse.

En apprenant que Godeau avait accepté, Peyresc écrivait à M. de Saint-Sauveur du Puy : « Ce nous est bien de l'honneur que M. Godeau ayt daigné accepter l'évêché de Grasse. Je ne l'aurois jamais crû, sachant le peu de revenu de la piéce, mais le supplément de 2.000 livres de pension sur Cahors a rendu la chose plus faisable et plus tolérable. » *Corresp. de Peyresc avec les frères du Puy*, II, p. 515.

(3) Richelieu aurait dit à Godeau : « Vous m'avez donné Benedicite, je vous donne Grasse. » L'anecdote est contestée. Le Menagiana attribue le mot à Bautru. V. Joly dans ses *Remarques sur le Dictionnaire de Bayle* au mot Balzac, et le *Dict. de Bonnegarde* au mot Godeau.

courageait de sa bienveillance. Quoi de plus naturel qu'il ait voulu honorer la docte assemblée en appelant un de ses membres les plus illustres à une haute situation dans l'Eglise!

Si cependant il fallait chercher d'autres raisons d'un choix qui se justifie assez de lui-même, peut-être pourrait-on dire que la politique n'y fut pas étrangère. Nos intérêts étaient alors sérieusement menacés sur nos côtes de Provence. Les Espagnols, déjà maîtres des Iles, aspiraient à de nouvelles conquêtes. La défiance naissait dans les esprits et des bruits de trahison circulaient vaguement (2). Dans ces conjonctures, il importait que Richelieu eût là, comme ailleurs, un homme sûr qui pût le tenir au courant des menées de nos ennemis et l'avertir à temps de ce qui se tramait contre la France. Pour toutes ces raisons, le Cardinal ne pouvait faire un meilleur choix en désignant Godeau (2).

Ce fut le 21 juin 1636 que parut le brevet de nomination, et le 22 septembre suivant les bulles furent délivrées par le pape Urbain VIII (3).

*
* *

Pour calmer un peu les émotions de l'heure présente, pour retrouver cette paix intérieure que lui avait fait perdre en partie la subite annonce de sa nouvelle fortune, Godeau résolut de quitter Paris et de se retirer à la campagne jusqu'au jour prochain où se ferait la cérémonie du sacre. Il alla passer quelque temps à Rambouillet au sein de cette

(1) Bouche, *Hist. de Provence*, t. II, p. 899.

(2) Quelques critiques, Perrault, Dupin, Moréri, veulent que ce soient les prédications de Godeau qui lui valurent son évêché. Il faut croire en ce cas que ces prédications eurent un succès bien rapide puisque Godeau n'était prêtre que depuis huit jours quand on lui offrit Grasse.

(3) Godeau n'était pas inconnu au pontife. V. *Lettres de Chapelain*, t. I, p. 122.

aimable famille qui, avec tant de grâce et de bienveillance, avait accueilli et dirigé ses premiers pas dans la vie élégante et polie de la capitale. C'était un devoir de reconnaissance autant que de justice que remplissait Godeau en faisant de ses illustres amis les témoins privilégiés de son bonheur et de sa joie.

Pourtant, il quittait bientôt ce milieu affectueux et charmant. Il lui tardait de reparaitre dans sa ville natale pour y réjouir ses parents et recevoir les félicitations de ses compatriotes. Il lui tardait surtout de se retrouver au château de Mézières où M^{me} de Clermont avait attiré et retenu ses jeunes ans. Il y fit un assez long séjour au milieu de l'allégresse commune et ses amis purent croire un instant qu'il voulait s'oublier dans ce lieu de délices. « Monseigneur, lui écrivait Chapelain, je trouve bien que vous fassiez vostre dernière main des légitimes plaisirs de ce monde, et qu'ayant à le quitter bientôt, vous ne savés pas mal ménager les plus belles occasions que vous avés de vous y plaire (1). »

La vérité est que Godeau travaillait plus qu'il ne se reposait au château de Mézières ; car il avait déjà contracté l'habitude de cette vie studieuse à laquelle il ne fera jamais brèche un seul jour. Aussi répondit-il à Chapelain qu'au milieu de ses plaisirs, il trouvait encore le temps de s'occuper à des travaux sérieux. Puis, il le grondait doucement du nouveau titre qu'il lui donnait et refusait de se laisser *monseigneuriser* par cet ami de vieille date (2). « Monseigneur, lui répondait spirituellement Chapelain, je crains trop les foudres de l'excommunication pour vouloir risquer d'en estre atteint en vous honorant autant que vous le désirés.

(1) *Lettres de Chapelain*, t. 1, p. 120.

(2) Plus tard Godeau écrira de même à Ménage : « Ne vous souvenez ni de la croix ni de la mitre, mais du Nain de Julie qui sera un géant quand il vous faudra servir. » *Ménagiana*, t. 11, p. 57.

Vous ne serés donc plus Monseigneur dans nostre commerce familier, et je me contenteray que vous le soyés, en effet, sans vous faire de compliment et de cérémonie (1). »



Cependant le temps passait vite à Mézières. Le jour du sacré approchait ; il fallut songer à rentrer à Paris. La cérémonie eut lieu le 24 décembre dans l'église des Oratoriens de Saint-Magloire. Le prélat consécrateur fut l'évêque de Chartres, Eléonor d'Etampes de Valençay, assisté d'Etienne Pouget, évêque de Dardanie et de Bernard Desmarets, évêque de Saint-Papoul (2).

Godeau nous a laissé ignorer les impressions qu'il ressentit à cette heure solennelle. Nous ne savons rien de ce qui se passa alors dans cette âme courbée sous le joug de la grâce. Mais nous pouvons bien dire, et la suite le montrera, ce qu'il a dit un jour lui-même de saint Thomas de Cantorbéry. « Sa consécration ne fut pas seulement une cérémonie extérieure faite avec magnificence ; ce fut une onction intérieure faite par le Saint-Esprit et une nouvelle naissance pour lui. Il y quitta les ténèbres de sa vie passée et il y prit des armes de lumière, il y laissa la faiblesse de la nature et il y reçut la force et la vigueur épiscopales ; enfin il fut changé en un autre homme comme l'Ecriture Sainte dit de Saül après qu'il fut oint roy d'Israël (3). »

Le 1^{er} janvier 1637, le nouvel évêque prêtait le serment d'usage entre les mains du roi, puis retournait à Dreux pour y consacrer une chapelle nouvellement bâtie dans le faubourg Saint-Jean (4). Il prit plaisir à parcourir une fois

(1) *Lettres de Chapelain*, t. 1, p. 122.

(2) *Gallia christiana*, t. III, p. 1181.

(3) *Panegyrique de saint Thomas de Cantorbéry*, prêché dans l'église de Saint-Thomas du Louvre en 1650.

(4) E. de Rotrou. *Dreux, Ses antiquités*, p. 36.

encore, avant de les quitter pour longtemps peut-être, les lieux témoins de ses premières années, et, dans sa tristesse poétique, il laissait échapper une plainte touchante sur la nécessité qui le forçait à s'éloigner des champs paternels.

Mon plaisir le plus doux est celui de vous voir,
Mais il faut au plaisir préférer le devoir.
Il faut, il faut aller où mon maître m'appelle,
Et tarder à partir, c'est presque être rebelle,

Et sa pensée s'envolant aussitôt vers les champs nouveaux et lointains où il allait vivre désormais, il les saluait d'un cri d'espérance et d'amour :

O champs, ô champs de Grasse, ô-fertiles collines,
O rochers cultivés, ô sources argentines,
O myrtes, ô jasmins, ô forêts d'orangers,
Quand me pourrai-je joindre au chœur de vos bergers !
O mes chères brebis, quand le verrai-je luire
Ce beau jour où je dois moi-même vous conduire ?
Vous êtes mon amour, vous êtes mon désir.
Vous faites mon bonheur, vous faites mon plaisir.
Soit que l'astre du jour commence sa carrière,
Soit qu'au sein de la mer, il cache sa lumière.
Soit que dessus mes yeux l'enchanteur des travaux,
Le paisible sommeil verse ses doux pavots,
Soit que, veillant, je rêve au bord de ces fontaines,
A l'ombre de ces bois ou dans ces grandes plaines,
Mille fois je m'écrie : O brebis, ô troupeaux,
O champs, ô champs de Grasse, ô que vous êtes beaux (1).

Il faisait bientôt ses adieux à sa ville natale et revenait à Paris pour se préparer à partir pour la Provence.

(1) *Poésies chrétiennes*, p. 297. Edition de 1646. On saisit ici le défaut ordinaire de la poésie de Godeau, qui est l'inégalité. A côté de vers assurément beaux, on en trouve d'autres qui sont faibles et même détestables.

CHÂPITRE II

I. — Evêché de Grasse. Description de Grasse. Prise des Îles Lérins par les Espagnols (1635). Les Îles reprises par les Français (1637).

Godeau fait ses adieux à Paris et part pour la Provence. Lettre de M. de Beaurecueil, compagnon de route du prélat.

Joie de la population à son arrivée à Grasse. Fêtes et visites. Difficultés évitées. Bon accueil de la noblesse.

II. — Départ de M. de Beaurecueil. Godeau visite les pauvres. Il institue des Conférences pour son clergé. Il commence ses visites pastorales. Il visite solennellement sa cathédrale.

La ville de Grasse consacrée à la Sainte Vierge (1630). Joie de Godeau.

Godeau se tient au courant des nouvelles de Paris. Chapelain gazetier du prélat.

Godeau cultive la poésie. *Eglogues spirituelles*. Amour de la nature.

Godeau étudie l'italien. Godeau et le cardinal de Bentivoglio.

III. — Godeau reçoit la visite d'Arnauld, le mestre de camp.

Il invite le P. Hercule à venir évangéliser ses diocésains. Lettres du P. Hercule à Conrart.

Godeau et le monastère de Lérins. Le prélat est chargé d'installer des religieux de Saint-Maur à la place des Cassinistes.

IV. — Activité de Godeau. Il fait un voyage à Avignon (1638).

Godeau aux Etats de Provence (1639).

Il s'attache de plus en plus à son désert, Lettre à d'Andilly.

Le bruit court à Paris que Godeau veut échanger son évêché contre des bénéfices simples. Godeau proteste dans une lettre à Chapelain. Il songe à annexer Vence à Grasse, et à réclamer le droit de patronage sur Antibes.

Mort du cardinal de La Valette (1639). Godeau part pour Paris.

I

L'évêché de Grasse, érigé en 1244 (1) et supprimé en 1802 (2), passait pour un des plus pauvres de France. Mais les 32 paroisses dont il se composait, disséminées sur le littoral méditerranéen ou pittoresquement assises au penchant des collines, occupent la plus belle situation que l'on puisse imaginer. La ville de Grasse elle-même, adossée aux derniers contreforts des Alpes, jouit du plus doux climat du monde. Les vents froids d'hiver ne s'y font point sentir, et le voisinage de la mer et l'abondance des eaux

(1) Ce fut Innocent IV, qui, à cause de l'insalubrité de l'air et des incursions fréquentes des pirates, transféra le siège épiscopal d'Antibes à Grasse.

(2) Il fut alors annexé au diocèse de Fréjus et Toulon, et après avoir fait partie pendant 75 ans du département du Var, fut incorporé en 1800 au département des Alpes-Maritimes.

courantes y tempèrent les chaleurs de l'été. Des hauteurs qui la dominant, le coup d'œil est vraiment enchanteur. A droite et à gauche, des coteaux boisés attirent et retiennent la vue par la pureté des lignes et les nuances variées du feuillage. En face, une plaine ravissante, parsemée d'oliviers, d'orangers, de citronniers et de fleurs, s'étend doucement jusqu'au rivage dont la courbe gracieuse enserme le beau golfe de Napoule. A quelques pas, comme deux navires à l'ancre, les îles Saint-Honorat et Sainte-Marguerite dorment au murmure des flots et tout autour, la mer étincelante, la mer, dont l'azur profond se mêle au loin à l'azur des cieux et forme à l'horizon comme un voile diaphane où le regard s'enfonce et se perd.

Depuis deux ans, la paix de ces beaux lieux était troublée par la guerre. En septembre 1635, une flotte espagnole commandée par l'amiral Sainte-Croix, s'était montrée tout à coup en vue des îles, et, par une brusque attaque, s'en était emparée, grâce, disait-on, à la complicité des capitaines d'Uzès et de Bénévent qui avaient livré l'un Saint-Honorat, l'autre Sainte-Marguerite (1). Fiers de leur succès, nos ennemis ne cessaient depuis d'insulter nos côtes et de semer dans le pays la désolation et la terreur. Richelieu s'émut. Le comte d'Harcourt (2) et l'amiral de Sourdis (3) furent envoyés avec des vaisseaux sur le théâtre de la lutte, et le maréchal de Vitry (4), gouverneur de la Provence, reçut l'ordre de seconder avec ses troupes l'effort de la flotte.

Tout était prêt vers la fin de 1636, quand la hauteur et

(1) V. Bouche, *Hist. de Provence*, t. II, p. 901.

(2) Henri de Lorraine, comte d'Harcourt (1601-1666) fut un des généraux les plus célèbres du siècle.

(3) H. d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux, mort à Auteuil en 1645.

(4) Nicolas de l'Hôpital de Vitry, né en 1581, mort en 1644.

l'insolence du gouverneur (1) firent ajourner l'entreprise au printemps suivant. Alors les milices communales prêtèrent vaillamment leur concours et l'attaque, résolue sur le champ, fut conduite avec vigueur. Les ennemis de leur côté, se défendirent avec courage. Mais ils ne purent tenir longtemps devant l'ardeur de nos troupes qui les délogèrent successivement de toutes leurs positions et, après quelques jours d'une lutte opiniâtre, les chassèrent définitivement des Iles (2).

C'était le 16 mai. Le lendemain, l'archevêque de Bordeaux célébrait une messe d'actions de grâces dans l'église de Saint-Honorat, pendant que le canon proclamait au loin notre victoire.

Godeau qui se trouvait à Paris, attendait sans doute, pour se rendre à Grasse, l'annonce de cet heureux événement qui le délivrait pour l'avenir d'un fâcheux voisinage. Pourtant, la joie qu'il éprouva du succès de nos armes ne put dissiper entièrement la tristesse du départ (3). Il devait lui en coûter, en effet, de quitter à la fois tout ce qu'il avait aimé jusque-là. Cette vie nouvelle que dans une heure de rêve il avait imaginée si calme et si douce, il fallait la changer contre une existence pénible et solitaire en de lointaines régions. Ces amis fidèles avec qui il avait passé de si agréables instants, il ne les verrait plus de longtemps sans doute. Ces femmes illustres et charmantes dont il aimait le sourire approbateur et l'aimable entretien, il ne les entendrait plus désormais former autour de lui un con-

(1) Il avait, disait-on, frappé de sa canne l'archevêque de Bordeaux.

(2) V. Bouche, *Hist. de Provence*, t. II^e p. 905. *Mémoires de Monglat*, Collect. Petitot, t. XLIX, p. 337. *Mémoires de Richelieu*, même collection, t. XXX, p. 161.

(3) Voir la lettre qu'il écrivit alors au cardinal de La Valette, *Bibl. Nat.*, Miss. fr., n° 6645, f° 196.

cert de compliments et d'éloges. Il fallait s'éloigner sans retard de ce monde brillant dont il avait été un moment l'hôte admiré et fêté. Comment n'aurait-il pas éprouvé quelque déchirement au fond de son cœur qu'il sentait ravi tout à coup aux objets de ses plus chères affections?

Mais le sacrifice était décidé. L'évêque fit ses derniers préparatifs et ses derniers adieux. Dans une lettre touchante, il remerciait les prêtres de Saint-Lazare de l'avoir accueilli dans leur compagnie. « Le souvenir des bons exemples que j'y ay vus et des choses excellentes que j'y ay entendues, disait-il, rallumera mon zèle quand il sera éteint et vous serez des modèles sur lesquels je tâcheray de former de bons prêtres (1). » Puis, chargé des vœux de ses amis, il s'achemina à petites journées sur la route de Provence (2).

*
* *

Un ami de la Marquise de Rambouillet, M. de Beaurecueil, conseiller du roi et avocat général au parlement de Provence, accompagnait notre évêque. Dans une lettre adressée par lui à M^{lle} Paulet et datée du 1^{er} octobre 1637, nous trouvons des détails très intéressants sur les démonstrations dont Godeau fut l'objet au cours de son voyage (3).

(1) Abely, *Vie de Vincent de Paul*, t. 1, p. 531.

(2) Le 8 juillet, Godeau est encore à Paris où il signe un acte par lequel il vend à Conrart 217 livres 15 sols 1 denier de rente perpétuelle. V. Jal., *Dict. de Bibl. et d'Hist.*, p. 278.

Tous les biographes de Godeau, trompés par la *Gallia christiana*, le font arriver à Grasse le 21 mars 1637. L'abbé Tisserand (p. 140), se livrant à son imagination⁴ le fait assister à la reprise des lles, à la messe d'actions de grâces, au *Te Deum*, etc. etc. On voit ce qu'il faut croire de ces affirmations faites au hasard et sans preuves.

(3) V. *Recueil Conrart*, in-4°, t. xiv, f° 1069 et seq. Cette lettre du conseiller royal en fait supposer une autre que malgré nos recherches nous n'avons pu retrouver.

Le prélat s'arrêta quelque temps à Bourbon (1), dont les eaux justement réputées attiraient au xviii^e siècle des personnages illustres de Paris et de la cour. Il y fut reçu par la comtesse de Bourbon qu'il connaissait déjà et qui ne laissa à personne le soin de le traiter magnifiquement. C'est à Bourbon, s'il faut en croire M. de Beaurecueil, que Godeau se révéla thaumaturge. Une pauvre femme qui marchait difficilement entendit parler de la piété de notre évêque et voulut avoir sa bénédiction. « Elle attendit donc qu'il descendît du château et M. de Grasse l'ayant benie, elle en reconnut l'effet sur le champ, quitta ses bâtons marcha aussi aisément qu'elle faisoit avant qu'elle fût indisposée. » La guérison fit grand bruit dans la petite ville et malgré les efforts de la comtesse et du conseiller royal, la renommée s'empara du prodige dont elle porta l'écho jusqu'en Provence. C'était, il faut l'avouer, d'un heureux augure pour M. de Grasse.

A la fin du mois d'août, le prélat était à Marseille, où il apprenait la mort de M. Habert, frère de l'abbé de Sérisy. Godeau, qui mit toujours les devoirs de l'amitié au rang de ses obligations les plus strictes, se hâta d'écrire à l'abbé pour le consoler. « Je mêle mes larmes avec les vôtres; je répète toutes vos plaintes et je sens, ce me semble, tout ce que vous sentez. Vous perdez un excellent frère et je perds un incomparable ami (2). »

De Marseille, l'évêque se rendit à Aix où il entra au milieu des acclamations publiques. « Les diverses poésies

(1) Bourbon l'Archambault, station thermale à quelques kilomètres de Moulins, en Bourbonnais. L'abbé de Marolles, en ses curieux *Mémoires*, parle ainsi de Bourbon : « Puis je vins à Bourbon l'Archambault où j'admirois les sources d'eaux chaudes et fumantes, qui sont si salutaires à plusieurs qui en boivent et qui y font des bourbes, où d'autres recouvrent la santé qu'ils ont perdue pour des refroidissemens de nerfs ou des contusions de parties mal consolidées. » T. 1, p. 228.

(2) *Lettres*, p. 31.

qu'on a faites en son honneur, dit son compagnon de route à M^{lle} Paulet, méritent un recueil à part, et si je n'avois peur que cette lettre tombât entre les mains des muses de Grasse, je vous dirois que j'espère qu'il y aura de quoy rire et surtout vous pâmerez lorsque je vous liray un certain Echo. » Mais là encore, une affligeante nouvelle vint attrister l'âme du prélat et voiler un peu l'éclat des ovations qui lui furent faites. Son ami Arnauld d'Andilly lui annonçait la mort de son épouse. Godeau lui écrivit aussitôt une lettre de pieuse consolation. Il faisait l'éloge de M^{me} d'Andilly qu'il avait quittée pleine de santé avec l'espoir de la revoir un jour. « C'est ainsy que Dieu dans les conseils profonds de sa sagesse se moque de nos pensées, » Et il conjurait le malheureux époux de lever les yeux vers le ciel qui seul pouvait le consoler dans une pareille douleur (1).

Non loin d'Aix, dans un site romantique et sauvage, il est un lieu célèbre dans la mémoire des Provençaux. Là se creuse une roche en forme de caverne où la tradition veut que Madeleine, l'amie de Jésus, ait passé les trente dernières années de sa vie dans les douceurs de la contemplation et les austérités de la pénitence. Le pieux évêque, qui se sentit toujours attiré vers les grands convertis de l'Evangile, se fit une fête de visiter la Sainte-Baume et d'y prier pour lui-même et pour ses amis. L'impression qu'il ressentit dans ce lieu vénéré fut profonde. « L'objet du rocher de la Sainte Amante de Jésus, écrivait-il à M^{me} de Villeaulcers, m'occupe l'esprit de telle sorte qu'encore qu'il y ait quatre jours que j'en sois parti, toutefois il m'est impossible de vous parler d'autre chose (2). » Et il lui faisait la description de la grotte solitaire dont il opposait la nudité

(1) *Lettres*, p. 35.

(2) *Lettres*, p. 24. On peut lire dans les *Poésies chrétiennes* une pièce en l'honneur de la Sainte-Baume.

à la splendeur des palais où les chrétiens du siècle abritent leur délicatesse.

Après un court séjour à Lorgues « où la chère que luy fit le juge fut meilleure que les vers de la déesse Porte-Olive qu'il avoit faits à Paris », Godeau fut à Muy visiter le maréchal de Vitry. Le gouverneur n'était pas sans éprouver quelque inquiétude de sa conduite étrange dans l'affaire des Iles. Voulant savoir ce qu'on pensait de lui à Paris, il amena la conversation sur M. de Bordeaux. « Mais M. de Grasse se sauva avec tant d'adresse que sans choquer l'humeur de cet homme, il conserva l'honneur de la prélatrice (1). »

De là, Godeau se rendit à Fréjus où il passa deux jours en compagnie de l'évêque, puis il partit pour Cannes où l'attendait le clergé de son diocèse et « où le bruit des cris de joye fit cesser celui des tambours d'onze compagnies qui y sont en garnison ».

Le lendemain, il alla visiter les îles de Saint-Honorat et de Sainte-Marguerite, ce théâtre de notre récente victoire. Il éprouva une tristesse profonde en voyant la maison de Dieu devenue une « spelonque » de voleurs, les chapelles converties en corps de garde, la grande tour du monastère où l'on trouvait « une sentinelle pour portier, un tambour pour cloche et un capitaine pour abbé », pendant que les cellules des religieux étaient occupées par deux cents soldats. Dans une chapelle, échappée par hasard aux profanations des Espagnols, l'évêque célébra la messe. Après quoi, dit Beaurecueil, il fut convié à déjeuner par l'abbé qui « dans une chambre jonchée de roses d'Espagne et de fleurs d'oranges et de jasmins d'Espagne, fit couvrir la table d'une vingtaine de poissons inconnus, ornez de fleurs d'oranges

(1) Le maréchal fut rappelé peu de temps après et jeté à la Bastille, d'où il ne sortit qu'à la mort de Richelieu.

et fit baigner ses hôtes dans l'eau de fleurs d'oranges ». En quittant ce lieu si désolé, si hospitalier pourtant, Godeau revint à Cannes où il fut reçu par les consuls et par les principaux citoyens de Grasse.

Enfin le dimanche 28 septembre, il partit de Cannes accompagné de trois dignitaires de son Eglise, d'un lieutenant, de trois officiers du sénéchal et d'une foule considérable. Bientôt des cris nombreux retentirent : Vive le roy et M. de Grasse. C'était un régiment d'enfants qui venait au-devant de l'évêque. Les consuls firent taire ces acclamations bruyantes pour faire entendre leurs harangues qui, dit Beaurecueil, livrèrent le plus fort assaut à ma stupidité qu'elle eût soutenu jusque-là. Après ces discours que le conseiller royal ne put écouter sans rire et dont il promettait une amusante copie à sa correspondante, l'évêque revêtit ses ornements pontificaux et le clergé vint le recevoir en procession. Le cortège se forma aussitôt et se dirigea vers la ville épiscopale où il pénétra au milieu de l'allégresse générale. « Je vous puis dire en vérité, dit Beaurecueil, que ce m'estoit une consolation bien sensible de voir la joie peinte sur le visage des habitans qui estoient entassés les uns sur les autres pour voir leur évesque et qui estoient douze mille ou dans une rue ou dans une église. » Le reste de la journée se passa en visites et la fête s'acheva dans la grande salle de l'évêché, « ornée d'une telle profusion de roses et de jasmins d'Espagne, dit le correspondant de M^{lle} Paulet, que nous ne faisons point de pas que nous ne gâtassions autant de fleurs qu'il en faudroit pour faire trois bouquets. »

Le spirituel conseiller termine sa lettre par quelques réflexions sur le pays, selon lui, le plus incommode et le plus beau du monde, et sur les habitants les plus respectueux et les plus pointilleux qu'on puisse voir, les plus affectionnés et les plus portés à s'offenser, les plus francs

en certaines choses et les plus chicaneurs en d'autres. On y adorera M. de Grasse, dit-il, mais il aura besoin de son adresse et de son jugement.

Dès le premier jour, en effet, quelques difficultés s'élevèrent entre l'évêque et le prévôt du chapitre. Mais l'humeur accommodante du bon prélat et les judicieux conseils de M. de Beaurecueil, surent arranger les choses et dissiper le nuage léger qui avait d'abord paru à l'horizon (1).

Il en fut de même d'une querelle qui divisait depuis longtemps le comte de Grasse et quelques particuliers incapables de voir sans défiance et sans envie les nombreux privilèges de la maison seigneuriale. L'évêque s'interposa entre les deux partis et, à force de sagesse et de modération, parvint à rétablir la paix et à faire cesser l'affligeant spectacle que donnait sous ses yeux sa ville épiscopale (2).

D'un autre côté, la noblesse du pays fit bon accueil à Godeau. Le commandeur de Thorenc, frère de l'évêque défunt, le vint voir avec beaucoup de franchise et de civilité. Les autres seigneurs du voisinage lui témoignèrent également des égards respectueux et ces procédés aimables lui firent bien augurer des relations qu'il pourrait avoir dans l'avenir, avec cette portion délicate et susceptible de son troupeau (3).

II

M. de Beaurecueil voyant le prélat complètement installé, s'éloigna de Grasse et Godeau se mit tout entier aux devoirs de sa charge. Il y avait bien des maux à réparer, bien des misères à soulager dans ce petit diocèse, ravagé

(1) *Lettre* de M. de Beaurecueil.

(2) V. *Histoire manuscrite des églises de Grasse et d'Antibes*. Bibl. d'Aix, n° 74.

(3) V. *Lettre* de M. de Beaurecueil.

par la guerre et déchiré par les passions humaines. Avec une charité inépuisable, le jeune évêque s'empressa de visiter les pauvres, leur distribuant de larges aumônes et s'efforçant de faire pénétrer dans ces âmes, aigries souvent par la mauvaise fortune, quelque rayon d'espérance et de joie (1).

Il s'occupa aussi avec une ardeur toute particulière d'améliorer son clergé. Il institua des conférences spirituelles qu'il ne laissait à personne le soin de présider et dans lesquelles il faisait discuter devant lui quelque point de théologie dogmatique ou morale. Il convoquait ses prêtres à des synodes où il proclamait ces statuts qui furent longtemps célèbres dans l'Eglise de Provence (2).

Mais rien ne montre mieux l'activité de notre évêque que les visites paroissiales qu'il inaugura à son arrivée à Grasse. Ses paroisses étaient peu nombreuses, mais quelques-unes étaient situées dans les montagnes. Les bons chemins étaient rares alors et la température, en hiver surtout, n'était pas partout aussi douce que dans la ville épiscopale. Monté sur sa mule, le prélat gravissait les sentiers escarpés qui menaient parfois à des lieux difficiles. Dans une de ses Eglogues spirituelles, il nous a dépeint lui-même, en termes poétiques, ses courses pénibles à la poursuite de son troupeau :

J'ai bien peu de brebis et ce peu que je mène
M'accable nuit et jour de soucis et de peine.
Je me sers de la main, je me sers de la voix,
Je les suis dans les champs, dans les prés, dans les bois,
Sur les rochers fendus, entre les précipices,
Et pour elles, je perds mes autres exercices (3).

(1) V. le P. Cresp dans son *Hist. de l'église de Grasse*.

(2) Ces statuts ont été publiés par Godeau lui-même sous le titre : *Instructions et Ordonnances synodales*. Paris, 1644.

(3) *Poésies chrétiennes* (1646) Eglogue xv, p. 260.

C'est dans un de ces endroits montagneux et bordés de précipices que sa monture faillit un jour le jeter dans l'abîme. Il ne put s'empêcher de conter l'aventure à M^{lle} Paulet et tout l'hôtel de Rambouillet frémit du danger qu'avait couru le *cher prélat*. « Je veux croire, lui écrivait Chapelain, que de l'avoir eschappé, c'est le second des miracles que Dieu a résolu de faire par vous ou pour vous (1). »

*
* *

Au commencement de 1633, Godeau procède à la visite solennelle de sa cathédrale et de son chapitre. Il se fait mettre au courant de tous les usages établis dans l'église de Grasse et s'informe avec soin des droits réciproques de l'évêque et des chanoines. C'est ainsi qu'il constate que deux membres du chapitre doivent accompagner l'évêque dans ses visites capitulaires ; que les absences doivent se prendre « hors du terroir » ; que l'évêque garde en sa possession l'une des trois clefs des archives ; que les deux tiers du chanvre, du lin et des flambeaux sont destinés à la sacristie et que l'autre tiers revient de droit à l'évêque (2). Il veut tout voir par lui-même et, par là, il réussit à mettre un peu d'ordre dans les affaires de son église et à faire en sorte que ses chanoines fussent désormais plus fidèles à remplir leurs devoirs.

Au milieu de ces soins divers, la piété de notre évêque éprouva une consolation bien douce. Sur sa demande, les consuls décidèrent que la Sainte Vierge serait la patronne fêtée de la ville, et qu'en souvenir de cette dédicace, des madones seraient placées au-dessus des portes de

(1) *Lettres*, t. 1, p. 179. Chapelain fait sans doute allusion au miracle de Bourbon, rapporté par Beaurecueil.

(2) *Archives des Alpes-Maritimes*, chap. de Grasse, G. 67.

Grasse (1). Godeau fit la consécration solennelle, le 25 mars 1638, au milieu d'une affluence considérable. Le prélat a chanté cette consécration dans son poème de l'Assomption auquel il travaillait alors :

Je vois sur le sommet d'une riche colline
Paraître une cité petite en son pourpris,
Mais qui d'un culte ardent à la vierge divine
Aux plus grandes cités doit disputer le prix.
Elle devancera l'offrande de son maître
Et fera par son zèle aisément reconnaître
Qu'ayant le nom de Grasse elle en a les effets.
Sa Sainte Protectrice en prendra la défense,
Sur ses âpres rochers nourrira l'abondance
Et sera pour ses champs, prodigue de bienfaits (2).

Dans une note marginale, Godeau a pris soin de faire remarquer que, la première, la ville de Grasse a eu la pensée de se mettre sous la protection de la Vierge devant de six mois le célèbre vœu de Louis XIII (3).

*
* *

Il était à craindre que l'humeur de prélat ne se ressentît un peu de ce changement de résidence et de climat. Habitué à vivre dans la société la plus élégante et la plus polie, dans le commerce ordinaire des beaux esprits de la capitale, n'allait-il pas se trouver dépaysé, en quelque sorte, au milieu des rochers de la Provence et parmi les grossiers

(1) *Archives communales de Grasse*. B.B. 12.

(2) *Poésies chrétiennes* (1646), p. 72.

(3) Godeau se trompe. C'est vers la fin de 1637 que Louis XIII rendit publique une pensée vers laquelle son cœur s'était tourné au moment des dangers qui menaçaient son royaume. Les lettres patentes données à cet effet sont du 18 février 1638. Il est vrai que la première procession, faite en l'honneur de la Vierge, n'eut lieu que le 15 août suivant. V. Richelieu, *Mémoires*. Coll. Petitot, t. xxx, p. 531 et R. Bazin, *Hist. de France sous Louis XIII*, t. iv, p. 29.

habitants de ses montagnes ? Si ses amis conçurent quelque inquiétude à cet égard, ils furent bien vite rassurés par les premières nouvelles qui arrivèrent de Grasse. Avec une bonne humeur charmante, l'évêque plaisantait agréablement sur les agréments et les inconvénients de son nouveau séjour et de sa vie nouvelle. Chapelain qui avait craint un instant que son ami ne devînt trop austère, lui écrivait pour le féliciter de son innocente gaieté. « Plus un homme de bien avance dans la grâce, plus il a de sérénité sur le front et d'honnête liberté dans les paroles (1). »

D'ailleurs, si Godeau était obligé de subir l'ignorance de ses ouailles, à ce point infidèles, disait encore Chapelain, qu'il n'y en a point de pareilles en la pire des Barbaries (2), il trouvait quelques consolations dans les lettres de ses amis. Il était rare que le courrier de Paris ne lui apportât pas quelques nouvelles de ce monde qu'il venait de quitter. Avec un soin scrupuleux, on le tenait au courant de tout ce qui pouvait intéresser son amitié et son goût pour les choses de l'esprit. Chapelain surtout lui fut dans ces premières années une vivante gazette. Il lui rendait un compte fidèle de ce qui se passait à l'hôtel de Rambouillet. Il lui donnait sans cesse des nouvelles de la marquise dont la santé chancelante inquiétait toujours un peu ses nombreux amis. Il lui demandait des prières pour ce pauvre marquis de Montausier « qu'on envoie passer l'hiver à Schlestadt en Alsace au sortir d'une grande maladie et après avoir perdu en chemin la moitié de son régiment. » Il l'informait enfin des contrées nouvelles où allait s'exercer la valeur de son belliqueux ami le cardinal de La Valette.

Les distractions de la *Chambre bleue* n'étaient pas non plus passées sous silence, Godeau apprenait un jour que

(1) *Lettres*, 1, p. 179.

(2) *Ibid.*, 1, p. 209.

les rondeaux avaient été « déconfits » par les énigmes qui tenaient alors le dé et qui divertissaient la belle cour ; que Conrart était chargé de lui en envoyer une « kyrielle » et sans clef, pour exercer son art divinatoire (1). Une autre fois, il était prié de prendre parti dans la querelle des *Supposés* de l'Arioste entre Voiture secondé de la princesse Julie et Chapelain appuyé de presque tous les habitués de l'hôtel (2).

Le prélat accadémicien témoignait-il le désir de savoir ce qui occupait l'illustre corps. « L'Académie languit et perd son tems à l'ordinaire », lui écrivait Chapelain. Godeau insistait-il pour avoir plus de détails. « Pour l'exercice de la troupe, lui répondait son ami, il n'y a guère d'apparence de l'aller divulguer à un profane comme vous, qui tournés ses mystères en raillerie, comme si vous n'étiez pas encore enrôlé sur son tableau. » Et l'obligeant correspondant ajoutait aussitôt : « Vous n'en sçaurés donc autre chose sinon qu'elle s'assemble chez l'abbé de Boisrobert, que l'abbé de Bourseys y préside, que l'abbé de Serizy n'y vient plus parce qu'on n'y harangue plus et que l'abbé de Chambon n'y vient que pour jouir de son privilège et travailler ses Bretons à l'ombre de son *Committimus* (3). »

Godeau était avide de ces petits faits divers qui l'intéressaient fort et qui lui rappelaient un temps de bien doux souvenir. Il eût voulu ne rien ignorer et Chapelain, qui l'approvisionnait de nouvelles, raillait spirituellement cet empressement à tout savoir. « Maintenant, lui écrivait-il un jour après lui avoir donné force détails, je vous diray que vous n'êtes pas mal curieux pour un homme qui

(1) *Lettres* de Chaeolain, t. 1, p. 198.

(2) *Ibid.*, t. 1, p. 104. Il s'agissait de l'authenticité de la comédie de d'Arioste. Voiture fut obligé de s'avouer vaincu. L'enjeu du défi était une paire de gants que reçut Chapelain.

(3) *Ibid.*, t. 1, p. 361.

a renoncé au monde et que j'eusse bien fait, pour ne pas vous donner matière de distraction, de ne vous dire pas un seul mot de tout cecy (1). »

A voir l'ardeur que met le prélat à se renseigner ainsi, on sent que le charme du passé n'est pas tout à fait rompu. La vision radieuse des années mondaines le poursuit encore au fond de sa retraite et si la raison demeure entière en face du devoir à remplir, le cœur, il le semble du moins, éprouve quelque regret à ces joies lointaines subitement disparues.

*
* *

La correspondance entre les deux amis ne roulait pas toujours sur ces menus incidents de la vie quotidienne. Il s'agissait parfois de choses plus sérieuses, de la retraite éclatante de l'avocat Le Maistre que Godeau louait sans l'approuver dans les formes (2); de l'emprisonnement de Saint-Cyran auquel le prélat se montrait assez insensible, ce qui lui valait d'être taxé d'indifférence par son ami d'Andilly (3). Il s'agissait aussi et surtout de poésie, de pièces nouvelles, de paraphrases de poètes connus et inconnus, qui toutes prenaient le chemin de la Provence et allaient réchauffer la veine de notre évêque.

Godeau, du reste, n'avait pas besoin d'encouragement pour se livrer à ce passe-temps favori de sa jeunesse. En face de ces beaux rivages si couronnés de splendeur, où les brises de la mer, la lumière du ciel, les parfums de la terre, s'unissent comme à l'envi pour créer une atmosphère si délicieusement embaumée et si idéalement transparente, il sentait son âme poétique s'ouvrir à des jouissances inconnues. Il se laissait gagner peu à peu par l'amour de

(1) *Lettres*, t. 1, p. 342.

(2) *Ibid.*, p. 205.

(3) *Ibid.*, p. 404.

la nature, et il tâchait de faire passer dans ses vers quelque chose de ce sentiment nouveau qui s'éveillait en lui au spectacle admiré de tant de magnificence.

Dans ses *Eglogues spirituelles* (1), il chantait la campagne de Grasse, ses jardins tapissés de jasmins et de roses, ses collines parfumées et ses bois toujours verts :

Que le triste Aquilon qui souffle la froidure
Ne ternisse jamais votre riche verdure.
Que d'un œil trop ardent le doux père du jour
Ne vous témoigne pas l'excès de son amour.
Que Flore, le matin, avec ses mains savantes,
Attache des bouquets à vos feuilles vivantes.
Que l'amoureux Zéphir lui *contant son ardeur*
Sur ses ailes d'émail m'apporte votre odeur.
Que pour nous rafraîchir, vos sources fugitives,
A longs reflets d'argent s'éloignent de leurs rives,
Et que les rossignols sur vos bras toujours verts,
Accordent en tout temps leurs aimables concerts (2).

Il disait les jeux innocents des bergers autour des claires fontaines, le long des ruisseaux limpides. Il se représentait lui-même, porteur d'une houlette, conduisant ses brebis à travers les gras pâturages et les préservant de la dent féroce des loups. Il vantait la vie calme des champs et se félicitait d'avoir échappé au tumulte agité des villes. C'est ainsi qu'il trouvait quelques accents d'une inspiration gracieuse et sincère et pouvait être compté, au dix-septième siècle, dans le petit nombre des poètes qui surent comprendre, aimer et chanter la campagne.

Ou bien encore il retraçait la destinée de l'île de Lérins, jadis foyer de science et de sainteté, toute pleine alors du

(1) Les six premières églogues spirituelles furent composées pendant les premières années du séjour de Godeau en Provence. Elles parurent dans les *OEuvres chrétiennes* de 1641. Paris, in-8°.

(2) *Poésies chrétiennes* (1646), p. 220.

bruit des armes et des cris des soldats. Il faisait revivre les gioires profanées de son vieux monastère. Il racontait les prodiges opérés par saint Honorat lorsque, pour la première fois, il mit le pied sur cette terre merveilleuse, fécondée depuis par le sang des martyrs et l'âme accablée par l'image des ruines présentes, il laissait échapper cette prière :

Arbitre souverain des affaires du monde,
C'est sur toi seulement que notre espoir se fonde.
De ton œil de pitié regarde nos douleurs
Et daigne enfin borner le cours de nos malheurs.
Du sang de tes martyrs cette belle île est teinte,
Le séjour de tes Saints fait qu'elle est toute sainte,
Et l'Europe n'a point de lieu si renommé
Où ton Nom si longtemps se soit vu réclamé.
Que si les criminels dont elle est habitée
Ont ta juste fureur justement irritée,
Si l'infidélité de ces lâches bergers
La rendait digne encor du joug des étrangers,
Excuse notre erreur, détourne ces misères
Et pardonne aux enfants pour l'amour de leurs pères (1).

Godeau chantait enfin dans une hymne assez longue l'oblation faite par le roi à la très sainte Vierge, de sa personne et de son royaume. Il trouvait moyen d'y glisser l'éloge de Richelieu qu'il plaçait même dans la bouche de Louis XIII qui, on le sait, n'aimait pas beaucoup son premier ministre.

Tandis qu'un si sage ministre
Dessous moi tiendra le timon,
Les enfers n'ont point de démon
Dont je craigne rien de sinistre.
C'est la merveille de ma cour.

(1) *Poésies chrétiennes* (1646), p. 242.

C'est de votre parfait amour
 Le plus inviolable gage,
 Et vous en auriez fait un roi,
 Si pour m'assister dans l'orage,
 Vous ne l'aviez pas fait pour moi.

Quand pour mes affaires il veille,
 Je goûte en repos du sommeil,
 Et quand il me donne un conseil,
 Je crois que le ciel me conseille,
 Mon bonheur fait tous ses desirs.
 Ma gloire fait tous ses plaisirs.
 Nul travail pour moi ne l'étonne,
 Enfin il me laisse aujourd'hui
 Toutes les fleurs de la couronne
 Et prend les épines pour lui (1).

*
* *

A cette ardeur pour la poésie, Godeau joignait encore l'étude de la langue italienne que la proximité de l'Italie lui rendait nécessaire aussi bien que facile. Conrart et Chapelain l'encourageaient fortement dans cette voie nouvelle et se faisaient un plaisir de lui envoyer les livres dont il pouvait avoir besoin (2). Le prélat fit des progrès si rapides qu'en quelques mois il fut en état de lire les ouvrages les plus sérieux de la littérature d'outre-monts. Nous avons une lettre où l'évêque de Grasse juge avec beaucoup de sens les grands poètes de l'Italie, qu'il n'a jamais lus, dit-il, sans transport (3). Il s'attacha surtout à

(1) Le P. Vavasseur, dans son pamphlet, a critiqué l'ode de Godeau. Il dit qu'il était inconvenant et ridicule d'exalter ainsi Richelieu dans une ode au Roi. V. aussi Bayle, *Dictionnaire*. Edition de 1834, t. III, p. 795.

(2) *Lettres de Chapelain*, t. 1, p. 231.

(3) *Lettres*, t. 1, p. 28.

L'Histoire des Révolutions de Hollande, dont l'auteur, le cardinal de Bentivoglio, le tenait en très haute estime et lui envoyait toujours ses ouvrages. C'est dans une lettre où Godeau appréciait le travail du cardinal, qu'on lit cette belle page sur la fondation de la république hollandaise. « Depuis la fondation de ce grand Empire, qui fut le maître de tous les autres, on n'a rien vu de si prodigieux que la naissance de la République de Hollande, et il n'y a point de politique qui n'y ait perdu toutes ses mesures. Les commencemens en paroissent plutôt ridicules que redoutables et on ne voit rien de ce qui est nécessaire pour former un grand corps, et lui donner une solide consistance, mais au contraire tout ce qui a coutume de faire avorter les desseins de cette nature s'y rencontroit; l'instabilité de l'esprit des peuples, les timiditez naturelles, l'accoutumance au repos, les jalousies des chefs, l'établissement de l'autorité légitime et l'affection naturelle des Flamans pour leur Prince. Mais Dieu a voulu en cette occasion confondre la prudente politique des hommes et leur montrér que, comme c'est lui seul qui empêche que la mer ne noie la Hollande, c'étoit lui seul qui la retenoit dans la fidélité; et qu'ayant fondé de nouveaux empires par des conquérans et par des soldats, il peut fonder des Etats par des gueux, et rendre des besaces aussi terribles que des épées (1) .»

III

Ainsi, la poésie et l'étude embellissaient la solitude de notre évêque. Cette solitude pourtant n'était pas si profonde qu'elle ne fût troublée de temps en temps par d'agréables visites. A la fin de 1637, le mestre-de-camp

(1) *Lettres*, p. 29.

Arnauld, celui que M^{me} de Rambouillet appelait son poète carabin, passa quelques instants auprès du prélat et trouva le palais épiscopal en si mauvais état qu'il effraya les amis de Godeau par le récit qu'il fit dans les salons de l'illustre hôtel. « En vérité, lui écrivait ensuite Chapelain, vous me faites compassion d'estre réduit à n'avoir que le ciel pour couverture, je vous envoyerois volontiers la moitié de mon toit s'il estoit aisé à transporter (1). »

Quelques mois après son arrivée à Grasse, le prélat invita le P. Hercule (2) à venir évangéliser son peuple. Durant son séjour en Provence, le zélé religieux eut la bonne idée de noter ses impressions et de les envoyer à Conrart qui nous les a conservées dans ses manuscrits (3). Il est intéressant de suivre les deux amis dans leurs excursions à travers la campagne de Grasse, devisant familièrement entre eux sur les sujets les plus divers.

Tantôt, ils s'égarent au milieu des rochers et des bois et en face de cette nature un peu sauvage, ils font le procès au monde dont le diable est le prince. Tantôt, assis à l'ombre d'un oranger, ils reprennent le même discours, et Théopompe (Godeau) prenant Philémon (P. Hercule) par la main, lui dit dans son langage poétique en lui montrant l'oranger. « Vois-tu bien cet arbre dont le tronc est de bronze, le feuillage d'émeraude et le fruit d'or. C'est juste-

(1) *Lettres*, t. 1, p. 185.

(2) Le P. Hercule fut le premier supérieur des Religieux de la Doctrine Chrétienne.

(3) Ces lettres sans nom d'auteur qu'on peut lire au t. xi des in-4^o, ff° 1-100, ont été quelquefois, par une grossière méprise, attribuées à Godeau lui-même. Ainsi en a usé l'abbé Tisserand (p. 95). Une lettre de Chapelain nous a fait découvrir l'auteur véritable. Chapelain écrivait à Godeau (18 février 1638). « Toutes les semaines nous voyons icy de longues et belles lettres du R. P. Hercule, qui se sentent des conversations qu'il a avec vous et qui enrichissent les recueils de Conrart. La dernière parlait des sentimens académiques en termes si obligeans, que je me trouve engagé à luy en faire civilité. » C'est, en effet, dans la dernière lettre qu'on trouve le passage relatif aux sentimens de l'Académie sur le Cid.

ment le contre portrait de ce monde dont tu parles, il n'est ny beau, ny solide, ny bon, ny agréable; il ne porte ny profit, ny ombre; personne ne sçauroit s'y reposer sans danger. » Et l'évêque gémit sur les prophètes qui, au milieu du monde deviennent adultères et homicides, sur les étoiles qui tombent du ciel, sur les apôtres qui se font traîtres et apostats, sur les hommes apostoliques qui revêtent l'habit du courtisan.

Une autre fois, les deux amis discutent sur la meilleure manière de parler au peuple. Théopompe vante les discours sans apprêt et la rhétorique de saint Paul. « Le pauvre peuple que je vous ay recommandé, dit-il à Philémon, n'a pas besoin de vos fleurs ny de vos ajustemens; il vous demande du catéchisme et non pas des harangues. Souvenez-vous de la rhétorique de Saint Paul qui ne se préparoit que par l'oraison et l'humilité, qui pour imiter le Verbe éternel qui s'estoit fait homme pour se faire connoître aux hommes, se fesoit petit pour se faire entendre aux petits, qui contrefesoit l'ignorant pour s'accommoder à l'ignorance de ses auditeurs et qui abaissoit la théologie du troisième ciel jusqu'à l'intelligence des plus simples habitans de la terre. »

Un jour, le pieux évêque convie son hôte à l'une de ces conférences spirituelles qu'il venait d'établir. On y traitait des cas de conscience. Philémon, invité à prendre la parole, parla des Casuistes, de leur nombre et de leur confusion. Il soutint que la solide théologie, la sainte humilité et le bon jugement, étaient les casuistes irréprochables. « Là-dessus, dit le P. Hercule, Théopompe prit la parole et dit des choses si précises et si précieuses que j'ay conscience de les épancher icy sur du papier, je les ay gravées dans ma mémoire et je vous les garde fidèlement (1). »

(1) Godeau, on le voit, commença de bonne heure à combattre les Casuistes.

Le courrier apporte un recueil de vingt-trois Paraphrases de psaumes, dédiées à Godeau. Le modeste prélat, par crainte de l'épître *liminaire*, charge son ami d'examiner les vers à sa place. Philémon lit et ne peut cacher son admiration pour ces pages pleines d'emphase et de mauvais goût. Il faut que Théopompe dissipe son illusion et lui fasse voir le défaut de ce style héroïque et pompeux qui convient plus au théâtre et au roman qu'à la poésie sacrée. L'ancien favori de l'hôtel de Rambouillet rapporte à ce propos le jugement de la sage Arthénice qui appelle cette façon d'écrire *l'art d'éblouir*. « Ce sont, disoit-elle un jour, en parlant de quelques vers brillans comme ceux-cy, des beautés qui desgoutent pour estre trop parées, de belles fleurs qui pour mieux ressembler à des roses piquent de toutes parts, des parfums qui, pour estre trop fins, donnent la migraine. »

Les promenades se succèdent, et, tous les jours, ce sont des sujets nouveaux que traitent les deux amis. Il n'est pas jusqu'aux choses de théâtre qui ne trouvent place dans ces entretiens familiers. Léodamas (1) arrive justement de Paris. Il parle avec enthousiasme du théâtre nouveau, « de la scène purgée de ces ordures que l'ignorance de nos pères lui avait données pour la parer » et les trois interlocuteurs s'engagent dans une discussion des plus piquantes sur les unités, le nœud et le dénouement (2). Les noms de Mairet, de Corneille, de Rotrou, de Scudéry, passent et repassent dans la conversation. Mais l'évêque, qui n'abdique jamais en Théopompe, combat l'introduction sur la

(1) Nous n'avons pu découvrir quel était ce personnage.

(2) Godeau avait beaucoup médité là-dessus, Chapelain lui écrivait le 29 novembre 1630 : « A moins que d'avoir quelque grand dessein pour honorer le théâtre françois, vous ne pouvés me presser comme vous faites sur l'éclaircissement du doute où vous estes de la nécessité des vingt-quatre heures pour les poèmes dramatiques. » *Lettres*, t. II, p. 341 (note).

scène des personnages religieux. « Cette bigarrure, dit-il, n'est pas recevable ; elle travestit toute nostre religion, elle choque les moins délicats et scandalise les plus indévots. Quand la piété ne souffriroit pas en cela, la bienséance y seroit offensée et si ce n'est pas un grand péché, c'est au moins une mascarade bien ridicule. Je pourrois appeler cela un christianisme païen ou une idolâtrie chrestienne. »

On parle à ce propos des *Sentiments de l'Académie sur le Cid*. On admire sans réserve cette première production de l'institution nouvelle ; on loue Richelieu d'avoir su provoquer une œuvre de tant de raison et de tant de goût et l'on se demande qui des Académiciens peut bien en être l'auteur. « Enfin, nous conclûmes que c'estoit Ergaste (1), cet amy si sçavant et judicieux qui sçait si bien toute la sagesse et tous les mystères poétiques et qui seul a donné des loix à tous ceux qui font des vers aujourd'hui. »

Puis la discussion reprend de plus belle sur les exigences de la scène, sur l'invention et la disposition du sujet, sur les mœurs des personnages, sur la versification et la langue poétique, sur les unités surtout que les anciens, remarque judicieusement Philémon, n'ont pas toujours observées. « Sans m'amuser, répond Léodamas, à faire l'apologie de ces vieux auteurs, je n'ay qu'à vous dire qu'une partie des fautes dont on les accuse, estant faite devant les règles, ce ne sont pas proprement des irrégularités, mais des actions libres et hors de la juridiction de l'Art et que les autres, par une longue durée, ont comme acquis une prescription légitime. Mais cette faveur qui à peine met à couvert ees grans hommes ne passe point jusqu'à leurs successeurs. Ceux qui viennent après eux, héritent bien de leurs richesses, mais non pas de leurs privi-

(1) Chapelain. Les trois amis, comme on le voit, ne se trompaient pas dans leurs conjectures.

lèges et les vices d'Euripide et de Sénèque ne sçauroyent faire approuver ceux de Guillen de Castro. »

Enfin, pour divertir ses hôtes, Théopompe leur fait entendre une églogue de sa composition. La scène avait été choisie dans une allée de gazon terminée par six grands orangers qui servaient de fond. Des gens de l'évêque, déguisés en bergers, récitaient les vers où Théopompe, représentant son départ de Paris et son arrivée à Grasse, vantait les agréments de la solitude qu'il opposait aux misères de la cour. L'épilogue achevé, Léodomas se montra ravi. « Je renonce, dit-il, aux règles de la Comédie pompeuse, je tiens pour les bergers de Grasse pourveu qu'ils parlent toujours si agréablement. » Puis se tournant vers Théopompe : « Vous avez bien trouvé, lui dit-il, le moyen d'adoucir votre bannissement et de vous moquer des plaisirs de la grande ville. L'églogue est un poème que nostre langue n'osoit entreprendre. J'ay ouy dire à feu M. de Malherbe qu'il eust mieux aimé faire un poème épique qu'un seul chant pastoral et j'avois perdu l'espérance d'en voir jusqu'à aujourd'huy. »

*
**

Il ne faudrait pas croire pourtant que le prélat n'eût pas alors d'autre souci que de donner à deux amis, venus de loin, le spectacle amusant d'une pièce champêtre. Dans le même temps qu'il se livrait à ces innocentes distractions, il était chargé par le roi d'une affaire importante qui se rattachait à la défense générale de nos côtes de Provence.

Après leur défaite et malgré la vigilance exercée sur tout le littoral, les Espagnols gardaient encore l'espoir d'une revanche prochaine. Ils rôdaient sans cesse autour des îles, n'attendant que le moment favorable pour tenter un nouveau coup d'audace.

Comme le bruit avait couru que les religieux de Saint-

Honorat, de l'ordre du Mont-Cassin, avaient eu des relations avec l'ennemi, le roi résolut de les remplacer par des religieux dont la nationalité exclusivement française fût un sûr garant de leur patriotisme. Le monastère, d'ailleurs, n'était pas sans avoir besoin de réforme et le moment ne pouvait être mieux choisi pour opérer un changement si avantageux à tant d'égards.

Dans cette intention, Louis XIII écrivit au Père général de la congrégation de Saint-Maur, pour le prier d'envoyer quelques religieux au monastère de Saint-Honorat. En même temps, par lettres patentes données à Saint-Germain-en-Laye, à la date du 17 mars 1638, il chargeait l'évêque de Grasse et le sieur de Champigny, conseiller d'Etat, intendant de justice, police et finances, de faire sortir du monastère de Lérins les religieux du Mont-Cassin et d'y installer en leur place les religieux de Saint-Maur (1). Comme le roi prévoyait que la chose pourrait souffrir quelque difficulté, il ordonna au comte d'Alais (2), gouverneur de Provence, d'aider les deux commissaires à s'acquitter de leur mission et d'employer la force, s'il était nécessaire, pour faire exécuter ses royales volontés (3).

Il fallait songer aussi à nommer l'abbé du monastère. Louis XIII ou plutôt Richelieu, désigna le cardinal de La Valette pour remplir cette charge. Le roi écrivit au lieutenant particulier au siège de Grasse pour lui signifier cette décision. Il lui ordonnait, en attendant que le cardinal eût reçu ses bulles de Rome, de se transporter au monastère et de faire saisir et mettre en sa puissance biens, fruits, revenus pour être régis provisoirement par le sieur

(1) *Archives des Alpes-Maritimes*, monastère de Lérins, H. 71.

(2) Louis-Emmanuel de Valois, comte d'Alais, était fils de Charles d'Angoulême et de Charlotte de Montmorency. Il avait remplacé en 1637, le maréchal de Vitry, dans le gouvernement de la Provence.

(3) *Archives des Alpes-Maritimes*, Lérins, H. 71.

de Valbelle, religieux profès de Saint-Victor de Marseille(1).

Ce n'était pas tout. La grande difficulté était de faire agréer ces dispositions à Rome. Le 28 mars, le roi écrivait au maréchal d'Estrées, son ambassadeur auprès du Saint-Siège, le chargeant d'exposer au pape les motifs pour lesquels il croyait devoir remplacer les religieux par d'autres plus fidèles « d'autant, disait-il, que celui qui est abbé de ladite compagnie est considérable dans l'isle, tant à cause de cette dignité qu'à cause que tout le domaine de l'isle ou la plupart appartient à l'abbé ou à l'abbaye, si bien qu'il peut beaucoup contribuer à la conservation ou à la perte des isles, il importe que quelque personne affectionnée à nous servir soit pourvue de ladite abbaye ce qui m'oblige de reprendre mon droit de nomination pour le regard d'icelle et qui m'appartient selon les concordats de toutes les abbayes du royaume, duquel droit me servant maintenant, je nomme et présente à nostre S. P. le Pape, le mien cousin, le cardinal de La Valette pour estre pourveu par Sa Sainteté de ladite abbaye (2). »

Cependant conformément aux ordres du roi qui les avait nommés commissaires-députés, l'évêque de Grasse et le sieur de Champigny se mirent en devoir d'accomplir leur délicate mission. Le 24 juillet, ils lancent une ordonnance en vertu de laquelle « ils prient et mandent que par voye de justice, ornemens et bibliothèque, soient rendus au père Hyacinthe Pradet, prieur de Saint-Maur et que personne ne paye de redevance, si ce n'est à lui ou à l'intendant, sous peine d'avoir à payer deux fois (3). » Le même jour, les deux commissaires, accompagnés des religieux de Saint-Maur, se rendent au monastère dont ils se font ouvrir les portes. Dans la salle capitulaire, en présence des religieux

(1) *Archives des Alpes-Maritimes*, Lérins, H. 71.

(2) *Archives des Alpes-Maritimes*, Lérins, H. 71.

(3) *Ibid.*

assemblés, ils font la lecture des lettres patentes du roi et disent qu'ils viennent exécuter ses ordres. Dom Maynier, abbé du monastère, proteste vivement. Il déclare qu'il en appelle au pape et au roi mieux informés. Ses religieux en font autant. On les laisse protester. Mais, comme ils s'obstinent à ne pas quitter la place, on les menace d'employer la force. Ils se retirent alors au nombre de vingt et rentrent dans leurs familles, en attendant un retour de fortune (1).

Godeau annonça au cardinal de La Valette l'installation des religieux de Saint-Maur, lui disant que tout s'était passé avec la plus grande douceur. C'est, du moins, ce que nous apprend le cardinal lui-même dans une lettre au maréchal d'Estrées (2). Il n'y avait donc plus qu'à obtenir les bulles de Rome. Le cardinal n'était pas sans inquiétude de ce côté. « Encore que j'eusse bien désiré, écrivait-il au maréchal, qu'on ne m'eust point nommé en l'affaire de Saint-Honorat que le roy n'en eust eu le consentement qu'il désirait de Sa Sainteté, je ne laisse pas de vous avoir une certaine obligation du soin que vous y avez apporté pour ce qui vous regarde et je crois avec vous que cela ne produira aucun mauvais effet (3). »

Mais les neveux du pape (4) ne l'entendaient pas ainsi ou du moins ne semblaient pas devoir accepter aussi facilement la chose. Ce ne fut pas faute pourtant de civilités et de protestations de la part du cardinal qui se résignait volontiers à attendre que le pape voulût bien lui envoyer ses bulles. Le 17 janvier 1639, il écrivait de Turin au maréchal d'Estrées : « J'attendray bien volontiers une résolu-

(1) Procès-verbal de la mise en possession du monastère de Lérins, en faveur des religieux de Saint-Maur. *Archives des Alpes-Maritimes*, Lérins, H. 71.

(2) Bibl. nat. Mss. fr., n° 16060, f° 111.

(3) *Ibid.*, f° 113.

(4) Les deux Barberin.

tion pour l'abbaye de Saint-Honorat, n'en étant pas si pressé que s'il plaisoit au pape de m'en donner les bulles, ce me seroit plus d'avantage. » Et il ajoutait : « Je suis toujours dans les mesmes termes que j'ay mandés à MM. les cardinaux Barberin qui sont de ne désirer l'abbaye qu'au cas qu'elle ne demeure à la congrégation du Mont-Cassin. Ce que je crois très difficile, étant certain que les religieux vivent mal ainsi que vous verrez par la lettre de M. de Grasse que je vous envoie (1). »

Les bulles furent accordées quelque temps avant la mort du cardinal, mais furent révoquées sous prétexte qu'elles avaient été obtenues sur de faux exposés (2).

Pendant que le cardinal de La Valette faisait agir à Rome, les religieux expulsés ne demeuraient pas inactifs. Du fond de leur retraite, ils ne cessaient d'écrire lettre sur lettre au pape et au roi. La situation déjà compliquée s'embrouillait chaque jour davantage. Il fallut qu'un arrêt du grand Conseil (22 mars 1649) vînt confirmer l'union décrétée, pour calmer l'agitation et fonder une paix relative jusqu'à la mort de Richelieu (3).

IV

L'activité de Godeau ne se bornait pas aux choses de son diocèse. Sa réputation, en effet, n'avait pas tardé à se répandre dans la province. C'est ainsi que dans le voyage qu'en 1638 il dut faire à Avignon, il lui fallut plus d'une fois satisfaire la pieuse curiosité de la foule, avide d'entendre une parole que déjà l'on disait éloquente. « Je voy ce que c'est, lui écrivait Chapelain, il ne peut y avoir de cachette pour vostre esprit; vous ne cherchés pas le monde,

(1) Bibl. nat. Mss. fr., n° 16060, f° 147.

(2) Voir plus loin le Mémoire du cardinal Grimaldi, en faveur de la réintégration des Cassinistes dans le monastère de Lérins.

(3) *Archives des Alpes-Maritimes*. Lérins, H. 71.

mais il vous cherche et en quelque retraite que vous soyés vous ne serés jamais seul. Prenés patience, puisque ces incommodités sont des fruits de vostre vertu et que si vous souffrés vous estes utile aux autres (1). » Et l'obligéant ami s'inquiétant de la fatigue que pouvait éprouver le prélat à parler ainsi tous les jours. « Il me semble, disait-il encore, que ces curieux d'éloquence devroient un peu respecter vostre peulmon ou que vous devriés leur refuser un contentement qui peut vous estre si préjudiciable. Escrivés-leur tant de sermons qu'ils voudront, mais ne leur en preschés plus ou nous vous en ferons une querelle (2). »

Une autre fois, en février 1639, Godeau fut obligé de se rendre à Aix pour assister, en qualité de député, aux délibérations des Etats de Provence (3). Il s'agissait surtout de fixer le chiffre des subsides que la province devait fournir à la Couronne. C'était la première fois que l'évêque de Grasse paraissait dans une assemblée de cette importance, et ses amis s'inquiétaient un peu de savoir comment il s'y comporterait. « J'attens le succès de vostre voyage avec impatience, lui écrivait Chapelain, quoique je ne doute point qu'il ne vous soit glorieux et qu'il ne confirme la réputation que vous avés déjà très grande dans la Province. » Et comme il n'ignorait pas la franchise et la droiture de son ami, il lui conseillait de ne point pousser trop loin la liberté de la parole (4).

Godeau fit ce qu'il fera toujours en pareille circonstance. Il combattit les prétentions de la Couronne et s'éleva avec force contre l'énormité des sommes réclamées. Mais son discours n'eut pas le don de convaincre les Etats.

(1) *Lettres*, t. 1, p. 259.

(2) *Ibid.*, t. 1, p. 262.

(3) Bouche, *Hist. de Provence*, t. II, p. 918.

(4) *Lettres*, t. 1, p. 583.

C'est du moins ce que nous apprend une lettre de Chapelain. « Je suis surpris, lui écrivait-il, du jugement que messieurs les Provençaux ont fait de vous, qui leur aviez conseillé leur bien et leur avantage sans leur laisser le moindre sujet de vous prendre pour un homme intéressé. Mais, à le bien considérer, puisqu'en cette occasion, il y alloit de leur intérêt, il ne faut point s'estonner si la raison les a importunés et s'ils ont pris pour courtisans tous ceux qui ont incliné à leur faire ouvrir la bourse (1). » Le prélat, malgré tout, envoya son discours à ses amis, qui le louèrent vivement, d'autant plus, lui écrivait encore Chapelain, que nous vous tenons plus propre à haranguer sur les choses sacrées que sur les profanes (2).

*
**

Godeau, du reste, ne se plaisait pas dans cette cohue des Etats, comme il disait, et ce fut avec joie qu'il regagna sa ville épiscopale. Il avait plus de consolation à se trouver au milieu de son peuple et à s'acquitter des devoirs d'une charge qu'il n'avait acceptée qu'avec crainte et tremblement. Il s'attachait tous les jours davantage à ce désert qui, d'abord, lui avait paru une sorte d'exil. Tout, disait-il,

tout y charme mes yeux.

Ce séjour a tout seul tous les présents des Dieux,
Et je bénis cent fois cette heureuse journée
Où j'y vis par le sort ma fortune bornée (3).

Il aimait sa solitude, il en vantait les charmes à ses amis. « Parlez, écrivait-il à d'Andilly, parlez ermite de Pomponne au Chartreux de Grasse; dites lui à quoi vous songez sous

(1) *Lettres*, t. 1, p. 396. C'est peut-être à cette occasion que Godeau dit des Provençaux qu'ils étaient riches de peu de bien, glorieux de peu d'honneur et savants de peu de science.

(2) *Ibid.*

(3) *Poésies chrétiennes*, p. 219.

vos poiriers au bord de la Marne, il vous dira à quoi il songe sous ses orangers au bord de la mer. » Et après quelques réflexions sur la servitude où le monde tient ses sujets. « Aimons bien notre désert, continuait-il, et tâchons à couler en paix de mauvais jours comme sont tous ceux de la vie humaine; soyons spectateurs des tragédies qui s'y jouent, mais ne montons pas sur la scène; elle finira un de ces matins sous les pieds des acteurs et plus elle est élevée plus grandes seront les ruines qui les accableront (1) ».

Arnauld d'Andilly, que la mort de sa femme avait détaché du monde (2), était bien disposé à goûter ce langage. Il félicitait le prélat de son amour pour la solitude. « Je confesse, écrivait-il, que je souhaiterois passionnément d'estre en quelque sorte semblable, aussi bon Hermite que vous estes bon Chartreux et que la grâce estant la seule chose que je vous envie à Grasse, de cette innocente envie à laquelle la charité nous exhorte, ce n'est ni la vue de vostre mer, ni les parfums de vos orangers qui me feroient mépriser la Marne ou les plans de Pompone. Je voudrois passer jusque dans le secret de vostre cabinet et les replis les plus cachez de vostre cœur pour y trouver ces richesses incorruptibles que vous amassez pour un autre monde (3).»

*
* *

En ce temps-là pourtant, le bruit courut à Paris que Godeau, s'ennuyant de son exil, voulait échanger son évêché contre des bénéfices simples. Ce bruit parut étrange à ses amis qu'il avait accoutumés à tout connaître de ce qui l'intéressait et qui n'avaient rien su d'un pareil dessein. Ils

(1) *Lettres* de Godeau, p. 67,

(2) Arnauld d'Andilly, *Mémoires*, collect. Petitot, t. xxiv, p. 81.

(3) *Lettres*, p. 227.

résolurent de l'avertir et Chapelain lui écrivit à ce sujet. La réponse ne se fit pas attendre. Godeau n'avait jamais eu l'intention qu'on lui prêtait. « Je crois, disait-il, avoir épousé une femme et que ce mariage est d'autant plus grand et plus saint en Jésus-Christ et son Eglise qu'il ne représente pas le mariage de Jésus-Christ avec l'Eglise, mais qu'en effet il est ce mariage. Or, si la figure est insoluble, que sera la vérité? Il est vrai que ma femme est pauvre, dure comme des rochers, rude, incivile et mélancolique, mais il la faut aimer puisque je l'ai prise et croire même que l'époux a beaucoup plus de mauvaises qualités que l'épouse. » Il parlait ensuite de sa santé et de ses occupations. « Voilà la troisième année qui court depuis que je réside et, par la grâce de Dieu, la mélancholie n'a pas abattu mon esprit. Je jouis d'une parfaite santé et vous sçavez que ce bien m'est d'autant plus doux, que j'ai vécu quinze ou seize ans dans de continuelles langueurs, aussi fâcheuses que de grandes maladies. Après avoir rendu mes devoirs à l'autel, je consulte des morts sans crainte d'être accusé de magie. Je cherche dans les livres de ces grands évêques de la primitive Eglise la pureté des mœurs dont à peine avons-nous l'ombre dans notre siècle. » Il faisait alors les plus hautes considérations sur les devoirs des prêtres et des évêques qui doivent vivre en dehors de tout ce qui fait la joie du monde, et ne pas se laisser séduire aux suggestions de la vanité. Pour lui, il aimait son désert, ses rochers et ses épines. « Il y a des roses mêlées si je les sçay bien cueillir, et je dois confesser qu'un homme plus vain que moi auroit sujet d'être satisfait des témoignages d'estime et d'honneur que toute la province m'a rendus jusques ici. S'il y a quelques particuliers dans mon diocèse, à qui je ne plaise pas, serois-je assez fou de m'en mettre en peine et de penser que jamais il se trouve quelqu'un qui fit plaisir à tout le monde. » Dieu seul l'a en-

voyé en Provence, il y restera tant qu'il plaira à sa providence de l'y maintenir. Il espérait d'ailleurs avoir l'occasion et la joie de revoir ses amis (1).

Cette lettre parut si convaincante et si belle aux amis du prélat qu'ils l'en félicitèrent d'un concert unanime. « Il faut, lui écrivait Chapelain, que ceux qui ont persuadé ou qui ont esté persuadez de cette vision, sçachent que vous la désavoués et voyent l'estat de vostre esprit sur cette matière. » Il lui demandait ensuite la permission de faire plusieurs copies de la lettre pour la montrer au public. « N'allés pas croire pourtant, disait-il, que nous persécutions le monde pour la voir. Il est demeuré consulté entre nous que nous ne la montrerions qu'à ceux qui ont connoissance de cette nouvelle ou qui ont besoin d'estre désabusez (2). »

Godeau songeait si peu à quitter son évêché de Grasse, qu'il travaillait déjà à s'annexer celui de Vence, vacant par la mort du pieux Pierre du Vair (3) et qu'il se proposait en même temps de revendiquer le droit de patronage sur l'église d'Antibes (4). C'est même sur la conclusion prochaine de cette double affaire qu'il fondait l'espoir de se retrouver bientôt avec ses amis.

Il se demandait en effet à quelle époque il pourrait entreprendre le voyage de Paris, quand une circonstance malheureuse et imprévue l'appelant hors de son diocèse, vint précipiter son départ pour la capitale. Le cardinal de La Valette se mourait à quelque distance de Turin, après avoir défait les Espagnols à Chivas. C'était un grand ami

(1) *Lettres*, p. 123 et seq.

(2) *Ibid.*, p. 501.

(3) D'après l'abbé Tisserand (*Hist. de Vence*, p. 191) P. du Vair, avant de mourir, avait demandé Godeau pour successeur.

(4) Depuis que l'évêché avait été transporté à Grasse, l'église d'Antibes était devenue une vicairie apostolique, ne relevant que de Rome.

de notre évêque qui plus d'une fois l'avait chanté dans ses vers. Godeau partit sur le champ. Il ne prit même pas le temps de demander au roi la permission de sortir du royaume. Le comte d'Alais, gouverneur de Provence, en avertit lui-même le comte de Chavigny par le billet suivant daté de Brignoles (27 septembre 1639). « Monsieur, la passion que M. de Grasse fait paroistre pour les personnes qu'il honore ne luy a pas permis d'apprendre la maladie de M. le cardinal de La Valette sans luy aller rendre en personne des marques de son zèle. Vous connoissez si particulièrement M. de Grasse que je n'y ajouteray rien de plus si ce n'est qu'il est bien fort de mes amis (1). »

Godeau eut beau faire diligence, il ne fut à Turin que le 29 septembre (1). Depuis la veille, le cardinal avait cessé de vivre. La douleur de notre évêque fut grande. Il assista aux funérailles de son ami, puis, donnant suite au dessein qu'il avait formé depuis quelque temps, il prit aussitôt le chemin de Paris.

(1) *Aff. étr. France*, n° 1706, f° 369.

(2) *Lettres de Chapelain*, t. 1, p. 509.

CHAPITRE III

I. — Joie de Godeau en se retrouvant à Paris.

Il obtient du roi l'annexion de Grasse et de Vence, et le droit de patronage sur Antibes.

Séjour à Dreux. Godeau et Rotrou au château de Mézières. Influence de Godeau sur son compatriote.

Retour à Paris. *Lettre pastorale aux diocésains de Grasse* (1640).

II. — Seconde partie des *OEuvres chrétiennes* (1641). Idées littéraires de Godeau. Du merveilleux chrétien.

L'Assomption de la Vierge. Analyse de ce poème. Beautés et défauts.

III. — Retour en Provence. Saisie des biens du clergé (1641). Protestation des évêques.

Godeau et les Antibois. Difficultés créées par les catholiques et les protestants. Lettre de Godeau à Richelieu (1641). Arrêt du conseil royal (1642).

Godeau et les Vençois.

Mort de Richelieu (1642). Douleur de Godeau. Mort de Louis XIII (1643). Godeau prononce son oraison funèbre. Il conçoit l'oraison funèbre comme Bossuet. Grande différence dans l'exécution. Beautés de l'oraison funèbre de Louis XIII. Qualités de l'éloquence de Godeau.

IV. — Godeau député à Paris.

Il dédie à la reine un recueil de *Prières et Méditations* (1643), *Catéchisme royal* (1644).

Godeau et l'Augustinus. Godeau et le livre de la Fréquente communion.

Instructions et Ordonnances synodales (1644). Sévérité de l'évêque de Grasse.

V. — Réaction à Lérins. Les Cassinistes expulsés rentrent dans le monastère. Le prince de Conti nommé abbé. Mécontentement de Godeau. Sa lettre au comte de Brienne (1645).

Godeau obtient ses bulles d'union (1644). Il fait prendre possession par l'abbé Falconi.

Godeau député à l'Assemblée du Clergé.

I

Ce fut sans doute, une grande joie pour notre évêque de se retrouver avec ses amis dont il vivait séparé depuis plus de deux ans. D'autre part, on imagine facilement le plaisir que sa présence dut causer dans le salon de M^{me} de Rambouillet, dans le cercle des hôtes illustres dont les vœux l'avaient suivi au fond de la Provence. Mais, tout en donnant beaucoup aux soins de l'amitié, Godeau n'oubliait pas ceux de l'église dont il avait la charge et les devoirs que lui imposait sa situation (1).

(1) Tous les biographes de Godeau ont ignoré ce premier séjour du prélat à Paris, où il ne le font revenir qu'en 1643. L'erreur est d'autant plus extraordinaire que dans le recueil des Lettres, publiées en 1712, il s'en trouve deux au moins datées de la capitale en 1640 et que la Lettre pastorale de 1640, adressée aux diocésains de Grasse, suffit à indiquer cette phase de la vie de Godeau.

Le 1^{er} décembre 1639, nous le voyons assister à une assemblée particulière du Clergé, tenue à l'hôtel abbatial de Sainte-Geneviève. On s'y plaignit vivement de la violence exercée contre le Clergé au sujet de la perception des décimes. On s'éleva non moins fortement contre l'augmentation de la taxe des Bulles et contre le refus de recevoir en cour de Rome l'information de vie et de mœurs concernant l'évêque de Comminges (1). Le nom de l'évêque de Grasse se trouve au bas du procès-verbal où sont consignées les revendications des prélats touchant les privilèges de l'ordre épiscopal et les libertés de l'Eglise gallicane.

Quelques jours plus tard, le 16 décembre, le roi faisait défendre aux évêques présents à Paris, de communiquer avec le nonce extraordinaire, envoyé en France par le pape, et Godeau s'empressait de déférer aux ordres du monarque (2).

Il s'occupait alors de l'annexion du siège de Vence à celui de Grasse. La chose, d'ailleurs, paraissait assez naturelle. Les villes de Grasse et de Vence n'étaient qu'à trois lieues l'une de l'autre et les deux diocèses, comptant à peine cinquante paroisses, donnaient un revenu qui ne dépassait pas 10,000 livres. En outre, depuis sa nomination à l'évêché de Grasse, Godeau avait montré quels services il pouvait rendre en ces provinces éloignées, et son zèle pour l'Eglise donnait lieu de croire que le diocèse de Vence ne périlcliterait pas entre ses mains. Richelieu, du reste, protégeait le jeune évêque. Le brevet d'annexion fut signé le 20 décembre 1639. Dès ce jour, Godeau put jouir

(1) *Arch. des Aff. étr.*, Rome, n° 67, f° 170 et seq. Pour le décret d'information, V. *Mémoires de Richelieu*, collect. Petitot, t. xxx, p. 436.

(2) *Aff. étr. ibid.* Le nonce extraordinaire était Mgr Scoty et le prétexte de l'interdiction était l'assassinat à Rome du sieur de Rouvray, écuyer de notre ambassadeur.

pleinement des revenus du siège de Vence et n'eut plus affaire qu'au pape pour l'union définitive (1).

Décidément la fortune souriait au prélat, et ses amis, ravis de cette faveur nouvelle, faisaient déjà pour lui, des rêves de grandeur auxquels, sans aucun doute, Godeau était loin de s'associer lui-même « Ne vous semble-t-il pas, écrivait Chapelain à Balzac, que ces deux couronnes lui en pronostiquent une troisième et que le *Regno* le pourroit regarder. Il ne le vous semble pas ainsy qu'à moy. Cependant cela est admirable que la fortune ayt fait des choses si admirables pour luy (2). »

Ce ne fut pas tout. L'union de Grasse et de Vence une fois obtenue, Godeau s'efforça dè persuader au roi qu'il était de l'intérêt de la Couronne et de l'intérêt de l'Eglise de rattacher à Grasse la vicairie apostolique d'Antibes, devenue église indépendante depuis le transfert de l'évêché à Grasse. Dans un mémoire adressé à Richelieu, Godeau avait déjà fait valoir les droits des évêques de Grasse sur le spirituel et le temporel d'Antibes. En 1383, l'anti-pape Clément VII, à qui Marie d'Anjou avait cédé la seigneurie de cette ville, l'avait à son tour vendue aux Grimaldi (3). Au concile de Bâle, il y'avait eu un édit de restitution en faveur de l'évêque de Grasse, mais l'édit n'avait jamais été exécuté, de sorte que, disait Godeau dans son mémoire « le feu roy ayant acheté cette place, S. M. se trouve aujourd'huy en possession du temporel et dixmes. Elle donne cinq cents livres à un vicaire qui n'a jamais résidé et qui y tient un curé lequel ne reconnoît aucun évesque,

(1) C'est le 20 janvier 1640 que Godeau demanda les bulles d'union. *Arch. des Alpes-maritimes*, Evêque de Grasse. G. 40.

(2) *Lettres*, t. 1, p. 550.

(3) Famille illustre de Gênes, l'une des quatre familles de la haute noblesse de la république, possédait depuis 980 la seigneurie, plus tard principauté de Monaco qu'elle possède encore.

qui donne toutes sortes de dispenses et il n'y a presque personne dans la ville qui ait la confirmation (1). »

Il y avait une raison plus forte aux yeux de Richelieu. Les protestants trouvaient dans Antibes une liberté dont ils ne jouissaient pas ailleurs. En l'absence du vicaire apostolique, ils avaient fait de cette place une sorte de quartier général où ils bravaient toute autorité spirituelle et temporelle. Le cardinal, dont on sait l'attitude politique à l'égard des protestants, ne pouvait voir d'un œil indifférents les menées d'un parti dont il avait commencé depuis longtemps de réprimer les empiétements. Il fit signer le décret d'annexion le 1^{er} février 1640 et Godeau reçut le droit de patronage sur l'église d'Antibes (2).

*
* *

Nous verrons bientôt quelles difficultés suscita à notre évêque cette double annexion dont il ne voyait alors que le côté pratique et avantageux pour son église. Satisfait pour le moment d'être arrivé au terme de ses désirs, il alla dans sa ville natale, puis au château de Mézières pour y jouir de quelques jours de repos. Ce fut sans doute alors et dans cette aimable retraite, où tous les deux aimaient à venir de temps en temps, que Godeau et Rotrou purent se rencontrer et tenir ces conversations dont on a dit que ce dernier tira plus d'un profit sérieux (3).

(1) *Aff. étr.*, France, n° 1706, f° 399.

(2) *Arch. des Alpes-Maritimes*. Evêché de Grasse, G. 2. A voir l'habileté avec laquelle Godeau conduisit cette double affaire, on est tenté de croire qu'il n'agit pas, en cette circonstance, par des motifs purement désintéressés. La vérité est qu'il voulait tout simplement augmenter son revenu qu'il jugeait insuffisant pour un évêque. Il donnait de cela une raison convenable : c'est qu'il ne pensait pas qu'un évêque *nécessiteux* pût remplir dignement sa charge et s'acquitter parfaitement de toutes ses fonctions. V. à l'Appendice la lettre au cardinal Mazarin.

(3) Dom Liron, *Singularités hist. et litt.*, t. 1, p. 323.

De quatre ans moins âgé que notre évêque et natif comme lui de Dreux, Rotrou s'autorisait déjà en 1632 du nom de Godeau pour se faire présenter à Chapelain (1). Introduit ensuite à l'hôtel de Rambouillet, il avait mené depuis une vie passablement dissipée. Comme Godeau, dans sa jeunesse, il avait connu les joies faciles du monde et comme lui, un jour, s'en était subitement lassé. Les sentiments religieux longtemps endormis dans son âme s'étaient peu à peu réveillés et, vers la fin de sa vie, une sorte d'exaltation mystique s'emparait parfois, dit-on, du poète transformé (2). Rotrou travaillait alors pour la scène et Godeau, nous l'avons vu, n'était pas complètement étranger aux choses du théâtre (3). C'était plus qu'il n'en fallait pour rapprocher les deux compatriotes.

Si donc, comme on l'a dit, Godeau conseilla à Rotrou de christianiser sa muse, ce fut en cette année 1640 sous les ombrages de Mézières alors que les deux poètes, qu'unissaient les mêmes sentiments et les mêmes souvenirs, purent discuter familièrement sur les règles de leur art, en présence des hôtes charmants qui les avaient accueillis. Qui sait si Rotrou ne s'inspira pas des conseils du prélat le jour où il fit choix d'un sujet religieux pour le mettre sur la scène? La conjecture, en tout cas, n'est pas invraisemblable. Avec ses idées sur le rôle de la poésie, Godeau dut conseiller à son compatriote de consacrer son talent à la gloire de Dieu et Rotrou, à demi converti, put croire ainsi se conformer à la pensée du prélat (4). C'est là,

(1) *Mélanges de littérature* tirés des manuscrits de Chapelain, p. 4.

(2) V. Dom Liron, *ibid.*, et Chardon. *Vie de Rotrou mieux connue*, p. 130 et seq.

(3) V. plus haut.

(4) Godeau, nous l'avons dit, n'aimait pas l'introduction sur la scène des personnages religieux. C'est donc par des conseils généraux qu'il a dû, s'il l'a fait, influencer le talent de Rotrou. Ajoutons que ce fut surtout Polyeucte qui inspira Saint-Genest.

du reste, tout ce que nous savons des rapports entre les deux poètes, qui probablement ne se rencontrèrent plus dans la suite.

*
* *

Lorsque, à la fin de juin (1), Godeau revint à Paris, il fut averti que la peste menaçait la Provence. Il apprit en même temps que ses diocésains, sur le bruit qui avait couru de sa mort, n'avaient point caché leurs regrets et leurs larmes. Le cœur du bon évêque fut doublement touché de l'hommage qui avait été rendu à son souvenir et du danger que courait son diocèse.

Dans une *Lettre pastorale* qu'il adressa aussitôt à Grasse, le prélat épanchait son âme en des accents d'une tendre sollicitude. « Je ne puis vous exprimer la douleur que je sens d'estre si longtemps séparé de vous et principalement à une saison où il y a lieu d'appréhender que la main de Dieu ne s'étende sur mon diocèse aussi bien que sur plusieurs villes de la Province. Je sçay que le devoir d'un bon pasteur est d'exposer sa vie en des rencontres pour le salut de ses brebis et qu'une marque de mercenaire est de craindre la mort et de s'enfuir. Mais outre mes obligations, il me semble que la tendresse de l'amour que Notre Seigneur m'a donnée pour vous, me sollicite bien davantage de vous rendre cette assistance et me fait porter avec plus de déplaisir la malheureuse nécessité de demeurer encore quelques mois en cette ville. »

Il parlait ensuite de l'inquiétude qu'il éprouvait et du désir qu'il avait de rejoindre son troupeau. « Je vous proteste sincèrement que je n'ay point le cœur en repos et que je soupire sans cesse après mes rochers et ma solitude. Je considère qu'il vaut mieux estre au lieu que la grâce nous

(1) V. *Lettres* de Chapelain, t. 1, p. 653.

a marqué qu'à celui que la nature ou nos inclinations choisissent, que l'obligation de l'épiscopat est plus forte que toutes les autres, que ce n'est pas assez de faire le bien si on ne le fait où il le faut faire et que qui sème sur une terre étrangère n'a point de droit sur la moisson. Outre ces raisons, l'amitié dont vous m'avez donné des témoignages depuis peu lorsque le bruit de ma mort estant universellement creu, il n'y avoit plus d'espérance ny de crainte qui pût causer vos regrets et vos larmes, le désir de mon retour que vous me faites connoître si ardent, l'obéissance que vous avez toujours rendue à ce que j'ay ordonné pour vostre salut, la grande disposition de piété qu'il a plu à Dieu de vous inspirer : toutes ces choses, dis-je, me pressent continuellement de vous aller retrouver afin d'arroser de nouveau ce que j'ay planté et ce qui par la seule grâce de Dieu peut avoir de l'accroissement. »

Venaient ensuite des conseils tout évangéliques et inspirés par la lecture de saint Paul. Le prélat demandait aux prêtres la vigilance et la sainteté, aux magistrats le souci de la vérité et de la justice, aux parents la surveillance de leurs enfants, aux enfants l'obéissance à leurs parents, aux époux l'amour mutuel dans le respect du mariage, aux maîtres la patience et la douceur, aux serviteurs l'attachement et la fidélité. Enfin faisant allusion au fléau qui menaçait le pays, il terminait ainsi : « Il me semble que la meilleure disposition que vous puissiez avoir pendant ce temps est d'un côté la crainte des jugemens de Dieu et de l'autre la soumission parfaite à ses volontés s'il veut vous châtier comme les autres. Cette crainte vous fera prendre garde à vos actions, vous portera au repentir salutaire du passé, aux bonnes propositions pour l'avenir (1).

(1) *Lettre pastorale aux diocésains de Grasse* (1640). V. *Œuvres chrétiennes et morales* (1658).

II

Pour occuper les loisirs que lui laissaient à Paris les intérêts de son diocèse, Godeau prépara l'édition de ses *Œuvres chrétiennes* dont la première partie avait paru en 1633. Le nouveau recueil (1641) mérite de nous arrêter quelques instants. Il contient en effet un essai de grande poésie sacrée qui n'est pas sans valeur (1). Mais auparavant il faut dire un mot des théories poétiques de l'auteur.

Depuis sa conversion, depuis surtout sa promotion à l'épiscopat, Godeau s'attacha à l'idée de la poésie du christianisme. C'est cette idée qu'il développa dans ses Préfaces et qui lui inspira la plupart de ses œuvres poétiques. Déjà, en 1629, dans son *Discours sur les Œuvres de Malherbe*, il avait demandé que la poésie se proposât un but moral avant de chercher à plaire. Il va plus loin dans le discours placé en tête des *Œuvres chrétiennes* de 1633, reproduit et développé encore dans les éditions de 1641 et 1646 (2). Il lui semble que la poésie peut être extrêmement dangereuse si l'on n'y prend garde. « Il y a quelque secrète proportion entre l'harmonie de ses nombres et l'harmonie de nostre âme qui fait qu'on est plustôt emporté par elle que conduit et qu'on a moins de liberté d'user de la raison pour reconnoistre la vérité des objets. » Sans vouloir, comme Platon, qu'on la chasse de la République, il demande qu'elle se souvienne de sa divine origine, qu'elle se dépouille des ornements qui sont contraires à la pureté dont elle fait profession, qu'elle ne sorte jamais du temple ou qu'elle n'en sorte que pour fréquenter des lieux où règne la vertu.

(1) V. dans la *Revue des cours et conférences* (7 mai 1896) une leçon de M. E. Faguet sur la poésie de Godeau et sur ce poème en particulier.

(2) Nous citons d'après l'édition de 1646.

Chez les chrétiens, la poésie entrera dans sa voie véritable, quand elle prendra ses sujets dans les Livres saints. Godeau ne méprise pas les littératures profanes et les auteurs anciens dont il avoue qu'il fait ses délices. « Mais, dit-il, il est convenable qu'Athènes et Rome idolâtres cèdent à Jérusalem la sainte. On peut passer par celles-là, mais il faut établir sa demeure en celle-cy. Il luy faut consacrer les dépouilles de nos ennemis et la bastir de leurs ruines (1). Nos pères ont renversé les autels des démons qui n'estoient que de pierre et nous leur en élèverons d'or et d'argent dans nos ouvrages? Nous aurons tous les jours dans la bouche des faussetés que nostre cœur réprouve? Nous invoquerons pour Dieux ceux à qui nous ne voudrions pas ressembler? Nous trouverons le nom de Jupiter plus auguste que celui de Jésus et les adultères de l'un nous fourniront de plus saintes pensées que la sainteté et les miracles de l'autre? Nous admirerons les exploits fabuleux des héros et nous négligerons les actions merveilleuses de nos martyrs qui ont si généreusement triomphé non pas de quelques peuples, ou de quelques monstres, mais du Prince du monde, de la chair, du péché et de la mort? »

Les sujets agréables ne manquent pas dans les Livres saints et ceux qui prétendent le contraire parlent d'un pays dont ils n'entendent pas la langue. Les poètes grecs et latins n'ont rien de si fort et de si magnifique que le livre de Job, les Psaumes et Isaïe, n'égale et ne surpassent. Ce n'est pas que la poésie chrétienne n'ait ses difficultés. Le poète sacré n'a pas la même liberté que le poète profane et les sujets qu'il traite sont soumis à des conditions autrement rigou-

(1) On pense à l'apostrophe de Du Bellay : « Là doncques, François, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine et des dépouilles d'elle, ornez vos temples et vos autels. » *Défense et Illustration de la langue française.* »

reuses. « Le style ne doit pas y estre si fleury, les délicatesses y seroient malséantes, et il demande une sévère gravité qui ne plaist pas ordinairement et surtout aux esprits qui n'ont aucun goust de la piété. On ne peut se servir de la fable qui est toutefois un des plus riches ornemens d'une poésie quand elle y est adroitement meslée. On y est attaché à de certains termes propres aux vérités théologiques pour ne pas faire des erreurs contre la foy, pensant éviter quelque rudesse. Les pensées doivent estre toutes sérieuses : l'imagination a fort peu de liberté, et il est besoin de beaucoup d'adresse pour donner des ornemens à des sujets qui ne peuvent s'en passer et qui ont toutefois de la peine à les souffrir. » Malgré tout, la poésie chrétienne doit pouvoir se priver de ces vains artifices : elle n'aura que plus de beauté et plus de grandeur.

Ainsi, au point de vue littéraire, le merveilleux chrétien peut se placer en face du merveilleux païen ; les actions des martyrs valent, si elles ne les surpassent, les prodiges inventés par l'imagination des poètes antiques et le Christianisme est aussi favorable à la poésie que le Paganisme. Il l'est même davantage, si l'on considère le but moral que doit poursuivre le poète.

Sans doute, en parlant ainsi, Godeau plaide un peu sa propre cause. Mais est-il donc si fréquent de rencontrer des hommes qui ne pensent qu'avec leur esprit et qui, faisant abstraction d'eux-mêmes, de leurs sentiments et de leurs passions, ne laissent parler que la raison toute seule ? En tout cas, ces idées que Godeau esquisse à peine, étaient nouvelles alors (1). D'autres viendront après lui qui les développeront davantage, qui les appuieront de raisons

(1) Disons pourtant qu'en fait, on n'avait pas attendu jusque-là pour trouver de la poésie dans les Livres saints. C'est par centaines qu'on peut compter, depuis la Renaissance, les tragédies chrétiennes et les épopées sacrées.

plus ingénieuses ou plus solides, qui les orneront d'un style plus brillant ou plus énergique. Mais Godeau, le premier, a eu le mérite de les indiquer nettement, et c'est de lui, plus que de Desmarets, qu'on aurait pu dire qu'il commença l'interminable polémique contre le Paganisme littéraire et la Mythologie. A ce titre, il méritait mieux qu'une simple mention dans l'histoire qu'une plume élégante nous a laissée de ce débat célèbre (1).

Godeau ne se contenta pas de donner le précepte; il voulut aussi donner l'exemple dans le poème intitulé *L'Assomption de la Vierge*. Écoutons-le apprécier lui-même sa matière. « La vie de la Vierge est la plus sainte de toutes les vies, mais c'est aussi la plus inconnue, de sorte qu'elle ne me fournissoit pas plusieurs actions pour remplir mon ouvrage et encore moins de poétiques. C'est pourquoi j'ay deü y faire entrer des épisodes agréables afin de faire un corps qui non seulement fust sain, mais beau. »

Sur un sujet aussi pauvre, Godeau fit trois chants d'un poème passable.

Le poète nous transporte immédiatement au milieu de l'action.

Depuis l'heure fameuse où le Dieu de la gloire,
Après avoir vaincu les démons furieux
Et fait part aux mortels du fruit de sa victoire,
Sur un nuage d'or s'éleva dans les cieux,
La Vierge qu'à l'Église il laissait pour maîtresse,
Dans son cœur amoureux sentit une tristesse
Et digne de la Mère et digne de l'Enfant,
Et rien ne peut charmer la douleur excessive
D'être avec les pécheurs sur la terre captive
Que le plaisir d'y voir son cher fils triomphant.

(1) Rigault. *Histoire de la querelle des Anciens et des Modernes*, p. 10. Le spirituel historien n'a pas insisté suffisamment, semble-t-il, sur la part qui revient à Godeau dans cette querelle.

Marie se plaint à son fils de ne plus jouir d'aucun repos ici-bas.

Mon âme me laissa quand tu laissas le monde,
Et depuis ce départ si cruel et si doux.
Mon esprit abîmé dans sa douleur profonde.
La flatte, la nourrit et s'en montre jaloux.
Mes yeux sont convertis en deux vives fontaines.
Mon unique plaisir au milieu de mes peines
Est quand en liberté je me plains de mon sort.
Pour moi le plus beau jour est une nuit obscure.
La terre ma prison, mon corps ma sépulture
Et le plus doux sommeil une plus rude mort.

Qu'a-t-elle à faire maintenant que la Foi nouvelle s'étend par tout l'univers?

Je consolais mon cœur dans l'attente certaine
De voir ton nom s'étendre aussi loin que les cieux,
Et, malgré les efforts de la sagesse humaine,
Ta croix fonder partout son règne glorieux.
L'effet a confirmé cette douce espérance.
L'Evangile a chassé la nuit de l'ignorance
Où les démons plongeaient les aveugles humains.
Comme ils changent de maître, ils changent de pensées.
Ils détestent tout haut leurs ardeurs insensées
Et ne font plus leurs Dieux des œuvres de leurs mains.

Elle supplie Jésus de la retirer du monde. Sa prière est exaucée et l'ange Gabriel descend des Cieux pour lui annoncer que son heure est venue. Marie est pleine de joie. Elle console l'apôtre Jean, en lui prédisant la destinée du peuple Juif et ses propres souffrances.

Les Apôtres dispersés se trouvent bientôt par miracle réunis autour d'elle. Marie leur dit sa joie de mourir.

Que ceux de qui l'esprit aime la servitude
Et de qui leur prison compose leur palais
S'étonnent à la mort, trouvent sa loi trop rude
Et perdent, la voyant, le repos et la paix;

Que ceux dont le mensonge anime les paroles,
Que ceux dont les plaisirs ont été les idoles,
Craignent également l'enfer et le tombeau;
Elle est lente pour moi, cette mort qui les gêne.
La terre est mon cachot; le corps m'est une chaîne
Et mon jour le dernier est mon jour le plus beau.

Puis, elle leur fait ses adieux en les exhortant à ne point
perdre courage au milieu des maux qui les attendent.
Jésus les soutiendra.

Elle achève et soudain une flamme subtile
Se répand dans la chambre et couronne le lit.
Des apôtres troublés, l'œil en pleurs se distille
Et d'une sainte horreur leur âme se remplit.
Tout l'air est parfumé d'une odeur non pareille,
Un céleste concert résonne à leur oreille,
Qui ravit leurs esprits d'un transport glorieux.
Alors Jésus descend de son trône suprême,
Sur le front de sa mère il met le diadème,
Détache sa belle âme et la conduit aux cieux.

Les Apôtres mettent le corps dans le tombeau et dans
un long discours qui embrasse tout le second chant, Jean
fait l'éloge de la vie et des vertus de Marie.

Deux divers mouvements d'une égale puissance
Agitent mon esprit en ce funeste lieu.
L'un veut qu'à vos désirs rendant obéissance,
Je parle des vertus de la Mère de Dieu.
D'un doux ravissement ce beau sujet me touche.
Mais sitôt que l'amour pense m'ouvrir la bouche,
Le respect et l'ennui me la viennent fermer
Et je crois qu'il vaut mieux qu'au plus docte des Anges,
Laissant le juste soin de chanter ses louanges,
J'aspire seulement à l'honneur de l'aimer.

L'apôtre dit ensuite comment Dieu a de tout temps pré-
destiné la Vierge Marie.

Avant qu'il eût formé d'une seule parole
Tant de rares beautés qui parent l'Univers,
Voûté le firmament, fondé son double pôle
Et semé son azur de tant d'astres divers,
Devant que sur son poids, la terre balancée
Reçût de lui les fleurs dont elle est tapissée.
Qu'il donnât à la mer les sablons pour remparts,
Avant que les esprits qui son trône environnent
Commençassent les airs dont leurs harpes résonnent,
Marie était l'objet de ses plus doux regards.

Il fait la peinture de l'âme de la Vierge qui portait en elle-même plus de beautés que n'en contient l'univers.

Dans l'âme de Marie avec plus d'avantage
Dieu se bâtit lui-même un lieu de volupté.
J'y trouve des vertus le parfait mariage
Dont rien ne peut ternir la sainte pureté.
L'Esprit divin y règne avec un doux empire,
Il l'agite et le meut, il l'éclaire, il l'inspire.
Cet abîme de grâce est sans fond et sans bord,
Son exemple partout laisse une odeur divine
Et son pudique sein est l'auguste racine
D'où sort comme une fleur le maître de la mort.

L'apôtre parcourt les phases connues de cette vie si cachée : la Présentation, l'Annonciation, la Naissance du Sauveur, la Fuite en Egypte, la vie publique de Jésus, sa passion et sa mort, et il exalte à chaque pas les mérites de Marie. Enfin, maintenant que la Vierge est dans les cieux, il invite les Apôtres à faire comme les Saints qui lui font à tout instant hommage de leurs couronnes.

Imitons-les toujours dans cette servitude,
Gravons dans notre cœur un nom si vénéré
Et ne l'oublions pas par notre ingratitude
A retirer de nous son appui désiré.
Marchons fidèlement dans ses illustres voies;
Qu'elle soit notre espoir, qu'elle fasse nos joies,

Brûlons pour l'honorer d'un zèle généreux,
Parlons incessamment de sa grandeur céleste
Et quand nous perdrons tout, si son amour nous reste,
Ne nous nommons jamais pauvres ni malheureux.

Le troisième chant reproduit la scène de la Résurrection au matin de Pâques. Thomas, qui n'était pas aux funérailles de Marie, arrive enfin et se lamente. Soudain, un grand bruit se fait entendre. Le tombeau s'entr'ouvre, il est vide. Un veillard apparaissant alors explique à Thomas que Marie a dû subir la loi de la mort.

Si la mort de ses jours a borné la carrière,
Ce n'est pas le péché qui lui fournit les traits.
Elle est fille d'Adam et non son héritière,
L'arrêt de son malheur ne la toucha jamais.
Mais elle est de Jésus la plus fidèle image.
Elle veut comme lui rendre cet humble hommage
A la loi qui punit un orgueil criminel.
Cette loi si cruelle est pour nous un supplice,
Et pour la Vierge sainte, elle est un sacrifice
Dont la suave odeur réjouit l'Éternel.

Mais son corps ne pouvait rester longtemps la proie de la mort.

Son corps dans le tombeau n'est point réduit en cendre,
Et tandis qu'il y dort d'un paisible sommeil,
La terre par trois fois voit aux hommes reprendre
Leur travail ordinaire au retour du Soleil.
Son âme qui déjà règne dans l'Empyrée
Ne doit pas plus longtemps demeurer séparée
De ce cher compagnon des maux qu'elle a soufferts.
Il faut qu'en cet état, elle ressemble encore
A son Fils qui sortit à la troisième aurore
De la nuit du cercueil en dépôt des enfers.

Le veillard dit ensuite en quel triomphe Marie fut portée dans les Cieux par les Anges et il annonce les mer-

veilles de son culte sur la terre. Enfin, il prédit à Thomas sa part glorieuse dans la prédication de la foi nouvelle :

A tes sacrés discours, l'ardente Ethiopie
Ressentira bientôt l'ardeur d'un feu nouveau,
Et sortant du sommeil qui la tient assoupie,
Recevra de la foi le céleste flambeau.
Là ne finiront pas tes fameuses conquêtes.
Une mer inconnue et ses vastes tempêtes
Ne pourront étonner ton généreux amour.
Sur ses flots irrités Jésus sera ton guide,
En domptant sous tes pas leur colère perfide,
L'Evangile doit poindre où se lève le jour.

Tel est ce poème écrit en strophes de dix vers alexandrins (1). La Vierge y apparaît sous les traits que lui donne la tradition, c'est-à-dire, tout occupée de l'amour de son fils et du désir de se retrouver avec lui. Sa douce figure rayonne divinement dans le premier chant qui est de beaucoup le meilleur. Le discours de Jean tient à la fois du sermon et du panégyrique : c'est un mélange de raisonnements parfois subtils et de louanges souvent communes, et l'on éprouve quelque fatigue à le lire jusqu'au bout. La lassitude se fait surtout sentir dans le troisième chant. Les plaintes de Thomas sont un peu monotones et le discours du Vieillard se traîne avec peine au milieu des prodiges qu'il annonce.

Godeau a-t-il par cet exemple démontré la vérité et la fécondité de ses théories sur la poésie chrétienne? Certes, s'il suffisait pour faire un beau poème sacré, d'un amour profond de son sujet, d'une piété sincère, d'une orthodoxie irréprochable et de sentiments ordinairement vrais,

(1) C'est une véritable hérésie, a fait remarquer M. Faguet, que l'emploi d'une pareille strophe dans le poème épique. Le même critique a observé, en outre, que cette strophe était celle du chant royal aux *xiv^e*, *xv^e* et *xvi^e* siècles et celle de la Marseillaise de la paix de Lamar-tine. V. *Revue des Cours et Conférences*, 7 mai 1896.

exposés en un langage facile et gracieux, le poème de l'Assomption serait bien près de rallier tous les suffrages. On n'y trouve rien, en effet, qui soit contraire à la doctrine reçue ou qu'une foi pieuse et simple puisse se refuser à croire. Cependant, un christianisme plus sévère ou même un goût plus épuré, eût retranché les tournures précieuses, les vers de madrigal qui rappellent trop souvent que l'auteur a fréquenté les salons à la mode (1). De plus, on peut lui reprocher d'avoir fait usage d'un certain paganisme dans la façon dont parfois il dépeint ses personnages. Qu'on relise le portrait qu'il nous trace de l'ange Gabriel au premier chant, et l'on reconnaîtra sans peine que la poésie chrétienne peut se passer avec avantage de ces descriptions profanes qui n'ont rien de commun avec l'inspiration évangélique.

Tout n'est pas à reprendre sans doute dans ce poème. La grâce y apparaît souvent et la grandeur n'y fait pas toujours défaut. Quelques strophes d'une admirable facture et d'une beauté véritable montrent que Godeau était capable de souffle poétique. Mais ce souffle est intermittent, et le poète un instant soulevé par son sujet ne peut se maintenir longtemps sur les hauteurs et retombe aussitôt, comme fatigué de l'effort qu'il vient de faire. De même, il y a parfois, dans l'Assomption de la Vierge, du mouvement et de la chaleur. Mais ce mouvement souvent n'a rien qui échauffe, et l'auteur, d'ailleurs, se laisse vite reprendre par sa froideur habituelle. Enfin le prosaïsme dans le style, la fadeur dans l'expression, un certain apprêt du discours, toutes choses contraires à l'aimable simplicité des modèles antiques, font voir suffisamment que Godeau est demeuré loin de cet art profane qu'il voulait remplacer par un art plus chrétien.

(1). Il parle du beau feu que la Vierge avait pour Joseph, de l'oeillade sainte que Marie jeta à son Fils en arrivant devant lui, etc.

III

Lorsque, après son séjour à Paris, Godeau rentra dans son diocèse, il trouva la province en émoi. Les biens et les revenus du clergé venaient d'être mis en saisie par décret royal (1). Pour faire face aux frais immenses occasionnés par les guerres que tentait le génie entreprenant de Richelieu, on n'avait trouvé rien de mieux que de faire revivre d'anciennes lois tombées en désuétude, mais qu'on fut heureux de tirer de l'oubli pour la circonstance. Au nom de l'intérêt supérieur de l'Etat, on avait frappé les biens ecclésiastiques d'un impôt considérable en dehors des sommes énormes que l'Assemblée du clergé ne refusait jamais au roi. Aussitôt les évêques de Provence résolurent de s'assembler pour délibérer sur la situation. Dénoncés au gouverneur de la province par l'évêque de Senez, sous prétexte qu'une pareille assemblée était contraire aux ordres du roi, ils usèrent de prudence et se concertèrent par lettres (2).

Godeau accepta d'écrire, au nom de tous, au cardinal de Richelieu. Il le fit en termes très modérés. Il réclamait dignement en faveur de l'Eglise outragée et contre la servitude du honteux tribut qu'on voulait lui imposer. Il faisait valoir que le Clergé avait toujours mis beaucoup de zèle à concourir aux dépenses du royaume. « Et aujourd'hui que les nécessités croissent, disait-il, tous ceux de notre Ordre, particulièrement dans cette Province, quoique la plus pauvre, ont autant d'affection et d'envie de porter leur part des charges publiques que leurs prédécesseurs.

(1) V. l'abbé Guettée, *Hist. de l'Eglise*, t. xi, p. 217.

(2) *Mémoires de Montchal*, 1. p. 98. Charles de Montchal, né à Annay en 1589, archevêque de Toulouse en 1628, assista aux Assemblées de 1635 et 1641. Il mourut à Carcassonne en 1651. Ses Mémoires, publiés à Amsterdam en 1718, sont intéressants à consulter sur l'Assemblée de 1641, dont il fut expulsé par ordre royal.

Mais ils croient que si le devoir des bons et fidèles sujets demande d'eux quelque assistance, le devoir des bons évêques, lequel n'est pas moins étroit, ne leur peut permettre de consentir qu'on rende l'Eglise tributaire, sans se plaindre de cet outrage. » Il plaidait ensuite la cause des pauvres que cette mesure allait infailliblement atteindre. « Nous ne voulons point parler des malheurs que pourroient attirer les cris des pauvres et desquels on prendroit le bien parceque nous croïons assurément que devant que nos prières arrivent jusqu'à Votre Eminence le mal sera détourné et qu'elle aura sauvé l'héritage du Fils de Dieu, des mains de ceux qui désirent s'en engraisser, plutôt qu'il ne songent à secourir le roi dans ses nécessités (1). »

Godeau écrivit dans le même sens à M. des Noyers, secrétaire d'Etat, qu'il connaissait non moins intimement et avec qui il correspondait quelquefois (2). Il entra dans de longues considérations sur le dommage qu'allaient subir, par suite de la saisie, les cures, les bénéfices et surtout les églises pauvres de la province (3).

Si ces deux lettres contribuèrent à faire lever la saisie, nous ne saurions le dire. Il est permis de croire pourtant que cette démarche de notre évêque ne fut pas absolument inutile. Aussi, quand on apprit que le décret royal avait été rapporté, ce fut un grand soulagement et Godeau fit paraître une nouvelle lettre portant « que l'Eglise avoit estée traitée en esclave et non comme la Maîtresse des rois et l'Epouse de J.C. ; mais que l'affaire changeant maintenant de face, l'outrage ne seroit pas suivi du coup mortel ; qu'il falloit recourir à la prière et à la pénitence et témoigner du courage, mais que la prudence requéroit

(1) *Lettres de Godeau*, p. 141.

(2) *Ibid.* p. 145.

(3) *Ibid.* p. 152.

qu'on la ménageât avec tant de discrétion qu'elle pût réussir à l'avantage de l'Eglise (1). »

Godeau voulut ensuite faire usage des brevets d'annexion qu'il avait obtenus du roi. Il s'occupa d'abord d'Antibes. Il n'était que temps de mettre un peu d'ordre dans la ville apostolique. La discipline s'y était singulièrement affaiblie et l'absence de toute autorité immédiate y avait produit les effets ordinaires. Les mœurs s'y étaient corrompus à un point qu'on ne saurait imaginer et l'on eût vainement cherché parmi les fidèles quelques traces des vertus évangéliques (2). Qu'avait-on à craindre en effet ? Rome était si loin ! Aussi les Antibois en prenaient à leur aise avec les canons de l'Eglise. Mais quand ils apprirent qu'il était question de les annexer à Grasse, ils firent éclater leur mauvaise humeur et leur dessein bien arrêté de s'opposer par tous les moyens possibles à la réunion projetée. Le brevet confié à Godeau ne changea rien à leurs dispositions et persuadés que l'exemption dont ils jouissaient était un droit fort précieux et la dépendance de Grasse un joug insupportable, ils ne pouvaient se faire à l'idée de voir leurs actes soumis au contrôle d'une autorité si vigilante..

Quand donc Godeau se présenta dans Antibes pour y exercer sa charge, pasteur et fidèles s'entendirent pour rendre inefficaces les mesures disciplinaires qu'il crut devoir prendre. Les abus continuèrent comme par le passé et l'évêque, irrité de voir ses droits méconnus, écrivit à Richelieu pour le prier de faire cesser le désordre qu'excitaient contre lui les consuls et quelques particuliers de la ville. « Je crois, disait-il, qu'une lettre du Roy, écrite de bonne encre les pourra remettre en leur devoir. Je ne puis

(1) *Mémoires de Moutchal*, 1, p. 127.

(2) *Arch. des Alpes-Maritimes*, Ev. de Grasse, G. 2.

dire à V. E. combien il est important pour le bien des âmes que l'union qu'elle a faite subsiste. Le service du roy mesme le désire, car ce peuple est estrange (1). »

Autant que les catholiques, les protestants d'Antibes étaient exaspérés de voir que Godeau voulait réformer les abus. Il leur paraissait avec raison qu'ils allaient perdre la liberté dont ils avaient joui jusqu'à ce jour et que leurs menées ne pourraient échapper désormais à l'œil vigilant du protégé de Richelieu. Ils tenaient des réunions fréquentes où ne se faisaient pas faute d'accourir soldats et marins du port, attirés par les prédications enflammées du ministre Legrand et les discours séditieux du sieur Serrat chez qui s'assemblaient les Réformés. L'excitation était si grande qu'on craignait à chaque instant que la révolte n'éclatât dans la ville. Godeau, pendant son séjour à Paris, avait déjà dénoncé le péril que faisait courir à la foi catholique l'audace toujours croissante des protestants. Sur de nouvelles plaintes de l'évêque, le Conseil privé du roi rendit un arrêt aux termes duquel il était défendu « au dit sieur Serrat et à tous autres de la ville d'Antibes et autres lieux de la ville de Vence où l'exercice de la R. P. R. n'est point permis de faire aucune assemblée. » Godeau était en même temps maintenu dans tous ses droits sur l'église d'Antibes (2).

*
* *

L'annexion de Vence créa à notre évêque plus de difficultés encore. Aussitôt que les Vençois avaient eu vent de la chose, ils s'étaient fortement remués. Le chapitre, le seigneur de la ville, G. de Villeneuve, avaient fait démarche sur démarche et s'étaient efforcés par tous les moyens d'entraver cette union qui leur paraissait si préjudiciable.

(1) *Aff. étr. France*, f^o 138.

(2) *Arrêts du Conseil privé du Roi*, 16 décembre 1642.

Ils n'avaient pas manqué de rappeler que l'annexion, tentée jadis, avait misérablement avorté (1), que Vence voulait avoir son évêque et n'admettait pas que le diocèse fût gouverné en quelque sorte par un évêque étranger. Le vicaire capitulaire, A. de Barcillon, avait agi en ce sens auprès de son frère, curé de Saint Médard et aumônier de la duchesse d'Orléans. Et quand, malgré tout, le décret d'annexion fut signé en faveur de Godeau, le chapitre ne cessa d'adresser des remontrances au roi et des suppliques au pape.

De son côté, Godeau ne demeurait pas inactif et faisait tout ce qu'il pouvait pour hâter la délivrance de ses bulles. Il employait à cet effet le crédit de ses amis. A sa prière, M^{me} de Rambouillet écrivait au marquis de Fontenay-Mareuil, notre ambassadeur à Rome, pour lui recommander la cause de l'évêque de Grasse. « Vous voulez bien que je vous fasse souvenir des promesses que vous m'avez faites en partant pour ce qui regardoit les intérêts de M^r l'évêque de Grasse pendant vostre séjour à Rome. Ce n'est pas que je craigne que vous les ayez pu oublier ny que vous soyez refroidi dans la volonté d'obliger un homme d'un si grand mérite. Mais n'ayant jamais rien eu à lui offrir pour récompense des mille obligations que je luy ay que ma faveur vers vous, je vous supplie de trouver bon que je me fasse un peu valoir et que je luy persuade que mes très humbles supplications ont pu ajouter quelque chose à ce qu'il peut prétendre (2). »

(1) En 1432, il avait été déjà décidé que le diocèse de Vence serait réuni au diocèse de Senez. Les deux évêques et les deux chapitres étaient d'accord, mais l'union n'eut pas lieu. En 1562, sous Clément VII, l'union du diocèse de Vence au diocèse de Grasse avait été également décrétée en faveur de Guillaume le Blanc, évêque de Grasse. Mais elle fut bientôt jugée impossible et l'on y renonça. V. Bouche. *Histoire de Provence*, I p. 285.

(2) *Recueil Conrart*, in-4°, XIV, f° 67.

En envoyant copie de cette lettre à l'évêque de Grasse, la marquise lui disait : « Je voudrais bien que ma lettre fût de l'air que vous le souhaitez, mais j'en doute fort car je ne suis point en humeur de rien dire de galant. Mon style ne seroit propre maintenant qu'à faire un Lais (*sic*) piteux tant je suis triste du malheur qui est arrivé à l'armée du Maréchal de Guiche (1). » De son côté, le comte de Brienne qui était un ami de Godeau, poussa fortement l'ambassadeur qui promit d'agir avec instance auprès du pape (2).

Mais en présence de l'attitude des Vénçois qui persistaient à ne pas vouloir se laisser annexer et qui intentèrent même à l'évêque un procès devant le Grand Conseil, on ne se pressait pas à Rome et l'on attendait sans doute pour délivrer les bulles demandées que les difficultés s'aplanissent ou que l'opposition parût moins violente.

*
* *

Godeau n'avait pas cru que ces annexions lui coûteraient tant de peine. Il s'était naïvement imaginé que la volonté du roi lèverait tous les obstacles et calmerait toutes les résistances. Mais quand il vit que, loin de diminuer, l'irritation de ses ennemis grandissait chaque jour, que le désir qu'il avait de corriger les abus et de réformer les mœurs dans Antibes était entravé par une mauvaise volonté persistante, que ses tentatives pour annexer Vence à Grasse le faisaient accuser de cupidité et d'ambition, il sentit plus d'une fois son courage faiblir.

Ce qui le soutenait dans cette lutte, c'était l'appui de Richelieu qui, l'ayant fait évêque de Grasse, n'avait cessé depuis de le couvrir de sa toute-puissante protection. Malheureusement le jour était proche où cet appui allait lui manquer. On sait avec quel succès le Cardinal fit triompher

(1) *Ibid.* t^o 65.

(2) *Aff. ét.* Rome n^o 78, f^o 275.

une dernière fois nos armes dans la campagne de 1642, avec quelle inflexible rigueur il poursuivit l'exécution de Cinq-Mars et de Thou alors que, touché déjà par la mort, il s'acheminait lentement vers la capitale, enfin, dans quel appareil majestueusement lugubre il fit son entrée dans ce Paris que pendant plus de quinze ans, il avait rempli de la terreur de son nom. Le 4 décembre à midi le grand ministre n'était plus.

La douleur de Godeau fut immense. Il écrivit aussitôt à la duchesse d'Aiguillon, nièce du Cardinal. « Je demande à Dieu seul la force de soutenir un coup de tempête si effroyable, parce que c'est lui seul qui me peut rendre le calme et fermer une plaie si cruelle. » Et rappelant le souvenir des grandes choses accomplies par le ministre, il ajoutait : « En l'état où me met la douleur, je ne puis que pleurer et non pas faire un Panégyrique. La simple narration de sa vie sera le meilleur qu'on puisse dresser à sa mémoire. Pour moi, je ne sçai ce que je fais, ni ce que je dis, j'ai l'esprit abîmé de tristesse (1). » Il écrivait encore à M. des Noÿers : « Plaise à la miséricorde divine de donner la paix à celui qui travailloit tant pour la donner à l'Europe et qui fit de si grandes choses. Ainsi les Cèdres tombent, ainsi la figure de ce monde passe, mais la mémoire de ce grand homme ne passera point. Plaise à Dieu qu'il soit aussi élevé dans le Ciel qu'il l'étoit sur la terre. Les larmes qui me tombent des yeux m'empêchent d'en dire davantage (2). »

A moins de six mois d'intervalle, le roi suivait son ministre dans la tombe (3). Ce fut un nouveau deuil pour l'âme sensible de notre évêque qui avait toujours associé dans son admiration Louis le Juste et Richelieu le Grand.

(1) *Lettres*, p. 248.

(2) *Ibid.* p. 250.

(3) Louis XIII mourut à Saint-Germain le 14 mai 1643.

En les voyant disparaître tous les deux à la fois, il lui sembla que tout manquait autour de lui. Aussi ce ne fut pas sans une profonde émotion qu'il monta dans la chaire de sa cathédrale, le 15 juin 1643, pour y prononcer l'éloge funèbre du monarque défunt. Il crut devoir ce tribut de sympathie et de reconnaissance à la mémoire d'un prince qu'il avait toujours compté parmi ses protecteurs.

C'était la première fois que Godeau s'essayait dans ce genre d'éloquence que Bossuet porta depuis à une si prodigieuse hauteur. L'idée qu'il se formait de l'oraison funèbre ne manque pas de justesse. Il n'approuvait pas ces orateurs qui en faisaient une sorte de satire pour le plaisir vulgaire de réjouir la malignité des auditeurs. Il n'estimait pas davantage ceux qui n'y voyaient qu'un panégyrique officiel où les vertus du défunt sont exaltées dans l'unique but de flatter et de plaire. Les railleries indécentes et les louanges ridicules lui paraissaient offenser également la dignité de la chaire chrétienne, où la vérité doit paraître sans le secours de cette pompe vide et de ces ornements étranges dont l'affublaient encore les orateurs à la mode. En un mot, il regardait l'oraison funèbre comme un sermon véritable où la louange du défunt doit servir à l'édification des auditeurs. Ainsi s'exprimait-il un jour dans une lettre à Balzac. « C'est, en effet, un sermon où l'on est obligé de prendre un texte de l'Evangile et dont la fin principale est plutôt l'instruction des fidèles que la louange du mort (1). »

C'est, on le voit, la théorie même de Bossuet. Mais, dans l'exécution, qu'il y a loin du procédé académique de Godeau à l'art souverain de Bossuet, revêtant son discours de toute la splendeur de son imagination et de toute la magie de son incomparable éloquence. Par sa facilité ora-

(1) *Lettres*, p. 277.

toire, par son abondance un peu diffuse, par son goût pour l'antithèse, Godeau fait plutôt penser à Fléchier dont il est le véritable précurseur.

Ce n'est pas que dans l'oraison funèbre de Louis XIII, on ne trouve des pages d'une réelle beauté et d'un incontestable mérite. Entendez ce cri de triomphe sur la prise de la Rochelle : « Elle est tombée, elle est tombée cette véritable Babylone qui avoit toujours en sa main une coupe de sédition pour donner à boire aux mécontents. Cette superbe qui portoit la teste jusques dans le Ciel et qui osoit vomir des blasphèmes contre le Dieu dont il est le throsne, a reçu enfin le juste châtiment de son orgueil et de son impiété. Ses bastions ne l'ont pu défendre, ses canons luy ont été inutiles, le nombre de ses habitans n'a servi qu'à hâter sa perte. Le Midi et le Septentrion n'ont pu ni avec de l'or, ni avec des flottes, ouvrir son canal qu'une miraculeuse digue avoit bouché. Le Coq a fait peur aux Léopards et aux Lions. Enfin il a fallu tout de bon qu'elle soit devenue suppliante. L'Europe croyoit qu'elle étoit un écueil pour la puissance du Roy et ses ennemis jugeant de l'évènement par leurs intérêts et par leurs espérances, goûtoient le plaisir de la levée honteuse du siège, lorsqu'ils en devoient craindre l'heureuse conclusion. Mais Dieu eut soin de sa propre cause et fit triompher les armes qui combattoient pour sa gloire. »

On songe à Bossuet en lisant ces graves considérations sur la mort. « Dieu n'a point fait la mort, dit la Sagesse. Cette ennemie de son chef-d'œuvre, qui est l'homme, n'auroit point eu d'entrée dans le monde si le péché ne luy en eût ouvert la porte. C'est luy de qui elle tient son aiguillon, sa force et sa victoire. Elle est la solde dont elle paye ceux qui combattent sous ses enseignes et leur empire qui a commencé en mesme temps finira aussi en mesme heure, lorsque le Juge du péché et des pécheurs viendra

prononcer le dernier arrêt du bonheur ou du malheur éternel des hommes. »

Enfin, dans cette page où l'orateur oppose avec tant d'énergie la fin désespérée du méchant à la mort consolante du juste, on ne peut s'empêcher d'admirer l'élévation du style et la profondeur de la pensée. « C'est en ce moment, Messieurs, que le masque tombe du visage des hypocrites qui se sont servis des apparences de la piété pour cacher leur ambition. C'est en ce passage que la justice divine qu'ils ont pensé éviter les *attrape* et que leur conscience leur reproche hardiment leurs fourbes, leurs trahisons, leurs rapines, leurs cruautés et tous les autres crimes que leurs flatteurs avoient couronnés. A qui se peuvent-ils alors adresser pour obtenir grâce? A Dieu? Ils se sont moqués de ses Loix. A l'Eglise? Ils l'ont pillée. Aux sacremens? Ils en ont abusé. En cet état, comment parleroient-ils d'un ton assuré? Comment empêcheroient-ils que le trouble du cœur ou plustost son désespoir ne parût sur la face et dans les discours? Comment continueroient-ils la fourbe jusqu'à la fin de la comédie sans qu'on s'en aperçût?

« Au contraire, comme le soleil se couchant jette encore de la lumière, ainsi les justes meurent dans les splendeurs qui les découvrent. Ce ne sont point des astres qui s'éteignent, mais qui changent de place et leur coucher mérite encore mieux d'être considéré que leur Orient. »

Puis il faisait la peinture de la mort du Roi : « C'est alors, Messieurs, que Louis le Juste a jeté de plus vifs rayons. C'est alors qu'il a paru plus pur. C'est alors qu'il s'est mû avec plus de vitesse vers Dieu. Car il étoit plus proche de se joindre à la source de ses lumières; son âme étoit à demi détachée de la matière et il se sentoit approcher de son centre. Il faisoit beau le voir, autrefois, foudroyant les Alpes, conduisant de grands sièges ou rangeant une armée, s'exposant

lui-mesme aux dangers ou revenant en triomphe après des conquêtes. Mais c'étoit un objet plus digne d'admiration, encore qu'il fût bien funeste, de voir dans son lit un Prince à la fleur de son âge, au plus haut point de sa gloire, adoré de ses peuples, redouté de ses voisins, qui parloit de sa mort comme d'un petit voyage, qui donnoit les ordres de ce qu'il falloit faire quand il auroit rendu l'esprit, comme s'il eût parlé d'une entrée de Ville; qui consolait ses domestiques qui fondoient en larmes à ses pieds et qui faisoit des leçons admirables de patience et de résignation à ces excellentes personnes qui l'exhortoient. Ceux qui n'ont qu'une vie langoureuse à laisser, tremblent et la voudroient prolonger avec la goutte et avec la pierre. Mais un roy de France à quarante-deux ans sacrifie la sienne à Dieu et ne compte pour rien tout ce qu'il laisse (1). »

Quand on lit attentivement ces pages et d'autres que nous pourrions citer encore, on est forcé d'avouer que Godeau possède quelques-unes des qualités qui font l'orateur et l'écrivain. Il a du mouvement dans la pensée, de l'ordre dans les idées, de la précision dans le choix des termes, du nombre et de l'harmonie dans la période. Ces mérites étaient sérieux en un temps où les exemples de Balzac n'avaient pas produit tous les fruits qu'ils devaient porter dans la suite. Il est téméraire d'affirmer que Godeau a opéré une véritable révolution dans l'oraison funèbre (2). Ce qu'il y a de sûr, c'est que le discours dont nous venons de parler et quelques autres semblables prononcés dans la première moitié du dix-septième siècle (3), ont préparé

(1) C'est dans l'oraison funèbre de Louis XIII que l'on sent surtout l'influence de Balzac sur Godeau.

(2) V. ce que l'abbé Tisserand (p. 153) dit à ce propos d'après l'abbé de Brienne.

(3) Ainsi l'oraison funèbre du maréchal de Guébriant par Grullié, évêque d'Uzès, celle de Louis XIII, par Ogier, etc. Mais, en général, les oraisons funèbres de ce temps, n'étaient que des déclamations pleines d'allégories païennes et d'emphase du plus mauvais goût.

l'éclosion des grands chefs-d'œuvre dans ce genre d'éloquence. Là, comme dans le sermon, Bossuet ne fut pas le brusque rénovateur que parfois l'on se figure. Il a eu des prédécesseurs qui ne lui ont pas donné le génie sans doute, mais qui lui ont facilité l'ascension de ce sommet sublime où se repose sa gloire dans un éclat sans rival.

IV

Godeau venait de rendre ce dernier hommage au roi qu'il aimait, quand sa réputation d'orateur le fit choisir par les Etats de Provence pour aller faire des remontrances à la reine régente. Il s'agissait de lui représenter l'impossibilité où se trouvait la province de payer les sommes qui lui étaient réclamées par la couronne. Il est permis de croire que le prélat saisit avec empressement cette occasion de retourner à Paris, en un moment surtout où, ses protecteurs venant à lui manquer, il restait seul en quelque sorte au milieu des difficultés de son administration. Trouverait-il un appui solide dans le nouveau règne et son autorité, déjà méconnue par les mécontents d'Antibes et de Vence, allait-elle subir un contre-coup fatal de ce changement de pouvoir? Il lui importait de s'en assurer au plus vite et, en tout cas, de faire tout son possible pour sauvegarder ses intérêts si sérieusement compromis.

A peine arrivé à Paris (1), Godeau se présenta devant Anne d'Autriche pour s'acquitter de sa mission. On rap-

(1) Godeau se trouve encore à Grasse au mois d'octobre. Le 7, il écrit à Arnauld sur son livre de la Fréquente Communion. Or, une anecdote, racontée par Fontenelle et répétée depuis, veut que Corneille ait lu Polyeucte à l'hôtel de Rambouillet où la pièce produisit une impression assez désavantageuse pour qu'on lui conseillât de la retirer des mains des acteurs qui la répétaient alors. Voltaire ajoute que ce fut sur l'avis de Godeau que Voiture avertit Corneille. Si l'anecdote est vraie, elle ne l'est pas en ce qui concerne Godeau qui n'était pas à Paris au commencement de l'année, date extrême à laquelle on peut placer la représentation de Polyeucte.

porte qu'il parla avec assez d'éloquence et qu'entre autres choses, il dit que la Provence était fort pauvre et que, comme elle ne portait que des jasmins et des fleurs d'orangers, on pouvait l'appeler une gueuse parfumée (1).

Là ne se bornèrent pas les relations du prélat avec la reine à qui il dédia un recueil de *Prières et Méditations* que n'ont pas connu les auteurs de l'Histoire de l'Académie et qui ne fut tiré qu'à six exemplaires (2). Anne d'Autriche accueillit favorablement l'ouvrage. Elle n'ignorait pas que les poésies du prélat avaient joui de quelque faveur auprès de Louis XIII; sachant d'ailleurs quelles étaient sa science et sa piété, elle lui demanda pour le jeune roi une sorte de catéchisme où seraient contenues les principales vérités de la doctrine chrétienne. Godeau se mit à l'œuvre et fit bientôt paraître l'*Institution du Prince chrétien*, suivie de Paraphrases et de Prières (3). Nous ne parlerons pas en détail des différentes pièces qui composent ce catéchisme royal. Nous dirons un mot seulement de *l'Institution du Prince*.

Cet ouvrage n'a rien de commun avec le *Prince* de Machiavel qui est, comme on le sait, une apologie non déguisée du succès par la ruse et par la force (4). Il ne rappelle que de loin le *Prince* de Balzac qui n'est qu'un panegyrique du règne de Louis XIII, agrémenté de dissertations philosophiques et morales (5). *L'Institution du Prince chrétien* est une suite de quatrains où Godeau a tâché de renfermer les principales règles qu'un Prince doit suivre pour s'acquitter de ce qu'il doit à Dieu, à son peuple et à

(1) *Ménagiana*, t. II, p. 408.

(2) V. Biog. Michaud, article Godeau.

(3) *L'Institution du Prince chrétien*, Paris, in-4°, 1644. L'ouvrage fut inséré dans les Poésies chrétiennes (1646).

(4) Le *Prince* de Machiavel parut en 1514.

(5) Le *Prince* de Balzac parut

soi-même (1). Le prélat passe en revue les différentes vertus et s'efforce de les caractériser par les traits les plus familiers et les plus faciles à saisir. Il nous déclare dans sa Dédicace qu'il a eu plus de souci du bon sens que des belles périodes, de la raison que de la rime. Disons pourtant qu'en cherchant le sens et la raison, il a trouvé plus d'une fois la poésie et l'éloquence. Voici une belle image de la grandeur des rois, comparée à la grandeur de Dieu :

Les rois ne sont pour nous que force et que lumière.
L'éclair est dans leurs yeux, la foudre est dans leurs mains.
Mais devant l'Eternel ils ne sont que poussière
Et la mort les égale au reste des humains.

Il n'est pas de vertu plus nécessaire aux princes que la justice.

La justice est des rois le plus noble partage
Elle est de leur grandeur le plus ferme soutien.
Par elle, ils sont de Dieu la véritable image
Et les autres vertus sans elle ne sont rien.

Notons en passant cette peinture du caractère français qui n'a pas cessé d'être vraie.

La nature aux Français apprend d'être fidèles.
S'ils sont un peu légers, ils ont de la bonté.
Il ne faut pour régner gardes, ni citadelles,
C'est assez de savoir gagner leur volonté.

Si l'on fait remarquer qu'il y a plus d'un quatrain de ce genre dans l'*Institution du Prince Chrétien*, on ne sera pas trop étonné des louanges que G. Colletet donne à l'auteur. « A mon gré, dit-il, les meilleurs quatrains que j'ay vus de nostre temps qui est, à vrai dire, le temps de la noble Poésie et de la belle Eloquence, sont ceux que ce docte prélat, Godeau, évêque de Grasse, a publiés à Paris l'an

(1) Dédicace.

1644 sous le titre d'Institution du prince chrétien. Tout y est élégant et pompeux au possible (1). »

*
* *

On parlait beaucoup alors des doctrines qui commençaient à se répandre sous le nom de Jansénius, et qui, acceptées par Port-Royal, allaient être, au sein de l'Eglise, une source de malheureuses disputes. L'*Augustinus* de l'évêque d'Ypres avait à peine paru (2), qu'il s'élevait autour de volumineux ouvrage des polémiques retentissantes. La lutte, entamée dès le premier jour à Louvain, trouvait un écho facile à Paris, où amis et ennemis n'attendaient qu'un signal pour en venir aux mains.

Mais il s'agissait d'abord de gagner des partisans à Jansénius en présentant sa doctrine comme la doctrine même de saint Augustin dont l'autorité était considérable dans l'Eglise. Godeau, pressé par Arnauld de donner son suffrage, ne s'y refusait pas, mais il voulait qu'on ne touchât qu'avec prudence à ces matières délicates de la grâce, et que surtout on apportât une grande humilité d'esprit dans l'examen de pareils problèmes. « Car, disait-il, j'ai peur qu'il ne sorte du haut de ces nues plus de foudres que d'éclairs et que beaucoup, en disputant de la grâce, ne la perdent et ne préjudicient à l'opinion par la manière de la défendre. L'humilité est la première et presque l'unique disposition nécessaire pour entendre ces propositions qui épouvantent tant de personnes (3). »

(1) *Discours sur la poésie morale*, p. 193. Si nous en croyons La Porte, le catéchisme composé par Godeau, ne demeura pas longtemps entre les mains du jeune roi. « Les bons livres étoient aussi suspects dans son cabinet que les gens de bien et ce beau Catéchisme royal de M. Godeau n'y fut pas plutôt qu'il disparut sans qu'on pût savoir ce qu'il étoit devenu. » *Mémoires*, collect. Petitot, 2^e série, vol. LIX, p. 414.

(2) L'ouvrage parut in-fol. à Louvain en 1640. Il y eut une édition à Paris, en 1641 et une autre à Rouen en 1643.

(3) *Lettres*, p. 339.

L'année suivante (1643), Arnauld allait publier le livre de la *Fréquente Communion*, et il cherchait des approbateurs (1). Naturellement, il songea à l'évêque de Grasse, et lui envoya son ouvrage. Mais il eut soin d'abord de le faire pressentir par Arnauld d'Andilly, son frère, et c'est à ce dernier que Godeau répondait d'abord. « J'ay très peu de connoissance de la vérité, mais il me semble que j'ay beaucoup d'amour et de zèle pour son établissement dans *les esprits* des directeurs. Comme celle que traite M. vostre frère dans son livre de la Fréquente communion est des plus importantes, je voudrois donner mon sang qu'elle fût reçue et embrassée de tous les chrétiens. Vous pouvez donc croire que j'approuveray très volontiers son travail (2). »

Quelques jours après, le prélat écrivait à Arnauld lui-même une lettre très élogieuse où il ne lui cachait pas quel fruit il espérait pour lui-même et pour ses diocésains, de la lecture de son ouvrage. « Je vous en remercie, Monsieur, de toute mon affection, vous assurant que ce sera le plus riche ornement de mon cabinet, que je le liray plus d'une fois et que je diray en le prenant : Da mihi magistrum, afin que par sa lecture, je puisse donner à mon esprit une forme et une habitude, pour exprimer à mes diocésains des raisons et des motifs pour approcher dorénavant avec plus de respect et de crainte de ce divin sacrement, qui est la perfection de toute perfection (3). »

Mais, en attendant, le livre avait paru, et parmi les noms des quinze prélats approbateurs on ne lisait point le nom de l'évêque de Grasse. La chose sembla étrange à ceux qui connaissaient l'intimité de Godeau avec les Arnauld, et les Jésuites triomphaient d'un silence qu'ils jugeaient désapprobateur. C'est du moins ce que nous apprend Bal-

(1) V. *Mémoires du P. Rapin*. t. 1, p. 7.

(2) Arnauld. *Œuvres* xxviii, p. 600.

(3) *Ibid.* p. 601.

zac dans une lettre à Chapelain. « Pourquoy n'a-t-il (Godeau) pas donné d'approbation au livre de nostre amy non plus que MM. de Beauvais et de Lisieux. Les Jésuites en tirent grand avantage et me sont venus dire icy que ces trois sages prélats n'ont pas voulu approuver une doctrine creuse et mélancholique (1). »

Sans doute, les Jésuites ne connaissaient pas les deux lettres que nous avons citées plus haut, quand ils vantaient ainsi la sagesse de l'évêque de Grasse. Ils durent penser un peu différemment lorsque, quelques semaines plus tard, ils le virent siéger dans une assemblée qui renouvelait contre plusieurs de leurs membres les censures portées en 1632 par quelques évêques de France. Il s'agissait de la querelle qui était survenue entre Richard Smith, légat du Saint-Siège en Angleterre, et les religieux de ce pays (2). Des livres avaient paru, tout à fait injurieux pour l'autorité du légat et la dignité de l'ordre épiscopal, et l'on soupçonnait les Jésuites d'en être les auteurs. Les évêques de France, en examinant ces ouvrages, posèrent nettement la question. Mais les Jésuites répondirent qu'ils n'y étaient pour rien. Satisfaits de ce désaveu, les évêques assemblés censurèrent les livres incriminés et portèrent la censure à la connaissance de tous les évêques de France.

Mais, en cette année 1643, paraissait à Anvers la *Bibliothèque* des écrivains de la Compagnie de Jésus et les livres condamnés s'y trouvaient indiqués, comme ayant été composés par des Jésuites. De grands éloges étaient donnés

(1) *Mélanges historiques* publiés par Tamizey de Larroque, t. 1, p. 340. Balzac ajoute : « Il est bien vray que j'ay remarqué en nostre apostre une extrême aversion pour le prophète nouvellement décédé. » Le prophète est Saint-Cyran et l'apôtre est peut-être Godeau.

D'autre part Lancelot dans ses *Mémoires*, (t. 11, p. 474) dit que Godeau mettait à un très haut prix les lettres de Saint-Cyran.

(2) Pour toute l'histoire de cette querelle voir le tome premier de l'*Hist. ecclés. du XVII^e siècle* d'Ellics Dupin.

aux auteurs et, en revanche, les injures n'étaient pas épargnées aux prélats de 1632. Les évêques présents à Paris s'assemblèrent alors à l'hôtel du cardinal Mazarin, le dimanche 29 novembre, et, après avoir flétri de pareils procédés, renouvelèrent la censure portée déjà en 1632.

Ce n'est pas tout. Le P. Nouet, jésuite, avait pris à partie le livre de la Fréquente Communion d'Arnauld dans des prédications faites à l'église Saint-Louis (1), et, malgré le suffrage des quinze évêques, il n'avait pas craint de parler de l'ouvrage et des approbateurs en termes assez significatifs pour qu'on ne pût s'y méprendre. Les prélats assemblés ne voulurent point décider du fond même de la doctrine, dont ils laissaient le jugement à l'autorité du Saint-Siège. Mais soucieux de sauvegarder l'honneur de l'épiscopat outragé, ils citèrent le prédicateur à leur barre, et le forcèrent de faire des excuses et de donner satisfaction par écrit. Puis, dans une lettre circulaire, ils firent connaître aux évêques de France la façon dont ils avaient défendu leur dignité contre les attaques réitérées des Jésuites (2).

*
* *

Godeau ne perdait pas son temps à Paris. Il s'occupait à recueillir les *Instructions* et les *Ordonnances* qu'il avait publiées dans ses synodes de Grasse. Il en fit un volume qu'il fit paraître en 1644 (3). Cette publication eut un réel succès, et fit voir combien le jeune évêque mettait de zèle à relever la dignité du prêtre dans son diocèse et quelle

(1) C'est au mois d'août, alors que le livre ne faisait que paraître, que le P. Nouet le dénonça en chaire.

(2) Voir Arnauld, *Œuvres*, xxvii, p. 616 et seq.

(3) *Ordonnances et Instructions synodales*. Paris, Camusat 8° 1644.

sagesse il déployait dans l'instruction de son clergé (1). Dans cet ouvrage qui resta longtemps consulté, le prélat traite de la personne du prêtre, de son habillement, de son habitation, de ses parents, de ses serviteurs, de ses affaires domestiques, de ses devoirs, de son ministère, en un mot, de tout ce qui regarde le temporel et le spirituel des ecclésiastiques. Il se montre de la plus grande sévérité sur l'article de la discipline et ne veut pas que le moindre soupçon puisse effleurer la réputation du prêtre. Il condamne les costumes trop soignés et les allures trop mondaines. Il interdit la danse, la chasse, le tir à l'arquebuse et à l'arbalète. Il défend le commerce du blé, du vin, de l'huile, l'étude des mathématiques ainsi que la pratique de la médecine, de la chirurgie et de la chiromancie. Mais il recommande et il ordonne l'étude des Livres saints, de la Bible surtout et du concile de Trente. Il estime que la science profane doit être laissée aux profanes et que le prêtre doit se contenter de la science sacrée (2).

Toute infraction, à cet égard, était rigoureusement punie, et il n'y allait rien moins que de la prison en certaines rencontres (3). Pourtant, le prélat se flattait de n'avoir point à appliquer les règles de ce code sévère. Il terminait ainsi le discours qu'il mit en tête de l'ouvrage et qu'il avait prononcé dans un synode particulier tenu à Grasse. « Nous ne voulons point vous dire que nous ne relâcherons rien des peines qui sont ordonnées contre ceux qui violeront des règles si saintes et nous espérons de votre piété que

(1) M. G. Doublet dans un article très documenté sur les Mandements de l'évêque de Vence (*Annales du Midi*, avril 1898), ne compte que trois éditions de cet ouvrage. Il y en a au moins six, 1644 chez Camusat, 1648, 1660 et 1666 chez le Petit, 1672 à Bruxelles chez Marchant, et 1683, Lyon chez Valfray.

(2) Les ennemis de Godeau, entre autres le P. Vavasseur, l'ont accusé d'avoir traité dans ses vers des sujets un peu profanes alors qu'il interdisait toute science mondaine à ses prêtres.

(3) Surtout en ce qui concernait le port du vêtement ecclésiastique.

jamais nous ne serons dans cette nécessité et qu'il faudra plutôt employer le frein pour vous retenir que l'éperon pour vous pousser et pour vous châtier. Vous surpasserez sans doute notre espérance et vous donnerez la plus douce consolation que nous pouvons recevoir de notre travail par un zèle aussi discret que sévère et par une fidélité inviolable dans toutes les fonctions de votre ministère. Ainsi vous serez ma couronne et ma joie en N. S. Les lumières que je vous auray données, m'éclaireront, m'échaufferont par une heureuse réflexion et, vous instruisant, je me seray fait de puissantes leçons à moy-mesme. »

Mais ce qui alors préoccupait l'évêque de Grasse, c'était de faire confirmer par le nouveau pouvoir les décrets rendus en sa faveur sous le règne précédent. On peut croire qu'il ne se ménagea pas dans cette circonstance et qu'il ne tint pas à lui que la chose ne réussît au gré de ses désirs. Mais il avait affaire à forte partie, et, quelque bienveillance qu'il trouvât auprès de la régente, il ne put se flatter, après plus d'un an passé à Paris, d'avoir vaincu toutes les mauvaises volontés et dissipé tous les obstacles. Car, de leur côté, ses adversaires s'étaient puissamment remués pendant son absence.

V

La réaction avait commencé par les Cassinistes de Lérins. A force de suppliques et de démarches, les religieux expulsés avaient fini par obtenir d'Urbain VIII un bref qui les autorisait à rentrer dans le monastère, pour y remplacer à leur tour les Bénédictins de Saint-Maur. Le pape déclarait en même temps qu'il n'avait jamais donné le droit d'unir à la Congrégation de Saint-Maur l'abbaye de

Lérins, unie déjà à une autre Congrégation par décrets antérieurs (1).

A cette nouvelle, M. de Champigny, commissaire précédemment nommé avec Godeau pour faire exécuter l'arrêt d'union, rendit une ordonnance par laquelle il interdisait aux Cassinistes de faire usage du bref du pape, sans avoir, au préalable, obtenu des lettres patentes du roi. En outre, il fit défense aux Bénédictins de Saint-Maur de céder la place aux Cassinistes. De son côté, la reine avertie, fit écrire au prieur pour lui ordonner de rester dans le monastère, malgré le bref du pape, jusqu'à plus ample informé. Le comte d'Alais fut chargé de veiller au maintien des religieux dans l'île et notre ambassadeur à Rome reçut mission de faire des remontrances au pape, et de lui déclarer que Sa Majesté ne souffrirait point d'autres religieux dans le monastère que des religieux français, et dont la fidélité ne pût être suspectée (2).

Mais cette conduite énergique du pouvoir ne fut pas de longue durée. Il fallait en effet remplacer le cardinal de La Valette comme abbé du monastère, et la reine régente voulait faire agréer au pape la nomination d'Armand de Bourbon, prince de Conti (3). Innocent X, qui avait succédé à Urbain VIII, ne s'y refusait pas absolument, mais il y mettait comme condition, que l'union primitive serait rétablie dans le monastère. La pieuse Anne d'Autriche, qui ne voyait pas sans chagrin ces continuels démêlés avec le Saint-Siège, commençait à souhaiter que les choses pussent s'arranger d'une manière convenable, et, dans ce désir, elle ne cherchait qu'une occasion de satisfaire la cour romaine.

(1) *Arch. des Alpes-Maritimes*. Monastère de Lérins H. 73.

(2) *Ibid.*

(3) *Aff. étr.* France n° 852, f° 145.

Sur ces entrefaites, le cardinal Grimaldi (1), nonce en France, fut chargé par le pape de faire des instances auprès de M. le Prince, pour qu'il fît consentir son fils à renoncer à l'abbaye de Lérins, déjà unie à une autre congrégation. M. le Prince ne se prêtait pas sans difficulté à de pareils arrangements. Il demandait, du moins, que le statu quo fût maintenu jusqu'à la mort du nouvel abbé.

Le cardinal Grimaldi fit alors paraître un mémoire détaillé sur l'affaire en question. On y lisait que les Bénédictins de Saint-Maur avaient été introduits dans le monastère contre toute justice, que le cardinal de La Valette avait obtenu ses bulles sur un faux exposé, que, d'ailleurs, ces bulles avaient été annulées dans la suite, et, par conséquent, ne pouvaient conférer aucun droit (2).

Ces raisons, développées avec beaucoup d'habileté, firent impression sur l'esprit de la reine qui songea dès lors à se rendre aux volontés du pape.

Godeau, qui venait de rentrer dans son diocèse, ne put cacher sa surprise et son mécontentement. Dans une longue lettre, datée de Vence (15 février 1645) et adressée au comte de Brienne, il essaya de lutter encore pour le maintien des Bénédictins de Saint-Maur. Il faisait remarquer le scandale qu'avaient causé les anciens moines par leur vie désordonnée. « Ceux que le feu Roy a mis vivent saintement et j'espère que quand Dieu nous donnera la paix, il n'y faudra plus de soldats; on verra reflourir dans cette isle si fameuse l'ancienne piété de ses moines. Mon diocèse en a une grande édification, et j'appréhenderois avec tous les gens de bien de voir revenir des personnes qui ont causé tant de scandales. »

(1) Jérôme Grimaldi successivement évêque d'Albano, nonce auprès de l'empereur Ferdinand, nonce en France, archevêque d'Aix (1655), mourut en 1685.

(2) *Aff. étr. France*, n° 1710. f° 188.

Il examinait ensuite le cas du prince de Conti. « Pour M. le Prince de Conty, il est facile de le tirer hors d'intérêt en luy donnant une autre abbaye ou semblable ou de plus grande valeur. Celle-cy est fort petite pour une personne de sa qualité comme on vous en peut fournir le détail (1). »

Rien n'y fit. Les Cassinistes, appuyés par la cour de Rome et défendus par le Cardinal Grimaldi auprès de la reine, furent rétablis dans le monastère par lettres patentes du 7 août 1645, enregistrées au Parlement le 16 octobre suivant (2). Le pape consentit alors à la nomination du prince de Conti, comme abbé de Lérins (3).

Si Godeau dut finalement s'avouer vaincu dans sa lutte contre les Cassinistes, il fut momentanément plus heureux dans l'affaire de Vence. Les Vençois, forts du retard que mettait Rome à délivrer les bulles d'union, créaient à notre évêque les embarras les plus graves et refusaient formellement de reconnaître son autorité. La reine régente, qui n'avait pas ménagé les témoignages de bienveillance au prélat, pendant son séjour à Paris, prit chaudement sa défense. Au nom du roi, elle fit adresser aux consuls et au chapitre de Vence l'ordre formel de se soumettre aux décisions royales (4).

Le 7 décembre, Innocent X délivra les bulles que son prédécesseur avait refusées jusqu'au bout. Aussitôt Godeau

(1) *Arch. des Alpes-maritimes*. La lettre tout entière a été citée par l'abbé Tisserand, p. 155.

(2) *Arch. des Alpes-Maritimes*, Lérins, H. 73.

(3) Godeau ne se consola jamais de son échec. Dans son *Histoire de l'Eglise*, il parle ainsi de l'introduction des Bénédictins : « Cette introduction fut bénie de tout le monde et elle eût bientôt rendu à ce monastère son ancienne splendeur, si la mort de M. le cardinal de La Valette ne l'eût fait passer en d'autres mains. Celles-ci ayant beaucoup plus d'autorité pour affermir les bons commencemens que nous avions donnés, les ruinèrent en remettant les choses dans le premier état. » t. III, p. 544.

(4) *Aff. étr. France*, 1708, f° 343.

qui se trouvait encore à Paris, se présenta au Châtelet et par devant maître Tardif, notaire royal, donna procuration au sieur Falconi de prendre, en son nom, possession de son nouveau diocèse (1). Puis il écrivit à M. Barcillon, vicaire général de Vence, pour le prier de saluer les chanoines de sa part, et les assurer que l'union des deux évêchés se ferait suivant les conditions indiquées par la bulle, et aux telles clauses qu'il leur plairait de fixer. « Car, disait-il, je désire apporter la paix dans mes diocèses et non pas les troubler et chaque église demeurera dans sa prééminence sans confusion. A Vence, je seray M. de Vence, à Grasse, M. de Grasse. Je vous en donne ma parole et vous leur ferez voir cette lettre et à Messieurs les Consuls (2). »

En conséquence, le 22 janvier 1645, le lieutenant de la ville de Grasse, Vitalis, accompagné du sieur Falconi, fondé de pouvoir de notre évêque, se rendit à Vence. Il fit annoncer que la prise de possession serait signifiée à une heure et demie à l'économe du Chapitre, et que proclamation en serait faite dans tous les lieux et carrefours de la ville. Le baron de Vence, G. de Villeneuve, prié d'assister à la cérémonie, répondit qu'il ne se mêlait pas des choses d'église.

A l'heure dite, le lieutenant de Grasse se rendit devant le portail de la cathédrale de Vence : il le trouva fermé. Il pénétra alors dans le palais épiscopal qui communiquait avec l'église par une porte latérale. Sur l'ordre de l'économe, la porte latérale avait été condamnée à l'aide d'une chaînette de fer. Le curé et le campanier, sommés d'ouvrir sous peine d'une amende de 500 livres, répondirent qu'ils ne pouvaient rien faire sans l'autorisation du chapitre. Force fut donc au sieur Falconi d'accomplir les formalités

(1) *Arch. des Alpes-Maritimes*, Ev. de Grasse, G. 40.

(2) *Ibid.*

d'usage, dehors, devant le portail de la cathédrale et devant la porte latérale (1).

Rentrés chez eux, les commissaires trouvent les consuls et une grande foule qui les attendaient. Ils ont envoyé consulter à Aix, disent-ils, pour savoir s'ils ont le droit de se pourvoir contre la prise de possession. En attendant, ils déclarent ne pouvoir reconnaître M. Godeau pour leur évêque. De leur côté, les chanoines protestent avec la dernière véhémence, et les commissaires, les ayant entendus, retournent à Grasse (2),

Au dire de l'abbé Tisserand, Godeau, revenant de Paris, se serait présenté lui-même à la fin de février dans sa nouvelle ville épiscopale pour y faire reconnaître son autorité. « Le peuple le hua, les enfants lui lancèrent des pierres et, crime horrible! un certain Guérin tira sur lui un coup d'arquebuse qui effleura son visage (3). »

Si le fait est exact, si les Vençois poussèrent à ce point l'animosité contre leur évêque, on conçoit que Godeau se soit laissé aller au découragement et qu'il ait écrit au cardinal Mazarin, pour lui remettre entre les mains l'évêché de Vence, et le prier d'en disposer, comme il le jugerait à propos (4). Le ministre ne voulut pas d'une solution aussi désintéressée. Il fut décidé qu'une enquête de commodo et incommodo serait faite sur les lieux par le lieutenant civil de Grasse, et qu'en attendant une décision définitive, Godeau jouirait pleinement des revenus de l'évêché de Vence (5).

(1) *Arch. des Alpes-Maritimes*, Ev. de Grasse, G. 40. Procès-verbal de la prise de possession de l'évêché de Vence.

(2) *Ibid.*

(3) Tisserand, *A. Godeau*, p. 210. Bien que l'abbé Tisserand n'indique pas les sources où il a puisé, l'attentat est rapporté avec des détails si précis, l'animosité des Vençois le rend si vraisemblable, que, pour cette fois, on ne peut guère douter de l'exactitude de l'historien et de l'authenticité du fait qu'il raconte.

(4) *Aff. étr.*, fr. 1710, f^o 312.

(5) *Arch. des Alpes-Maritimes*, Ev. de Grasse, G. 40.

Cette solution provisoire calma un peu les esprits, et Godeau, après un court séjour à Vence, retourna à Grasse pour s'occuper de sa nomination à l'Assemblée générale du clergé. La jalousie et la malveillance essayèrent d'entraver cette nomination qui allait grandir encore la réputation du prélat (1). Mais la protection du comte d'Alais et la sympathie que témoignaient à Godeau la plupart des évêques de la province, déjouèrent toutes les intrigues. L'évêque de Grasse, nommé député, ne put rester que quelques mois dans son diocèse, et il reprit bientôt le chemin de Paris.

Suivons-le sur ce nouveau théâtre, et tâchons de définir exactement la place qu'il prit au milieu de ses collègues de l'Assemblée.

(1) V. *Arch. des Alpes-Maritimes*, Ev. de Grasse, G. 40.

CHAPITRE IV

I. — Assemblées particulières et générales du Clergé. Influence de l'Eglise gallicane.

Assemblée de 1645. Affaire des Cardinaux. Jugement de Godeau sur les débuts de l'Assemblée. Activité du prélat.

Godeau prononce l'oraison funèbre de l'évêque de Bazas. Il accuse le pouvoir séculier d'empiéter sur le pouvoir ecclésiastique.

Il dénonce la lettre de l'évêque de Lavaur contre le *Livre de la Fréquente Communion*.

II. — Affaire du *Petrus*. Godeau chargé de faire un éloge latin de l'auteur du *Petrus*. Pamphlets lancés contre lui par les Jésuites. Le P. Vavasseur critique la poésie de Godeau et accuse ses mœurs. Le libelle condamné et brûlé par le bourreau. Fâcheux résultats de cette campagne.

Godeau dénonce les protestants d'Antibes. Il demande la création d'un évêché au Canada. Fin de l'Assemblée.

III. — Rôle de Godeau dans l'Assemblée de 1645. Son esprit d'opposition. Son goût de l'indépendance. Son antipathie contre Mazarin. Son amour de l'Unité dans l'Eglise.

IV. — Godeau reste à Paris en attendant l'issue de son procès avec Vence. Il marie Julie d'Angennes à Rueil. Il publie l'*Eloge de M. de Cordes*.

Vie de Saint Paul (1647). Aimable simplicité de cette œuvre.

Nos échecs dans la guerre et les négociations. Inquiétude de la Cour. Ordre aux évêques de rentrer dans leurs diocèses. Godeau reçoit une lettre de cachet. Il part aussitôt. Il écrit à Mazarin pour se disculper.

I

Nous avons vu précédemment que Godeau assista plusieurs fois aux assemblées particulières du Clergé. Il y avait toujours à Paris un certain nombre de prélats qui séjournaient dans la ville. Si quelques-uns, sans aucun doute, avaient des raisons sérieuses de vivre ainsi loin de leurs diocèses, la plupart ne pouvaient alléguer d'autres motifs de leur absence que le désir de faire leur cour, ou l'envie de mendier des faveurs. Quoi qu'il en soit, ces prélats étaient priés parfois de s'assembler pour délibérer en commun sur quelque importante affaire. Tantôt, c'était le roi lui-même qui désirait avoir leur avis sur une question de politique ou de finances, où les intérêts de l'Eglise se trouvaient incidemment mêlés. Tantôt, c'était un prélat influent qui prenait l'initiative de l'assemblée, pour lui dénoncer quelque erreur de doctrine ou quelque atteinte nouvelle portée aux droits de la puissance spirituelle. Dans tous les cas, les décisions prises avaient une véritable autorité, et il était rare qu'elles ne fussent pas approuvées par l'Assemblée générale du Clergé.

Le Clergé tenait, en effet, d'autres assemblées plus régulières, plus nombreuses, où toutes les provinces ecclésiastiques avaient leurs représentants. Ces assemblées étaient quinquennales, et le roi lui-même en fixait la date et le lieu. Dans ces assises solennelles où s'agitaient toutes les questions qui, de près ou de loin, intéressaient l'Eglise de France, l'intrigue n'était pas toujours absente, et, plus d'une fois, l'esprit de parti tenta de se substituer à l'intérêt général. La raison et le bon sens finissaient d'ordinaire par l'emporter, et l'autorité des décisions n'avait d'égale que la déférence qui les acceptait.

Aussi, l'Assemblée générale du Clergé de France était-elle devenue une sorte de puissance à laquelle les étrangers eux-mêmes avaient recours. Le clergé d'Angleterre invoquait ses lumières dans le différend qui s'était élevé entre les Réguliers de ce pays et le légat du pape (1). Un roi de Portugal la pria de s'entremettre auprès de Sa Sainteté pour la nomination de plusieurs évêques (2), et une reine de Pologne lui demandait des secours pour faire face aux besoins de son royaume (3). Tant était grande l'influence de cette Eglise gallicane qui, à tout prendre, fut un des plus beaux spectacles d'un siècle qui en vit tant de magnifiques !

*
* *

Godeau était donc désigné pour siéger à l'Assemblée qui devait se tenir à Paris en 1645. Il y arrivait, précédé de sa réputation de bel esprit, de poète et d'orateur, et l'on pouvait prévoir qu'il n'y passerait pas inaperçu. L'Assemblée s'ouvrit le 23 mai, au couvent des Grands-Augustins (4). Après la messe du Saint-Esprit, on commença la vérification des pouvoirs et l'on procéda à la nomination du bureau. Ces formalités remplies, l'Assemblée entra aussitôt en séances régulières. On peut voir par la lecture des procès-verbaux, quelle sérieuse influence exerçait Godeau sur l'esprit de ses collègues, quelle activité prodigieuse il déployait au sein des commissions, et quelle ardeur il montra toujours pour la défense des droits de l'Eglise et de l'Episcopat.

(1) Richard Smith.

(2) Jean IV, autrefois duc de Bragance. Urbain VIII et Innocent X n'avaient pas voulu reconnaître ses droits au trône de Portugal.

(3) Anne-Marie de Gonzague, fille du duc de Mantoue et sœur de la Palatine.

(4) V. *Procès-verbal de l'Ass. du Clergé de France*, Paris, Vitry, in-fol., 1647.

La première affaire où il se fit remarquer, fut ce que l'on appela l'affaire des Cardinaux. H. de Sourdis, archevêque de Bordeaux, venait de mourir. L'Assemblée décida qu'un service solennel serait célébré, le 13 juillet, pour le repos de son âme, et elle pria les cardinaux présents à Paris (1) de vouloir bien assister à la cérémonie. Au jour fixé, quelques membres de l'Assemblée, entrant par hasard dans l'église avant l'heure, remarquèrent qu'on avait placé sur une estrade, au milieu du chœur, trois fauteuils pour les cardinaux. C'était, paraît-il, contre l'usage qui voulait qu'en pareille circonstance les cardinaux parussent à la tête de l'Assemblée et non en des places distinctes.

L'Assemblée prévenue se trouva fort perplexe. Faire disparaître les fauteuils, alors que les cardinaux comptaient sans doute sur cette marque d'honneur, c'était blesser peut-être leur susceptibilité et se créer des difficultés pour l'avenir. Rompre avec un usage depuis longtemps établi et toujours respecté, c'était froisser non moins vivement les sentiments de l'Assemblée. Dans cette incertitude, on députa vers les cardinaux pour leur soumettre le cas. Mazarin et Bichi, qui étaient déjà en chemin pour venir à la cérémonie, apprirent la chose avec mécontentement, et, sans vouloir rien entendre, revinrent sur leurs pas et ne reparurent plus. L'Assemblée, plus embarrassée que jamais, renvoya le service au lendemain, et, après une séance assez orageuse, décida que les cardinaux seraient priés d'y assister et d'occuper telle place qu'il leur plairait.

Cette demi-mesure fut vivement critiquée par plusieurs prélats qui n'admettaient pas qu'on s'écartât, ne fût-ce qu'une fois, d'une coutume régulièrement observée. Godeau était du nombre, et c'est à cette occasion qu'il

(1) Ils étaient trois : Mazarin, Bichi, évêque de Carpentras, et le cardinal de Richelieu, archevêque de Lyon.

donna, pour la seconde fois, des marques d'une opposition à peine dissimulée à l'endroit des pouvoirs. Dans une lettre qu'il adressait alors à Balzac, il jugeait sévèrement la conduite de l'Assemblée, et s'élevait avec force contre les prétentions des cardinaux. « Le Clergé de France assiste en Corps, disait-il, et si MM. les cardinaux n'y veulent point paroître membres en cette occasion, ils n'ont que faire de s'y trouver. Mais je crois que leur pourpre ne perdra rien de son éclat en se mêlant à notre violet et qu'il leur doit suffire de présider à ceux, après lesquels autrefois ils signioient, et étoient assis dans les Conciles (1). »

Puis, il fait des pronostics assez fâcheux sur le bien qu'on pouvait attendre de l'Assemblée. « Si la complaisance a fait faire ce faux pas dès le commencement, que ne fera-t-elle pas dans la suite lorsque l'intérêt particulier y sera joint et qu'il s'agira de donner pour recevoir. » Le peuple accablé attend de l'Assemblée le soulagement de sa misère et déjà des sommes énormes ont été versées par le Clergé. « Mais on les ménage si mal que nous en sentons l'accablement, et que l'Estat n'en sent point du tout le profit. Tout se mange en avances et en remises qui ne sont point nécessaires, et encore après tous ces efforts, nous sommes des servileurs inutiles et, à peine nous en sçait-on quelque gré. » Et il s'indigne contre les traitants qui se regardent comme les colonnes de l'Etat et qui n'en sont que le fléau. Il termine sa lettre en gémissant sur l'abaissement de la puissance spirituelle foulée aux pieds par le pouvoir séculier (2).

*
**

L'émotion soulevée par l'affaire des Cardinaux s'apaisa peu à peu au sein de l'Assemblée qui reprit tranquillement le cours de ses délibérations. Godeau lui-même semblait

(1) C'est là une idée sur laquelle Godeau revient sans cesse.

(2) *Lettres*, p. 270.

avoir oublié le sujet de ses plaintes et se livrait tout entier aux travaux dont le chargeaient ses collègues. On le nommait à la fois pour examiner des livres de doctrine sur l'histoire ecclésiastique, pour répondre à l'évêque de Lisieux touchant l'établissement d'un séminaire, et pour s'occuper de la canonisation de François de Sales. Il suffisait à tout avec un zèle infatigable.

Une occasion s'offrit bientôt à lui d'exercer ses talents d'orateur en présence de l'Assemblée. L'évêque de Bazas (1) étant mort, Godeau, à qui l'oraison funèbre de Louis XIII avait donné quelque célébrité, fut chargé de prononcer l'éloge du défunt. L'évêque de Bazas avait sans doute mené une vie édifiante, mais on n'y remarquait rien qui prêtât aux développements oratoires. L'évêque de Grasse s'en tira pourtant à l'admiration de son auditoire. Le procès-verbal mentionne ainsi son discours. « Il a si fortement et si éloquemment exprimé les richesses de la grâce divine qui a paru en la vie et en la mort de ce grand évêque que l'assistance a témoigné estre également touchée et satisfaite de son action (2). » Et le lendemain, le président de l'Assemblée remerciait l'évêque de Grasse en disant « qu'il seroit besoin d'une éloquence semblable à la sienne pour louer aussi dignement son action comme elle le méritait (3). »

Ce discours qui ne vaut pas l'oraison funèbre de Louis XIII se fait remarquer, pourtant, par des allusions qui révèlent les opinions personnelles de l'orateur, et son intention évidente de faire la leçon aux évêques de l'Assemblée, en leur proposant pour modèle celui-là même dont il fait l'éloge.

(1) Mgr Litolfi Maroni, d'une illustre famille italienne, originaire de Mantoue. Son père se fixa en France sous Henri III et l'évêque de Bazas avait été aumônier de Louis XIII.

(2) *Procès-verbal*, p. 454.

(3) *Ibid.*, p. 465.

C'est un fait à noter que Godeau fut un des premiers à combattre les Casuistes, et qu'il n'attendit pas, pour les dénoncer, que l'opinion publique ait jugé et condamné leurs doctrines. En voici une preuve. Il parle de la science du prêtre, de cette science qui s'acquiert, dit-il, par la lumière du Saint-Esprit, dans l'Ecriture sainte, dans les Conciles et dans les Pères, et il ajoute : « En effet, Messieurs, c'est dans ces seules sources que nous devons puiser nos maximes et nos exemples. C'est où nous trouverons des vérités sans fard et sans altération, des résolutions assurées pour nos doutes, des conseils fidèles pour nous et pour nos peuples, des lumières solides pour la conduite des âmes les plus élevées et ce juste tempérament dont nous avons tant de besoin entre la sévérité et la douceur. Ce sont les vrais et naturels Casuistes des évêques qui ne savent ce que c'est que de flatter les pécheurs, de les traiter selon la corruption de leur appétit, et de regarder non pas ce qu'ils doivent faire, mais ce qu'ils veulent faire et de laisser aux criminels la liberté de dresser eux-mêmes leur sentence et de régler la mesure de leurs peines. »

Dans une autre partie de son discours, Godeau tâche de faire ressortir la conduite énergique que tint l'évêque défunt, dans la précédente Assemblée du Clergé, au sujet des livres injurieux publiés en Angleterre contre l'ordre épiscopal. « Vous estes témoins, Messieurs, de quelle façon il agissoit lorsqu'il en falloit soutenir la dignité. Vous avez vu dans la dernière Assemblée avec quelle chaleur il a défendu ceux qui la défendoient, quelle juste indignation il a montré contre ces malheureux Ouvrages où elle est si horriblement attaquée que l'Eglise, dont ils renversent le fondement, renversant l'épiscopat, n'a point assez de foudres pour les exterminer. Certes, ces monstres plus furieux que la mer qu'ils ont passée, sont autant indignes d'estre nommés en ce lieu saint après votre censure,

que cet illustre Invisible (1) qui les a si admirablement réfutez mériterait de l'estre, s'il vouloit sortir de ces lumineuses ténèbres qui le cachent, et satisfaire la juste curiosité que vous avez de connoître un défenseur si désintéressé de la hiérarchie et de vos jugemens, pour luy donner des marques d'estime et de reconnoissance dignes de vous et de luy. Tant que les vérités évangéliques seront en honneur, tant qu'il y aura des personnes qui aymeront la Hiérarchie, ces belles apologies seront en admiration, et ceux qui les voudront attaquer ne feront qu'en relever le lustre et en affermir la gloire. »

Continuant son discours, Godeau faisait ainsi le portrait de l'évêque de Bazas. « Ce qui le faisoit agir avec tant de vigueur, estoit qu'entrant dans les Assemblées du Clergé, il se guérissoit des fausses craintes et des vaines espérances, qu'il nommoit les deux sources de la foiblesse et de la corruption des hommes. Il considéroit qu'il estoit député pour les affaires de l'Eglise et non pas pour accommoder les siennes. Il vouloit s'en retourner avec la satisfaction de sa conscience et l'approbation des gens de bien et non pas acquérir plus de bien ou plus de faveur. Il vouloit marcher droit dans les voyes de la Justice et non pas prendre des routes écartées pour parvenir à son but. Il pesoit ses paroles, mais c'estoit au poids du sanctuaire, qui est toujours certain, et non pas à celui de la sagesse humaine, qui est toujours trompeur. Il ne péchoit pas contre la prudence évangélique, mais il abhorroit la prudence séculière. Il modéroit son zèle, mais les intérêts de l'Eglise en régloient l'ardeur et non pas les intérêts domestiques. Dans ses advis, il paroissoit du courage sans indiscretion, de la vigueur sans opiniastreté et de la retenue sans foi-

(1) L'illustre Invisible était l'abbé de Saint-Cyran qui avait fait paraître sous le nom de *Petrus Aurelius* un livre où il défendait l'épiscopat contre les Réguliers d'Angleterre.

blesse. Il ne se soucioit pas d'estre l'auteur des bonnes résolutions, pourveu qu'elles se prissent, de se trouver du plus grand party, pourveu qu'il fust le plus juste et qu'il pust dire à Dieu avec David : « J'ay eu part avec tous ceux qui vous craignent. » Il honoroit les puissances que Dieu avoit établies sur luy, mais il honoroit davantage l'Instituteur de ces puissances, et se souvenant que son Sacerdoce estoit royal, en qualité mesme de Chrestien, il songeoit principalement à satisfaire à ce qu'il devoit au Roy des Rois, à Celuy à qui toute puissance est donnée au Ciel et sur la terre et dont le royaume qui est l'Eglise, verra tous les autres royaumes abaissez sous ses pieds et durant autant que l'Eternité. Enfin il ne craignoit que Dieu et n'attendoit rien que de luy qui est l'estat où, comme dit excellemment Saint Bernard, un véritable Evesque doit estre (1). »

La leçon était évidente, et Godeau ne dissimula pas qu'il avait voulu tracer aux prélats la conduite à tenir dans l'Assemblée. D'ailleurs, il ne se faisait pas d'illusion sur le résultat. « Le prélat dont j'avois à parler, écrit-il à Balzac, étoit sans doute un homme excellent, et je ne crois pas avoir fait pour lui ce que l'éloquence se vante de faire, qui est d'agrandir les choses. J'ai songé seulement à le dire de telle sorte que non-seulement je finisse son portrait au naturel, mais que je donnasse aux Prélats qui m'écoutoient un modèle de conduite en cette Assemblée. Si vous me demandez ce que l'on en doit espérer, je suis bien fâché de vous répondre, rien de bon (2). »

Il arriva aussi qu'en parcourant les papiers de l'évêque de Bazas, Godeau acquit la preuve manifeste de l'empiètement de la puissance séculière sur le domaine de la puis-

(1) *Oraison funèbre de l'évêque de Bazas*, Paris, Vitré, 1646.

(2) *Lettres*, p. 278.

sance ecclésiastique. Un prédicateur approuvé par l'ordinaire, s'était vu accuser de prêcher des doctrines funestes à l'Etat. Pour ce motif, il avait été cité à comparaître devant le procureur général de Bazas, et plusieurs témoins avaient été assignés pour soutenir l'accusation. L'évêque avait refusé aux juges le droit de connaître d'une telle affaire et défendu aux témoins de comparaître, menaçant d'excommunier à la fois témoins et juges, s'ils passaient outre. L'évêque à son tour avait été cité devant le Parlement, et le prédicateur avait reçu l'ordre de venir à la Cour rendre raison de sa conduite (1).

Godeau ne pouvait laisser passer l'occasion de défendre une thèse chère à son cœur. Il dénonça avec indignation les actes arbitraires du pouvoir séculier et supplia l'Assemblée d'exiger une éclatante réparation. L'Assemblée, qui n'était pas moins jalouse de ses prérogatives, et qui se sentait atteinte en la personne d'un évêque, s'éleva fortement contre les entreprises inouïes du procureur général et du Parlement et, séance tenante, il fut résolu qu'on ferait à la reine régente une remontrance respectueuse à ce sujet (2).

*
* *

Si Godeau mettait tant de zèle à défendre les droits outragés de l'Eglise, il ne déployait pas moins d'ardeur quand il s'agissait de venger l'orthodoxie suspectée des évêques. Il estimait justement que l'unité, étant la plus belle prérogative et le fondement même de la foi chrétienne, vouloir détruire l'unité, c'était vouloir détruire la foi elle-même. Aussi, n'avait-il pas assez d'anathèmes contre toute tentative capable de jeter le trouble et la désunion dans l'Eglise de France. Il en voulait surtout à ceux qui repré-

(1) *Procès-verbal*, p. 465.

(2) *Ibid.*, p. 467.

sentaient cette Eglise comme l'ennemie du Saint-Siège, et méditant je ne sais quel schisme abominable de nature à briser le lien qui l'attachait au trône de Pierre.

C'était, en effet, ce qu'on lisait dans une lettre adressée au pape par l'évêque de Lavaur (1). « Quelques évêques, disait-il, souffrent et approuvent qu'on prêche en France des doctrines impies, qu'on renonce à ce qu'il y a de plus saint en la religion, qu'on attaque l'autorité du Saint-Siège, qu'on répande le venin de l'hérésie de Calvin dans l'esprit des peuples et que le schisme s'en va estre formé dans l'Eglise de France (2). »

Godeau protesta contre l'accusation de l'évêque de Lavaur. Il demanda que l'Assemblée prît, en cette rencontre, une résolution généreuse et énergique « qui répare l'honneur de Messieurs les Evesques injustement offensés, qui détrompe Sa Sainteté des vaines appréhensions qu'on luy veut donner et réprime la hardiesse des particuliers s'emportant par passion contre la dignité de leur Ordre (3). »

Ce langage impressionna vivement l'Assemblée qui réclama la lecture de la lettre. L'indignation fut extrême. L'archevêque de Sens et l'évêque de Grasse furent députés vers le Nonce « pour lui exprimer le douleur qu'a eue l'Assemblée de voir que dans une lettre qui a esté portée aux yeux de Sa Sainteté, des évêques de France soient accusés de favoriser des erreurs et le schisme (4). » Le Nonce reçut les députés avec bienveillance, leur dit qu'il pouvait témoigner lui-même que le contenu de la lettre était faux et qu'il ne manquerait pas, d'ailleurs, d'avertir Sa Sainteté.

(1) Abra de Raconis, né de parents calvinistes à Raconis, diocèse de Chartres, se convertit de bonne heure. Docteur et professeur de Navarre, il mourut évêque de Lavaur.

(2) *Procès-verbal*, p. 570.

(3) *Ibid.*, p. 575.

(4) *Ibid.*

L'Assemblée fit davantage. Par ses ordres, l'évêque de Grasse fut chargé d'écrire au Pape pour lui faire savoir que les bruits répandus n'avaient aucun fondement, qu'il n'y avait point de division dans l'Eglise de France, et qu'on attendait avec respect son jugement sur les doctrines contestées (1).

11

Toujours sur la brèche, Godeau était plus exposé que personne aux coups de l'ennemi qui, certes, ne le ménageait guère. On s'en aperçut bien dans cette affaire du *Petrus* qui fit autour de son nom plus de bruit qu'il n'eût voulu peut-être, et dans laquelle, avec un peu de gloire, il recueillit beaucoup d'outrages.

Le *Petrus Aurelius*, comme on le sait, était l'œuvre de Saint-Cyran qui l'avait fait paraître en 1632 sous le voile de l'anonyme (2). L'austère abbé y défendait énergiquement les droits de l'épiscopat contre les prétentions des Réguliers (3). Mais sur ce terrain délicat, il avait dépassé la mesure. Aussi l'ouvrage fut-il reçu avec de grands applaudissements et de violentes colères. L'Assemblée du Clergé de 1635 témoigna le désir d'en connaître l'auteur, auquel elle fit même offrir une importante gratification. Ce fut peine perdue : l'auteur ne se découvrit pas. L'Assemblée de 1641 fit plus encore. Elle fit imprimer à ses frais le livre vengeur pour propager ce qu'elle appelait les véritables principes du droit ecclésiastique (4).

(1) *Procès-verbal*, p. 571.

(2) Le livre était intitulé : *Vindiciae censurae Facultatis Parisiensis Auctore Petro Aurelio theologo. Parisiis, apud Carolum Morellum, in-4°, MDCXXXII.*

(3) A propos de la querelle survenue entre le nonce du pape, Richard Smith et les Réguliers d'Angleterre.

(4) *Petri Aurelii opera, jussu et impensis cleri gallicani, denuo in lucem edita, Parisiis excudebat Antonius Vitray, MDCXII.* Trois tomes en un volume in-fol.

Mais, dans l'intervalle, les Jésuites, particulièrement visés dans le *Petrus*, agirent auprès des Puissances. Par ordre du chancelier, les exemplaires furent saisis et l'imprimeur arrêté. Les ennemis de l'épiscopat sentirent croître leur audace et se mirent à publier des livres offensants pour la dignité et l'honneur des évêques. Ce fut alors que l'Assemblée de 1645 songea à faire réimprimer une seconde fois le *Petrus* aux frais du Clergé. Auparavant, elle se plaignit auprès du chancelier et demanda la restitution des exemplaires saisis en 1641 (1). La réclamation n'eut aucun succès. Pourtant le chancelier, ayant promis de laisser passer l'ouvrage si l'on voulait en retrancher quelques lignes injurieuses pour les Réguliers, l'Assemblée accepta et l'impression nouvelle fut décidée (2). De plus, pour donner un témoignage de reconnaissance à l'auteur, on voulut que son éloge parût en latin en tête de l'édition et Godeau lui-même fut chargé de l'écrire (3).

Dans un langage un peu déclamatoire, l'évêque de Grasse exaltait le mérite du champion inconnu de la hiérarchie, sa profonde connaissance des Pères, des Conciles et de l'histoire ecclésiastique, son style majestueux, son raisonnement serré, son éloquence victorieuse et son profond amour de la vérité. Il lui adressait en terminant cette apostrophe légèrement emphatique. « Qui que vous soyez, ô Aurelius, puisqu'après les obligations immortelles que vous a tout l'ordre ecclésiastique pour tant de signalés services que vous lui avez rendus, votre modestie nous ôte le moyen de reconnaître le mérite de vos travaux par des récompenses qui en soient dignes, recevez au moins de nous, sous le nom étranger que vous avez emprunté, ce témoi-

(1) *Procès-verbal*, p. 479.

(2) *Ibid.*, p. 547.

(3) L'édition de 1646 reproduit celle de 1642, même titre et même format.

gnage public d'affection, de gratitude et d'honneur. Si vous êtes encore vivant, comme nous le souhaitons, sortez enfin de votre retraite et découvrez aux yeux de tous ce visage que nous désirons de voir avec tant de passion. Vous avez donné assez de preuves de votre insigne modestie, n'enviez plus le bonheur de jouir de votre présence à ceux qui jouissent du fruit de vos veilles, et ne souffrez pas que la joie d'un triomphe durable soit plus longtemps diminuée par l'absence du Victorieux. Que si, après avoir si généreusement combattu pour l'Eglise, vous avez reçu des mains du juste Juge la couronne de Justice, obtenez de Dieu qu'il s'élève de vos cendres un vengeur illustre, qui défende à l'avenir, contre tous les efforts de la calomnie, le nom célèbre d'Aurelius si saint, si vénérable à toutes les personnes de piété et qui, entrant dans la carrière où vous avez abattu les ennemis de la hiérarchie, ait assez de force pour vous suivre et pour marcher sur vos mêmes pas. Que la noble émulation de ce grand exemple fasse naître des imitateurs de votre zèle et des héritiers de votre gloire afin que si la majesté de l'Eglise dont l'amour brûloit votre cœur vient à être violée par de nouveaux attentats, elle trouve toujours de nouveaux défenseurs qui la soutiennent et qui la rétablissent dans sa première splendeur (1). »

Cet éloge, lu dans l'Assemblée le 26 mars 1646, déchaîna la tempête sur la tête de notre évêque qui put apprendre à ses dépens combien il en coûte parfois d'occuper, ne fût-ce qu'un instant, l'attention des hommes. Des pamphlets s'abattirent autour de lui, dénigraient avec fureur ses talents, ses œuvres, sa vie elle-même. Dans l'un de ces pamphlets, on l'accusait d'avoir prêté à l'Assemblée

(1) Traduction d'Arnauld, *Œuvres* xxx, p. 182.

des pensées qu'elle n'avait pas. (1) Dans un autre, on raillait sans pitié sa laideur et sa petite taille et l'on se moquait de l'éloge du Petrus, éloge boursoufflé, déclamatoire et vide (2).

Mais où l'injure parut à son comble, ce fut dans un libelle anonyme où l'auteur se demandait si Godeau était poète et partait de là pour insinuer sur la vertu de notre évêque les doutes les plus perfides (3). Ces pages indignes, auxquelles le P. Vavas seur, (4) jésuite, eut le triste honneur d'attacher son nom dans la postérité, semblent, dit un auteur, avoir été écrites avec du fiel plutôt qu'avec de l'encre (5).

Les critiques adressées au poète sont nombreuses. D'après le P. Vavas seur, Godeau n'a nul génie, nul talent poétique. Il manque absolument d'élévation dans les pensées et de noblesse dans le style et, bien loin de se servir de la langue des dieux, il sait à peine se servir de la langue des hommes. Sa vulgarité, sa stérilité se traînent dans d'éternels lieux communs : c'est le poète des moissons de la terre, des tempêtes du ciel et de la mer, le poète du soleil et des roses.

Ces reproches sont sévères et il faut avouer qu'ils sont généralement mérités. Si l'auteur du pamphlet n'en avait fait que de ce genre, il n'y aurait pas lieu de trop lui en vouloir. Mais il va beaucoup plus loin.

(1) *Théologia P. Aurelia sive præcipui errores contra fidem et bonos mores, excerpti ex latinis ejus operibus, denuo in lucem editis anno 1646. Auctore christiano catholico*. V. Préface.

(2) *De Elogio Aureliano, Paulus Romanus Candido Hesychio*, ou sous un autre titre *Antonius Godellus, Episcopus grassensis, an Elogiū Auréliani scriptor idoneus*. Paulus Romanus Candido Hesychio.

(3) *Ant. Godellus, episcopus grassensis, utrum poeta*. Candidus Hesychius Paulo Romano. — Les deux libelles ont été réunis sous le même titre : *Ant. Godellus, episc. gras. an elogü Aureliani scriptor idoneus idemque utrum poeta*. Constantiæ 1650.

(4) Alors régent du collège de Blois, un des meilleurs latinistes de son temps.

(5) Hermant. *Histoire du Jansénisme*. Bibl. nat. Mss. n° 17725 f° 238.

A l'entendre, Godeau manquait à tous ses devoirs d'évêque et de chrétien. Sans justice et contre toute justice, il annexait Grasse et Vence et, vivant sans motifs à Paris, il n'observait pas même les lois de la résidence. Ambitieux et disputeur, il intriguait dans l'Assemblée et dans les salons pour augmenter sa réputation et son crédit. Prélat léger et mondain, il avait voilé ses amourettes sous les noms des personnages de ses églogues. Enfin, poète immoral et obscène, il avait chanté le plus profane de tous les amours, en voulant chanter l'amour de l'Épouse sacrée. Et le jésuite se demandait en finissant, vers quelle rive lointaine il fallait exiler ce nouvel Ovide, quel docteur de Sorbonne allait châtier cet autre Bèze, et noter, comme ils le méritent, ses commentaires impurs sur le Cantique des Cantiques (1).

On éprouve quelque embarras, quelque honte, il faut l'avouer, lorsqu'on trouve de pareilles injures sous la plume d'un membre d'une Société qui rendit de si grands services à l'Eglise. On a beau invoquer l'entraînement des passions, l'empchement de la lutte, l'intérêt des questions soulevées, tout cela n'explique pas qu'un religieux se soit avancé au point d'outrager de la façon la plus ignominieuse la vertu d'un prêtre, qui était en même temps un prince de l'Eglise, et l'on se demande comment la Compagnie n'a pas arrêté, dès le début, cette odieuse campagne. Sans doute, Godeau était l'ennemi des privilèges des Réguliers qu'il ne manquait jamais une occasion de faire rappeler au respect dû à l'ordinaire. Mais cela même était son droit et il arri-

(1) Le pamphlet souleva l'indignation générale. Tous les biographes de Godeau l'ont défendu au point de vue moral et même poétique. V. surtout *A. Baillet, Goujet, Dom Liron*, etc.

C'est à propos d'un autre pamphlet du P. Vavas seur qu'Arnauld s'écriait : « Ce Jésuite demande Godellus au poeta ; il demande Callaghanus an satyrus. Mais il y a-t-il une seule personne pieuse qui n'ait ici la pensée de demander : Jesuita au christianus. » *Œuvres* xxx p. 68.

vait bien quelquefois que les Religieux méprisaient l'autorité diocésaine. Les Jésuites pouvaient avoir raison de s'élever contre l'éloge d'un adversaire. Pourtant, il leur était possible de répondre sans blesser la vérité et la justice et, puisqu'ils désapprouvaient que l'auteur du *Petrus* eût caché son nom, il convenait, du moins, de ne pas lancer contre lui et contre ses défenseurs des pamphlets anonymes.

Les conséquences de cette campagne furent d'ailleurs déplorables. Ces attaques téméraires ne firent qu'élargir davantage le fossé qui s'ouvrait déjà entre les partisans de Port-Royal et leurs puissants adversaires, et, dans la suite, rendirent de plus en plus difficile toute réconciliation sincère entre les deux partis.

Pour ce qui regarde Godeau, l'honorable prélat ne crut pas que sa vertu était diminuée, parce qu'il avait pris fantaisie à un pamphlétaire anonyme de l'attaquer par les armes de la calomnie. Il ne fit aucune démarche personnelle, et laissa la justice poursuivre l'ouvrage diffamateur, qui fut condamné à être lacéré et à être brûlé par la main du bourreau (1). Et, si plus tard il fait allusion à cet épisode de sa vie, ce sera pour couvrir sa réputation de poète à laquelle il semblait tenir beaucoup (2).

Malgré tout, la blessure fut profonde. Elle le fut d'autant

(1) Le libelle, condamné par l'archevêque de Paris le 5 octobre fut brûlé le 27.

(2) Godeau dit dans la Préface de ses *Psaumes* : « Que les censeurs, que les envieux (si je suis assez considérable pour en avoir) non-seulement mettent en question si je suis poète, mais prononcent souverainement que je ne scay pas les premiers élémens de la grammaire... je ne m'en tourmenteray point, je n'en chercheray pas moins les occasions de leur rendre le bien pour le mal, etc... Voir aussi préface des *Fastes* »

A ce propos, l'abbé d'Artigny dit : « A sa place j'aurois mieux aimé ne rien dire. Une plainte quoiqu'on tâche de la tourner avec une espèce de modération fait toujours apercevoir trop de sensibilité.

Et quiconque se plaint cherche à se consoler

V. p. 199.

plus qu'il la tint plus secrète. Elle saigna longtemps encore, si l'on en juge par les lettres intimes qu'il écrivait plus tard à ses amis, et dans lesquelles il ne cessait de dénoncer l'ambition par trop gênante de la Compagnie de Jésus (1).

*
* *

Cependant l'Assemblée poursuivait son œuvre et Godeau ne cessait de lui prêter son concours le plus assidu. Il semblait même que les calomnies de ses adversaires n'avaient eu d'autre effet que d'activer son zèle. Le 3 mai 1646, il était nommé député de sa province pour examiner la manière dont se ferait l'imposition sur les Bénéficiaires. Le 20 juin, il dénonçait les menées des protestants qui, au mépris de l'arrêt du 16 décembre 1642, continuaient leurs menées séditieuses dans la ville d'Antibes.

Un jour, il apprend qu'un prêtre a laissé en mourant une forte somme pour la création d'un évêché au Canada. Cette belle colonie que le génie de Colbert allait rendre si florissante, en attendant que l'insouciance de Louis XV nous la fit perdre un jour, n'avait pas alors de siège régulièrement établi. Nos missionnaires qui là, comme partont, répandaient, avec l'amour de la France, les lumières de la foi, demandaient depuis longtemps que l'Eglise canadienne fût unie à l'Eglise universelle par les liens de la hiérarchie épiscopale. Mais les guerres continuelles sur le continent, les difficultés de l'administration en ces pays lointains, avaient empêché de songer jusque-là à ce côté de la question coloniale.

(1) Dans son *Hist. eccl.* (XI f^o 576), l'abbé Racine dit de M. le Noir, partisan de Port-Royal : « Il répétait souvent d'après M. Godeau, évêque de Vence, que l'Eglise seroit toujours dans la douleur tant qu'elle porteroit les Jésuites dans son sein. » Si Godeau a prononcé cette parole, il faut tout simplement le regretter. Il est à remarquer d'ailleurs que dans ses écrits, il a toujours fait l'éloge de la Compagnie. V. *Vie de Saint-Charles Borromée*. p. 112 et *Fastes de l'Eglise* p. 204.

Godeau saisit l'occasion qui s'offrait si naturellement, et déclara que « c'estoit une chose digne de la piété et de la dignité du Clergé de France de travailler à la perfection d'un si religieux dessein afin que l'Eglise que Dieu avoit assemblée au pays de Canada avec tant de merveilles ne demeurât plus longtemps privée d'un évêque qui la gouvernât (1). » L'Assemblée n'eut pas de peine à se rendre à ces raisons et décida qu'on porterait l'affaire devant la reine. Mais la chose n'alla pas si vite qu'on l'eût désiré, et, quelque espérance qu'eût donnée la régente, la solution se faisait attendre.

Godeau ne se découragea pas. Le 11 juillet suivant, Mazarin présidant l'Assemblée, l'évêque de Grasse prit de nouveau la parole et supplia Son Eminence d'être agréable au Clergé de France en s'employant dans une affaire qui importait si sérieusement à l'honneur de l'Eglise. Le cardinal promit son concours. Il s'engagea même pour un secours annuel de mille livres, en attendant qu'un bénéfice vacant pût être offert au futur évêque du Canada.

Quelques jours après, l'Assemblée, ayant achevé son œuvre, se sépara (2). Le 30 juillet, Godeau donnait son approbation au *Poème de Saint-Prosper contre les Ingrats*, traduit en vers et en prose par Arnauld d'Andilly. L'évêque de Grasse avait sans doute présentes à l'esprit les querelles récentes, lorsque après avoir recommandé l'ouvrage à cause de son utilité, il ajoutait : « C'est le jugement que nous en faisons après l'avoir leu soigneusement et dans un esprit libre de toute préoccupation et amoureux de la paix et de la vérité que le prophète nous apprend à ne séparer point dans nostre recherche et dans nostre affection (3). »

(1) *Procès-verbal*, p. 74.

(2) Le 28 juillet 1646.

(3) *Poème de Saint Prosper contre les Ingrats*, traduit en vers et en prose, 2^e édit. in-12, Paris. 1650.

III

Il est possible maintenant de marquer quelques traits de la physionomie de notre évêque d'après son attitude dans l'Assemblée. Quand, pour la première fois, il parut au milieu de ses collègues, on ne pouvait deviner à quelles influences il allait obéir, et quelle position il prendrait au milieu des partis qui se dessinaient déjà pour les luttes futures. On le savait lié avec les Arnauld qu'il connaissait de longue date. Mais, on savait aussi qu'il n'avait pas approuvé, officiellement du moins, les nouvelles doctrines. On n'ignorait pas non plus que ses amis faisaient tous leurs efforts pour le retenir à Paris où ils espéraient que ses talents lui obtiendraient une haute situation et lui assureraient peut-être un brillant avenir. Le jeune évêque n'allait-il pas se laisser séduire à l'idée bien tentante de jouer quelque rôle important dans l'Eglise et de courir les honneurs en flattant les Puissances?

L'incertitude ne fut pas longue. Dès le premier jour, il s'aliénait les sympathies du ministère par son attitude dans l'affaire des Cardinaux, et, si ce n'eût pas encore été assez, il se faisait, quelque temps après, un ennemi redoutable d'une Société dont l'influence, chaque jour grandissante, allait bientôt devenir prépondérante dans les conseils de la Cour. Si donc, comme l'en accusaient ses ennemis, il avait apporté quelque ambition en entrant dans l'Assemblée, il faut croire qu'il s'y prit bien mal pour réussir, et qu'il n'eût pas mieux agi, s'il eût voulu se fermer d'un seul coup le chemin des honneurs et de la fortune.

Il a eu soin, d'ailleurs, d'expliquer lui-même la conduite tenue par lui dans l'Assemblée. Dans une lettre qu'il écrivait à un prélat de ses amis, il disait : « J'y suis venu sans aucune prétention, et quoique l'on ait tâché de m'en faire

concevoir par des assurances d'y réussir, je n'ai pas toutefois changé de maximes. Ma pauvreté m'a paru plus douce que l'attente d'une Abbaïe et que son acquisition aux dépens de mon honneur et de ma conscience. Du faux-bourg Saint-Germain j'ai toujours considéré les collines de Grasse comme une retraite fleurie de jassemains et couronnée d'orangers, où j'aimois mieux vivre dans une frugalité honnête que de demeurer à Paris dans une abondance honteuse. Mes parens et mes amis me tentent, je l'avoue, de m'y retirer, mais je résiste à la tentation et mon devoir jusqu'à cette heure est plus fort que ni la nature, ni l'amitié. »

Il fallait bien répondre à ceux qui l'accusaient d'imprudence et qui regardaient comme plus raisonnable de céder au torrent qu'on ne peut arrêter. « On a toujours apporté ces raisons dans toutes les Assemblées, soit ecclésiastiques, soit politiques, et on y a toujours dû répondre aussi que la générosité et la constance ne se mesurent pas par le succès; que la vérité, pour n'avoir point de suite, ne perd rien de sa force et de sa dignité; que la justice, fût-elle toute seule, doit toujours être la maîtresse; qu'il vaut mieux être Caton abandonné de tous dans le Sénat, qu'un de la troupe servile des Sénateurs qui l'emportent par le nombre de leurs suffrages; que les loix du devoir ne se peuvent violer ni différer, quand elles doivent être gardées; que les événemens ne sont qu'en la puissance de celui dont nous sommes les Ministres, et qu'on les peut souhaiter heureux, mais qu'on les doit souffrir tels qu'ils arrivent; qu'enfin, si chacun s'attend à son compagnon, jamais il ne se fera rien et qu'il faut donner l'exemple quand on ne peut le recevoir (1). »

(1) *Lettres*, p. 285.

A cet instinct d'indépendance qui se dégage suffisamment de ces lignes, s'alliait, chez Godeau, un certain penchant à l'opposition, qui n'échappa pas à ses collègues de l'Assemblée. D'où lui venait cet esprit légèrement frondeur qu'il ne prenait même pas la peine de dissimuler? Nous croyons en trouver l'origine dans la préférence qu'il témoignait toujours pour le règne qui venait de finir. Le prélat revenait volontiers vers cette époque glorieuse où le génie de Richelieu trouvait le temps de s'adonner aux lettres, pendant qu'il accomplissait en Europe de si merveilleuses choses. Il s'imaginait véritablement que le ministre de Louis XIII avait fait monter la France à un degré de hauteur d'où elle ne pouvait désormais que descendre; et, dans son admiration de ces temps écoulés, il se montrait presque injuste pour cette grandeur nouvelle dont l'aurore pourtant s'était levée si splendide, au matin de Rocroi, avec la jeune gloire de Condé.

De plus, comme beaucoup de Français d'alors, Godeau n'avait aucune sympathie pour le premier ministre dont l'origine étrangère et les allures demi-franches n'allaient pas à sa loyauté et à son patriotisme. Toute sa vie, il témoignera à l'endroit de Mazarin une sorte de défiance que cacheront mal les protestations de soumission et de respect. Il suspectera jusqu'au bout la sincérité de son amitié et de ses promesses, et il avouera même ne pas trouver en lui les vertus de la vie commune. S'il ne peut lui contester des talents de premier ordre, il lui refusera toujours une place dans le chœur des grands hommes, et il soutiendra que la fortune a plus fait pour sa gloire, que le génie dont le voudrait en vain parer la foule de ses flatteurs(1).

Il y avait une chose pourtant que Godeau respectait dans Mazarin : c'était son titre de cardinal et de prince de

(1) V. *Lettres* p. 315.

l'Eglise. Nul plus que lui n'avait d'égards pour la dignité ecclésiastique et ne la défendait avec plus d'ardeur, quand il la voyait attaquée. Aussi, le jour où Mazarin réclamera l'appui du Clergé pour exiger réparation du Parlement, Godeau, malgré ses répugnances, ne croira pas devoir lui refuser son concours. Il ne verra plus le ministre, objet de ses défiances, il ne verra que le cardinal, ignominieusement outragé (1).

Cet esprit d'indépendance, ce goût de l'opposition eussent pu aboutir à des conséquences funestes au point de vue religieux, s'ils n'eussent été balancés et contenus dans Godeau par un sentiment qu'il mettait au-dessus de tout : l'amour de l'Unité. Tout ce qui pouvait rompre l'union parmi les fidèles lui paraissait condamnable, et si, dans les querelles théologiques auxquelles il prendra part, il semble parfois s'avancer un peu loin, il s'arrêtera toujours à temps sur le chemin au bout duquel s'ouvre l'abîme. C'est au nom de ce principe qu'il redoute les discussions que va faire naître la publication de l'Augustinus. Il loue la doctrine développée dans le livre de la *Fréquente Communion* ; il prend à partie ceux qui attaquent les approbateurs de l'ouvrage, mais avec ses collègues de l'Assemblée, il attend, sur le fond des idées, le jugement de Rome. Et quand, plus tard, le *Rituel d'Aleth* sera condamné, il n'aura pas la moindre envie de s'élever contre la censure. Il écrira à ce propos : « Comment des évêques particuliers peuvent-ils se joindre en grand nombre pour donner une approbation publique à un ouvrage que le pape a si solennellement condamné ? N'est-ce pas vouloir se séparer de lui publiquement ? N'est-ce pas l'obliger à se porter aux extrémités pour défendre son autorité mortellement blessée par ceux qui sont ses inférieurs, et qui comme tels ne

(1) V. plus loin, chap. VI.

peuvent et ne doivent pas justifier ce qu'il condamne? » (1)

Il est de l'avis de saint Augustin, que la rupture de l'Unité est le plus grand mal qui puisse arriver à l'Eglise. Aussi, dans la mêlée des partis, quand les choses lui paraîtront poussées à l'extrême, il n'hésitera pas à revenir en quelque sorte en arrière. De là, ces concessions parfois tardives, faites pour l'amour de la paix qu'après tout il juge préférable à des troubles perpétuels. De là, ces accusations de tiédeur dont le poursuivront quelquefois ses amis, fâchés qu'il s'arrêtât sur une route où ils eussent voulu le voir s'engager davantage. De là, enfin, ces contradictions, le plus souvent apparentes, jugées pourtant avec tant de sévérité par certains critiques (2) et qui n'étaient que la marque d'un esprit timide et sage qui n'a aucun goût pour la division et pour le schisme.

Ainsi nous verrons agir notre évêque dans les différentes circonstances où il se trouvera placé.

IV

Tant qu'avait duré l'Assemblée, Godeau s'était tenu dans une sorte de retraite d'où il ne sortait guère que pour se rendre aux séances ou pour répondre aux exigences de sa situation. Il avait vécu presque solitaire au milieu de Paris. « Il est vrai, écrivait-il à un ami qui lui demandait des nouvelles, il est vrai que je suis presque Hermite dans cette grande ville et que n'ayant ni commerce avec la cour, ni curiosité, je ne sçai rien de ce qui se passe ou je ne sçai que fort peu de chose. Vous sçavez que mes maximes ont toujours été de connoître fort peu de gens et de converser encore avec moins : ma condition, mon âge, le changement de la cour m'obligent encore à être plus retiré et de

(1) *Lettres*, p. 362.

(2) V. entre autres Sainte-Beuve. *Histoire de Port-Royal*, I, p. 260.

cette sorte je suis un fort mauvais faiseur de gazettes (1). »

Bien plus, Godeau trouvait si peu d'attrait dans le séjour qu'il faisait à Paris, qu'il rêvait alors d'aller passer un temps considérable auprès de l'évêque d'Aleth (2) « pour renouveler son intérieur, pour lui ouvrir son cœur et pour s'édifier de ses exemples. » (3)

Mais il ne manquait pas pour cela aux devoirs de l'amitié. Pouvait-il oublier les hôtes de la marquise de Rambouillet et les heureux moments passés dans cette aimable compagnie? Justement, pendant son séjour à Paris, un évènement devait se produire, auquel il ne pouvait demeurer indifférent. Julie d'Angennes se décidait enfin à donner sa main au marquis de Montausier qui soupirait pour elle depuis plus de treize ans. Le *Nain de Julie*, comme tous les amis de la *Princesse*, souhaitait cette union depuis longtemps. On sait qu'il collabora à la fameuse Guirlande que le fidèle amant déposa sur la table de Mlle de Rambouillet le 22 mai 1641 (4). On sait aussi que l'évêque de Grasse

(1) *Lettres*, p. 286.

(2) Nicolas Pavillon, né à Paris en 1597, se montra le plus opiniâtre défenseur de Port-Royal. Il mourut en 1677.

(3) *Vie de Pavillon* par Lefèvre de Saint-Marc, t. 1, p. 343.

(4) Godeau fit le madrigal intitulé la Tulipe :

Je fus un berger autrefois
Qui, poussé d'une belle audace,
Alla cueillir sur le Parnasse
Des lauriers plus fameux que les lauriers des rois.
Le généreux désir d'une éternelle gloire
Ne m'empêcha pas de servir,
Avec les filles de Mémoire,
Les mortelles beautés qui me surent ravir.
Mais mon âme fut si volage,
A tant d'objets divers elle rendit hommage,
Et les bergères si souvent,
En me reprochant leurs caresses,
Se plaignirent que mes promesses
Se perdaient parmi l'air dessus l'aile du vent,
Qu'Amour vint d'une main puissante
Me transformer en cette fleur
Qui, comme j'eus l'âme inconstante,
Est inconstante en sa couleur.

écrivit plus d'une fois à Julie pour la prier de ne pas trop faire attendre son passionné chevalier. Un jour qu'il l'avait pressée plus vivement que de coutume, il en reçut le joli quatrain que voici :

Saint Père, on voulait vous écrire,
 Mais on n'a su trouver que dire,
 Et quand à dire on trouvera,
 Saint Père, l'on vous écrira (1).

Cette fois, il n'était plus besoin de tant d'insistance et ce fut le prélat lui-même qui donna la bénédiction nuptiale, à Rueil, dans la maison de la duchesse d'Aiguillon, le 4 juillet 1645 (2). Ce jour là l'évêque déjà célèbre dut prendre une illustre revanche sur le *Nain de Julie* et il éprouva sans doute quelque joie à célébrer les vertus de la *Princesse* autrement que par des vers précieux ou de fades galanteries. Il se garda bien d'ailleurs de laisser chômer sa muse en cette occasion, et il adressait bientôt à l'heureux époux une longue épître, où il l'engageait à renoncer désormais au métier sanglant des armes.

Miracle de nos jours, si mes yeux t'eussent vue,
 Avec tous les appâts dont le ciel t'a pourvue,
 Mon cœur n'eût point été léger.
 Mais mon sort me console, et pour ma gloire ordonne,
 Depuis que j'ai l'honneur d'embellir ta couronne,
 Que mes vives couleurs ne pourront plus changer.

(1) Arsenal, *Recueil Conrart*, in-4° XI, f° 1045. V. à la suite les vers composés par Arnauld, le poète carabin, et le quatrain final de Julie.

(2) C'est la date véritable, comme en témoigne l'acte suivant, cité par Jal dans son *Dictionnaire de Biographie et d'Histoire* (p. 882).

« J'ay donné permission à M. Ch. de Sainte-Maure, M^{is} de Montausier et à demoiselle Julie d'Angennes de se marier en la présence de M. l'évesque de Grasse ou autre évesque ou prestre dès le dimanche second de Juillet de cette présente année (1645) ce que depuis j'ay sceu avoir esté fait le 4^e du dict mois en la paroisse de Rueil comme il m'a apparu par l'attestation de M. l'évesque de Grasse signée de luy que j'ay rendue aux parties : Signé : Colombet.

Registres de Saint-Germain l'Auxerrois, n° 159.

Ta vie est sans soupçon aussi bien que sans crime.
Tu jouis dans la cour d'une parfaite estime.
Ta fortune est tranquille et tu te vois aimé
De tout ce que la France a de plus renommé.
Mais, illustre marquis, c'est par ton hyménée
Que ta haute vertu fut du ciel couronnée,
Et ce qui rend pour toi ce bien si précieux,
C'est qu'il eut cent jaloux sans faire un envieux.
Prends donc soin de tes jours et, possédant Julie,
Estime ta fortune et ta gloire accomplie,
Quitte un métier sanglant où préside l'horreur
Et si tu veux nourrir une noble fureur,
Que ce soit la fureur des divines Pucelles,
Dont tu connais si bien les beautés immortelles (1).

Ce fut encore pendant les travaux de l'Assemblée que Godeau fit paraître l'éloge de M. de Cordes, conseiller au Châtelet (2). Il louait dans un tableau d'une grande simplicité les qualités du Juge et les vertus du Chrétien. Il montrait quel zèle déployait le conseiller dans l'accomplissement de ses devoirs, quelle sévérité pour punir le crime, quelle adresse pour arranger les différends et terminer les procès, quelle charité pour les pauvres dont il aimait à défendre les intérêts, quelle bonté pour les prisonniers dont il tâchait d'adoucir la peine; enfin quelle réputation de justice il s'était acquise dans le public et parmi ses collègues du Châtelet.

Godeau venait ensuite aux mérites du chrétien. Il exaltait le zèle de M. de Cordes pour la réformation du clergé, son amitié pour les Froger, les Vincent, les Bourdoise, qu'il aidait de ses conseils dans la sainte œuvre qu'ils avaient entreprise. Il parlait de sa fidélité à suivre les

(1) *Poésies chrétiennes et morales* (1660), III, p. 91.

(2) *L'idée d'un bon magistrat en la vie et la mort de M. de Cordes, conseiller au Châtelet de Paris*, Paris, 1645.

offices de sa paroisse (1), où il eût voulu voir reflleurir l'ancienne splendeur du christianisme « par l'ordre des offices divins, par la richesse des ornemens et surtout par la fréquentation du peuple. » Il exposait la solidité de ses principes religieux, son horreur des Casuistes qu'il ne pouvait souffrir et dont il parlait toujours avec quelque émotion « comme de gens qui sans y penser et ayant de bonnes intentions, avoient corrompu la pureté du christianisme et donné des ouvertures dangereuses aux hommes charnels qui ne veulent pas marcher par le chemin étroit de l'Evangile qui aboutit néanmoins à la vie ; mais qui aiment mieux suivre la voye large quoyqu'elle conduise à la mort. » Et, après avoir fait l'éloge de son désintéressement, de son zèle pour la conversion des pêcheurs, il le représentait sur son lit de souffrance, édifiant tous ceux qui l'approchaient et donnant à tous le spectacle d'une mort admirablement chrétienne.

C'est par des ouvrages de ce genre, c'est par la prédication surtout que Godeau aimait à se rappeler au souvenir des Parisiens parmi lesquels ses affaires l'obligeaient à séjourner.

*
* *

Quand il en eut fini avec l'Assemblée du Clergé, il ne put retourner de suite dans son diocèse. Il voulait attendre l'issue du procès que les Vençois lui avaient intenté devant le grand Conseil, et ne partir qu'après avoir obtenu un arrêt définitif. Il ne faudrait pas croire pourtant qu'imitant de fâcheux exemples, Godeau profitât de son séjour à Paris pour nouer des intrigues, solliciter des faveurs ou se pousser à la Cour. L'indépendance de son caractère le rendait incapable de compromissions de cette sorte. Pour occuper ses loisirs, il se mit à écrire la vie de saint Paul,

(1) Saint-Merry, dont les Jansénistes avaient fait un peu leur asile.

qui était pour lui un sujet de méditations continuelles. L'ouvrage, achevé en 1647, parut avec d'élogieuses approbations des évêques de Montauban et de Châlons et était dédié aux prêtres qui se consacrent aux travaux des Missions (1).

En dehors de l'intérêt qui s'attache au personnage de l'Apôtre, ce qui fait pour nous le charme de ce petit volume, ce qui nous le rend préférable aux ouvrages semblables que Godeau publiera dans la suite, c'est la beauté simple du récit, l'émotion discrète, pourtant profonde, qui remplit ces pages où la figure du grand Apôtre nous apparaît dans sa vivante originalité.

Avec une admirable intelligence de son sujet, Godeau a compris qu'il suffisait de laisser parler les faits pour donner l'impression vraie de ces temps si féconds en merveilles. Plus tard, dans la *Vie de Saint Augustin*, de Saint Charles Borromée, il se mêlera aux luttes de doctrines, aux combats de partis; il fera ses réflexions sur les événements et sur les hommes et les jugera au nom des droits de l'histoire. Ici, rien de tel : l'animation n'est que celle du sujet, l'éloquence n'est que celle des choses. L'auteur s'efface entièrement de son œuvre; c'est à peine si un mouvement rapide, un mot jeté en passant trahit la présence de l'historien. Et qu'ajouter, en effet, à l'exposé si net et si précis des doctrines des Epîtres, au récit si simple et si saisissant des Actes des Apôtres? Qu'on veuille bien relire la page si sincèrement émue où Paul nous est représenté, conduit au rivage par les chrétiens d'Ephèse (2), et l'on conviendra sans peine que toute tentative d'y changer quelque chose, n'eût abouti qu'à diminuer la beauté réelle d'un pareil tableau.

(1) *Vie de Saint Paul*, in-12, Paris, 1647.

(2) *Act. Ap.*, cap. xx.

C'est le mérite de Godeau de n'avoir pas cherché à étendre la vie de l'apôtre en la chargeant d'inutiles commentaires. Un jour, il reprendra le même sujet pour en faire un poème. Mais, quelque talent qu'il y ait déployé, quelque éclat qu'on s'accorde à reconnaître à certains discours de son héros, il faut avouer pourtant qu'on ne retrouve plus au même degré cette impression de grandeur touchante, ce parfum de fraîcheur évangélique qui circule à travers les pages de la Vie de Saint Paul.

*
* *

Pendant que Godeau achevait son ouvrage, de graves nouvelles arrivaient de l'extérieur. En Espagne, l'invincible valeur de Condé échouait devant Lérida. Dans les Flandres, les ennemis, campés autour de Landrecies qu'ils assiégeaient, défiaient tous les efforts de l'armée royale et la forçaient à s'éloigner d'une ville qu'elle voulait délivrer. Sur le Rhin, les troupes de Turenne se mutinaient presque et refusaient d'avancer tant qu'on n'aurait pas payé l'arriéré de leur solde. Enfin, dans le congrès de Münster, les Impériaux, enhardis par nos insuccès, se moquaient ouvertement des propositions de nos ambassadeurs.

Ces pénibles nouvelles avaient à Paris un fâcheux retentissement. Les mécontents et tous ceux qu'irritait l'influence décidément triomphante de Mazarin, murmuraient hautement contre lui et le rendaient seul responsable de nos échecs. On le blâmait de n'avoir pas voulu la paix alors qu'il était possible de la faire glorieuse pour la France, et l'on répétait partout qu'il n'avait en vue que son intérêt personnel qu'il mettait avant l'intérêt général du royaume.

Ces plaintes et ces murmures inquiétèrent la régente qui fit exiler quelques-uns des mécontents, entre autres le comte de Fiesque et le satirique Sarrasin. Les évêques présents à Paris reçurent l'ordre de se rendre dans leurs

diocèses, et défense fut faite de parler des affaires de l'Etat.

C'était au commencement de juillet, et Godeau qui attendait tous les jours la décision du grand Conseil, ne se pressa pas d'obéir aux ordres de la Reine. Mal lui en prit. Le 12, une lettre de cachet lui enjoignit de s'éloigner de Paris sur le champ et de retourner dans sa ville épiscopale (1).

Cette fois, le prélat n'hésita plus. Mais, en partant, il écrivit à M. de Chavigny, ministre d'Etat, pour lui expliquer sa conduite et le prier de le justifier, s'il y avait lieu, auprès de la Reine et du Cardinal (2). Bien plus, il écrivait à Mazarin lui-même pour lui exposer les motifs qui l'avaient retenu à Paris et assurer Son Eminence de ses bonnes intentions.

Le cardinal lui répondit d'Amiens par le billet suivant : « Monsieur, les assurances que vous me donnez de votre affection par la lettre que vous m'avez écrite le 13^e de ce mois ne me sont pas nouvelles. Il y a longtemps que je vous tiens au nombre de mes amis et je n'ay jamais douté que vous n'en fussiez véritablement. L'ordre qui fut donné il y a quelque temps pour la résidence de MM. les Evesques procède d'un pur mouvement de piété de la Reyne et tant s'en faut que je retrouve à redire à vostre séjour à Paris que faisant dire un mot à S. M. du subject qui vous y

(1) V. *Lettres de Conrart à Félibien*. Lettre du 19 juillet. M^{me} de Motteville dit à ce propos : « L'évêque de Grasse, Godeau, qui a donné à notre siècle par ses beaux ouvrages des marques de sa piété et de la beauté de son esprit, pour quelque dégoût que le ministre eut de lui, reçut commandement d'aller résider dans son évêché, ce qui ne devoit pas déplaire à un homme de bien comme lui, ni être tenu pour un commandement injuste, étant fait une reine chrétienne aussi pieuse que la nôtre qui voyoit avec peine tous les jours tant d'évêques à Paris, ne songer qu'à se divertir, à faire bonne chère aux gens de la Cour : car ceux-là ne sont pas les pauvres qu'ils sont obligés de secourir. » *Mémoires*, t. 1, p. 359.

(2) *Aff. étr.* France, n^o 1712, f^o 232.

retient, je contribueray volontiers à luy en faire agréer la continuation (1). »

Mais il n'était plus temps, et Godeau qui était sur le chemin de Grasse, put du moins éprouver quelque consolation en lisant ces protestations d'amitié de la part du Cardinal. Il allait, d'ailleurs, trouver bien d'autres difficultés en rentrant dans son diocèse.

(1) *Aff. étr.* France, n° 1712, f° 232.

CHAPITRE V

I. — Les Antibois et les protestants s'agitent de nouveau. Godeau les fait rappeler à l'ordre.

Affaire du *Spoglio* (1650). Le Nonce de Turin fait saisir les revenus de Godeau dans le comté de Nice. L'évêque fait intervenir l'Assemblée du Clergé. L'Assemblée se plaint au roi et au pape et Godeau obtient satisfaction.

II. — Guerre du Semestre (1648-1650). Le comte d'Alais et le Parlement d'Aix. Troubles en Provence. Fidélité des habitants de Grasse. Lettre de Mazarin.

III. — Mort d'Angélique Paulet (1650). *Épître* de Godeau à M^{me} de Clermont. Emotion sincère. Félicitations des amis d'Angélique.

Godeau et M^{lle} de Scudéry. *Lettres* de M^{lle} de Scudéry à l'évêque de Grasse sur les événements de 1650 et 1651.

Godeau se décide à se rendre à Paris.

IV. — *La Paraphrase des Psaumes* (1648). La traduction des Psaumes avant le xvii^e siècle. Idées de Godeau sur la paraphrase, Extraits de ses Psaumes. Succès de sa traduction chez les protestants. Faiblesse de cette œuvre. Manque d'énergie et d'imagination. Louables intentions de l'auteur.

I

Les Antibois n'avaient pu se consoler de la perte de leur indépendance. Malgré la modération qu'avait tâché d'apporter Godeau dans l'exercice de ses fonctions nouvelles, les rebelles ne s'étaient jamais résignés à reconnaître son autorité. Tant que vécut Richelieu, ils n'avaient osé réclamer avec trop d'insistance, sachant bien que le terrible cardinal qu'irritaient les menées protestantes dans leur ville, n'était pas disposé à revenir sur un décret rendu à son instigation. Mais, quand le ministre eut disparu de la scène politique, ils conçurent quelque espérance de recouvrer leurs privilèges. Le succès des Cassinistes, réintégrés dans le monastère de Lérins à la demande du pape, n'était pas pour diminuer cette confiance. Aussi firent-ils d'instantes démarches auprès de la reine pour faire révoquer le brevet qu'avait obtenu l'évêque de Grasse en 1640.

Ils allèrent même plus loin. Pendant l'absence de Godeau, ils s'étaient entendus avec les Cassinistes de Lérins et avaient demandé la sécularisation du monastère pour en faire un chapitre dans Antibes. Les raisons qu'ils donnaient étaient spécieuses. « L'installation de l'abbé dans Antibes, ville royale, sera, disaient-ils, beaucoup plus utile pour la gloire et l'édification du peuple que dans une isle déserte où pour toute habitation il n'y a plus qu'une tour occupée en grande partie par les gens de guerre que le roi est obligé d'y tenir pour la conservation de la place : ce qui trouble les religieux dans leur ferveur régulière, qui doivent estre séparés de tout bruit et de tout tumulte. Ce qui, d'autre part, donnera de plus grandes consolations aux habitans que d'avoir la plus grande dignité et la continuation de la vicairie apostolique, ce sera plus encore la présence d'un abbé crossé et mitré, ce qui

les consolera de l'évêché qu'ils possédoient autrefois; Sa Majesté pouvant réunir à l'abbaye cette vicairie apostolique (1). »

Les protestants, de leur côté, mettant à profit la mort de Richelieu et les débuts pénibles d'un nouveau règne, recommençaient leurs agitations un instant calmées. Ils reprenaient ouvertement leurs assemblées et leurs prêches, et, par leurs discours audacieux, faisaient craindre à tout moment des désordres dans la ville.

Il suffit de rappeler aux protestants les édits antérieurs pour les faire rentrer dans le calme de l'obéissance. Il n'en fut pas de même des Antibois qui ne témoignaient aucune envie de se soumettre. Godeau avait appris toutes leurs menées en quittant Paris, et, n'attendant pas d'être rentré dans son diocèse, il avait écrit de Lyon à Chavigny, pour le mettre au courant de tout ce qui se tramait contre son autorité épiscopale, et le supplier de terminer enfin cette affaire. « Je voudrois, disait-il, qu'il vous plaise de vous en instruire à fond et par le rapporteur qui est un homme de probité irréprochable, vous verrez qu'on ne l'entend point et qu'on ne veut point la faire entendre. Je vous ay souvent protesté et je vous proteste encore que je n'y cherche ni intérêt, ni domination, ni honneur et que s'il vous plaist de chercher dans le Conseil tels Commissaires que vous voudrez, je m'en rapporteray à ce qu'ils jugeront et signeray l'arrest qu'ils auront concerté. »

Venant ensuite à la sécularisation d'un chapitre dans Antibes, il disait : « C'est une chose remplie de telles difficultés, pour ne pas dire impossible de la part de la Congrégation du Mont-Cassin et de la Congrégation de France qui ne le souffrira jamais et de la mienne encore et de mes successeurs que c'est vouloir se tromper soi-mesme que d'y

(1) *Arch. des Alpes-Maritimes*, Lérins, H. 73.

songer. Les moynes qui sont aujourd'hui à Lérins ne vallent guère, mais on y en peut mettre de bons et vous jugez aysément quels chanoines ils feront et la belle réformation de mœurs qu'ils apporteront dans Antibes. Saint-Honorat est le plus ancien monastère de France, le plus saint et le plus célèbre et le vouloir ruiner, après tant de siècles, est une chose à laquelle très asseurément vous ne voudrez pas contribuer (1). »

Sur le désir du ministre, Godeau, de retour à Grasse, entama des négociations avec les Antibois pour tâcher de les amener à une entente honorable. Mais ses efforts furent inutiles. Il s'adressa de nouveau à Chavigny pour lui dire qu'ayant usé de tous les moyens de conciliation il ne pouvait pourtant arriver à établir la paix désirée. « Je témoigne, ce me semble, le vouloir faire par les propositions que j'ay avancées. Mais je crains extrêmement que plus j'avance, plus mes partyes reculent et qu'ils n'abusent de vostre bonté et de ma facilité : ils auront asseurément tout le tort par une procédure et Dieu sera le juge des meilleures intentions et des uns et des autres (2). »

Il parut au ministre que les Antibois, dans cette affaire, faisaient preuve d'une mauvaise volonté manifeste, et des ordres sévères, expédiés de Paris, vinrent rappeler les rebelles à l'obéissance et couper court à toute manifestation nouvelle.

*
* *

Godeau ne trouvait pas moins de difficultés dans l'administration du diocèse de Vence. Il était dit que cette malheureuse annexion lui serait une source continuelle d'ennuis jusqu'au jour où, forcé par la nature des choses, il renoncerait à la poursuivre. Nous avons dit qu'une enquête de

(1) *Aff. étr.* France, n° 1712, f° 242.

(2) *Ibid.* n° 1713, f° 4.

commodo et incommodo avait été ordonnée par l'autorité, le 9 septembre 1647. De plus, le grand Conseil, appelé à statuer sur l'affaire, ne l'avait pas fait d'une façon définitive. Mais c'était tout ce que voulaient les Vençois pour le moment.

Cependant, en vertu d'un certain droit d'outre-monts, le *Spoglio*, le Nonce de Turin, avait fait saisir les biens que l'évêque possédait dans le comte de Nice, alors possession de la maison de Savoie (1). Le Nonce prétendait que l'évêché de Vence, n'étant pas définitivement annexé à celui de Grasse, il pouvait en user, à cet égard, comme c'était la coutume pour les bénéfices vacants. La chose n'était pas précisément exacte, puisque Godeau était muni du brevet du roi et pourvu des bulles d'annexion depuis 1644. On n'y regardait pas de si près à Turin.

Troublé dans la jouissance de ses revenus et ne voyant d'autre moyen de sortir d'embarras, l'évêque fit appel par devant la cour ducale de Nice, qui, donnant tort au Nonce, maintint Godeau dans tous ses droits. Le Nonce ne l'entendait pas ainsi. Il cita l'évêque de Grasse à comparaître devant lui « afin d'estre condamné à se désister de la jouissance de ses biens et se voir déclaré avoir encouru les peines portées par bulles et constitutions des Papes pour s'estre pourveu devant des juges laïcs et s'estre opposé à la levée desdits revenus (2). »

Godeau ne voulait pas céder pourtant devant les menaces venues de Turin. Il prit le parti de s'adresser à l'Assemblée générale du Clergé qui se tenait alors à Paris. L'Assemblée, mise au courant par l'archevêque d'Embrun, métropolitain de l'évêque de Grasse, jugea que la procédure suivie par

(1) Plusieurs villages, Gattières, Bouyon et le hameau des Deux-Frères qui pour le spirituel faisaient partie du diocèse de Vence, se rattachaient pour le temporel au duché de Savoie.

(2) *Procès-verbal de l'Assemblée du Clergé de 1650*, p. 64.

le Nonce de Turin « estoit contraire aux droits du royaume et aux privilèges de l'Eglise gallicane; que les ordres de l'Estat et les usages de l'Eglise de France ne permettent point que les évêques soient cités hors du royaume; que la citation estoit nulle de soy parce qu'elle estoit d'une personne qui n'estoit point de la juridiction de Mgr le Nonce de Turin (1). »

Le 22 juin, l'affaire revenant en discussion, l'Assemblée décida qu'on écrirait à l'évêque de Grasse pour l'encourager à défendre ses droits. La lettre, dressée aussitôt par l'archevêque d'Embrun, fut approuvée dans la séance du 27 juin. On y lisait : « Nous avons examiné les fondemens de la citation de M. le Nonce, et, après une longue discussion, nous avons jugé qu'elle blesse les libertés de l'Eglise gallicane, c'est-à-dire qu'elle viole également l'ancien droit de toutes les Eglises, les canons des Conciles, les statuts des Saints Pères et particulièrement les décrets du Concile de Trente. Vous pouvez connoître facilement de ce discours qu'il y auroit lieu de se servir de moyens capables de réprimer les entreprises de cette nature. Nous avons estimé toutefois pour conserver en la personne du ministre de S. S. le respect deu au Saint-Siège où réside le centre de l'Unité catholique que les voyes de la douceur seroient plus convenables à l'esprit de charité et mesme plus avantageuses pour vostre service (2). »

Des explications furent, en effet, demandées au Nonce de Turin par l'intermédiaire du Nonce de Paris. La réponse fut lue en pleine Assemblée dans la séance du 5 août, et comme quelques passages parurent peu respectueux pour la Compagnie, on fit faire à Turin de nouvelles plaintes (3).

L'Assemblée alla jusqu'à s'adresser au pape qu'elle fai-

(1) *Procès-verbal*, p. 97.

(2) *Ibid.* p. 90.

(3) *Ibid.* p. 210.

sait juge du différend. Il était dit dans la lettre que fut chargé d'écrire l'évêque de Comminges que Godeau, en s'adressant à la cour ducale de Nice, n'avait pas eu le choix du tribunal, qu'il était donc dans son droit. Le Saint-Père était humblement supplié de faire cesser le scandale d'un Nonce exposant la dignité épiscopale à la risée des impies (1).

Ce n'est pas tout. L'Assemblée porta ses plaintes jusqu'au pied du trône, et le roi voyant qu'il y allait de son autorité ordonna à son ambassadeur à Rome, le Bailli de Valençay, d'agir avec énergie dans l'intérêt de l'évêque de Grasse (2).

Des instructions dans le même sens furent adressées également à notre ministre à Turin et au procureur général du Parlement de Toulouse (3).

Devant ces démarches officielles, si fermement appuyées par le roi et par l'Assemblée du Clergé, le Nonce de Turin ne crut pas devoir résister davantage. Averti par la cour de Rome, il renonça à ses prétentions, fit des excuses à l'évêque de Grasse et tout rentra dans l'ordre accoutumé (4).

II

Les horreurs de la guerre vinrent encore augmenter les embarras qu'éprouvait notre évêque. Depuis la reprise des

(1) *Ibid.* p. 407. L'Assemblée qui, dans cette affaire, soutint Godeau avec tant d'énergie recevait bientôt de lui à propos des démêlés de l'archevêque de Sens avec les Jésuites, une longue lettre où le prélat s'élevait contre les religieux. L'Assemblée la trouva si belle qu'elle la fit insérer au Procès-verbal, p. 408.

(2) *Aff. étr.* France, n° 1715, f° 353.

(3) *Ibid.*

(4) Pas pour longtemps pourtant. Dès 1653, Godeau était encore en procès avec le nonce et le duc de Savoie. Il s'agissait de l'exercice de ses droits épiscopaux dans le village de Gattières et d'une contestation au sujet des limites des deux territoires. Le prélat dut même aller une fois à Turin : mais moins heureux qu'en 1650, il n'obtint rien. *Arch. des Alpes-Maritimes.* Ev. de Vence. G. 37.

îles de Lérins, rien de vraiment sérieux ne s'était passé en Provence. Il y avait bien eu des démonstrations menaçantes sur la frontière, des paniques subites causées par l'irruption des Maures sur quelque point solitaire de la côte, des soulèvements partiels excités par d'audacieux meneurs qui s'entendaient à jeter le trouble parmi ces populations facilement impressionnables. Mais ces tentatives n'avaient réussi qu'à demi, et la tranquillité, un instant compromise, n'avait pas tardé à renaître.

Il s'agissait de bien autre chose vers la fin de 1648. C'était un usage consacré dans l'ancienne monarchie, où les charges étaient vénales, de créer de temps en temps des offices nouveaux pour augmenter les revenus de l'Etat. Les guerres continuelles, soutenues sous le ministère de Richelieu, avaient épuisé le trésor public et l'on en était réduit à toute sorte d'expédients pour le remplir. Naturellement, on songea au remaniement des charges. La Provence ne fut pas oubliée. Déjà, en 1638, des présidiaux avaient été établis à Aix, Draguignan et Forcalquier. Cette création n'avait eu aucun succès, et, à la demande générale, les présidiaux avaient été supprimés et remplacés en 1641 par une chambre des Requêtes qui, destinée à faire partie du Parlement, devait avoir pour attribution de juger en premier ressort les causes des privilégiés. Ce fut une source de difficultés entre la Chambre nouvelle et le Parlement, qui se plaignait, avec raison d'ailleurs, qu'on empiétât sur son autorité.

Les choses, pourtant, allèrent tant bien que mal jusqu'en 1648, époque à laquelle la chambre des Requêtes fut abolie à son tour et remplacée par ce qu'on appella le *Semestre*, sorte de magistrature qui, pendant six mois de l'année, devait être investie de toutes les attributions et de toute l'autorité du Parlement. Ce dernier, voyant ainsi son pouvoir limité, refusa d'enregistrer l'édit de création et le gou-

verneur de la Provence dut lui-même se présenter et faire enregistrer l'édit d'office. Au nom du roi, il cassa même plusieurs magistrats récalcitrants. C'était la lutte à brève échéance.

Elle éclata bientôt, en effet, à la suite de l'assassinat commis sur la personne d'un membre du Parlement nouveau. Le comte d'Alais fit entrer des troupes dans Aix et des désordres assez graves se produisirent. Le calme néanmoins était revenu quand, en janvier 1649, les Parlementaires, redoutant le voisinage des troupes du gouverneur et encouragés d'ailleurs par les événements de Paris, soulevèrent le peuple. Cette fois, le gouverneur, pris à l'improviste, fut gardé prisonnier dans la ville et ne fut relâché que lorsque le Semestre, cause du tumulte, eut été aboli.

Le 27 mars, le gouverneur était libre, mais il jurait de se venger. Il fit venir des troupes du Dauphiné, et, en juillet, il se dirigea sur Aix, ravageant tout sur son passage. Aux diverses propositions qui lui furent faites, il ne voulut rien entendre. Il fallut que la reine, avertie, envoyât M. de Valençay avec une paix toute faite qui était imposée au gouverneur et au Parlement (1).

Comme bien l'on pense, ces troubles s'étaient fait sentir dans toute la province. Il n'y avait pas de si petit village qui ne prît part à la querelle. Les deux villes épiscopales de notre évêque suivirent plus ou moins le mouvement. Les Vençois, tout dévoués aux Parlementaires (2), furent cruellement maltraités par les troupes du gouverneur. Le régiment de Modane qui pénétra dans la ville eut licence de traiter les habitants à sa guise. Il commit des atrocités.

(1) Sur la guerre du Semestre, voir Bouche. *Histoire de Provence*. Pitton. *Histoire d'Aix*. — *Revue historique*. Année 1876. tome II.

(2) C'était encore une façon de protester contre Godeau qui était naturellement du côté du Gouverneur.

On pendait les enfants par la langue, et on les présentait au feu pour leur faire découvrir l'endroit où leurs parents avaient caché leurs économies : si grandes étaient la fureur et l'avarice du soldat.

A Grasse, on eut moins à souffrir. Le parti du gouverneur y était en majorité et Godeau était d'ailleurs l'ami personnel du comte d'Alais. Avec l'aide des consuls et des principaux citoyens, l'évêque réussit à maintenir le calme et à prévenir toute tentative de révolte.

Godeau ne voulut pas que la conduite des consuls et des habitants demeurât sans récompense. Il se fit un devoir de la signaler à l'attention de la reine et le Cardinal lui répondit en son nom. « La reine avoit esté déjà avertie du bon devoir qu'avoient rendu les consuls et les habitants de la ville de Grâce sur l'occasion de la dernière émotion survenue en la ville d'Aix ; je n'ay pas laissé de luy en confirmer l'assurance en luy faisant voir la lettre que vous luy avez écrite en leur nom et au vostre et S. M. leur ayant déjà témoigné le gré de la satisfaction qui luy en vient par une lettre expresse qui leur a esté adressée, vous leur pouvez encore témoigner de nouveau qu'elle aura encore le souvenir de leur zèle et fidélité pour leur donner des marques de sa protection, de sa bonne volonté en toutes rencontres (1). »

Ce témoignage si flatteur était bien fait pour maintenir dans le devoir les habitants de Grasse. Pourtant au commencement de 1650, quelques esprits remuants voulurent renouveler le désordre et tentèrent de soulever la ville contre les consuls et contre l'évêque. La répression ne se fit pas attendre. La reine fit écrire aussitôt aux consuls et à l'évêque pour les prier de se concerter ensemble et de prendre les moyens de calmer le tumulte et de remettre

(1) *Aff. étr. France*, n° 1715, f° 42.

les choses dans l'état où elles doivent être pour le bien du royaume (1).

Des mesures rigoureuses furent prises en effet par l'autorité. Les séditeux, sévèrement punis, durent cesser leurs menées inutiles et l'évêque put se flatter d'avoir, une fois encore, rendu la paix à sa ville épiscopale.

Mais Godeau avait eu fort à souffrir personnellement pendant ces derniers troubles. Quelques séditeux du parti du Parlement l'avaient indignement attaqué dans sa réputation. Le prélat avait porté plainte à Aix. Mais le Parlement, qui n'était pas fâché sans doute d'humilier un ami du comte d'Alais, lui avait refusé toute justice en couvrant les coupables de son autorité. Ceux-ci, se voyant assurés de l'impunité, ne gardèrent aucune mesure. Un jour, ils tirèrent des coups de pistolet dans les fenêtres de l'évêque, tuèrent plusieurs de ses domestiques et plantèrent des potences devant sa porte (2).

Ces excès furent aussitôt l'objet d'une *Remontrance* de la part des évêques, gentilshommes et particuliers de Provence qui réclamèrent justice en faveur de l'évêque de Grasse (3). Mais Godeau ne se montrera satisfait que lorsque dans un discours énergique, il aura dénoncé lui-même au roi et à la reine régente les abus de pouvoir commis par les parlements (4).

III

C'est une nécessité en même temps qu'un attrait pour l'historien de Godeau, de passer sans cesse de l'évêque tout entier à son devoir, au fond de la Provence, à l'homme

(1) *Aff. étr.* France n° 1715 f° 279.

(2) *Ibid.* n° 1717 f° 300.

(3) *Ibid.*

(4) V. au chapitre suivant la *Remontrance* faite au roi par Godeau contre le parlement de Toulouse.

demeuré fidèle aux amitiés mondaines, contractées jadis dans les salons de Paris (1). Nous venons de montrer le prélat défendant ses droits épiscopaux contre les récalcitrants d'Antibes, s'opposant avec énergie aux entreprises du Nonce de Turin, enfin, s'efforçant, au milieu des troubles civils, de maintenir l'ordre parmi ses diocésains. Nous allons le voir maintenant veillant au chevet d'Angélique Paulet qui se meurt ou correspondant familièrement avec Madeleine de Scudéry qui lui donne des nouvelles de la capitale.

Vers la fin de l'été de 1650, M^{me} de Clermont avait emmené, en son château d'Entraques, près de Toulouse, M^{ll} Paulet pour lui faire prendre un peu de repos (2). Depuis quelque temps déjà, la santé d'Angélique donnait de sérieuses inquiétudes à ses amis. En février, M^{lle} de Scudéry écrivait à Godeau : « Je ne puis me résoudre à ne point vous parler de M^{lle} Paulet dont les maux me touchent encore plus que les affaires publiques, quoique l'amour de la patrie soit bien avant dans mon cœur. Je veux pourtant espérer que vos prières lui feront obtenir la santé de Celui seul pour qui il n'y a pas de maux incurables (3). »

Nous avons déjà fait allusion à la profonde intimité qui s'était établie entre Godeau et la belle Angélique. Cette intimité avait survécu à la conversion si sincère du jeune homme, mais, en même temps, il s'y était glissé quelque

(1) Au printemps de l'année 1648, Godeau reçut la visite de l'abbé de Saint-Nicolas et de son neveu l'abbé Arnauld qui revenaient de Rome. « Nous primes le chemin de Grasse pour y voir M. l'évêque (l'illustre M. Godeau) qui a rendu ce petit coin de terre si célèbre par ses beaux vers, mais plus encore par le bon exemple de sa vie. Il nous y reçut avec toute la joie et l'affection d'un ancien ami qui n'étoit pas accoutumé à y en voir de ceux qu'il avoit laissés à Paris. Nous nous y délassâmes trois ou quatre jours avec toute la satisfaction possible. » *Mémoires de l'abbé Arnauld*. Coll. Petitot 2^e série vol. xxxiv p. 275.

(2) En 1650 et non en 1651 comme le dit Tallemant dans son *Historiette d'Angélique Paulet*.

(3) Lettre de Mademoiselle de Scudéry, 22 février 1650.

chose de pur, de calme, de chrétien, en un mot, bien fait pour désarmer la malignité publique (1). C'est du moins l'impression qu'on éprouve en parcourant les lettres si simplement belles où l'évêque de Grasse donne à M^{lle} Paulet les conseils de son expérience et de son amitié (2). C'est le langage d'un sage directeur à sa fille spirituelle; c'est la voix grave du prêtre parlant à la conscience parfois timorée du fidèle; c'est l'entretien de deux âmes qu'unissaient les mêmes sentiments de foi, d'espérance et de sainte charité.

Angélique Paulet se souvenait sans doute de ces sages leçons, quand elle faisait prier l'évêque de Grasse de venir à son chevet pour l'aider à bien mourir. Lorsque, après un long voyage, Godeau entra dans cette demeure où la mort allait bientôt pénétrer à son tour, la mourante était calme, joyeuse même. Une sorte de douce sérénité, de pieuse allégresse paraissait sur son visage, et cette vue consolait un peu l'ami que sa disparition allait plonger dans la douleur. C'est Godeau qui nous l'apprend lui-même dans ses vers :

De lui voir endurer de si vives douleurs,
Sans jeter un soupir et sans verser des pleurs,
D'entendre de sa bouche, au lieu de tristes plaintes,
Au plus fort de ses maux, des paroles si saintes,
C'est ce qui me ravit, c'est ce qui me surprend,
C'est ce qui montre un cœur aussi pieux que grand.
Elle ne pleure point et je verse des larmes;
Elle est dans l'assurance et moi dans les alarmes.
Elle chante, elle rit pendant que je la plains.
Sa mort est son souhait et c'est ce que je crains (3).

(1) Ce qui n'empêchait pas l'abbé de la Victoire d'appeler Angélique Paulet M^{me} de Grasse. V. Tallemant, *Historiette d'Angélique Paulet*.

(2) V. *Lettres de Godeau*, p. 46, 64, 84, 176, 207 et 215.

(3) Epître au R. P. Hercule. *Poésies chrétiennes*, t. III, p. 66.

Tout finissait, hélas ! après quelques jours, et Godeau, l'âme inconsolable, reprenait le chemin de Grasse après avoir rendu les derniers devoirs à l'amie fidèle qu'il venait de perdre.

Bientôt sa douleur jaillit en des vers émus qui sont assurément parmi les meilleurs qu'il ait composés (1). C'est un cœur brisé qui gémit et s'épanche, mêlant à la plainte je ne sais quelle mélancolie chrétienne, qui la tempère et l'adoucit. L'élégie dédiée à M^{me} de Clermont serait à citer tout entière (2).

Godeau voudrait faire une peinture fidèle, fixer le souvenir de celle qu'il a perdue, mais, dit-il,

Mais à peine ma main touche-t-elle la toile
Que dessus mon esprit la douleur jette un voile
Et que mon œil couvert d'un nuage de pleurs
Ne voit plus ni dessin, ni toile, ni couleurs.

Et revenant, par la pensée, au temps de sa jeunesse, alors que pour la première fois il la rencontra chez M^{me} de Clermont, le poète se laisse aller à ses souvenirs.

Dès la première fois que chez vous je la vis,
Mon esprit fut charmé, mes sens furent ravis.
J'eus les yeux éblouis de sa vive lumière
Et la trouvant d'abord et si douce et si fière,
Elle fit dans mon âme en ce bienheureux jour
Presque au même moment naître et mourir l'amour.

Qui pourrait dire la beauté de sa voix merveilleuse ?

Les savants rossignols qui lorsque la froidure
Fait place dans nos champs à la jeune verdure,
Dès la pointe du jour entretiennent les bois
Des concerts inconnus de leurs charmantes voix
Se taisant pour l'entendre et chantant après elle,
La dispute pour eux fut bien souvent mortelle.

(1) V. ce qu'en dit Cousin. *Hist. de la Société polie*, t. 1, p. 362.

(2) Épître à M^{me} la marquise de Clermont d'Entraques. *Poésies chrétiennes*, t. III, p. 75 et seq.

Il serait plus difficile encore de louer, comme il convient, les qualités de son cœur.

On n'a plus vu de cœur plus ferme ni plus grand,
Rien ne la surprenait de ce qui nous surprend,
Sa générosité passait sa destinée,
Sur le trône royal, elle paraissait née.
Et bien que ses amants qui s'efforçaient en vain
D'adoucir la rigueur de son chaste dédain,
La nommassent souvent la lionne sauvage,
Elle était moins lionne en fierté qu'en courage.

Tant de grâce, tant de vertu, ne pouvait être montré plus longtemps au monde qui n'en était pas digne.

O monde corrompu, tu ne méritais pas
De jouir plus longtemps de ses rares appâts.
Il fallait qu'Angélique allât avec les Anges
Chanter de l'Eternel les célestes louanges,
Et laissant de l'exil le malheureux séjour
Devint dans la Patrie un astre de sa Cour,
Mais qu'avant que de luire à sa Cour immortelle
Ce bel Astre a souffert une éclipse cruelle !
Que d'horribles douleurs ont rompu les accords
Qui joignaient sa belle âme à son aimable corps !

Et après avoir, une fois encore, raconté cette fin douloureuse, supportée avec tant de calme et d'héroïsme, le poète termine.

Je voudrais que toujours on parlât d'Angélique,
De son esprit charmant, de son cœur héroïque,
Et cet aimable nom à l'ouïr seulement
Me déchire le cœur d'un horrible tourment.
Ainsi pour mon repos à moi-même contraire,
Mon cœur sans s'affliger ne se peut satisfaire,
Il se plaint de son mal et fuit la guérison,
Il craint de raisonner et cherche la raison.

Ainsi chantait la muse attristée de notre poète. Quand les amis d'Angélique entendirent à Paris la lecture de ces

vers, ce ne fut qu'un cri de louange et d'admiration. La sincérité de l'accent, la fidélité de la peinture firent revivre un instant la douleur commune, et tout le monde pensait comme M^{lle} de Scudéry qui écrivait à Godeau. « Il faut que je vous dise que les vers que vous avez envoyés à M^{me} de Clermont m'ont fait verser plus de larmes qu'ils n'ont de syllabes. Il me semble qu'en vous dépeignant la douleur qu'ils ont excitée dans mon cœur, c'est en faire l'éloge. En effet, vous représentez si bien cette merveilleuse fille qu'on peut assurer que jamais portrait n'a si bien ressemblé que celui que vous avez fait d'elle (1). »

*
* *

Nous venons de nommer M^{lle} de Scudéry. Elle fut, elle aussi, une des meilleures amies de notre évêque qui l'avait rencontrée vers 1640 dans les salons de M^{me} de Rambouillet (2). Ils furent vite en commerce d'esprit et, dès 1641, nous les trouvons en correspondance régulière (3).

De 1644 à 1647, M^{lle} de Scudéry fit avec son frère un séjour à Marseille (4), et il est permis de croire qu'une fois ou l'autre, elle dut pousser jusqu'à Grasse pour faire visite au prélat qui de son côté se montrait de temps en temps à Marseille (5). L'intimité s'était donc accrue quand Madeleine revint à Paris, et c'est d'elle souvent que Godeau reçoit les nouvelles de la capitale.

Or, en l'année 1650, un grave événement vint fournir aux deux amis une ample matière à correspondance. Au

(1) Lettre de M^{lle} de Scudéry à Godeau, 4 octobre 1650.

(2) Ce fut, en effet, vers cette date que M^{lle} de Scudéry put paraître chez M^{me} de Rambouillet. V. Rathery et Boutron dans leur *Etude sur M^{lle} de Scudéry, sa vie et sa correspondance*, p. 14. Nous savons qu'en 1640 Godeau était à Paris.

(3) V. *Lettres de Godeau*. Lettre à M^{lle} de Scudéry, p. 200.

(4) G. de Scudéry fut nommé gouverneur de N.-D. de la Garde en 1642, ne prit possession qu'en 1644 et revint à Paris en 1647.

(5) V. Lettre de M^{lle} de Scudéry à M^{lle} Paulet (13 mai 1645). *Recueil Conrart*, in-4°, X. f° 145 et Rathery et Boutron, p. 186.

sortir de la Fronde où il s'était montré le protecteur officiel du trône, Condé n'avait pu triompher sans orgueil. Sa hauteur vis-à-vis de la royauté qu'il venait de sauver, ses impertinences à l'endroit de Mazarin qu'il ne pouvait souffrir, ses avances non déguisées aux mécontents, dont le cortège sans cesse grossissant annonçait sa nouvelle fortune, faisaient craindre qu'il ne devînt un chef de parti d'autant plus redoutable pour le trône qu'il en avait paru jusque-là le plus intrépide soutien. Pendant qu'on se demandait ce qu'allait faire la Cour, on apprit tout à coup que le Cardinal avait fait arrêter le vainqueur de Rocroi et que, redoutant également les audaces des princes de Conti et de Longueville, il les avait fait conduire tous les trois au donjon de Vincennes (1).

On devine si l'émotion fut grande parmi ceux qui, comme Godeau et M^{lle} de Scudéry, se faisaient remarquer par leur attachement à la maison de Condé. Nous n'avons pas les lettres de Godeau à M^{lle} de Scudéry, mais, en revanche, nous possédons les lettres de cette dernière à l'évêque de Grasse (2) et, bien qu'elle prétende n'avoir aucune des qualités nécessaires pour rendre cette correspondance agréable (3), il est juste de reconnaître qu'elle y fait preuve d'un talent vraiment remarquable. « Sans mentir, Monsieur, lui écrit-elle le 22 février, le renversement de la Maison de M. le Prince et de celle de M. de Longueville est une étrange chose; car on voit tant d'innocence et de persécution ensemble qu'il n'est pas possible de n'être pas touché de leur malheur. M. le Prince s'est trouvé partout l'âme plus grande que son infortune, car, depuis qu'il est

(1) Le 18 janvier 1650.

(2) Ces lettres ont été publiées pour la première fois par Mommerqué en 1835 d'après des copies provenant du président de Mesnières. Elles ont été reproduites par MM. Rathery et Boutron dans leur étude sur *M^{lle} de Scudéry, sa vie et sa correspondance*, p. 210, 246.

(3) Lettre du 22 février 1650.

prisonnier, il n'a pas dit une parole indigne de ce même cœur qui lui a fait gagner quatre batailles et acquérir tant de gloire. »

Quand les Princes sont tirés de Vincennes pour être conduits à Marcoussis (29 août), M^{lle} de Scudéry, qui vient de lire le poème de la *Grande Chartreuse*, écrit à son correspondant. « Mais, Monsieur, puisque vous faites si bien toutes choses et que vous représentez également bien les cours les plus superbes et les déserts les plus sauvages, je voudrois que vous pussiez voir ce que je vis hier : je veux dire la prison de M. le Prince afin que vous pussiez laisser à la postérité une parfaite image de ce héros. » Et elle parle de la foule à qui on montre « le lieu où il dormoit, celui où il mangeoit, l'endroit où il avoit planté des œillets qu'il arrosoit tous les jours et son cabinet où il rêvoit quelquefois et où il lisoit souvent. Enfin on va voir cela comme on va voir à Rome les endroits où César passa autrefois en triomphe. »

Une autre fois, elle lui parle de l'entrevue de la reine et de M^{me} la Princesse, « entrevue qui a tellement épouvanté toute la Fronderie qu'il est aisé de juger que vous aviez raison de dire que si le lion rugissoit en liberté, il feroit fuir tous ses ennemis. » Et elle lui envoie les quatre vers qu'elle avait eu la hardiesse de graver sur la pierre où M. le Prince soignait ses œillets (1).

La captivité se prolonge et M^{lle} de Scudéry s'étonne, elle s'inquiète. Elle écrit le 4 novembre : « Cependant les pauvres prisonniers sont toujours entre l'espérance et la crainte et les choses sont présentement en tel état qu'on ne sait ce que l'on doit penser, car enfin on voit que tout le

(1) On connaît ces vers déjà cités par M^{me} de Motteville :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles
Et ne t'étonne point si Mars est jardinier.

monde fait le contraire de ce qu'il devoit faire. » Enfin les Princes sont transférés au Havre. M^{lle} de Scudéry s'indigne presque. « Je vous avoue que quand je vois ce gagneur de batailles et ce preneur de villes qui a sauvé trois fois l'Etat, aller, de prison en prison, j'en ai une compassion étrange. Il a reçu cette nouvelle avec sa constance ordinaire : il fit même une raillerie délicate sur ce que c'est M. le comte d'Harcourt qui les escorte avec mille hommes de pied et cinquante chevaux (1). »

Cette correspondance ne contient pas que des nouvelles des Princes. M^{lle} de Scudéry parle en passant des différents personnages de la Fronde et souvent en quelques lignes qui font tableau. Le *Roi des Halles* sort de chez la reine. « En sortant, il rencontra sur l'escalier le Cardinal qui montoit. Ils se saluèrent comme des gens qui craindroient de s'enrhumer, car on assure qu'ils enfoncèrent plutôt leurs chapeaux qu'ils ne les levèrent : il est vrai qu'ils passèrent si vite qu'ils n'eurent pas le loisir de s'observer longtemps. »

Elle donne au prélat les nouvelles du jour. Elle dit le nombre de carrosses arrêtés au milieu de Paris par MM. les voleurs. Elle analyse l'oraison funèbre de M^{me} la Princesse de Condé, prononcée par l'évêque de Vabres, mais elle a remarqué surtout que l'orateur fit une allusion courageuse aux captifs. Elle énumère le nombre de plats parus sur la table du premier Président dans un dîner offert au comte d'Alais. « Il y avoit quatorze potages, quatorze plats de

(1) Cette raillerie consiste dans ces six vers que fit M. le Prince.

Cet homme gros et court
Si connu dans l'histoire,
Ce grand comte d'Harcourt
Tout couronné de gloire,
Qui secourut Casal et recouvra Turin,
Est maintenant recors de Jules Mazarin.

poissons entre lesquels on compte un saumon de douze pistoles et une carpe de huit. Jugez du reste (1). »

Enfin il n'est pas jusqu'aux plaisirs du jeune roi qu'elle ne juge devoir intéresser son lointain correspondant. « Le Roi a dansé un méchant ballet ces jours passés, quoique c'eût été de fort bonne grâce. Il le redonna hier pour la troisième fois. Cela me fait ressouvenir de ces petits oiseaux qui chantent si bien, et qui se réjouissent, quoiqu'ils soient prisonniers dans leurs cages; car enfin ce pauvre jeune Roi est présentement plus prisonnier qu'eux. »

M^{lle} de Scudéry ne s'intéressait pas moins à la santé du prélat dont elle s'informait avec beaucoup de sollicitude. « Souffrez, s'il vous plaît, lui écrivait-elle, que je prenne toute la part que je dois aux maux de votre esprit et de votre corps. Pour les premiers, je ne pense pas que vous ayez besoin d'autre médecin que de vous-même; mais pour les autres, je pense que vous auriez besoin de venir trouver à Paris quelque remède à vos maux (8 septembre 1650). » Elle revient encore plus tard sur le désir qu'elle a de le voir dans la capitale. « Plût à Dieu qu'au lieu de vous écrire, je vous pusse entendre. Tous vos amis disent qu'il est à propos que vous veniez ici (2 mars 1651). »

C'était aussi le vœu de notre évêque. Ce n'est pas qu'il se laissât guider par le seul motif de complaire à ceux qui souhaitaient sa présence. Il avait pour principe de ne jamais quitter son diocèse sans raison sérieuse. Mais il fallait en finir avec l'affaire de l'union toujours pendante de Grasse et de Vence. Il était de toute importance pour son repos et pour le repos de son Eglise ou bien que l'annexion fût proclamée définitive et sans appel ou bien que la désunion fût déclarée sans plus de retard. Il se résolut donc à partir pour Paris où nous le retrouverons bientôt.

(1) Après la guerre du Semestre, le comte d'Alais avait été mandé à Paris pour fournir des explications.

IV

En 1648, au plus fort de ses démêlés avec les Antibois, Godeau faisait paraître la *Paraphrase des Psaumes de David*, traduits en vers français (1). Cette œuvre considérable, à laquelle il ne consacra pas moins de quinze ans, acheva d'établir sa réputation de poète sacré.

La traduction des Livres saints ne fut pas chose inconnue pendant le moyen âge. Mais l'Eglise surveillait toujours, avec un soin jaloux, les travaux de ce genre où l'erreur se glissait souvent, à l'insu même du traducteur, et dont l'hérésie se fit plus d'une fois une arme de protestation contre l'orthodoxie officielle.

Quand vint le xvi^e siècle, la Réforme, ayant supprimé la plupart des cérémonies liturgiques, comme entachées d'idolâtrie et d'impiété, n'imagina rien de mieux, pour captiver l'attention de ses fidèles, que de leur faire chanter des psaumes en langue vulgaire. Excités par l'exemple de leurs adversaires, les catholiques, de leur côté, se mirent à traduire les cantiques du roi-prophète, et, de cette ardeur commune aux uns et aux autres, naquirent quelques œuvres qu'on ne saurait passer sous silence (2).

On sait quel succès obtinrent les Psaumes de Marot qu'on fredonnait jusqu'à la Cour. On accorde à cette version le mérite, assez grand d'ailleurs, d'être à peu près fidèle. « Mais le traducteur, dit Sainte-Beuve, écrivit bien l'esprit le moins biblique et l'humeur la moins calviniste qu'il y eût au monde (3). » Qu'est-ce, en effet, que la gentillesse et la naïveté pour représenter la majesté des Ecri-

(1) In-4°, Paris, chez Camusat et P. le Petit.

(2) Sur les diverses traductions des Psaumes en vers français, voir L. Arnould, *Racan*, Histoire anecdotique et critique de sa Vie et de ses Œuvres, chap. xvi, p. 384 et seq.

(3) *Tableau de la poésie française au xvi^e siècle* (1643), p. 24.

tures, la hardiesse et la vivacité de la poésie orientale?

Avec une énergie plus grande et une foi plus robuste, Bèze est inférieur à Marot pour l'élégance de la traduction; il a montré plus de conviction que de talent dans ses Psaumes.

Les traductions catholiques de Desportes, de Bertaut et de du Perron obtinrent quelque faveur en leur temps. Il y a plus de grâce naïve dans Desportes (1), plus d'onction réelle dans Bertaut, plus de simplicité énergique dans le cardinal du Perron. Mais la langue trop imparfaite de l'époque n'a pu conférer à ces divers ouvrages le mérite de la durée.

Le dix-septième siècle, qui vit une si belle renaissance religieuse, fut plus favorable qu'aucun autre à ce genre de littérature sacrée. Malherbe imprima là sa marque en quelques stances d'une harmonie forte et sévère. Puis, ce fut un déluge de paraphrases, de versions, de traductions qu'il est impossible de mentionner ici. Pour nous en tenir aux poètes, citons la traduction de Michel de Marillac, parue en 1625 et rééditée en 1632; la *Paraphrase sur les sept Psaumes* par Bois-Robert (1627) et par Racan (1631); les *Psaumes* de G.-N. Frénicle (1629); les *Psaumes Graduels*, par Porchères d'Arbaud (1631); enfin les *Psaumes de David*, paraphrasés par Desmarets en 1640.

Au lendemain de sa conversion, Godeau s'était mis à travailler sur le texte du Prophète. Mais ce n'est que dans la Préface de 1648 qu'il nous a exposé ses idées sur la paraphrase des Psaumes et la marche qu'il a suivie dans son propre travail. Après avoir fait l'éloge de la beauté des Psaumes, il déclare que s'il eût considéré toute la difficulté de l'entreprise, il n'eût jamais commencé sa paraphrase. « Mais j'ay fait, dit-il, comme ceux qui montant dans un

(1) C'est de Desportes que Malherbe disait crûment que « son potage valait mieux que ses Psaumes ». Tallemant, *Historiette sur Malherbe*.

vaisseau pour se promener le long du rivage, sont insensiblement emportez en haute mer. De temps en temps, j'ay entrepris la version de quelques Pseaumes pour me divertir; peu à peu le nombre s'en est accru et voyant que j'en avois fait la moitié, je me résolus de fournir le reste de la carrière. » Godeau avoue que Richelieu lui même l'exhorta à travailler sur un semblable sujet.

Mais un encouragement plus pressant lui vint de cette pensée que son œuvre pourrait être utile aux fidèles. « Ceux dont nous déplorons la séparation de l'Eglise, dit-il, ont rendu la version dont ils se servent célèbre par les airs agréables que de doctes musiciens y mirent lorsqu'ils furent composez. Les sçavoir par cœur est parmy eux, comme une marque de leur Communion; et à nostre grande honte, aux villes où ils sont en plus grand nombre, on les entend retentir dans la bouche des artisans et à la campagne dans celle des laboureurs; tandis que les catholiques ou sont muets ou chantent des chansons deshonestes. J'ay donc creu que si je pouvois achever les Pseaumes, quelqu'un de ces excellens musiciens qui honorent nostre siècle, seroit peut-estre poussé par l'esprit de Dieu à leur donner des airs agréables et faciles, afin de les rendre populaires et de les mettre à la place de tant de paroles ou vaines ou dangereuses qui reçoivent jusqu'à cette heure tous les ornemens de la musique. » Et Godeau estime qu'il sera suffisamment récompensé de sa peine s'il a pu contribuer à mettre les hymnes de la sainte Sion à la place des chansons de Babylone.

Maintenant, quelle méthode a-t-il suivie dans sa paraphrase? Il a cherché surtout à faire comprendre David et à rendre ses pensées dans la langue française.

La version pure et simple lui a paru impossible à cause des obscurités et des difficultés du texte. La paraphrase lui a semblé s'éloigner un peu trop du modèle. « J'ay pris, dit-

il, le milieu entre la Version et la Paraphrase et encore qu'en la pluspart des Pseaumes, je sois plustôt demeuré dans les bornes estroites de l'une que je me suis échappé dans la libre étendue de l'autre, j'ay néanmoins donné ce dernier nom à mon livre, n'en trouvant point qui exprimast le tempérament que j'ay observé et ne voulant pas aussi avoir la louange d'une sévère contrainte que je n'ay pas toujours gardée et que je n'ay pas creu devoir garder. »

Godeau ne nie pas d'ailleurs que la nécessité de rattacher les uns aux autres les différents versets d'un même psaume, le désir de rendre le sens plus clair et plus intelligible aux fidèles, la contrainte de la rime, les règles de la versification, l'ont obligé souvent à mêler ses pensées aux pensées du prophète. « Pour le sens, continue-t-il, j'ay presque toujours suivy le literal, si ce n'est dans les Pseaumes qui n'en ont point d'autre que le mystique. » Et il termine sa préface en disant qu'il ne cherche pas l'approbation des hommes pour son ouvrage. « Il me suffit que Dieu l'approuve, qu'il le bénisse et le rende utile à son Eglise, au service de laquelle je dois tout ce que j'ay reçu de son Espoux. »

Pour mieux faire comprendre la méthode de Godeau, nous allons mettre sous les yeux du lecteur quelques extraits choisis, tirés de son livre des Psaumes.

Une idée qui revient souvent dans les méditations du roi-prophète, c'est l'idée de la justice de l'homme. La peinture de l'homme juste a toujours inspiré les poètes. Voici comment Godeau nous le représente dans la paraphrase du psaume qui ouvre son recueil.

1. Heureux qui n'ouvre point son cœur
 Aux conseils des méchants, pour des desseins tragiques,
 Qui ne s'arrête point dans leurs sentiers iniques,
 Et n'a point de commerce avec l'homme moqueur,

Mais qui loin de se plaire à ses discours funestes,
 N'occupe son esprit et la nuit et le jour,
 Qu'à méditer les lois célestes
 Du Dieu dont il a fait l'objet de son amour (1).

2. Comme sur le bord des ruisseaux
 Un grand arbre planté des mains de la nature,
 Malgré le chaud brûlant conserve sa verdure,
 Et de fruits, tous les ans, enrichit ses rameaux,
 Ainsi cet homme heureux fleurira dans le monde,
 Il ne trouvera rien qui trouble ses plaisirs,
 Et qui constamment ne réponde
 A ses nobles projets, à ses justes desirs (2).

Veut-on voir la même idée développée d'une manière plus élégante encore, lisons la paraphrase du psaume CXI qui serait presque à citer tout entière.

1. Bienheureux celui qui n'aspire
 Qu'à vivre sous le doux empire
 Du Dieu dont il reçoit la lumière du jour,
 Qui suit toujours la loi de sa volonté sainte
 Et pour lui dans son âme entretient une crainte
 Qui n'empêche point son amour (3).

(1) *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum et in viâ peccatorum non stetit, et in cathedra pestilentiae non sedit. Sed in lege Domini voluntas ejus et in lege ejus meditabitur die ac nocte.*

(2) *Et erit tamquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum omnia quaecumque faciet prosperabuntur.* — Racan a paraphrasé ainsi le même verset :

Tel qu'on voit sur le Nil, loin des vents inconstants,
 L'arbre dont la grandeur nous plaît et nous étonne,
 De qui l'ombrage épais réjouit le printemps
 Et dont les fruits sans nombre enrichissent l'automne.

(3) *Beatus vir qui timet dominum, in mandatis ejus cupit nimis.* — Corneille a traduit plus brièvement :

Heureux qui dans son âme a fortement gravée
 La crainte du Seigneur.
 Sa loi sans chagrin observée
 Tourne en plaisir pour lui ce qu'elle a de rigueur.

3. La splendeur, la paix, l'abondance.
 Les plaisirs, les magnificences,
 Feront dans sa maison un séjour glorieux.
 Sa foi, sa piété, sa justice, son zèle,
 De l'injure des ans, par sa gloire éternelle,
 Rendra son nom victorieux (1).
8. Ses mains répandent ses richesses,
 Avec de royales largesses,
 Sur ceux dont le malheur fait la nécessité.
 Il semblerait d'abord qu'il perd tout ce qu'il donne.
 Ses mains sèment de l'or et son âme moissonne
 L'éternelle félicité (2).

C'est une des belles comparaisons des Psaumes que celle qui assimile les enfants de l'homme juste aux rameaux de la vigne ou à de jeunes plants d'olivier. La comparaison ne perd pas trop de sa beauté dans les vers de Godeau (Psaume CXXVII) :

3. Comme on voit une vigne tendre
 Le long des murailles étendre
 La gloire de ses pampres verts,
 Ainsi son épouse fidèle,
 Par des enfants qui naissent d'elle,
 Etend son nom dans l'univers (3).
4. Ses fils à l'entour de sa table
 Font une couronne agréable.

(1) *Gloria et divitiae in domo ejus et justitia ejus manet in saeculum saeculi.*

(2) *Dispersit dedit pauperibus : justitia ejus manet in saeculum saeculi cornu ejus exaltabitur in gloria.*

(3) *Uxor tua sicut vitis abundans in lateribus domus tuae.* — Corneille :

Vos femmes tout ainsi que ces fécondes vignes
 Qui des maisons parent le tour,
 Vous rendront les fruits les plus dignes
 Que promette un parfait amour.

Leur beauté croît avec les ans.
 Et comme jamais la froidure
 N'ôte à l'olivier sa verdure,
 Ses fils sont toujours florissants (1).

La peinture du méchant se retrouve à chaque page des Psaumes, mais c'est pour avertir l'homme qu'il n'y a rien dans sa prospérité qui soit digne d'envie. Godeau a paraphrasé un peu longuement cette idée dans le psaume XXXVI ; quelques strophes pourtant ne manquent pas de grandeur.

2. Ces superbes qui de leur tête
 Semblent déjà toucher les cieux,
 Et se moquent de la tempête,
 Par des discours audacieux,
 Dans l'éclat qui les environne,
 Dans la grandeur qui nous étonne,
 Ont toujours le cœur agité,
 Et l'herbe qui dans la prairie,
 Fleurissant le matin au soir est défleurie.
 Est le parfait tableau de leur félicité (2).

19. Comme un cèdre aux branches chenues
 S'élève jusqu'au firmament,
 J'ai vu la faveur jusqu'aux nues
 Porter l'impie en un moment,

(1) *Filii tui sicut novellae olivarum, in circuitu mensae tuae.* — Corneille :

Vos fils se rangeront autour de votre table,
 Comme de jeune oliviers,
 Et leur concorde inviolable
 Suivra vos plus heureux sentiers.

Corneille, en général, est plus concis que Godeau dans la paraphrase.

(2) *Quoniam tanquam foenum velociter arescent : et quemadmodum olera herbarum cito decident.* — Racine a dit :

Le bonheur de l'impie est toujours agité.

et encore.

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche, elle fuit.

Et le calme en son cœur ne trouve point de place.

La paraphrase de Godeau est un peu diffuse.

Ses bras couvraient toute la terre,
 Il ne craignait vent ni tonnerre,
 Dans l'excès de sa vanité.
 Mais aussi j'ai vu que la foudre,
 L'accablant tout d'un coup, l'a si bien mis en poudre,
 Qu'il n'est de sa grandeur nul vestige resté (1).

La gloire et la grandeur de Dieu, la beauté de ses œuvres ont inspiré au poète quelques-unes de ses meilleures strophes. Ainsi dans la paraphrase du psaume VIII :

1. Souverain arbitre du monde,
 Que les fils de Jacob ont pour maître et pour Dieu,
 Ton nom est admirable, et l'on voit en tout lieu
 Reluire avec éclat ta sagesse profonde (2).
2. Ta main dispense la victoire,
 L'œil mortel ne saurait soutenir ta splendeur.
 On ne peut concevoir ta suprême grandeur,
 Et le plus haut des Cieux est moins haut que ta gloire (3).

(1) *Vidi impium superexaltatum, et elevatum sicut cedrus Libani. Et transivi et ecce non erat, et quaesivi eum et non est inventus locus ejus.* — On connaît la belle strophe de Racine et le vers sublime qui la termine :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre,
 Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
 Son front audacieux.
 Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
 Foulait aux pieds ses ennemis vaincus.
 Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.
 Que nous sommes loin de Godeau !

(2) *Domine Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra.* — Corneille :

Dieu notre souverain tout puissant et tout bon,
 Auteur de la nature et maître du tonnerre,
 Que la gloire de ton saint nom
 S'est rendue admirable aux deux bouts de la terre !

(3) *Quoniam elevata est magnificentia tua super coelos* — Comparez Malherbe :

Mon Dieu, mon créateur,
 Que ta magnificence étonne tout le monde
 Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur !

5. C'est toi qui règles la carrière
De cet astre changeant qui préside à la nuit,
Il te doit la clarté dont son globe reluit,
Et tous les feux du ciel te doivent leur lumière (1).

La strophe suivante, tirée du psaume XXXII, est de tout point admirable. On y sent quelque chose du rythme lamartinien. Il s'agit toujours de la puissance de Dieu.

4. D'une seule parole, il étendit les Cieux
Comme de grands et riches voiles,
Et sur le vif azur de leur front glorieux.
Comme des fleurs d'argent, il sema les étoiles (2).

Et cette autre encore sur le même sujet (ps. LXXIII).

17. C'est toi qui fais le jour, c'est toi qui fais la nuit;
L'aurore dans le Ciel par ton ordre se lève,
Tu donnes au soleil le feu dont il reluit,
Et sa course par toi se commence et s'achève (3).

On trouverait plus d'une strophe de ce genre en parcourant le volume des Paraphrases. Dans un rythme plus léger, les quatre suivantes, où l'Eternité de Dieu est opposée à l'existence bornée de la créature, donnent quelque idée de la fragilité humaine (ps. LXXXIX):

4. Du temps l'effort audacieux
Ne peut obscurcir ta lumière,
De mille ans la longue carrière
Comme un jour écoulé paraît devant tes yeux (4).
5. Jamais ton âge ne s'enfuit,
Et l'âge des hommes se passe,

(1) *Lunam et stellas quae tu fundasti.*

(2) *Verbo Domini caeli firmati sunt : et spiritu oris ejus omnis virtus eorum.*

(3) *Tuus est dies, et tua est nox, tu fabricatus es auroram et solem.*

(4) *Quoniam mille anni ante oculos tuos tanquam dies besterna, quae praeteriit.*

Aussi vite que fait l'espace
Que partagent entre eux les gardes de la nuit (1).

6. C'est un torrent qui fait du bruit,
Qui roule ses flots en furie,
Mais dont l'onde est bientôt tarie.
C'est un songe trompeur, c'est une ombre qui fuit (2).

7. L'herbe que l'on voit au matin
Verdoyante dans la prairie
Et qui le soir n'est plus fleurie,
Peint des pauvres mortels le fragile destin (3).

Il arrive rarement que dans ses Paraphrases Godeau laisse deviner ses pensées derrière les pensées du prophète. On peut croire pourtant qu'en traduisant le psaume LXXI *Deus judicium tuum regi da*, il pensait au jeune roi Louis XIV et aux conseils dont il aurait besoin un jour.

(1) *Et custodia in nocte, quae pro nihilo habentur eorum anni erunt.* — Dans un rythme plus large Racan a dit :

Mille hivers, mille étés aux courses mutuelles
Te sont comme un moment qui vole et qui s'enfuit
Et sont comme le temps que font les sentinelles
Qui partagent entre eux les pauses de la nuit.

(2) *Rapuiisti eos ut impetus aquarum, somnus sunt.* — Bossuet a dit en parlant des hommes : « Leurs années se poussent successivement comme des flots; ils ne cessent de s'écouler. » (*Or. fun. d'Henriette d'Angleterre.*)

(3) *Mane quasi herba pertransiens, mane floreat et transeat, vespere decidat, induret et arescat.* — Racan :

La fleur qu'un même jour voit au matin éclore,
A midi se faner, au soir tomber à bas,
Et le destin de l'homme est une même chose,
Lorsqu'il naît, qu'il vieillit et qu'il court au trépas.

Cette image gracieuse appliquée à la destinée fragile de l'homme se retrouve souvent chez les écrivains du XVII^e siècle. Bossuet dit d'Henriette d'Angleterre : « Madame cependant a passé du matin au soir ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait, avec quelles grâces, vous le savez : le soir nous la vîmes séchée. » — M^{me} de Motteville parlait de même de la duchesse de Savoie « dont la destinée fut pareille à la fleur qui fleurit le matin et qui le soir se sèche. »

1. Seigneur, entends les vœux que je fais aujourd'hui
Pour l'illustre héritier que ta grâce me donne,
Rends-le digne de sa couronne
Et qu'il fasse régner la justice avec lui (1).
2. Que ce peuple chéri qu'à ses soins tu commets,
Soit par lui défendu d'une injuste puissance.
Qu'il soit l'appui de l'innocence
Et que le pauvre en vain ne l'implore jamais (2).
3. Que la paix, éteignant les civiles fureurs,
Les plus stériles monts, les plus âpres collines,
Au lieu de pierres et d'épines,
Produisent des moissons au gré des laboureurs (3).
4. Qu'il ait l'oreille ouverte aux cris des malheureux;
Qu'aux prières du pauvre en tout temps il réponde,
Qu'il le soutienne et qu'il confonde
Le pécheur qui le tient sous son joug rigoureux (4).

Terminons enfin ces longues citations par quelques strophes du *Super flumina Babylonis*, un des psaumes les plus souvent et les plus heureusement traduits.

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Dont le fier et rapide cours
Baigne les orgueilleuses tours
De qui Babylone se flatte,

(1) *Deus judicium tuum regi da, et justitiam tuam filio regis.*

(2) *Judicare populum tuum in justitia, et pauperes tuos in judicio.*

(3) *Suscipiant montes pacem populo, et colles justitiam.* — J.-B. Rousseau a paraphrasé ainsi ce verset :

Ainsi du plus haut des montagnes
La paix et tous les dons des cieux,
Comme un fleuve délicieux,
Viendront arroser nos campagnes.

(4) *Judicabit pauperes populi et salvos faciet filios pauperum, et humiliabit calumniatorem.*

Objet de la fureur des Cieux,
O Sion, ô chère patrie.

Le triste souvenir de ta gloire flétrie
Nous mit les larmes dans les yeux (1).

3. Reprenez vos harpes muettes,
Disaient nos vainqueurs inhumains,
Chantez-nous ces cantiques saints
Qu'apprit Sion de ses prophètes.
Ce discours accrut nos douleurs,
Il nous vint de honte confrondre,
Et dans notre transport, nous n'y pûmes répondre
Que par des soupîrs et des pleurs (2).

4. Comment ferions-nous cet outrage
Aux hymnes sacrés de Sion,
Qu'une barbare nation
Entendit leur si doux langage?
Quel sacrilège que des chants,
Faits pour célébrer les louanges
Du monarque éternel des hommes et des Anges,
Charment l'oreille des méchants (3)!

6. O Sion, si de ta mémoire
Jamais je songe à te bannir,
Si de ce charmant souvenir
Je ne fais ma plus grande gloire.

(1) *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus, cum recordaremur Sion.*

(2) *Et qui abduxerunt nos, Hymnum cantate nobis de canticis Sion.*
Racine fait dire à Esther :

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques,
Où vos voix si souvent se mêlant à mes pleurs
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

(3) *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena? —*
« L'Eglise désolée, qui autrefois pouvait à peine gémir librement
et pleurer sa gloire passée, faisait retentir hautement les cantiques de
Sion dans une terre étrangère. » (Bossuet. *Or. fun. d'Henriette d'An-*
gleterre.)

Que je sente engourdir mes doigts,
 Qu'aussitôt ma langue séchée,
 Au palais enroué demeurant attachée,
 Perde l'usage de la voix (1).

Les beautés de détail ne manquent pas, on le voit, dans la Paraphrase de Godeau. Si l'on ajoute que les rythmes employés sont aussi nombreux qu'harmonieusement variés (2), on ne sera pas surpris de la faveur qui accueillit l'ouvrage et qui dura même encore après la mort de l'auteur.

Balzac ne cachait point son admiration pour les psaumes paraphrasés par Godeau (3). « Il falloit suivre M. l'Evesque de Grasse, écrivait-il dans son *Socrate chrétien*, et ne pas faire effort pour passer devant. En matière de paraphrase, il a porté les choses où elles doivent s'arrêter. L'éloquence qui entreprend d'aller plus loin est, à mon avis, trop ambitieuse. La poésie qui cherche un autre chemin court fortune de trouver un précipice (4). »

Le jugement de Racan n'est pas moins flatteur. Sur le point de terminer lui-même sa Paraphrase, il écrit : « Si j'eusse sceu plustost ce que j'ay appris depuis quinze jours que M. l'Evesque de Grasse les a tous faits je ne m'y fusse jamais embarqué. Cette nouvelle m'a pensé faire regagner le port dès la rade et supprimer ce peu que j'en avois fait et j'ay esté encore bien plus refroydi de m'y engager plus

(1) *Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea. Adhaereat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.* — Racine :

Sion, jusques aux cieux élevée autrefois,
 Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
 Puissé-je demeurer sans voix
 Si dans mes chants ta douleur retracée
 Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée.

(2) V. à l'Appendice le tableau des rythmes des psaumes de Godeau.

(3) Balzac parlait des Psaumes parus dans les *Œuvres chrétiennes* en 1633 et reproduits dans la *Paraphrase* de 1648.

(4) Balzac. *Socrate chrétien*. Discours septième. Œuvres in-fol. p. 232.

avant quand je les ay veus si achevez qu'il ne s'y peut rien adjoûter pour les rendre parfaits selon le dessein qu'il a pris de ne quitter jamais le sens de David (1). »

D'autre part, Jurieu trouve que Godeau a tellement enveloppé la pensée de Dieu de ses propres pensées « qu'on perd le sens du Saint-Esprit ou à peu près en certains lieux (2). »

Pourtant les protestants eux-mêmes ont rendu hommage à la version de Godeau. A défaut des Psaumes de Marot et de Bèze qu'il leur était défendu de chanter, ils se procurèrent la traduction de Godeau et se mirent à chanter ses Psaumes (3). Plus tard, à l'heure des conversions officielles, ce fut cette même version qu'ils réclamèrent et que le roi leur accorda comme nous l'apprend une dépêche de Louvois à Foucault (4). Le fait peut paraître surprenant. Il l'est moins cependant si l'on songe que la piété et la tolérance de Godeau étaient universellement reconnues et que quatre musiciens au moins avaient noté ses Psaumes (5).

(1) *Lettre à MM. de l'Académie française. Œuvres* in-12, II p. 13.

(2) Jurieu, *Hist. du Calvinisme et du papisme mis en regard*, p. 278.

(3) Douen. *Marot et le psautier huguenot*, I, p. 697.

(4) *Mémoires de Foucault*, p. 518.

Voir aussi dans les *Lettres inédites de Fénelon* publiées par l'abbé Verlaque, Paris 1874, une lettre à la Duchesse de Beauvilliers (6 janvier 1686), p. 11.

(5) Jacques du Gouy (1650), Lardenois (1655), Ancousteaux (1656) et Gobert (1659). La notation de ce dernier est la plus connue. — Le gazetier Loret constate à sa manière le succès des Psaumes de Godeau parmi les protestants quand il parle du converti Lardenois lequel, dit-il,

Était fameux dans son parti,
Ayant mis en chants et Musique
Et les Psaumes et les Cantiques
Par David jadis composés,
Et traduits avec excellence
Par Monsieur l'Evêque de Vence,
Qui sont, dit-on, présentement,
Chantés en grand contentement
Par Jacob, Isaac et Guillaume,
Dans tous les prêches du royaume.

La vérité est pourtant que cette version mérite en partie les critiques que de bons juges en ont faites. Où l'auteur se contente de traduire, il est souvent prosaïque et vulgaire; où il paraphrase, il noie la pensée du texte dans une phraséologie diffuse que rien ne relève. Godeau s'est rendu compte lui-même de cette faiblesse et dans sa Préface il a cherché à répondre aux reproches qu'il sentait venir. Il accuse la différence des temps où il composa, la diversité des sujets et l'humeur changeante de l'esprit. Il est déjà plus dans le vrai, quand il parle de cette facilité poétique qui lui rendait difficile tout travail de correction (1).

Mais c'est dans la nature même de son talent et la hauteur du modèle qu'il faut chercher les raisons de cette infériorité. Habile versificateur plutôt que véritable poète, Godeau n'avait rien de cette énergie et de cette hardiesse qu'on admire dans les cantiques du roi-prophète. Cette poésie passionnée, où l'enthousiasme le plus lyrique éclate en chants de désespoir et d'amour, en cris de douleur et d'allégresse, où toutes les émotions de l'âme sont traduites en un langage si puissant de couleur et d'expression, où la grandeur de Dieu et le néant de l'homme sont mis en présence d'une façon si frappante et si tragique, où on ne sait enfin qu'admirer le plus, de la profondeur de la pensée ou de la splendeur de l'image, cette poésie dépassait de beau-

Or comme cet illustre auteur
Est un très zélé catholique
Dont chacun est admirateur,
Je crois que le style énergique
De sa divine version,
Commença la conversion.
(A tous errants si nécessaire)
Du susdit religionnaire.

Loret. *Muse historique*, III, p. 161.

(1) Chapelain et Conrart ont revu les Psaumes de Godeau comme ce dernier nous l'apprend dans sa Préface. Mais tous deux admiraient trop le talent de leur ami pour y changer grand'chose.

coup les forces du fragile poète qu'était Godeau. Est-il même possible de rendre pleinement dans notre langue cette poésie d'allure un peu rude et sauvage? La contrainte de la rime et la mesure du vers ne sont-elles pas des obstacles insurmontables? (1)

Quoi qu'il en soit, les strophes de Godeau pour la sonorité du rythme et la beauté de l'harmonie, sont bien pâles auprès des fameuses *Stances* de Malherbe ou des chants sacrés de Racine, et Pascal et Bossuet, quand ils traduisent les Livres saints, sont autrement poètes dans leur langue énergique et imagée. Mais Godeau n'avait pas l'intention de donner un chef-d'œuvre, encore moins de rivaliser de génie avec son auguste modèle. Son but était plus modeste. Il voulait édifier les fidèles. Il y a réussi sans aucun doute. Là encore, la piété de l'auteur est le meilleur éloge qu'on puisse faire de son talent.

(1) « Le rythme de la poésie (sémitique) consistant uniquement dans la coupe symétrique des membres de phrase, il m'a toujours semblé que la vraie manière de traduire les œuvres poétiques des Hébreux était de conserver ce parallélisme que nos procédés de versification fondés sur la rime, la quantité, le nombre rigoureux des syllabes défigurent entièrement. » Renan — *Préface de Job*. V. aussi Arnould. *Racan*, p. 449.

CHAPITRE VI

I. — État de Paris en 1651. Désordre et anarchie. Exil de Mazarin. *Remontrance au roi contre le Parlement de Toulouse* (1651). Réponse du Parlement.

II. — Godeau et la Fronde. Godeau prêche le Carême à l'Oratoire. Misère des provinces.

Godeau lance son *Exhortation aux Parisiens sur la nécessité de l'aumône* (1652).

Avis aux Parisiens sur la descente de la châsse de Sainte Geneviève (1652).

Mazarin et le Parlement. Assemblée des Augustins. Remontrance à la reine dans la ville de Tours (1652). Mazarin exilé une seconde fois.

Le duc de Nemours tué en duel par le duc de Beaufort. Godeau et la duchesse de Nemours.

III. — Fécondité littéraire de Godeau pendant la Fronde. Ouvrages divers.

Histoire de l'Eglise (1653). Importance de cette œuvre. Manque de critique. Part trop grande faite à la légende. Manque de vues d'ensemble.

Élégance et simplicité du récit. Réflexions de l'auteur sur la discipline de l'Eglise et ses rapports avec l'Etat.

Fleury supérieur à Godeau pour la composition, Tillemont pour la critique. Godeau supérieur à son tour pour les mérites du style.

I

Les troubles n'avaient pas cessé depuis l'arrestation des Princes. Aussitôt que l'évènement avait été connu, Bordeaux s'était soulevé et Turenne avait envahi la Champagne. Ces mouvements de révolte étaient à peine calmés que le Coadjuteur, mécontent de Mazarin qui lui avait promis le chapeau et qui naturellement avait oublié sa promesse, se rapprocha du parti de Condé, ranima les défiances du Parlement et sema l'agitation parmi le peuple. Les deux Frondes s'unirent un instant, forcèrent la reine à délivrer les Princes et à exiler son ministre qui se retira à Brühl, près de Cologne.

L'anarchie parut alors à son comble. Les grands réclamaient leurs droits et leurs privilèges; le Clergé, assemblé à Paris, s'interposait en faveur de Mazarin; le Parlement sentait bientôt renaître ses vieilles rancunes contre ses alliés d'un moment, et Condé qui s'était flatté de redevenir l'arbitre du royaume, sentant que du fond de son exil le Cardinal gouvernait encore, ne cachait pas sa mauvaise humeur et méditait déjà de sortir de Paris, en attendant qu'il compromît sa gloire dans de coupables aventures.

C'est dans de pareilles circonstances que Godeau arrivait dans la capitale. Il y était depuis quelques jours à peine, quand il fut chargé de porter la parole devant le roi pour lui faire une *Remontrance* au sujet de plusieurs excès commis par le Parlement de Toulouse contre quelques évêques du Languedoc. Godeau saisit avidement l'occasion qui s'offrait à lui de dire au roi et à la reine ce qu'il pensait des Parlements dont lui-même avait tant à se plaindre.

Le 7 août, il se présenta donc au Louvre, assisté de

Mgr le prince de Conti et de MM. les archevêques et évêques qui se trouvaient alors à Paris. Devant le roi et la reine régente, il flétrit avec une singulière énergie les actes du Parlement de Toulouse. « Une prise de corps, décrétée contre Mgr l'archevêque de Narbonne avec des termes qui égalent un des plus grands prélats de vostre royaume, soit par la dignité de son siège, soit par les vertus épiscopales, soit par la fidélité et par la passion pour le bien de l'Estat, qui ont esté si glorieusement éprouvées en des temps difficiles, au plus vil et au plus infâme criminel du monde; un adjournement personnel contre M. l'évesque d'Alby que sa naissance et son zèle pour le service de vostre Majesté rendent si considérable, sur des accusations dont il a clairement vérifié la fausseté; des injures atroces, prononcées contre l'honneur de M. l'évesque de Béziers dont la vie est très innocente, dans la ville de sa résidence; une sédition excitée contre luy par un conseiller du Parlement de Toulouse, qui eust esté obligé de l'appaiser, si le peuple l'eust formée en sa présence; des arrests par lesquels ce mesme Parlement donne la puissance de prescher et de confesser sur le refus de l'évesque diocésain, ne sont pas des actions que puisse tolérer aysément ny un Roy, nourry dès le berceau à la piété, dont l'esprit surpasse les années de si loin et qui sçait déjà si bien faire le discernement des choses; ny une Reyne, qui se montre si jalouse de la gloire de l'Eglise. »

Les évêques ont appris de J.-C. à oublier leur injures personnelles, mais, comme lui, ils ne doivent pas souffrir la profanation du Temple. « Se taire en cette occasion, ce n'est pas l'imiter, c'est le trahir. La patience n'est pas une vertu, c'est une prévarication; la plainte n'est pas un signe d'orgueil et de délicatesse, c'est un devoir de justice. »

Et de quoi accuse-t-on les évêques du Languedoc? D'avoir depuis longtemps corrompu les suffrages des

députés aux Etats. « Pourquoi depuis tant d'années que cette corruption commence, le Parlement l'a-t-il soufferte? Pourquoi ne s'est-il pas opposé à la naissance d'un si grand mal? Pourquoi ces Pères du peuple ont-ils enduré que leurs Pasteurs l'ayent abandonné, l'ayent vendu, l'ayent dévoré? Où sont les accusations de crimes? Où sont les informations? Où sont les pièces justificatives? » Mais on ne prouve rien et l'on ose porter la main sur la personne sacrée des évêques. « Je frémis d'horreur quand je pense qu'il ne s'en est guères falu qu'on ayt vu arracher un archevêque de sa maison, de son Siège, de son Eglise, de l'Autel, pour le conduire lié et garotté par une province où il a si glorieusement maintenu les peuples dans vostre obéissance et où il est si recommandable par sa condition, par ses emplois, par sa vertu. »

C'est en vain que l'autorité royale a rendu un arrêt favorable au prélat. Les membres du Parlement ont foulé aux pieds l'arrêt. « N'avez-vous donc reçu de Dieu cette puissance, indépendante sur la terre de toute autre que de la sienne, qu'afin de la soumettre à leurs passions? En les revestant de la pourpre, vous en estes-vous dépouillé? En les faisant monter sur leur tribunal, estes-vous descendu du throsne? En leur mettant le glaive à la main pour le tirer contre les coupables, vous estes-vous tellement lié les mains que vous ne puissiez les empêcher de le tirer contre les évêques? Vostre Majesté ne l'a reçu de Dieu que pour s'en servir selon ses règles et ils s'en serviront selon leurs caprices? »

Et l'orateur terminait en revendiquant pour les évêques le droit d'être jugés par leurs pairs et en faisant craindre au roi que le mépris de l'autorité de l'Eglise n'entraînât un jour le mépris de l'autorité royale. « Si ce désordre est souffert, il faut craindre que, pensant avoir fait des ministres de justice dans le Languedoc, vous n'ayez fait

des destructeurs des libertés de l'Eglise, des censeurs de vostre vie, les arbitres de vostre autorité (1). »

La colère fut grande au parlement de Toulouse et la façon violente dont ses membres essayèrent de se disculper à leur tour, montre assez que le coup avait porté.

Dans une *Remontrance* adressée au roi quelques mois après on prenait à partie la bonne foi de notre évêque.

« Je sçai bien, Sire, disait l'auteur du discours, que le mensonge est venu au secours de la justice, qu'on vous a déguisé les choses d'une façon très estrange, qu'on a voulu cacher la laideur du vice sous les beautés de l'éloquence, qu'on s'est efforcé de mettre des nuages dorés et peints devant les yeux de Vostre Majesté. »

Le champion du Parlement, reproduisant les griefs déjà connus contre les évêques, les accusait de vouloir se soustraire aux tribunaux du roi. « Ils ne veulent pas estre soumis à la justice de vos parlemens, dans un Estat où les princes du sang se font gloire de n'estre jugés que par eux. Ils tâchent à repousser comme un outrage ce que des personnes si éminentes tâchent à conserver comme un privilège. Vous l'avez appris par la bouche de celui qui vous a fait une harangue si pleine de colère contre le Parlement de Tholose. Ils ne vous reçoivent point pour leur juge : ils ne veulent dépendre que d'une puissance étrangère; ils veulent porter leur cause criminelle deçà les monts. » Et faisant à son tour l'apologie de la puissance royale, l'orateur ajoutait : « Les rois sont absolus et tout puissans dans leurs Etats. C'est une vérité qui ne peut estre révoquée en doute. Ils sont au-dessus des loix, mais

(1) *Remontrance du Clergé de France*, Paris, 1651, in-4°. On s'expliquerait difficilement cette violence de langage dans la bouche de Godeau, si l'on ne savait qu'il était extrêmement jaloux des privilèges de l'ordre épiscopal, qu'il supportait toujours avec peine que le pouvoir temporel s'immisçât dans les affaires de l'Eglise, et qu'il avait été, d'ailleurs, fort maltraité lui-même par les parlementaires de Provence.

ils aiment mieux qu'on dise qu'ils sont au-dessus de leurs passions. » Enfin, il déclarait que le roi n'avait rien à redouter des Parlements, mais tout à craindre au contraire de l'autorité épiscopale qui ne voulait aucune limite (1).

L'évêque de Grasse ne prit pas la peine de répondre au Parlement de Toulouse ; il était trop absorbé par le spectacle des événements qui se déroulaient sous ses yeux.

II

A la faveur des discordes qui troublaient le camp des Frondeurs, Mazarin était rentré en France (décembre 1651). Condé s'était déjà déclaré contre le roi. Il avait soulevé la Guyenne et entamé des négociations avec l'Espagne. La cour un instant découragée sentait renaître son espoir à l'approche du Cardinal. Celui-ci ne perdait pas son temps. Il levait des troupes, gagnait des amis à la cause royale et au rebelle Condé opposait Turenne redevenu fidèle. Cependant le Parlement ne se contenait plus. Il multipliait ses arrêts contre *le Mazarin* et faisait vendre sa bibliothèque aux enchères publiques.

Godeau n'assistait pas sans tristesse à ces scènes de désordre et d'anarchie. Il prêchait alors le carême dans l'église des Prêtres de l'Oratoire. Il commentait aux fidèles les Evangiles de la semaine et les engageait à se repentir de leurs fautes pour ne point attirer davantage sur eux la colère du Ciel. Car la corruption des mœurs au sein de la capitale, déchirée par les passions politiques, lui faisait voir la grande ville comme une de ces cités fameuses auxquelles Jehova envoyait jadis ses prophètes pour prêcher la pénitence et sauver le peuple d'une ruine universelle.

(1) *Remontrance au Roy par le Parlement de Toulouse*, sur le sujet d'une harangue prononcée par M. Godeau... au désavantage de la juridiction royale et de l'autorité des Parlemens sur les Evesques, in-4°, Paris. Chevalier 1652.

« C'estoit un temps, écrivait-il lui-même plus tard, où la Justice de Dieu paroissoit visiblement allumée contre la France et particulièrement contre la Ville de Paris par les désordres de la guerre civile qui en-avoit chassé le Roy et si jamais le discours de la Pénitence avoit esté nécessaire à cette Ville et avoit dû estre agréablement reçu, c'estoit sans doute en cette malheureuse conjoncture (1). »

Ses auditeurs étaient nombreux, mais les fruits que firent naître ses prédications furent loin de répondre à son attente. C'est lui-même qui nous l'apprend. « Les malheurs qui devoient porter les hommes à s'humilier devant leur Juge, les portoient aux censures et aux satyres. La diminution du bien ne fit pas diminuer le luxe; les débauches continuèrent; enfin il sembloit que l'on s'obstinât contre la colère divine et que le péché entreprît d'en demeurer le maître (2). »

Dans les provinces, la misère était vraiment effrayante. En Picardie et en Champagne surtout, elle était parvenue à un point tel qu'on imaginait difficilement qu'elle pût augmenter encore. C'était un spectacle navrant de voir partout les villages détruits, les champs ravagés, les rues coupées et des troupeaux d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards, à peine vêtus, se nourrissant au hasard des immondes débris qui leur tombaient sous la main (3).

On se serait cru revenu à cette heure sombre de notre histoire où l'Anglais, campé sur notre sol, dévastait sans pitié nos cités et nos campagnes.

Emu d'une si grande détresse, l'archevêque de Paris avait résolu de venir au secours de nos malheureuses pro-

(1) Préface des *Tableaux de la Pénitence*, in-12, Paris 1654.

(2) *Ibid.*

(3) Voir à ce sujet l'intéressant volume de M. Feillet sur la *Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul*, in-8°, Paris 1862.

vinces, et dans un Mandement détaillé il suppliait les riches de verser à cet effet d'abondantes aumônes. Godeau donna lui-même lecture du Mandement dans la chaire de l'Oratoire et l'on peut croire qu'il le commenta avec beaucoup de zèle et d'éloquence.

Mais il ne s'en tint pas là. Les ressources obtenues étant loin d'être suffisantes, il lança son *Exhortation sur la nécessité de l'aumône*. Il parlait d'après l'Evangile, les Pères de l'Eglise et la raison elle-même. Il prenait à partie les riches insensibles qui, au milieu d'un luxe insolent, trouvaient toutes sortes d'excuses pour se dispenser de faire l'aumône, et, les mettant en face de leur souverain Juge : « Alléguerez-vous, disait-il, que vous ne pouviez pas diminuer votre table et rien retrancher ny de votre train, ny de votre jeu, ny de vos autres dépenses, parce que votre condition vous y obligeoit et que vous estiez engagez à cette manière de vie? Malheureux, vous dira votre Juge, en quel lieu de mon Evangile avez-vous leu qu'il fallust pour estre chrestien et pour se sauver avoir beaucoup de valets, loger dans des maisons superbes, les parer de meubles précieux, entretenir une grande table, jouer grand jeu et paroistre magnifique en toutes choses? Vous y avez leu : Si quelqu'un veut venir après moy, qu'il porte sa croix et vous l'avez laissé porter à vos frères sans les soulager tant soit peu. Vous avez leu qu'il l'a portée tous les jours et tous les jours vous avez esté dans les plaisirs et dans l'abondance, tandis qu'il mouroit des centaines d'hommes créés à l'image de Dieu comme vous, de faim, de froid et de maladie. »

Et à ceux que les enseignements de l'Evangile ne pouvaient toucher, il adressait cette apostrophe : « Riche cruel, qui entens faire le récit de la calamité de tes frères, à qui on fait voir par des relations fidelles qu'en un endroit ils sont tout nuds, qu'en un autre, ils meurent de faim ;

qu'icy dans d'extrêmes maladies, bien loin d'avoir des remèdes, ils n'ont pas mesme un morceau de pain d'avoine ; qu'ils broutent l'herbe comme les bestes ; qu'ils vivent de souris, de chiens, de chevaux morts ; que les mères voyent mourir leurs enfans à la mamelle où ils ne trouvent plus de lait ; que les femmes et les filles sont tous les jours tentées de vendre leur honneur ; que les Brebis sont errantes ; que les Pasteurs ont esté contraints de les quitter ; qu'on ne célèbre plus le Sacrifice dans les Eglises parce qu'on a volé les ornemens et les calices : riche impitoyable quand on raconte des calamités si horribles, comment se peut-il faire que tu ne soist point ému ? Si tu ne veux point écouter la voix des Apostres, des saints Pères, des Docteurs, de la Raison, peux-tu étouffer la voix de la nature qui te parle dans le cœur pour tant de misérables ? Et si elle ne te parle pas pour eux, n'est-il pas vray qu'il y en a une qui te dit : Si tu estois en cet estat, tu voudrois qu'on soulageast ta misère, qu'on couvrist ta nudité, qu'on t'assistast dans les maladies. Malheureux, cette voix secrette est ta loy et ta condamnation tout ensemble et c'est par elle que tu seras jugé. »

Il cherchait à convaincre et à effrayer ceux qui, par des raisons de famille, croyaient pouvoir se dispenser de l'aumône. « Vous dites que vous avez des enfans et que vous estes obligez de les entretenir selon leur qualité. Mais qui estes-vous, Pères, qui parlez le plus de cette sorte ? Quelle est vostre naissance ? Quelle est la noblesse de vos ancestres ? Elle est souvent si obscure que vous n'osez l'avouer. Vous avez peut-estre gagné du bien par toutes sortes d'inventions détestables ; vous estes sortis de la terre en une nuit ; vos richesses vous ont tirez de la boue pour vous faire asseoir parmi les Princes de vostre Peuple et vous nous parlez de vostre qualité ! Vous estes valets d'origine et pourquoy faut-il que vos enfans soient de grands

Seigneurs? Vous les destinez aux premières charges. Quelle nécessité y a-t-il que votre destination ambitieuse réussisse? Pourquoi ne rendez-vous pas aux pauvres ce que vous leur avez dérobé? Quand pour ne le leur avoir pas rendu en une occasion comme est celle dont nous parlons, vous seriez justement privez de la grâce de la Pénitence, vos enfans, avec leurs charges, vous la feront-ils trouver? Vous sauveront-ils de la main du Père des pauvres qui sera votre juge? Vous deffendront-ils contre cinq ou six mille chrestiens qui vous accuseront-tous à la fois devant le tribunal de J. C.? Ne vous dira-t-il pas quand vous aurez recours à sa clémence : Où sont ces dieux en qui vous fondiez votre confiance? Où sont ces enfans sur qui vous aviez établi la gloire et le repos de votre vieillesse? Qu'ils viennent icy, qu'ils vous deffendent dans cette épouvantable nécessité de votre secours. »

C'est par de telles paroles que Godeau cherchait à remuer le cœur des riches. Mais les paroles, si éloquentes qu'elles fussent, ne pouvaient remédier à une pareille misère. Seule la paix, une paix réparatrice, était capable de faire disparaître tous les maux. On le comprit et le Parlement décida que l'on descendrait la châsse de sainte Geneviève et qu'on la porterait en procession dans la ville pour demander à Dieu le bienfait de la paix.

L'archevêque de Paris fixa la cérémonie au 8 juin (1) et Godeau qui, en janvier précédent, avait prêché le panégyrique de la sainte, prit occasion de la circonstance pour publier un *Avis aux Parisiens*. « Vous demandez la paix à Dieu, disait-il, et vous ne vous trompez pas de vous adresser à luy. Car c'est lui seul qui peut guérir les pro-

(1) « Cette procession, dit Joli dans ses *Mémoires*, se fit avec toute la pompe et les cérémonies imaginables, le Parlement, toutes les cours souveraines, les corps de ville et généralement tous les corps ecclésiastiques et séculiers y ayant assisté : ce qui ne servit pas peu à inspirer le dessein de paix à tout le monde. » Coll. Petitot, XLIX. p, 222.

fondes playes que la guerre intestine et étrangère fait à la France depuis tant d'années et il n'y a plus d'apparence que ny la sagesse, ny la puissance des hommes soient capables d'y apporter quelque remède. Au contraire, on ne peut nier qu'il n'ayt répandu dans les esprits des uns et des autres cet esprit de vertige et d'assoupissement dont il menace le peuple Juif par son prophète. »

Il ñe suffit pas de demander la paix ; il faut la demander d'un cœur contrit et repentant, « Il faut, il faut mettre la cendre sur vos testes et vous couvrir de cilices et si vous ne le pouvez faire extérieurement, il vous faut couvrir dans le fond de vos cœurs d'une grande confiance devant Dieu, il faut les froisser, il faut les déchirer par un repentir salutaire ; il faut enfin, chers Parisiens, imiter les Ninivites en leur pénitence puisque vous les avez imitez en leurs dérèglements et que vostre ville n'est que trop semblable à la leur, en son luxe, en son orgueil, en ses vanités, en ses délices et en ses débauches. »

Il terminait son Avis en faisant appel à la charité. « Donnez et Dieu vous donnera. Faites justice à vos frères et Dieu vous fera grâce. Payez-lui la dette de l'Aumône à laquelle l'Ecriture Sainte, les Pères, les Conciles, la raison naturelle vous obligent et asseurez-vous que Dieu vous accordera tout ce qu'il ne vous doit point. Racheptez vos péchés, racheptez ceux du Royaume avec l'aumône à laquelle nulle colère de Dieu ne peut résister. » Godeau ne pouvait plus prononcer de discours qu'il n'y glissât quelque appel en faveur des pauvres. On eût dit qu'il avait fait son œuvre personnelle du soulagement de toutes les misères comme de la pacification de tous les esprits.

Godeau assistait en même temps aux assemblées particulières du Clergé où l'on s'occupait fortement alors de l'injure faite à la dignité ecclésiastique dans la personne de Mazarin. Le Cardinal lui-même, malgré les inquiétudes que

lui causait la situation critique du royaume, n'oubliait pas cependant que sa tête avait été mise à prix par le Parlement et il méditait d'obtenir une éclatante réparation. Dans ce but, il adressa une *Lettre Circulaire* aux évêques de France, et à plusieurs d'entre eux, il envoya les lettres particulières. Dans toutes ces lettres, le ministre se plaignait amèrement des procédés du Parlement et demandait qu'on ne laissât pas outrager ainsi la dignité de l'Eglise en sa propre personne. L'évêque de Coutances (1), l'agent officiel du Cardinal, s'entremet avec beaucoup de zèle auprès des évêques présents à Paris, et, à force de promesses et d'habileté, parvint à les gagner tous à la cause de son maître. Godeau n'avait pas beaucoup de sympathie pour le premier ministre. Pourtant, dans le cas présent, il s'agissait d'un outrage fait à l'Eglise. On lui faisait espérer d'ailleurs que Mazarin se souviendrait de ses services. Il se rendit et promit son concours. Dans l'Assemblée tenue aux Augustins le 23 janvier 1652, les évêques décidèrent d'envoyer une députation à la reine régente pour lui faire une *Remontrance* au sujet de la conduite du Parlement. Pour ne point exciter l'animosité des Frondeurs, on agit avec la plus grande discrétion. La députation, ayant à sa tête l'archevêque de Rouen (2), se rendit à Tours où se trouvait la Cour. La Reine fit bon accueil aux députés et écouta la Remontrance avec beaucoup d'attention. Satisfaite de voir le premier ordre de l'Etat prendre la défense de son ministre, elle donna de belles paroles et de bonnes promesses aux évêques qui revinrent à Paris (3).

(1) Jacques Aubry, nommé en 1653, trésorier de la Sainte Chapelle. C'est lui qui eut avec le Chantre, au sujet d'un lutrin, ce démêlé que Boileau a raconté dans son *Lutrin*.

(2) Monseigneur de Harlay, plus tard archevêque de Paris.

(3) Il existe une curieuse brochure intitulée. « *Plaintes et réflexions politiques sur la harangue de M. de Rouen faite au Roy dans la ville de Tours en 1652*. L'auteur demande qu'on informe contre les évêques,

Mais les événements se précipitaient en France. Turenne et Condé en venaient bientôt aux mains dans les combats de Bléneau et du faubourg Saint-Antoine. Condé, sauvé par le canon de la Bastille, rentrait dans la capitale et, à son instigation, le Parlement forçait encore une fois la Cour à exiler Mazarin (août 1652). En quittant la France, le Cardinal, bien entendu, ne se souvint plus de rien. Godeau ne put cacher son mécontentement, et l'évêque de Coutances, qui s'en aperçut, avertit le ministre. Il lui représentait de quelle importance il était pour ses intérêts de ne point s'aliéner l'évêque de Grasse. « Je vous ay dit plusieurs fois, lui écrivait-il, que c'est un prélat capable de vous faire beaucoup de mal ou de bien, et je sçais qu'il est muguetté et recherché à Paris par plusieurs personnes : je vous l'avois acquis et Vostre Eminence se souviendra qu'il la servit très bien dans la grande affaire (1) et qui réussit si heureusement à Paris, en quoy Vostre Eminence fera telle réflexion qu'elle jugera à propos sur ce qu'elle luy a promis (2). » Quelles étaient ces promesses de Mazarin? C'est ce que nous n'avons pu savoir, mais sans aucun doute, elles devaient avoir trait à l'affaire de Grasse et de Vence dont nous verrons bientôt la solution.

Pendant que, pour la seconde fois, Mazarin fuyait devant la tempête soulevée contre lui au Parlement, Godeau continuait dans Paris le ministère de paix et de

qu'on saisisse leur temporel parce qu'ils violent la résidence, que c'est un scandale de les voir à Paris pendant le Carême au lieu d'être dans leurs diocèses à prêcher leurs peuples. On y lit entre autres choses : « Nous voyons de belles exhortations et de beaux livres de ces Messieurs en faveur des pauvres et de l'aumosne et ceux mesmes qui avancent qu'on est obligé de la faire à ceux qui en ont besoin sous peine de péché mortel, sont ceux-là mesmes qui n'en font aucune ou qui croient que c'est assez de la prescher sans la pratiquer. » L'allusion n'a pas dû échapper à Godeau.

(1) C'était évidemment d'avoir obtenu du Clergé qu'il fît une Remontrance à la Reine en faveur de Mazarin.

(2) *Aff. étr.* France n° 884 f°. 170.

conciliation qu'il n'avait jamais interrompu. Le 30 juillet 1652, le duc de Nemours était tombé, atteint mortellement d'une balle de pistolet dans un duel avec le duc de Beaufort, son beau-frère. On ne savait comment annoncer la funeste nouvelle à son épouse, quand l'abbé de Spire qui avait été témoin involontaire du combat, eut l'idée de prévenir l'évêque de Grasse. Godeau se rendit aussitôt à l'hôtel de Nemours et trouva la duchesse dans une grande douleur, ayant déjà découvert par les cris de ses domestiques que le duc s'était battu en duel et qu'il avait été grièvement blessé. « Voyant donc entrer cet évêque, nous dit Conrart dans ses *Mémoires*, elle ne douta plus de son malheur et demeura quelque temps comme une statue, puis comme se réveillant tout à coup, elle versa un torrent de larmes (1). »

Sur ces entrefaites le prince de Condé survint et témoigna le désir de voir la duchesse qui déclara ne pouvoir supporter sa vue « parce que c'estoit pour luy que son mari estoit péri ». Le prince entra pourtant, s'entretint quelques instants avec l'évêque de Grasse et partit sans avoir adressé la parole à l'auguste veuve. Dans sa douleur, la duchesse se retira, dès le lendemain, au couvent des Filles de Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine où elle demeura longtemps et où « elle ne se laissoit voir qu'à M. de Grasse qui l'alloit visiter presque tous les jours et à quelques autres personnes de piété dont l'entretien la pouvoit consoler. »

Conrart nous apprend encore qu'on eut beaucoup de peine à obtenir de l'autorité diocésaine la permission d'inhumer le corps en terre sainte et que le prince de Condé, voulant qu'on fît au défunt de magnifiques funérailles, avait prié l'évêque de Grasse de prononcer l'oraison

(1) *Mémoires*, Collection Petitot, XLVIII p. 175.

funèbre. Mais l'archevêque trouva qu'on avait assez fait pour un homme tombé dans un combat que réprouve l'Eglise et malgré l'irritation de M. le Prince, défendit tout appareil (1).

III

Jamais la fécondité oratoire et littéraire de Godeau ne fut aussi grande que pendant cette période. En ces jours néfastes où le pays profondément troublé ne savait où se prendre, où l'on ne pouvait prévoir, la veille, quelle agitation nouvelle apporterait le lendemain, le prélat trouvait assez de calme et de loisirs pour se livrer à son goût pour la prédication et pour l'étude.

Nous venons de dire qu'il ne tint pas à M. le Prince que Godeau ne prononçât l'oraison funèbre du duc de Nemours. L'évêque de Grasse retrouvait bientôt l'occasion qui lui échappait d'exercer son talent en ce genre d'éloquence. Le sujet, il est vrai, était moins brillant et ne se prêtait pas, comme eût pu le faire l'éloge de l'illustre défunt, aux considérations générales sur la politique et sur les malheurs des guerres civiles. Il s'agissait de louer la vie pastorale du spirituel évêque de Belley, P. Camus, disciple et ami de François de Sales, Elisée un peu folâtre de ce radieux Elie (2).

L'orateur déclare en commençant qu'il n'a point l'intention de faire un panégyrique, mais qu'il veut seulement mettre les actions du défunt sous les yeux des fidèles, afin

(1) Conrart. *Ibid.*, p. 177.

(2) Expression de Sainte-Beuve dans *Port-Royal*, t. 1, p. 241. On sait que Camus aimait beaucoup les jeux de mots. Un jour, ayant entendu prêcher Godeau sur la Grâce, il dit : « J'ai entendu prêcher un sermon de la Grâce prêché de bonne grâce par l'évêque de Grasse. » *Ménagiana*, t. 1, p. 135. — L'évêque de Belley n'avait point voulu de discours à ses obsèques. Celui de Godeau fut prononcé à l'anniversaire de sa mort dans l'église de l'Hôpital des Incurables, le 17 mai 1653.

qu'ils en tirent une leçon profitable à leurs âmes. Et de fait, cette oraison funèbre n'est qu'une suite de tableaux où paraissent, dans leur simplicité chrétienne, les vertus de l'évêque de Belley. On le voit toujours aux pieds de François de Sales qu'il appelait son Gamaliel pour apprendre de lui la loi de Dieu, bien qu'il fût lui-même « rempli de sa connoissance ». On l'admire, source vivifiante, pleine de science et de charité, « ouverte depuis le matin jusqu'au soir, aux grands, aux petits, aux sçavans, aux ignorans, aux pauvres, aux riches, aux justes, aux pécheurs, aux amis, aux ennemis, aux ingrats, aux reconnaissans, aux traîtres, aux fidelles. » On le suit dans ses courses à la poursuite de ses brebis « dans des lieux où personne n'osoit aller et qui ne pouvoient estre accessibles qu'à la charité épiscopale. »

Puis c'est l'apôtre qui se montre. Il instruit son clergé, il prêche dans les moindres paroisses de son diocèse et ses voisins s'étonnent des fruits abondants de sa parole. « Son diocèse qui estoit un champ hérissé d'épines, rempli de bestes sauvages, stérile et hideux à voir, changea incontinent de face et eut la beauté du Saron et du Carmel. On vit pousser des fleurs et meurir des fruits où il n'y avoit que des ronces. Les champs les plus pierreux rendirent l'usure de la semence évangélique qu'il craignoit d'y voir mourir faute d'humeur qui l'entretinst. Les épis ondoyoient sur le sommet des montagnes; ils couronnoient les rochers comme les cèdres font le Liban et tout le voisinage devint jaloux de son abondance. »

Godeau nous montre ensuite l'auteur, écrivant, un jour, des histoires pieuses pour détourner de la lecture des romans, une autre fois, des traités de controverse pour réfuter les hérétiques ou des livres de dévotion pour instruire les pasteurs et les fidèles. Et cette vie, consacrée à l'étude et à la vertu, se couronne par une mort où se

découvre toute la beauté d'une âme saintement chrétienne.

Quand on lit attentivement ce discours, on voit que Godeau tend de plus en plus à se défaire de cette manière un peu déclamatoire qu'il avait inaugurée d'abord. C'est partout une élégante simplicité qui plaît sans effort, et si l'on voudrait parfois un peu plus d'élévation et d'éclat, on ne trouve rien du moins qui blesse et qui choque l'esprit.

C'est cette même simplicité de bon aloi que l'on remarque dans le *Discours du Jubilé*(1) et dans le *Panégryrique de Saint Augustin*(2) que Godeau prononça vers cette même époque. Le docteur de la grâce surtout inspira bien notre évêque qui sut trouver de dignes accents pour célébrer la sublimité de son esprit et l'ardente charité de son âme.

Les Ouvrages que Godeau publia pendant la Fronde sont fort nombreux. C'est alors, en effet, qu'il donna les *Méditations sur le Saint-Sacrement* et les *Elévations à Jésus-Christ*(3) où il épanchait son âme aimante et simple; les *Discours sur les Ordres sacrés*(4) où il exaltait la dignité du Sacerdoce, et avec beaucoup de science et de sagesse, définissait les devoirs et les obligations des lévites et des prêtres; la *Vie de Saint Augustin*(5), où il retraçait avec amour une des plus grandes figures du christianisme qu'allait mettre encore dans une plus vive lumière la querelle déjà commencée du Jansénisme. Enfin il donnait les premiers volumes de son *Histoire de l'Eglise* qu'il n'acheva jamais, mais qui constitue une œuvre trop importante pour que nous n'en disions pas quelque chose (6).

(1) *Du Jubilé*, Paris, in-12. 1653.

(2) *Panégryrique de Saint Augustin*, in-12. Paris, Courbé, 1953.

(3) *Elévations à Jésus-Christ*, in-12. Paris, 1652.

(4) *Discours sur la tonsure*, in-12. Paris, 1651. *Sur les ordres sacrés*, in-12. Paris, 1652.

(5) *Vie de Saint Augustin*, in-4°. Paris, 1652.

(6) Godeau avait aussi amassé des matériaux pour la continuation de cette histoire. V. Dom Liron. *Bibl. chartraine*, p. 284.

Pendant longtemps l'histoire ecclésiastique ne fut qu'un recueil immense et souvent confus de faits et de dates, abordable seulement pour les savants et les critiques. Mais les admirables travaux du cardinal Baronius (1), à la fin du seizième siècle, firent entrer dans une voie nouvelle cette science trop longtemps négligée. Ceux qui vinrent après lui, les Bzovius (2), les Sponde (3), les Raynaldi (4), les Pagi (5), etc., marchèrent à l'envi sur ses traces, et, soit en le corrigeant, soit en le continuant, achevèrent de débrouiller le chaos des vieilles annales de l'Eglise. Après tant d'efforts laborieux, on put dire que l'histoire ecclésiastique était née. On ne tarda pas à abandonner la langue latine dont on s'était servi jusque-là (6) et l'on employa de préférence les idiomes modernes qui, étant arrivés à un point suffisant de perfection, paraissaient un instrument plus utile au but qu'on se proposait en écrivant l'histoire.

Le premier qui, en France, voulut faire de l'histoire ecclésiastique un genre plus facile et plus littéraire fut précisément notre évêque. Comment il fut conduit à une pareille entreprise, il le dit lui-même en présentant son ouvrage à MM. les cardinaux, archevêques et évêques de l'Eglise gallicane. Son seul but a été d'instruire les fidèles. « L'Evangile leur présente des préceptes, disait-il, mais la

(1) Baronius, né en 1538, entra de bonne heure dans l'Oratoire de Rome. Confesseur de Clément VIII, cardinal en 1596, bibliothécaire du Vatican, il mourut en 1607. Il a publié des *Annales ecclesiastici* qui vont jusqu'en 1198.

(2) Bzovius (Abraham), dominicain polonais (1567-1637), continua Baronius jusqu'en 1565, 9 vol. in-fol. Cologne (1616-1630).

(3) H. de Sponde, évêque de Pamiers, fit un *Abrégé des Annales de Baronius*.

(4) Raynaldi, oratorien, continua Baronius jusqu'en 1565.

(5) Pagi (Antoine) (1624-1699), cordelier, a fait : *Critica historico-chronologica in Annales eccl. card. Baronii*. Anvers, Genève, 1765, 4 vol. in-fol.

(6) Pourtant Bosquet dans *Ecclesiæ gallicanæ historiarum liber primus* (1633); Lecoq, *Annales eccl. Francorum* (1665), et Valois, *Gesta Francorum* (1658) ont encore écrit en latin.

voye des exemples est plus facile et plus courte pour ceux qui sont préoccupés de cette fausse opinion que les premiers sont trop rudes et qu'on ne les peut garder dans la vie du monde, comme si le christianisme n'estoit que pour les déserts et pour les cloîtres. » L'histoire ecclésiastique peut désabuser les chrétiens de cette double erreur. Mais encore faut-il qu'elle soit écrite d'une façon intéressante et suivie. « Jusqu'icy de tant d'excellens Ecrivains François qui ont employé la beauté de leur style à écrire des Histories profanes, aucun ne s'est avisé de consacrer sa plume à Jésus-Christ pour écrire celle de son Eglise, de sorte que la plupart des Fidèles qui sont Rois dans cet empire divin ne savent ny la naissance, ny les progrès de leur Estat, ny sa Police, ny ses Loix, ny les choses mémorables qui s'y sont faites, tandis qu'ils ont un grand soin de s'instruire de celles qui leur sont arrivées dans le lieu de leur pèlerinage et de leur exil. Cette ignorance m'a paru un grand malheur et je me suis senti engagé, pour les en retirer, à entreprendre un travail que je reconnois fort au-dessus de ma suffisance. »

Ainsi, cette fois encore, Godeau prend la plume pour le plus grand bien des fidèles. Jadis, il faisait des poèmes sacrés pour attirer l'attention des chrétiens sur la beauté de leurs livres ; il écrit maintenant l'Histoire ecclésiastique pour les détourner de la lecture souvent dangereuse des histoires profanes.

Dans une assez longue préface, Godeau commence d'abord par indiquer sa manière d'entendre l'Histoire qui est, dit-il, la maîtresse de la prudence politique et économique, l'école des bonnes mœurs, le flambeau de la Vérité et le guide de la raison, la censure équitable des actions humaines, la conseillère sans intérêt, le miroir sans flatterie et le plus court chemin de la vertu. Il insiste ensuite sur les fruits principaux que les fidèles peuvent retirer de l'his-

toire ecclésiastique. Ils se confirment dans leurs croyances en apprenant à distinguer la vérité dont le caractère est l'antiquité, de l'erreur dont le signe est la nouveauté. Ils trouvent, en outre, des motifs d'agir en vue du bien. Car les Saints offrent des exemples qui conviennent à tous les états et à toutes les conditions.

Il existe bien des histoires particulières de quelques Saints. Mais la plupart ne sont pas encore débarrassées des fautes que les temps barbares y ont glissées. D'ailleurs, l'histoire particulière n'instruit jamais aussi bien que l'histoire universelle.

Godeau fait une critique assez judicieuse, mais assez superficielle des sources où il a puisé, et, après avoir reconnu la difficulté qu'il y a à se retrouver au milieu de tant de documents qui se contredisent souvent, il ajoute : « D'un costé, la Loy indispensable de l'Histoire qui est de dire la vérité attache l'historien, et sa première qualité est de ne respecter quoy que ce soit à son préjudice. Mais, d'ailleurs, un Evesque soutient un personnage dans l'Eglise qui l'oblige à faire des considérations dont les autres peuvent se dispenser, non point pour ne point dire ce qu'il estime estre vray, mais pour ne le pas dire en certaines occasions avec la mesme affirmation que feroit une personne particulière qui ne doit pas avoir de mesmes respects que luy. » Enfin, après quelques remarques sur les difficultés de la chronologie où il déclare ne vouloir pas s'engager parce qu'il n'écrit pas pour les savants, il termine sa Préface en soumettant son ouvrage au jugement de l'Eglise.

Godeau fait commencer son Histoire ecclésiastique avec le monde. Comme la plupart des chroniqueurs et des annalistes chrétiens, il remonte à l'origine des choses et rattache ainsi les temps modernes aux temps anciens. Mais il fait seulement un court résumé des événements

jusqu'à la venue du Messie, et ce résumé, partagé en cinq périodes ou plutôt cinq âges, n'est qu'une sorte d'introduction à l'histoire que se propose d'écrire Godeau.

L'historien procède par siècles, bien plus, par années, car il se conforme à l'ordre strictement chronologique. Chaque siècle s'ouvre par quelques réflexions générales et se ferme par une courte appréciation des auteurs sacrés et profanes. Entre deux, la série des événements se déroule dans un récit uniforme, et cela jusqu'au neuvième siècle où s'arrête la narration.

La première question qu'on se pose en étudiant un historien, c'est de se demander quelle est la valeur des sources qu'il a consultées et quel degré de foi il convient d'ajouter à ses propres récits. Il est sûr que Godeau a cherché la vérité. Une anecdote suffit à le prouver. Il commençait la publication de son Histoire, lorsqu'un jour il entra chez un libraire où se trouvaient déjà le P. Le Cointe et plusieurs savants qui, en sa présence (car on ne savait pas qui il était), parlaient assez librement de son œuvre. Le P. Le Cointe souhaitait plus d'exactitude et plus de critique dans les faits, et il signalait en même temps quelques erreurs qui l'avaient plus particulièrement frappé. Godeau écoutait sans mot dire. Mais quand le P. Le Cointe fut parti, il demanda son nom et son adresse et courut chez lui. Le P. Le Cointe, apprenant à qui il avait affaire, lui fit des excuses. Mais Godeau le pria avec tant d'insistance de continuer ses critiques, qu'il ne put refuser. Le prélat remercia et profita dans la suite de ses observations (1).

(1) L'anecdote se trouve dans tous les recueils. Par contre, le protestant Ancillon parle ainsi de l'Histoire de Godeau. « Le premier tome est assez fidèle; mais le cardinal Grimaldi l'ayant lu et lui ayant dit en passant par son évêché qu'il le tenoit pour hérétique parce qu'il parle trop hardiment contre l'Eglise et l'ayant menacé d'en avertir le pape aussitôt qu'il seroit arrivé à Rome, M. Godeau a été plus réservé, moins sincère et plus passionné contre nous dans les autres tomes. » *Mélanges*, t. II, p. 203.

Il est non moins certain d'autre part qu'en raison de sa situation dans l'Eglise, Godeau n'a pas cru qu'il fallait agiter certaines questions de nature à troubler les âmes simples et naïves. Mais si, dans les bornes où il s'est enfermé, sa bonne foi est évidente, son défaut de critique ne l'est pas moins.

Dans sa Préface, Godeau ne s'est pas exagéré la difficulté d'écrire l'histoire des premiers siècles de l'Eglise. Ce n'est pas que ces temps reculés soient demeurés sans témoignages certains. Si le christianisme est une religion de tradition, il est aussi une religion d'écriture (1). Les Evangiles, les Actes des Apôtres, les Epîtres, les Ecrits des Evêques, les Actes des Saints, les Canons des Conciles et les Livres des premiers apologistes sont des sources précieuses à qui sait les consulter. D'un autre côté, les historiens, à partir d'Eusèbe, nous fournissent une foule de renseignements, non seulement sur l'époque où ils ont vécu, mais encore sur les époques antérieures. Mais il y a un choix à faire parmi ces documents qui sont loin d'avoir la même valeur. Les auteurs qui nous les donnent ne se présentent pas à nous avec les mêmes garanties de sincérité et souvent les ouvrages indiqués sous leurs noms, ne portent pas une marque suffisante d'authenticité pour déterminer la croyance.

Si donc il n'est pas bon qu'un ouvrage historique se transforme en un tissu de dissertations et de discussions sur les points contestés, si l'auteur doit éviter de s'engager dans les controverses que soulèvent les faits douteux et les dates incertaines, s'il est juste que le lecteur ne doive pas supporter l'ennui d'un pareil travail, il y a pour l'historien une tâche préparatoire à accomplir (2). Avant

(1) V. Ozanam. *Civilisation au V^e siècle*, in-8°, 11, p. 193.

(2) V. Fleury. *Premier discours sur l'hist. ecclés.* et Daunou. *Etudes hist.* 1, p. 406.

d'écrire, l'historien doit peser les témoignages, les contrôler l'un par l'autre et ne donner au public que le résultat de ses recherches. Le travail préparatoire dont nous parlons doit être, pour l'historien, ce que l'échafaudage est pour l'ouvrier. La construction achevée, l'échafaudage disparaît et il ne reste que l'œuvre dans son unité et dans sa beauté.

Godeau, sans aucun doute, s'est livré à cette tâche préliminaire. Mais au milieu de ses multiples occupations, a-t-il pu pousser jusqu'au bout ce travail immense qu'une vie d'homme ne suffirait pas à accomplir ? Son Histoire ne se ressent-elle pas, à ce point de vue, de la rapidité avec laquelle il composait d'ordinaire ? Cela est évident.

On peut lui reprocher d'abord de n'avoir pas examiné d'assez près la plupart des auteurs et des documents dont il s'est servi, de n'avoir pas *pêché* au fond, comme l'en accuse Guy Patin, dans une lettre à M. de Sponde (1). Il déclare, par exemple, qu'il ne se faut pas fier au témoignage de Nicéphore, de Métaphraste, d'Evagre, etc., et pourtant il ne laisse pas de rapporter, sur leur seule autorité, une foule de faits que des auteurs plus sérieux se sont bien gardés d'admettre. Aussi Tillemont (2) n'a aucun égard pour les auteurs que nous venons de citer. « Ce n'est pas, dit-il, qu'il ne puisse y avoir quelque chose de vrai, mais ce vrai sera toujours incertain, tant qu'on ne pourra pas le distinguer d'avec le faux (3). »

Godeau n'est pas non plus sans reproche dans l'usage qu'il a fait des auteurs plus modernes. On ne conteste pas la science et le génie de Baronius qu'on a appelé avec assez

(1) *Lettres* II, p. 198.

(2) Né à Paris en 1637, fut élevé à Port-Royal avec Nicole pour maître, reçut la prêtrise en 1676 et mourut en 1698. Il laissa des *Mémoires* pour servir à l'hist. ecclés. des six premiers siècles de l'Eglise. Paris (1693-1712) 16 vol. in-4^e.

(3) *Mémoires* I. Introduction p. XIII.

de raison le Père de l'histoire ecclésiastique. On sait pourtant que sa critique fut plus d'une fois trouvée en défaut et que le P. Pagi notamment a fait plusieurs volumes des erreurs de faits et de dates, découvertes dans ses Annales. Godeau savait quelque chose de ces erreurs puisqu'il en parle dans sa Préface. Cela ne l'empêche pas pourtant de se fier en général à la chronologie du savant cardinal.

Ce n'est pas le seul reproche qu'on peut faire à l'évêque de Vence. Il ne se livre à aucune discussion dans son Histoire et il fait bien. Mais il lui arrive souvent d'indiquer les différentes opinions sur un fait contesté sans même prendre la peine de donner les raisons pour ou contre, et de laisser au lecteur le soin de conclure. S'agit-il de savoir si Denis l'Aréopagite est le même que Denis, évêque de Paris. « Depuis peu, dit-il, cette question a été agitée de part et d'autre par des écrivains catholiques de grande érudition et les lecteurs que je ne veux point préoccuper peuvent consulter les livres qui ont été faits. Comme je ne dois point favoriser de vieilles erreurs que ny le temps, ny le prétexte de la piété ne peuvent jamais rendre véritables, aussi ne dois-je pas prononcer affirmativement sur des opinions contestées parce que je suis Historien et non pas Juge (1). » Sur la question de savoir combien il y a de canons du concile de Nicée, il se contente d'énumérer les différentes opinions, puis il ajoute : « Je propose les faits et je laisse le jugement à mes lecteurs (2). » Cela est très flatteur pour l'intelligence du lecteur, sans aucun doute. Mais le procédé est par trop commode en vérité et nullement scientifique. Peut-être le lecteur lui-même ne le trouve-t-il pas toujours de son goût. Car il aime que l'historien se prononce sur des faits contestés ou que, du

(1) *Histoire de l'Eglise*, 1, p. 376, Ed. in-12 (1682).

(2) *Ibid.*, 11, p. 156.

moins, il indique avec preuves à l'appui, l'opinion qui lui semble approcher le plus de la vérité.

Enfin, on peut trouver que Godeau fait une trop grande part au récit légendaire. La légende, sans doute, n'ôte rien à la dignité de l'histoire dont elle est, en quelque sorte, la couleur, la vie, le mouvement et l'âme (1). Bien plus, il est impossible de se faire une idée complète d'une époque, de s'en représenter exactement l'aspect moral, l'état social, les doctrines, l'idéal, si l'on ne connaît en même temps les légendes qui flottèrent alors dans l'imagination des hommes. D'autre part, l'histoire ecclésiastique ne saurait nier ou ignorer l'intervention surnaturelle de la Providence dans la conduite de l'Eglise et dans la vie des Saints. On peut donc croire que parmi les légendes qui nous sont parvenues, plusieurs reposent sur des traditions certaines. Mais il faut dire aussi que la fable puérile et même grossière, s'est mêlée parfois à la vérité, que la supercherie a pu abuser de l'ignorance et de la crédulité des foules et qu'à côté des légendes à conserver, il en est une foule d'autres qu'un historien scrupuleux ne saurait admettre.

Godeau ne paraît pas avoir fait un choix bien critique parmi les légendes qui remplissent la vie des Saints. Il en admet, du moins, qui n'ont pas, historiquement parlant, un fondement assez certain pour que le mérite scientifique de son ouvrage n'en soit pas affaibli. Le bon abbé de Marolles raille doucement, dans ses *Mémoires*, cette introduction parfois hasardée des légendes dans l'histoire ecclésiastique. Il s'étonne, par exemple, que Godeau ait enregistré tout ce qu'on raconte de Siméon le Stylite « toutes choses si peu vraisemblables qu'il faudroit un peu

(1) V. Ozanam. *Civilisation au V^e siècle*, t. II, p. 193.

plus de crédulité que plusieurs personnes fort sensées n'en peuvent admettre pour y ajouter foi. (1). »

L'historien a beau déclarer dans sa Préface qu'il n'écrit pas pour les savants, mais pour le commun des fidèles, la vérité pourtant est faite pour tous et le commun des fidèles n'est ni indigne ni incapable de la connaître, quand on la lui présente avec les ménagements nécessaires. Et ce n'est pas porter atteinte à la foi que de bannir de l'histoire ecclésiastique ces pieux mensonges auxquels se sont attachés les fidèles dans la suite des âges. Il n'est pas prudent sans doute de les attaquer avec fracas. Mais rien n'empêche de les passer sous silence comme on fait de bien d'autres choses qu'on ne tient pas pour démontrées (2).

Godeau, avons-nous dit, s'est conformé scrupuleusement à l'ordre chronologique. Il avance, année par année, à la façon des annalistes des anciens temps. Cette méthode est plus rigoureuse sans doute, plus sûre, mais est-elle toujours la meilleure? Il y a, en tout cas, quelques objections à lui faire. On comprend très bien qu'un auteur écrive ainsi l'histoire d'une période à laquelle il a assisté. Il a vu les faits se dérouler sous ses yeux, il en connaît tous les détails et si une fois ou l'autre sa mémoire hésite, il peut s'aider du témoignage de ses contemporains. Ainsi Tacite n'avait qu'à faire appel à ses souvenirs pour écrire

(1) *Mémoires*, II, p. 32. Godeau d'ailleurs était un peu crédule, un peu superstitieux. Il croit à l'influence des comètes sur les événements humains. Il dit à propos de Mahomet. « Une comète qui parut au ciel cette année (632) en plein midi et qui avoit la figure d'une espèce fut sans doute un signe des maux qui devoient arriver au monde. » *Hist. de l'Eg.* V. p. 133.

(2) Voir Fleury. *Premier discours sur l'hist. ecclés.* Au point de vue critique, on pourrait dire encore que Godeau n'a pas toujours su choisir entre les faits qui ne sont pas tous également dignes de figurer dans une histoire générale. Que nous importe de savoir que l'anachorète Euthymius mourut très âgé et sans avoir perdu une dent (III, p. 543.). Le fait, s'il a été constaté, est parfaitement inutile et ainsi de bien d'autres.

ses Annales et livrer à la postérité ce tableau achevé d'une époque tragique.

On comprend encore qu'on écrive de cette façon l'histoire d'une période plus considérable si les événements qu'elle comprend sont bien prouvés et les dates bien certaines. Ainsi on pourrait facilement faire le tableau d'un siècle ou deux de notre histoire moderne dont tous les détails sont suffisamment connus.

Mais il n'en va plus de même quand il s'agit d'une époque aussi longue que celle qui s'étend depuis la naissance de J. C. jusqu'à nos jours. Malgré des recherches incessantes, malgré la sagacité laborieuse des critiques, on est loin d'avoir fixé la date des événements d'une façon définitive. Il est même douteux qu'on y arrive jamais, faute des documents nécessaires pour établir une pareille certitude. Dès lors, l'ordre chronologique aura toujours quelque chose de fragile et de factice que le plus grand talent ne parviendra pas à cacher entièrement.

Il y a plus. L'historien qui suit rigoureusement l'ordre des années ne peut que difficilement donner à son œuvre le caractère d'unité qui lui est nécessaire. Il est forcé d'interrompre à chaque instant le cours de son récit pour en commencer un autre. Il lui faut sans cesse passer d'un pays à un autre pays, pour y suivre le cours d'événements différents et les narrations se succèdent ainsi sans lien réel, sans transition véritable et l'histoire court le risque de paraître morcelée. Au lieu d'un vaste et unique tableau où viennent se fondre les faits à mesure que l'ordre des temps les amène des divers lieux, on n'a pour ainsi dire que quelques galeries que rien ne relie entre elles. Et comme, d'autre part, les événements ont des rapports entre eux, comme ils ont des points par où ils se touchent, comme des points d'histoire ne peuvent s'éclairer complètement que par le rapprochement de plusieurs peuples et

de plusieurs époques, on voit tous les embarras que crée à l'historien l'ordre chronologique (1).

Godeau n'a pu échapper aux difficultés de cette méthode. Il a su éviter, en partie du moins, la sécheresse et la monotonie des annalistes et il a fait de son Histoire une suite assez agréable de narrations, mais sans vues d'ensemble. Il ne lui est jamais arrivé d'intervertir l'ordre des temps pour suivre un fait important depuis son origine jusqu'à sa fin ; il n'a jamais songé à ramasser dans un tableau unique les traits saillants d'une grande époque pour en donner une impression générale ; il ne lui est jamais venu à l'esprit de s'arrêter aux moments solennels de l'histoire, aux événements mémorables, pour en signaler l'importance et en marquer l'influence sur les destinées de l'humanité chrétienne. La propagation merveilleuse du christianisme, le Monachisme, les invasions des Barbares, la chute de Rome, le pouvoir sans cesse croissant de l'Episcopat au milieu des peuples nouveaux, le sort des sciences et des lettres dans la ruine commune : tout cela est indiqué en passant, comme des faits considérables sans doute, mais avec trop peu d'insistance.

Nous ne voyons pas non plus suffisamment les faits naître les uns des autres, comme le produit de leurs causes particulières et naturelles. Ce développement progressif des choses qui se tiennent entre elles comme les anneaux d'une chaîne à peine interrompue, nous échappe en quelque sorte par la faute de l'historien qui n'a point vu que le meilleur ordre, comme l'a dit Fleury, est celui qui conduit l'esprit le plus naturellement pour entendre les choses et les retenir (2).

Ainsi, manque de vues générales, tel est, avec le manque de critique, le défaut de l'ouvrage de Godeau.

(1) V. Daunou. *Etudes hist.* 1, p. 393.

(2) Fleury. *Ibid.*

C'est ailleurs qu'il faut chercher les mérites de cette Histoire. Le récit, voilà par quoi se recommande surtout l'évêque de Vence. Le premier, il a substitué à la narration diffuse des vieux historiens une narration claire et méthodique, d'une grande simplicité, mais d'une simplicité qui n'exclut pas toujours l'abondance. S'il ne fait pas une critique suffisante des faits, il les distribue pourtant, dans les limites de son cadre étroit, suivant les règles de l'art et du goût. Il n'est pas impassible comme la plupart des chroniqueurs des premiers siècles et même du moyen âge. Il ne se contente pas d'enregistrer des faits souvent tristes, avec une sorte de résignation et d'indifférence. Au contraire, il juge les choses et les hommes, il approuve et il critique, il loue et il s'indigne, mais sans sortir des bornes de la mesure et de la décence. Godeau, quand il écrit, n'abandonne jamais le ton académique dont il s'était fait de bonne heure une habitude.

Mais ce qui caractérise surtout la narration de Godeau, c'est l'abondance des réflexions dont il la remplit. Disons tout de suite que, parmi ces réflexions, il en est plusieurs qui, pour judicieuses qu'elles soient, n'en sont pas moins inutiles et complètement en dehors du sujet. Godeau aime à remuer, en passant, des souvenirs personnels; il se plaît à rappeler des événements dont il fut le témoin joyeux ou attristé. C'est ainsi que le nom d'Antibes, se rencontrant par hasard sous sa plume, il s'arrête un instant pour faire l'historique de la Vicairie apostolique de cette ville. Il loue Richelieu qui la rattacha à l'Eglise de Grasse. Il parle des désordres qu'il eut à réprimer et des difficultés qu'il trouva dans son ministère (1). La fondation de l'Eglise de Toulouse lui est un prétexte pour admirer la science du dernier archevêque nouvellement décédé (2). Tacite vaut un

(1) *Hist. de l'Egl.*, t. 1, p. 453.

(2) *Hist. de l'Egl.*, t. 1, p. 585.

compliment au sieur d'Abblancourt qui l'a traduit (1) et Vaugelas, pour avoir fait la même chose de Quinte-Curce, se voit couvrir de fleurs (2). Ou bien encore l'auteur prend occasion du moment où il écrit pour parler des événements contemporains. Il achève son troisième volume à l'époque de la paix des Pyrénées. Il loue l'habileté de Mazarin, vante l'heureuse fortune du jeune monarque et exprime l'espoir que les rois désormais uniront leurs efforts pour aider Venise à se débarrasser des Turcs (3).

Ces réflexions sont souvent toutes morales ou politiques. Godeau ne veut point que les femmes prennent trop d'autorité dans les cours où elles font plus de mal que de bien et à propos de l'impératrice Irène, il écrit : « Il est vrai que quand l'ambition est maîtresse du cœur d'une femme, il n'y a rien dont elle ne soye capable et qu'elle pratique aisément la maxime qui dit que s'il faut violer tous les droits divins et humains, c'est pour régner (4). » Sur le théâtre, qu'il est loin de regarder comme une école de moralité, il s'exprime ainsi : « On dit que la punition suit toujours le crime à la fin de la pièce, ce qui apprend à la détester ; mais, en effet, c'est un poison agréablement préparé qui souille pour le moins l'imagination s'il ne trouble l'esprit et ne corrompt le cœur tout à fait (5). » Il n'est pas partisan des supplices pour ramener les hérétiques. « La voye des supplices, dit-il, a plustost aigri les esprits qu'elle ne les a persuadez. Ils ont mesme établi l'hérésie qu'ils vouloient détruire luy donnant la hardiesse de paroître en public et de témoigner une constance qui bien que fausse

(1) *Ibid.*, p. 370.

(2) *Ibid.*, p. 379.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 765.

(4) *Hist. de l'Eg.*, t. V, p. 649. Godeau n'avait pas bonne opinion des femmes qu'il appelle « un mal qui pour estre nécessaire n'en est pas plus supportable ». *Discours sur les Ordres sacrés*, p. 480.

(5) *Ibid.*, t. II, p. 874.

ne laissoit pas de se faire admirer par le peuple et de passer dans son esprit pour une preuve de vérité (1). »

Mais le plus grand nombre de ces réflexions ont trait à la discipline de l'Eglise, à ses usages, à ses traditions. Elles sont plus de l'évêque que de l'homme, mais il n'en est que plus intéressant de connaître à ce sujet les sentiments d'un prélat du dix-septième siècle. Godeau ne dissimule pas ses préférences pour les premiers siècles du christianisme où il voit beaucoup plus de simplicité, d'innocence et de vertu. « A mesure que l'Eglise s'éloigne des premiers siècles, elle fait plus de bruit, mais il faut avouer qu'elle est bien moins innocente dans les mœurs de ses enfans. Les ministres sont moins éclatants par la doctrine et par la piété. Les princes sont moins zélés pour son honneur; les peuples ont moins de simplicité et d'innocence; enfin l'esprit ardent de la charité chrestienne s'éteint peu à peu et l'on ne rencontre plus de ces grands exemples de vertu que l'on trouvoit à chaque pas dans les premiers siècles (2). »

Dans cette admiration et ces regrets des temps apostoliques, Godeau attaque avec vigueur tous les abus. S'agit-il de l'excommunication, il trouve qu'elle est beaucoup trop commune et qu'on use trop facilement d'un remède qu'il ne faut employer que lorsque tous les autres sont devenus inutiles. « Il est vray, ajoute-t-il, que les exceptions presque infinies que les nouveaux Casuistes apportent pour garantir les fidèles d'encourir l'excommunication

(1) *Ibid.*, t. iv, p. 129. On peut voir comment l'abbé Tisserand (p. 93) tronque cette citation et bien d'autres encore.

(2) *Hist. de l'Eg.*, t. iv, p. 3. On sait que c'était là une idée favorite de Saint-Cyran. Dans son interrogatoire, il disait : « Comme les fleuves sont plus purs à leur source, de même l'Eglise qui est plus proche des apôtres et de Jésus-Christ est plus pure. » Voir aussi cette même comparaison attribuée à Saint-Cyran par Saint-Vincent de Paul dans une lettre à l'abbé d'Origny. *Vie de Saint Vincent de Paul*, par Abelly. Voir aussi *Journal de Trévoux*, avril, 1726.

ont beaucoup contribué à la faire mépriser (1). » Il trouve énormes les sommes réclamées par Rome pour les bulles. « Il y en a qui ont appelé cette exaction une pure et naturelle simonie : en effet, de quelque nom qu'on la veuille pallier, il est bien difficile d'en effacer cette vilaine tache. Mais quoyqu'il en soit, c'est un désordre épouvantable dont on peut plustost se plaindre que d'y apporter du remède (2). » Il dénonce la grand suite de domestiques, de laquais, de pages que plusieurs prélats de son temps traînaient après eux « sous prétexte de conserver leur autorité que ce luxe déshonore au lieu de luy donner de l'éclat (3). » Enfin il se plaint de voir des abbés commendataires qui sont souvent de simples clercs ou même des enfants et il voudrait que les bénéfices ne fussent donnés qu'à ceux qui réellement peuvent en remplir les charges tant spirituelles que temporelles.

Godeau ne cesse de déplorer la situation actuelle de l'Eglise. Ce qu'il regrette surtout, c'est cette antique grandeur de l'épiscopat qui s'est peu à peu perdue par la faute des circonstances et la lâcheté des évêques. Il ne parle pas sans amertume de ces prélats qui s'asseyaient autrefois à la table des rois et qui maintenant se trouvent très honorés de se tenir debout et tête nue pendant les repas du prince « tant les choses ont changé de face et tant l'honneur de l'Episcopat a diminué à mesure que la splendeur de l'autorité royale s'est accrue ou plustost à mesure que la sainteté des Evesques est déchue (4). »

Il revient à chaque page sur les empiétements du pouvoir temporel et il condamne les évêques et les prêtres qui ont recours aux tribunaux séculiers « lesquels,

(1) *Hist. de l'Eg.*, t. iv, p. 371.

(2) *Ibid.*, t. v, p. 51.

(3) *Hist. de l'Eg.*, t. iv, p. 42.

(4) *Ibid.*, t. v, p. 536.

dit-il, sont bien aises de voir à leurs pieds des Evesques et des Prestres qui leur demandent justice et ne manquent pas de profiter pour le rehaussement de leurs charges de l'avi-lissement où nous nous mettons nous-mesmes (:), » Il accuse la lâcheté des évêques qui, par crainte frivole ou par fausse espérance, se font les serviteurs empressés des princes auxquels jadis ils donnaient des ordres. « Je sçai que dans les temps où nous vivons il faut souffrir beaucoup de choses que nos pères n'eussent pas souffertes; mais il y a une grande différence entre la tolérance prudente en certaines rencontres et la lâcheté en d'autres où il s'agit de l'honneur et de la liberté de l'Eglise. Car si l'une est nécessaire, l'autre est tout à fait ruineuse et par conséquent exécrationnable (2). »

Un autre sujet qui suggère à l'historien des réflexions non moins amères et non moins variées, ce sont les religieux. Si l'on ne savait que Godeau était très jaloux des privilèges de son ordre, on s'en apercevrait vite en lisant son Histoire. Il n'a pas assez d'indignation contre les religieux qui veulent se soustraire à la juridiction épiscopale. Parlant de la vie religieuse au sixième siècle, il dit : « En ce temps-là, c'eust esté une chose monstrueuse de voir des familles se dire religieuses et ne pas dépendre de leurs Evesques qui sont les chefs des religieux : que dis-je dépendre, mais s'égalier à eux et exercer une juridiction pareille à la leur et faire gloire de choquer toutes leurs ordonnances (3). » A tout propos, il se fait comme un devoir de les rappeler aux termes de leurs Constitutions qu'ils oublient trop facilement à son gré. « S'ils vouloient y estre fidèles, dit-il, ils ne détourneroient pas comme ils font les Fidèles d'assister à leurs Messes de paroisse; ils n'écrit-

(1) *Hist. de l'Ég.*, t. v, p. 530.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 700.

(3) *Ibid.*, t. IV, p. 527.

roient pas contre cette obligation et les Evesques n'auroient pas tant de sujets de se plaindre d'eux comme ils ont tous les jours par l'abus de leurs privilèges (1). »

On pourrait extraire de l'Histoire de Godeau tout un réquisitoire contre les religieux. Il en parle sans cesse. On voit que le sujet lui tient au cœur et, devant tant d'insistance, on soupçonne qu'il n'a pas eu avec eux que des rapports d'amitié.

Il convient en terminant de dire un mot des jugements portés par Godeau sur les auteurs profanes. Ces jugements sont courts et pour la plupart d'une parfaite justesse. Soit que l'historien parle des beautés de Virgile, capable à lui seul d'honorer plusieurs siècles, soit qu'il vante l'heureuse facilité d'Ovide, la pureté de Tibulle ou la force d'Horace, soit qu'il note en passant l'esprit de Lucain et l'obscurité de Perse, on sent qu'il a dû faire plus d'une fois ses délices des poètes latins, lui qui les juge avec tant de goût.

Il parle non moins heureusement des historiens de Rome. Il loue la concision de Tacite, les grâces de Tite-Live et les fleurs de Quinte-Curce.

Mais les jugements de l'auteur sur les philosophes sont surtout remarquables. Godeau n'aime pas les Stoïciens qu'il appelle quelque part des fanfarons de vertu plutôt que des hommes vraiment vertueux. Pourtant, il rend pleine justice à leurs ouvrages de morale. « Les chrestiens délicats de notre siècle, dit-il à propos des *Pensées* de Marc-Aurèle, ne sauroient lire cet ouvrage sans rougir de cette délicatesse, laquelle y est condamnée en toutes les pages et on ne peut rien dire de plus fort sur la tempérance chrestienne et la pratique de la sévérité de l'Évangile. que ce qu'enseigne cet Empereur n'ayant que les lumières de la nature et les préceptes de la secte des Stoïques (2). »

(1) *Hist. de l'Ég.*, t. v, p. 19.

(2) *Ibid.*, t. v, p. 311.

Il dit de même du *Manuel* d'Epictète. « Epictète nous a laissé un Manuel qui paroît plustost l'ouvrage d'un chretien que d'un philosophe stoïque, quand il parle du mépris des biens, de la tempérance dans les plaisirs et de la soumission à la volonté de Dieu (1). »

Quand on compare l'ouvrage de Godeau aux ouvrages semblables qui ont suivi, on s'aperçoit vite que la comparaison n'est pas toute à son avantage. Ainsi l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Fleury est de beaucoup supérieure et l'on saisit facilement les raisons de cette supériorité. Godeau n'a pas cette excellence de composition, cette méthode d'abeille qui prend le meilleur des auteurs anciens pour en faire une œuvre vivante et personnelle. Il n'a pas davantage cette étendue de point de vue qu'on remarque dans les *Discours sur l'Histoire ecclésiastique* où Fleury envisage de si haut les grands faits et les grandes époques du christianisme. Il n'a point enfin cet art souverain et maître de soi qui dirige habilement tous les fils de la narration jusqu'à ce point unique d'où tout l'horizon se découvre et s'éclaire.

Et ce qui rend encore la comparaison plus défavorable à Godeau, c'est que les premiers siècles de l'Eglise dont il a écrit l'histoire sont précisément ce qu'il y a de plus achevé dans l'œuvre de Fleury. Fleury est tout pénétré de l'antiquité chrétienne. Nul n'a mieux exposé la naissance et les progrès de la foi nouvelle, ses luttes contre les empereurs, ses victoires et ses triomphes. Nul n'a fait revivre avec autant de force et de vérité la vie et les mœurs des premiers chrétiens. Nul n'a analysé les écrits des Pères avec autant de science et de sympathie. Nul enfin n'a retracé de cet âge primitif un tableau si fidèle et si agréable à la fois.

(1) *Hist. de l'Eg.*, t. III, p. 312.

Godeau ne se plonge pas aussi profondément dans cette vie intense des temps apostoliques dont il ressent, comme Fleury, le charme pénétrant. Il ne s'est point identifié avec son sujet au point de s'effacer lui-même et de laisser parler les choses toutes seules. Voilà pourquoi l'impression que nous ressentons à la lecture de son Histoire n'est pas aussi énergique, aussi profonde que celle que nous éprouvons en parcourant les pages de son émule et rival.

Au point de vue critique, Godeau demeure bien loin de Tillemont. L'auteur des *Mémoires* est un savant laborieux, un chercheur intrépide qui, dédaignant les à peu près, s'est livré uniquement à l'étude des textes originaux pour en tirer la vérité toute pure, sans mélange d'aucune sorte. Il creuse et fouille sans cesse pour trouver le roc ferme et solide où il assoiera ses constructions : « C'est le mulet des Alpes, a dit de lui Gibbon, il pose le pied sûrement et ne bronche point. » Godeau ne marche pas d'un pas aussi ferme sur un terrain aussi sûr. Il est moins versé dans l'étude des sources et moins familier avec la connaissance des documents primitifs. Il ne faut point s'étonner s'il hésite parfois, s'il s'égare même au milieu des mille sentiers qui croisent sa route en tous sens. Moins travaillée, son œuvre est aussi moins forte que l'œuvre de Tillemont, « dont l'inimitable exactitude prend le caractère presque du génie (1). »

Godeau reprend ses avantages quand il s'agit du style. On le lit avec beaucoup plus de facilité que Tillemont et l'on ne trouve pas toujours dans Fleury cette élégance limpide qui caractérise sa narration. On peut même dire que si le mérite littéraire de cette Histoire, à part quelques tours surannés et vieillis, a été atteint quelquefois, il a été rarement surpassé. C'est là surtout ce qui fit la fortune de cet

(1) Gibbon ; V. Sainte-Beuve, *Hist. de Port-Royal*, t. IV, p. 32.

ouvrage en son temps et même après la mort de l'auteur. On connaît l'enthousiasme de M^{me} de Sévigné qui écrivait à sa fille (15 novembre 1689) : « Nous lisons l'Histoire de l'Eglise de M. Godeau : vraiment c'est une très belle chose ; quel respect cela donne pour la religion ! (1) »

Aujourd'hui l'ouvrage de l'évêque de Vence est à peine connu. Ni les services qu'il rendit alors en aidant à la vulgarisation de l'histoire ecclésiastique, ni les qualités littéraires qui le distinguent n'ont pu le sauver d'un complet oubli. Mais il convenait de s'y arrêter un instant pour en faire ressortir le côté original, et pour noter en passant le trait particulier de ce talent si actif et si souple, qui ne craignait pas de s'engager dans les voies les plus diverses et les plus ardues, pour la plus grande gloire de l'Eglise et le plus grand bien des fidèles.

(1) *Lettres*, t. ix, p. 316. Dans les grands écrivains de France.

CHAPITRE VII

I. — Godeau forcé de choisir entre ses deux évêchés ne garde que Vence (1653). Raisons de ce choix. Joie du Chapitre de Vence. Prise de possession. Serment d'usage. Visite solennelle de la cathédrale.

Godeau tranquille. Il s'occupe de faire réparer son palais et de faire décorer sa chapelle.

II. — Loisirs de Godeau pour les travaux littéraires. *Les Tableaux de la Pénitence* (1654). Excellence de l'œuvre attestée par un succès durable. Mérites littéraires.

III. — *Le Poème de Saint Paul* (1654). Sujet assez pauvre. Artifices poétiques. Analyse de l'œuvre. Longueurs de l'ouvrage. Grandeur soutenue du héros. Saint Paul et Polyeucte. Caractère dramatique et oratoire du poème de Saint-Paul. Justes proportions. Sobriété de détails. Le poème épique n'est pas une œuvre de convention.

IV. — Le Mage de Sidon et la Reine de Tendre. Le salon de M^{lle} de Scudéry. Abus du précieux. Portrait du Mage dans le *Grand Cyrus*.

* Correspondance entre le Mage de Sidon et la Reine de Tendre. Symbolisme outré, galanterie raffinée, métaphysique quintessenciée.

La *Lettre des quatre Maîtres*. Echange de petits vers. La discorde au Samedi. Fin des relations de Godeau avec M^{lle} de Scudéry.

I

Après les services que Godeau avait rendus à la cause de Mazarin, après les promesses qu'il en avait reçues, il pouvait se croire en droit de compter sur sa protection dans l'affaire de Grasse et de Vence. Il n'en fut rien pourtant et il dut se résigner à voir détruire l'union qui avait été faite sous le règne précédent (1). Tout ce qu'il put obtenir, ce fut d'avoir la faculté de choisir entre ses deux évêchés (2). Il opta pour Vence. Dans son *Histoire ecclésiastique*, il nous a donné lui-même les raisons de ce choix. « L'Eglise de Grasse, dit-il, comme une première épouse, sembloit devoir estre préférée, outre que la ville estoit plus grande, plus peuplée et plus riche. Mais comme j'avois joui durant quelques années des revenus de l'Eglise de Vence sans y avoir pu faire que fort peu de séjour, je creus que je la devois choisir pour luy rendre mes services et me renfermer dans une solitude où je ne voy rien qui me puisse détourner de Dieu et où je trouve un profond repos que je tâche d'employer pour le service de l'Eglise universelle (3). »

(1) Dans un *Mémoire sur l'union de Grasse et de Vence*, conservé aux *Arch. des Alpes-Maritimes* (Ev. de Vence, G. 1), on lit que « l'union étoit si bien faite que le cardinal Mazarin eut de la peine à la faire rompre quand pour chagriner M. Godeau pour des raisons qu'il n'est pas nécessaire de déduire, il en demanda la désunion sous de forts petits prétextes. »

(2) V. Lettre de l'abbé de Marmiesse à Mazarin. *Aff. étr.* Rome, n° 118, f° 500.

(3) *Hist. de l'Eglise*, t. III, p. 374. On pourrait peut-être donner encore d'autres raisons de ce choix : quelques inimitiés particulières comme le fait supposer la lettre à Chapelain (*Lettres*, p. 130), les ennuis éprouvés dans l'affaire de Lérins et d'Antibes, enfin les mauvais traitements subis par Godeau dans sa ville de Grasse. Disons aussi que l'évêché de Vence était d'un revenu un peu supérieur à celui de Grasse et que l'évêque avait le titre de Seigneur de Vence.

Godeau demanda pour successeur à Grasse, M. le Roy, abbé de Haute-Fontaine, dont il connaissait toute la piété et tout le zèle pour la maison du Seigneur et qui, d'ailleurs, étant riche et charitable, ne pouvait être mieux placé que dans un pays où les habitants étaient tous pauvres(1). Mazarin fit écarter ce candidat à cause de ses opinions jansénistes (2) et fit nommer à Grasse, Louis de Barnage, filleul et aumônier de S. M., chanoine de Paris (3).

Aussitôt que le Chapitre de Vence eut connu la décision qu'avait prise Godeau de renoncer à l'évêché de Grasse, la

(1) *Sup. au Nécrologe de Port-Royal*, p. 571.

(2) Hermant, *Mémoires*, t. v, f^o 949.

(3) Il n'est pas vraisemblable, comme l'avance Tallemant dans son *Historiette de Gombauld*, que Godeau ait voulu faire nommer ce dernier à l'évêché de Grasse: Gombauld étant protestant ne pouvait être proposé. — A propos de la nomination de L. de Barnage, voici ce qu'écrivait le gazetier Loret à la date du 31 janvier 1654 :

Si m'accusant d'être apocryphe
Un campagnard se méprenant
Tel langage m'allait tenant :
« Monsieur Godeau que Dieu bénisse,
« Qui possédait ce bénéfice,
« Ce pieux et sage pasteur,
« Ce charmant et divin auteur
« Est-il descendu dans la fosse
« Qu'un autre ait obtenu sa crosse? »
Je lui dirais de bon cœur : Non,
Et que ce prélat de renom
Qui prêche et vit presque en Apôtre,
L'an passé fut pourvu d'un autre,
Non de plus grande dignité,
Mais de plus de commodité.
Plaise à la mort qui tout consume
Nous laisser longtemps ce rare homme,
Car pour être un homme de Dieu
Dont la vertu brille en tout lieu,
Pour donner de très bons exemples
Dans les maisons et dans les temples,
Pour d'un saint et docte entretien
Réjouir tous les gens de bien,
Pour être un poète admirable
Où trouverait-on son semblable?

joie fut grande. Sur la proposition de l'économe, il fut décidé qu'on écrirait à l'évêque « pour luy témoigner la satisfaction et le contentement qu'avoient les chanoines de l'avoir pour pasteur et évesque. qu'ils ont toujours fait grand cas de sa vertu, luy témoignant leur grand désir de le voir dans le diocèse afin de luy pouvoir donner des marques certaines de leur respect, obéissance et de l'estime qu'ils font de sa personne (1). »

Le 5 décembre (1653), l'aumônier de l'évêque chargé de sa procuration se présenta devant le Chapitre pour prendre possession au nom de son maître. Après la lecture des pièces officielles, le Chapitre reconnut, dans la personne du procureur, Godeau, pour vrai et légitime pasteur et ordonna qu'il fût mis en possession de l'évêché et de ses dépendances (2).

Cependant Godeau, dont les bulles avaient été délivrées le 17 décembre, s'était mis en route pour la Provence et arrivait dans son diocèse par la route d'Antibes. Aussitôt averti, le Chapitre députa trois de ses membres pour l'assurer de sa bonne volonté, affection et reconnaissance. Puis, le prélat, se présentant lui-même à son tour, demanda place et voix au Chapitre. Avant de lui accorder sa demande, les chanoines lui firent prêter le serment qu'avaient coutume de prêter les évêques et seigneurs de Vence en pareille circonstance (3).

Le serment prêté sur l'Evangile, « le Chapitre donna la première voix et séance au dit seigneur illustrissime évêque comme chanoine, conformément aux statuts capitulaires. » Enfin le prévôt de la cathédrale vint prendre le prélat, l'accompagna dans le chœur de l'Eglise, le fit asseoir « sur chaise et place épiscopale et signer réelle et corporelle pos-

(1) *Arch. des Alpes-maritimes*, Chap. de Vence, G. 3.

(2) *Ibid.*

(3) V. à l'Appendice la formule du serment.

session du palais épiscopal et de toutes les dépendances temporelles (1). »

Godeau se rendit ensuite à Grasse où il passa quelques jours pour y prendre congé de ses premiers diocésains. Puis il sortit de ce palais épiscopal qu'il avait agrandi et embelli en 1644 et dont il avait fait « un séminaire pour le clergé, une ressource assurée pour les pauvres un refuge pour les affligés, les veuves et orphelins, une académie pour les sages et les savans et une école pour les humbles et les petits (2) ». Regretté de tout le monde, il quitta Grasse et retourna à Vence (3).

A la fin de février, il procéda à la visite solennelle de sa cathédrale qu'il fit en habits pontificaux en présence du chapitre et des consuls, qui le reconduisirent ensuite en grande pompe jusqu'à son palais (4).

Voilà donc Godeau à la tête du seul diocèse de Vence et seigneur de cette petite cité, qui garde encore aujourd'hui quelque chose de son aspect féodal. La désunion, il est vrai, lui fait perdre une partie de ses revenus (5), mais elle lui assure en même temps plus de loisirs et d'indépendance. Il n'aura plus à lutter désormais contre les moines de Lérins ni contre les habitants révoltés d'Antibes. L'opposition des Vençois n'a plus de raison d'être, et du même coup, tombent toutes les difficultés qui entravaient son administration dans le diocèse.

(1) *Arch. des Alpes-Maritimes*, Chap. de Vence, G. 3.

(2) P. Cresp. *Hist. manuscrite des églises de Grasse et d'Antibes*. Le même auteur dit que tous les ans Godeau envoyait de Vence 600 livres pour les pauvres de Grasse.

(3) Godeau ne revint qu'une fois à Grasse, appelé comme arbitre entre l'évêque et le chapitre.

(4) *Arch. des Alpes-Maritimes*. Ev. de Vence, G. 4.

(5) Nous lisons dans une pièce conservée aux *Arch. des Alpes-Maritimes*, Ev. de Grasse, G. 2, que le jour où Godeau se démit de Grasse, le roi lui accorda une pension de 3000 livres sur l'évêché vacant de St-Pons. C'est peut-être ce que l'abbé Tisserand appelle son bénéfice de *St-Ponat*.

Débarassé de tout souci pour le présent, Godeau, comme autrefois à son arrivée à Grasse, déploie une admirable activité. Il acquiert un jardin hors des murs et tâche ainsi d'améliorer le temporel de son évêché.

En même temps, il s'occupe sérieusement de son diocèse qu'il s'attache d'abord par de pieuses fondations et de sages ordonnances. En avril 1654, il institue la Confrérie de la Miséricorde pour le soin des malades (1). Quelques jours plus tard, il publie ses statuts synodaux et confirme ceux de ses prédécesseurs (2). Enfin il organise avec un soin tout particulier l'enseignement du catéchisme. Il exhorte les parents à se trouver aux leçons données à l'église et les invite à instruire eux-mêmes leurs enfants dans la doctrine chrétienne (3).

II

Mais c'est au travail de l'esprit que Godeau consacre surtout ses loisirs et il publie tout d'abord les *Tableaux de la Pénitence*. Nous avons vu qu'en 1652, il prêcha le Carême dans l'église de l'Oratoire à Paris et qu'il s'attacha principalement à démontrer aux fidèles la nécessité de la Pénitence. Si ses auditeurs furent nombreux, il y en eut bien peu qui comprirent la vérité de la doctrine qu'il leur annonçait. « Le déplorable état de la première ville du monde, dit-il, me donna beaucoup de douleur et me fit former le dessein d'enseigner par une voie plus agréable que celle de la prédication ou des préceptes dans un livre dogmatique, une doctrine qui effarouchoit tout le monde et qui néanmoins étoit si nécessaire (4). »

(1) *Arch. des Alpes-Maritimes*. Ev. de Vence, G. 2.

(2) *Ibid.* Ev. de Vence, G. 3.

(3) *Ibid.*

(4) V. Préface des *Tableaux de la Pénitence*, in-12, Paris 1654.

De plus, au milieu des malheureuses disputes qui divisaient alors l'Eglise, il voulait prémunir les fidèles contre ces directeurs trop sévères qui, dans l'excès de leur zèle, passaient les bornes de la prudence, et contre le relâchement de ceux qui enseignaient l'art d'arriver au ciel par des voies plus faciles. Il se proposait pour son compte de remettre en honneur ce chemin royal, marqué par l'Eglise dans le Concile de Trente et réglé par la prudence évangélique.

Mais les préceptes, exposés dans leur sévérité un peu sèche, font rarement impression sur l'esprit des fidèles et voilà pourquoi, imitant le P. Richeome dans ses *Tableaux* de l'Eucharistie (2), Godeau donnait à son tour des *Tableaux de la Pénitence* qui sont une de ses œuvres les plus originales et les plus édifiantes à la fois. L'auteur y joignait, comme un attrait de plus, des gravures en taille douce qui furent longtemps recherchées par les amateurs et dont il avoue qu'il a fourni lui même l'idée.

C'est par l'explication de ces gravures que s'ouvre chacun de ces *Tableaux* tirés de l'Ecriture ou de l'histoire ecclésiastique (1). Vient ensuite l'exposé des circonstances au milieu desquelles s'est passé l'évènement qui va servir de leçon morale et le tableau s'achève par une exhortation pressante où les fidèles sont engagés à suivre l'exemple qui vient de leur être mis sous les yeux.

Les pécheurs, à quelque condition qu'ils appartiennent, ont horreur de la pénitence. Dans leur malignité ou leur faiblesse, ils trouvent toujours des raisons pour s'en dispenser et il n'y a rien qu'ils redoutent tant que d'entendre parler de repentir. Les rois y sont moins disposés

(1) L. Richeome (1544-1625) fit paraître en 1601 ses *Tableaux sacrés* des figures mystiques du très auguste Sacrifice et Sacrement de l'Eucharistie.

(2) Le dernier tableau seul est tiré de l'histoire ecclésiastique.

que tout autre à cause des flatteurs qui les entourent. « S'ils ont quelques vertus, on ne peut trouver de termes assez magnifiques à leur goût pour les louer; s'ils ont de grands vices, s'ils commettent des crimes énormes, s'ils font gloire de leurs adultères et de leurs autres abominations, s'ils répandent le sang de leurs sujets comme l'eau ou ils ne peuvent souffrir qu'on les reprenne ou ils veulent que ce soit avec des paroles si douces qu'il semble que le Juge appréhende le criminel et qu'on lui demande une grâce quand on l'avertit de songer à son salut. Si on leur parle en public, on les scandalise, eux dont la vie est le scandale de leur royaume et on leur ôte le respect et l'estime des peuples qu'ils ont perdue par leurs débauches. Si on les avertit en secret, on se mêle de choses dont on n'a que faire; on croit les mauvais bruits; on est un étourdi et un importun (1). »

La pénitence n'est pas moins insupportable aux courtisans. « La cour n'en peut seulement ouïr prononcer le nom. Elle ne le hait pas moins que celui de la vérité ou, pour mieux dire, la pénitence est, de toutes les vérités chrétiennes, celle qui la choque davantage et qu'elle hait plus mortellement. (2) » Tous les pécheurs, à quelques exceptions près, craignent la pénitence. « S'il sont puissans, il croient qu'on doit respecter leur autorité et se dispenser pour eux des règles de l'Eglise, comme si elles n'étoient faites que pour les pauvres. S'ils ne sont que délicats, ils demandent qu'on les épargne comme foibles. S'ils ont continué longtemps à pécher, ils accusent la force de leurs mauvaises habitudes dont ils n'ont pas voulu se rendre les maîtres. S'ils commencent à mal faire, ils prétendent que les premières fautes doivent être aisément pardonnées : ou ils ont été surpris ou ayant combattu, ils

(1) *Tableaux de la Pénitence*, p. 79.

(2) *Ibid.* p. 80.

n'ont pu résister à une si grande violence. Enfin, ils ne disent jamais, *J'ai péché*, sans y ajouter un *Mais* qui ôte tout le mérite de leur confession (1). »

Bien plus, on redoute la guérison comme un mal, le remède comme un supplice et le médecin comme un ennemi. « Que si on souhaite la santé, ce n'est pas pour sitôt : on ne veut quitter le péché qu'en même tems qu'il menace de nous quitter, ni consacrer à Dieu un corps que quand le monde n'en veut plus et qu'il est usé par la volupté. Demain, demain, dit chaque pécheur, je me convertirai; mais dans la fleur de mon âge, dans l'ardeur d'une passion si douce, dans l'espérance si proche, de réussir, dans des occasions si favorables, renoncer à tous les plaisirs, à toutes les prétentions, à tous les sentimens de la nature, de l'amour, de l'ambition et de la gloire, c'est trop tôt être sage; c'est confondre les saisons de la vie et vouloir être mort avant le tems (2). »

Ce n'est pas que la pénitence n'apparaisse parfois comme nécessaire. Ce n'est pas que les pêcheurs ne témoignent de temps en temps le désir de s'amender et de confesser leurs fautes. Mais comment le font-ils? « S'il y a dans une ville un confesseur ou ignorant ou qu'on croit facile; s'ils en peuvent trouver un qui passe et que jamais ils ne reverront, c'est à lui qu'ils confient leurs abominations, comme s'il ne s'agissoit pour avoir la paix de la conscience que de ne plus voir celui à qui on a déclaré ses désordres (3). »

Ou bien encore les malades veulent indiquer le remède au médecin, les coupables prétendent dicter la loi au juge et il n'arrive que trop souvent qu'un médecin intéressé ou qu'un juge facile prête une oreille complaisante aux plaintes

(1) *Tableaux de la Pénitence*, p. 83.

(2) *Ibid*, p. 402.

(3) *Ibid*, p. 84.

des pécheurs et altère ainsi les véritables maximes de la pénitence. « Les prêtres sont des médecins particuliers que J. C. a établis pour les infirmités particulières de chaque fidèle : il leur a laissé des règles pour les guérir et il ne veut pas qu'ils s'en écartent. Que s'ils le font, ce qui n'arrive que trop souvent, outre qu'ils commettent un grand crime, ils se rendent non-seulement inutiles à leurs malades, mais leur sont très dangereux parce qu'ils les laissent dans leurs maux ou plutôt, ils les empirent faute d'y avoir appliqué des remèdes convenables (1). »

Car que servirait aux coupables que la parole du prêtre les délie, s'ils demeurent liés devant Dieu, c'est-à-dire s'ils ne sont pas dans les conditions requises pour recevoir le sacrement. « Après le dénouement précipité de ces liens que vous trouvez trop rigoureux, vous vous verrez bientôt plus étroitement enchaînés qu'auparavant. Vos mauvaises inclinations n'auront fait qu'une fausse trêve avec vous, et tout d'un coup, elles se réveilleront avec tant de violence et vous entraîneront avec une si horrible fureur que vous gémirez beaucoup plus sous ce joug que sous celui de la pénitence que vous n'avez pu souffrir. (2) »

L'essentiel est donc de trouver ce bon directeur, ce directeur éclairé qui ne craigne pas de porter le fer et le feu dans les plaies de ceux qui s'adressent à lui. « Heureux les pénitens qui trouvent des Moïses éclairés de la lumière du Seigneur et qui ont la véritable mission de lui pour les retirer de la servitude du péché. Détestables ceux qui aiment mieux consulter des magiciens de l'Egypte qui ne font que de faux miracles et qui les laissent aller par tel chemin qu'il leur plaît, que les Prophètes d'Israël qui leur disent la vérité. (3) »

(1) *Ibid.* p. 363.

(2) *Ibid.* p. 298.

(3) *Ibid.* p. 56.

Telle est l'idée générale de ces *Tableaux* où de grands pénitents comme David, l'Enfant prodigue, la Madeleine sont proposés, avec éloquence souvent, à l'imitation des fidèles. C'est une œuvre de véritable morale chrétienne et qui, dans la pensée de son auteur, était destinée surtout à combattre les maximes des casuistes. Malgré la variété des chapitres, l'ensemble donne l'impression d'une harmonieuse unité. Tout se tient naturellement. Il n'y a là ni échafaudage de raisonnements ni surcharge de commentaires. L'auteur développe plus qu'il ne raisonne, il dis-court plus qu'il ne commente. On sent qu'il est maître de sa matière, qu'il sait où il va et où il veut mener les autres.

Pour la langue, elle n'a pas la précision dans l'abondance à laquelle Godeau arrivera rarement. Mais elle est élégante et claire, et cette qualité dut contribuer, sans aucun doute, au succès du livre qui obtint vite les hon-neurs d'une seconde impression. Le succès fut même durable. Car, en l'espace de cinquante ans, on ne compte pas moins de huit éditions des *Tableaux* dont une en latin et une autre en allemand. Enfin, nous ne craignons pas de dire qu'aujourd'hui encore, les fidèles trouveraient un réel profit à relire ces pages qui contiennent la véritable théorie de la Pénitence chrétienne.

III

On connaîtrait bien peu Godeau si l'on supposait un seul instant qu'il eût abandonné la poésie pour la prose. Il cultivait à la fois l'une et l'autre et le *Poème de Saint Paul* voyait le jour en même temps que les *Tableaux de la Pénitence*.

C'était la seconde fois que Godeau s'essayait dans la grande poésie chrétienne. Dans l'*Assomption de la Vierge*, il n'avait eu d'autre ambition que de montrer par l'exemple

le parti qu'on pouvait tirer des sujets sacrés. Dans le *Poème de Saint Paul*, il a tenté tout simplement de soulever le fardeau d'un poème épique.

On sentait alors passer sur la France comme un vent d'épopée qui soufflait l'ambition au cœur des poètes, avides de donner à leur pays le chef-d'œuvre qui lui manquait en ce genre de littérature. Le poème de *Saint Louis* avait déjà paru (1), *Alaric* (2) allait voir le jour et la *Pucelle* (3) tenait dans l'attente la nation tout entière, excitant par avance l'enthousiasme général, en attendant la froideur du public et les épigrammes de Boileau.

Godeau se laissa gagner comme les autres à cette fièvre épique. Il ne croyait pas en effet que notre langue, comme le prétendaient certains auteurs, était incapable de fournir un poème héroïque : « Quoy qu'il soit véritable que nostre poésie est ennemie de toutes les licences de la Grecque et de la Latine ; qu'elle n'ait point la liberté de composer un mot de deux ou trois autres, et de se servir de plusieurs dialectes, que les épithètes superflues, les inversions de la construction trop forcées, l'enjambement des vers les uns sur les autres et les mauvaises césures s'en trouvent tout à fait bannies, par les règles dont chacun demeure maintenant d'accord : quoy que la contrainte de la ryme semble mettre le bon sens et la raison dans les fers et ôster à l'esprit du poète ce vol glorieux de l'enthousiasme, qui l'élève au dessus de luy mesme ; il est certain, néanmoins, que si nous n'avons pas de poèmes épiques, ce n'est nullement le défaut de nostre langue, mais le défaut d'Ouvriers qui soient capables de se bien servir de ses richesses (4). »

Godeau fit choix de Saint Paul pour son héros. Il était bien

(1) En 1653.

(2) *Alaric* ou Rome vaincue de G. Scudéry Paris in-fol. 1654.

(3) Les douze premiers chants furent donnés au public en 1656 in-flo.

(4) *Poème de Saint Paul*. Préface.

préparé pour un pareil sujet. Depuis longtemps, il s'était senti attiré vers l'Apôtre des gentils. Il avait médité, paraphrasé ses Epîtres. Il avait écrit sa vie en des pages d'un touchant intérêt. Il y revenait cette fois pour lui donner la forme poétique.

Paul est le grand héros du christianisme. Il n'y a pas de figure plus originale que celle de ce Juif de Tarse qui d'ardent persécuteur de l'Eglise naissante, en devient tout à coup le champion non moins intrépide ; de ce citoyen romain qui, après avoir porté le flambeau de la foi nouvelle à travers le monde, s'en vient mourir à Rome par l'ordre et sous les yeux de César. Il faut dire pourtant que le martyre de Saint Paul n'est pas en soi une matière fort riche. « Car enfin, dit Godeau lui même, il n'y paroist rien autre chose à dire sinon qu'il a eu la teste tranchée ; ce qui est fort vraisemblable, mais ce qui n'est pas merveilleux. »

Dès lors, le poète a été obligé d'avoir recours à des épisodes étrangers pour remplir son poème. Mais, traitant un sujet chrétien, il a dû s'interdire les ornements de la fable païenne. « Je n'ay pas deu mesme, dit-il, employer toutes les inventions que le Poème chrestien peut souffrir, ny faire entrer dans le mien des guerres et des amours, qui sont les épisodes les plus agréables et qui donnent le plus de lieu d'étaler les richesses de la Poésie dans les peintures des choses, les harangues et les mouvemens des passions. » S'il imagine pourtant l'amour de Néron pour Lucine, c'est qu'il a lu dans Saint Jean Chrysostôme que l'empereur fit mourir l'apôtre parce qu'il avait converti une de ses maîtresses.

D'autre part, Godeau fait entrer dans son poème les principaux événements de l'histoire des Juifs, l'apologie dogmatique de la religion chrétienne et l'exposition des grandes vérités morales. Tout cela n'est guère poétique, il le reconnaît, mais son but est d'instruire plutôt que de

plaire. Il avoue, d'ailleurs, qu'il a employé toutes les fleurs que pouvait comporter le sujet.

Ainsi, il a cru faire une œuvre convenable, sinon d'une beauté parfaite. « Si en cela, dit-il, j'ay fait ce que j'avois envie de faire, j'en laisse le jugement à ceux qui entendent les règles du Poème épique, sur lesquelles j'ay tâché de composer le mien autant que la nature l'a pu souffrir. »

Donnons maintenant une courte analyse du poème.

L'enfer tient conseil. L'orgueilleux Lucifer exhale sa rage en voyant les progrès du christianisme.

Fidèles compagnons de la haute entreprise
D'étouffer en naissant la gloire de l'Eglise,
Et d'arrêter le cours des desseins glorieux
De ce même vainqueur qui nous chassa des cieux,
Doncque (1), nous souffrirons que notre empire tombe,
Qu'à la voix de Jésus notre trône succombe,
Et que dans tout l'univers les plus vils des mortels
Nous ravissent partout l'encens et les autels!

La foi nouvelle se répand partout avec rapidité et menace même de ravir à l'Enfer Rome, son dernier refuge.

Nous ne disputons plus une vaine victoire.
Il s'agit du salut et non pas de la gloire.
Nous songions autrefois à vaincre, à conquérir,
Et maintenant il faut s'empêcher de périr.
Que sert de le nier? Rome, Rome chancelle,
La perdant, nous perdons l'univers avec elle.

Il s'agit de livrer un dernier combat et c'est contre Paul que doit porter l'effort de l'enfer conjuré. Asmodée, le démon des choses impures, se charge de le perdre en soufflant au cœur de Néron un amour honteux pour Lucine, la convertie de l'Apôtre.

Cependant les chrétiens sont rassemblés dans le palais de

(1) Godeau a de ces *brusqueries* à la Malherbe.

l'illustre Plautile. Ils prêtent l'oreille au discours de Paul qui, avec une touchante humilité, fait le récit de ses erreurs et de ses travaux. A peine a-t-il achevé qu'on vient annoncer que Néron, repoussé par Lucine, se prépare à se venger sur les chrétiens et que Paul doit être la première victime de sa fureur. Les fidèles tremblent. L'Apôtre les rassure et les console.

Ne craignez point, chrétiens, de voir finir mes jours.
A la main de Néron, Dieu peut ôter la foudre,
D'un souffle seulement, il peut le mettre en poudre,
Et ce lion n'est pas plus cruel qu'autrefois.
Le Sauveur que je prêche est roi de tous les rois,
Sa puissante faveur dans le combat m'anime,
Et la fuite aujourd'hui pour moi serait un crime.
On n'en veut qu'à ma tête et je bénis mon sort
De pouvoir en mourant vous sauver de la mort.

Saisi bientôt par l'ordre de Néron, il est traîné en prison au milieu des invectives de ses gardes et de Processus, son geôlier.

Ces Dieux si méprisés, si faibles et si vains,
Pour punir ton orgueil t'ont mis entre nos mains.
Avant que du soleil la jeune messagère
Par deux fois à son char ait ouvert l'hémisphère,
Ton sang effacera les crimes découverts,
Et Rome, en se vengeant, vengera l'univers.

A ces railleries hautaines, l'Apôtre n'oppose que la douceur. Plein de sollicitude pour ces âmes qui s'aveuglent, il cherche à les éclairer par des paroles de mansuétude. Son langage porte le trouble dans l'âme de Processus. Les soldats qui l'entourent sont eux-mêmes attendris. Pour les ébranler davantage, Paul leur tient un discours enflammé où l'on sent passer comme un souffle belliqueux.

Dans une autre milice, ô généreux guerriers,
Il faut que vous cherchiez de celestes lauriers,

Il faut vous couronner d'une gloire éclatante
Dont la vive splendeur ne soit pas inconstante.
Il faut graver vos noms au livre glorieux
Que tient entre ses mains le monarque des Cieux,
Dont l'oubli, ni les ans, par leurs courses légères,
Ne peuvent effacer les divins caractères.
Il faut, vous retirant de l'idolâtre erreur,
Pour un grand Dieu laisser un puissant Empereur,
Et faire pour le Ciel dans une sainte guerre
Ce qu'avec tant d'ardeur, vous faisiez sur la terre.

Mais il paraît bientôt devant Néron. Les païens et les Juifs conjurés ensemble accusent à l'envi la foi nouvelle. Paul se lève et d'une voix calme qu'il sait rendre imposante, il venge l'Eglise des accusations de ses ennemis. Il définit d'abord la nature de ce Dieu que blasphèment les impies qui l'ignorent.

Le Dieu dont les chrétiens adorent les grandeurs,
Trouve en son propre sein d'éternelles splendeurs.
Il est son bien, sa joie et sa gloire suprême,
Il ne vit que de soi, qu'en soi, que pour soi-même.

Puis il dit la création du monde, la chute de l'homme, la Rédemption et la glorieuse Résurrection de Jésus.

C'est lui, grand Empereur, que les chrétiens adorent,
C'est lui qu'en leurs besoins humblement ils implorent,
C'est lui dont nous suivons les préceptes divins,
C'est lui que nous croyons maître de nos destins,
C'est à le posséder que notre cœur aspire,
Mais c'est lui seul, César, qui garde ton empire.
C'est lui, puisqu'il est Dieu, victorieux Romains,
Qui seul met la victoire en vos vaillantes mains,
Et si vous ne cessez de combattre sa gloire,
Vous verrez de vos mains s'envoler la victoire.

Enfin, avec une grande force de raisonnement, il fait à son tour le procès du paganisme, ce monstrueux assem-

blage de tous les cultes de l'univers. Il met en regard la sainteté et la pureté du christianisme, et il supplie l'empereur de faire cesser les persécutions s'il ne veut éprouver lui-même les effets de la vengeance divine.

L'empereur lui répond en le condamnant au supplice. Rentré dans sa prison, Paul se prépare à mourir. Il fait ses adieux aux chrétiens dans un discours plein d'une grâce touchante et mélancolique. Il les invite à ne rien craindre et à mettre leur espoir dans le Sauveur du monde.

Craindrez-vous les bourreaux, les supplices, la mort ?
Ces supplices cruels dont les noms vous étonnent,
Vous blessant un moment pour jamais vous couronnent,
Ces bourreaux dont l'aspect vous fait frémir d'horreur,
Augmentent votre gloire, augmentant leur fureur,
Et la mort qui du corps rompt le honteux servage,
De l'empire du Ciel est l'assuré passage.

Pour encourager l'Apôtre, un ange descend des cieux et lui met sous les yeux le magnifique tableau des progrès futurs du christianisme. Paul s'exalte à cette vue et plein d'une noble ardeur,

Alions, ne tardons plus, dit-il, dans son transport,
Allons à la victoire en allant à la mort,
Allons sous la faveur de la grâce divine
Avec tout notre sang sceller notre doctrine.

Enfin, près de recevoir le coup fatal, comme le Christ au Calvaire, il prie pour ses bourreaux.

Jésus, qui me tirant de mon aveugle erreur,
Instruisant mon esprit et calmant ma fureur,
M'ordonnas d'annoncer tes célestes oracles,
Ta bonté dans ma mort achève ses miracles.
Souffrir pour ta défense une si sainte mort,
Pour un persécuteur, c'est un trop noble sort,
Et gagner par mon sang une telle couronne.
Seigneur, c'est recevoir bien plus que je ne donne.

Accepte-le, ce sang, pour gage de ma foi,
Et permets que ma voix s'élève jusqu'à toi.
Il ne demande point que tu prennes la foudre
Pour punir mes bourreaux et les réduire en poudre.
Ces bourreaux me sont chers et l'objet de mes vœux
Est, en mourant pour toi, de te fléchir pour eux.

Il y a des longueurs dans ce poème assez court. L'histoire du Judaïsme au quatrième chant, le récit des persécutions au cinquième fatiguent un peu l'attention. Il en est de même de l'apologie du christianisme faite par Paul en présence de Néron. Les propositions théologiques et les raisonnements métaphysiques y font tort à la poésie et ralentissent la marche de l'action.

Mais on ne peut nier que le caractère de l'Apôtre ne se dégage avec ampleur et majesté. Visiblement Godeau s'est inspiré de Polyeucte dans la peinture de son héros, et c'est précisément ce qui donne à son œuvre cette allure un peu dramatique qui la distingue. Paul et Polyeucte sont de la même famille. Ils ont même zèle et même ardeur pour la conversion de ceux qui les approchent. Ils bravent avec la même fierté les puissances de la terre et proclament avec la même énergie leur foi dans le Dieu qu'ils adorent. En outre, ils ont même désir et même soif de martyre. Mais l'un, calme comme un vieil athlète, attend sans impatience et sans trouble, l'heure marquée par la Providence. L'autre, ardent comme un jeune néophyte, semble accuser la mort trop lente à venir. Le premier, sans attache du côté de la terre, ne respire en quelque sorte que du côté du ciel. Le second, occupé et retenu par un amour sincère, sent le déchirement de l'âme, mais s'élance avec le même courage où le devoir l'appelle. L'admiration que nous avons pour Paul est sans mélange d'aucune sorte. Il se mêle un intérêt touchant à celle que nous éprouvons pour Polyeucte. Si, au point de vue littéraire et dramatique, Corneille l'emporte

de beaucoup sur Godeau, il faut savoir gré à ce dernier de n'être pas resté trop loin de son modèle et d'avoir su trouver dans l'émotion de sa piété quelques accents d'une véritable grandeur.

L'auteur d'un travail sur les épopées françaises (1), a loué Godeau d'avoir réduit dans son poème la partie descriptive et de n'avoir pas noyé l'action dans une foule d'épisodes et de narrations sans fin. Cette sobriété de bon goût était un vrai mérite en un temps où les poètes épiques donnaient à leurs œuvres des proportions vraiment colossales. Peut-être même faut-il faire honneur à Godeau de la sagesse qu'apportèrent les successeurs des Chapelain et des Lemoine à restreindre les limites de leur sujet et à contenir les écarts de leur proluxe imagination.

Pourtant, en dépit de ces qualités sérieuses, le poème de Godeau reste bien au-dessous de l'épopée et le poète, une fois encore, a succombé, non sans gloire, il est vrai, sous le poids de son entreprise. Avec tous ses contemporains, il s'est entièrement mépris sur la puissance des règles. Il s'est imaginé trop vite que l'épopée était une sorte de poème, soumis à un code officiel de conventions littéraires, et qu'il suffisait de connaître le mécanisme des modèles antiques pour créer à son tour une œuvre originale et vivante. Il n'a point compris que l'épopée est à un plus haut prix, qu'elle ne consiste pas dans l'emploi de tel ou tel merveilleux, de telle ou telle machine poétique (2). Il n'a point vu qu'indépendamment des conditions réclamées du sujet lui-même, elle demande encore dans le poète, la hauteur du génie, la vivacité des sentiments, la splendeur de l'imagination et l'éclat du langage, toutes qualités que Godeau était loin de posséder au degré voulu pour mener à bien l'œuvre qu'il rêvait de produire.

(1) Duchesne, *Les poèmes épiques*, in-8°, Paris 1870.

(2) J. H. Rigault, *Hist. de la querelle des anciens et des modernes*, p. 89.

Peut-être le style est-il plus correct dans le poème de Saint Paul que dans d'autres pièces du même auteur. Mais il y a loin de cette amélioration à peine sensible à cette perfection de la forme sans laquelle rien n'est durable dans les ouvrages de l'esprit. Égaré par le goût encore imparfait de l'époque, Godeau n'a pas aperçu l'importance de cet élément capital en matière d'art et de littérature et c'est une autre raison pour laquelle son poème n'a pas mérité de prendre place parmi les œuvres qui vivent dans la mémoire des hommes.

IV

Ce fut une année bien remplie que cette première année de séjour à Vence. Des travaux de toutes sortes, des fondations charitables, des ordonnances synodales, des visites diocésaines, des œuvres morales et littéraires comme les *Tableaux de la Pénitence* et le *Poème de Saint Paul*, en voilà suffisamment, ce semble, pour occuper les loisirs du seigneur évêque. Sans doute, cette fois, l'austère prélat s'est enfin dépouillé du personnage légèrement mondain que nous lui avons vu jouer à diverses reprises dans le cours de cette histoire. Patience! Voici précisément qu'à cette date nous le surprenons en flagrant délit de correspondance frivole avec M^{lle} de Scudéry.

Quand l'hôtel de Rambouillet eut fermé ses portes, une foule de salons nouveaux prétendirent à l'honneur de recueillir sa succession. Le plus célèbre fut celui de M^{lle} de Scudéry (1) qui, dans ses fameux Samedis, continua, en les poussant jusqu'au ridicule, les traditions de la *Chambre bleue*. A l'époque où nous trouvons Godeau correspondant du fond de la Provence avec la reine du Samedi, la précio-

(1) Sur le salon de Mademoiselle de Scudéry, voir Cousin : *Histoire de la société polie*. — Marcou : *Etude sur Pellisson*. — Livet : *Précieux et précieuses*. — A. Bourgoin : *Valentin Conrart et son temps*.

sité est à son apogée. Le sceptre est décidément passé aux mains de Mademoiselle de Scudéry. Le *Cyrus* lui a fait un nom illustre et l'a investie d'un pouvoir sans limites sur la foule de ceux dont elle a tracé le portrait dans ces pages universellement lues. La *Clélie* va paraître, ornée de la carte de *Tendre*, avec une légende explicative à l'usage des voyageurs égarés dans ce pays nouvellement découvert.

Pour cette société nouvelle, Godeau n'est plus le *Nain de Julie*, c'est le *Mage de Sidon* (1), le *Mage de la Montagne*.

Ouvrons le *Grand Cyrus* et, puisque nous en avons le temps, donnons-nous le plaisir de relire le portrait du *Mage* tracé par la plume de *Sapho* (2). Nous pourrions noter au passage quelques-uns des traits saillants de cette physionomie aimable mais parfois un peu déconcertante.

« Pour vous faire bien connoître le Mage de Sidon, il faut que vous sçachiez que la solitude où il se confina durant un si long temps, lors qu'il changea de profession, ne le rendit pas sauvage, et que cet enjouement naturel qui estoit dans son esprit y est toujours demeuré. Mais il y est avec un fonds de bonté et de modestie qui sent l'innocence des premiers siècles; de sorte que, comme il n'y a rien de si agréable que de trouver ensemble un grand esprit et une grande douceur, il n'y a rien de plus aimable que la conversation et la société du Mage de Sidon. Il a pourtant quelque chose de brusque dans l'esprit et de précipité dans l'action; mais cela ne l'empêche pas d'estre tel que je viens de le despeindre, et cette agitation subite qui paroist en son corps et en son esprit, est plus un effet de ce tempérament ardent qui luy fait penser des choses si eslevées que de l'inquiétude de son humeur. Au reste sa vertu,

(1) Marseille.

(2) *Sapho*, *Reine de Tendre*, *Dixième Muse*, étaient des noms donnés à Mademoiselle de Scudéry.

quoique très parfaite, n'a rien de rude ny d'austère que pour luy : il s'attache solidement au bien et ne s'arreste pas à de fausses et pompeuses apparences ; l'egalité de son humeur est encore un des charmes de sa société ; on ne luy voit jamais ny chagrin ny rudesse pour ses amys ; il les aime avec tendresse et avec passion et les aime sans intérêt. Il passe de la Solitude à la Cour sans emportement de joye et de la Cour à la Solitude sans un ennuy excessif...

Cependant cet homme dont l'esprit est si eslevé a la douceur et la docilité d'un enfant ; il ne connoist ny la présomption ny la vanité et il charme de telle sorte ceux qui le connoissent bien qu'on ne peut s'empescher de l'aymer et de l'aymer tendrement...

Le lever et le coucher du soleil luy donnent un divertissement dont tout le monde n'est pas capable : une nuit tranquille, semée d'estoiles bien brillantes, occupe agréablement ses regards ; le bruit d'une fontaine charme doucement ses oreilles et la vaste estendue de la mer remplit son âme de je ne sçay quel plaisir, qui le porte à estre plus respectueux pour les Dieux qui en sont les Maîtres (1). »

Rien ne manque au tableau et la touche est parfaite. Cette douce gaîté naturelle qui était le trait particulier du caractère de Godeau, cette vivacité d'esprit et d'action que notera plus tard avec malice le satirique Tallemant, cette vertu austère mais sans rudesse, cet amour désintéressé de ses amis, tout cela est retracé le plus heureusement du monde. Sapho n'excelle pas moins à parler de cette égalité d'humeur qui faisait que le Mage arrivait à la Cour sans trop d'enthousiasme et regagnait son désert sans trop de chagrin. Et quelle grâce légère dans la peinture de cette âme innocente si doucement et si mystérieusement émue

(1) *Grand Cyrus*, VII, p. 513 et seqq.

en face des beautés de l'univers ! Vraiment, il eût été dommage de négliger cette page d'une psychologie si délicate et si charmante et il faut savoir gré à Sapho de nous avoir fourni l'occasion d'admirer son talent cette fois si plein de finesse et de nous avoir fait pénétrer un peu plus avant dans cette nature complexe qu'était le Mage de Sidon.

Mais revenons à la correspondance des deux amis.

Le Mage de Sidon a sans doute fréquenté le Samedi pendant son séjour à Paris, et il en a rapporté le langage à la mode. Voici, en effet, comment il répond à une lettre de Sapho : « Un moment avant que de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je croyois avoir de l'esprit ; mais maintenant que je veux répondre, je reconnois que je n'en ay plus. Je pense pourtant avoir gagné à cette perte et si je vous ay dit galamment que pour vous ma mémoire estoit dans mon cœur, je vous dis à cette heure très véritablement que mon cœur est dans mon esprit, de sorte qu'au lieu de pouvoir dire des choses jolies, galantes et spirituelles pour répondre à celles que vous m'écrivez, je ne puis vous en dire que de tendres et de passionnées (1). »

Et Sapho répond au Mage : « Vostre dernière lettre est si galante que je ne puis concevoir qu'elle ait esté faite par un Mage de Montagne et par un Mage solitaire. Sincèrement, si tous ceux qui se meslent d'écrire des billets doux et des billets galans en escrivoient comme vous en écrivez, il seroit assez difficile de ne souhaiter pas d'en recevoir tous les jours, pourveu qu'il n'y fallust pas répondre... J'ay sans doute le cœur plus tendre que vous, mais je sçai bien que vous sçavez mieux que moy comment il faut mesler le style galant au passionné et comment il faut

(1) *Recueil Conrart*, in-fol. V. f° 52.

donner des louanges qui sentent encore plus la tendresse que l'estime (1). »

La correspondance ainsi engagée continue sur ce ton sans presque varier jamais. Si la plaisanterie fine, agréable et légère s'y montre quelquefois, ce n'est guère que par instant et il faut se résigner ensuite à suivre les tours et les détours de la périphrase énigmatique et des raisonnements quintessenciés. « Je voy bien, écrit le Mage à Sapho, que vous allez devenir l'oracle de la galanterie par tout l'univers, et comme on dit le Platonisme, le Péripatétisme, pour ne pas parler du Jansénisme et du Molinisme et autres mots en isme qui sont des choses trop sérieuses, on dira le Saphonisme pour exprimer la plus délicate galanterie (2). »

Le Saphonisme est une invention heureuse. Mais nous retombons aussitôt dans le domaine de la fiction. Le Mage se représente sous les traits d'un Espagnol, de Dom Luiz qui porte au cœur l'amour de Palinis. Sapho ne s'y méprend pas. Elle devine cet Espagnol. Elle l'aime depuis longtemps et elle se montre jalouse de la préférence qu'il accorde à Palinis. « Il est vrai qu'elle est belle et que je ne le suis pas. Si elle a le teint plus beau, j'ay le cœur plus tendre et il seroit peut-estre plus heureux qu'il n'est s'il avoit pour moy la tendresse que j'ay pour luy (3). »

Et le Mage répond galamment au nom de l'Espagnol. « Ne souhaitez point de chasser Palinis de son cœur pour y régner en sa place; vous luy ressemblez si parfaitement que l'on peut bien dire que vous estes la mesme chose si bien que vous pouvez fort bien y demeurer avec elle et comme vous estes jalouse sans estre amoureuse, vous souffrirez une rivale sans ressentir les fureurs de cette

(1) *Recueil Conrart*, V. f° 53.

(2) *Ibid.*, f° 59.

(3) *Ibid.* f° 63.

passion qui est, à ce que l'on dit, plus cruelle que toutes les furies de l'Enfer (1). »

C'est toujours la même affectation de langage, l'insipide usage de l'allégorie, l'amour outré du symbole et la recherche étudiée du galant et du précieux. Godeau va-t-il visiter Monaco ou quelque autre lieu? Il en fait aussitôt une relation dans le genre à la mode et se livre à de longues descriptions dignes de prendre place dans l'*Illustre Bassa* ou dans le *Grand Cyrus*. Il écrit à Sapho qu'il vient du pays d'Isabelle et d'Ibrahim Pacha. Il passe en revue tous les ornements du palais, les peintures, les tapisseries, les marbres, et il s'ingénie surtout à décrire la fontaine de la Galanterie dont le bassin est supporté par douze lions de marbre blanc et dont l'onde est si transparente qu'elle renvoie des objets l'image la plus fidèle. Il se peint lui-même, sautant au bord de la fontaine et tenant un cœur à la main (2).

Sapho, dans sa réponse, raffine sur ce cœur ainsi porté : « Je suis persuadée que si vous eussiez attentivement regardé le cœur que vous teniez à la main, vous eussiez connu que ce n'estoit pas le vostre, car je pense que vous ne sçavez pas trop bien où il est et que depuis le premier jour que vous le perdîtes, il n'est guère retourné entre vos mains. Ainsi, je crois certainement que ce cœur que vous teniez, estoit un cœur dérobé (3). »

Sapho et le Mage de Sidon tournent sans cesse dans ce cercle étroit de fades niaiseries et leur prose n'est faite que de madrigaux. Godeau et M^{lle} de Scudéry ont pourtant le jugement droit, l'âme haute et la raison sérieuse. Mais dans cette correspondance, ces qualités apparaissent tellement gâtées par l'abus du précieux que les sentiments les plus

(1) *Recueil Conrart*, V. f° 71.

(2) *Ibid.*, f° 67.

(3) *Ibid.*, f° 69.

simples et les plus naturels s'y montrent artificiels en quelque sorte et presque dénués de vérité.

Une curieuse lettre, sous ce rapport, est la lettre de M^{lle} de Scudéry, intitulée *Lettre des quatre Maîtres*. Sapho a tant de choses à dire au Mage qu'elle ne croit pas qu'une seule lettre puisse suffire et elle lui en écrit quatre d'un seul coup : l'une à M. de Vence, l'autre à l'illustre auteur du Saint Paul, la troisième au plus grand peintre du monde et la quatrième, au Mage de Sidon, travesti en Dom Luiz. Sapho demande à l'évêque de Vence de l'admettre dans son bercail. « En mon particulier, Monseigneur, lui dit-elle, je vous promets que je ne vous donneray nulle peine et que je ne m'égareray point et que je ne vous mettray jamais dans la nécessité de me rapporter comme une brebis fourvoyée. » A l'auteur du Saint Paul, elle offre de l'encens qu'elle le supplie d'accepter « comme le plus pur que le soleil ayt produit. » Au plus grand peintre du monde, elle déclare qu'elle n'a jamais vu de tableaux si hardiment touchés que les siens et si achevés tout ensemble. « Vous estes capable de tout et vos tableaux de sainteté ne laissent pas de faire connoistre que vous estes assez sçavant pour peindre toute la Nature avec une égale perfection. » Enfin elle prie le Mage de Sidon de la transformer en Palinis ou en Mage de montagne « car, dit-elle, quoyque je ne sois ny galante comme le Mage ny belle comme Palinis, il y a peu de gens contre qui je voulusse changer de cœur (1). »

Godeau ainsi provoqué ne demeure pas en reste de galanterie et de mignardise. Voici d'abord comment l'évêque de Vence répond à Mademoiselle de Scudéry. « La Providence m'a donné un troupeau à conduire où j'ay des brebis galeuses, mutines, rebelles et farouches et qui

(1) *Recueil Courart*, V. f° 75-81.

n'entendent rien aux chansons du berger, ny aux airs de son chalumeau, qui s'égarant à tous momens et qui ayment mieux les chardons que le thim et le serpolet : mais ma bonne fortune m'a donné des amies qui sont belles, galantes, propres, bouclées, poudrées, douces, civiles et qui prennent plaisir à m'ouyr chanter, qui chantent admirablement elles-mêmes et qui mangent plus volontiers des bisques que les meilleures brebis du monde. »

La réponse de l'auteur du Saint Paul à la quatrième grâce n'est pas moins précieuse et raffinée. « Encore que je n'ayme pas beaucoup l'encens à cause que je crains que la force de son odeur ne me fasse tourner la teste, toutefois celuy que vous me donnez est si précieux que je ne puis m'empescher non seulement de le respirer et de le sentir, mais de le boire et de le manger comme une viande qui vaut mieux pour mon esprit que le nectar et l'am-broisie. »

Le plus grand peintre du monde qui dans sa réponse à la dixième Muse signe un *apprenty en peinture*, remercie son *Altesse Musaïque* de vouloir bien jeter les yeux sur ses « barbouilleries » et l'encourager par ses louanges. Elle parle si bien des peintres et de leurs maximes qu'il est bien aisé de voir qu'elle est la Muse qui préside à cet art et qui l'enseigne aux hommes.

Mais rien ne vaut pour la galanterie le billet de Dom Luiz à l'illustre Sapho qui l'avait prié de la métamorphoser en Palinis ou en Mage : « Le Père des Dieux qui peut changer toute chose ne pourroit faire cette métamorphose. Quand vous vîntes au monde, la nature vous donna tout ce qu'une mortelle pouvoit recevoir des richesses de l'âme avec cette loy que firent les Destinées inflexibles de leurs arrests que vous demureriez toujours l'incomparable Sapho tandis que vous seriez au monde et qu'après vostre mort vous seriez changée en une étoile qu'on nomme la Vénus du

ciel et qui serviroit de couronne au Soleil. Mais cela n'arrivera qu'après un siècle (1). »

La prose ne faisait pas tous les frais de cette correspondance. Les deux amis s'échappaient de temps en temps à échanger de petits vers comme on les faisait au Samedi. Bien entendu, le fond était toujours le même, la forme seule était changée. Le Mage de Sidon ayant déclaré que les amies qu'il avait à Paris « ne luy servoient qu'à l'instruire à en aymer une autre dont il avoit toujours le nom à la bouche, » (2) la jalouse Sapho lui écrit aussitôt :

Il est donc vrai, Monsieur le Mage,
Qu'un autre objet plaît à vos yeux.
Quand vous seriez de Rothomage,
Vous ne vous dédiriez pas mieux.

Et après lui avoir reproché son inconstance et son infidélité, elle l'engage à revenir au plus vite, s'il ne veut pas qu'on l'abandonne lui-même.

Revenez donc, Mage infidèle,
Demander pardon à genoux,
Car autrement votre Isabelle
Changerait aussi bien que vous (3).

Le pauvre Mage est trop galant pour résister à de pareilles remontrances et il répond sur le même ton :

Vous faites tort au pauvre Mage,
Quand vous l'accusez qu'en ces lieux
Un autre objet plaît à ses yeux,
Que Sapho, si bonne et si sage.
Pour bien juger de ses amours.
Il ne faut pas croire toujours
Les vers que son esprit compose,

(1) *Recueil Conrart*, in-fol. V. f° 75-81.

(2) *Ibid.* X, f° 187.

(3) *Ibid.*, in-fol. X. f° 189.

Mais son cœur qui vous dit en prose :
 J'aimerai jusqu'au monument,
 Sapho, du siècle l'ornement ;
 Moi qui pris jadis ma naissance
 Sur les bords du lac de Constance
 Et non pas en ce bon pays
 Où les dits sont souvent dédits (1).

Ce commerce littéraire et galant continuera longtemps encore entre le Mage de Sidon et la Reine de Tendre.

Pendant le séjour que Godeau va faire à Paris pour l'Assemblée du Clergé, il pourra se retremper aux sources mêmes de la galanterie et de la préciosité. Il profitera sans aucun doute de ses loisirs pour se mêler quelquefois à ses bons amis du Samedi. Le 2 novembre 1656, Pellisson écrira à Mademoiselle Legendre. « On vint me prendre à midi pour aller dîner chez M. de Vence dont nous ne fûmes de retour qu'à la nuit. Mademoiselle de Scudéry, Mademoiselle Robineau, M. Chapelain et M. Ysarn en étoient (2). »

De retour en Provence, Godeau raffinera encore sur la délicatesse de l'amitié et la métaphysique de l'amour. Dans une lettre à Théodamas (Conrart) il ressasse pour la centième fois peut-être les lieux communs sur la jalousie dont il soutient que l'amour peut se passer. Sapho qui a vu la lettre lui répond aussitôt :

Votre cœur n'a point de tendresse.
 Si vous n'étiez jaloux, vous seriez envieux.
 Quand on aime bien sa maîtresse,
 On ne veut pas qu'on lui parle des yeux (3).

Mais le jour vint où la discorde se glissa parmi les habitués du Samedi. A propos de l'élection de Gilles Boileau à l'Académie, Sapho se brouille avec Conrart et Chapelain et.

(1) *Recueil Conrart*, in-fol. X, f° 189.

(2) Cité par MM. Mathery et Coutron dans *M^{lle} de Scudéry*, p. 52.

(3) *Recueil Conrart*, in-fol. X, f° 863.

du fond de la Provence, Godeau écrit à la marquise de Rambouillet. « Qu'avez-vous jugé de la griffonneuse Sapho et de sa rupture avec ses deux vieux amys qui sont les moins griffonnans que vous connoissiez? Je n'ose en juger qu'après vous et je vous demande vostre sentiment en secret de confession afin de régler le mien dessus. Cette nouvelle m'a tellement surpris que je ne puis jamais l'estre davantage. »

Et il ajoute galamment : « Après cela je dis :

N'espère plus, mon âme, aux amitiés du monde.
Le cœur des femmes est une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Arthénice a leur sexe et non pas leur faiblesse
Doctes déesses du Permesse,
C'est donc elle qu'il faut aimer. (1)

Le sentiment d'Arthénice fut sans doute défavorable à la querelleuse Sapho, car à partir de ce moment, on ne voit point que Godeau ait mis beaucoup de zèle à continuer des relations commencées sous de si heureux auspices.

Et maintenant, faut-il, après tant d'autres, essayer de montrer ce qu'il y avait de puéril, de ridicule même dans cette correspondance. Certes, il ne nous en coûte pas d'avouer qu'en se livrant à ce commerce de galanterie raffinée, le prélat s'égarait un peu loin des austères sentiers de la gravité chrétienne. Il n'est pas besoin d'une trop grande sévérité pour condamner cette faiblesse, il suffit d'un peu de goût.

Mais comment expliquer qu'un homme aussi sérieux que l'évêque de Vence, d'un âge déjà mûr, ait pu trouver quelque plaisir durable dans ce commerce frivole?

Godeau, remarquons-le bien, n'a guère connu du monde

(1) *Recueil Courart* in-fol. XI f° 129. C'est la parodie assez irrévérencieuse des belles strophes de Malherbe.

que le côté brillant et aimable. Il a passé sa jeunesse dans les ruelles et les sociétés à la mode. C'est là qu'il a obtenu ses premiers succès. C'est là aussi qu'est venu le prendre Richelieu pour l'élever à l'épiscopat. Arraché tout d'un coup à cette vie délicieuse pour se voir reléguer au fond de la Provence, il a emporté dans son âme l'image toute vive du monde qu'il quittait, et sa solitude en fut pour toujours remplie.

Sans doute, s'il avait trouvé dans son nouveau séjour une société assez intéressante pour lui faire oublier un peu celle où il avait vécu jusque-là, si, surtout, ses obligations l'avaient enchaîné à son diocèse, sans lui permettre d'en sortir jamais, il est probable qu'il se fût dépouillé peu à peu de ses habitudes précieuses, et que la vision des premières années se fût enfin évanouie.

Mais il y avait loin de la simplicité ignorante et rustique de ses diocésains aux manières délicates et polies des familiers de la Marquise et il est permis de croire qu'à certaines heures, le devoir une fois rempli, l'ancien hôte de Rambouillet supportait péniblement le poids de la réalité vulgaire qui l'entourait et qu'alors il était tenté d'en sortir par l'image évoquée des plaisirs d'autrefois.

De plus, les circonstances le ramenant souvent au milieu de ses amis, il pouvait se retremper à la source toujours ouverte de ses souvenirs. Il ne respirait pas impunément cette atmosphère mondaine. Quoiqu'il s'en défendît encore, le charme agissait à son insu et le prélat revenait dans ses montagnes, l'âme toujours un peu préoccupée des objets qu'il laissait derrière lui. C'est là si nous ne nous trompons, qu'il faut chercher la raison de cet attrait persistant pour la mondanité.

D'ailleurs Godeau ne voyait dans ce commerce frivole qu'une distraction passagère. Comme ses amis qui, eux aussi, savaient, quand il le fallait, rentrer dans la vie sé-

rieuse, il payait son tribut à la mode. Mais cela ne le détournait nullement de la voie droite où il avait engagé sa vie. Sorti de ce monde artificiel où son imagination l'égarait un instant, il redevenait le prélat studieux, pieux, zélé, qu'ont connu et qu'ont loué ses contemporains. Quand il se retrouvait en face de ses devoirs, le correspondant précieux disparaissait. Il ne restait que l'évêque pénétré de ses obligations et se consacrant tout entier au service de l'Eglise, comme nous allons le voir dans l'Assemblée de 1655 où il nous faut maintenant le suivre.



CHAPITRE VIII

I. — Godeau, député à l'Assemblée du Clergé, paraît vouloir se rapprocher de Mazarin.

Godeau chargé d'écrire au Pape au sujet de la canonisation de François de Sales. Lettre circulaire aux évêques dans l'affaire des Réguliers d'Angers. Godeau demande la création d'un évêché au Tonkin et en Cochinchine.

Harangue à la reine de Suède (1656).

Affaire du cardinal de Retz. Godeau refuse les offres de Mazarin.

La reine de Pologne demande des secours à l'Assemblée. Lettre à Godeau. L'Assemblée charge Godeau de lui répondre et de lui exprimer ses regrets de ne pouvoir l'assister.

Fin de l'Assemblée. Godeau regagne son diocèse.

II. — *Oraison funèbre de Mathieu Molé (1656).* Sermon prononcé au sacre de l'abbé de Marmiesse, nommé évêque de Conserans (1659).

Oraison funèbre de Jean IV, roi de Portugal (1657), Oraison funèbre de Pomponne de Bellièvre (1657).

III. — Godeau député à la cour à Lyon (1658). Succès de ses harangues au roi et au cardinal.

La cour en Provence. Paix des Pyrénées (1659). Godeau publie le *Traité de l'Usage de la Paix* (1660).

Assemblée des Communautés d'Aix. Godeau chargé de faire une remontrance au roi.

Godeau remplace le cardinal Grimaldi dans l'administration du diocèse d'Aix.

Assemblée des Communautés de Lambesc (1661). Singulière conduite de Godeau.

I

Le rôle assez considérable, brillant même, qu'avait joué Godeau dans l'Assemblée de 1645, le désignait naturellement aux suffrages de ses collègues de la province pour l'Assemblée de 1655. Par suite de circonstances particulières, cette Assemblée qui avait été convoquée pour le mois de mai, ne s'ouvrit que le 26 octobre (1) et fut une des plus célèbres du siècle par ses décisions dans l'affaire du Jansénisme (2). Nous allons voir qu'avec l'âge, le zèle de notre évêque ne s'est point ralenti et que son ardeur pour les intérêts de l'Eglise n'a fait que s'accroître et se développer encore.

Il semble d'abord qu'à cette époque l'évêque de Vence ait voulu se rapprocher de Mazarin et se départir un peu de cet esprit d'opposition qu'en plusieurs circonstances il

(1) Toutefois la messe du Saint-Esprit ne fut célébrée que le 19 février suivant, parce qu'on ne voulait pas demander l'autorisation qui était nécessaire aux grands vicaires du cardinal de Retz.

(2) Pour tout ce qui regarde l'affaire du jansénisme, voir le chap. X.

avait manifesté à l'endroit du premier ministre (1). On s'en aperçut bien vite au début de l'Assemblée. Godeau avait été désigné avec les évêques de Coutances, de Siste-ron et d'Aire pour aller, suivant l'usage, saluer le Cardinal et le prier de s'intéresser aux affaires du Clergé. Or, en rendant compte de sa mission, il tint à faire remarquer l'accueil particulièrement aimable et bienveillant que les députés avaient reçu de Mazarin et les promesses formelles que leur avait faites Son Eminence de soutenir, en toute occasion, les droits et les privilèges de l'Assemblée (2).

L'évêque de Coutances qui, nous l'avons vu, avait réussi une fois déjà à gagner Godeau au Cardinal dans une affaire importante, ne manqua pas de vanter à qui de droit la conduite du prélat en cette circonstance. Le jour même, il écrivait à Mazarin : « Ce matin, M. de Vance a fait à l'Assemblée un rapport très agréable de l'honneur que lui et les autres députés avoient reçu de la visite qu'ils ont rendue à Vostre Eminence. Il n'a pas oublié de dire avec quelle bonté, présence d'esprit, jugement, Elle avoit répondu à propos à chaque période de son discours dont la Compagnie a esté tellement satisfaite qu'elle a résolu de l'inscrire avec le procès-verbal. » Puis il ajoutait : « Le dict sieur de Vance m'a témoigné deux ou trois fois depuis quelques jours que si Vostre Eminence lui procuroit quelque bien, il auroit la reconnaissance qu'il doit : mais je ne crois pas qu'il l'en importune, et c'est la manière d'agir des personnes d'honneur (3). »

On peut s'étonner que Godeau ait manifesté le désir de recevoir quelque faveur de Mazarin qu'il n'aimait pas

(1) Dans une liste des Prélats de l'Assemblée (*Aff. étr. France* n° 899 f. 104) on lit en regard du nom de Godeau « Vance a paru bien intentionné depuis un temps. »

(2) *Procès-verbal de l'Assemblée* p. 76.

(3) *Aff. étr. France* n° 895 f. 385.

autre mesure. Il avait une excuse pourtant en raison des espérances que lui avait fait concevoir le Cardinal et du dommage que lui avait causé la désunion de Grasse et de Vence. Du moins, on lui rendait cette justice qu'il agissait en homme d'honneur. Et, en effet, soit qu'il ne crût pas de sa dignité d'importuner davantage le Cardinal, soit que celui-ci ne fût pas encore décidé à tenir ses promesses, nous ne voyons pas que les sollicitations de l'évêque de Vence aient eu pour lui quelque heureux résultat.

Godeau, pourtant, n'en prenait pas moins une part très active aux travaux de l'Assemblée. C'est lui qu'on chargeait d'écrire au pape pour presser la canonisation de François de Sales. « En ce temps, disait-il dans sa lettre, où les hérétiques disent que les Evesques n'ont plus les vertus primitives et s'efforcent ainsi de détacher le peuple de la foi orthodoxe, il est bon de leur mettre sous les yeux un Evesque qui a gardé les mœurs antiques et qu'ils n'oseront méconnoître (1). »

C'est lui qui dénonçait aux évêques par une lettre circulaire, les entreprises inouïes des Réguliers d'Angers contre l'autorité de l'Ordinaire qui les avait frappés de censure. « Comme quand on a quitté le grand chemin, disait-il, plus on marche, plus on s'égare, ainsi les Réguliers d'Angers s'étant écartés du respect qu'ils doivent à leur Evesque, ont porté l'insolence jusques au dernier excès où elle est capable d'aller. Car bien loin de craindre la foudre lancée contre leur mauvaise doctrine, ils en ont relevé appel comme d'abus au Parlement. Cet attentat est sans exemple et fait voir clairement quelle est la fureur de ceux qui le commettent contre l'épiscopat et dont ils ne craignent pas de soumettre la plus pure et la plus naturelle autorité, en fait

(1) *Procès-verbal* p. 4281.

dé la doctrine, au tribunal séculier. » Après avoir fait connaître les peines portées contre les rebelles, et les motifs que l'Assemblée avait à s'opposer à leurs entreprises, il ajoutait : « Ces raisons ne sont pas nécessaires, étant assurés que vous avez trop de connoissance des desseins de la plupart des Réguliers, des entreprises continues où ils se portent et des suites dangereuses qu'elles auront si nous ne nous roidissons afin de les empêcher (1). »

Il revenait, une fois encore, sur la création d'un évêché au Canada, chose facile, disait-il, puisque la guerre locale avait cessé (2). Il prenait fait et cause pour son successeur à Grasse dans l'affaire d'Antibes dont il faisait l'historique devant l'Assemblée (3). Enfin, il racontait les progrès étonnants qu'avait faits le christianisme au Tonkin et en Cochinchine, parlait d'une somme considérable offerte par plusieurs personnes charitables pour la création de deux évêchés dans ces pays lointains et demandait qu'on écrivit au pape à ce sujet (4).

Ainsi l'activité de Godeau ne connaissait point de bornes. On comprend que son nom fût souvent prononcé et que l'Assemblée, fière de son talent, aimât à le déléguer dans les occasions surtout où il était de sa dignité qu'elle fût bien représentée. Une occasion de ce genre s'offrit en septembre 1656, lors de l'arrivée de Christine de Suède en France.

Cette fille de Gustave-Adolphe qui, montée sur le trône à huit ans, en descendait volontairement à vingt-sept

(1) *Procès-verbal* p. 465.

(2) *Ibid.* p. 629

(3) *Ibid.* p. 955

(4) *Ibid.* p. 126.

dans toute la force et l'éclat de la jeunesse ; cette princesse lettrée et savante qui, dans son palais de Stockholm, s'entourait des esprits les plus éclairés de l'Europe, qui correspondait avec nos poètes et conversait avec Descartes ; cette reine étrange enfin qui, après avoir quitté son royaume en 1654, s'amusait à parcourir l'Europe, abjurait la foi luthérienne en passant à Innsbruck et prenait plaisir à visiter l'Italie, arrivait à Paris en septembre 1656, excitant sur son passage une curiosité universelle. Le roi avait décidé qu'elle serait logée au Louvre et que tous les corps constitués iraient lui présenter leurs hommages. Par une lettre particulière, datée de La Fère, il avait prié l'Assemblée du Clergé de députer auprès de Christine quelques-uns de ses membres pour lui faire le compliment d'usage.

L'Assemblée choisit Godeau pour porter la parole en cette circonstance solennelle. Le choix ne pouvait être meilleur. Il n'y avait pas longtemps que l'évêque de Vence avait écrit à la reine pour lui envoyer ses poésies et qu'il en avait reçu une lettre curieuse où elle lui disait entre autres choses. « Votre mérite m'estoit déjà connu et sur quelques-uns de vos ouvrages, j'avois bien jugé de vos talens naturels pour les belles choses. Je ne doute point que les poésies que vous m'envoyez ne me confirment dans le jugement que j'ay déjà porté sur vous, et la lettre que vous m'avez escrite est si obligeante qu'on ne reçoit jamais rien de médiocre d'une personne qui pense si bien et qui s'exprime si juste et si agréablement. Il y a du plaisir d'estre célébrée par des personnes qui méritent de l'estre et comme parmi ceux qui professent les lettres vous tenez un rang distingué je n'ay pu voir sans en estre touchée l'estime que vous me portez (1). »

(1) *Lettres choisies de Christine de Suède*. Villefranche 1760 2 vol. in-12. I p. 84.

En conséquence de la décision de l'Assemblée, Godeau se rendit au Louvre le samedi 9 septembre pour s'acquitter de sa mission. Conduit par MM. de Rhodes et de Saintot, maîtres des cérémonies, il fut introduit dans la chambre de la Reine qui s'avança de quelques pas avec beaucoup de civilité et, debout, écouta la harangue de l'évêque de Vence (1)

Le prélat laisse à d'autres le soin de représenter la souveraine. « Les poètes et les crateurs, dit-il, loueront en V. M. la noblesse de son sang qui a coulé dans les veines de tant de héros ; la sublimité de son esprit qui semble plutôt inventer les sciences que les apprendre, l'étendue de ses connaissances, la diversité des langues qu'elle parle et qui fait qu'il n'y a presque point de nation dans le monde chez qui elle fût étrangère, la force de son éloquence, qui luy assujettit l'esprit de tous ceux avec qui elle traite ; son amour pour les Muses qu'elle a placées avec elle sur son throsne ; ses libéralités vraiment royales pour toutes les personnes de mérite ; la grandeur de son courage et la gloire où elle a porté son royaume durant le temps qu'elle l'a voulu gouverner. Nous avons quelque chose de plus grand à considérer en V. M. que toutes ces choses, quoiqu'elles soient très grandes et très relevées. C'est, Madame, que nous vous regardons comme le plus illustre trophée que l'Eglise ait jamais élevé sur l'hérésie. »

Et après avoir comparé Christine à Zénobie reine de Palmyre, il l'engage à porter les lumières de la foi dans son ancien royaume. « Allez, Madame, allez-y faire des conquêtes, qui seront plus glorieuses que celles du grand Gustave et que l'Eglise pourra louer innocemment. Allez-y répandre la lumière de la vérité catholique et les

(1) *Procès-verbal*, p. 794.

flammes de la piété chrestienne. L'hérésie, toute superbe qu'elle est, ne peut plus se vanter d'estre le bon party depuis qu'une reyne si éclairée l'a quittée. L'amour de vos peuples, la crainte de vos voisins, la force de vos armes, les qualités excellentes de vostre âme affermissoient V. M. sur le throsne d'où elle est si généreusement descendue. On ne peut donc attribuer un abandonnement si nouveau et si extraordinaire qu'à la force de la foy qui luy a fait jetter les yeux sur un throsne plus glorieux sans comparaison que celui qu'elle laissoit. Dieu qui est fidelle en ses promesses, Madame, vous le donnera sans doute, après une longue vie que vous allez employer pour son service (1). »

Le discours plut beaucoup à la Reine (2) qui déclara modestement ne pas mériter les louanges que lui avait données l'orateur. Elle le pria en même temps de remercier en son nom l'Assemblée pour l'honneur qu'elle lui avait fait (3).

Laharangué à la Reine de Suède fut louée par l'Assemblée qui la fit insérer dans son procès-verbal et Mazarin lui-même à qui Godeau avait envoyé son discours, félicita le prélat par quelques lignes aimables (4).

C'est alors que le Cardinal manifesta le désir de tenir les promesses qu'à diverses reprises il avait faites à notre évêque. Il voulait lui confier la direction de son conseil

(1) *Procès-verbal* p. 794.

(2) Dans ses *Mémoires* (IV f^o. 463) Hermant dit « que la reyne estima le compliment de l'évesque de Vence beaucoup plus qu'aucun de ceux qu'elle avoit ouys. » Nous lisons d'autre part dans Dorat (*Histoire manuscrite de Dreux*. Arsenal n^o 4086) qu'en voyant la petite taille et la laideur de Godeau, Christine laissa échapper ces paroles : *Præsentia minuit famam*.

(3) *Procès-verbal* p. 796.

(4) *Aff. étr.* n^o 900 f^o. 283

ecclésiastique. Godeau, nous l'avons dit, n'était pas un chaud partisan de Mazarin à qui il déplaisait lui-même par ses airs d'indépendance. Le ministre pourtant, tout en déplorant l'influence que la parole de Godeau exerçait sur un certain nombre d'opposants, avait toujours rendu justice à son mérite et à sa vertu et il ne pouvait faire que l'évêque de Vence ne l'eût servi en plus d'une occasion. Il n'était donc pas étonnant qu'il songeât à s'attacher un homme qu'il voyait avec peine dans un autre camp.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que Mazarin, en cette circonstance, n'agît que par des motifs de générosité pure. Il avait, on va le voir, des raisons particulières de vouloir alors récompenser l'évêque de Vence.

Depuis quelque temps, l'Assemblée du Clergé était sollicitée de prendre parti dans l'affaire du cardinal de Retz (1). On sait qu'après son évasion du château de Nantes le chef des Frondeurs que la mort de son oncle avait fait archevêque de Paris (2), s'était enfui à Rome et que depuis, sans vouloir entendre parler de démission, il continuait de gouverner son diocèse par des vicaires généraux tout dévoués à ses intérêts. Cette situation singulière était, pour l'Eglise de Paris, une source de difficultés et de désordres et le roi, pour effrayer l'archevêque fugitif et l'amener à se soumettre, avait fait saisir ses revenus temporels.

Mais l'Assemblée du Clergé faisait mine de prendre la défense de Retz et c'est là ce qui inquiétait la Cour. Il s'agissait donc de détacher les prélats de la cause de l'ar-

(1) Arrêté au Louvre le 8 décembre 1652, puis transféré à Nantes, Retz s'évada le 8 août 1654. V. à ce sujet *Mémoires de Retz*, Coll. Petitot XLVI et *Mémoires de G. Joli* XLVII.

(2) Emmanuel de Gondî mourut le 21 mars 1654.

chevêque et d'empêcher ainsi que l'Assemblée ne s'opposât aux volontés du roi (1).

Mazarin s'y employa de toutes ses forces et ne ménagea ni les promesses ni les menaces. Il n'ignorait pas que Godeau était pour Retz soutenu par les Jansénistes (2). Mais il savait aussi que depuis l'ouverture de l'Assemblée, l'évêque de Vence n'avait fait aucune opposition publique. Il pouvait donc espérer le gagner à lui.

Mais avant d'en parler à Godeau, le ministre voulut préparer le terrain et s'assurer que les Jésuites dont le pouvoir était considérable à la Cour ne verraient pas d'un trop mauvais œil le choix d'un tel candidat. Il fit donc pressentir le P. Annat par l'entremise de Colbert. Le P. Annat répondit qu'il n'était pas à propos que Godeau fût choisi à cause de ses attaches avec les Jansénistes. Il voulait du moins qu'auparavant « il eust donné quelque ouvrage qui pût témoigner ses sentimens sur le sujet des nouvelles opinions (1). »

Mazarin, pourtant, ne se laissa pas arrêter par les scrupules du P. Annat et, sans plus tarder, offrit à Godeau la direction de son conseil en lui faisant comprendre ce qu'il attendait de lui en retour d'un pareil bienfait. L'évêque de Vence voyant à quel prix on mettait une faveur que d'ailleurs il n'avait pas sollicitée, remercia Son Eminence de ses bonnes intentions et déclara vouloir se consacrer à son petit diocèse.

Sur ces entrefaites, le roi écrivit à l'Assemblée pour la prier de ne plus s'agiter en faveur de l'archevêque, attendu

(1) Pour toute cette affaire de Retz, voir Hermant *Mémoires* t. III et A. Gazier. *Les dernières années du cardinal de Retz* chap. III.

(2) V. *Recueil Conrart* n° 8131 une lettre où Godeau annonce à son cousin le bon accueil que fit le pape au fugitif et la joie que pour son compte il éprouve d'un tel événement.

(1) Colbert. *Lettres* I. p. 269.

qu'il allait le faire juger par un tribunal convenable (1). Dans la délibération qui suivit cette communication, les évêques se montrèrent beaucoup moins zélés pour la cause de Retz. Poussée par Mazarin et dirigée par l'archevêque de Toulouse (2) qui, disait-on, aspirait à remplacer l'exilé sur le siège de Paris, l'Assemblée résolut que S. M. serait très humblement suppliée « de procurer que l'affaire soit entièrement terminée dans six mois par des juges ecclésiastiques, en commençant à faire droit, ainsi qu'il appartiendra par raison, sur la saisie des revenus, tant de l'archevesché de Paris faite par droit de Régale que des Abbayes (3). »

Godeau ne voulut avoir aucune part à cette décision. En agissant ainsi, il mécontentait le ministre, mais il sauvait son honneur et son indépendance.

C'est lui-même qui nous apprend ces détails dans une lettre écrite au lendemain de la mort de M. de Marca, archevêque nommé de Paris (4). Il loue sans réserve le vaste savoir du prélat défunt. Mais il lui reproche d'avoir eu trop de complaisance pour Mazarin et de s'être fait dans l'Assemblée de 1656, le *promoteur* et le *sollicitur* d'une délibération qu'il juge peu honorable pour le Clergé de France. « Dieu, dit-il, me fit la grâce de n'y avoir point de part : je ne marchandai pas entre les offres qui me furent

(1) V. cette lettre dans le *Procès-verbal de l'Assemblée*, p. 935.

(2) P. de Marca, né en 1594, d'abord conseiller au conseil de Béarn, président du parlement de Pau, intendant en Catalogne, entra dans les Ordres après la mort de sa femme. Evêque de Conserans (1642) archevêque de Toulouse (1652) puis de Paris (1662) mourut sans avoir pris possession.

(3) *Procès-verbal* p. 945.

(4) M. de Marca mourut le 29 juin 1662, trois jours après avoir reçu ses bulles, ce qui fut regardé par les jansénistes comme un jugement de Dieu.

faites, quoiqu'assez grandes, et mon devoir. Je m'en attirai la disgrâce du ministre, mais je crus que je devois préférer l'honneur de mon ordre à ma fortune. Un grand emploi dans la cour et dix mille livres de rente et davantage ne valaient pas à mon avis que je les achetasse à ce prix (1). »

Tel est l'homme que ses ennemis ont parfois accusé d'ambition et d'intrigue (2). L'occasion, pourtant, s'offrait belle d'avancer sa fortune. Il n'avait qu'à étendre la main pour la saisir. Mais il n'en voulut rien faire parce qu'il estimait justement que les honneurs, offerts sous certaines conditions, ne peuvent que déshonorer ceux qui les acceptent (3).

*
* *

L'Assemblée touchait à sa fin, lorsqu'un cri d'angoisse, parti du fond de la Pologne, vint attirer son attention sur les malheurs où s'agitait cet infortuné royaume. Les Suè-

(1) *Lettres* p. 318. — Le père Tourtourneau dans l'*Oraison funèbre* de Godeau, parle de ces offres qui furent faites au prélat. — C'est peut-être alors que Mazarin dit de l'évêque de Vence : « Tous les grands de l'Europe recherchent mon amitié et ne l'a pas qui veut et je n'oublie rien pour gagner celle de M. l'évesque de Vence, sans pouvoir l'obtenir. » *Ibid.*

(2) Aussi on ne peut assez s'étonner des désirs ambitieux que supposait Tallemant à l'évêque de Vence : « Volontiers, dit-il, il prendroit un meilleur évêché quand il faudroit pour cela faire l'éloge du cardinal. » Propos de satirique et rien autre chose.

(3) Voici les réflexions si belles que suggérait à Godeau la mort de M. de Marca : « Ne peut-on pas dire que la nomination de M. l'archevêque de Toulouse à l'archevêché de Paris est celle d'un songe. Il a été félicité. Il a eu ses Bulles. Il s'est vu tout près de monter sur cette grande chaire et la mort l'a empêché de faire le pas qui restoit, elle a renversé tous ses desseins, elle a trompé toutes les esperances de ses parens, elle a étonné tous ses amis. Si durant dix ans, il avoit travaillé à en venir là, confessons que la Providence s'est bien moquée de son travail, et qu'elle nous donne un grand exemple de la vanité des projets des hommes. Croïez-moi, le vrai chemin de l'Episcopat n'est pas celui que la plupart tiennent

dois et les Transylvaniens avaient fait irruption dans le pays. Ils ravageaient les campagnes, pillaient les églises, emmenaient prisonniers les enfants et les femmes et faisaient courir les plus grands dangers à la foi catholique dont les Polonais demeuraient les défenseurs intrépides contre les ennemis du Nord et du Midi. La reine Louise-Marie (1) qui avait vécu en France jusqu'à son mariage avec Wladislas, crut qu'elle trouverait facilement, dans cette patrie de sa jeunesse, les secours nécessaires pour l'aider à sortir d'une situation douloureuse pour elle-même et pour ses Etats.

Dans cette espérance, elle adressa une lettre émue à l'Assemblée du Clergé pour réclamer son assistance et, afin que sa demande eût plus de chance d'être accueillie, elle écrivit de Denkow à l'évêque de Vence: « J'ay reçu trop de marques de votre affection et je connois trop votre zèle pour l'Eglise pour pouvoir douter que vous ne vous chargiez de très bon cœur de la lettre que je vous adresse pour l'Assemblée générale du Clergé de France. Je lui représente l'état déplorable où la jonction du prince de Transylvanie avec les Suédois réduit aujourd'hui la religion dans la Pologne et lui demande des secours

en ce siècle. Sice n'étoit qu'une dignité temporelle, on pourroit y tendre par la brigue, la faveur, la complaisance et la lâcheté; mais si c'est une dignité spirituelle et une continuation du Sacerdoce de Jésus-Christ, comme sans doute il n'est autre chose, je ne vois pas comment il est permis d'y arriver comme d'ordinaire on y arrive. Est-ce qu'il y a un autre Evangile, et d'autres canons que les anciens? Mais je ne les ai pas encore vus; jusques à tant que je sois assuré que Dieu a changé l'ordre qu'il avoit établi, je m'arrêterai aux règles de mes pères. »
Lettres p. 318 et 319.

(1) Marie-Louise de Gonzague, fille de Charles I, duc de Nevers et de Mantoue épousa en 1643 Wladislas, roi de Pologne, puis en 1649, Jean-Casimir, son successeur et fut chassée de ses Etats avec lui. Elle mourut en 1667.

cours et des prières. Je vous prie d'appuyer ma lettre de toute la chaleur que votre suffisance et votre piété vous pourroit fournir et de croire que j'en auray toute la reconnaissance imaginable (1). »

Godeau s'intéressait plus que personne aux malheurs de l'infortunée princesse qu'il avait connue jadis dans le salon de Mme de Rambouillet, et avec qui, depuis, il n'avait cessé de correspondre (2). Mais la situation était loin d'être brillante en France. Il n'y avait que quelques années qu'on était sorti de l'anarchie où la Fronde avait plongé le royaume et l'on se trouvait engagé avec l'Espagne dans une guerre dont l'issue, plus que jamais, paraissait douteuse et incertaine. L'Assemblée, qui déjà avait fait d'énormes sacrifices d'argent, se vit dans la cruelle nécessité de refuser à la reine de Pologne les secours qu'elle demandait et chargea Godeau de lui écrire (3).

L'évêque de Vence mit beaucoup de délicatesse à s'acquitter de sa pénible mission et tâcha d'adoucir, comme il put, le refus de l'Assemblée. « Nous avons frémi d'horreur au récit que V. M. nous fait des profanations et des sacrilèges commis par les hérétiques dans les Eglises contre toutes les choses sacrées et nous avons admiré la profon-

(1) *Lettres d'Arnauld*. — Nancy, 1727. 1 p. 212. La lettre de la reine à l'Ass. avait été rédigée par Arnauld lui-même.

(2) V. dans les *Lettres* p. 6, la lettre de Godeau à la reine Marie-Louise sur les Révolutions de Pologne.

(3) On sait que la reine de Pologne était, depuis longtemps, une fervente amie de Port-Royal et des Jansénistes avec qui elle correspondait fréquemment. On peut donc croire que ces relations ne durent pas la servir en un temps surtout où l'Assemblée s'efforçait, par ses décrets, d'arrêter le progrès du Jansénisme (v. chap. X). De son côté, Mazarin qui n'ignorait pas que la reine Marie favorisait le parti du cardinal de Retz, son ennemi, ne pouvait guère se montrer favorable en cette occasion. Tout cela, sans aucun doute, fut de quelque poids dans la décision qui fut prise.

deur des jugemens de Dieu qui a permis que cette puissante tempeste s'élevast contre un Estat où règne une Reyne si chrestienne. Vous considérant comme une princesse françoise que Dieu a élevée sur le throsne avec tant de gloire, nous avons pris part à toutes vos calamités et nous avons joint aux intérêts de la religion ceux de votre personne qui nous est en vénération. Certes, si nostre puissance répondoit à nostre zèle, nous ne nous contenterions pas d'appréhender le danger où l'une est exposée et de plaindre les malheurs de V. M. Nous luy ferions voir, par une prompte et solide assistance, la vérité du sentiment de nos cœurs. » Et après lui avoir exposé les raisons pour lesquelles l'Assemblée se voyait dans l'impuissance de la secourir, il terminait sa lettre en assurant la reine des prières de l'Assemblée et de tout le Clergé de France (1).

C'était le 14 mai que Godeau donnait lecture de sa lettre. L'Assemblée se séparait quelques jours après (23 mai) et notre évêque ne tardait pas à quitter Paris pour regagner son diocèse.

II

Nous n'aurions pas Godeau tout entier, si, dans ce dernier séjour à Paris, nous ne pouvions l'envisager encore dans ses talents d'orateur. C'est le trait saillant de ce caractère vraiment épiscopal de mener de front les occupations les plus diverses du ministère ecclésiastique. Malgré les travaux dont le surchargeaient ses collègues de l'Assemblée, il trouvait encore le moyen de paraître en chaire, non-seulement devant la Compagnie où, dit le procès-verbal, il prêchait avec tant de zèle, de doctrine et d'élo

1) *Procès-verbal*, p. 1354.

quence qu'on ne peut assez louer ses actions (1), mais aussi au dehors et dans des circonstances solennelles.

C'est ainsi que le 10 février 1656, il fut prié de prononcer l'oraison funèbre de Mathieu Molé que rendit illustre sa fermeté civile au milieu des troubles de la Fronde. L'orateur faisait un tableau énergique de la minorité de Louis XIV. « Les minorités des princes de France, disait-il, ont toujours esté des saisons de troubles et de tempestes, mais il n'y en eut jamais une plus dangereuse et plus funeste pour l'Estat qu'a pensé estre celle d'où nous venons de sortir. Le feu Roy, de très glorieuse mémoire, avoit laissé le royaume aussi paisible au dedans que glorieux au dehors et le peuple estoit accoutumé à un joug qu'il ne songeoit point à secouer. Quand on vit le gouvernail entre les mains de la Reyne, sa douceur, sa piété, sa prudence, l'amour de tout le monde pour S. M. et l'union de la maison royale qu'entretenoit la sagesse du premier ministre, firent espérer à tout le monde que le vaisseau ne seroit point agité par les orages domestiques. Les batailles de Rocroi, de Nordlingen, de Fribourg, tant de villes importantes prises sur les ennemis, leur épouvante et leurs pertes continuelles nous promettoient qu'enfin une guerre si heureuse produiroit une paix constante et honorable. Mais Dieu, qui se moque des conseils et de la prudence des hommes, permit aux vents de gronder, aux vagues de s'enfler, à la mer de Paris de devenir furieuse. Il se répandit comme un air empoisonné de faction et de révolte dans cette grande ville qui corrompt les esprits les plus modérés, qui troubla les plus sages et qui causa une yvresse de raison pour tout le monde. »

Il dessinait en quelques traits vigoureux l'attitude du premier président devant l'armée des factieux. « Le pre-

(1) *Procès-verbal*, p. 233.

mier président n'eut qu'à se montrer. Les regards de ses yeux, la tranquillité de son visage, un air éclatant de grandeur que le caractère de la magistrature fit reluire sur son front, ou plutôt la lumière du doigt de Dieu, protecteur de la royauté qu'il défendoit, estonna ces mutins, les couvrit de honte, les mit en désordre et les renvoya chez eux avec plus de respect pour cet homme intrépide qu'ils n'avoient apporté de folie et de fureur dans sa maison. »

Cette oraison funèbre fut beaucoup vantée par Costar qui écrivait à Godeau : « Quoique l'illustre Mort que vous louez si dignement doive être à l'avenir un des principaux ornemens de nostre histoire, j'ose dire pourtant qu'il n'y vivra pas d'une si belle vie que dans vos escrits et que vostre éloquence l'asseure mieux de l'Immortalité de son nom que ne le fait la longue suite de ses actions héroïques (1). »

Il arrivait aussi que Godeau quittait parfois Paris et l'Assemblée pour aller faire entendre ailleurs et devant un autre auditoire, l'éloquence de sa parole. L'abbé de Marmiesse (2), nommé évêque de Conserans, voulut être sacré dans l'église de N.-D. de Poitiers et pria l'évêque de Vence de prononcer le discours d'usage. Godeau en profita pour louer la dignité épiscopale, défendre la hiérarchie et réclamer pour les évêques le droit et le devoir de parler librement aux puissances de la terre (3).

Le 9 avril 1657, le roi demandait à l'Assemblée d'assister au service qu'il faisait célébrer à Notre-Dame pour Jean IV, roi de Portugal. Ce fut encore Godeau qui prononça l'orai-

(1) *Lettres de Costar*. — Paris Courbé 1659. 2^e partie, p. 299.

(2) Un des agents du clergé.

(3) *Sermon* prononcé au sacre de Mgr de Marmiesse, év. de Conserans dans l'église de N.-D. de Poitiers, le 12 novembre 1656.

son funèbre en présence du Parlement et des autres compagnies souveraines. Il traçait avec bonheur le portrait du roi idéal. « Dieu conduit le monde avec une admirable sagesse. Il achemine chaque créature à sa fin naturelle. Il fait une continuelle effusion de ses biens et ne s'appauvrit jamais. Il travaille et ne se lasse jamais. Il a soin des plus petites choses aussi bien que des plus grandes, et rien ne se passe qu'il ne le veuille ou qu'il ne le permette. Il est sensible aux misères des hommes et les soulage avec une bonté paternelle. Il est le protecteur des veuves et le défenseur des orphelins. Il récompense la vertu ; il punit le vice. Enfin son sceptre est un sceptre de dilection. Son throsne a pour bases la Vérité et la Justice et la seule impuissance qui se trouve en luy est celle de ne pouvoir tromper personne, pour parler avec Tertullien. Voilà ce que fait dans ses Estats un bon Roy et c'est par cette conduite qu'il est proprement nommé l'image de Dieu plutôt que par cette puissance souveraine qu'il a sur la vie et sur la fortune des peuples. »

Il y a de la vie et du mouvement dans cette page où l'orateur parle de la victoire définitive du duc de Bragance. « Il vint à Lisbonne, il vit et il vainquit. Le chasteau qui estoit défendu par une forte garnison de Castillans et le fort St-Julien se rendirent sans attendre le siège. La couronne avoit esté enlevée comme par un tourbillon de vent sur la teste de l'héritier légitime ; elle s'y vint remettre toute seule. Le throsne s'estoit veu renversé plutôt qu'ébranlé et il se rétablit sans qu'on vist les mains qui travailloient à son rétablissement. Le royaume s'estoit perdu en cinquante-huit jours, il se recouvra en trois jours. Mais ce qui est admirable, cette grande Révolution se fit sans qu'il se répandist une goutte de sang Portugais ; et le seul secrétaire Vasconcellos, ministre infâme par son avarice et insupportable par sa cruauté, fut la victime im-

molée à la fureur populaire. La victoire vola dans les Indes-Orientales aussitôt que le bruit de ce grand événement. Le nom de Jean quatrième fut reconnu des vice-rois et des peuples. Toutes les places secouèrent le joug de la Castille et les Portugais se virent libres avant que d'avoir songé à se mettre en liberté (1). »

Il semblait que seul l'évêque de Vence fût capable de louer les morts illustres. Pour la troisième fois depuis l'ouverture de l'Assemblée, il était sollicité de prendre solennellement la parole. Il fallait célébrer la mémoire de Messire Pomponne de Bellièvre, premier président du Parlement de Paris. Il faut avouer que cette éloquence, un peu faible déjà, s'épuise à la longue et qu'on trouve de moins en moins à glaner dans ces pages assez incolores. Nous citerons pourtant la suivante qui fait pressentir la manière plus large et plus solennelle de Bossuet. C'est le tableau de la chute de Charles I à la cour duquel M. de Bellièvre était ambassadeur. « Certes, on peut dire que si la ruine de ce malheureux prince eust pu estre empêchée par l'adresse de quelqu'un, si son throsne eust pu estre maintenu debout par quelques mains, c'eust esté par la sagesse des négociations de Pomponne de Bellièvre. Mais la Providence de celuy par qui les rois règnent avoit résolu la chute de ce monarque. Et qui peut s'opposer aux Arrests qu'elle prononce ? Quel conseil est clairvoyant contre celuy qui oste l'esprit aux princes, qui confond leur prudence et qui amène leurs conseillers à une fin pleine de folie ? Comme la mer, quelque furieuse qu'elle soit, ne passe point ses rivages, tandis qu'elle y voit le doigt de Dieu, imprimé sur

(1) *Oraison funebre de Sérénissime roy de Portugal, Jean IV, du nom* prononcée aux obsèques faites par ordre du roy dans l'Eglise N.-D. de Paris, le 4 du mois d'avril de l'an 1637 en présence de l'Assemblée générale du clergé de France, du Parlement et des autres compagnies souveraines, par A. Godeau, év. de Vence, in-4° Paris, 1637.

le sable ; mais aussi, comme elle se déborde avec horreur aussitôt que Dieu l'en a levé, de mesme les sujets demeurent soumis aux princes, quelque rigoureux que soit leur gouvernement, tandis que le doigt de Dieu paroist gravé sur leur front ; mais dès que par ses profonds jugemens il en est effacé, les peuples perdent le respect et songent à secouer le joug, quelque doux qu'il puisse estre. Certes, on ne peut attribuer la ruine du roy d'Angleterre qu'à cette cause. Dieu, par ce grand exemple, a bien fait voir la vanité de la plus haute grandeur qui soit parmi les hommes et vous en devez apprendre, ô princes de la terre, que votre throsne ne peut estre si bien affermy, soit par vostre prudence, soit par la longueur des siècles, soit par la force des armes, soit par l'amour de vos peuples qu'il ne puisse estre renversé en un moment si Dieu ne le soutient par une protection particulière (1). »

L'oraison funèbre de Pomponne de Bellièvre fut le dernier discours de ce genre que prononça Godeau. Désormais il ne paraîtra dans la chaire chrétienne que pour instruire ses diocésains et nous aurons bientôt l'occasion d'étudier le caractère de son éloquence pastorale, quand nous parlerons de ses Homélies.

III

Aussitôt que l'Assemblée fut terminée, Godeau regagna la Provence. Après le tumulte des discussions, il lui fut particulièrement agréable de reprendre sa vie solitaire et studieuse au milieu de ses diocésains, auxquels désormais il allait consacrer tous ses instants. Les prédications au

(1) *Oraison funèbre de Messire Pomponne de Bellièvre*, 4^e président du Parlement de Paris, prononcée dans l'église de l'Hôpital de la Pitié, le 4^r mai 1637.

peuple, les visites paroissiales, les œuvres de bienfaisance sont les travaux qui l'occupent d'abord en attendant qu'il réponde à l'appel que va lui faire la province d'aller plaider sa cause devant le roi.

Les troubles de Marseille jetaient alors un ferment de révolte qui menaçait de gagner les esprits les plus pacifiques. Cette cité populeuse et remuante avait gardé de ses anciens privilèges celui de nommer au sort ses consuls. En 1658, sur des plaintes qui lui arrivèrent, le roi fit brèche à cette antique coutume et nomma d'office les magistrats de la ville. Les Marseillais, froissés de voir violer un droit, jusque là respecté par le pouvoir, ne tinrent aucun compte de la nomination faite par le roi et créèrent de nouveaux consuls par la voie ordinaire du sort. Des émeutes éclatèrent et les troupes du gouverneur entrèrent dans la ville sans parvenir, du reste, à rétablir le calme.

Or, en novembre, les troubles continuant toujours et les Communautés étant assemblées à Tarascon, on apprit tout à coup, que la Cour se trouvait à Lyon. Il fut décidé que tous les corps constitués de la province enverraient des députés pour saluer le roi. La crainte autant que la déférence dictait cette mesure. On avait peur, en effet, que le roi ne sévît trop rigoureusement contre les rebelles et ne rendît tout le monde responsable du crime de quelques-uns. Il s'agissait aussi de lui présenter les réclamations de la province et, dans les circonstances présentes, la chose était assez délicate.

On s'efforça donc de donner à la députation le plus d'éclat possible. L'évêque de Vence, les deux premiers consuls d'Aix, l'assesseur, les procureurs joints de la noblesse et au Tiers-Etat, le syndic, le trésorier général et le greffier des Communautés furent envoyés le 3 novembre,

à Lyon, au nom de toute la province (1). Le cardinal Grimaldi, archevêque d'Aix, les avait précédés.

Godeau devait haranguer le roi et le premier ministre. Il fallait beaucoup d'adresse pour ne pas indisposer le monarque en défendant trop fortement les intérêts de la province. Il fallait surtout beaucoup d'habileté pour trouver moyen de parler des troubles de Marseille sans augmenter encore la colère royale. L'évêque de Vence se tira avec honneur de ce pas difficile.

Quand le jour fixé pour l'audience fut arrivé, le cardinal Grimaldi, se mettant à la tête de la députation, la présenta au roi et Godeau prit la parole. L'orateur, faisant allusion à la pauvreté de la province, suppliait S. M. de l'exempter des logements de guerre, ou demandait, du moins, qu'on ne logeât les troupes que dans les villes et qu'on épargnât les villages.

Il réclamait ensuite la convocation des Etats pour administrer la province, suivant l'ancienne coutume du pays, d'autant plus, disait-il, que le clergé ne se trouvait pas représenté aux Assemblées des Communautés qui pour ce motif pouvaient paraître illégitimes (2). Enfin, il pria S. M. de vouloir bien permettre le retour en Provence du premier consul d'Aix, du premier président, tous les deux exilés lors des derniers troubles et l'élargissement du sieur de Glandèves « de tous lesquels il déplora le malheur et loua le zèle et la fidélité pour le service de Sa Majesté. » Mais là se borna la harangue de notre évêque (3).

(1) Bouche. *Hist. de Provence* II p. 1014.

(2) Après 1639, les Etats de Provence avaient été remplacés par l'Assemblée des Communautés. V. Fabre. *Hist. de Marseille* III p. 256.

(3) Bouche *Hist. de Provence* II p. 1013. En entendant le discours de Godeau, la Reine-Mère s'écria qu'il était impossible de mieux parler. V. Tourtourneau. *Or. fun. de Godeau*.

Au sortir de l'audience royale, la députation fut introduite auprès du cardinal Mazarin. L'évêque de Vence prit de nouveau la parole et fit au ministre les mêmes remontrances qu'il avait faites au roi. Mais il ajouta en terminant : « Nous n'avons point voulu parler à Sa Majesté de la ville de Marseille, ny la prier de vouloir jeter les yeux de sa clémence et de sa justice sur elle. Les nuages qui s'y sont élevés depuis peu ne doivent pas se convertir en foudre pour la ruiner. Ils n'ont esté formés que par des intérêts particuliers et ne font qu'un peu de bruit qui ne peut produire aucun orage dangereux et qui n'altère point la fidélité du peuple ny son amour pour le service du roy. Nous sommes intéressés en la grâce que nous demandons parce que l'indignation du roy ne peut tomber sur cette ville si importante pour le commerce du royaume que la province n'en soit ruinée par le contre-coup (1). » Et Godeau suppliait le ministre dont le génie avait calmé bien d'autres tempêtes d'apaiser celle-là encore et de mériter ainsi l'amour reconnaissant de la Provence.

Le roi s'était contenté d'entendre l'orateur avec intérêt, mais sans faire d'ailleurs aucune promesse. Le Cardinal fut plus explicite. Il promit aux députés la faveur du monarque à condition toutefois que l'Assemblée des Communautés de Tarascon fit preuve de bonne volonté en votant les secours d'argent réclamés par la Couronne.

Les députés, enchantés de l'accueil qu'ils avaient trouvé auprès de S. E. et des promesses qu'ils en avaient reçues, partirent pour Tarascon où ils arrivèrent le 16 décembre.

(1) Bouche *ibid.* La *Gallia Christiana* parle ainsi de ces deux discours de Godeau à Lyon « Ubi tanta eloquentia, tanta modestia tantaque verborum lenitate peroravit ut omnium laudem meruerit » III p. 4230. V. aussi ce qu'en dit Chapelain dans une lettre à Godeau *Lettres* II p. 40.

La nouvelle qu'un décret royal autorisait l'Assemblée à s'adjoindre deux procureurs pour le clergé, ne fut pas pour diminuer leur confiance et leur joie. L'évêque de Vence et l'évêque de Digne, choisis pour procureurs, furent priés de venir prendre part aux délibérations. Godeau qui devait sans doute au succès de ses harangues d'avoir été désigné pour remplir cette charge, s'excusa de ne pouvoir accepter l'invitation de l'Assemblée, prétextant ses infirmités et les fatigues du voyage (1).

Mazarin ne cacha pas sa mauvaise humeur. « J'avois cru lui écrivit-il de Lyon, que vous seriez ravi de vous prévaloir de l'employ de procureur joint du pays de Provence pour signaler vostre zèle dans l'Assemblée des Communautés et je me flattois encore que pour m'obliger, vous feriez les derniers efforts, affin de servir le roy. Mais j'apprens de divers endroits et vostre lettre me le confirme que vous ne vous estes pas seulement mis en peine d'y assister ce qui témoigne une froideur que je n'attendois pas de vous et qui, si je l'ose dire, répond mal à la manière dont j'en ay usé à vostre égard (2). »

Cette lettre ne changea rien aux résolutions de notre évêque qui, au retour de Tarascon, s'enferma dans sa retraite de Vence, sans s'occuper davantage de l'Assemblée des Communautés.

*
* *

L'année suivante, Godeau retrouvait en Provence la Cour qu'il avait haranguée à Lyon. C'était pendant le voyage qu'elle fit dans le Midi à l'occasion de la paix des Pyrénées et du mariage du roi.

Elle fit son entrée à Aix, le 17 Janvier 1660, l'évêque de

(1) Bouche, *Hist. de Provence* II p. 4013.

(2) *Affr. étr.* France n° 1724. f° 8.

Vence ne tarda pas à l'y rejoindre. Le 28, en présence de la reine, il prêcha dans l'église des Oratoriens, sur les grandeurs de Jésus. Quelques jours plus tard, il assistait au *Te Deum*, chanté dans l'église du Saint-Sauveur, à l'occasion de la paix des Pyrénées. Il achevait alors son troisième volume de l'*Histoire ecclésiastique* et il ne put s'empêcher de faire allusion à cet heureux événement qui mettait toute la France en joie. « C'est un bien que, depuis plusieurs années, on demandoit à Dieu, et il nous l'a donné, quand il y avoit le moins sujet de se le promettre pour nous apprendre que c'est à sa seule bonté que nous en sommes redevables, qu'il tient le cœur des rois en sa main et qu'il le tourne comme il lui plaît (1). »

Godeau fit mieux encore. Il profita de la circonstance pour publier un opuscule sur l'*Usage que les chrétiens doivent faire de la paix*. Il le dédia à la reine-mère. « Madame, disait-il dans sa dédicace, la paix est un bien public si nécessaire à l'église et à l'Etat que tous ceux qui aiment l'un et l'autre sont obligés d'y prendre part et d'en témoigner leur reconnaissance et leur joie (2). » Godeau montre que c'est par une vie plus régulière et plus conforme aux maximes de l'Evangile que les chrétiens doivent savoir gré à Dieu de la paix qu'il leur donne. Il s'élève surtout contre les procès, les duels et la morale relâchée dont il ne peut s'empêcher de parler toujours (3).

L'Assemblée des Communautés qui s'ouvrit à Aix au mois de Février 1660, fournit à notre évêque l'occasion de signaler de nouveau son zèle pour les intérêts de la province. « Il harangua souvent, très dignement, à son accou-

(1) *Hist. de l'Egl.* III p. 766.

(2) *Usage de la paix*, in-12, 1660, Paris Dédicace.

(3) Ce discours eut beaucoup de succès dans le diocèse de Châlons comme nous l'apprend Goujet dans sa *Vie de M. Vialart*, p. 126.

tusmée devant le roy et le cardinal », nous dit Bouche dans son *Histoire de Provence* (1).

Nous savons, en effet, par les registres des délibérations des Communautés que l'évêque de Vence, chargé une fois encore de faire des remontrances au roi sur les besoins du pays, le fit en termes énergiques que S.M. parut plus étonnée que satisfaite de l'orateur (2). Godeau tâcha du moins d'intéresser le Cardinal à la cause qu'il défendait. Mazarin ne sembla pas lui avoir trop gardé rancune de son précédent refus d'assister à l'Assemblée de Tarascon. Il se prêta volontiers à des conférences suivies pendant le séjour de la Cour à Aix (3). Le premier ministre, mis au courant de la situation de la province, fit espérer à l'Assemblée des Communautés que le roi tiendrait compte de ses doléances et ne put s'empêcher de louer l'activité que déployait l'évêque de Vence.

Lorsque le 2 mars, la Cour quitta Aix, Godeau retourna à Vence. Mais ce ne fut pas pour longtemps. Le cardinal Grimaldi allait partir pour Rome. Il fallait trouver quelqu'un qui, en son absence, voulut bien se charger d'administrer l'important diocèse d'Aix.

La vertu, la science et l'activité de notre évêque le désignaient naturellement à l'attention du cardinal qui lui demanda ce service. Godeau accepta, sans hésiter, cette charge nouvelle et après avoir accompagné le prélat à

(1) Bouche, *Histoire de Provence*, II p. 1026.

(2) *Délibérations des communautés de Provence*, 7 vol. in-12, année 1660.

(3) La nouvelle de la mort de Gaston d'Orléans parvint alors à Aix où Mademoiselle avait suivi la cour. Elle nous apprend elle-même dans ses *Mémoires* qu'elle fut visitée par tout ce qu'il y avait de gens de qualité et qu'elle se trouva fort heureuse d'avoir auprès d'elle l'évêque de Digne et l'évêque de Vence qui a écrit si utilement pour le bien de l'église. « Ils me donnoient quelque consolation », dit-elle dans son froid langage. — C. H. Petitot, XLII, p. 463.

Marseille, il écrivit à Mazarin pour lui faire savoir la nécessité où il serait de faire un assez long séjour à Aix. Le ministre lui répondit aussitôt en lui disant aimablement que l'archevêque ne pouvait faire un meilleur choix pour le remplacer dans l'administration de son diocèse. Il le pria en même temps de s'entendre avec le gouverneur et le premier président pour veiller ensemble aux intérêts du roi dans la province (1).

Le 20 juin, le cardinal Grimaldi faisait ratifier par le pape la nomination de Godeau comme administrateur temporaire de son diocèse. Dans la bulle que le pontife adressait à cette occasion à l'évêque de Vence, il le félicitait vivement de son zèle à servir par ses écrits la cause de l'Eglise et lui envoyait sa bénédiction apostolique (2).

Le séjour de Godeau à Aix ne fut marqué par aucun événement important. Les troubles avaient cessé dans la province et le prélat ne trouva aucune difficulté dans son administration temporaire. Nous ne saurions, pourtant, passer sous silence un incident qui démontre bien que le goût de l'opposition ne fit jamais que sommeiller dans l'évêque de Vence.

Au mois de mars 1661, l'Assemblée des Communautés devait se réunir à Lambesc. Godeau, à qui on pensait toujours en pareille circonstance, fut de nouveau nommé procureur pour l'ordre du Clergé. Cette fois encore, il déclina l'honneur qu'on lui voulait faire. Des affaires importantes, disait-il, le retenaient alors à Aix. Des affaires non moins importantes l'attendaient à Vence. Sa santé d'ailleurs toujours aussi faible ne lui permettait pas d'accepter ce surcroît de besogne. Le roi agréa ces excuses et pria l'As-

(1) *Aff. étr. France*, n° 4726, f° 53.

(2) *Arch. des Alpes-Maritimes* Ev. de Vence. G. 49.

semblée de nommer un autre député pour exercer la charge de procureur (1).

Mais le 9 mars, Mazarin rendait le dernier soupir (2). A cette nouvelle qui se répandit promptement dans la province, Godeau quittait subitement Aix et venait se présenter à l'Assemblée des Communautés dont les délibérations, à peine commencées, n'avaient pas donné jusque-là de résultat bien sérieux. Son arrivée soudaine ne surprit pas médiocrement, et sa conduite en cette circonstance étonna davantage encore. Godeau n'avait jamais ménagé les critiques au gouvernement du roi dans la province. Mais il semble qu'alors il poussa les choses un peu plus loin qu'il ne convenait.

Dans un long mémoire que le président d'Oppède adressait au roi à ce sujet, il accusait notre évêque d'avoir fait cause commune avec ceux qui travaillaient à entraver les affaires (3). Godeau, paraît-il, voulait faire surseoir à toute délibération jusqu'à la convocation, tant de fois réclamée, des Etats de la province. A force d'autorité et d'adresse, le président parvint à faire repousser cette proposition et fit échouer ainsi les efforts de la coterie à la tête de laquelle s'était mis l'évêque de Vence, « lequel, dit d'Oppède, voyant qu'il avoit manqué son coup et qu'il n'avoit plus rien à faire icy et ne sachant comment s'en tirer, il s'avisa d'une chicane et se plaignit qu'on ne lui donnast que du Monsieur et que me donnant à moy davantage, il prétendoit que l'on augmentast son titre. »

L'Assemblée n'eut pas de peine à démontrer au trop susceptible prélat qu'elle en usait à son égard comme elle avait

(1) *Aff. étr. France* n° 1726. f° 53.

(2) V. dans les *Lettres* de Godeau p. 309 les réflexions que suggère au prélat la mort du cardinal.

(3) *Aff. étr. France* n° 1726. f° 178.

toujours fait avec les évêques présents aux délibérations. Mais ce n'était là qu'un prétexte, dit encore d'Oppède, et Godeau se retira en disant qu'il allait se plaindre à l'Assemblée du Clergé.

Il n'en fit rien toutefois, mais quelque temps après, le cardinal Grimaldi étant revenu de Rome, l'évêque de Vence retourna dans sa ville épiscopale.

CHAPITRE IX

POÉSIES CHRÉTIENNES ET MORALES (1660-1663)

I. — Godeau donne l'édition définitive de ses poésies.

La poésie après Malherbe. Esprit, grâce et frivolité.

Poésies profanes de Godeau.

Bibliographie de ses poésies religieuses. Les recueils de 1633, 1641 et 1646.

Fécondité inépuisable de Godeau. Variété, facilité, élégance, harmonie. Caractère oratoire de sa poésie.

Manque d'imagination, d'émotion réelle, faiblesse et pauvreté. Godeau poète négligé a subi la fortune de l'école académique de Louis XIII.

II. — Extraits des *Poésies chrétiennes et morales*.

Les premières *Stances*. — Godeau passable dans le *Sonnet*. Godeau poète gnomique comparé à d'Andilly.

Poèmes sacrés. *La Chartreuse* trop louée par Balzac.

Épîtres morales. Sentiments simples et naturels. Description de la campagne. Amour vrai de la nature. Tableaux historiques de la révolution d'Angleterre et de la Fronde.

D'un recueil choisi des poésies de Godeau.

I

Godeau mit à profit le calme relatif de ces dernières années pour donner de ses poésies une édition complète et définitive. A cette date de 1660, l'œuvre était considérable, et puis, l'âge faisait sentir ses atteintes, l'inspiration languissait, la verve s'épuisait et si le poète songeait encore à quelque ouvrage important, il ne dépensait plus son talent en pièces de moindre haleine comme il avait fait longtemps. Le moment était donc venu de rassembler les nombreux épis semés le long de la route, d'en former une gerbe magnifique qui pût témoigner de l'abondance et de la richesse de la moisson. C'est de cette pensée que naquit le recueil de *Poésies chrétiennes et morales* publié de 1660 à 1663.

Nous avons vu que c'est par de petits vers, des vers galants et mondains, que Godeau commença sa carrière poétique. C'était alors le genre à la mode. Parmi les successeurs de Malherbe, Corneille excepté, aucun, à vrai dire, n'avait hérité de cette lyre sonore, qui, sous les doigts du gentilhomme normand, avait rendu quelques accords d'une si belle harmonie. On appréciait, on admirait le mâle génie du réformateur, mais on ne retrouvait plus le secret de cette force concise, de cette sévère élégance que l'auteur des *Stances à du Perrier* semblait avoir emporté dans la tombe avec lui. Aussi les poètes s'attachaient-ils de préférence aux genres secondaires. Sonnets, madrigaux, ballades, énigmes, rondeaux, élégies, quatrains, impromptus, telles sont les pièces dont se remplissaient au hasard les recueils de l'époque.

Il faut dire que le public fut bien pour quelque chose

dans la vogue qu'eurent alors les petits vers. « Voiture et Sarrazin, dit La Bruyère, étoient nés pour leur siècle, et ils ont paru dans un temps où il semble qu'ils étoient attendus. S'ils s'étoient moins pressés de venir, ils arrivoient trop tard; et j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'hui qu'ils ont été alors. Les conversations légères, les cercles, la fine plaisanterie, les lettres enjouées et familières, les petites parties où l'on étoit admis seulement avec de l'esprit, tout a disparu. Et qu'on ne dise pas qu'ils les feroient revivre. Ce que je puis faire en faveur de leur esprit est de convenir que peut-être ils excelleroient dans un autre genre (1) » Mais alors cette poésie, gracieuse et spirituelle, était en parfaite harmonie avec les goûts et les sentiments de la société et voilà pourquoi elle fut l'occupation presque exclusive de tous ceux qui avaient quelque prétention à faire des vers.

Godeau, lui aussi, se mêla quelque temps au chœur nombreux des poètes frivoles dont Voiture fut le chef incontesté.

Admis, dès la première heure, dans le cercle Conrart, reçu bientôt après dans la société des hôtes illustres qui fréquentaient l'hôtel de Rambouillet, pouvait-il se dispenser de suivre le courant, et comme les autres, de payer son écot par des poésies légères et badines ? Mais des vers sans doute fort nombreux qu'il fit alors, nous ne pouvons pas dire grand'chose, puisqu'il ne les imprima jamais et qu'il demanda même à Conrart de les livrer aux flammes (2). Si, pourtant, nous voulons juger de son talent en ce genre par quelques pièces un peu mondaines échappées plus tard à sa plume d'évêque, nous sommes forcé d'avouer,

(1) *Œuvres* II p. 145. Edit. des grands écrivains de France.

(2) Tallemant dans son *Historiette de Godeau* dit qu'on en sauva pourtant quelques-uns qui étoient entre les mains de M. de Montausier. Mais ils ne furent jamais livrés à la publicité.

et les succès du *Nain de Julie* à la *Chambre bleue* ne sont pas pour nous contredire, qu'il fut un maître assez habile dans la poésie légère (1).

Mais c'est surtout de poésie religieuse et morale que s'occupa Godeau durant sa vie. Sans doute, il exagère quand dans son *Epître dédicatoire* à Richelieu (1641), il déclare avoir été le premier à ouvrir cette voie aux poètes futurs. Il fut, du moins, un de ceux qui s'y engagèrent avec le plus de courage et de franchise et qui, sous ce rapport, donnèrent à leurs contemporains un bel exemple de laborieuse persévérance.

C'est quand les germes de conversion commencèrent à lever dans son âme, que Godeau fit paraître ses premiers essais de poésie sacrée. Le recueil in-8° de 1633, intitulé *Œuvres chrétiennes*, contient huit *Eglogues sacrées* dont l'argument est tiré du Cantique des Cantiques, des *Paraphrases* de la plainte de David, des cantiques de Moïse, de Judith, d'Ezechias, des trois enfants, de Zacharie, de Siméon, de la Vierge, le *Te Deum*, six *Psaumes*, les *Larmes* de la Madeleine, les *Larmes* de St Jean, enfin des *Stances* religieuses.

Nous avons dit que ce recueil eut un véritable succès en son temps (2). Ce qui le prouve encore, c'est que la même année, il fut réimprimé en un format plus commode, chose qu'ont ignorée, d'ailleurs, tous les biographes de notre auteur (3).

En 1641, Godeau donnait non pas, comme on l'a dit souvent, une seconde édition du recueil paru en 1633, mais un recueil tout nouveau où n'entrait aucune des pièces déjà publiées. Le titre est le même : *Œuvres chrétiennes*,

(2) V. à l'Appendice la pièce intitulée : *Le perroquet de Grasse*.

(2) V. plus haut chap. I.

(3) V. *Lettres de Chapelain* I. p. 54. Lettre au P. Joseph.

mais il est suivi de la mention *Seconde partie* qui fait bien voir que ce volume n'a rien de commun avec le précédent. Le recueil in-8° renferme le poème de l'*Assomption de la Vierge*, des *Eglogues spirituelles*, au nombre de six, des *Hymnes* sur la naissance de Notre Seigneur, pour le jour du Très-Saint Sacrement, sur l'oblation faite par le roi à la Très-Sainte Vierge de sa personne et de son royaume, sur le Martyre des Innocents, dix-sept nouvelles *Paraphrases* de Psaumes, un *Cantique* : Lumineuses troupes des anges.

En 1644, l'évêque de Grasse, se trouvant à Paris, composait, à la prière d'Anne d'Autriche, un catéchisme en vers à l'usage personnel du jeune roi. On y remarque, outre l'*Institution du prince chrétien*, des *Paraphrases* du symbole des apôtres, des commandements de Dieu, des *Stances* sur l'Oraison dominicale, une *Version* de la même oraison et de la Salutation évangélique, plus cinq *Psaumes* paraphrasés.

Les trois recueils dont nous venons de parler ne contiennent pas que des poésies. On y lit encore des oraisons des méditations, des prières en prose. En 1646, Godeau fit un recueil unique de ses vers religieux qu'il publia sous le titre de *Poésies chrétiennes*. C'est un petit volume in-12 où se retrouvent toutes les pièces précédentes, moins quelques psaumes. On y remarque de plus la *Sainte-Baume*, le *Baptême de Notre Seigneur*, deux *Elegies* dont l'une à d'Andilly, des *Stances* pour un pénitent et vingt-huit *Sonnets* sur différents sujets de religion ou de morale.

La veine du poète était loin d'être tarie. De 1646 à 1660 Godeau publia deux ouvrages considérables, la *Paraphrase des Psaumes* et le *Poème de Saint Paul*, sans compter une foule de petites pièces qui toutes allaient prendre place dans le recueil de 1660, le dernier que le prélat ait donné au public. Des trois volumes in-12 dont il se compose, le premier n'est que le petit volume de 1646 dont l'édi-

teur n'a fait que changer la date au bas du frontispice (1).

Le second volume, formé de pièces presque toutes inédites, renferme les *Poèmes* de Sainte Madeleine, de la Vierge d'Antioche, de St-Eustache, de la Sorbonne, de la Chartreuse, de Jésus-Christ né, différentes *Hymnes* à St Elie, à St Jean-Baptiste, à Ste Cécile, à St Boniface, à St Augustin, à Ste Geneviève, à St Louis, à St Lambert, à St Bernard, à St Charles et à St François Xavier, six *Odes sacrées*, une *Ode* en l'honneur de Rome la sainte, la *Paraphrase* du cantique d'Habacuc et les *Vers* contre la mauvaise morale du temps.

Le troisième volume contient les *Epîtres* de Godeau à la République de Venise, au cardinal de Richelieu, au cardinal de La Valette, à l'abbé Arnould, à l'évêque de Conserans, à l'évêque d'Angoulême, à l'évêque de Digne, à l'abbé de Villeloin, au prince de Monaco, au R. P. Hercule, à la marquise de Clermont, à la marquise de Rambouillet, à la marquise de Montausier, au marquis de Montausier, à d'Andilly, à Balzac, à Conrart, à Chapelain, à Berville, à Ménage, à d'Ablancourt, à Gassendi, quelques pièces élégiaques, et près de deux cents *Sonnets* sur les Mystères divins et sur des sujets de morale.

Le recueil ainsi formé comprend toute l'œuvre poétique de Godeau moins toutefois la *Paraphrase des Psaumes* et le *Poème de Saint Paul* qui ont toujours été édités à part et les *Fastes de l'Eglise* qui n'ont vu le jour qu'après la mort du poète.

*
* *

Ce qu'on remarque tout d'abord, en ouvrant les trois volumes de Godeau, c'est cette inépuisable fécondité si vantée par les contemporains. Godeau a versifié toute sa

(1) Ce qui prouve que l'édition de 1646 n'eut pas beaucoup de succès.

vie, dans la solitude de la province, au milieu des bruits de Paris, dans les salons, dans son cabinet, en poste même, comme le jour où, revenant de Dreux, il fit trois cents vers en se curant les dents, dit Chapelain (1).

La variété des poésies de Godeau n'est pas moins admirable. Dans son œuvre immense on trouve toutes les formes de versification et des exemples de tous les genres : poème héroïque, épître, ode, pastorale, élégie, stances, sonnet, quatrain, tout vient à son heure. Le prélat manie indifféremment le petit vers ou le grand alexandrin. Il aligne sans plus de peine les strophes d'un cantique ou les chants d'une épopée et l'on demeure confondu de cette facilité merveilleuse qui aborde tous les sujets et ne s'effraie d'aucun.

Un autre trait qui distingue cette poésie facile, c'est l'harmonie. Godeau a le sentiment naturel de la mesure et l'instinct de la phrase poétique qui se déroule chez lui avec une remarquable aisance. La coupe du vers est toujours élégante et la chute ordinairement belle. Cette heureuse cadence, cette facilité harmonieuse se retrouvent partout, jusque dans ces pièces banales dont la versification constitue souvent le seul mérite.

De là, le caractère essentiellement oratoire de cette poésie. Godeau prodigue à plaisir les belles périodes, les tours imposants, les expressions sonores, en un mot, tout ce qu'on cherchait et qu'on aimait à trouver dans les orateurs du temps. On ne saurait pas qu'il s'adonna lui-même à l'éloquence qu'on le devinerait vite à l'allure de sa phrase et surtout à la préférence qu'il témoigne en ses vers pour le discours. Visiblement il s'y complait et désire y déployer

(1) *Lettres* I. p. 633 « Le moyen que cela soit bien » dit Tallemant, *Historiette de Godeau*.

les ressources d'un talent continuellement exercé. Et, de fait, le discours poétique chez Godeau est naturel et vivant. Les raisons déduites avec habileté sont présentées avec art et le raisonnement bien conduit, s'achemine sans effort au terme de la démonstration.

Mais ces qualités réelles sont gâtées par des défauts non moins sensibles. Et d'abord, l'homme est trop souvent absent des poésies de Godeau. Nous voudrions trouver un peu plus de renseignements sur les états d'âme du poète, dans cette foule de pièces, composées aux divers moments de sa vie. Car, ce qui nous intéresse dans une œuvre poétique et dans toute œuvre d'ailleurs, c'est ce que l'auteur y a mis de lui-même, de ses sentiments, de ses pensées (1). Malheureusement, les souvenirs intimes sont peu nombreux dans les *Poésies chrétiennes et morales*, les impressions personnelles sont rares et l'âme de l'auteur nous échappe presque toujours.

Et ces poésies d'où l'homme s'efface d'ordinaire, ne nous révèlent pas davantage l'imagination d'un poète. Si les sujets sont variés, le ton ne change guère. Les pièces se suivent et elles se ressemblent. Elles sont, pour la plupart, ternes et incolores et ce n'est que de loin en loin et en passant qu'on trouve un peu de fraîcheur ou d'éclat. Déjà, de son temps, une critique envieuse, mais juste, a fait remarquer cette pauvreté d'invention, ce manque d'émotion profonde, cette sécheresse de style qui distinguent la plupart des poésies de Godeau (2). Ainsi de son côté en jugeait Boileau dans une lettre à Maucroix : « Je suis per-

(1) Joubert a dit : « Le vrai poète a des mots qui montrent sa pensée, des pensées qui laissent voir son âme et une âme où tout se peint distinctement, » *De la poésie*.

(2) Le P. Vavasseur dans son pamphlet. V. chap. IV.

suadé aussi bien que vous que M. Godeau est un poète fort estimable. Il me semble pourtant qu'on peut dire de lui ce que Longin dit d'Hypéride, qu'il est toujours à jeun et qu'il n'a rien qui remue ni qui échauffe, en un mot qu'il n'a point cette force de style et cette vivacité d'expression qu'on cherche dans les ouvrages et qui les font durer (1). »

La facilité dont nous venons de parler fut l'écueil ou vint échouer ce talent, d'ailleurs si bien doué par la nature. Elle fut au poète un don funeste, qui le rendit incapable de tout travail sérieux de correction (2). Lui qui, un jour, parla de Malherbe avec tant de justesse et de raison, il ne put jamais se pénétrer de l'idée de ce maître sévère qui voulait qu'on ne publiât rien qui ne fût revêtu d'une forme irréprochable. Ce n'est pas lui qui, à l'exemple du poète normand, eût gardé en portefeuille, pour les revoir et les remanier sans cesse, les poésies trop faibles ou trop imparfaites pour voir le jour. Pressé de produire, il dispersait aux quatre vents de la publicité les nombreuses pièces tombées de sa plume fertile et s'inquiétait peu, ce semble, de la destinée de ses vers dans les âges futurs. C'est là le secret de toutes les imperfections qui fourmillent dans son œuvre. Les mêmes objets dépeints avec les mêmes couleurs et décrits souvent dans les mêmes termes, les mêmes mots appelant les mêmes rimes (3), le mauvais goût dans l'emploi d'épithètes vulgaires et communes, la préciosité dans la pensée et dans la tournure des phrases, voilà les

(1) Boileau à Maucroix. 29 avril 1625.

(2) Il avait coutume de dire que le Paradis d'un auteur était de composer, son purgatoire de retoucher ses compositions et son enfer de corriger les épreuves de l'imprimerie.

(3) Ainsi *roses* rime toujours avec *écloses*, *foudre* avec *poudre*, *âme* avec *flamme*, *étoile* avec *voile*, etc.

défauts ordinaires de cette poésie.

Un élégant critique a dit : « Le poli et le fini sont au style ce que le vernis est aux tableaux ; ils le conservent, le font durer, l'éternisent en quelque sorte (1). » Godeau n'a jamais pu acquérir ce poli et ce fini qui font durer les œuvres. Aussi n'a-t-il pas eu, comme deux autres disciples de Malherbe, l'heureuse fortune de laisser quelques pièces parfaites. Dans son œuvre pourtant si considérable, on ne trouve rien qui soit digne d'être comparé aux *Stances* de Racan sur la Retraite ou à l'*Ode* de Maynard à Alcippe. La trace du maître s'est perdue dans ce disciple élégant, mais affaibli, qui dérive trop souvent vers le bel esprit (2).

Godeau, d'ailleurs, n'a fait que subir le sort commun à tous les poètes académiques de ce temps (3). Ses vers furent enveloppés dans le même oubli qui pesa bientôt sur toutes ces poésies faciles, mais dépourvues de force et d'originalité. Les magnifiques chefs-d'œuvre qui suivirent, ne servirent qu'à rendre plus sensibles les défauts et les faiblesses de cette école et, quelque tentative qu'on ait faite ou qu'on fasse encore pour la remettre en honneur, il n'y a guère d'apparence qu'on arrive jamais à réviser le jugement peut-être un peu sévère de la postérité.

II

Parcourons maintenant les trois volumes des *Poésies*

(1) Joubert, *Pensées*, II p. 296.

(2) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, II p. 354.

(3) Ce que nous venons de dire de quelques vers immortels de Racan et de Maynard ne va point contre ce que nous disons maintenant. Car que sont deux ou trois pièces dont on parle encore, en comparaison de tant d'autres dont on ne parle plus ?

chrétiennes et morales et par quelques citations choisies, donnons une idée plus nette encore du talent poétique de Godeau.

Nous connaissons la plupart des pièces contenues dans le recueil de 1660. Nous avons déjà parlé de l'*Assomption de la Vierge*, des *Eglogues sacrées et spirituelles*, de l'*Institution du prince chrétien*. Nous n'y reviendrons pas. Nous nous occuperons seulement des poésies dont nous n'avons rien dit encore.

Godeau a composé, à diverses époques de sa vie, une foule de petites pièces, stances, sonnets, dizains, quatrains. En général, le poète ne s'y élève pas au-dessus d'une versification à peu près correcte, mais froide et languissante. Les stances étaient en honneur depuis Desportes, Bertaut et Malherbe. Godeau fit des stances et les premières, publiées en 1633, sont les meilleures qu'il ait composées.

Il était alors au moment de se convertir. Il y avait lutte dans son âme encore attachée aux idées profanes, mais désireuse de s'en affranchir à jamais. C'est cette lutte dramatique que le poète décrit dans les vers dont nous parlons.

Tragique souvenir de mes jeunes erreurs,
Pourquoi rallumes-tu les premières fureurs
Dont mon âme fut agitée?
Raison, reprends ta place et viens me consoler,
Ou m'enseigne à me taire, ou m'enseigne à parler
Et ne me quitte point comme je t'ai quittée. (1)

(1) N'est-ce pas de ces vers que s'inspire Corneille lorsqu'il fait dire à Polyeucte

Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés?

Ainsi cette belle stance dont nous avons déjà dit que les derniers vers étaient de Godeau, lui reviendrait presque en son entier pour le fond et pour la forme,

Mais c'est en vain que le poète fait appel à la raison pour chasser les visions criminelles qui l'assiègent. Ce n'est point d'elle que viendra le remède.

Mais je t'invoque en vain, tu ne peux me guérir ;
Dans l'état où je suis, il me faudra périr,
Si les cieux ne me sont propices ;
Le péché me retient dans des fers rigoureux,
La volupté me charme et mon cœur amoureux
Goûte moins tes conseils qu'il ne fait ses délices.

Dieu seul, principe de tout bien et source de toute lumière, Dieu seul peut guérir l'âme du pécheur de ses faiblesses et de ses ténèbres. C'est vers Dieu que se tourne le poète, car c'est de lui qu'il attend la paix et le bonheur.

Tu m'as fait pour le Ciel, j'y dois régner un jour,
J'y dois par les liens d'une parfaite amour,
M'unir à ta beauté suprême.
Eclaire donc mon âme, augmente ses ferveurs,
Tu ne saurais donner de trop riches faveurs.
A qui tu daignes bien te promettre toi-même.

Et la prière s'achève dans un cri de résignation à la volonté divine.

Il y a, dans cette petite pièce, une note personnelle, une émotion sincère qu'on n'est pas habitué à rencontrer dans les vers de Godeau. Le poète est revenu assez rarement, comme on sait, sur les égarements de sa jeunesse. Mais il n'a jamais décrit, avec un accent aussi vrai, le trouble qui agissait alors son âme. C'est l'intérêt qui s'attache à ces *Stances* dont n'ont jamais parlé les critiques et les biographes du prélat.

Godeau ne se plaisait pas moins à cultiver le sonnet, où dans un cadre restreint peut tenir une vérité dont on veut faire ressortir les traits saillants. Il enchasse ainsi, dans ses vers, les principaux mystères chrétiens et quelques maximes

de morale familière. S'il n'a jamais atteint au sonnet sans défaut dont le critique a dit qu'il vaut seul un long poème, on trouve çà et là pourtant plus d'une petite pièce assez heureusement construite pour avoir mérité d'être insérée dans les recueils contemporains. Citons d'abord le premier sonnet sur la naissance de J.-C.

Quels miracles nouveaux paraissant dans ces lieux
Confondent la raison, les sens et la nature ?
L'Eternel vient de naître en ce jour glorieux
Et celle qui l'enfante est une vierge pure.

L'auteur de notre joie a les larmes aux yeux,
Celui qui nourrit tout manque de nourriture,
La crèche renferme un Dieu plus vaste que les cieux,
Le Monarque est esclave et l'Impassible endure.

Un petit roi poursuit le roi qui fait les rois,
La parole du Père est aujourd'hui sans voix,
Le froid transit les mains qui lancent le tonnerre.

Mais que pour retirer les hommes de prison,
Des miracles si grands se fassent sur la terre
C'est le plus grand miracle où se perd ma raison.

Voici l'adieu qu'il fit un jour à la ville de Paris qu'il revoyait chaque fois avec plaisir, mais qu'il savait aussi quitter pour rejoindre ses montagnes.

Merveille des cités, Paris où tout abonde,
Ta gloire passe encor ton renom glorieux
Et l'astre étincelant qui fait le tour des cieux.
Ne peut dans l'univers rien voir qui te seconde.

Les plus rares beautés dont Nature est féconde,
Les plus nobles efforts de l'art industrieux,
Dans ta superbe enceinte éblouissent nos yeux,
Et seule, tu contiens tous les trésors du monde.

De tes riches palais, j'admire la splendeur.
Tes biens toujours nouveaux, ton immense grandeur

Et ta confusion, si pompeuse et si belle.

Je te quitte pourtant, agréable séjour,
Pour le séjour sauvage où mon devoir m'appelle.
Paris a mon estime et Grasse a mon amour.

Godeau rimait des sonnets sur toute sorte de sujets. Il en faisait sur la douceur extraordinaire d'un hiver en Provence, sur le luxe déployé aux enterrements des grands, contre le fard des femmes, sur les longues veilles, sur la comédie. Nous transcrivons ce dernier qui nous révèle l'opinion qu'avait Godeau du théâtre parmi les chrétiens.

Le théâtre jamais ne fut si glorieux.
Le jugement s'y joint à la magnificence,
Une règle sévère en bannit la licence
Et rien n'y blesse plus, ni l'esprit, ni les yeux.

On y voit condamner les actes vicieux,
Malgré les vains efforts d'une injuste puissance,
On y voit à la fin couronner l'innocence
Et luire en sa faveur la justice des cieux.

Mais en cette leçon, si pompeuse et si vaine,
Le profit est douteux et la perte certaine,
Le remède y plaît moins que ne fait le poison.

Elle peut réformer un esprit idolâtre
Mais pour changer leurs mœurs et régler leur raison.
Les chrétiens ont l'Eglise et non pas le théâtre.

Comme poète gnomique, Godeau peut être comparé assez justement à Arnould d'Andilly qui a fait, pour sa part, deux cent cinquante-huit *Stances sur diverses Vérités chrétiennes* sans compter un *Poème en Stances* sur la Vie et la Mort de Jésus-Christ. Les deux amis ont les mêmes vues sur le rôle de la poésie qu'ils veulent faire servir à la gloire de Dieu et à l'édification des fidèles (1).

(1) V. dans le 3^e volume des *Poésies chrétiennes et morales* l'épître à d'Andilly.

Ils ont traité à peu près les mêmes sujets, paraphrasé les mêmes vérités religieuses et morales, et souvent sous les mêmes titres.

Godeau et d'Andilly ont, d'ailleurs, une égale facilité poétique. Si le premier pouvait faire trois cents vers sur la route de Dreux à Paris, le second en composait huit cents en huit jours et en carrosse dans un voyage de Bretagne (1). La paraphrase, chez les deux poètes, est également abondante et harmonieuse. Voici comment d'Andilly parle des joies du Paradis :

Du beau feu de l'amour brûler avec les Anges,
Avoir le front orné d'immortelles splendeurs,
Du monarque infini contempler la grandeur,
D'un hymne glorieux célébrer ses louanges,
Sonder la profondeur de ses divins secrets,
De sa haute sagesse adorer les décrets,
Pour mets délicieux, se nourrir de lui-même,
Par son verbe éternel être nommé des dieux
Et vivre en l'unité de son bonheur suprême,
C'est un faible crayon de la gloire de Dieu.

Godeau et d'Andilly ont les mêmes défauts. La monotonie du tour, la faiblesse de l'expression, la froideur des développements caractérisent en général leurs nombreuses paraphrases. Dans leurs meilleures pièces, tous deux peuvent être mis à côté de Corneille, traducteur de l'*Imitation*. Mais Corneille, là même où il est hors de son élément, se montre véritable poète. Godeau et d'Andilly ne sont que d'élégants versificateurs.

Dans un genre un peu plus relevé, Godeau a composé quelques poèmes d'une étendue parfois assez considérable. On y remarque la même facilité de versification, mais aussi les mêmes négligences. La vie manque d'ordinaire à ces pages un peu effacées et le procédé trop souvent y

(1) *Mémoires d'Arnauld d'Andilly*. Coll. Petitot XXXIII, p. 366.

tient lieu d'inspiration. Quelques beaux vers, il est vrai, se rencontrent toujours sous la plume du poète. Mais il faut les chercher et les choisir au milieu d'une foule d'autres qui les entourent et qui les affaiblissent. Voici pourtant une page à peu près passable. Elle est tirée du poème de Saint Eustache. Placide (Eustache) s'est un jour égaré à la poursuite d'un cerf qui lui apparaît tout à coup, portant au milieu du front l'image du Sauveur.

En ce bienheureux jour où le Ciel résolut
D'ouvrir à son esprit le chemin du salut,
Ses chiens par leurs abois dont la forêt résonne
Font lever un grand cerf qu'un large bois couronne.
Il vole devant eux plutôt qu'il ne s'enfuit.
D'un pas aussi léger, la meute le poursuit.
Placide que ni forts ni branchages n'étonnent,
Et ses hardis veneurs, le pressent, le talonnent.
Mais lorsque les veneurs le pensent aux abois,
Avec plus de vitesse, il rentre dans le bois.
Les chiens perdent la trace aussi bien que l'haleine.
Le léger Erigon ne marche plus qu'à peine
Le courageux Mélampe et l'ardent Orylas
Semblent être honteux de se trouver si las.
Mais Placide emporté d'une chaleur divine,
Malgré la solitude à le suivre s'obstine.
Il erre en vagabond sous la sombre épaisseur
Des arbres dont le jour révère la noirceur.
Il ne tient point de route en sa poursuite ardente,
Quand tout d'un coup le cerf à ses yeux se présente
Et lui fait remarquer au milieu de son bois
Le portrait du Sauveur attaché sur la Croix.

La narration est coulante, alerte et rapide. Il faudrait peu de chose pour la rendre presque parfaite. Il suffirait d'y changer quelque termes hasardés et d'y corriger quelques tournures un peu singulières. Mais Godeau ne put jamais s'assujettir à ce petit travail de révision qui eût fait disparaître pourtant bien des imperfections dans son œuvre.

Il lui manqua toujours le sage ami dont parle Boileau, l'ami sévère et prompt à la censure (1). Chapelain et Conrart, qui revoyaient ses vers, étaient de trop fervents admirateurs de son talent, pour que leur critique pût voir ou voulût signaler toutes ses faiblesses. Ou bien alors, il faut dire que Godeau profita bien peu de leurs observations, puisqu'il laissa tant de choses à reprendre dans ses poésies.

On sait que le poème de la *Chartreuse* fut beaucoup loué par Balzac qui écrivait à Courart : « Vous avez raison d'estimer le poème de la Chartreuse lequel à mon gré est très beau et très égal. Il a de la force, quoique d'ordinaire elle manque à la facilité et cette force est soutenue depuis le commencement jusqu'à la fin » (2).

On peut croire qu'en parlant ainsi, Balzac surfait un peu les vers de son ami et que cette beauté et cette force qu'il y découvre, ne sont pas aussi soutenues qu'il le veut bien dire. Et d'abord Godeau nous décrit assez froidement la solitude ou s'élève le monastère. Il n'est rien dans cette description qui nous fasse sentir et goûter le charme sévère de ces lieux magnifiques et sauvages. La grande poésie naturelle est inconnue à ce siècle épris de la raison seule et il se passera du temps encore avant que l'imagination des poètes, fortement touchée par le côté sensible des choses, sache trouver, pour les décrire, les couleurs convenables.

La peinture de la vie austère menée par les religieux n'est pas non plus un tableau fort remarquable. C'est un amas d'oppositions et d'antithèses qui se heurtent et s'en-

(1) Faites-vous des amis prompts à vous censurer
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères
Et de tous vos défauts les zélés adversaires
Art poétique Chant I.

(2) *Œuvres in-fol.* I p. 889.

trechoquent mais sans produire la chaleur et la vie. S'il y a quelque sentiment vrai, quelque émotion sincère, c'est sans doute dans les regrets qu'exprime le poète de ne pouvoir, lui aussi, vivre de cette existence solitaire et cachée.

Que ne puis-je avec vous, ô vénérables morts,
Jouir dans vos tombeaux de vos riches trésors,
De vos chastes plaisirs, de vos douces épines
Et du jour lumineux de vos ombres divines.
Mais le pénible soin d'un troupeau précieux
Où m'engage la loi du Monarque des Cieux.
M'enviant le plaisir d'une sainte retraite,
Me défend d'espérer le bien que je souhaite.
Donc ne pouvant du corps avec vous être joint,
D'avec vous de l'esprit je ne m'éloigne point.
Avec vous je travaille, avec vous je sommeille,
Avec vous je repose, avec vous je m'éveille,
Avec vous je soupire et je verse des pleurs,
Avecque vous enfin et je vis et je meurs.

Les *Epîtres* de Godeau, adressées presque toutes à des amis sont la partie la plus originale et la meilleure, sans contredit, de tout le recueil de 1660. L'auteur s'y laisse moins voir et l'homme s'y montre davantage. Le talent, soutenu par la force des sentiments simples, naturels, s'y déploie plus à l'aise et la beauté des vers y rend quelquefois hommage à la vérité de l'inspiration. Quel joli tableau de son désert à la marquise de Rambouillet :

J'habite des rochers, mais que d'heureux destins
Ont tapissé partout de roses, de jasmins,
Du pied jusqu'au sommet, les arbres les tapissent,
Les riches orangers dans les plaines fleurissent.
L'émeraude en la feuille étale sa couleur.
L'or brille sur le fruit et l'argent sur la fleur.
Depuis que le soleil commence sa carrière,
Jusqu'à ce que dans l'onde, il cache sa lumière,

Il répand dans le ciel, comme en un fond d'azur,
Sa clarté la plus vive et son feu le plus pur.
Jamais les aquilons par leurs froides haleines
Ne ternissent l'émail de nos fertiles plaines.
Le zéphyr bannit de nos heureux climats
Les vapeurs, les glaçons, la neige, les frimas,
L'agréable printemps y montre ses richesses,
L'automne avec usure accomplit ses promesses
Et d'un vent gracieux la fraîche humidité
Tempère les chaleurs de notre long été.

Godeau revient sans cesse sur la beauté des lieux qu'il habite, sur la douceur du climat, la sérénité du ciel et les champs couverts de fleurs. La description à vrai dire, est quelquefois un peu monotone. Elle tourne facilement au lieu commun. Ce sont ordinairement les orangers et les roses, le soleil et le zéphyr qui font les frais de la peinture. On croit entendre un air que l'on connaît déjà. Mais on l'écoute toujours avec plaisir parceque l'auteur se plaît à le redire et que de temps en temps il y ajoute une note nouvelle.

Tandis que dans le Nord l'aquilon se démène,
Glaçant les champs que baigne ou la Marne ou la Seine,
Nous sommes réchauffés par les tièdes soupirs
Que puisent de leur sein les amoureux zéphyr,
Et nos verts orangers par leur haleine chaude
Se parent de fruits d'or, de perles d'émeraude.
Les roses chaque mois d'un éclat lumineux
Couronnent richement nos buissons épineux.
Les oiseaux à l'envi sous leur sombre feuillage
Gazouillent aux échos leur aimable ramage
Et nos petits ruisseaux roulant sur des cailloux
Mêlent leur sourd murmure à leur concert si doux.

C'est là, sous ce ciel enchanteur, à l'ombre de ses verts orangers, que le prélat voudrait attirer ses amis et passer avec eux le temps qui lui reste encore à vivre. C'est

le rêve qu'il fait tous les jours au fond de sa Provence aimée, dans cette solitude, où, dit-il,

Je trouve l'art divin de garder l'innocence,
De bannir de mon cœur toutes les passions,
De consacrer à Dieu toutes mes actions,
De voir en tout objet ses beautés immortelles,
Et de ne plus parler ni vivre que pour elles.

Ce n'est pas que dans ces pièces, Godeau se renferme toujours dans le cercle des impressions intimes et personnelles. Il en sort quelquefois pour s'échapper dans le domaine de la politique et de l'histoire. Ainsi la Révolution d'Angleterre lui fournit quelques tableaux qui ne manquent pas toujours d'intérêt ni de grandeur. Voici d'abord, dans l'*Épître à H. Arnauld* une belle page sur la situation florissante où se trouvait l'Angleterre avant les fureurs de la guerre civile.

Il semblait que la paix, fuyant les autres lieux,
Eût choisi dans cette île un séjour glorieux ;
Ses riches habitants vivaient dans les délices
Et trouvaient à leurs vœux toutes choses propices.
De leur lointain climat, en ses paisibles ports,
Les Indes envoyaient leurs plus riches trésors
Et la mer fléchissant sous ses heureux pilotes,
Sans le moindre danger y promenait ses flottes.
Dans ce coin qui paraît du monde retranché,
Son roi, de deux grands rois, se voyait recherché,
Ses sujets qui l'aimaient et qui l'aimaient sans feinte,
Mêlaient à leur amour le respect et la crainte.
Il était par un sort aussi rare que doux,
Heureux prince, heureux père et plus heureux époux.

Dans un ton différent, le poète trace une image assez vive de la fureur du peuple que ne contient plus le respect des lois. Après avoir parlé de la mer dont les flots, tantôt viennent mourir doucement sur le rivage, tantôt

franchissent impétueusement la fragile barrière d'où le doigt de Dieu s'est retiré, il poursuit :

Ainsi, quand ce grand Roi par qui règnent les rois,
Conserve dans les cœurs le respect de leurs lois,
Que sa main les défend, son esprit les conseille
Que pour leur sûreté sa Providence veille,
Chez eux ils sont aimés, au dehors ils sont craints
Et tout cède aux efforts de leurs vaillantes mains.
Mais si pour les punir son soin les abandonne,
Le moindre coup de vent fait branler leur couronne.
Leurs sujets qui semblaient frappés d'étonnement
Et n'osaient en leurs maux soupirer seulement,
Passent de ce respect et de ce long silence
Aux dernières fureurs d'une extrême insolence.
Ils ne connaissent plus Sceptre ni Majesté.
Rien ne peut se sauver de leur impiété
Rien ne peut adoucir leurs courages perfides,
Ils sont plus insolents qu'ils n'ont été timides.

La Fronde fut, pour le poète, un sujet non moins fécond de descriptions et de tableaux. Godeau avait assisté de trop près aux événements contemporains pour qu'il ne s'en retrouve pas quelque trace dans ses vers. Il avait vécu de longs mois à Paris au milieu des agitations de toutes sortes et il avait été vivement frappé des désordres causés par la guerre et l'anarchie. C'est toute l'histoire de ces temps troublés qui revit dans l'*Épître au Prince de Monaco* (1). Nous assistons au siège de Paris,

Où l'on vit au combat les dieux contre les dieux,
Où le peuple inconstant à tromper si facile,
Se croyait invincible au seul nom de sa ville,
Pensait à ses désirs voir son maître soumis
Et pour ses protecteurs prenait ses ennemis.

(1). Honoré de Grimaldi, prince de Monaco, qui en 1641 chassa la garnison espagnole qui lui était imposée et se jeta dans les bras de la France. Voir la longue lettre que lui adressa Godeau à ce sujet. *Lettres* p. 351.

Puis c'est l'arrestation du vainqueur de Rocroi, le soulèvement des provinces à la voix de M^{me} de Longueville dont le poète admire en passant le viril courage, les efforts de l'Espagne pour animer la révolte, les menaces de la Fronde qui finit par obtenir la liberté du Prince, liberté qui devait être si funeste à l'Etat. Godeau déplore que Condé, une fois libre, n'ait pas su se rendre compte de la situation, qu'il ait prêté l'oreille aux conseils des mécontents et qu'il ait cédé à cette malheureuse fatalité qui devait le pousser dans la voie de la révolte. La page mérite d'être citée.

Alors rien n'égalait sa gloire et sa puissance.
Il tenait dans ses mains le destin de la France,
Le ministre banni dans un lointain séjour
Le laissait, sans travail, le maître de la Cour,
S'il eût su profiter de sa longue faiblesse,
A sa haute valeur joindre un peu plus d'adresse,
S'il eût su pénétrer les intérêts cachés
De ceux qu'un autre nœud tenait lors attachés.
Mais celui que l'on vit au milieu des batailles,
Du carnage, du feu, des morts, des funérailles,
Avec un front serein défier les dangers
Et porter la terreur au sein des étrangers,
Tremble aux avis trompeurs qu'avec art on lui donne
Et suit le faux malheur qu'il croit qui le talonne.

La guerre reprend avec une nouvelle fureur. Mais l'atrocité des horreurs commises finit par ouvrir les yeux aux plus aveugles, la raison reprend peu à peu ses droits et le calme renaît enfin dans les esprits. Dieu ne veut pas que la Monarchie succombe sous le coup de la rébellion victorieuse.

Comme lorsque l'orage émeut la mer profonde
Et porte jusqu'au Ciel les abîmes de l'onde,

Si Saint-Elme paraît aux pâles matelots,
Soudain l'on voit calmer la fureur de ses flots.
L'air s'éclaircit partout, l'aquilon se retire,
Et l'on n'oit murmurer que l'aimable zéphire.
Ainsi quand la révolte échauffant les esprits
Faisait comme une mer du superbe Paris
Et du peuple mutin portait les fiers courages
A d'horribles complots, à de sanglants carnages,
Louis, qui se fit voir au rebelle insolent,
Aussitôt apaisa son transport violent,
En des humbles respects changea sa fière audace
Et son autorité reprit sa juste place.
Depuis ce même jour où la Fronde perdit
Ses prestiges trompeurs et son lâche crédit,
La paix aux ailes d'or courant par les provinces,
Fit au parti du roi céder celui des Princes.

Il y a de la force dans ce tableau et dans d'autres encore que l'on pourrait extraire des *Epîtres* à Richelieu, à la reine de Pologne, à la République de Venise. Dans Godeau, le récit historique est bien conduit. Il se colore parfois au feu des évènements d'une réelle animation. On voudrait seulement que cette animation fût plus durable, que la force qui apparaît de temps en temps fût plus soutenue et que le style surtout se dépouillât enfin de ces négligences qui gâtent toujours un peu les meilleures pages.

On serait assez embarrassé, si l'on voulait faire un choix parmi les poésies de Godeau. Comme on ne trouve point dans son œuvre une seule pièce parfaite, on serait forcé de glaner un peu partout les morceaux passables dont on pourrait, d'ailleurs, réunir un assez grand nombre. On ferait entrer dans le recueil la moitié des *Stances* publiées en 1633, une demi-douzaine de *Sonnets*, principalement ceux qui ont pour objet le mystère de l'Eucharistie, une dizaine de quatrains tirés de l'*Institution du Prince chrétien*, des fragments assez considérables des *Epîtres* à M^{me} de Clermont, à M^{me} de Rambouillet, à H. Arnauld, au

prince de Monaco, les plus belles strophes du premier chant de l'*Assomption*, quelques narrations et quelques discours du *Poème de St Paul*, enfin cinq ou six des plus harmonieuses *Paraphrases de Psaumes*.

Le recueil ainsi formé offrirait peut-être quelque intérêt. En tout cas, on aurait là le meilleur de l'œuvre poétique de Godeau et l'on pourrait ainsi se faire une idée assez juste de ce talent qui obtint, de son temps, moins de critiques que d'éloges.

CHAPITRE X

GODEAU ET LES JANSENISTES (1650-1668).

I. — Les cinq propositions tirées de l'*Augustinus*. Plusieurs prélats en demandent la condamnation à Rome.

Godeau écrit au Pape une lettre qui est très mal accueillie.

Les propositions condamnées. — Assemblée des évêques.

Lettre circulaire de Godeau aux évêques.

Question des différents sens soulevée par les Jansénistes. Nouvelle assemblée des évêques.

II. — Arnauld déféré à la Sorbonne. — Projet de conciliation proposé par Godeau. — Arnauld condamné.

Le Jansénisme et l'Assemblée du Clergé (1655). Godeau accusé de tiédeur pour la vérité. *Relation* de tout ce qui s'est passé dans l'affaire du Jansénisme. L'Assemblée approuve tout. Les amis des Jansénistes se taisent.

III. — Pascal et les casuistes. — L'Assemblée fait imprimer les *Instructions de saint Charles* pour combattre la morale relâchée. — Zèle de Godeau dans cette affaire.

L'Apologie pour les Casuistes. — Indignation des évêques. Godeau condamne le livre dans un synode. *Vers contre la mauvaise morale du temps.*

IV. — Le Jansénisme et l'Assemblée de 1660. Le formulaire imposé. *Lettres* de Godeau à ses amis les Jansénistes. *Lettres* au Pape et au roi (1661). — Godeau et le P. Annat.

Thèse de l'infailibilité soutenue au collège de Clermont. Colère de Godeau.

Seconde *Lettre* au roi (1662).

Tentative d'accommodement. Nouvelle bulle de Rome (1665).

Avènement de Clément IX. — Lettre des dix-neuf évêques au Pape et au roi. Reprise des négociations. Paix Clémentine (1668).

I

Nous avons réservé jusque là l'affaire du Jansénisme afin de mettre sous les yeux du lecteur, dans un chapitre unique, la part assez considérable que prit Godeau à cette querelle fameuse. Dès le premier jour, le prélat avait deviné l'importance qu'on allait attacher aux discussions nouvelles, et il craignait non à tort, on va le voir, qu'il ne sortît de là plus de foudres que d'éclairs (1).

En 1649, Nicolas Cornet (2), syndic de la faculté de théologie, après avoir fait un examen approfondi de la doctrine de l'*Augustinus*, était parvenu à réduire en sept propositions courtes et claires toutes les erreurs contenues dans le volumineux ouvrage de l'évêque d'Ypres. Il les dénonça à la Sorbonne qui, après les avoir mûrement examinées à

(1) V. la lettre à Arnauld dans les *Lettres* de Godeau p. 338.

(2) Nicolas Cornet, né en 1592, à Amiens, docteur de Navarre, mourut en 1663.

son tour, crut devoir les réduire à cinq (1). Cependant quoiqu'elle partageât entièrement le sentiment du syndic, elle ne put prendre aucune décision parce qu'Arnauld et ses amis interjetèrent appel au parlement comme d'abus (2).

L'année suivante, Habert (3), évêque de Vabres, prenait l'initiative de demander à Rome la condamnation des cinq propositions. La lettre qu'il dressa à cet effet fut signée de 85 évêques. Onze prélats, par un secret penchant vers le jansénisme ou par un sincère esprit de conciliation, résolurent à leur tour d'écrire à Sa Sainteté pour lui exposer l'état de la question et la prévenir, disaient-ils, contre toute intrigue.

Godeau que ses récents démêlés avec les Jésuites avaient mis en vue (4), ne pouvait manquer d'être sollicité en pareille circonstance. H. de Montchal, archevêque de Toulouse, connaissait notre évêque pour l'avoir invité à venir prêcher plusieurs fois dans son diocèse. Il lui écrivit donc

(1) 1^o Quelques commandements de Dieu sont impossibles à des hommes justes qui veulent les accomplir et qui font à cet effet des efforts selon les forces présentes qu'ils ont, et la grâce qui les leur rendrait possibles leur manque.

2^o Dans l'état de nature tombée, on ne résiste jamais à la grâce intérieure.

3^o Dans l'état de nature tombée, pour mériter ou démériter, on n'a pas besoin d'une liberté exempte de nécessité; il suffit d'une liberté exempte de contrainte.

4^o Les semi-pélagiens admettaient la grâce d'une nécessité prévenante pour toutes les bonnes œuvres, même pour le commencement de la foi: mais ils étaient hérétiques en ce qu'ils pensaient que la volonté de l'homme pouvait s'y soumettre ou y résister.

5^o C'est une erreur semi-pélagienne de dire que J. C. est mort et a répandu son sang pour tous les hommes.

(2) *Mémoires du P. Rapin* I p. 285.

(3). Isaac Habert, docteur de Sarbonne, d'abord confesseur du roi et théologal de Notre-Dame, fut nommé évêque de Vabres en 1645 et mourut dans son diocèse en 1668.

(4) Voir plus haut chapitre 1V.

pour lui demander ce qu'il pensait de la lettre projetée. Godeau ne cacha pas qu'il blâmait la conduite des deux partis. « C'est, disait-il, un sujet de grande douleur à ceux qui aiment la vérité de voir ou qu'elle est violemment attaquée ou imprudemment défendue et que les advocats de la bonne cause la gastent et la font soupçonner par la chaleur de leur zèle et par la roideur et la rigidité en leurs manières de faire. En quoy ils sont incorrigibles et inflexibles. » Et faisant allusion à l'apostasie de Labadie (1) qui, après avoir passé par Port-Royal, s'était fait protestant, il laissait percer quelque chose de sa rancune contre les Jésuites dont cette apostasie justifiait les prédictions : « Quel triomphe pour les bons P. J.

Magni mercentur Atridæ

Mais quel mauvais effet cela ne produira-t-il pas, dans les esprits foibles et plus pieux que prudents, contre la bonne doctrine (2) ! »

Godeau, voulant garder son indépendance, refusa de signer les lettres collectives qu'on lui présentait et s'adressa directement au Pape. « Je souhaite du fond de mon cœur, disait-il, de voir s'éteindre le feu que cette dispute a allumé ; mais je ne peux dissimuler à Vostre Sainteté que j'apprehende fort qu'on ne veuille plutôt y jeter de l'huile que de l'eau et que sous prétexte de chercher la paix, on n'excite une nouvelle guerre plus violente que la première. » Il demandait que tout le monde fût entendu. « Nous supplions très humblement V. S. de permettre à ceux de l'un et l'autre parti d'expliquer leurs sentimens ainsi que Clément VIII et Paul V de très heureuse mémoire

(1) Né en 1610; après diverses aventures, il mourut dans le Holstein en 1674.

(2) Bibl. nat. *Mss.* fr. n° 2812 f° 244.

Ils permirent en un semblable sujet afin que dans cette affaire si importante que nulle autre ne sauroit l'estre davantage, personne ne se puisse plaindre d'avoir esté condamné sans avoir esté entendu et qu'ainsi chacun se soumette sans peine au jugement que V. S. prononcera (1). »

La lettre fut adressée à Louis Gorin de St Amour (2), alors à Rome, pour être remise au pape. Le choix d'un pareil intermédiaire fait voir que Godeau ne put se tenir longtemps dans cette indépendance qu'il voulait garder à l'égard des deux partis. Ce qui le prouve davantage encore, c'est qu'à peine arrivé à Paris, en 1651, il se concerta avec les évêques d'Orléans (3), de Valence (4), de Châlons (5) et d'Agen (6) pour députer auprès du Pape quelques amis à l'effet de défendre les doctrines augustinienes contre les docteurs de l'autre parti qui, disait-on, devaient partir prochainement pour Rome (7).

Les députés jansénistes furent assez bien accueillis par le bailli de Valençai (8), notre ambassadeur à Rome et

(1) V. cette lettre dans l'*Histoire du Jansénisme* de D. Gerberon I. p. 449.

(2) Fils d'un cocher du roi et filleul de Louis XIII, né en 1619, docteur de Sorbonne, mourut en 1687. Il écrivit le *Journal de son voyage à Rome*, journal qui fut mis à l'index.

(3) Alphonse d'Elbène, né en 1600, év. d'Orléans en 1647, mourut en 1665.

(4) C. J. de Léberon né en 1592, év. de Valence en 1624, mourut en 1654.

(5) Félix Vialart, né en 1613, év. de Châlons en 1642, mort en 1680, fut un des prélats les plus dévoués à la cause janséniste.

(6) Barthélemy d'Elbène, frère d'Alphonse, év. d'Agen en 1636, mourut en 1663.

(7) Les députés jansénistes étaient J. Brousse, docteur de Navarre de la Lane, abbé de Valcroissant, docteur de Navarre et Louis Angran, licencié en théologie. Ils étaient porteurs d'une lettre conservée à la Bibliothèque Ste Geneviève n° 4742^{fo} I.

(8) H. d'Estampes de Valençai, ambassadeur extraordinaire à Rome, puis grand prieur de France, mourut à Malte en 1678.

Godeau qui, décidément, s'intéressait à leur querelle, lui écrivit bientôt pour le remercier d'avoir pris sous sa protection « ceux dont les desseins sont si innocens et si conformes à leur devoir. » Il le pria de leur continuer cette faveur. « Nous sçavons que ceux qui sont partis depuis peu pour Rome, sont chargés de lettres puissantes et peut-estre d'ordres extraordinaires; mais nous sçavons encore mieux que par vostre lumière, vous sçaurez encore mieux distinguer ce que l'importunité, la brigue et la préoccupation arrachent d'avec ce qui est du solide service du Prince et des véritables intérêts de la Religion et de l'Estat (1). »

Le Pape fit bon accueil aux députés des deux partis (2). Cependant il était facile de voir que les députés molinistes étaient traités avec une sorte de préférence dont ils étaient redevables sans doute au nombre imposant d'évêques qu'ils représentaient. Innocent X avait aussitôt nommé une commission de cinq cardinaux et de treize théologiens consultants. Les séances se succédèrent régulières et nombreuses (3). Il n'y en eut pas moins de cinquante. Malgré son grand âge, le Pape ne craignit pas d'assister plusieurs fois aux délibérations, montrant par là l'intérêt qu'il prenait à une solution d'où dépendait la paix

(1) Voir cette lettre dans le *Journal de Saint-Amour*, p. 257. L'ambassadeur qui voulut d'abord jouer le rôle de médiateur entre les deux partis, reçut bientôt du roi l'ordre de s'intéresser surtout aux députés molinistes, Hallier, Lagault et Loysel. Mais il continua pourtant de voir les autres. Voir *Mémoires du P. Rapin*, I, p. 497.

(2) Le Pape reçut froidement la lettre de Godeau. « Il me demanda en la recevant ce qu'elle contenoit, dit Saint-Amour. Je lui répondis qu'elle estoit sur le mesme sujet et pour la mesme fin que celles que je lui avois rendues. Le Pape sur cela me réitéra l'imposition du silence ordonnée par Clément VIII. » *Journal*, p. 150.

(3) Voir *Mémoires du P. Rapin*.—*Journal de Saint-Amour*.—*Histoire des cinq propositions*, de Du Mas et *Histoire de Port-Royal*, de Sainte-Beuve.

de l'Église. Rien ne transpirait de ces réunions et le secret le plus absolu était gardé par les membres de l'Assemblée.

Enfin, le 31 mai 1653, le Pape signait la Bulle *Cum occasione* par laquelle il condamnait les cinq propositions. Le coup fut rude pour les partisans de Port-Royal qui, jusqu'au bout, avaient espéré que le Pape reculerait devant la condamnation des propositions incriminées. Pourtant, au premier instant, ils parurent vouloir se soumettre.

Sur l'ordre du Roi, les évêques présents à Paris s'assemblèrent aux Augustins, le 11 juillet, sous la présidence de Mazarin, pour délibérer sur la Bulle du Pape (1). « Il fut arrêté par l'avis unanime de tous que les évêques acceptoient la bulle et acquiesçoient aux choses décidées avec toute sorte de respect et de soumission (2). » On résolut ensuite d'écrire au Pape une lettre de compliments pour le remercier de la condamnation qu'il avait faite des cinq propositions et une lettre circulaire aux évêques du royaume pour les prier d'accepter la Bulle. Sur le refus de Godeau (3), l'archevêque de Toulouse se chargea de

(1) D'après Dom Gerberon (*Hist. du Jansénisme*, II, p. 157) Godeau ne se serait trouvé à l'Assemblée que pour observer les démarches des autres. C'est là, croyons-nous, une appréciation injuste du caractère de Godeau qui n'avait aucune raison pour refuser d'assister à une Assemblée régulièrement convoquée.

(2) *Relation de la délibération extraordinaire faite à Paris en 1653 sous la présidence de Mazarin*, Paris, in-4°. La délibération fut assez orageuse. Voir Rapin, *Mémoires*, II, p. 129. D'après Hermant, (*Mémoires*, II, f° 996), Godeau disait que la Bulle n'aurait pas été acceptée si les évêques n'eussent craint de passer pour jansénistes.

(3) Dom Gerberon, *Histoire du Jansénisme*, II, p. 153.

rédiger la lettre au Pape et Godeau lui-même fut désigné pour faire la lettre aux évêques (1).

Le 15 juillet, Mazarin étant malade, les évêques se rendirent au Louvre pour lui donner lecture des deux lettres. La lettre au Pape ne passa pas sans protestation de la part de notre évêque. Il se plaignit qu'on eût dépassé les intentions de l'Assemblée qui n'avait point demandé qu'on fit mention du nom de Jansénius. « Il fit tant de bruit sur cela, dit le P. Rapin, qu'on fut obligé d'adoucir l'expression qu'il avoit trouvée trop forte (2). »

Puis Godeau donna lui-même lecture de la lettre circulaire qu'il avait été chargé de dresser pour les évêques. Dès le début, il revendiquait habilement pour l'épiscopat le droit de juger en première instance les doctrines contestées. Puis venant aux cinq propositions, il disait. « Les Evesques assemblés ne jugeoient pas, sans doute, à cause de l'estat présent des disputes qui s'estoient émues en France et qui partageoient les esprits, en devoir faire eux-mêmes le premier jugement, comme il leur appartenoit par l'essence de leur dignité et selon les formes canoniques. »

Cette concession faite à ses opinions gallicanes, Godeau se trouvait plus à l'aise pour louer la chaire de Saint-Pierre

(1) Hermant dit : « M. de Grasse n'avoit esté nommé par Mazarin que pour donner plus de facilité à l'affaire et pour se délivrer des peines qu'il s'imaginoit que les évesques qui avoient escrit à Rome pour la doctrine de saint Augustin luy donneroient lorsqu'on viendroît à examiner les pièces pour rendre la Bulle inutile. » *Mémoires*, II, fo. 996.

(2). *Mémoires* II p. 432. Le P. Rapin ajoute : « Ce qui lui donna la hardiesse de taxer mal à propos le Pape de précipitation en son jugement et de se plaindre qu'on avoit violé les libertés de l'Eglise de France. »

De son côté, Hermant (*Mémoires*, II fo. 996) nous dit que malgré l'insistance des évêques de Grasse et de Valence, Marca n'avait presque rien voulu changer à sa lettre. Ce qui fit que Godeau se repentit de n'avoir pas accepté de la dresser lui-même.

« qui est le centre de l'unité catholique où toutes les lignes doivent aboutir si elles ne veulent pas, en s'écartant, trouver leur ruine dans leur séparation. » Il insistait ensuite sur ce fait que tous les évêques à la suite de la Cour avaient apporté un même esprit, un même cœur et une même bouche pour recevoir le jugement du Pape. « Cette soumission ne doit surprendre personne, ajoutait-il, puisqu'elle est comme l'héritage des Evesques de France qui dans un synode tenu sous Carloman et Pépin firent une déclaration solennelle de vouloir garder l'unité avec l'Église romaine et estre sujets à Saint Pierre et à son vicaire jusqu'à la fin de leur vie (1). »

Les décisions de l'Assemblée tenue au Louvre furent généralement bien accueillies dans le royaume et la Bulle fut acceptée partout sans trop de résistance. Pourtant, plusieurs prélats, plus particulièrement attachés à la cause du Jansénisme, firent dans leurs mandements des distinctions injurieuses au Saint-Siège. Les évêques d'Orléans, de Beauvais, de Comminges et d'Angers, l'archevêque de Sens (2) surtout, se laissèrent aller à des appréciations tellement irrespectueuses que le Pape irrité résolut de les faire juger sans plus tarder par des commissaires nommés à cet effet. Cette perspective effraya les coupables qui parurent vouloir se soumettre. L'archevêque de Sens écrivit même au Pape pour lui expliquer sa conduite et le supplier de regarder sa faute comme une faiblesse dont il lui demandait humblement pardon (3).

(1). Dans sa 31^e lettre, datée de Rome (11 août 1653) Lagault, après avoir loué la lettre de l'arch. de Toulouse, ajoutait. « Mais de quoy s'est-on avisé de donner à M. de Grasse la commission de faire la lettre circulaire? On ne la pouvoit mettre en pires mains. Les cardinaux s'en étonnent, n'en sont pas contents et avec raison : elle est trop foible. »

(2). H. de Gondrin, né en 1620, nommé coadjuteur de Sens en 1644 mourut en 1679.

(3). Voir *Mémoires de Rapin H* p. 176.

Le roi, de son côté, se montra fort mécontent de la conduite des prélats et consulta le Clergé pour savoir ce qu'il convenait de faire en pareille occurrence. Le Clergé assemblé pour délibérer résolut « de remercier le Roy d'avoir voulu prendre son avis dans une affaire aussi importante à l'épiscopat et de le supplier d'inscrire au Pape de se contenter des soumissions et satisfactions que luy ont faites Mgrs de Sens, de Comminges et de Beauvais, que si Sa Sainteté veut les faire juger, qu'Elle employe les formes canoniques et ne blesse pas les libertés gallicanes (1). » Godeau présent à l'Assemblée fut chargé de faire la lettre au roi et d'écrire à Sa Sainteté pour lui donner part de la délibération (2).

Pendant que quelques prélats mécontents chicanèrent sur le sens de la Bulle et, devant la colère de Rome, préparaient une soumission plus ou moins sincère, on faisait courir dans le public l'écrit à trois colonnes sur la distinction des sens (3). On répétait partout que le sens soutenu par les députés jansénistes en présence du Pape n'avait pas été condamné et l'on commençait à faire entendre que les cinq propositions pourraient bien ne pas se trouver dans Jansénius.

Pour dissiper toute équivoque, Mazarin assembla de nouveau les évêques au Louvre le 9 mars 1654 et fit nommer des commissaires, chargés d'examiner le véritable sens de la

(1). *Aff. étr.* France n° 893 f° 167.

(2). Les tentatives faites alors pour apaiser le Pape furent inutiles et l'Assemblée de 1653 dut s'intéresser de nouveau à la cause des prélats. Ce fut encore Godeau qui fut chargé d'écrire au Pape en leur faveur.

(3) Les trois sens étaient le sens hérétique, le sens moliniste, le sens augustinien. D'après Hermant ce fut par l'avis de MM. de Grasse et de Châlons qu'avait été impaimé, avant la bulle, l'écrit à trois colonnes pour prévenir les orages qui menaçaient la doctrine de Saint Augustin. Voir aussi Dom Gerberon, *Hist. du Jansénisme* II p. 133.

Bulle. Le 28, les commissaires entendus, on décida que les propositions avaient été bien condamnées au sens de Jansénius. On écrivit au Pape pour lui demander un bref plus explicite encore et aux évêques pour les engager à ne pas tolérer de nouvelles disputes à ce sujet.

Mais Godeau n'avait pas assisté à cette réunion. Il était parti au mois de décembre pour aller prendre possession de son siège de Vence (1).

II.

Lorsque le prélat revint à Paris pour l'Assemblée de 1655, Arnauld allait être déféré à la Sorbonne. On l'accusait d'avoir soutenu dans sa seconde *Lettre* à un duc et pair (10 juillet 1655) que les cinq propositions n'étaient pas dans Jansénius et que la grâce nécessaire avait manqué au chef des Apôtres au moment de sa chute. Après la constitution de 1653 et le nouveau bref du Pape (29 septembre 1654), c'était tout simplement ranimer la querelle et s'insurger contre toutes les décisions pontificales.

La faculté de théologie s'assembla le 1^{er} décembre. Pendant deux mois, elle tint de longues et orageuses séances où le chancelier lui-même crut devoir assister pour maintenir, disait-il, l'ordre et la liberté du vote.

Godeau ne pouvait demeurer inactif dans une pareille circonstance. De concert avec l'évêque de Beauvais et l'abbé de Bourzeis, il dressa une sorte de déclaration

(1) Si nous en croyons Dom Gerberon (II p. 230) Godeau, en apprenant les décisions de l'Assemblée, aurait dit qu'un schisme était imminent, que cette affaire avait été un pur brigandage et, comme on le pressait de s'expliquer, il aurait avoué qu'il entendait parler des menées des Jésuites.

Voir aussi *Supplément au Nécrologe de Port-Royal* p. 371.

où Arnauld faisait amende honorable au Pape, aux évêques et à la Sorbonne. Godeau se faisait fort d'obtenir la signature de l'opiniâtre docteur.

Il se trompait. La déclaration fut assez mal accueillie par plusieurs amis d'Arnauld qui, de leur côté, cherchaient un terme de conciliation. Denis de la Borde écrivait au docteur janséniste à la date du 16 décembre. « S'il est agréé, ce moyen brouille le nostre qui est net et fondé sur la doctrine de saint Thomas, ne disant rien en apparence contre la doctrine des saints Pères : ce qui n'est pas dans l'autre qui semble une véritable rétractation. Il eust esté à propos, ce semble, qu'il n'eust pas esté publié. » Et il ajoutait : « Ceux qui travaillent pour vous ne doivent pas tant considérer le moyen d'éviter la censure comme de faire voir à toute l'Eglise que cette censure va contre la doctrine des saints Pères et celle de saint Thomas (1). »

Malgré tout, l'acte dressé par Godeau fut présenté à la Faculté. Mais, sur les représentations du chancelier, qui ne voulut pas qu'on interrompit la délibération, il fut rejeté purement et simplement (2). Il n'y avait plus qu'à attendre.

Le 29 janvier 1656, Arnauld, définitivement condamné par la Sorbonne (3), préparait déjà sa première lettre apologétique. Il fallait se hâter, si l'on voulait le retirer du faux pas où il allait s'engager. Ses amis tentèrent donc une seconde fois de le sauver, soit en l'amenant à une soumission complète, soit en empêchant que la censure ne fût confirmée par Rome et ratifiée par l'Assemblée. Mais la chose était délicate. Il s'agissait avant tout de ne point blesser la susceptibilité d'Arnauld qui ne semblait pas

(1) Bibl. Nat. *Mémoires manuscrits* de l'abbé de Beaubrun II, f° 366.

(2) *Oeuvres d'Arnauld* XIX p. XLVI.

(3) La 1^{re} proposition fut censurée le 14 janvier comme téméraire et injurieuse au Saint-Siège. L'autre fut jugée impie, scandaleuse, hérétique.

d'humeur à souffrir l'apparence d'une nouvelle rétractation. Il fallait d'autre part ménager l'Assemblée qui, à peu près tout entière, avait pris parti contre le docteur condamné. Il fut décidé qu'on chercherait un moyen de conciliation sur le terrain de la grâce, qu'on dit ne jamais manquer au juste au moment de la tentation.

Par l'intermédiaire de M. de Bagnols. MM. de Lalane et Menessier se trouvèrent le 28 mars chez l'archevêque de Sens, avec les évêques de Comminges, de Châlons, de Beauvais et de Vence. Le docteur Sainte-Beuve que l'évêque de Châlons avait invité à la conférence, déclara qu'il connaissait trop les intentions des prélats, dont il ne fallait rien attendre pour la défense de la vérité depuis l'assemblée du Louvre et refusa de venir (1).

On commença par l'examen de la première lettre apologétique d'Arnauld dont Godeau donna lecture. La lettre parut admirable, mais trop forte et capable de porter les évêques et la Cour aux dernières extrémités contre les disciples de saint Augustin. M. de Châlons ajouta même « que cette lettre irriterait tellement leurs adversaires qu'ils ne souffriroient plus, après cela, aucun des amis d'Arnauld sur le pavé de Paris (2). » Il fut résolu que la publication serait différée et l'on chercha quelque terme d'accommodement. De longues discussions s'engagèrent sur la grâce et sur les effets de la grâce. Mais on ne parvenait pas à s'entendre et Godeau qui semblait à bout de patience, insistait vivement pour qu'on satisfît au plus vite aux désirs de l'Assemblée, si l'on ne voulait se trouver en présence de difficultés plus graves encore. Les amis d'Arnauld ne voulaient rien promettre. Les évêques ne voulaient rien céder. On se querella jusqu'au soir et finale-

(1) *Mémoires de Beaubrun* II f° 464.

(2) *Ibid.* f° 470.

ment on se sépara sans avoir rien décidé (1). L'affaire devait suivre son cours.

Il était inévitable, en effet, qu'un jour ou l'autre elle dût occuper l'Assemblée du Clergé. Dans cette prévision et par crainte de l'orage qu'on sentait venir, on avait fait remettre différents écrits à MM. de Sens, de Beauvais et de Vence, pour répondre, s'il y avait lieu, aux accusations et aux déclarations de l'Assemblée. Le terrain était brûlant et Godeau qui le connaissait bien disait « que du côté de la plupart de Messeigneurs du Clergé, la mauvaise volonté estoit tout entière contre M. Arnauld, qu'en plusieurs leur ignorance et les bruits populaires d'arrests et d'hérésies les porteroient aux extrémités ; que pour luy, il feroit de son mieux (2). »

Il ne fit rien du tout, ou du moins ses efforts n'eurent aucun succès. Sa conduite même parut suspecte, quand quelques jours après, le 25 août, les frères Sainte-Marthe se présentèrent à l'Assemblée pour déclarer leur intention d'effacer de la *Gallia Christiana* quelques lignes de l'éloge de Saint-Cyran qui pouvaient faire tort à la mémoire du cardinal de Richelieu. Non seulement Godeau ne défendit point le prophète dont il avait jadis parlé lui-même avec tant de louanges, mais ce fut lui qui présenta l'affaire en cette occasion (3).

La surprise et la douleur furent grandes au camp janséniste. M. de Bagnols, qui, à ce propos, avait vu quelques prélats et Godeau entre autres, pour les engager à soutenir la cause de l'abbé de Saint-Cyran, ne se cacha pas pour dire « qu'ils ne témoignèrent pourtant pas de s'y intéresser

(1) *Mém. de Beaubrun* II f° 504.

(2) *Ibid.* f° 504.

(3) *Procès-verbal de l'Ass.* p. 654.

beaucoup, non plus qu'aux affaires qui regardent la vérité (1). »

L'Assemblée se fit lire ensuite la *Rclation* de tout ce qui s'était passé dans l'affaire du Jansénisme. Elle approuva tout et fit dresser en même temps par M. de Marca, un modèle de Formulaire qui serait envoyé à tous les évêques avec une lettre circulaire pour les inviter à faire signer tous les ecclésiastiques de leurs diocèses (2).

Toutes ces décisions furent prises et signées par les amis d'Arnauld qui ne jugèrent pas prudent d'intervenir et se tinrent jusqu'au bout dans un respectueux silence. Ce n'est pas que la relation leur parût exacte de tout point et absolument impartiale. Godeau, au contraire, prétendait qu'elle était pleine d'erreurs « à quoy, disait-il, luy ny les autres n'avoient voulu s'opposer, parce que plus il y en auroit tant mieux et qu'il ne falloit rien témoigner (3). »

Il ne s'opposa pas davantage à la mention qui fut faite, dans la *Relation*, de la censure d'Arnauld. La raison qu'il en donnait c'est que si on avait demandé qu'on examinât la valeur de cette censure, on eût aussitôt nommé des commissaires et, dans trois ou quatre jours, on eût condamné M. Arnauld « tant ils estoient emportés », disait-il. Et M. de Saint-Giles qui nous rapporte ces confidences ajoute avec une sorte de mélancolique tristesse. « C'est pourquoy les amis laissent passer tout cecy croyant en estre quittes à bon marché (4). »

(1) *Mém. de Beaubrun* II f° 365.

(2) *Procès-verbal* p. 1233.

(3) *Mémoires de Beaubrun* II f°, 306.

(4) *Ibid.*

III

Les Jansénistes eurent bientôt leur petite revanche. On ne parlait alors que de la morale relâchée des Casuistes. C'était le temps où Pascal dans son immortel pamphlet contre les Jésuites livrait à l'illustre société le plus rude assaut qu'elle ait jamais subi. Armé de quelques textes habilement choisis, l'auteur des *Provinciales* flagellait sans pitié ces théologiens commodes qui enseignaient l'art facile de faire une pénitence agréable et les accablait sous le poids de son éloquence hautaine et passionnée, ironique et sublime.

Ces attaques retentissantes allaient trouver un écho jusqu'au sein de l'Assemblée. Ce furent les curés de Rouen qui les premiers partirent en guerre contre les nouveaux docteurs dont ils dénoncèrent en chaire les pernicieuses maximes. Les curés de Paris suivirent bientôt. En l'absence de leur archevêque (1), ils prirent l'initiative d'une sorte de censure à laquelle ils témoignaient le désir de donner la plus grande publicité possible.

Mais l'Assemblée se saisit de l'affaire. Des commissaires furent nommés pour faire l'examen des livres et des auteurs incriminés. A la lecture du rapport qui fut fait à ce sujet, l'indignation fut universelle d'autant plus qu'on parlait alors de traduire Escobar en français. L'évêque de Boulogne fit remarquer qu'on ne manquerait pas d'en faire autant pour les autres casuistes si on laissait faire et que le mal serait bientôt sans remède. L'Assemblée flétrit, comme elle le méritait, la morale dénoncée, puis elle députa vers le chancelier pour le prier d'interdire la traduction d'Escobar et autres ouvrages semblables (2). E

((1) Le cardinal de Retz.

(2) *Procès-verbal*, p. 952.

pour opposer une digue solide à ce flot montant de corruption et de lâcheté, elle décida de faire imprimer à ses frais les instructions de saint Charles Borromée.

Godeau n'avait pas été le dernier à s'élever contre les Casuistes. Il n'avait pas attendu les démarches des curés de Rouen et de Paris pour pousser le cri d'alarme. La morale nouvelle était un des sujets sur lesquels il revenait le plus souvent dans ses prédications et dans ses livres. Il saisissait toutes les occasions de la dénoncer au public et l'on peut voir que la plupart de ses ouvrages n'ont été composés qu'en vue de prémunir les fidèles contre le danger des fausses maximes. Dans les *conférences spirituelles* qu'il avait inaugurées à Grasse, il parlait déjà des Casuistes alors que personne ne paraissait s'en préoccuper. Dans l'*Oraison funèbre de l'évêque de Bazas*, il indiquait les véritables sources où il fallait puiser les principes de morale. Dans l'*Idée d'un bon Magistrat*, il louait M. de Cordes de s'être défié des nouveaux docteurs. Ses prédications pendant la Fronde et ses *Tableaux de la Pénitence* qui n'en sont pour ainsi dire que le résumé n'avaient eu d'autre but que de marquer aux chrétiens la route difficile, mais sûre, de la véritable pénitence. Enfin il avait publié la *Vie de saint Charles* où il s'était appliqué à faire ressortir la profonde sagesse du concile de Trente qui, par ses décrets énergiques, avait tâché de mettre un frein au débordement des mauvaises mœurs et de l'impiété (1).

Aussi quand l'affaire des Casuistes fut discutée devant l'Assemblée, Godeau appuya du poids de sa parole les décisions qui furent prises alors pour la répression de leur doctrine. Cependant ce ne fut pas lui, comme on l'a

(1) *Vie de Saint Charles Borromée*, Paris 1657 in-42.

dit souvent (1), mais l'abbé de Ciron (2) qui fut chargé par les évêques de faire réimprimer les instructions de saint Charles « afin que cet ouvrage composé par un si grand saint avec tant de lumière et de sagesse, se répande dans les diocèses et qu'il puisse servir comme d'une barrière pour arrêter le cours des opinions nouvelles qui vont à la destruction de la morale chrétienne (3). »

Après la campagne si victorieusement menée par Pascal après la déclaration solennelle de l'Assemblée du Clergé, il semblait que les partisans de la morale relâchée n'eussent plus qu'à se taire. Il n'en fut rien cependant. L'Assemblée s'était à peine séparée que le P. Pirot, jésuite, entreprit de défendre la morale condamnée, dans un livre intitulé : *Apologie pour les Casuistes* (4).

Comme on le devine, l'auteur n'épargnait pas les curés de Rouen et de Paris qui, les premiers, avaient élevé la voix dans cette triste affaire. Ils n'en furent que plus ardents à revenir à l'assaut et dénoncèrent l'ouvrage à l'autorité ecclésiastique et à la Sorbonne dans des factums où se trahit la main des Jansénistes, de Pascal surtout. Port-Royal était enchanté d'avoir cette occasion de prendre

(1) Entre autres, l'abbé Tisserand et M. R. Kerviler.

(2) Gabriel de Ciron, chancelier de l'église et de l'université de Toulouse. Le P. Dumas de la doctrine chrétienne a fait son éloge en latin.

(3) *Procès-verbal* p. 937. On lit dans les *Mémoires d'Hermant* (IV. f. 481) que Godeau fut chargé de dresser une lettre circulaire à ce sujet, que la décision fut prise dans une assemblée que présidait l'archevêque de Sens que cette délibération aussi bien que la lettre furent inscrites au procès-verbal, mais que les Jésuites ayant fait disparaître les cahiers du procès-verbal qui la renfermaient publièrent que cette lettre était supposée et accusèrent tantôt l'arch. de Sens, tantôt l'abbé de saint Cyran de l'avoir fabriquée. V. aussi Arnauld. *Œuvres* XXX p. XVIII, préface, et Racine. *Hist. de Port-Royal* p. 483.

(4) *L'Apologie des Casuistes* parut à Paris en 1637 et fut condamnée par le Pape Alexandre VII, par plusieurs évêques de France et par la faculté de théologie.

sa revanche sur les Jésuites qu'il rendait responsables des décisions de la dernière Assemblée et ne leur ménageait pas les anathèmes.

De leur côté, les évêques ne restèrent pas muets et condamnèrent l'apologie dans des mandements motivés.

Le 6 mai 1659, Godeau fit à son tonr justice du livre du P. Pirot. Dans le synode diocésain qu'il tint ce jour-là, il publia les *Instructions de saint Charles* et la *Censure de l'Apologie*. Il dénonçait la corruption des mœurs parmi les chrétiens et l'attribuait en grande partie à l'ignorance des confesseurs qui allaient puiser leurs maximes dans les casuistes modernes. « Car ces nouveaux docteurs, disait-il, par un zèle qui n'est pas selon la science, voulant faciliter aux chrestiens l'observation des commandemens de Dieu et le chemin du ciel ont tellement affaibli et si malheureusement altéré les maximes de l'Evangile et la sainte pratique de l'Eglise qu'il n'y a presque plus aucune partie de la morale chrestienne dans laquelle ils n'ayent introduit d'estranges corruptions. » Le Christ a enseigné les règles de la vraie morale. Les Apôtres et les Pères ont transmis ces règles par la voie de la tradition et c'est parce que l'on méconnaît cette tradition que l'on tombe aujourd'hui dans des erreurs si graves.

Parlant de l'Assemblée de 1656 où l'on donna lecture de quelques-unes des propositions des Casuistes, Godeau disait : « La lecture fit horreur à tous ceux qui l'entendirent et nous fûmes sur le point de nous boucher les oreilles comme avoient fait autrefois les Pères du Concile de Nicée pour n'entendre pas les blasphèmes du livre d'Arius. Chacun fut enflammé de zèle pour réprimer l'audace de ces malheureux escrivains qui corrompent si estrangement les maximes les plus saintes de l'Evangile et introduisent une morale dont d'honnestes payens auroient honte et de bons Thurs seroient scandalisés. »

Puis il flétrissait énergiquement l'Apologie du P. Pirot. « A peine fut-elle publiée que tous ceux qui la lurent en conceurent une étrange indignation. En effet, son auteur semble s'estre étudié à ramasser toutes les ordures, toutes les extravagances, toutes les corruptions qui sont répandues dans les Casuistes récents et il les défend avec tant de hardiesse qu'il y a lieu de gémir devant Dieu d'un si prodigieux aveuglement dont on peut bien dire ce que saint Augustin dit des grands pêcheurs : *Spargens poenales civitates super illicitas cupiditates.* »

Il cite les évêques qui ont condamné l'ouvrage et le condamne à son tour, comme contraire « aux maximes de l'Evangile, aux exemples de Jésus-Christ ; à la doctrine des Apôtres, aux opinions des saints Pères, aux décisions de l'Eglise, à la sûreté de la vie et de l'honneur des Princes, de leurs ministres et des Magistrats, au repos des familles, enfin au bon ordre de la société civile à cause du grand nombre de propositions fausses, téméraires, dangereuses, erronées et scandaleuses qu'il entreprend de soutenir (1). »

Godeau ne s'en tint pas là. Il crut qu'il était de son devoir de poète sacré de flétrir en ses vers la morale nouvelle. Il le fit dans une petite pièce où il flagellait sans pitié les modernes docteurs (2). Ce ne sont plus aujourd'hui les hérétiques qui attaquent l'Eglise, ce sont ses propres enfants.

En ce temps malheureux le père de l'erreur
Sait plus habilement déguiser sa fureur

(1) *Ordonnance de Mgr l'Evesque de Vence aux prieurs, vicaires, curés et confesseurs de son diocèse en publiant dans son synode de l'année 1639 les Instructions de Charles Borromée, cardinal et archevêque de Milan, laquelle ordonnance porte la censure d'un livre intitulé : Apologie pour les Casuistes, imprimé en 1637.*

(2) *Vers contre la mauvaise morale du temps, aux évêques de l'Eglise*

Il n'a plus pour docteurs de ses fausses maximes
Des déserteurs noircis d'abominables crimes,
Des enfants de l'Eglise, il emprunte le bras,
Des ministres du Christ, il se fait des soldats
Dont l'esprit aveuglé l'aide au lieu de lui nuire
Et soutient son parti lorsqu'ils le croient détruire,

Il se demande ensuite ce qu'il adviendrait de la société
s'il était donné aux casuistes de faire triompher leurs
maximes.

Que sont les grands Etats que de grands brigandages
Si tout homme a le droit de venger ses outrages?
Que devient le précepte où Dieu nous a soumis
De rendre bien pour mal, d'aimer ses ennemis?
Que serait l'Évangile avec cette licence,
Qu'une loi de fureur, de sang et de vengeance?
La bénigne douceur qui défend à la main
De faire, en se vengeant, couler le sang humain,
Ne souffre pas non plus que par une imposture
D'un calomniateur, on repousse l'injure,
Et que pour décrier un reproche inventé,
On l'imité lui-même avec méchanceté.

Il conjure les évêques de prendre en main la cause de
l'Évangile. Car eux seuls peuvent et doivent guider les
âmes sur le chemin du Ciel, d'où cherchent à les écarter
l'ignorance et la lâcheté.

Saints prélats, c'est par vous qu'à ce port on arrive,
C'est vous qu'il faut qu'on croie et c'est vous qu'il faut suivre.
Ne permettez donc pas que de nouveaux docteurs,
Des enfants de l'Eglise empoisonnent les cœurs.
Le Ciel vous a rendus leurs véritables pères,
Sans trahir ces beaux noms et ces saints ministères,
Pouvez-vous endurer qu'au lieu de les guérir
En leur cachant leurs maux, on les fasse mourir (1)

IV

L'Assemblée de 1660 allait reprendre avec une nouvelle vigueur la lutte contre le Jansénisme. Elle commença d'abord par imposer la signature du Formulaire à tous les ecclésiastiques du royaume, séculiers et réguliers, exempts et non exempts, à toutes les communautés de Religieux et de Religieuses et à tous ceux qui voudraient posséder quelque bénéfice comme à ceux qui tiendraient à conserver celui dont ils avaient alors la jouissance (2).

Ce fut le point de départ d'une lutte nouvelle, où pendant près de huit ans s'agita l'Eglise de France. Les religieuses de Port-Royal, la mère Angélique en tête, se montrèrent aussitôt d'une opiniâtreté sans égale et les persécutions reprirent de plus belle. Après les écoles qu'on avait déjà fermées, on s'en prit aux pensionnaires et aux novices dont on ordonna le renvoi immédiat. L'exécution commença par le monastère de Port-Royal de Paris, au milieu d'incidents variés dont les chroniqueurs jansénistes nous ont gardé la longue et parfois ennuyeuse histoire. Brisée par l'âge et par la maladie, la mère Angélique assis-

(1) Dans les *Fas'ies de l'Eglise*, Godeau revient à la charge contre les Casuites.

Directeurs malheureux, médecins infidèles,
 Perfides inventeurs de doctrines nouvelles,
 Jusqu'à quand verra-t-on vos perfides écrits
 Empoisonner les cœurs, aveugler les esprits,
 Détruire l'Evangile altérer ses maximes.
 Donner impunément l'ouverture à des crimes,
 Ou rendre aux criminels leurs remèdes aisés?

(2) V. *Procès-Verbal de l'Ass. de 1660*, in-fol.

tait à ces scènes douloureuses dont la vue achevait d'attrister les jours déjà comptés de sa vie finissante (1).

Le meilleur ami de Godeau à Port-Royal, Arnould d'Andilly, ne lui laissait rien ignorer de ce qui intéressait le monastère, bien qu'en ces derniers temps, l'évêque de Vence se fût montré peu empressé à soutenir la cause du Jansénisme. Nous avons vu en effet qu'il signa sans objection toutes les décisions de l'Assemblée de 1655 et s'il n'avait pas encore imposé le Formulaire aux ecclésiastiques de son diocèse, il avait cela de commun avec bien d'autres prélats qui étaient loin de passer pour jansénistes.

Godeau pourtant n'avait jamais cessé d'entretenir les meilleures relations avec ses amis de Port-Royal, qui, de leur côté, ne lui gardaient pas trop rancune. Il plaignait les religieuses dont les malheurs ne le trouvaient pas insensible. Il leur faisait espérer pour l'avenir des jours meilleurs. Il les conjurait de hâter par leurs prières ce moment tant souhaité, et s'en prenait à la nécessité des temps présents de la difficulté que pour lui il avait parfois à concilier ses devoirs d'ami avec ses devoirs d'évêque.

C'est en ce sens du moins qu'il écrivait à Arnould d'Andilly le 19 juin 1661 « Les choses qui sont arrivées à P. R. et l'extrémité où on m'escrit qu'est la mère Angélique me donnent les sentimens que vous pouvez aisément penser. Mais j'estime qu'en cette occasion il faut se taire et ne parler qu'à Dieu. Des coups semblables viennent droit de sa main et, quoyqu'ils soient très rudes, ce sont toutefois des coups de Père que nous devons aimer. Force et raisonnement humain y est confondu. Il n'y a que la Providence seule qui sçache ce qu'elle veut faire de cet événement. Après tout, nostre pèlerinage sur la terre ne sera pas long. Bientôt nous serons dans un royaume dont

(1) Elle mourut le 6 août 1661 à 70 ans, après 54 ans de profession.

la Vérité est le roy et la loy, la Charité, comme dit saint Augustin. Cependant, il faut demeurer en patience parmy les enfans de Cédar, et supporter, en esprit de pénitence, la rigueur du bannissement (1). »

Cette résignation mélancolique à la force des choses, cette soumission totale à la volonté de la Providence ne sont pas d'un homme qui se dispose à reprendre, ne fût-ce qu'un instant, les armes tombées de sa main défaillante.

Tout porte à croire, en effet, que Godeau ne serait jamais rentré dans la lice, s'il n'eût été influencé par les reproches de ses amis et par l'exemple de quelques évêques engagés plus avant que lui dans la mêlée des partis. En juillet 1661, l'évêque d'Aleth et l'évêque d'Angers ouvraient la série de lettres adressées au roi à propos de la signature qu'en conscience, disaient-ils, ils ne pouvaient imposer à personne. D'Andilly n'attendait que cette occasion pour réveiller le zèle endormi de notre évêque et le tirer du silence obstiné où il paraissait vouloir s'enfermer désormais pour toujours. Il sentait que la démarche de son frère ne serait pas sans effet sur la volonté parfois indécise de son ami et que, n'ayant pas eu le courage de commencer la lutte, il n'en resterait pas du moins le spectateur indifférent et insensible.

Dans cette espérance, il lui envoya la lettre de l'évêque d'Angers qu'il accompagna d'une lettre personnelle où il remerciait l'évêque de Vence de l'intérêt qu'il semblait

(1) Hermant. *Mémoires* V f° 121. Hermant ajoute : Le bannissement dont il parle n'estoit que mystique; la crainte d'un autre qui est quelquefois l'effet d'une lettre de cachet faisoit sans doute plus d'impression sur son esprit et sur son cœur que cet autre qui est commun à tous les justes ne luy paroissoit. Mais M. d'Andilly pouvoit croire que cette lettre n'estoit pas tout à fait épiscopale et que les Evesques dont cet illustre prélat nous a donné les Eloges auroient peut-estre escrit d'un autre style dans une pareille circonstance.

prendre aux choses de Port-Royal. « Mais, lui disait-il, pour vous parler avec ma franchise ordinaire, et la liberté que nostre estime et longue amitié me donne, il me semble qu'il ne suffit pas, dans une telle rencontre, d'avoir une charité épiscopale, mais qu'il y faut joindre la vigueur et la générosité des grands évêques des premiers siècles, en portant en faveur de la vérité et de la justice la parole de Dieu devant les roys et devant les princes, pour les détromper des fausses impressions qu'on leur a données. » Faisant ensuite allusion à la lettre de son frère, il ajoutait : « Je suis assuré que vous ne voudrez pas qu'il ait seul la gloire de témoigner son zèle en contribuant de tout son pouvoir pour donner la paix à l'Eglise, mais que vous escrirez aussy fortement à Sa Majesté afin de luy faire cognoistre que c'est le sentiment dans lequel doivent estre tous les prélats qui savent jusqu'où va l'obligation indispensable de leur charge. » Il finissait en disant que d'autres sans doute suivraient ce noble exemple, et, qu'en tout cas, il fallait plaindre ceux qui n'avaient pas le couraged'agir vigoureusement en cette circonstance (1).

D'andilly ne se trompait pas lorsqu'il croyait ranimer dans l'âme de son ami le désir de reprendre la lutte et de défendre une fois encore la cause de Port-Royal. L'évêque de Vence eut-il alors le regret de l'inaction prolongée où il s'était complu jusque-là ? Voulut-il par amitié donner ce témoignage de satisfaction à un parti dont il ne tenait pas à se séparer entièrement ou bien crut-il, en effet, qu'il était de son devoir de s'employer de nouveau pour une cause qu'on l'accusait d'avoir abandonnée ? Toujours est-il que quelques jours après, il écrivait à d'Andilly pour justifier sa conduite passée et lui faire connaître ses intentions pour l'avenir. « Vous sçavez bien, lui disait-il, que

(1) Hermant. *Mémoires* V. f° 173.

je n'ay ny espérances ny craintes à la Cour. C'est pourquoy je ne puis songer à me ménager en ce pais-là d'où je suis plus éloigné du cœur que du corps. Mais il faut faire les choses utilement. »

Il voulait que les évêques s'entendissent pour écrire au roi. Il avouait qu'ayant appris qu'on n'approuvait pas le Formulaire à Rome (1), il s'était adressé au Pape et il attendait la réponse. Il ne cachait pas d'ailleurs qu'à l'exemple de l'archevêque de Sens, il avait fait signer son chapitre sans publier aucun mandement. Ce qui ne l'empêcherait pas d'écrire au roi : « Ma lettre sera d'autant moins suspecte, disait-il naïvement, que j'auray fait signer. » Enfin il donnait l'assurance qu'il irait jusqu'au bout de son devoir, quand bien même il devrait souffrir quelque chose pour la justice (2).

Godeau venait en effet d'écrire au Pape, pour lui demander s'il était à propos qu'il fit signer le Formulaire qui n'avait jamais été imposé par l'autorité apostolique. « J'obéis volontiers aux ordres de l'Assemblée, disait-il, mais je crains en le faisant de porter atteinte aux droits du Saint-Siège ou au respect dû au concile de Trente qui n'a jamais exigé des bénéficiers que la profession de foi commune. » Il ajoutait que dans son diocèse personne n'avait entendu parler de Jansénisme, qu'en France même il n'y avait pas de nouveaux hérétiques qui défendaient les propositions condamnées pour faire un schisme dans l'église

(1) Godeau se trompe. C'est le mandement des grands vicaires de Paris qui déplaisait à Rome, parce qu'il distinguait le fait du droit. Un arrêt du conseil (9 juillet 1664) obligea les grands vicaires à le révoquer et un bref du Pape du 2 août le condamna, comme contraire aux bulles qui avaient censuré la doctrine de l'évêque d'Ypres et comme une espèce d'attentat à l'autorité du Saint-Siège. V. Rapin. *Mémoires* III p. 411.

(2) Hermant V. f. 211. L'ordonnance de Godeau pour faire signer son chapitre est du 26 juin 1661. V. *Arch. des Alpes-Maritimes*. Ev. de Vence, G. 3.

et que si l'on n'avait pas affaire à l'esprit de parti, il y a longtemps que la paix régnerait dans le royaume. En terminant il faisait craindre au Pape qu'en voulant par ce moyen éteindre l'incendie, on n'en allumât un plus terrible qui dévorerait l'Église (1).

Godeau fit plus encore. Comme il l'avait promis à d'Andilly, il écrivit au roi pour l'informer de la démarche qu'il avait faite auprès du Pape, et pour le prévenir contre le piège qu'on tendait, disait-il, à sa bonne foi surprise, en lui faisant croire que son royaume était plein d'hérétiques. « Lorsque Luther et Calvin commencèrent à semer leurs erreurs en Europe, on ne cria pas plus contre eux ny contre leurs sectateurs qui se séparoient visiblement de l'Église, discréditoient sa doctrine, se moquoient de ses sacremens et prophanoient toutes les choses saintes. Si on veut discréditer quelqu'un auprès de V. M. ou l'accuser de quelque prétention, on luy dit que c'est un janséniste. On diffame mesme de ce nom ceux qui n'espèrent rien dans le monde et qui servent utilement l'Église dans leurs fonctions soit de vive voix soit par escrit et en les rendant suspects, on les rend inutiles. Les Vierges qui vivent dans des monastères comme dans des tombeaux ne peuvent pas se deffendre de cette calomnie. Mais si V. M. vouloit prendre la peine de s'informer où sont ces hérétiques, qu'est-ce qu'ils croient, où ils font leurs assemblées, elle reconnoitroit bientôt que ce sont des monstres imaginaires et qu'il n'y a aucune nouvelle hérésie dans son royaume, nulle séparation de l'Église. »

Passant ensuite à l'article du Formulaire imposé, disait-il, par une Assemblée qui ne peut pourtant pas prétendre à l'autorité d'un concile, il se demandait quelles mesures

(1) Epistola III. Venciensis Episcopiad Alexandrum VII. Vencieae, (9 août 1664).

efficaces on prendrait contre les récalcitrants et quelles garanties on aurait contre les dénonciations absurdes et calomnieuses. « Agir comme le voudroit l'Assemblée du Clergé, n'est-ce pas introduire en France une inquisition plus rigoureuse que l'inquisition même? Le bien et l'honneur des innocens ne seront-ils pas exposés à la fureur d'un ennemi qui n'aura qu'à déférer à un évêque ou passionné ou mal informé de l'état des questions présentes, un homme de bien, comme janséniste, pour l'embarrasser dans une mauvaise affaire? N'est-ce point ouvrir la porte à la calomnie, à la vengeance, à toutes les injustices? N'est-ce pas troubler la paix des familles civiles et religieuses? »

Enfin, après avoir supplié le roi de faire tomber plutôt sa colère sur les athées et les libertins qui se moquent de l'Église, il s'excusait de la liberté qu'il prenait de parler ainsi au premier roi du monde (1). »

La lettre au Pape et la lettre au roi furent loin d'avoir le résultat qu'en attendait Godeau. Le Pape ne daigna faire aucune réponse à l'évêque de Vence non plus qu'à l'évêque d'Angers qui lui avait écrit sur le même sujet. « Ce qui, dit un historien janséniste, fut trouvé très mauvais de tous ceux qui connoissoient le mérite de ces deux prélats et qui savoient que le Pape ne pouvoit faire un si grand mépris de ses frères sans se faire injure à soy-mesme (2). » Seulement le cardinal Chigi, neveu d'Alexandre VII, écrivit au nonce de Paris et le pria d'inviter les deux évêques à relire le bref de Sa Sainteté aux grands vicaires et à signer purement et simplement le Formulaire de l'Assemblée (1).

La lettre au roi ne fut pas mieux reçue (2). Cette fois

(1) *Godeau au Roi sur le Formulaire*. De Vence, 15 octobre 1661 in-4° Paris 1661.

(2) Dom Gerberon *Hist. du Jansénisme* II. p. 509.

encore le mal vint des Jésuites qui décidément ne tenaient pas l'évêque de Vence pour un de leurs amis. La lettre avait été confiée à M. de Brienne, pour être mise sous les yeux de Sa Majesté. Il paraît qu'on attendit longtemps le moment favorable. Car avant tout, il ne fallait pas indisposer le monarque par une démarche intempestive. Un jour, enfin, l'occasion sembla propice et la lettre fut présentée au roi en son conseil d'Etat. Mais laissons parler d'Andilly qui, dans une lettre à Godeau, raconte la chose. « Sa Majesté voyant qu'elle estoit d'un évesque dit qu'on la luy présentast quand Elle seroit dans son conseil de conscience, ce qui ayant esté fait, lorsque M. de Brienne en eust leu dix ou douze lignes, le P. Annat s'écria : « Qu'est-ce que vous vient conter, Sire, ce petit évesque, qui n'a que trois ou quatre paroisses et quinze ou vingt paysans. » Et de suite M. de Toulouse et M. de Rennes (je croy que M. de Rhodéz n'y estoit pas, on ne me l'a pas nommé) n'oublièrent rien pour donner omission de vostre lettre à Sa Majesté afin de plaire au P. Aunat, de sorte qu'elle ne fut pas achevée de lire. Mais tous ces messieurs du conseil de conscience l'ont fort louée depuis et l'ont trouvée fort belle à leur grand regret et elle a esté rendue à M. le comte de Brienne comme devant en garder l'original (3). »

Le propos plus qu'imprudent du P. Annat blessa profondément l'évêque de Vence qui se faisait la plus haute idée de la conduite des âmes. Aussi ce ne fut pas sans amertume qu'il répondit à d'Andilly : « Un évesque qui

(1) Abbé Racine *Hist. Ecclès.* XI p. 196.

(2) Le P. Rapin dans ses *Mémoires* III p. 134, dit que les copies des différentes lettres au roi, ayant été envoyées à Rome, le Pape les fit examiner par des théologiens qui les condamnèrent toutes.

(3) Lettre de d'Andilly à Godeau, 9 décembre 1661, Hermant *Mémoires* V. f.° 271.

n'a que vingt paysans à conduire en a encore trop, s'il est vray que les âmes des paysans soient rachetées du sang de Jésus-Christ et que conduire une seule âme soit quelque chose de plus grand et de plus difficile que de conduire le monde. » Et après avoir qualifié d'inouï le propos du P. Annat, il ajoutait : « Pleust à Dieu que je n'eusse pas mesme en charge ces vingt paysans et que je feusse en un lieu où je n'eusse rien autre chose à faire qu'à me préparer à la mort par la pénitence (1). »

Si quelque chose put consoler Godeau de l'insuccès de sa lettre et du mépris outrageant du P. Annat, ce furent, sans doute, les félicitations dont il fut l'objet de la part de ses amis. « Il est malaisé de vous dire, lui écrivait Chapelain, combien j'ay esté édifié de cette lettre, tant par la solidité de la doctrine, car pour le style je ne daigneray vous en parler, que par le courage apostolique avec lequel vous informés le Roy, qui est le prince du monde le mieux intentionné, de l'estat de la question et de la justice de la cause que vous soutenés (2). »

Un autre témoignage plus précieux assurément pour Godeau fut le témoignage de l'évêque d'Angers qui lui écrivait à la date du 24 janvier 1662. « Les nouveaux liens qui m'unissent à vous d'une manière encore plus estroiste qu'elle ne l'estoit auparavant me rendent si sensible à tout ce qui vous regarde que je ne sçaurois trop remercier Dieu à mon gré, de la grâce si extraordinaire en ce siècle qu'il nous fait de vous donner ces sentimens et de vous

(1) Hermant *Mémoires* V. f° 271.

(2) *Lettres*, II, p. 473. Le même Chapelain ne se souvenait guère de ces éloges quand il écrivait en 1663 à l'évêque d'Angers : « J'ay pitié de ceux qui sont dans un mesme parti que vous, lesquels ou par ignorance ou par lâcheté abandonnent la cause de l'Eglise et la trahissent sous couleur d'en estre les défenseurs. » II, p. 442.

engager en des actions dignes du caractère que vous portez (1). »

D'autres lettres, toutes plus flatteuses les unes que les autres, arrivaient à notre évêque qui, au milieu de ce flot de compliments et de louanges, essayait de triompher avec modestie. Il écrivait à M. Taignier qui l'avait félicité de son courage : « C'est un devoir si nécessaire à un Evêque de défendre la vérité et je l'ay défendue à si peu de frais que je ne mérite aucune louange. Je serois digne d'un grand blâme si je l'avois abandonnée en un temps où chacun l'abandonne et où on ne peut pas s'excuser de la défendre sur le grand nombre de ses défenseurs. Il est vray que l'orage gronde sensiblement. Mais je ne puis croire qu'il tombe de mesme qu'il gronde: *Deus æducit ad inferos et reducit*. Quoy qu'il arrive, tenons-nous prêts à souffrir toutes les tempestes qu'il voudra permettre qui nous accablent et demandons luy qu'il dirige nos cœurs *in patientia Christi* (2). »

*
* *

Pendant que Godeau était occupé à répondre aux lettres de félicitations qu'il recevait, il arriva que les Jésuites firent soutenir en leur Collège de Clermont une thèse retentissante sur l'infailibilité du Pape. On s'était bien rendu compte que dans les circonstances présentes la discussion d'une question semblable ne pouvait manquer d'agiter les esprits. Le P. Annat, sur l'avis du nonce, avait même décidé de la faire supprimer. Mais la thèse était déjà imprimée,

(1) Hermant *Mémoires* V. f° 302.

(2) *Ibid.*

les invitations étaient faites. On passa outre et la soutenance eut lieu le 12 décembre 1661 (1).

Ce que l'on avait prévu arriva. Ce fut, dans le camp de Port-Royal une levée de boucliers contre les Jésuites qu'on accusait de soutenir des opinions contraires aux doctrines de l'Église de France et funestes au bien de la monarchie. Pour calmer les inquiétudes de la Cour, le P. Annat essaya d'expliquer dans un Mémoire la manière dont il convenait d'entendre l'infailibilité pontificale et tâcha de montrer que le pouvoir du roi n'était nullement menacé par la thèse en question (2). Cette déclaration n'eut aucun effet et les curés de Paris, aidés sans doute par les Jansénistes, firent courir dans le public plusieurs écrits pour protester contre la thèse et contre les explications du P. Annat (3).

Godeau, tout dévoué aux doctrines gallicanes, se garda bien de laisser passer l'occasion d'affirmer ses principes et de rendre aux Jésuites une partie des coups qu'il en avait reçus. Il est vrai que ses amis de Port-Royal étaient seuls dans le secret de ses doléances et de ses anathèmes. Mais il paraît bien qu'il eût voulu faire davantage et qu'il ne tint pas à lui qu'une protestation publique ne s'élevât contre la thèse soutenue au collège de Clermont.

A peine eut-il connaissance de cette thèse qu'il écrivit à son ami d'Andilly avec une véhémence qu'on est surpris

(1) *Mémoires de Rapin*, III p. 140.

(2) *Ibid.*

(3) Il y eut à cette occasion quatre factums des curés de Paris : 1° factum des curés de Paris contre la thèse des Jésuites ; 2° Illusions des Jésuites dans leur explication de la thèse pour empêcher la condamnation de la nouvelle hérésie ; 3° Pernicieuses conséquences de la nouvelle hérésie des Jésuites contre le Roy et l'État ; 4° Défense des libertés de l'Église gallicane contre la thèse des Jésuites à tous les parlemens de France.

de trouver sous sa plume. Après avoir invoqué le témoignage du P. de Condren et du P. de Bérulle, qui, disait-il, prévoyaient dans l'Église un schisme causé par les Jésuites, il émettait l'idée que Rome pourrait bien être complice des bons Pères dans cette occasion. Et dominé par l'indignation, il s'écriait tragiquement : « Où est l'ancienne Sorbonne qui avoit déjà foudroyé cette proposition ? Où sont les Servien, les Marion, les d'Harlay qui ne se seroient pas tus en cette occasion où l'Etat est fort intéressé et où les maximes anciennes de France sont tout à fait renversées ? Où sont les évêques de l'Assemblée de Melun ? Où sont les vicaires généraux tels qu'ils doivent estre ? Où est l'honneur de notre conscience de nous taire quand il y a un si juste sujet de parler ? Pour moy je vais solliciter les évêques en qui je crois qu'il y a quelque étincelle de l'esprit pontifical afin de nous opposer à cette doctrine pernicieuse qui renverse la religion et qui donne un juste sujet aux hérétiques de nous faire des reproches auxquels nous ne pouvons répondre (1). »

Il écrivit aussitôt à l'évêque d'Angers pour lui demander ce qu'il comptait faire dans cette circonstance (2). Il s'adressa de même à l'évêque de Châlons qui lui avait confié ses plaintes et ses gémissements. « Me permettez-vous de vous demander, lui écrivait-il, si c'est assez à un évêque de gémir, et s'il n'est pas obligé de faire quelque chose davantage : si l'exemple des Curés de Paris qui s'en remuent ne nous oblige pas de notre côté à faire notre devoir, si pouvant par l'autorité que Dieu nous a donnée nous opposer à la naissance de cette erreur, nous ne le devons pas faire vigoureusement, si parce que le temps est mauvais, nous devons être foibles, si voyant que la Sor-

(1) Hermant. *Mémoires*, V. fo. 298.

(2) *Ibid.*

bonne est empêchée d'agir, nous devons nous taire et attendre une occasion plus favorable de défendre la vérité, quand arrivera-t-elle ? Cependant l'erreur triomphe et le mensonge s'établit (1). »

Godeau, paraît-il, sollicita encore MM. de Sens, de Beauvais, de Comminges et de Conserans. Mais le succès ne répondit pas à son attente. Les prélats se sentirent émus, touchés autant que pouvait l'être l'évêque de Vence. Quelques-uns projetèrent de condamner la thèse par des lettres pastorales, et un historien janséniste assure que les lettres de MM. d'Angers, de Beauvais et de Vence étaient déjà écrites (2). Elles ne virent jamais le jour. On craignait l'orage qui grondait de toutes parts, dit Arnauld (3).

La campagne commencée avec tant de vigueur n'eut donc aucun résultat et l'évêque de Vence lui-même, après de si belles protestations se résolut au silence et ne parla plus de la thèse soutenue au collège de Clermont. Il y revint pourtant dans sa réponse à la lettre du roi sur la signature du Formulaire pur et simple. Le roi, en effet, ignorant sans doute que Godeau s'était mis en règle, lui avait fait écrire le 24 mai 1662 pour l'inviter à ne pas tarder davantage à se conformer aux décisions de l'Assemblée.

Le prélat répondit au roi que la chose était faite depuis longtemps et se trouvant à couvert de ce côté, il ne craignit pas de parler longuement de la distinction du fait et du droit. « Personne, disait-il, ne soutient ces propositions condamnées et si quelqu'un les soutenoit, il le faudroit sérieusement chastier. Mais s'il se trouve des Prestres et des Réguliers qui soient persuadés qu'ils ne peuvent signer le Formulaire sans faire un faux témoignage, comment pourrons-nous, Sire, refuser leur signature avec cette

(1) *Lettres de Godeau*, p. 295.

(2) Hermant, *Mémoires* V n° 308.

(3) Arnauld, *Œuvres* XXI p. LIX.

restriction ? Comment les pourrions-nous traiter en hérétiques ne doutant que d'un fait qui ne peut estre jamais l'objet de nostre foy et demeurant par ce doute dans un sage et respectueux silence. » Et après avoir parlé du brei du Pape qui ne faisait mention ni du Formulaire, ni de la signature, il continuait « Je ne représente point à Vostre Majesté qu'elle a intérêt pour la conservation de son autorité temporelle, indépendante de toute autre que de celle de Dieu, de ne s'opposer pas à cette distinction qu'on veut luy faire croire estre si pernicieuse. Car si on ne l'admet pas, Sire, il faut donc demeurer d'accord de la doctrine de la thèse que Vostre Majesté sçait avoir esté soutenue depuis peu dans Paris qui renverse le plus puissaut droit de vostre monarchie. Ce n'est pas à moy à faire considérer sur cela à Vostre Majesté les intérêts de son Estat. Elle a trop de lumières pour ne pas le reconnoître et trop de vigueur pour le négliger (1). »

On aura remarqué, sans doute, la position singulière prise par l'évêque de Vence dans le débat sur le Formulaire et la contradiction manifeste qu'il mettait entre sa conduite et ses paroles. Sur l'ordre du roi, il faisait signer purement et simplement les curés de son diocèse, et dans ses lettres il maintenait la distinction du droit et du fait, formellement condamnée par le Formulaire. Bien plus, il soutenait que cette distinction était seule capable de rassurer les consciences et de rétablir la paix dans le royaume.

Il est vrai qu'à l'entendre, ses prêtres ne savaient pas un mot de la question et que par conséquent il n'avait pas eu besoin de leur faire distinguer le droit du fait. Mais ce n'est là qu'une échappatoire, et il est peu probable, d'ailleurs, qu'il n'eût rien transpiré dans le diocèse de Vence,

(1) *Responce de Monseigneur l'Evesque de Vence à la lettre du Roy pour la signature du formulaire pur et simple. Aoust 1662, in-4° Paris.*

des querelles qui agitaient l'Eglise. Dans tous les cas, après avoir pris de si sages précautions, il n'y avait pas beaucoup de risque à parler aussi librement au roi et à se déclarer prêt à tenir tête à l'orage dont on savait bien n'avoir rien à craindre.

Les Jansénistes, ses amis, ne s'y trompaient pas et ils regardaient avec douleur une faiblesse dont ils parlaient comme d'une chute véritable (1). Pourtant ils ne tinrent pas rigueur à Godeau de sa conduite contradictoire ; ils lui pardonnèrent même en raison de la sympathie qu'il avait souvent montrée à leur cause en péril (2).

*
* *

En attendant, la querelle poursuivait son funeste cours. Vers ce temps, on vit pourtant se produire une tentative d'accommodement qui ne fut pas loin d'aboutir. L'évêque de Comminges (3) et le P. Ferrier (4), jésuite, s'abouchèrent pour essayer de réconcilier les deux partis (5). Mais,

(1) « Les plus grands hommes sont sujets à des momens de faiblesse, et le principe de l'obéissance mal entendue, a souvent conduit à des chûtes. M. Godeau nous en fournit un exemple. Il crut, on ne sait sur quels motifs, devoir se soumettre aux ordres du roy, et il ordonna la signature pure et simple dans son diocèse. » *Suppl. au Nécrologe de Port-Royal* p. 571.

(2) Dans les *Mémoires d'Hermant*, on trouve parfois des appréciations assez sévères sur l'évêque de Vence. La plupart pourtant ont été biffées par l'historien.

(3) G. de Choiseul, fils de Frédéric, comte de Plessis, évêque de Comminges en 1646, de Tournai, en 1671, mourut à Paris en 1687.

(4) J. Ferrier, né à Rhodéz, en 1614, entré chez les Jésuites en 1632, confesseur du roi en 1670, mourut en 1674.

(5) Le P. Rapin dans ses *Mémoires* dit que l'évêque de Comminges prit l'initiative des négociations approuvées ensuite par le roi, pour se faire valoir auprès du monarque dont il voulait obtenir l'archevêché de Toulouse, vacant par la nomination de M. de Marca à Paris.

pour travailler avec plus d'efficacité à la conclusion de la paix, ils obtinrent du roi de venir à Paris, où se mirent en rapport avec les personnalités les plus marquantes du parti janséniste. L'inflexible opiniâtreté d'Arnauld, en cela blâmé d'ailleurs par tous ses amis, fit rompre les négociations déjà fort avancées (1). La lutte reprit de plus belle.

La colère du roi grandissait tous les jours. Devant le refus opiniâtre des Religieuses de se soumettre à l'autorité ecclésiastique, il donna l'ordre à l'archevêque de les faire sortir du monastère et de les disperser en d'autres lieux et peut-être qu'au milieu du mécontentement général causé par cette résistance, les destinées de Port-Royal se fussent alors accomplies, si Pavillon, évêque d'Aleth (2), se déclarant franchement en faveur des Religieuses et contre la signature, n'eût jeté dans la balance le poids de son obstination et de sa vertu (3).

Le roi, ému des conséquences que pouvait avoir l'acte du prélat sur les esprits faibles ou incertains, eut encore recours à Rome et, pour la troisième fois, l'autorité suprême décida la question. Une Bulle, expédiée en France le 17 février 1665, vint confirmer les Constitutions précédentes et mettre les opposants en demeure de se soumettre.

La Bulle fut aussitôt adressée aux évêques, avec ordre de se conformer à la Constitution et le ministre de Lyonne écrivit à l'évêque de Vence au nom du roi (16 mai 1665)

(1) V. pour la négociation *Mémoires de Rapin* III p. 243 et seq. Il va sans dire que cette relation ne concorde pas toujours avec les relations Jansénistes.

(2) Sur Pavillon, voir Lefevre de Saint-Marc *Vie de M. Pavillon* 3 in-42, Rotterdam.

(3) Pavillon avait fait écrire aux religieuses pour les engager à refuser la signature (Rapin III, p. 271). Il avait lui-même écrit au roi une lettre qui fut cassée par le Parlement.

pour l'engager à déférer sans retard aux instructions du monarque et aux décisions venues de Rome (1).

Godeau ne se conforma pas de suite aux ordres du roi. L'abbé Guettée nous dit dans son *Histoire de l'Église* que ses chanoines le dénoncèrent à l'Assemblée de 1665, qui leur fit répondre qu'ils pouvaient se pourvoir par toutes sortes de voies de droit contre leur évêque et qu'elle ne s'en dérangera pas davantage (2).

Pourtant, le 13 juillet, Godeau réunit ses prêtres pour leur donner connaissance du Formulaire. A cette occasion, il fit un Mandement où il parlait brièvement des cinq propositions que les Bulles des Papes, disait-il, condamnent d'hérésie et qu'elles disent être extraites du livre de Cornélius Jansénius, évêque d'Ypres, intitulé Augustinus. Puis il engageait tous les ecclésiastiques à signer le Formulaire, d'autant plus, disait-il encore, qu'il ne portait pas atteinte à la doctrine de la grâce efficace enseignée par saint Augustin qui sera toujours inviolable dans l'Église (3).

Le mandement de l'évêque de Vence où la distinction du droit et du fait, quoique voilée, reparaisait encore, fut cassé avec quelques autres du même genre par arrêt du Conseil (4) et cette fois Godeau ne protesta plus.

Il n'en fut pas de même de l'évêque d'Aleth dont l'exemple entraîna les évêques de Pamiers, d'Angers et de Beauvais (5). Sourds aux prières de leurs amis, aux ordres du roi et aux injonctions de Rome, les quatre opposants

(1) *Arch. des Alpes-Maritimes*. Ev. de Vence, G. 46.

(2) *Histoire de l'Eglise de France*, X. p. 398.

(3) V. G. Doublet dans les *Annales du Midi*. *Les Ordonnances et les Mandements de Godeau*, avril 1898.

(4) *Mémoires de Rapin III*, p. 327.

(5) François Et. de Caulet, Henri Arnauld et Nicolas de Buzenval. V. Rapin *Mémoires III*, p. 422.

tinrent pendant longtemps l'Église sur le penchant du schisme.

Devant tant d'opiniâtreté, le roi fit demander au Pape de nommer des commissaires pour juger les rebelles. Le pontife venait de désigner une commission de neuf prélats quand il mourut (22 mai 1667). Clément IX (1) lui succéda. L'avènement d'un nouveau Pape était une occasion trop favorable pour qu'on ne songeât pas à la mettre à profit en faveur des quatre évêques. Mais il fallait se hâter, car la commission, nommée par Alexandre VII et confirmée par son successeur, s'occupait déjà du procès annoncé (2).

Par les soins de MM. de Sens et de Châlons deux lettres furent dressées, l'une pour le Pape et l'autre pour le roi et signées de dix-neuf prélats attachés à la cause des quatre évêques. On y représentait assez habilement les rebelles, comme sincèrement orthodoxes, pleins de déférence à l'égard du Saint-Siège et de respect pour l'autorité royale (3).

Godeau se réveilla de nouveau pour donner sa signature. Il déploya même en cette rencontre un zèle qui dut racheter bien des choses aux yeux de ses amis. L'évêque de Châlons lui avait envoyé une copie de la lettre au Pape, Godeau la trouva si juste et si nécessaire, raconte un historien janséniste, qu'il dit qu'il la signerait de son sang, s'il était besoin (4). Il essaya même d'entraîner les évêques de sa province. Mais il s'aperçut qu'il n'y avait

(1) Jules Rospigliosi, né à Pistoie, le 28 janvier 1600 fut successivement, arch. de Tarse, nonce en Espagne, secrétaire d'Etat d'Alexandre VII, cardinal en 1657 et Pape. Il mourut le 9 décembre 1669.

(2) Rapin *Mémoires* III, p. 438.

(3) Voyez ces lettres dans E. Dupin. *Hist. eccl. du dix-septième siècle* III, p. 87, etc. et dans le P. Quesnel. *La paix de Clément IX*.

(4) *Relation de la paix de Clément IX* p. 96.

rien à faire de ce côté : « Quelle honte, disait-il, quelle indignité qu'en une telle occasion il faille solliciter les gens de leur devoir et que si peu le veuillent faire (1). » Il ne montra pas moins d'empressement à signer la lettre au roi. Il eût voulu se trouver à Paris pour la présenter lui-même, « estant, disait-il, de la dernière importance qu'elle fust présentée à S. M. par une personne qui l'appuyast de tout son zèle et de toute la force que demandait une affaire qui importait si fort à l'Église, à la vérité et » l'épiscopat (2). »

L'adresse au roi fut très mal accueillie. Louis XIV se montra si fort irrité contre les prélats signataires, qu'il fit condamner la lettre par un arrêt de son conseil, comme une entreprise contre l'Etat (4 juillet 1668) (3). Mais la lettre au Pape aida sans doute à la reprise des négociations qui, conduites avec habileté par le nouveau nonce (4), à l'insu des Jésuites (5), furent enfin couronnées de succès. Après bien des espérances déçues, bien des craintes dissipées, les quatre prélats furent amenés à faire leur soumission au Pape qui, pardonnant tout, proclama la paix désirée au milieu de la joie universelle (6 septembre 1668) (6).

(1) *Relation de la paix de Clément IX*, p. 98.

(2) *Ibid.* p. 112.

(3) *Mémoires de Rapin* III p. 433. Déjà le parlement par arrêt du 19 mars précédent, avait ordonné d'informer contre les cabales et assemblées illicites et en attendant avait fait défense « à tous imprimeurs, colporteurs et autres personnes d'imprimer, faire imprimer, vendre ou débiter la dite lettre ni autres écrits semblables. » E. Dupin *Hist. eccl. du 17^e siècle*. III p. 101.

(4) Nicolas Bargellini, né à Bologne, arch. de Thèbes (1663), nonce à Turin, puis à Paris (1668) rappelé en 1671.

(5) Le P. Rapin (III p. 434), dit que c'est de Lyonne qui fit exclure les Jésuites et surtout le P. Annat.

(6) On sait que les Jansénistes prétendirent n'avoir rien sacrifié de leurs opinions. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le bref du Pape parlait de signature pure et simple, tandis que les évêques n'avaient apposé leur signature qu'au bas de procès-verbaux ou se trouvaient des explications

Si Godeau ne fut pas au premier rang de ceux qui travaillèrent à la paix, il ne fut pas au dernier de ceux qui se réjouirent. Dans son allégresse, il ne put s'empêcher de féliciter un peu tout le monde. « En vérité, écrivait-il à Mme de Longueville, cette paix est un coup de la droite du Très-Haut et un coup qu'elle seule pouvoit faire. Dieu n'a jamais mieux fait paroître qu'il est le protecteur de son Église, qu'il est le maître des flots qui attaquent la Nacelle, des vents qui grondent contre elle, et des foudres qui la menacent, que lui seul sçait tirer la lumière des ténèbres et le calme de la tempête (1). »

Par les conseils de la princesse, il écrivit au nonce pour le féliciter d'avoir mené à bonne fin une œuvre si importante. « Vous avez fait dignement l'office de Nonce apostolique, c'est-à-dire d'un ange de paix. Votre prudence a conduit votre zèle, votre fermeté a soutenu vos bonnes intentions et Dieu a béni vos soins par un succès qu'on peut appeler un miracle (2). »

Il n'est pas jusqu'à Mme de Sablé que Godeau ne prit à témoin de la joie commune au sujet d'un événement qui, disait-il, fait sortir les ermites de leur désert et rompre le silence aux plus solitaires (3).

Mais c'est surtout dans les lettres adressées à ses amis les Jansénistes, qu'on surprend les véritables sentiments de Godeau. Il se réjouit sans doute, parce qu'il voit finir les interminables disputes qui déchiraient le sein de l'Église. Mais il triomphe aussi parce qu'il lui semble que la paix qui vient de se conclure consacre, en quelque sorte, la défaite de ses adversaires.

Il se sent heureux de se trouver dans le camp des vainqueurs, quoiqu'il n'ait pas contribué beaucoup à la victoire

(1) *Lettres* p. 396.

(2) *Ibid* p. 398.

(3) *Bibl. Nat. fr.* n° 47.408 f° 489.

et il parle avec une sorte de générosité dédaigneuse de l'humiliation des vaincus dont il ne pouvait deviner, dans l'ivresse du moment, la victoire prochaine.

On en jugera aisément par cette lettre qu'il écrivait alors à d'Andilly : « *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est; equum et ascensorem dejecit in mare.* Il me semble que le naufrage des bons Pères n'est pas moins fameux que celui qui donna sujet de chanter ce cantique. Je vous avoue que j'en avois depuis peu plus mauvaise opinion que jamais et que le coup de salut est arrivé lorsque je l'attendois le moins. Béni soit Dieu qui n'abandonne jamais la vérité et qui la fait triompher lorsqu'on la croit tout à fait accablée. Quelle joie pour ceux qui l'aiment et quelle consolation pour ceux qui l'ont défendue ! Quelle confusion pour ceux qui l'ont abandonnée, qui l'ont persécutée. Pour moi, je ne puis expliquer quelle est la joie de mon cœur. *Supcrabundo gaudio.* Maintenant, il ne faut plus d'Apologie, ni de défenses contre les calomnies, si on en débite encore, ce que je ne crois pas ; il sera permis aux vaincus de gronder et de se plaindre un peu du mauvais sort de leurs armes et les vainqueurs ne leur doivent pas insulter. Il faut s'humilier sous la main de Dieu qui les élève après les avoir si fort abaissés et lui demander la guérison de ceux qu'il a frappés afin que leur confusion soit salutaire pour eux. Que ne puis-je être à Pomponne pour vous embrasser mille fois sur une si bonne nouvelle (1). »

Pour achever d'établir les rapports de Godeau avec Port-Royal, nous dirons que, lorsque, quelques mois plus tard, Arnauld mit au jour son traité de la *Perpétuité de la Foi*, l'évêque de Vence donna une chaude approbation

(1) Varet. *Relation de ce qui s'est passé dans l'affaire de la Paix de l'Eglise*, II p. 383. V. de même à la suite la lettre de Godeau adressée à l'évêque d'Angers.

au livre de son ami dont la plume, disait-il, venait de porter le dernier coup à l'hérésie de Calvin. Et faisant allusion aux derniers événements, il parlait ainsi de l'auteur : « Ce défenseur avoit été dans un état où n'avoit pas eu la liberté de déployer ses armes pour la défense de l'Eglise. Mais la Providence divine a fait premièrement plusieurs miracles pour le mettre en liberté de servir sa mère et après elle lui a donné toutes les grâces nécessaires pour le faire triompher (1). »

Ce fut la dernière fois que Godeau rendit hommage aux hommes et aux choses de Port Royal. Au milieu des agitations qui avaient précédé la paix Clémentine, l'évêque de Vence s'était rapproché du terme de sa course. Encore quelques années et nous le verrons s'éteindre au moment même où le coadjuteur qu'il avait demandé allait quitter Paris pour venir partager avec lui les travaux et les fatigues de l'apostolat.

(1) Arnauld, *De la perpétuité de la Foi*, Edition de 1787. Préface

CHAPITRE XI

GODEAU DANS SON DIOCÈSE

I. — Amour de Godeau pour les temps apostoliques. Son admiration des Pères. — Il les prend pour modèles.

Sa sollicitude pour ses diocésains. — Il observe autant que possible la résidence. — Il s'occupe des écoles et fonde des œuvres de bienfaisance.

Ses visites pastorales. — Il instruit les enfants et les paysans dans la langue provençale.

II. — Godeau travaille de toutes ses forces à l'amélioration de son clergé et concourt pour sa part à la réforme religieuse. — Il combat les mauvaises mœurs et l'ignorance. Il donne à ses prêtres des règles pour étudier avec fruit.

III. — Idées de Godeau sur la prédication chrétienne. — Il condamne la bouffonnerie et le purisme. — Il demande beaucoup de simplicité, un grand amour des âmes et surtout une vie exemplaire.

IV. — Godeau a prêché toute sa vie. — Ses discours d'apparat. Qualités de son éloquence pastorale. Élégance et sincérité. — Ses *Homélies*. — L'homélie chrétienne.

La prédication de Godeau est toute populaire et tout évangélique.

I

Avant de raconter les dernières années de notre évêque, arrêtons-nous un instant à le considérer au milieu de ses diocésains et de ses prêtres, catéchisant les uns, instruisant les autres et donnant à tous l'exemple d'une vertu solide et d'un zèle infatigable. Nous dirons ensuite de quel agrément fut son commerce dans la vie privée, et quelles amitiés il sut conserver jusqu'à la fin de sa vie.

S'il est un modèle auquel Godeau eût voulu ressembler, ce fut sans aucun doute aux évêques de l'Eglise primitive dont l'éloge revenait sans cesse sur ses lèvres et dans ses livres. A défaut d'études théologiques régulières et suivies, il avait lu avec beaucoup de soin l'histoire des temps apostoliques et les œuvres principales des grands docteurs par qui fut défendue et illustrée la doctrine chrétienne. De cette lecture assidue, il avait recueilli une science profondément humaine, nullement pédante et suffisamment raisonnée. Mais ce qu'il avait pris surtout dans ce commerce habituel avec les Pères, c'était cet amour sincère des âmes, cette charité parfaite que tous ils ont portée à un si haut degré dans les fonctions de leur ministère.

A l'exemple de ces vrais pasteurs, Godeau s'occupait de son troupeau avec toute la sollicitude que met un père à veiller sur ses enfants. Il ne manquait pas volontiers à la résidence et il regardait comme un spectacle scandaleux que des évêques quittassent leurs diocèses pour aller vivre à Paris et à la cour. « Les séculiers, disait-il, ont raison de soupçonner que ce soit ou le désir de parvenir à un plus haut degré, ou l'avarice pour gagner plus de revenu, ou le divertissement de la bonne compagnie ou l'inquiétude d'esprit, ou le dégoût de leurs fonctions qui les tirent de

leur résidence pour venir passer des années entières dans un pays où ils ne peuvent faire qu'une fort mauvaise fortune. Car s'ils veulent vivre en évêques, ils n'ont que faire d'y venir et ils y sont inutiles. S'ils ont envie d'y vivre, comme des gens de cour, ils s'y rendent ridicules et odieux, même à ceux qui leur montrent plus de complaisance. Enfin, si c'est pour devenir plus riches, ce désir ne s'accorde point avec l'esprit épiscopal. Il est assez rare qu'il soit satisfait, et, s'il l'est par quelque conjoncture favorable, on achète peu de revenu par tant de lâcheté qu'il faut souffrir et qu'il faut faire, que le bienfait qu'on reçoit est plutôt une injure dont on a sujet de se plaindre qu'une grâce dont on doive remercier son bienfaiteur (1). »

Telle est l'opinion de Godeau sur ceux que des motifs plus ou moins avouables retenaient à la ville. Il n'approuvait même pas entièrement ceux qui, pour des raisons convenables pourtant, faisaient un trop long séjour à la campagne. « Certes, disait-il, les maisons de campagne sont nécessaires aux évêques pour s'y aller quelquefois délasser ; mais elles ne doivent estre ny le lieu de leur résidence ordinaire, ny de leur plaisir. Leur ville épiscopale les demande ; et il faut qu'ils s'y arrestent, comme au centre de leur diocèse, où toutes les affaires viennent aboutir (2). »

Fidèle à ce principe, Godeau ne quitta jamais son diocèse qu'il n'eût pour cela des raisons sérieuses ; car il estimait qu'un évêque doit vivre et mourir au champ que Dieu lui a donné à cultiver (3). Il aimait à se trouver au milieu de son peuple, à lui parler de ses devoirs et de ses obligations. Il fut vraiment pour son diocèse cet évêque qu'il

(1) *Hist. de l'Eglise*, IV p. 439.

(2) *Eloges des Evêques illustres*, p. 735. Godeau avait lui-même une maison de campagne au Broc, où il venait se reposer de ses fatigues.

(3) *Vie de saint Charles Borromée*, p. 403.

aimait à se représenter sous l'emblème du soleil qui porte partout la chaleur et la lumière.

Il est touchant d'abord de voir avec quel soin Godeau veillait à l'instruction de l'enfance et de la jeunesse. L'enseignement du catéchisme est un des articles sur lesquels il revient le plus souvent dans ses ordonnances. Il veut que chaque dimanche, les curés des paroisses consacrent quelques instants, en dehors des offices, à expliquer les éléments de la doctrine chrétienne. Il leur en fait une obligation stricte et va même jusqu'à punir d'une amende assez considérable ceux qui manquaient à ce devoir sans raison légitime (1).

Godeau ne se préoccupait pas moins vivement des écoles de son diocèse : « Les jeunes gens, disait-il, sont le séminaire pour l'Eglise et pour la République, séminaire duquel sortent et les ministres du saint autel et les pères de famille et les magistrats qui gouvernent les villes (2). » Aussi, convaincu qu'il était d'une extrême importance que la jeunesse fût bien élevée, se souvenant en outre, que l'Eglise pendant tout le Moyen-Age avait eu le plus grand soin de l'instruction populaire et que les conciles, plus d'une fois, avaient attiré, sur ce point, l'attention des évêques, Godeau s'intéressait d'une façon toute particulière à la formation intellectuelle et morale de la jeunesse. Comme c'était l'Ordinaire qui alors était chargé d'examiner les régents des collèges et des écoles, il avait soin de n'admettre que ceux dont la science et la moralité lui paraissaient convenir à cette fonction délicate (3).

Godeau méritait encore la reconnaissance du peuple par une foule de créations utiles dont quelques-unes fleurirent longtemps pour le bien et l'édification des fidèles. Nous

(1) *Arch. des Alpes-Maritimes*. Ev. de Vence G. 3. •

(2) *Ibid.* Ev. de Vence G. I.

(3) V. aux *Arch. des Alpes-Maritimes*. Chap. de Vence G. I. une longue *Ordonnance* relative à l'instruction des enfants.

mentionnerons seulement la fondation si originale des Monts-de-piété.

On ne saurait assez admirer la profonde sollicitude dont Godeau entourait les pauvres et la haute idée qu'il se faisait à ce sujet du ministère épiscopal. A voir les ordonnances qu'à diverses reprises il publia pour venir en aide aux malheureux, on devine que son âme était pleine de tendresse pour les petits et pour les humbles et qu'il craignait de succomber en quelque sorte sous la responsabilité des misères qu'il n'aurait pas soulagées. « Les Pauvres, disait-il dans son Ordonnance pour l'établissement d'un Mont-de-piété à Vence, estant obligés d'emprunter du blé à gros intérêts et se trouvant en peine à l'arrière-saison pour remédier à cet inconvénient, nous fondons un Mont-de-piété par lequel sera établi un fonds perpétuel pour le soulagement des dits pauvres (1). » Ce Mont-de-piété, il l'unissait à la confrérie de l'Ange Gardien qu'il érigeait à cette occasion dans son église cathédrale et il s'inscrivait lui-même par une aumône annuelle de dix charges de blé.

Les statuts qu'il dressa alors témoignent de sa sollicitude pour le bon fonctionnement de l'institution et la juste distribution des secours. Le deuxième jour d'octobre de chaque année, deux recteurs étaient nommés pour remplir les fonctions d'administrateurs et les anciens étaient tenus de rendre immédiatement compte de leur gestion. Les pauvres qui avaient besoin de blé devaient donner leurs noms et faire leur demande. Les secours étaient distribués avec prudence de façon à ce qu'il fût donné à chacun suivant ses besoins. Les blés prêtés devaient être rendus autant que possible à la récolte prochaine. Il était en outre

(1) *Arch. des Alpes-Maritimes*, Ev. de Vence G. 2.

défendu aux administrateurs de rien négocier ni de « repâter » aux frais de la confrérie (1).

Les pauvres ne manquaient pas dans le petit diocèse de Vence et ceux de la ville épiscopale n'étaient pas les plus nécessiteux. Voyant donc quels heureux fruits portait la création du Mont-de-piété de Vence, l'évêque songea à établir des institutions semblables partout où la chose était possible. Mais il fallait faire approuver par le roi ces fondations d'ordre public. Godeau chargea l'abbé de Thomassin d'obtenir de S. M. des lettres patentes. « Il faut, lui écrivait-il, expliquer à M. le Chancelier la façon dont ces Monts sont établis pour lui ôter tout scrupule. Au pis aller, si nous en sommes quittes pour de l'argent, nous ne le devons pas plaindre, car assurément nous aurons toujours des recteurs gens de bien et capables de bien exercer cette charge (1). » L'abbé de Thomassin n'eut pas de peine à obtenir l'autorisation demandée et Godeau put se vanter d'avoir trouvé le meilleur moyen de secourir les malheureux de son diocèse.

*
* *

Ce peuple pourtant dont Godeau s'occupait avec tant d'amour ne lui donnait pas toujours les consolations qu'il était en droit d'attendre. Maintes fois, l'évêque dut sévir contre ces brebis récalcitrantes qui méconnaissaient la voix de leur pasteur et par leurs désordres et leur mauvaise volonté lui étaient une source de tristesse (1). Mais

(1) *Arch. des Alpes-Maritimes*, Ev. de Vence, G. 52.

(1) *Lettres* p. 434.

(1) Ainsi, il dut avoir plusieurs fois recours au Parlement d'Aix pour faire interdire la danse immorale du *rigaudon* qui était, paraît-il, en grande faveur dans le diocèse de Vence. De même il eut toutes les peines du monde à faire respecter la cathédrale et le cimetière de Vence. V. *Arch. des Alpes-Maritimes*, Ev. de Vence, G. 3 et 8.

La municipalité elle-même ne se montra pas toujours agréable au prélat. V. *Ibid.*, G. 44.

Godeau ne se décourageait pas et n'en apportait pas moins de zèle à bien remplir tous les devoirs de son ministère.

On peut voir aux *Archives* de la préfecture de Nicé les volumineux procès verbaux des visites paroissiales de notre évêque (1). Quand on parcourt ces pages, on est étonné non moins qu'édifié de l'ardeur que mettait le pieux prélat à s'acquitter de cette importante fonction de sa charge. Nous avons déjà parlé des visites paroissiales dans le diocèse de Grasse dont les paroisses peu nombreuses n'étaient pas toujours d'un accès facile.

Il en était demême pour le diocèse de Vence (2). Il fallait souvent partir de bonne heure de la ville épiscopale si l'on voulait arriver assez tôt dans la matinée au lieu fixé pour la visite du jour. Maintes fois, le courageux évêque, accompagné de son grand vicaire ou de son secrétaire, devançait le lever du soleil (3). Il partait à jeun, car il avait coutume de célébrer la messe dans les paroisses qu'il visitait. Il marchait ainsi de longues heures à travers les montagnes. Aussitôt arrivé, il rassemblait les paroissiens, chantait l'office, montait en chaire, confirmait les enfants s'il y avait lieu, prononçait quelques paroles bien simples et donnait des avis conformes aux besoins des fidèles. Le reste du temps était consacré à la visite du presbytère, de l'église et de la sacristie. Il examinait tout avec un soin scrupuleux, louait avec plaisir, savait réprimander avec énergie et le soir venu, il reprenait avec son compagnon le chemin de son palais où il arrivait

(1) *Arch. des Alpes-Maritimes*. Ev. de Vence. G. 4 et 5. Voir l'article de M. G. Doublet. *Visites pastorales de Godeau dans le diocèse de Vence*. Annales du Midi, avril 1899.

(2) Le diocèse de Vence ne comprenait que 22 paroisses.

(3) Un jour il part à 6 heures pour Villeneuve, un autre à 4 heures pour Gattières.

quelquefois assez tard dans la nuit, brisé de fatigue, mais le cœur joyeux et satisfait du devoir accompli.

Parfois aussi, c'étaient de véritables tournées pastorales qu'entreprenait Godeau dans son diocèse. Car il tenait à visiter les moindres villages, ceux même que leur faible étendue et leur situation retirée au milieu des montagnes avaient fait négliger par ses prédécesseurs (1). Alors aussi la fatigue était plus dure encore et si, d'aventure, le mauvais temps le surprenait en route, il avait parfois toutes les peines du monde à trouver un gîte convenable. C'est ainsi qu'en septembre 1670 se rendant à Coursegoules, il fut assailli par un orage si violent et par une si grande pluie qu'il se vit forcé de se retirer dans une vieille grange, dans laquelle, dit-il, attendu l'heure tardive, obscurité et continuation de la pluie, nous fûmes obligés de passer la nuit (2). Une autre fois, c'est la neige qu'il faut enlever pour permettre au prélat de se rendre à l'église et d'y célébrer la messe (3). Mais rien ne l'arrêtait et en 1671 il commençait encore une de ces tournées pénibles que la mort seule devait interrompre (4).

Un témoin bien placé pour voir les choses, nous le montre, annonçant dans tout son diocèse la parole de Dieu avec un zèle infatigable, « uniquement occupé à gagner des âmes à Dieu, se faisant tout à toutes, afin de les sauver, se conformant à chacun, entrant avec une véritable compassion dans les sentimens de tout le monde et comme une

(1) En décembre 1670, il grimpe à Courmes où nul évêque de Vence n'avait encore paru. En sept. 1634, il descend à Thorenc qui n'avait pas eu de visite épiscopale depuis 1626.

(2) Voir l'article de M. G. Doublet dans les *Annales du Midi* avril 1899.

(3) *Ibid.*

(4) En 1667, 1663, et 1670, il s'était fait remplacer par l'abbé Arnoulx son grand vicaire *Arch. des Alpes Maritimes*, Ev. de Vence G. 5.

bonne mère, distribuant une viande proportionnée à l'âge de ses enfants (1). »

Dans l'ardeur qu'il mettait à évangéliser les fidèles de ses campagnes, il avait coutume de dire qu'il changerait volontiers sa langue contre le patois du pays, afin de pouvoir mieux instruire son peuple et que si Dieu lui donnait le choix ou du don des miracles ou de la langue provençale, il choisirait plutôt de parler cette langue que de ressusciter trois morts chaque jour. « Oh ! que ces sentimens sont dignes de la charité d'un grand évêque, s'écrie l'auteur à qui nous empruntons ces détails, mais vous ne sçauriez douter, M. F. que ces sentimens-là fussent ceux de son cœur, puisque vous l'avez vû souvent au milieu des enfans et des païsans, leur enseigner la doctrine en leur idiome vulgaire, que vous l'avez admiré dans les visites de ce diocèse, s'efforçant de faire des sermons en provençal avec un abaissement extrême et une charité inconcevable (2). »

Si, en effet, Godeau était loin de ressembler à ces évêques dont on disait jadis qu'ils ne se souciaient de leur troupeau que pour en prendre la laine, il ne ressemblait pas davantage à ces prélats oisifs qui, de son temps encore, dédaignaient de prêcher au peuple. Il n'entra jamais dans son esprit qu'un évêque dût s'enfermer dans son palais, n'en sortir qu'aux occasions solennelles et laisser à des prédicateurs gagés le soin d'évangéliser les pauvres. Il croyait au contraire que la prédication était un devoir essentiel de sa charge, que l'évêque était le dispensateur naturel de la parole de Dieu dans son diocèse et que priver les fidèles de son enseignement, c'était les frustrer

(1) Discours de Mgr. Thomassin en publiant les *Hormélies de Godeau*, son prédécesseur.

(2) *Ibid.*

d'un bien auquel ils avaient droit et se rendre gravement coupable aux yeux du souverain pasteur des âmes.

Il n'imaginait même pas qu'on pût éprouver quelque peine dans l'accomplissement d'un devoir que personnellement il trouvait si doux à remplir. Il commençait ainsi son *Discours aux Pénitents de Grasse* : « J'annonce toujours avec joye la parole de Dieu à ceux à qui ma charge m'oblige de donner cette nourriture spirituelle, ayant appris de l'Apostre que c'est pour moy un devoir nécessaire et qu'y manquant, je dois craindre la malédiction du Maître qui m'a chargé de publier son Evangile (1). »

II

Le zèle de Godeau à prêcher son peuple n'eut d'égal que le souci de lui donner de bons pasteurs. On sait à quel déplorable abaissement était descendu le clergé à la fin du seizième siècle, quels désordres honteux s'étaient glissés dans le sanctuaire et comment les gardiens du temple s'étaient laissé séduire aux vains désirs du siècle. La corruption des mœurs était effroyable dans l'Eglise et l'ignorance des prêtres, des évêques mêmes, redoublait l'énormité du scandale (2). Il était temps qu'un souffle vivifiant vînt purifier l'atmosphère religieuse de ces vapeurs funestes et lui rendre quelque chose de la pureté et de la sérénité des anciens

(1) Dans un de ses *Mandements* Godeau parle ainsi de l'ordination des prêtres : « C'est la fonction la plus sainte et la plus importante à la gloire de Dieu et au salut des âmes que les évêques puissent faire. Nous l'éviterions de peur d'imposer trop légèrement les mains à des personnes indignes. » *Arch. des Alpes Maritimes*, Ev. de Vence G. 3.

(2) *Œuvres chrétiennes et morales* 1658. Voir surtout Abely. *Vie de saint Vincent de Paul*, 1664. *Vie de M. Bourdoise*, 1784. *Vie du P. de Condren*, par le P. Amelotte, 1643. *Vie de César du Brs*, par Dumas, 1713. Bossuet dans l'oraison funèbre du P. Bourgoing, et Fléchier, dans le panegyrique de St Ch. Borromée, ont parlé de cette décadence du clergé.

jours. En France, le mouvement commencé par des hommes d'une grande piété et d'une ardeur admirable fit revoir au monde chrétien quelques prodiges renouvelés de l'Eglise primitive.

Avec son admiration pour les temps apostoliques, il n'était pas possible que Godeau demeurât indifférent à cette restauration de l'antique discipline religieuse.

Il avait une trop haute idée de la dignité sacerdotale qu'il mettait au-dessus des plus grandes dignités de la terre, pour n'en pas souhaiter avec ardeur le relèvement aux yeux du monde. Aussi, tant qu'il vécut, il travailla à la réforme de son clergé. Il écrivait dans la préface de ses discours sur les ordres sacrés : « Depuis que la Providence de Dieu m'a élevé dans son Eglise au rang des premiers pasteurs de son troupeau, par un choix qui me donne tous les jours de nouvelles frayeurs, aussi bien que de la confusion, le zèle le plus ardent que par sa miséricorde j'ay senti au fond de mon cœur, a esté pour l'instruction des Ministres de ses autels de laquelle chacun confesse que la sanctification du peuple dépend. »

Il est plein de tristesse quand il parle de la vie désordonnée des prêtres. « Quand je considère que les Ministres du Seigneur se rendent esclaves du monde qui est son ennemi, que ceux qui doivent estre la lumière des autres sont dans les ténèbres, que les guides s'égarent, que les médecins sont les plus malades, que les docteurs manquent d'intelligence, en un mot, quand je voy l'abomination dans le sanctuaire, je vous avoue que j'ay un étonnement que je ne puis expliquer (1). » Il ne craint pas d'affirmer que la mauvaise vie des ecclésiastiques est une des plus grandes calamités du siècle. L'origine du mal,

(1) *Discours sur les ordres sacrés*, p. 34.

vient, selon lui, du défaut de vocation. De là, comme d'une source empoisonnée coulent l'ignorance, le scandale, la débauche des pasteurs dont les mauvais exemples corrompent le peuple (1).

Pour Godeau, il n'y a qu'un remède à la grandeur du mal : c'est l'institution des séminaires, décrétée par le concile de Trente, mais toujours retardée par la difficulté des temps et par le mauvais vouloir des hommes. Il faut revenir à cette vie commune inaugurée dès les temps apostoliques, interrompue souvent par la persécution, mais refleurissant plus d'une fois avec les Ambroise, les Basile et les Augustin. Que peut-on craindre de cette manière de vivre pour les ecclésiastiques ? Son antiquité ? Mais si la nouveauté est suspecte dans les choses de la foi, elle n'est pas moins dangereuse dans les choses de l'Église « qui n'est vénérable que par ses rides et belle que par sa vieillesse (2). »

Le prêtre ne doit pas vivre dans le monde, où il est victime de ses amis, de ses parents, des visiteurs, des préoccupations domestiques, en un mot de tout ce qui l'entoure. D'autre part, la solitude ne lui est pas moins dangereuse. S'il vit seul, il succombe plus facilement au mal, parce qu'il n'a aucun témoin de sa chute, et quand il est une fois tombé, il est difficile qu'il se relève jamais entièrement.

La vie commune, au contraire peut le préserver du danger qui le menace dans le monde et dans la solitude. Les occasions de chute sont moins fréquentes parce que les précautions sont plus grandes, et si, malgré tout, il arrive que le scandale se produise, l'auteur du mal trouve dans les

(1) *Traité des Séminaires*, p. 93,

(2) *Ibid.*

encouragements et dans les exemples de ses frères la vertu suffisante pour se repentir et se sauver du désespoir (1).

Pour toutes ces raisons, Godeau approuvait l'institution des séminaires pour la formation des prêtres. Il regrettait que les ressources de son diocèse ne lui permissent pas de créer un établissement de ce genre dans sa ville épiscopale. Encore s'arrangera-t-il, avant de mourir, pour jeter les bases de cette fondation si utile pour le relèvement du clergé.

L'ignorance des ecclésiastiques n'avait pas d'ennemi plus acharné que notre évêque. « Un prêtre ignorant est un monstre, disait-il ; ses lèvres doivent avoir la science en dépôt, et il est establi en terre pour annoncer aux peuples les volontés divines et leur expliquer les oracles du Ciel (2). » Et il s'indignait de voir le rhéteur étudier jour et nuit les préceptes de son art, le jurisconsulte pâlir sur le Code et le Digeste, le médecin lire et relire Hippocrate, le philosophe se glorifier de savoir Aristote, pendant que les docteurs de l'Evangile ne savent point ce que contiennent les Ecritures et se livrent sans scrupule à toute autre étude (3). Aussi croyait-il qu'il n'y avait rien au monde à quoi les évêques dussent travailler davantage qu'à chasser l'ignorance de leur clergé (4).

Mais quelle science convient aux ecclésiastiques? Godeau n'est pas embarrassé pour répondre. Les Prophètes, les Apôtres, les Pères de l'Eglise, voilà l'aliment quotidien dont un prêtre doit nourrir son esprit. Il y a aussi la théologie que Godeau voudrait rendre plus attrayante et moins

(1) *Traité des Séminaires*, p. 63.

(2) *Ordonnances et Instructions synodales*, p. 24.

(3) *Discours sur les ordres sacrés*, p. 275.

(4) *Traité des Séminaires*, p. 104.

obscur. Il suffirait pour cela d'en bannir les inutilités et les jeux d'esprit, les termes bizarres, les froides dénominations, toutes choses qui rebutent l'intelligence plus qu'elles ne l'attirent, La théologie bien comprise et bien enseignée, doit répandre plus d'amour divin dans les cœurs que de lumière dans les esprits. C'était la méthode des Pères et aujourd'hui, c'est encore la meilleure.

Pour la scolastique en particulier, il y faut de la prudence. Quand elle multiplie les questions sans nécessité, quand elle flatte la curiosité de notre nature, quand elle apprend à douter de tout, quand enfin elle remue les limites posées par le Maître, elle devient alors une sorte de science profane qui amuse la subtilité de l'esprit et entretient l'amour de la discussion. Elle n'a plus rien de commun avec la science ecclésiastique, car le royaume de Dieu est dans la simplicité de la foi et non dans les disputes de paroles (1).

La morale est une science autrement importante. Malheureusement, la corruption s'est glissée dans cette partie plus que dans toute autre. Par l'audace effrontée de quelques casuistes, il est arrivé que le corps de la morale chrétienne ne s'est pas trouvé altéré en quelques points seulement, mais que l'on peut dire que tout le corps presque a été empoisonné (2). Il faut remonter aux sources véritables. Il faut remettre en honneur les maximes de l'Evangile et lire sans cesse le catéchisme du concile de Trente.

Ce n'est pas que Godeau exigeât une science égale de tous les ecclésiastiques, qu'ils fussent pasteurs de villages ou curés de grandes villes. Mais, disait-il, chacun doit

(1) *Traité des Séminaires*, p. 136.

(2) *Ibid.*, p. 142.

avoir la plénitude de la science divine qui peut suffire à ceux qui y doivent puiser (1). Ce n'est pas non plus qu'il condamnât la lecture des auteurs profanes, comme on le lui a quelquefois reproché (2). Il voulait seulement qu'on les lût sans y attacher son cœur, sans se laisser tellement charmer par la beauté du style qu'on en vint ensuite à mépriser la simplicité de l'Évangile (3).

Il y a d'ailleurs de grandes précautions à prendre dans l'étude. « La science est une nourriture si délicieuse et si propre pour contenter la curiosité de l'esprit humain, qu'il est bien malaisé d'empêcher son intempérance dans l'étude (4). » Là est le danger. Si l'étude élève souvent l'esprit, elle le corrompt quelquefois. Aussi ne faut-il pas imiter les gens du monde pour qui la science est une fin pour elle-même. Le prêtre doit poursuivre dans l'étude un but plus élevé et plus sublime. Il doit y puiser encore un plus grand amour de Dieu et une plus grande charité pour le prochain.

Tels sont les solides enseignements que Godeau portait dans la chaire chrétienne, qu'il répandait dans des livres sérieusement médités, et qu'il s'efforçait d'inculquer par tous les moyens aux prêtres de son diocèse. Il apparaît clairement que lui aussi, il a été touché par le souffle rénovateur qui passait alors sur l'Eglise de France au temps des Olier, des Vincent, des Bourdoise et des Bérulle. Lui aussi, il a voulu apporter sa pierre au monument que ces nouveaux apôtres édifiaient sous ses yeux et ce n'est point un de ses moindres mérites que de s'être employé pour sa part à l'œuvre de la renaissance religieuse

(1) *Discours sur les ordres sacrés*, p. 112.

(2) Le P. Vavasseur dans son pamphlet contre Godeau.

(3) *Ordonnances et Instructions synodales*, p. 26.

(4) *Ibid.*, p. 155.

au dix-septième siècle. Il apporta même une sévérité, une rigueur de principes qui ne laisse pas de surprendre, quand on songe dans quelle légèreté mondaine s'écoula sa jeunesse.

Il en est ainsi de ces âmes qui tout d'un coup se sont laissé saisir par l'idée d'un grand devoir franchement accepté. Elles croient n'avoir rien fait si elles ne vont pas jusqu'au bout.

D'ailleurs dans ses rapports avec Port-Royal qui passait pour une école de morale austère, dans son horreur instinctive des Casuistes qu'il ne cessa de combattre jusqu'à la fin de ses jours, dans ses études qui le ramenaient sans cesse aux premiers siècles de l'Eglise, Godeau avait pris un amour profond pour la discipline des temps apostoliques. Est-il donc étonnant qu'il ait voulu imposer cette discipline à ses prêtres et que, la pratiquant lui-même tout le premier, il en ait fait une obligation stricte à ceux qu'il était de son devoir d'instruire et de former à la science chrétienne (1).

III

Parmi les fonctions du sacerdoce, il en est une que Godeau mettait au rang des plus augustes et qu'il ne cessa de remplir lui-même, avec un saint zèle, jusqu'à sa mort. Nous voulons parler de la prédication. Il s'en faisait une dée redoutable. « Pour bien comprendre, disait-il, la dignité de l'office de prédicateur et de la prédication, il faudroit pouvoir comprendre la dignité de Jésus-Christ lequel est la parole doctrinale en la bouche des ministres évangéliques, comme il est la parole incréée dans l'entendement du Père éternel et la parole incarnée dans le sein

(1) V. *Ordonnances et Instructions synodales*, p. 489.

de la Vierge (1). » Il disait encore : « Il n'y a rien de plus saint en l'église que l'Eucharistie, qui est nommée particulièrement le Saint Sacrement, mais j'ose dire que la parole de Dieu ne l'est guère moins. » Aussi en un temps où n'avaient pas complètement disparu les abus d'une prédication indécente et ridicule, il tâchait lui-même de combattre par ses écrits et par son exemple les défauts trop souvent étalés dans la chaire chrétienne.

Fidèle aux traditions de l'hôtel de Rambouillet et de l'Académie française qui s'étaient efforcés d'introduire l'empire des bienséances dans les mœurs et dans le langage, il ne pouvait souffrir ces bouffonneries scandaleuses, ces grotesques allégories, ces comparaisons burlesques, qui excitaient souvent dans le saint lieu le rire immodéré de la foule amusée plutôt qu'instruite. Il ne parlait pas sans indignation de cette parodie sacrilège. « Si l'Apôtre Saint Paul, disait-il, défend aux fidèles cette gayeté qui fait dire qu'une personne est de bonne compagnie, s'il la met ensuite de la fornication, que diroit-il d'un Prédicateur qui fait gloire d'estre bouffon sur la chaire, qui parle comme un homme insensé et qui non seulement dit des choses qui n'appartiennent pas à sa matière, mais qui dit des choses qui offensent la dignité de la matière qu'il traite. » Et il ajoutait avec tristesse. « Il n'y a rien qui déshonore si fort la parole de Dieu et qui donne tant de sujet aux impies de demeurer dans l'impiété du mépris qu'ils en font, que cette façon bouffonne de la traiter, dont quelques prédicateurs se servent (2). »

Mais il ne détestait pas moins ce purisme excessif, cette vague déclamation, cette éloquence pompeuse et vide, dont une autre école, subissant en cela l'influence de

(1) *Homelies pour les dimanches et les fêtes de l'année*, p. 227.

(2) *Discours sur les Ordres sacrés*, p. 25.

Balzac, donnait parfois l'exemple. « La plupart croient, écrivait-il, que prêcher avec excellence c'est prêcher avec une pompe de paroles plus digne d'une tribune aux harangues d'Athènes ou de l'ancienne Rome que du Temple de Dieu ou de la Chaire de Vérité ; que c'est servir simplement au plaisir de l'oreille, se parer de toutes les richesses de la philosophie et de tous les ornemens de la fable ; que c'est débiter de forts raisonnemens et s'élever si haut qu'il n'y ait que les aigles qui puissent suivre le Prédicateur (1). » Cette éloquence séculière, comme il disait, il la traitait d'abominable et de ridicule dans un évêque qui doit parler en père et en maître à ses enfants, et qui ôte toute la force à ses paroles quand elles sont si ajustées et si fleuries (2).

Il ne tint pas à son ami Balzac que Godeau lui-même ne s'éternisât dans ce défaut, où l'avait fait pencher d'abord la nature académique de son talent. On sait, en effet, que le grand épistolier désapprouvait la résolution qu'avait prise un jour notre évêque de parler et d'écrire simplement. Il l'engageait à ne pas faire comme ce chaste extravagant qui se déchira le visage parce que sa beauté plaisait trop aux yeux qui le regardaient et il lui conseillait de se réconcilier avec les Grâces « ces bonnes et innocentes filles qui luy avoient acquis tant de partisans et tant de lecteurs de ses escrits (3). » Les scrupules religieux du pieux évêque et la lecture des Pères de l'Eglise le conseillèrent mieux que la phraséologie pompeuse de son ami et il s'attacha de plus en plus à l'opinion que la simplicité était la qualité principale du discours chrétien.

(1) *Vie de saint Augustin*, p. 493.

(2) *Vie de saint Charles Borromée*, p. 337.

(3) Balzac. *Œuvres* in-fol I p. 533.

Mais ce n'était pas assez pour lui que la prédication fût simple, sans fard et sans ostentation, si elle ne jaillissait en même temps d'un cœur tout rempli d'une divine charité. « Un évêque, s'il n'a que la lumière de l'esprit et de la science, éblouit ceux qui l'écoutent, il se fait admirer des autres ; mais il ne peut se nommer l'Epoux de l'Eglise et le Père des fidèles, s'il n'a la chaleur de l'amour divin, parce que c'est par elle qu'il engendre des enfans à cette divine Mère (1). » Enfin, ce qu'il demandait surtout au prédicateur, c'étaient la sainteté et l'austérité ; car il estimait avec raison que les hommes sont plus aisément convertis par les exemples que par les arguments (2).

IV

Godeau s'efforça de porter dans la chaire chrétienne les qualités qu'il exigeait d'un bon prédicateur. On peut s'en rendre compte en parcourant les sermons divers prêchés par lui soit dans son diocèse, soit à Paris, soit ailleurs encore. Car il ne négligeait aucune occasion d'annoncer la parole de Dieu (3). Nous sommes loin du bel esprit profane de l'hôtel de Rambouillet et de l'abbé mondain que fut un instant Godeau, avant les ordres sacrés. Les tirades ajustées et fleuries qui n'étaient pas rares dans ses premiers écrits de dévotion ont à peu près disparu pour faire place à une simplicité modeste, à une élégance naturelle et de bon goût.

Nous avons précédemment cité quelque chose de ces pages vraiment remarquables et nous avons pu admirer dans ces extraits une conviction sincère, une foi ardente

(1) *Païcyrique de saint Augustin*, p. 30.

(2) *Ordonnances et Instructions synodales*, p. 189.

(3) Tous ces sermons qui ont paru séparément ont été insérés dans les *Œuvres chrétiennes et morales* de 1658.

et un grand désir d'instruire et d'édifier les âmes. Aussi, un excellent critique, parlant des prédicateurs chrétiens avant Bossuet, n'a pas hésité à faire une place à part à notre évêque, et il s'exprime ainsi à propos des discours que nous venons de mentionner : « L'auteur de ces ouvrages serait un remarquable sermonnaire, s'il savait contenir le cours un peu trop abondant et trop fluide de sa parole et s'il s'animait davantage ; car il a du prédicateur le savoir bien digéré, le raisonnement lumineux, facile et insinuant, l'accent affectueux, l'élégance saine et modeste (1). »

Mais ces discours solennels, prononcés souvent devant d'illustres auditoires, ne nous donnent qu'une idée incomplète de l'éloquence pastorale de notre évêque. C'est ailleurs qu'il faut la chercher ; c'est dans les *Homélies* que son successeur au siège de Vence fit recueillir et publier en 1682, pour les mettre entre les mains des prêtres de son diocèse, qu'il faut étudier cette parole véritablement épiscopale.

C'est avec une grande raison que Godeau avait choisi cette sorte de prédication pour l'instruction de ses diocésains. L'homélie chrétienne, en effet, telle que l'ont pratiquée les Pères de l'Église, est un genre merveilleusement approprié à l'enseignement populaire. Plus simple, plus courte, moins habilement composée que le sermon d'apparat, elle se passe avec avantage de cet appareil dialectique qui rebute si facilement les âmes naïves, plus sensibles aux images qu'aux arguments, moins touchées par la pénétration de l'esprit que par l'affection du cœur. Ce qu'en effet demande la foule qui vient entendre la parole de

(1) Les *Prédicateurs au xvn^e siècle avant Bossuet*, p. 282. Sorel dans sa *Bibliothèque française* (1644), p. 88, parlait déjà de la grande réputation des sermons de Godeau.

Dieu, ce n'est pas une démonstration puissante et méthodique de la doctrine chrétienne, des raisonnements pressants et serrés dont elle est aussi peu capable de suivre la marche lente et progressive que de saisir les conclusions toujours savamment déduites. La foule n'a aucun goût pour cette logique rigoureuse, subtile parfois, qui sait faire avancer avec art une armée de preuves à l'appui d'une vérité de dogme ou de morale. Elle aime qu'on lui tienne un langage plus familier, plus persuasif, où lui apparaisse dans le prédicateur le désir véritable de l'instruire et non pas l'envie de briller. Il faut, en un mot, à la foule chrétienne, un apôtre plutôt qu'un docteur, un père plutôt qu'un maître, un consolateur plutôt qu'un logicien.

Nul plus que notre évêque ne fut pour son peuple cet apôtre, ce père, ce consolateur dont nous venons de parler. Tel il nous apparaît dans ses Homélies qui contiennent en substance le résumé de son enseignement chrétien. Avec une admirable condescendance pour la faiblesse de ses auditeurs, Godeau sait abaisser sa parole au niveau de leurs intelligences primitives et rustiques.

Ainsi, il veut engager les fidèles à se recueillir pendant le temps de l'Avent pour se préparer à la venue du Sauveur. Il le fait avec une douce familiarité qui touche et qui émeut : « Voilà votre Roy débonnaire qui vient. Il faut donc luy faire une entrée magnifique et qui réponde s'il se peut à sa grandeur. Quand les Rois font leur première entrée dans une grande ville, quelles dépenses ne fait-on pas ? Combien d'arcs de triomphe, combien de statues, de trophées ne dresse-t-on pas aux portes, dans les rues et dans les places publiques ? Les habitans se parent de leurs plus beaux habits, ils se mettent en armes, ils chantent des chants d'allégresse, ils font des festins et toute sorte de réjouissances. Il faut faire spirituellemen^t

les mêmes choses dans vos cœurs à l'entrée de Jésus-Christ dans le monde. Il luy faut dresser des arcs de triomphe, c'est-à-dire, le faire régner sur toutes vos affections, sur toutes vos prétentions, sur tous vos desseins. Il faut luy ériger des statues, c'est-à-dire, l'honorer sur toutes choses, célébrer sa gloire, magnifier son nom, chasser tout autre amour de vos cœurs et montrer par vos actions aussi bien que par vos paroles que vous ne voulez aimer que luy... Que l'on n'entende donc point en ce lieu durant tout le temps de l'Advent, ny le son du tambour, ny le son de la flûte, ny ces chansons profanes que vous avez accoutumé d'avoir dans la bouche. Que vos bouches ne s'ouvrent qu'aux louanges du Saint Enfant que vous attendez. Que l'on n'entende retentir dans nos rues que son saint nom et que ces paroles amoureuses : *Veni et noli tardare*. Venez, Enfant Jésus, venez, venez, et ne tardez point, sauvez-nous. »

Quelle admirable simplicité dans ce début d'une homélie pour le jour des saints Innocents. « Aujourd'huy la terre de Bethléem est en tristesse, elle nage dans le sang et dans les larmes par le massacre de ses enfans. On n'entend partout que des cris et des gémissemens. Mais dans le Ciel, il n'y a que joie, que réjouissance, que fête et que triomphe, parce qu'il y monte une grande multitude d'enfans innocens qui forment la cour de l'Agneau, qui le suivent partout où il va et qui chantent un cantique qu'eux seuls peuvent dire. L'Église prend part à ce triomphe. Elle se réjouit du triomphe de ces jeunes Martyrs qui rendent un témoignage si glorieux à son Epoux, qui meurent pour le confesser sans le connoître, mais qui meurent à sa place et pour le sauver, ce qui est l'avantage et la gloire de leur martyre. Les autres Martyrs ont donné leur vie pour la défense des vérités de Jésus-Christ, pour soutenir sa Divinité. Mais les Innocens perdent la vie pour

sauver sa vie : chacun d'eux meurt à sa place, car Hérode ne les fait mourir que pour l'envelopper dans leur massacre.

Honorons donc ces saints enfans, admirons leur bonheur d'avoir été choisis pour rendre ce grand service au saint Enfant. Prenons-y part; remercions-en Dieu pour eux et chantons avec eux un cantique de bénédiction et de louange à celui qui les enlève de terre de si bonne heure comme de saintes prémices. »

Au commencement d'une année, le prédicateur attire l'attention des fidèles sur le bon usage qu'ils doivent faire de leur temps. Il divise la journée, fait la part de la prière, du travail, du repos. On croirait entendre quelque pasteur de ces temps antiques, à qui dans la simplicité de leur foi encore entière, les chrétiens allaient demander des conseils pour leur conduite de tous les jours. « Pour faire un bon usage du temps, il faut régler les heures de votre journée. Il faut qu'il y en ait pour vos affaires, pour l'exercice de vos fonctions; car le principal usage du temps est de faire ce que l'on doit pour sa charge. Il faut que le magistrat fasse la sienne, l'artisan la sienne, que le laboureur travaille, que la mère de famille gouverne sa maison et en prenne soin. Il faut quelque temps pour les offices de charité envers le prochain, pour le visiter en ses maladies, le consoler en ses afflictions et le servir en ses affaires. Il faut quelque temps pour une honnête récréation. Mais le temps principal doit être pour la prière et pour les exercices de la piété. Il ne faut jamais sortir de la maison sans avoir prié Dieu et s'il est possible, il faut tous les jours entendre la sainte messe, pour offrir à Dieu le travail de votre journée, afin qu'il y répande sa bénédiction. Ne croyez pas qu'une demi-heure que vous employerez pour y assister, diminue votre journée : au contraire elle multipliera le fruit de votre travail, elle vous donnera plus

de forces. Mais durant votre travail, usez bien du temps; ne le consommez pas en discours ou inutiles ou mauvais, en détractions, en médisances et en paroles déshonnêtes. Mais faites fidèlement vos ouvrages et de temps en temps élevez vos esprits à Dieu. Chantez des cantiques spirituels pour chanter son saint nom et pour lui rendre des actions de grâces. Ne vous couchez point sans vous mettre à genoux. Pères et mères de famille, assemblez vos enfants et vos serviteurs et tous ensemble faites la prière et votre examen de conscience. Ainsi vous employerez fidèlement le temps et par un si saint usage, vous gagnerez le paradis. »

Ce qui fait le charme et l'intérêt de cette prédication éminemment évangélique, c'est qu'elle pénètre familièrement dans la vie des fidèles, dans leurs habitudes courantes, pour y saisir et dénoncer le défaut du jour, la faiblesse du moment. Dans cette petite ville de Vence, où s'agitaient toutes les misères, toutes les passions, toutes les rivalités des grandes villes, où catholiques et protestants (il y avait un assez grand nombre de dissidents dans la Provence) ne s'accordaient pas toujours, ce pasteur vigilant vante les douceurs et les bienfaits de la paix. « Il n'y a rien de plus désirable que la paix. C'est le bien que tous les hommes souhaitent et qu'ils demandent à Dieu sur tous les autres. C'est la mère des plaisirs et de la société. C'est elle qui unit les hommes ensemble, qui peuple les villes, qui forme les républiques, qui établit les bonnes lois, qui bannit les crimes, qui fait régner les sciences et les arts et triompher les vertus. C'est elle qui fait fleurir le commerce, qui assure les chemins sur mer et sur terre et qui met la sécurité partout. Enfin la paix est la source de tous les biens corporels et les grandes guerres ne se font que pour l'obtenir. »

Une autre fois, commentant la parabole de l'ivraie et du

bon grain que le maître du champ laisse croître ensemble jusqu'à la moisson prochaine, il prêche la tolérance à l'égard de ceux qui n'ont pas les mêmes croyances et la même foi que nous. « Vivez donc charitablement avec les hérétiques qui sont parmi vous, comme avec ceux qui croient en un même Dieu, qui ont même Baptême et mêmes commandemens et la même espérance de la vie éternelle. Compatissez à leur malheur, priez Dieu pour eux et faites dans les occasions tout ce qui dépendra de vous pour les instruire. Ne leur dites jamais des choses fâcheuses ; ne parlez point de leur mauvaise doctrine avec des paroles injurieuses. Ne croyez pas que parce qu'ils sont séparés de l'Eglise, il vous soit permis de les calomnier ou de leur faire quelque injustice. Mais tâchez de les gagner par la douceur et de les amener à l'Eglise par votre bon exemple. »

Quelquefois, occupé à tracer aux fidèles le tableau de leurs obligations et de leurs devoirs, il apostrophe ses auditeurs comme pour les prendre à témoin de la vérité de sa parole et les convaincre en quelque sorte par le cri de leur propre conscience. « Mes frères, vous devez travailler tous à vous sanctifier : c'est l'affaire qui vous est la plus importante, et pour mieux dire, c'est l'unique affaire. Toutes les autres occupations ne sont pas dignes de vous. Car à quoy aboutissent-elles ? A des soins, à des inquiétudes, au mensonge, à la vanité, à la mort éternelle. Avides, qui ne songez qu'à amasser du bien, que faites vous ? A quoy employez-vous votre temps ? A acquérir ce que les larrons et mille autres accidens vous peuvent ôter ; ce qui ne vous donnera, ny le repos de l'esprit, ny la santé du corps ; ce que les méchans et les impies possèdent comme vous. Ambitieux, que cherchez-vous ? A quoy consumeز-vous votre temps et votre esprit ? A parvenir à une charge qui ne vous apportera que des soins et de l'inquiétude. Volup-

tueux, à quoy vous appliquez-vous avec tant de soin ? A trouver des plaisirs pour contenter votre brutalité qui ne sera jamais contente. Ces délices que vous inventez et que vous recherchez avec tant d'empressement, sont des délices de bêtes, qui affoiblissent l'esprit, qui offusquent la raison, qui débilitent le corps et ruinent la santé. »

Puis saisissant les fidèles par une image empruntée à leurs travaux quotidiens, il ajoutait : « Je vais vous parler selon votre foiblesse, comme l'Apôtre parloit autrefois aux Romains. Ayez au moins le même soin de votre âme que vous avez de vos vignes. Y a-t-il quelqu'un de vous qui laisse passer toute l'année sans les aller visiter, qui ne s'informe diligemment comme on les cultive et qui ne leur fasse donner toutes les façons nécessaires dans la saison ? Et pourquoy prenez-vous tant de soin ? C'est dans l'espérance d'en recueillir le fruit au temps de la vendange. Or quel est le fruit que vous devez espérer de la culture de votre âme ? C'est la vie éternelle que le père de famille vous rendra assurément. »

Il est un sujet sur lequel l'orateur se plaît à revenir sans cesse : c'est la charité. On peut vraiment dire de lui ce qu'on a dit des Basile et des Chrysostome, qu'il est l'apôtre de l'aumône. Comme eux, il a compris admirablement ce grand caractère de la loi chrétienne qui ramène l'égalité sociale par la charité (1). Témoin attristé des misères de la France pendant les troubles civils, il a gardé de ce lamentable spectacle une profonde pitié pour la foule de ceux qui souffrent. Aussi, quels accents persuasifs il sait trouver pour faire naître la compassion dans les cœurs ! Quelle abondance inépuisable d'arguments pour recommander aux riches la cause des pauvres !

(1) Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au iv^e siècle*, p. 131.

D'abord il exalte la dignité et la grandeur de la pauvreté dont Jésus-Christ a voulu se revêtir en paraissant dans le monde, et il ajoute aussitôt : « Il faut qu'il se soit passé deux choses dans le Fils de Dieu, pour l'obliger à naître de la sorte. Il faut qu'il ait vu dans la pauvreté quelque prix, quelque dignité, quelque grandeur que les hommes n'y voyoient pas et qu'ils n'y pouvoient pas même voir par la lumière naturelle, puisqu'étant infiniment sage, il a choisi cet état. Il faut qu'il ait ôté aux richesses l'éclat qui leur est si naturel et le pouvoir qu'elles ont sur le cœur de l'homme et que par conséquent il ait anéanti l'état des richesses. »

Si les pauvres sont ainsi l'image de Dieu, quel ne doit pas être notre empressement à les aider, à les secourir ? « Et cependant, disait l'orateur aux fidèles, ne vous voyez-je pas insensibles à leurs misères ? N'êtes-vous pas sourds à toutes leurs plaintes ? Les pauvres sont à vos portes qui vous crient : Ayez pitié de nous. Ils sont dans votre voisinage, et vous sçavez qu'ils manquent de toutes choses. Cependant, cruels que vous êtes, vous ne prenez aucun soin de les soulager. Vous avez des entrailles de fer pour eux que nulle pitié ne touche. Vous ne considérez point que ces misérables sont hommes comme vous, sont d'une même patrie, d'une même ville, d'un même voisinage et souvent d'une même parenté. »

Il emprunte à saint Basile cette belle idée que les prédicateurs ont souvent développée dans la suite, que le riche doit être sur la terre le dispensateur des dons de la Providence, et, pour ainsi dire, l'intendant des pauvres. « Les riches de ce monde sont des trésoriers des pauvres, à qui Dieu donne en garde les richesses pour les leur distribuer en leur nécessité. Ayant tout donné à ceux-là et rien à ceux-ci, il semble qu'il y auroit de l'injustice en ce partage si inégal entre ceux qui ont la même nature. Mais la sagesse

divine y remédie par l'obligation dont elle charge les riches d'assister les pauvres en leurs nécessités. »

Godeau ne cesse de proclamer pour les riches la nécessité de secourir les pauvres. Il ne veut même pas qu'ils attendent que les pauvres leur tendent la main. Ils doivent aller au-devant de toutes les misères et les soulager le plus tôt possible. C'est du reste un moyen de purifier les richesses en ce qu'elles ont souvent d'inique en leur source, « Voulez-vous ôter la malignité aux richesses et leur faire changer de nature, faites-vous des amis en les distribuant aux pauvres. L'aumône est comme un feu dans lequel elles se purifient et se raffinent. Elles sont attachées à la terre, comme terrestres; mais par l'aumône, elles prennent des ailes, s'élèvent dans le Ciel et vous avec elle. »

Car, aux yeux de l'orateur chrétien, l'aumône n'est pas seulement le premier des devoirs, c'est aussi le rachat de toutes les fautes. A ce dernier point de vue, les pauvres doivent être regardés comme les gardiens des portes du Ciel. Il est donc de l'intérêt des riches de chercher à les gagner par des aumônes. « Vous les devez secourir, non seulement par cette raison d'obligation et par l'ordre de la Providence; mais vous devez principalement satisfaire à ce devoir par l'utilité que vous en recevez, qui est qu'ils vous ouvriront le Ciel dont ils sont les Portiers. Vous avez soin de vous faire des amis en ce monde qui soient puissans, afin que dans l'occasion vous vous serviez utilement de leur faveur et vous vous les préparez longtemps avant que d'en avoir besoin. Souvent vous vous trompez et vous ne recevez nulle assistance de ces amis que vous avez tâché de gagner avec tant de soin. Mais les pauvres sont des amis très puissans et très fidèles qui ne vous manqueront jamais. »

Plusieurs de ces homélies sont de petits traités de mo-

rale sur l'envie, l'hypocrisie, l'ingratitude, etc., et l'orateur trace, chemin faisant, de courts portraits assez fidèles et que l'on dirait souvent saisis sur le vif. Voici la peinture qu'il fait de l'hypocrite. « L'hypocrite n'est rien de ce qu'il paroît et est plus méchant qu'on ne le reconnoît, quand son hypocrisie se découvre. Il paroît dévot et il n'a point de piété. Il se moque dans le cœur de ce qu'il professe de bouche, et tandis qu'il fléchit les genoux aux pieds des Autels, il se moque des Autels et prend leur érection et leur culte pour une invention humaine. Il feint de souffrir patiemment les injures et c'est ou parce qu'il ne se peut venger ou parce qu'il se veut venger plus cruellement. Il n'y a rien de si doux que ses paroles et de si amer que son cœur. Il n'y a rien de si humble que ses actions et rien de si superbe que son esprit. Il se jette volontiers aux pieds de tout le monde et dans sa pensée, il s'élève au-dessus de tout le monde. »

Godeau n'excelle pas moins à prêcher l'amour du prochain, l'utilité de la prière, la nécessité de la pénitence. Il montre souvent une grande sévérité de principes mais, au ton affectueux qu'il emploie, on sent qu'il a une profonde tendresse pour ses auditeurs. Il aime à commenter les maximes de l'Évangile ou les paroles des Apôtres et il le fait toujours avec beaucoup d'à-propos. Il paraphrase ainsi familièrement le mot de saint Paul : *Alter alterius onera portate*. « Les forts aideront les foibles. Ceux qui ont une bonne vue conduiront ceux qui ne voyent pas clair. Ceux qui ont de bonnes jambes aideront à marcher, ceux qui les ont mauvaises. Ceux qui ont le cœur bon, fortifieront ceux qui l'ont foible. Ceux qui ont des provisions assisteront ceux qui n'ont rien. Ceux qui sont gais réjouiront ceux qui sont tristes. Ceux qui sont dans le bon chemin redresseront ceux qui s'égarent. Enfin tous en-

semble, s'entr'aideront, s'encourageront, s'exhorteront à faire diligence afin d'arriver au lieu où ils tendent tous et où il seront tous bienheureux dans l'éternité. Il n'y aura point de disputes le long du chemin, point d'envies, point de querelles, point de jalousies. Mais tous songeront qu'ils ont les mêmes précipices à éviter, les mêmes ennemis à combattre et qu'ils doivent se servir des mêmes armes qui sont les armes de la charité, que c'est avec la même épée qu'il faut attaquer, avec le même bouclier qu'il faut se défendre, que chacun à part est très foible et très aisé à vaincre, mais que tous combattant ensemble sont invincibles; que Dieu a promis à tous la même couronne, qui est la vie éternelle, où la charité sera parfaite par la jouissance de celui qui s'appelle Charité. »

La charité au sens large du mot, c'est-à-dire l'amour de Dieu, cet amour qui comprend tout amour, voilà, en effet à quoi aboutit cette prédication. C'est aux yeux de l'orateur le précepte unique d'où découle pour le chrétien la valeur de toutes ses actions; car rien n'est bon que ce que l'on fait par amour. « Voulez-vous sçavoir ce qui met la distinction entre nos œuvres, ce qui fait que les unes sont plus excellentes que les autres, c'est l'amour de Dieu. Une petite action faite avec un plus grand amour, est plus excellente qu'une action plus relevée en soy, faite avec un moindre amour. Aimez donc et faites vos actions en amour, non seulement les actions chrétiennes, mais les actions naturelles même. Priez Dieu par amour: allez à la sainte messe par amour; confessez-vous par amour; communiez par amour; souffrez les maux qui vous arrivent par amour; pardonnez par amour; donnez l'aumône par amour; veillez par amour; dormez par amour; parlez par amour; taisez-vous par amour. Aimez et faites tout ce qu'il vous plaira. *Dilige et quod vis fac*, dit le grand

Saint Augustin. Car si vous aimez, vous ne ferez rien qui puisse déplaire au Bien-Aimé. »

Et sur ce précepte de l'amour divin, Godeau trouve à parler avec des accents d'une exquise douceur et d'une onction véritable. « Mes frères, Dieu vous impose une loi bien agréable quand il vous commande de l'aimer. Qui n'aimeroit le Souverain bien, l'Etre des êtres, l'Etre immense, infini, tout bon, tout sage, tout puissant, de qui nous recevons à tout moment tant de grâces et tant de faveurs ? Reconnaissons qu'il nous fait une grande grâce de l'aimer. Car quelle proportion y a-t-il entre lui et nous, entre l'être et le néant entre, Dieu qui est tout saint et nous qui ne sommes que péché ? L'amitié selon les philosophes demande l'égalité. C'est pourquoy humainement parlant, il ne peut y avoir d'amitié entre un prince et son sujt, à cause de l'inégalité de leurs conditions. Mais Dieu ne nous tient pas cette rigueur^s. Il quitte sa majesté ; il descend du thrône de sa gloire pour nous aimer et pour nous donner des preuves admirables de son amour. Aimons donc un si bon roy qui veut être notre père. Consacrons lui tout ce que nous sommes ; ne vivons que pour lui ; ne parlons que pour lui et que de lui, n'agissons que par lui et oublions-nous nous-mêmes, nous assurant que cet oubli nous sera très avantageux, puisqu'il nous fera entrer dans la vie éternelle, où nous serons toujours occupés à chanter ses louanges. »

Le plus pur parfum du christianisme s'exhale de ces pages qui nous révèlent si pleinement l'âme apostolique de notre évêque. On y trouve un cours complet de morale familière où toutes les vérités chrétiennes sont exposées avec une simplicité de parole et de raisonnement qui n'ôte rien à la dignité de la doctrine. On sent que Godeau

s'est inspiré de l'exemple des Ambroise, des Basile, des Chrysostome, dont parfois il reproduit les théories, notamment sur l'aumône et sur la charité.

Ce n'est pas non plus de ces discours qu'on pourrait dire ce que La Bruyère disait des sermons profanes de son temps, que l'Evangile même n'y est pas cité (1). Les homélies de l'évêque de Vence sont toutes pleines de l'Ecriture, des Apôtres, des saints Pères dont il semble qu'il ait voulu extraire la substance pour en faire un aliment solide à l'usage de son peuple. Les défauts ordinaires de l'orateur, l'abondance un peu diffuse, la froideur académique des développements, sont ici tempérés par la sincérité de l'accent et l'élégance chrétienne du langage. C'est plus qu'il n'en faut pour venger Godeau des reproches de ceux qui, ne sachant presque rien de cette vie austère et laborieuse, n'ont voulu voir en lui qu'un prélat beau phraseur, un évêque littéraire et mondain (2).

(1) La Bruyère *Œuvres*, II, p. 224.

(2) C'est Sainte-Benoît qui juge ainsi l'évêque de Vence. Voir *Port-Royal* II p. 63 et IV p. 354.

CHAPITRE XII

LETTRES DE GODEAU. — SES AMITIÉS

I. — Les *Lettres* sont un des meilleurs ouvrages de Godeau. — Idées de Godeau sur l'amitié. — Il la voulait fondée sur la vertu chrétienne.

Ses lettres spirituelles. — Maturité d'esprit, sûreté de jugement, profonde connaissance du cœur humain. — Godeau, saint François de Sales et Fénelon.

II. — Lettres de consolation. — Comment Godeau savait pleurer ses amis.

Lettres de compliments. — Il rapporte toute gloire et toute élévation à Dieu.

Il aime à parler de littérature avec ses amis. Mais il demande qu'on envisage les lettres comme un moyen de contribuer à la gloire de Dieu et à l'édification des fidèles.

III. — Godeau, Conrart, Chapelain et Balzac. Amitié de Godeau pour Conrart. Il le consulte dans toutes ses affaires. Il lui donne ses ouvrages à revoir et à corriger. Il s'inquiète de sa santé et fait tous ses efforts pour le convertir. — La tolérance au dix-septième siècle.

Godeau et Chapelain. — Estime de Chapelain pour le talent de Godeau. — Chapelain intermédiaire entre Godeau et ses nombreux amis. — Constance de l'amitié de Chapelain.

Godeau et Balzac. — Admiration hyperbolique de Balzac pour le talent poétique et oratoire de Godeau. — Échange de petits cadeaux. — Correspondance philosophique et morale entre Chapelain et Godeau.

Beau spectacle offert par ces amis des lettres.

I

Un illustre critique a dit des *Lettres* publiées en 1713 qu'elles étaient la meilleure partie des œuvres de Godeau (1). Ce jugement n'est pas trop exagéré si l'on songe que nulle part ailleurs, notre évêque ne nous apparaît sous un jour aussi aimable et aussi instructif à la fois. Ces lettres, il est vrai, ne nous représentent qu'une faible partie de celles qu'écrivit le prélat (2). Elles n'ont été réunies que dans un but d'édification et de piété (3) et les principaux correspondants de l'auteur n'y occupent pas toujours la place qui leur revient (4). Mais tel quel pourtant, le recueil suffit à nous faire comprendre combien l'évêque de Grasse et de Vence fut sensible aux attrait de l'amitié.

L'amitié tint, en effet, une grande place dans la vie de Godeau. Nul ne s'abreuva avec autant de plaisir à cette coupe délicieuse qui contient quelques-unes des meilleures joies de l'homme ici-bas. Nul ne goûta davantage l'exquise douceur de ce noble sentiment, privilège heureux des âmes délicates et tendres. Nul n'en savoura le charme avec plus de bonheur. Godeau trouvait dans l'amitié une

(1) Cousin, *Histoire de la société polie* II p. 93.

(2) Moreri dit qu'il existait un second volume de lettres manuscrites de Godeau entre les mains du P. Bougerel de l'Oratoire.

(3) Voir préface de l'éditeur.

(4) On ne trouve pas une seule lettre adressée à Conrart, une seule à Chapelain et deux seulement à Mme de Rambouillet.

sorte de contrepoids à l'égoïsme souvent brutal de notre nature et un remède presque toujours efficace contre l'inévitable âpreté des choses. Aux heures tristes de la vie, alors que le ciel paraissait se voiler autour de lui et que la mélancolie menaçait d'envahir son âme naturellement joyeuse, c'est à l'amitié qu'il avait recours, c'est dans l'amitié qu'il s'enfermait comme dans un sûr asile. Jusqu'au bout, il conserva cette confiance sereine dans le pouvoir de l'amitié, qui, après avoir fait les délices de sa jeunesse, resta la consolation de ses dernières années.

Ce n'est pas que Godeau méconnût ce qu'il y a d'imparfait dans l'amitié des hommes. « Comme le monde n'a pas de véritable sagesse, écrivait-il, aussi n'a-t-il pas de parfaite amitié (1). » Ce n'est pas non plus qu'il se fit illusion sur la solidité d'un lien que brisent trop souvent l'intérêt et l'amour-propre. « Il n'appartient qu'à la grâce de Jésus-Christ, écrivait-il encore, d'élever l'homme à quelque stabilité et d'arrêter ce cours funeste qui le porte au néant avec tant de violence (2). » Mais Godeau avait l'âme si sensible, si aimante, qu'il trouvait des trésors d'indulgence pour les défauts des autres et une profonde sympathie pour leurs qualités réelles ou apparentes. Aussi, quand une fois il avait donné le titre d'ami, on pouvait être sûr que le cœur s'était donné également et que le don était irrévocable.

Tel, en effet, il se montre dans ces *Lettres* où son amitié sait revêtir toutes les formes pour le plus grand bien de ceux à qui il s'adresse. Tour à tour directeur habile, sage consolateur, conseiller prudent, confident sûr, il dépense, sans compter, les richesses de son âme dans ces pages qu'il écrivit à toutes les époques de sa vie.

(1) *Lettres* p. 72

(2) *Ibid.* p. 73.

Les lettres spirituelles, au nombre d'une vingtaine, sont de beaucoup la partie la plus intéressante du recueil. Elles sont adressées à de grandes dames du monde ou à de simples religieuses.

Quand Godeau, nommé évêque de Grasse, quitta Paris pour la Provence, les amies illustres qu'il s'était faites à l'hôtel de Rambouillet, ne le virent pas partir sans quelque regret pour cette région lointaine. La princesse de Condé, Mlle de Bourbon, Mlles de Mézières, Mlle Paulet, Mme de Montausier et d'autres, aimaient à se rappeler au souvenir du prélat qui, en retour, leur adressait de longues lettres, toutes pleines de sages avis. On en pourrait extraire un traité complet sur les dangers auxquels sont exposés les grands dans le monde.

Toute condition a ses dangers. Mais celle des grands est particulièrement dangereuse. Il est vrai que Dieu ne hait pas les grands ; mais il ne les aime pas fort tendrement et ses caresses sont pour les pauvres. La raison de cette préférence, c'est que tout ce qui a de la pompe et de la splendeur a de la malignité et quelque chose de contraire à la sainteté. Aussi est-il difficile aux grands d'entrer dans le ciel qui est moins éloigné de la cellule d'une pauvre Carmélite que du salon d'un magnifique palais.

Sans doute, un peu d'attention suffirait aux grands pour les amener au mépris de tout ce qu'ils ont coutume d'adorer dans le siècle et les rapprocher ainsi de leur patrie céleste. Mais ils s'aveuglent eux-mêmes et au milieu des embarras où ils s'engagent, ils ne trouvent pas le temps de s'occuper de la principale affaire en ce monde, qui est le salut. « On remet à un autre jour une pratique de vertu, après on passe un jour sans y songer, ensuite on la néglige et enfin on la méprise. » Et les grands si jaloux de conserver le rang où les élève leur naissance, profanent ainsi sans la moindre honte la sublime dignité d'enfants de Dieu. Pour-

quoi ne montrent-ils pas toujours ce grand cœur que Dieu leur a donné ? C'est que le cœur des grands, comme tout cœur humain, est plein de faiblesse et de misère. « Il n'y a rien de grand que Dieu et à proportion qu'on est attaché à lui, on a de la grandeur : celle qui a un autre fondement ne dure tout au plus que la vie. »

Non moins que la grandeur, la beauté a ses périls. Elle expose celles qui la possèdent à des flatteries perfides qui les enivrent et finissent souvent par les perdre sans retour. Et quelles tentations la beauté n'entraîne pas après elle ? Tantôt, elle veut forcer l'admiration des hommes et c'est une vanité indigne d'une âme chrétienne. Tantôt, elle veut dérober les cœurs au souverain Maître et c'est un vol, une impiété, un sacrilège. C'est folie d'ailleurs de se glorifier d'un don si fragile que le moindre souffle altère, que le plus vulgaire accident détruit. « C'est une fleur sujette à se flétrir avant que d'être épanouie et qui ne mérite pas qu'on la mette au rang des choses qu'il faut aimer. » Dieu seul est la véritable beauté qui ne craint point le changement, comme il est la véritable grandeur qui ne redoute point la déchéance.

Il y a quelque chose de plus redoutable que la grandeur et la beauté tout ensemble, c'est cet orgueil secret qui se glisse dans toutes nos actions pour les corrompre, qui nous fait prendre tant de soins pour étaler nos qualités et nous fournit tant d'excuses pour couvrir nos fautes. Il faut avoir le souci de sa réputation, car la réputation est un bien nécessaire dans la société. Mais il ne faut pas se glorifier de sa conduite. « Il faut faire de bonnes actions, sans doute, mais il ne faut pas les faire afin qu'on les voie, encore moins afin qu'on les loue. » Qu'importe, au reste, le jugement du monde ? Le monde a crié : Béni soit le fils de Dieu. Il a crié aussi : Crucifiez-le. Un chrétien après cela

peut-il faire quelque estime des acclamations du siècle selon l'esprit duquel il ne doit pas vivre.

Et que dire de cet amour-propre perfide d'autant plus dangereux qu'il se dissimule davantage ? de cette vanité puérile qui recherche en tout sa propre satisfaction et se froisse des moindres critiques ? « Il semble que d'ordinaire on est trop délicat et trop pointilleux en de certaines rencontres où on ne peut supporter quelques petits mépris pour avoir quelque conformité avec Jésus-Christ qui semble être insatiable d'opprobres, sans que notre honneur coure beaucoup de dangers. »

Il faut combattre, il faut détruire tous ces défauts. Et pour cela, il ne faut pas croire que Dieu demande de nous des actions héroïques. « Si nous sommes fidèles, nous trouverons assez de petites occasions de témoigner à Jésus-Christ que nous voulons avoir quelque part à ses humiliations. » Il faut agir aussi et ne pas nous contenter d'une vertu négative. « On n'est pas innocent quand on se contente de ne pas mal faire. Il faut faire le bien et la grâce chrétienne nous oblige d'opérer. C'est une eau qui se corrompt si elle ne coule sans cesse, si toujours elle ne remonte vers sa source qui est Dieu. »

Or, le grand moyen de se rapprocher de Dieu est le renoncement et la pénitence. C'est une maxime certaine que nul n'entrera dans le Ciel s'il n'a fait pénitence. Nous n'avons guère le courage de faire pénitence de nous-mêmes et nous ne manquons jamais d'excuses pour nous en dispenser. Profitons donc des maux qui nous arrivent et offrons-les à Dieu pour le rachat de nos fautes. La pénitence du corps est bonne sans doute, mais la pénitence du cœur vaut mieux encore, à condition que l'orgueil n'y ait aucune part. « Dieu ne rejette jamais les larmes d'un cœur qui s'humilie, mais les larmes d'un cœur superbe lui sont en abomination. »

Le grand obstacle à la pénitence, c'est la créature. Les biens ne sont pour nous qu'une occasion de trouble et d'inquiétude. Ils nous éloignent de Dieu. « Il faut pour aller à Dieu se décharger du poids des richesses et des emplois du monde. » Nos amis eux-mêmes ne sont souvent qu'un empêchement à notre salut. Il faut savoir se passer de ses amis. « Jésus-Christ est notre unique et parfait ami et celui à qui il ne suffit pas, rien ne peut lui suffire. » Ce n'est pas tout encore. Il faut que nous renoncions à nous-mêmes qui ne sommes que corruption et que néant car « on avance dans le chemin de la vertu à mesure qu'on est vide de soi-même. »

Et quand l'âme est ainsi débarrassée de toute attache terrestre, quand elle s'est épurée par l'humilité et la pénitence, alors le flot de la grâce pénètre en elle et l'envahit tout entière. Alors tout devient facile, car la grâce est capable de soulever les plus pesants fardeaux. Le trouble causé par les passions s'apaise et le cœur est inondé de lumière et de paix. Les fausses joies que donnent le monde se dissipent pour faire place aux joies véritables que procure le témoignage d'une bonne conscience. La mort même, « la plus terrible des choses terribles », n'a plus rien qui épouvante. Elle devient non seulement supportable, mais encore agréable à voir et à souffrir.

Telles sont les pieuses et solides leçons que donnait notre évêque aux grandes dames qui avaient recours à ses lumières. Mais il avait des conseils non moins admirables pour les âmes plus humbles ou plus faibles qui s'adressaient à lui. Il prenait alors un ton paternel et familial où se faisait voir toute la tendresse de son âme vraiment sacerdotale. « Vous avez raison, écrivait-il à la supérieure des religieuses de la Visitation d'Antibes qui le consultait sur ses devoirs, vous avez raison de m'écrire avec confiance et comme une fille à son père. Car bien que je n'aye pas

beaucoup de lumière dans l'esprit, j'ay sans doute beaucoup d'affection dans le cœur et un grand désir de vous aider à la sanctification de votre âme et de ces autres bonnes filles que Dieu vous a données à conduire (1). » Et il l'engageait à se défier de ses propres lumières, à se confier en Dieu qui seul pouvait la soutenir dans la charge qu'elle avait de conduire les âmes, dans cette œuvre plus importante, disait-il, que la conduite du firmament et des cieux tout ensemble.

Une autre religieuse versait dans son âme compatissante ses ennuis et ses chagrins. Elle vivait dans un monastère où les mœurs étaient assez irrégulières et elle se lamentait d'un état qui ne semblait pas près de finir. Godeau relève son courage. Il l'exhorte à travailler à l'amélioration de ses sœurs, mais sans impatience, sans amertume, attendant l'heure que Dieu a marquée pour leur conversion, et de son cœur il laisse échapper ce cri de charité sacerdotale : « Hélas ! si nous sçavions ce que c'est de sauver une âme, il n'y auroit rien qui nous pût faire perdre courage (2). »

Mais où Godeau paraît avec tous ses avantages de prudent directeur et de sage conseiller, c'est dans la lettre remarquable qu'il adressait à l'abbesse d'Yères (3), cette sœur cadette de Julie d'Angennes, qui fut une source de chagrins pour sa famille et de difficultés pour ses supérieurs (4).

1) *Lettres*, p. 79.

(2) *Lettres*, p. 94.

(3) Petite ville située sur les bords de la rivière du même nom, où se trouvait une abbaye de Bénédictines fondée en 1122 par une sœur de Louis le Gros.

(4) Claire Diane d'Angennes de Rambouillet. « Dès qu'elle fut installée, dit Tallemant, elle déclara qu'elle ne voulait point pour directeur celui que sa famille lui avait destiné : elle en prit un autre. Elle traita mal

Elle allait prendre possession de son abbaye et Godeau lui écrivait. « C'est un grand voiage encore qu'il n'y ait que cinq lieues à faire, et vous devez vous fournir de beaucoup de choses. » Et le prélat essayait de lui faire comprendre la difficulté de sa tâche et la grandeur de sa mission. La conduite des âmes est une œuvre si difficile que les plus belles qualités humaines deviennent inutiles sans l'onction intérieure de l'esprit de Dieu. « C'est elle qui parlera au cœur, tandis que vous parlerez aux oreilles, qui l'éclairera, qui l'échauffera, qui le troublera et qui enfin le contraindra à se rendre. » Il faut user de patience et ne pas perdre courage dès le début, ce qui est souvent un effet de l'amour-propre qui tient à réussir au plus vite pour un vain motif de glorification personnelle.

Une abbesse doit être extrêmement sévère pour ce qui regarde l'honneur de Dieu et pleine d'indulgence pour ce qui ne regarde qu'elle-même. Qu'elle n'ait ni table, ni chambre, ni promenoir à part, ni filles qu'on nomme les filles de Madame, « équipage ridicule pour ne pas dire abominable, car l'Abbesse, en François, ne veut rien dire qu'une bonne mère et qu'une soigneuse servante qui se prive de repos afin que les autres qui sont sous sa garde en prennent, qui les aimant toutes en Jésus-Christ les aime toutes également. »

Viennent ensuite de sages avis sur le choix du confesseur, du directeur, des prédicateurs. Le confesseur doit être âgé, expérimenté, éloigné de toute prétention de gouverner les religieuses, car « il faut que vous soyez Abbesse et non que le confesseur soit abbé. » Il arrive trop souvent que le choix du directeur est affaire de caprice et de

deux de ses sœurs qu'on mit avec elle, ne fit rien de ce qu'il fallait pour mettre son abbaye en réputation; en un mot, elle n'a reçu en 24 ans que quatre religieuses.

mode : il faut y veiller. C'est une preuve de légèreté d'en vouloir tous les jours un nouveau ; et ne prétendre se confier qu'à celui qu'on a choisi, c'est quelquefois une marque d'affection déréglée. Il n'est pas à propos que chaque religieuse ait un directeur particulier. « Cela met souvent des jalousies et des partis dans les maisons, qui y causent de terribles désordres. »

Quant au choix des prédicateurs, il y faut apporter une grande circonspection. Quand les prédications sont faites sans but immédiat, sans application particulière aux besoins actuels des religieuses, il n'y a rien de plus dangereux, car elles entretiennent la distraction et la curiosité. « Choisissez quelque prêtre ou quelque religieux expérimenté, donnez-lui connoissance de l'état de votre maison sur ce qu'il est important qu'il sçache, afin qu'en général dans les rencontres, il donne des avis propres à chacune et cela si adroitement qu'il ne paroisse point que vous y aïez quelque part. »

Il est d'une bonne religieuse de se mortifier souvent. Mais la mortification de l'esprit vaut mieux que celle du corps. « Si vous faites comprendre qu'une bonne religieuse ne doit pas avoir de volonté propre, qu'elle est une morte vivante, qu'un cloître est son tombeau, que tous ses plaisirs sont à la Croix, assurez-vous que tout le reste suivra. »

Godeau prévient ensuite la nouvelle abbesse contre les dangers de la grille et du parloir, canal ordinaire par où se glissent les idées mondaines. Ce n'est pas de la sévérité, c'est un devoir de faire respecter le silence et la solitude du cloître et l'on peut dire que de là dépend ordinairement la paix du Monastère.

Enfin le prélat termine cette longue lettre en engageant l'abbesse à montrer une charité sans bornes, et cette charité, c'est dans le cœur de Jésus, qu'elle doit la puiser.

« Faites de Jésus-Christ votre trésor, votre refuge et votre directeur principal (1). »

Si l'on songe que Godeau n'avait pas trente-cinq ans lorsqu'il écrivait ces lignes et la plupart de celles que nous venons de citer, qu'il n'y en avait que deux ou trois tout au plus qu'il s'appliquait à la direction des âmes, on demeure surpris de la maturité d'esprit et de la sûreté de jugement qu'il sut acquérir en un temps si court. Mais on s'étonne bien davantage encore, quand on compare les lettres sérieuses dont nous venons de parler aux lettres frivoles adressées par le Mage de Sidon à la Reine de Tendre. On ne saurait trop le redire. Il y avait dans Godeau deux personnages bien distincts : d'un côté, l'évêque austère, tout entier à son devoir et s'acquittant en conscience des moindres fonctions de sa charge, et de l'autre, le prélat mondain, cultivant avec plaisir des amitiés toutes profanes et s'amusant parfois à écrire les choses les plus futiles et les plus vaines.

Ces contradictions ou plutôt ces oppositions dans une même nature ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le supposer tout d'abord. Elles s'expliquent en partie par ce fait que les hommes ne se laissent pas guider uniquement par leurs idées et leurs croyances. Malgré tout, ils restent soumis à l'influence de leur tempérament, de leurs passions, de leurs goûts, de leurs penchants, de la mode du jour, de l'impression du moment, et de ces mobiles divers résultent des actes aussi variés parfois qu'ils semblent contradictoires. Il en fut ainsi dans tous les temps. Au moyen-âge, on était profondément religieux; jamais pourtant on ne railla plus vivement les personnes et les choses de la religion (1). A l'époque de la Renaissance, la raison

(1) *Lettres p.* liv.

(1) Toute la littérature du temps est pleine de traits contre les moines

resta chrétienne, mais l'imagination s'enivra de tous les rêves du paganisme (1). Au dix-septième siècle même, quelle opposition souvent entre les croyances et la conduite (2)! Du moins la frivolité de Godeau ne fut jamais qu'une habitude de l'imagination. Elle s'exerça toujours en dehors de la sphère ordinaire de son activité principale et voilà pourquoi l'intégrité de la vie du prélat n'en fut aucunement diminuée.

Pour en revenir aux lettres de direction de l'évêque de Vence, on peut dire qu'elles assurent à leur auteur une assez belle place parmi les maîtres de la vie spirituelle. Par sa manière aimable et douce, Godeau rappelle un peu saint François de Sales et Fénelon. Il n'a pas sans doute le lyrisme onctueux de l'évêque de Genève, cette naïveté charmante qui folâtre et se joue le long de la route, ce flot d'images empruntées aux choses de la nature, à l'herbe qui fleurit, à l'oiseau qui chante, au printemps qui verdit. Il n'a pas non plus la grâce souriante et légère de l'archevêque de Cambrai, cette causerie rapide qui anime le discours, ces comparaisons fines et délicates qui éclairent et achèvent la pensée. Mais il a comme eux une connaissance approfondie du cœur humain, l'enseignement sûr, le conseil pratique et par dessus tout un grand amour des âmes. Il évite d'ailleurs les abus de langage et de goût où tombe souvent le premier et il ne va pas jusqu'au raffinement de pensée où glisse parfois le second (3). Il est donc permis de croire, avec un bon critique, que la correspondance

les prêtres, les évêques, le Pape même. V. Lenient *La Satire au moyen-âge*.

(1) On sait que le cardinal Bembo engageait Léon X à sacrifier aux dieux immortels et que le pontife se couronnait de laurier pour chanter en vers la découverte de la statue de Lucrèce.

(2) V. les *Mémoires* du temps.

(3) Voir Lainte-Beuve, *Causeries du lundi* X p. 62.

spirituelle de Godeau ne serait pas déplacée dans un recueil où se trouveraient ensemble des lettres de Singlin, de Fénelon et de Bossuet (1).

II

On peut mettre à côté des lettres spirituelles les lettres si belles que Godeau écrivait à ses amis pour les consoler dans la douleur. On y sent une sorte de gravité émue qui élève l'âme et une sensibilité délicate qui touche le cœur.

Le prélat ne désapprouvait pas toute tristesse. « Car, disait-il, il y a une tristesse salutare et il y en a une qui donne la mort. Il y en a une qui est permise aux serviteurs de Jésus-Christ et une qui leur est défendue. » Les larmes non plus ne lui paraissaient pas condamnables. « Oui, Madame, écrivait-il à la comtesse d'Alais qui venait de perdre son fils, je vous permets de pleurer, de soupirer, de vous plaindre. Laissez agir la nature (2). » Il avait une trop grande expérience de cette nature pour exiger d'elle qu'elle se renfermât dans une sorte de stoïque impassibilité aussi impossible à atteindre qu'à concevoir même.

Bien plus, il pleurait lui-même avec ses amis et il ne croyait pas qu'il fût indigne d'un chrétien, d'un prêtre même, de témoigner ainsi la part qu'on prend au chagrin de ceux qu'on aime. « Si j'avois eu assez de force, écrivait-il à Mme de Rambouillet, après la mort de Mme de Grignan, sa fille, j'aurois pris la poste pour aller mêler mes larmes avec les vôtres et non pour vous consoler (3). »

(1) M. Faguet dans son cours de la Sorbonne. Année 1896.

(2) *Lettres*, p. 462.

(3) *Ibid.* p. 406.

Mais il ne voulait pas que la douleur fût éternelle et que la source des larmes ne tarît jamais. « L'âme de nos amis n'étant pas enfermée dans le tombeau, il n'est pas juste que notre pensée n'en veuille jamais sortir (1). » En même temps, il tournait doucement l'âme affligée vers les choses d'en haut et au delà des douleurs d'ici-bas lui faisait voir le ciel entr'ouvert. « Les chrétiens, écrivait-il à la princesse de Conti, ne doivent pas pleurer leurs morts comme les Gentils qui sont sans espérance de les revoir dans un pays plus heureux que le siècle présent (2). »

C'est le ton ordinaire de ces lettres de consolation. La vérité est que le prêtre veillait toujours dans l'ami et qu'il ne négligeait aucune occasion de tirer des choses une leçon pieusement chrétienne.

Et quel profond abattement, quand il perdait lui-même quelqu'un de ceux qu'il chérissait. Nous avons dit quel empressement il mit à courir à Turin en apprenant la maladie du cardinal de La Valette ; nous avons vu quel flot de larmes sincères il versa sur le trépas du cardinal de Richelieu ; nous avons entendu quelle plainte touchante s'exhala de son âme harmonieuse à la mort d'Angélique Paulet. Il ressentait pour lui-même ce qu'il écrivait à l'abbé de Sérisy, que le lien de l'affection est bien fort et que les choses qu'elle attache ne se séparent pas avec moins de violence que celles qu'unit la nature (3).

Quand il voyait s'en aller ainsi quelqu'une de ces âmes si fortement attachées à la sienne, il lui semblait vraiment que la vie perdait pour lui de son charme et de ses attraits et qu'à mesure que disparaissaient ses amis, disparaissaient aussi les raisons qu'il pouvait avoir de tenir à

(1) *Lettres*, p. 32.

(2) *Ibid.*, p. 368.

(3) *Ibid.*, p. 31.

l'existence. « Voilà comme toute la pure vertu se retire du monde, écrivait-il à l'évêque d'Autun, après la mort de la comtesse de Maure, sa sœur, voilà comme Paris est abandonné des personnes qui le peuvent rendre aimable. Il ne me reste plus que deux ou trois amies de ce poids : encore sont-elles sur leur couchant. Cela me dégoûte de plus en plus de la vie présente et m'attache davantage à mon désert (1). »

Si Godeau savait consoler et pleurer ses amis, il ne demeurerait pas insensible à ce qui leur apportait de l'honneur et de la joie. Il y prenait part en chrétien toutefois, en prêtre qui marque la façon dont il faut jouir de la bonne comme de la mauvaise fortune. Il faisait ainsi son compliment au cardinal de Vendôme, après sa promotion : « Si la pourpre dont vous venez d'être revêtu, n'étoit simplement qu'une couleur éclatante, je ne croirois pas avoir sujet de m'en beaucoup rejouir, ni qu'elle ajoutât grand'chose à votre manteau ducal. Mais c'est une pourpre teinte dans sang de Jésus-Christ (1). » Et il l'engageait à défendre cette pourpre, à la défendre jusqu'à la mort, s'il était besoin, dans l'intérêt de Dieu et de son Eglise.

Quand Mathieu Molé fut nommé premier président, Godeau qui était de ses amis ne put s'empêcher de l'en féliciter. Mais il ne s'arrêta pas à considérer le degré de gloire où allait l'élever une si haute situation. Il ne vit qu'une chose, c'est que désormais l'innocence aurait un appui et le crime un vengeur. « L'Eglise, ajoutait-il, aura en vous un protecteur de sa liberté et de ses droits et, conservant l'autorité du prince, vous saurez bien conserver celle de Jésus-Christ par qui les princes

(1) *Lettres*, p. 5.

(2) *Ibid.* p. 391.

règnent et dont ils sont enfans aussi bien que sujets (1). »

C'est de la même manière qu'il félicite M. de Guiche qui venait d'être nommé maréchal de France. Après lui avoir fait entendre qu'il estime peu qu'on arrive aux premières charges de la Couronne, si on ne le doit au mérite, il l'avertit que le bâton qu'il a reçu n'est pas fait de bois incorruptible et que les fleurs de lys dont il est couvert ne sont pas éternelles et il continue : « La grâce chrétienne ne tire personne de sa condition : elle fait des saints dans les armées aussi bien que dans les cloîtres. Tout fidèle est soldat, et le ciel ne se gagne que l'épée à la main (2). »

Il serait surprenant qu'on ne trouvât pas dans ces lettres quelque chose des idées et des relations littéraires de Godeau. Le prélat correspondait régulièrement avec une foule de beaux esprits qui lui envoyaient leurs ouvrages et se faisaient un honneur de recevoir ses observations et ses critiques. C'était pour lui du reste une façon de se tenir au courant des choses de l'esprit et le moyen de ne pas devenir tout à fait barbare, comme il le craignait, dans ses montagnes de Provence (3).

Nous avons déjà parlé de son commerce littéraire avec le cardinal de Bentivoglio dont il vantait beaucoup les œuvres historiques. De même encore, il félicitait Giry d'avoir traduit avec élégance les harangues de saint Ambroise et de Symmaque. Il profitait de l'occasion pour louer le grand évêque dont la vie fut un continuel triomphe, qui vit les empereurs à ses pieds et qui s'estima plus fort avec

(1) *Lettres*, p. 221.

(2) *Ibid.* p. 344.

(3) Il écrivait à Bouchard pendant les premiers mois de son séjour à Grasse : « C'est beaucoup que mon style ne se sente pas encore de la barbarie dont je suis voisin, et qu'ayant commencé une période en François, je ne la finisse pas en Provençal. » *Lettres*, p. 20

sa mitre qu'eux avec leur diadème et leurs armées. Et il poussait son ami à continuer sa tâche de traducteur en choisissant parmi les ouvrages de l'évêque de Milan. « Vous répondrez à Dieu du talent qu'il vous a donné pour la traduction, si vous négligez de l'employer pour l'instruction des hommes (1). »

C'est cette idée de faire servir les dons de l'esprit à la glorification de la Providence que l'on retrouve encore dans les conseils que l'évêque de Vence donnait à G. de Scudéry. Il l'encourageait à travailler sur quelque sujet de l'Écriture et à célébrer désormais les saints et les martyrs. « Pensez-vous que sans ingratitude vous lui puissiez refuser l'hommage de votre voix ? Après les Eudoxes, ne voulez-vous pas faire parler les Agathes et les Céciles ? Le théâtre de la céleste Jérusalem mérite bien, ce me semble, qu'on ne le laisse pas vuide (2). »

Arnauld d'Andilly, poète chrétien comme notre prélat, et de plus son ami intime, était un de ceux avec qui il aimait le mieux à correspondre. Quand il ne s'agissait pas entre eux de pensées pieuses, c'est de littérature qu'ils parlaient. Le solitaire de Port-Royal demandait à l'évêque son avis sur les poésies qu'il lui envoyait. Godeau s'excusait de donner son jugement. « Je l'ai fait, disait-il, avec plus de franchise et d'affection que d'habileté ; pour mieux dire, je vous envoie mes soupçons et mes ignorances et recevez mes remarques comme un effet du pouvoir que vous avez sur moi, plutôt que comme une critique impertinente ou sçavante qui se fâche, quand on ne la veut pas suivre. » Et le même souci d'édification l'occupant toujours : « Loué soit Dieu, ajoutait-il, de ce que vous vous réconciliez avec

(1) *Lettres*, p. 63.

(2) *Ibid.* p. 199.

les Muses et de ce que vous n'abandonnez pas le Parnasse chrétien (1). »

Godeau aimait aussi à parler de ses propres ouvrages et il ne lui déplaisait pas de rechercher le jugement de ses amis. Un jour que Mlle de Scudéry l'avait complimenté sur ses poésies, le prélat ne put s'empêcher de trouver quelque exagération à l'éloge qu'elle lui donnait et il l'en reprenait en termes spirituels. « Ne sçavez-vous pas qu'il en est des écrivains et surtout des poètes de même que des femmes. Si vous leur dites une fois qu'elles sont belles, le diable le leur redit cent et elles ajoutent plus de créance à ce père du mensonge qu'à la glace la plus fidèle d'un miroir (2). »

Il plaisantait même agréablement sur ses occupations littéraires. Il rendait ainsi compte de ses travaux poétiques au comte d'Alais, gouverneur de Provence, qui aimait lui-même à versifier à ses heures. « Les Muses qui comme filles aiment les bouquets, me tiennent quelquefois compagnie. Je leur donne un entretien qui n'est pas si agréable que celui de la Musette ou du Chalumeau, car je les oblige d'accorder leur voix délicate aux sons de la Harpe de David qui sont quelquefois bien hauts pour des gorges si délicates. Les marmites de Moab, les souliers qu'il faut jeter au nez d'Idumée, Og, Bazan, sont d'étranges ornemens pour ces Demoiselles, qui à peine trouvent assez doux les noms des Olympes, des Sylvies, des Amintes, des Lys et des Roses (3). »

(1) *Lettres*, p. 490.

(2) *Ibid* p. 200. Mlle de Scudery, ne dut pas prendre le compliment ou la critique pour elle, car elle était très laide. La spirituelle Mme Cornuel disait d'elle que la Providence lui avait fait suer l'encre.

(3) *Ibid*. p. 318. Godeau fait allusion à la paraphrase des psaumes à laquelle il travaillait alors.

III

Ainsi en usait Godeau dans cette correspondance. Mais parmi ceux qu'attira vers lui sa bonne et franche nature, la justice veut qu'on fasse une place à part à trois amis de la première heure, qui, jusqu'au bout, lui demeurèrent attachés par le lien d'une affection inaltérable. Nous avons nommé Conrart, Chapelain et Balzac (1). L'amitié qui unit entre eux ces quatre personnages de situation et de fortune si diverses, était comme embellie par le culte des lettres dont ils restèrent toute leur vie de fervents adorateurs. En dépit de la distance qui les séparait d'ordinaire, ils ne cessèrent jamais de se tenir au courant de leurs travaux et de s'encourager par d'utiles conseils. Ce n'était pas seulement de travaux littéraires qu'il s'agissait entre les quatre amis. Les occupations de chaque jour, les difficultés de la vie, le souci de la santé et, pourquoi ne pas le dire, le côté matériel de l'existence, tout avait sa place dans cet échange de lettres. Si nous avions au complet cette correspondance si régulière, il n'est pas téméraire d'affirmer que nous pourrions reconstituer à peu près jour par jour, la vie entière de notre évêque. En tout cas, il n'est pas sans intérêt de rechercher la part que chacun des correspondants a mise dans ce commerce de confiance et d'amitié avec le prélat.

Conrart était de deux ans plus âgé que Godeau (2). L'a-

(1) « Balzac, Chapelain, Conrart et Godeau, dit Tamisey de Larroque dans une note, faisaient un quatuor d'amis dont les relations entrecroisées ne furent brisées que par la mort. » *Lettres de Chapelain* I. p. 7.

(2) Sur Conrart voir Bourgoïn, *Valentin Conrart et son temps* in-8° Paris 1883.

mitié naquit vite entre ces deux hommes également sincères et droits qu'unissaient d'ailleurs les liens d'une proche parenté, et de bonne heure ils s'habituerent à mettre en commun leurs plaisirs et leurs pensées (1). C'est Conrart, nous l'avons dit qui attira Godeau à Paris et l'introduisit à l'hôtel de Rambouillet. Quoique protestant, il approuva chaudement la conversion de son cousin et le félicita même de son entrée dans les ordres.

Depuis, il se fit un mérite de continuer avec l'évêque les relations les plus cordiales. Il nous est impossible de parler de ces relations d'après les lettres de Conrart à l'évêque de Grasse et de Vence. Godeau a cru devoir les dérober à la postérité, peut-être à la demande du secrétaire perpétuel qui aimait ce silence prudent dont le malin Despréaux le louait un jour. Conrart lui-même ne nous a pas conservé davantage les lettres de son cousin. C'est à peine si dans le volumineux recueil de l'Arsenal, nous pouvons en lire quelques-unes. Encore ces lettres, moitié sérieuses, moitié badines, ne nous renseignent qu'imparfaitement sur la nature des relations ordinaires entre les deux amis (2).

C'est aux contemporains qu'il faut s'adresser si l'on veut avoir quelque chose de plus précis. Chapelain surtout nous est d'un grand secours. C'est par lui que nous savons quelle active correspondance s'échangeait entre le prélat et son cousin; quelle inquiétude s'emparait de ce dernier si durant plus de huit jours, le courrier de Provence ne lui avait rien apporté (3). C'est par Chapelain que nous appre-

(1) Godeau aimait bien Conrart, nous dit Ancillon, qu'il l'appelait un autre lui-même. *Mémoires*, p. 53.

(2) Voir au tome V du *Recueil* in-4° de Conrart et au n° 5.131. f° 53 et seq quelques lettres et quelques vers des deux amis.

(3) *Lettres de Chapelain* I. p. 422.

nous la part qu'avait Conrart dans la correction des ouvrages de Godeau (1). Nous savons aussi par une lettre de Mlle de Scudéry qu'à l'époque de la Fronde, Conrart faisait régulièrement à l'évêque de Grasse le compte rendu des événements de Paris (2). Et, lorsque Godeau faisait un séjour dans la capitale, c'était un charme pour lui de reprendre avec son cousin et quelques amis cette vie familière et simple qu'ils avaient jadis menée ensemble avant que l'appel de Dieu l'eût exilé au fond de la Provence. Si même il arrivait alors que pour des raisons d'affaires ou de santé, Conrart ne se trouvait pas à Paris ou prolongeait trop son absence, Godeau lui faisait presque un reproche de la nécessité qui le retenait ailleurs (3).

Il faut lire dans *l'Épître à Conrart* le témoignage que rend le prélat à l'affection de son cousin.

Pour moi, je veux apprendre à la postérité
Que soit dans le bonheur, soit dans l'adversité,
En ton amitié tendre à qui toute autre cède,
J'ai trouvé mon conseil, ma force, mon remède.
Aussi pour tes amis, le ciel t'a-t-il donné
Tous ceux dont le grand nom de gloire est couronné
Et qui par leur vertu, leur savoir, leur prudence,
Sont maintenant l'amour et l'honneur de la France.
Ta vertu les ravit et ces cœurs généreux
Ressentent tous pour toi, ce que tu sens pour eux (4).

Ce n'était pas non plus un mince souci pour le prélat que la santé toujours chancelante de son cousin, Conrart,

(1) V. *Lettres de Chapelain*, années 1638-39. V. aussi préface des psaumes et préface des *Fastes de l'église*.

(2) Lettre de Mlle de Scudéry à l'évêque de Grasse, 4 novembre 1650. Elle dit qu'elle remplace Conrart empêché d'écrire au prélat.

(3) Chapelain écrivait à Conrart à Bourbon : « Mr l'évêque de Grasse est si ennuyé de votre éloignement qu'il s'en pensa plaindre en public dans la chaire de la Visitation, estant sur l'article de ceux qui manquent à leurs amis au besoin. » *Lettres de Chapelain* I, p. 656. V. aussi p. 652.

(4) *Poésies chrétiennes et morales* III, p. 107 et seq.

il est vrai, supportait son mal avec patience. Il en plaisantait même agréablement dans de petits vers adressés à l'évêque (1). Mais cela ne rassurait pas entièrement ce dernier qui avait des raisons toutes personnelles de craindre et de s'inquiéter. Conrart était protestant, et dans sa foi d'apôtre et d'ami, l'évêque de Vence faisait tous ses efforts pour ramener à l'orthodoxie cette âme obstinément résistante. « C'est un de mes étonnemens, écrivait Balzac à Conrart, et ce sera une énigme que la postérité aura de la peine à déchiffrer que vous et moy estant ce que nous sommes à M. de Grasse, il ne vous ayt pas rendu catholique et qu'il ne m'ayt point fait homme de bien (2). » Le prélat suivait avec anxiété toutes les tentatives faites pour convertir son cousin et il se lamentait lorsque le malade n'avait pas auprès de lui quelqu'un qui pût lui parler de religion. Dans une de ces crises où l'état du patient paraissait s'aggraver, Godeau écrivait à M. Taigner (3): « Je pleure

(1)

Au milieu du mois de décembre,
 Dans votre salle ou votre chambre,
 A l'aspect de mille orangers
 Qui parfument tous vos vergers,
 Et dont la feuille est toujours verte,
 Vous dinez la fenêtre ouverte
 Et respirez un air plus doux
 Que celui de mai n'est pour nous.
 Tandis que fort mal à mon aise,
 Ou dans mon lit ou dans ma chaise,
 Mon logis me sert de prison
 Où la rigueur de la saison
 Tenant mon corps à la torture
 Est cause que l'hiver me dure

Plus que ne font l'été, l'automne et le printemps. — in-f° IX p. 287.

(2) *Œuvres* in-f° I. p. 906. De son côté Ancillon disait : « Je m'étonne beaucoup plus que Conrart n'ait point rendu M. Godeau et M. Balzac réformés et je trouverois que l'énigme seroit bien plus difficile à déchiffrer si on ne savoit que ces honnêtes gens ne vétilloient point sur la Religion et ne se faisoient point une nécessité de se convertir l'un l'autre. » *Mémoires* p. 149.

(3) C. Taignier, docteur de Navarre, un fervent ami de Port-Royal.

avec vous le pauvre M. Conrart, et c'est un grand malheur que vous ne soyez pas à Paris en cette occasion (2). » On peut voir par les lettres de Chapelain quel intérêt ils prenaient tous les deux à la conversion de cet ami commun (3).

Pourtant, malgré tout ce qu'on fit pour le ramener à l'Eglise catholique, Conrart ne se laissa pas ébranler un seul instant et mourut, comme il avait vécu, fidèle à la foi protestante. Godeau, du moins, n'assista pas à cette mort, qui sans aucun doute, l'eût profondément attristé. Il précéda de deux ans son cousin dans la tombe.

Rien n'est plus digne d'intérêt que le spectacle qu'offraient alors ces amis fervents de l'étude et des lettres. Malgré la différence des principes religieux, ils laissaient régner entre eux une douce tolérance à l'ombre de laquelle pouvait naître et grandir cette fleur charmante de l'amitié. Dans ce dix-septième siècle dont on dit volontiers qu'il tyrannisait les consciences, il y avait pourtant des hommes qui dans le commerce habituel de la vie, ne se croyaient pas obligés de se haïr parce qu'ils pensaient différemment sur les choses de la foi. Sous le gouvernement de Louis XIV, un évêque catholique et un protestant zélé pouvaient entretenir des rapports publics d'amitié sans crainte d'éveiller autour d'eux le soupçon et la défiance. Il est vrai qu'alors la Révocation de l'Edit de Nantes n'avait pas troublé la paix des familles, divisé le royaume, assombri et ensanglanté la gloire du grand roi.

C'est à Conrart que Godeau dut de connaître Chapelain. Il ne se passa pas longtemps sans que le futur auteur de la Pucelle, charmé par la muse facile du jeune poète, ne

(2) *Mémoires d'Hermant* V. f. 302.

(3) On sait que l'abbé de Bourzeis, d'Andilly, le P. de Condren et l'abbé de Haute-Fontaine travaillèrent vainement à cette conversion. V. *Lettres de Chapelain* II p. 198 et 220.

parût s'intéresser autant que Conrart lui-même à ses succès et à son avenir. Il lui écrivait déjà en septembre 1632 : « Travaillés glorieusement, car je ne veux pas que vous nous laissiés héritiers de vostre réputation et faisant les miracles que nous voyons, j'entens que vous vous réserviés assez de vie pour jouir vous-mesme de vostre honneur (1). »

Les relations devinrent vite familières et cordiales. Voici comment, en novembre de la même année, cette amitié déjà sûre d'elle-même s'exprimait par la plume de Chapelain. « La liberté de laquelle nous usons ensemble est la plus chère production de nostre amitié. C'est le fruit du mariage de nos esprits et le gage de nostre fidélité mutuelle. Je l'entretiendray toujours comme la chose qui m'est la plus précieuse et par laquelle le monde ne m'est pas tout à fait odieux (2). »

Aussi ce ne fut pas sans chagrin que se séparèrent les deux amis. Chapelain ne pouvait s'habituer à savoir Godeau si loin de Paris. Il s'indignait presque « du grand et fascheux espace de terre » qu'il y avait entre eux. « Certes cette séparation est une chose bien dure et j'ay beaucoup de peine à m'empêcher de murmurer (3). » Le souvenir de Godeau était si cher à Chapelain qu'il lui était une aide et une consolation dans les maux de la vie. « Je vous puis dire, écrivait-il, que vous estes le seul ou le premier d'un petit nombre d'amis que j'ay qui me faittes attendre patiemment dans la terre cette dernière heure qui nous doit donner le vray repos et le parfait contentement (4). »

Non content de témoigner à notre évêque cette touchante amitié, Chapelain aimait encore à parler de lui avec

(1) *Lettres*, I. p. 2

(2) *Ibid* I, p. 7.

(3) *Ibid* p. 198.

(4) *Ibid* p. 461.

ses amis et ses correspondants à qui il vantait son mérite et sa vertu, comme le jour où il écrivait à M. de Beau-regard : « Je loue Dieu de vostre convalescence et de l'estime que vous vous estes acquise auprès de cet excellent évêque qui est bon juge de la vertu d'autrui parce qu'il est luy-mesme tout plein de vertu (1). » Il allait même jusqu'à prendre sa défense quand il le voyait injustement soupçonné. Moisant le Brieux (2) avait écrit à l'évêque de Grasse et se plaignait hautement de n'en avoir reçu aucune réponse. « Je vous assureray bien, lui disait Chapelain, que c'est un honneste prélat, qu'il n'est ny méprisant, ny rustique (3). »

Nous avons déjà dit que Godeau aimait à soumettre ses ouvrages à la critique de ses amis. Chapelain, plus encore que Conrart, s'occupait de ce travail de correction. Il professait d'ailleurs une telle estime pour le talent du prélat qu'il trouvait dans cette tâche moins d'ennui que de charme. C'était une de ses affirmations ordinaires que les poésies de son ami étaient de nature à décourager ses imitateurs. Lui-même parfois s'excusait d'écrire encore après avoir lu ses vers. « J'ay honte de manier encore la plume après vous et je m'estonne du monde qui veut bien entendre mes croassemens après vostre harmonie (4). » Godeau, de son côté, ne demeurait pas en reste de compliments avec son indulgent critique. On connaît son admiration pour le talent épique de Chapelain. Bien avant que parut la Pucelle, il parlait de ce poème, comme d'un ouvrage « qui doit oster à la France la juste jalousie que le Tasse luy a donnée (5). » Fier de ce témoignage Chape-

(1) *Lettres* I, p. 463.

(2) Conseiller au Parlement de Metz.

(3) *Lettres* II, p. 264.

(4) *Ibid.* I, p. 240.

(5) Préface de *saint Paul*, V. aussi l'*Épître* de Godeau à Chapelain. *Poésies chrétiennes et morales* III, p. 113 et seq.

lain se gardait bien à son tour d'oublier l'auteur du *Poème de saint Paul* dans la préface de la *Pucelle*. « Qu'est-ce que la Pucelle peut opposer dans la pureté, dans la facilité, dans la majesté au saint Paul de Monseigneur l'évesque de Vence (1). »

Pour les nombreux amis de Godeau, dispersés un peu partout, Chapelain était un centre où venaient aboutir toutes les nouvelles de Provence et d'où elles se répandaient ensuite dans toutes les directions. De même, c'est Chapelain qui rendait compte à Godeau de tout ce qui pouvait l'intéresser à Paris dans le domaine des lettres, dans le monde des ruelles et lui procurait ainsi la joie de penser qu'il n'était pas tout à fait oublié dans ses rochers de Provence.

Cet intérêt que Chapelain portait à notre évêque ne se démentit pas un seul jour et telle fut la constance de cette amitié qu'après quarante ans et plus, elle pouvait se rendre le témoignage de n'avoir pas été un seul instant infidèle. « Vous aviés raison de vous fier à ma constance sur l'article de la cordiale amitié que j'ay pour vostre singulière vertu et pour vostre mérite extraordinaire. Il y a quarante ans qu'elle dure et je ne désirerois une vieillesse nestorienne que pour la faire durer autant puisqu'elle vous est toujours aussi chère qu'elle m'est honorable (2). »

Entre Balzac et Godeau, les relations pour être moins suivies et plus littéraires peut-être n'en furent pas moins cordiales. C'est encore par l'intermédiaire de Chapelain que l'ermite de la Charente correspondait souvent avec l'ermite de Grasse (3). Mais nous avons quelques lettres

(1) Chapelain. Préface de la *Pucelle*.

(2) *Lettres*, I p. 508.

(3) C'est ainsi que les deux amis s'appelaient quelquefois entre eux.

des deux amis et nous pouvons étudier le genre de rapports qu'ils entretenaient ensemble.

Retiré dans sa terre de Balzac (1), d'où il contemplait les mouvements littéraires auquel il se flattait, non sans quelque raison, d'avoir donné le branle, le célèbre épistolier savourait loin de Paris l'encens que brûlaient devant lui ses nombreux adorateurs. Son orgueil solitaire ne l'empêchait pas pourtant de s'intéresser aux œuvres des auteurs entrés plus tard que lui dans la carrière des lettres. Les productions du jeune Godeau surtout excitèrent son admiration. Dès le premier jour, il se hausse à l'hyperbole pour louer son talent. « On voit sourdre et couler chez vous ce qui vient ailleurs de loin et à force de machines ; vous cueillez ce que les autres arrachent et quoyque vous n'escriviez rien de lasche, vous n'escrivez rien avec effort (2). » Godeau de son côté estimait grandement Balzac. Il avait une passion véritable pour sa vertu, comme disait Chapelain (3). Malgré la distance qui séparait Balzac de Grasse, les deux amis ne se perdaient pas de vue et sentaient croître tous les jours l'affection qu'ils avaient l'un pour l'autre.

Balzac n'aimait pas seulement en Godeau le poète et le paraphraste. Il mettait très haut le prédicateur et l'évêque. Il parlait ainsi à Conrart de celui qu'il appelait ce petit homme, grand personnage (4) : « O le grand, ô le sçavant chrestien, comparable aux anciens Pères de l'une et de l'autre Eglise, vis à vis des Chrysostome et à mon gré bien au-delà des Chrysologue ! Que j'ay pitié de moi-mesme quand je le regarde ! que je pense estre

(1) Bourg de la Charente à 5 kil. d'Angoulême.

(2) *Œuvres de Balzac*, in-fol. I p. 263.

(3) *Lettres de Chapelain*, I p. 4.

(4) *Œuvres* I p. 897.

haï du Ciel, que je me trouve réprouvé auprès de luy (1) ! » La langue française ne lui suffisant pas, il chanta plus d'une fois en vers latins les louanges du cher prélat (2).

Ce n'est pas cependant que Balzac ne fit trêve quelquefois au ton emphatique et solennel dont il se servait avec son ami. Pendant la Fronde, sachant Godeau, Conrart et Chapelain, au milieu des troubles qui agitaient Paris, son amitié s'inquiète, il écrit à Conrart : « Ayant appris des nouvelles générales et n'ayant point eu des vostres particulières, je ne puis que je ne sois en peine de vous, de M. de Grasse et de M. Chapelain. Je crains tous les coups de la tempeste pour des biens si rares et si précieux. En ces alarmes, une amitié tendre et sensible comme la nostre, ne sçauroit estre en repos, elle tremble, elle est timide (3). »

Du fond de la Provence, Godeau envoyait de temps en temps à Chapelain, pour les distribuer à ses amis, des eaux de senteurs et des huiles odoriférantes. Balzac, bien entendu, avait sa part de ces petits présents et il savait reconnaître à sa manière ces aimables procédés. Il envoyait au prélat quelques rames de beau papier d'Angoulême ou quelque chose de plus précieux encore, comme le jour où il lui fit don d'une belle canne, présent d'un roi des Indes. « A l'heure mesme que je la reçois, dit-il, je la destinay à cet excellent pasteur, à cet admirable porteur de houlette, à cet incomparable faiseur d'égloues (4). »

Godeau aimait à rendre compte de ses occupations à son éloquent ami et souhaitait l'avoir pour censeur de ses

(1) *Œuvres* I p. 954.

(2) *Ibid* II Sup. p. 29 et 32.

(3) *Ibid* I p. 948.

(4) *Ibid* I p. 888.

ouvrages. Il lui demandait aussi des nouvelles de ses études, de la vieille Rome, du pays de l'éloquence. Une autre fois, il lui exprimait ses regrets d'avoir fait un voyage en Gascogne, sans avoir pu pousser jusqu'à Angoulême et il s'écriait avec une sorte de poétique enthousiasme. « O que je me fusse agréablement promené dans les allées de ce jardin et sur les rivages de cette belle rivière où vous avez si doctement et si délicatement rêvé. J'aurois trouvé les eaux de votre Charente plus claires que le cristal dont nous formons tous les ruisseaux dans nos vers. Je les aurois préférées à cette fontaine où l'on dit que les poissons mêmes deviennent prophètes. J'aurois interrogé tous les oiseaux de vos prairies et de vos bocages pour apprendre d'eux quelque chose de ce qu'ils vous auroient ouï dire. Enfin, j'aurois respiré votre air comme un air de science, d'éloquence, de délicatesse, d'urbanité, pour en remplir le vuide de mon esprit qui est devenu rustique dans les montagnes (1). »

Ou bien encore, il se plaignait en vers de vivre si loin de lui.

Balzac, pourquoi faut-il qu'un si fâcheux espace
Sépare ton désert des montagnes de Grasse ?
Pourquoi dans même lieu coulons-nous point nos jours,
Nous dont l'esprit touché de semblables amours,
Ne charme ses soucis dans notre solitude
Que par le doux plaisir d'une innocente étude ?

Puis, lui vantant la douceur des hivers de Provence, il l'invitait à venir passer quelques jours avec lui sur le bord de la mer.

Viens donc, mon cher Balzac, dans cette côte heureuse,
Passer du triste hiver la saison rigoureuse,
Et ne redoute pas la longueur des chemins,
Pour trouver le pays des roses, des jasmins,

(1) *Lettres*, p. 267.

Où ton corps que dévore une fièvre mutine,
De leurs charmants parfums fera sa médecine,
Eteindra son ardeur et par la volupté
Heureusement joindra la force à la santé (1).

Il arrivait aussi aux deux amis de toucher à des sujets un peu plus relevés, de faire de courtes excursions dans le domaine de la philosophie et de la morale ou de s'entretenir ensemble des beautés de la vertu ou de la grandeur du devoir. « Faisons donc une sérieuse profession de notre devoir, écrivait déjà en 1631 Balzac à Godeau, et donnons de bons exemples à un mauvais siècle. Montrons que la connaissance que nous avons de la vertu n'est pas purement spéculative et justifions les livres et les études qu'on accuse des imperfections des docteurs (2). »

A son tour, Godeau aimait à méditer avec l'auteur du Socrate chrétien sur les beautés de l'Évangile dont il opposait la sagesse à la sagesse antique. C'est ainsi qu'un jour ayant appris avec quelle constance, quelle fermeté, Balzac supportait la maladie, il lui écrivait : « Etre malade, souffrir la douleur, c'est un effet de notre humanité que le péché a rendue sujette aux infirmités et à la mort ; mais ne murmurer pas dans les douleurs de la goutte et de la pierre, laisser souffrir au corps tout ce que la boue est capable de souffrir et voir venir la dissolution sans se troubler, conserver la tranquillité d'esprit et composer en vers et en prose des ouvrages excellents, être agréable dans les conversations et ce qui est beaucoup plus considérable, bénir la main de Dieu qui frappe si rudement, la baiser et l'aimer avec tendresse, être attaché à lui et non pas à ses maux : c'est sans doute un effet admirable de la grâce de celui qui a voulu se faire homme, afin que nous ne fussions plus

(1) *Poésies chrétiennes et morales* III, p. 101.

(2) Balzac *Œuvres* I p. 263.

hommes. » Et passant en revue les philosophies païennes, il en montrait la vanité quand il s'agit de l'avenir de l'âme. « La philosophie pourroit suffire si après cette vie, nous devions aller aux Champs-Élysées. Mais comme nous devons ou aller en Paradis ou descendre en Enfer, je bénis Dieu de ce qu'il vous donne la patience qui opère cette espérance laquelle ne nous confond point (1). »

Dans une relation de la mort de Balzac due à la plume de Moriscet, avocat au Parlement, on lit qu'avant de mourir Balzac avait toujours voulu revoir ses écrits pour corriger ce qu'il y avait de trop libre ; mais qu'il laissait ce pouvoir à M. Godeau, évêque de Grasse, son ancien ami ; qu'il le suppliait de l'avoir pour agréable, de lui vouloir rendre ce bon office, avec toute la rigueur et toute la sévérité de la charité chrétienne (2). Rien ne montre mieux que ces paroles la confiance que Godeau savait inspirer à ceux qui l'approchaient.

Tout en reconnaissant ce que l'inévitable faiblesse humaine a pu glisser d'imparfait dans le commerce de ces hommes sincères et droits, félicitons-les pleinement d'avoir su dérober quelques heures à leurs occupations ordinaires pour les consacrer aux douceurs de l'amitié. Admirons-les sans réserve pour avoir donné à leurs contemporains ce spectacle réconfortant d'une affection réciproque dans le culte des lettres et sachons gré surtout à notre évêque, d'avoir plus qu'aucun d'eux, entretenu et conservé dans son âme profondément sensible, l'un des meilleurs sentiments de notre nature.

(1) *Lettres* p. 266.

(2) Balzac, *Œuvres*, II Sup. p. 246.

CHAPITRE XIII

DERNIÈRES ANNÉES DE GODEAU (1662-1672).

I. — Vie laborieuse de Godeau, l'évêque de Luçon, N. Colbert, demande pour lui l'évêché de Mâcon.

Luttes de Godeau dans son diocèse. Lutte contre les Villeneuve, seigneurs de Vence.

Lutte contre les chanoines. Supplique de Godeau au roi.

II. — Godeau demande un nouveau privilège au chancelier (1665).

Eloges des Evêques (1665). — *Eloges des Empereurs* (1667).

Version expliquée du Nouveau Testament (1668).

Œuvres posthumes. *Les Fastes de l'Eglise* (1674). — *Traité de morale chrétienne* (1709).

III. — Faiblesse de la santé de Godeau. Sombres pressentiments. Godeau fait son testament (1670). Voyage à Turin (1670). Godeau et M^{me} de Grignan.

Création d'un séminaire à Vence. Godeau demande un coadjuteur. Le roi lui donne l'abbé de Thomassin. Joie de Godeau.

Il est frappé d'apoplexie le 17 avril 1672 et meurt le 21.

Scandale causé par le chapitre. Godeau enterré sans pompe et sans discours.

I

Nous touchons au terme de cette étude. Le prélat a fourni jusque-là une carrière active. Livré tout entier aux soins absorbants de l'étude et de l'apostolat, il n'a vécu pour ainsi dire que pour l'Eglise et pour ses diocésains. Malgré la faiblesse de sa santé, il n'a cessé de travailler un seul instant pour la gloire de Dieu et pour l'édification des fidèles, donnant presque chaque année un ouvrage nouveau, publiant des *Mandements* et des *Ordonnances* dont le recueil volumineux témoigne de son zèle et de son ardeur à s'acquitter des devoirs de sa charge.

Une vie si bien remplie, des œuvres aussi considérables que celles que nous avons analysées pouvaient faire espérer à notre évêque un avancement aussi rapide que mérité dans la carrière des honneurs ecclésiastiques et si au début de son épiscopat, ses amis ne se cachaient pas pour lui prédire les plus hautes destinées, que n'étaient-ils pas en droit d'attendre lorsque, par ses travaux et ses vertus, l'évêque de Vence était devenu en quelque sorte l'objet de l'attention générale.

Sans doute, si Richelieu eût vécu plus longtemps; si Mazarin, dès le premier jour, n'eût montré une sourde hostilité au prélat; si les luttes jansénistes n'eussent indisposé contre lui la cour et les Jésuites, il est permis de croire que le poète précieux et mondain de l'hôtel de Rambouillet, nommé d'abord évêque de Grasse, fût devenu plus tard l'un des prélats les plus considérables de l'Eglise de France par l'éclat de son siège, comme il l'était déjà par l'éclat de ses talents.

On se souvient que Mazarin, malgré sa défiance, eut un

instant l'idée de lui confier la direction de son conseil de conscience. On sait aussi par une lettre de Chapelain à l'évêque d'Angers que l'on parla vaguement un jour du préceptorat de Mgr le Dauphin pour l'évêque de Vence (1). Mais ce que l'on sait moins, c'est que Nicolas Colbert (2), évêque de Luçon, qui ne connaissait du reste Godeau que par ses ouvrages, demanda pour lui l'évêché de Mâcon. Dans la lettre qu'il adressa à ce sujet au ministre Colbert, son oncle, il faisait l'éloge du prélat et pensait que ses talents seraient plus utiles à l'Eglise, s'il lui était permis de les exercer sur un plus grand théâtre. « Je ne le connois point que par ses escrits, disait-il, et je ne crois pas luy avoir jamais parlé; ainsy je me persuade que vous prendrez en bonne part ce que je vous en écris et que vous croirez que je n'ay point d'autre veüe en le faisant que d'user de la liberté que vous m'avez donnée de dire mon sentiment, dans les occasions où on peut faire quelque chose ou pour le bien de l'Eglise ou pour la gloire du roy. Ma pensée estant donc que le roy recherchant mesme dans les païs estrangers les gens de lettres pour leur faire du bien et s'appliquant à donner à l'Eglise de bons évesques, pourroit satisfaire à l'un et à l'autre en nommant l'évesque de Vence à cet évesché (3). »

Godeau ne sut jamais sans doute l'intérêt que prenait à sa fortune un prélat qu'il ne connaissait pas lui-même. Il s'était d'ailleurs attaché à son désert, comme il disait souvent, et, malgré les difficultés qu'il trouvait sur sa route, il aspirait à finir ses jours dans sa petite ville de Vence.

(1) *Lettres*, II p. 431. — Dans une lettre à Colbert, l'évêque de Luçon passe en revue les prélats dignes d'être appelés à cette charge et ne nomme pas Godeau. Bibl. Nat. *Baluze*, 362, f° 26.

(2) N. Colbert neveu du ministre, évêque de Luçon 1661, d'Auxerre 1671, mourut en 1688.

(3) Bibl. Nat. *Baluze* 362, f° 31.

Nous avons dit que lorsque Godeau se fut démis de l'évêché de Grasse pour ne garder que celui de Vence, il fut accueilli dans son diocèse avec toutes les marques de la plus vive gratitude et de la plus grande déférence.

Les haines et les défiances qui s'étaient manifestées à l'occasion de l'union des deux diocèses, s'étaient subitement éteintes, et le calme semblait assuré pour l'avenir. Godeau n'était pas d'ailleurs un prélat ordinaire, et les Vençois au fond étaient fiers d'avoir pour évêque un homme dont le nom justement réputé dans l'Eglise de France, ne pouvait être pour leur ville qu'un ornement de plus.

Des nuages ne tardèrent pas à s'élever dans le ciel d'abord si pur. La brouille commença par se mettre entre le prélat et le baron de Vence, de l'illustre famille de Villeneuve (1). Les Villeneuve de Vence possédaient avec l'évêque la seigneurie de la ville et ce partage de l'autorité était une source toujours ouverte de querelles et de disputes entre les deux partis. Avec son caractère conciliant, Godeau ne demandait pas mieux que de vivre en bons termes avec le seigneur baron. Mais il n'entendait non plus souffrir tous ses caprices et se plier à toutes ses volontés. Car le baron de Vence avait, paraît-il, quelque chose du tempérament de ces seigneurs féodaux que la conscience de leurs droits acquis ou usurpés rendait hautains et superbes et que le sentiment de leur force poussait à s'arroger par toutes sortes de moyens des droits qu'ils n'avaient pas encore. Entraîné par son humeur remuante et belliqueuse, l'audacieux baron eût volontiers confisqué à son profit les libertés municipales. Mais il n'était pas le seul

(1) Sur la famille des Villeneuve, voir l'abbé Tisserand, *Antoine Godeau*, p. 253.

seigneur de la ville et les Vençois, de leur côté, ne paraissaient pas disposés à se laisser faire sans rien dire.

A diverses reprises, sous un prétexte ou sous un autre, le seigneur de Villeneuve avait molesté les habitants de Vence, malgré les efforts de notre évêque pour maintenir la paix et pour sauvegarder les droits et les intérêts de sa ville épiscopale. En 1663, la conduite du baron fut même si odieuse que les habitants indignés se soulevèrent et que la garnison d'Antibes dut intervenir pour rétablir le calme dans la petite ville. Godeau bien entendu, prit fait et cause pour les habitants maltraités. Le 10 août il écrivit au chancelier Séguier pour le prier d'obtenir de S. M. qu'Elle voulût bien prendre les Vençois sous sa protection spéciale. « Les habitants de la ville de Vence voyant que, depuis quatre ans, les violences du sieur de Villeneuve, leur coseigneur avec l'évêque, continuent et s'augmentent tous les jours et que leur patience ne sert qu'à les faire maltraiter davantage, ont esté contraints de se jeter aux pieds de Sa Majesté et d'implorer sa protection spéciale contre luy et ses enfans, chevaliers de Matthéo, dont il se sert pour les battre les uns après les autres. » Et l'évêque au nom de son ancienne amitié priait le chancelier de s'intéresser à la cause des pauvres Vençois (1).

La réponse ne se fit pas attendre. Par une ordonnance du 9 octobre suivant, le roi déclarait prendre sous sa protection et sauvegarde spéciale tous les habitants de la ville de Vence et défendait très expressement « au dict seigneur de Villeneuve et à ses dicts frères et enfans de leur rien faire en leur personne et en leurs biens, directement ou indirectement, soubz quelque prétexte que ce puisse estre, soubz peine d'estre châtiés suivant la plus grande

(1) *Bibl. Nat.*, Mss fr. 17.403 f^o 111.

rigueur de ses ordonnances. » Le roi ordonnait en outre au prévôt provincial de Provence et au premier prévôt de la maréchaussée et sénéchal et autres officiers de robe courte sur ce requis « de se saisir des contravenans à la présente ordonnance et de faire si sévère punition qu'elle serve d'exemple et qu'on tienne les autres dans leur devoir (1). »

L'évêque qui était intervenu si à propos en faveur des habitants de Vence, fut récompensé de ses bons offices par la municipalité qui lui fit remise des tailles annuelles et lui concéda l'eau d'arrosage pour son jardin (2). Mais le baron qui n'ignorait pas la conduite du prélat en cette circonstance et qui ne pouvait voir sans jalousie les marques d'attention dont il avait l'objet de la part de la commune, devint dès ce jour son ennemi personnel. Il lui disputa jusqu'au bout sa part de juridiction dans les affaires communales et il ne tint pas à lui que l'autorité temporelle de Godeau ne fût complètement annihilée dans sa ville épiscopale. L'évêque qui se sentait soutenu en haut lieu, n'eut pas trop à souffrir pourtant des violences du baron qui mourut en 1667.

Il se crut délivré pour quelque temps des entreprises de cette famille altière. Ce ne fut pas pour longtemps.

Le fils du baron, Alexandre, commandeur de Ville-neuve, sembla avoir hérité des haines de son père, car il n'eut rien de plus pressé que de reprendre à son compte les procédés injurieux et tracassiers dont avait usé le sei-

(1) *Arch. des Alpes-Maritimes* Ev. de Vence. G. 30. Il y eut même un arrêt du conseil du roi qui ordonnait au juge royal de Vence d'informer contre le sieur de Vilenueve et contre ses enfants. *Aff. Etr.* fr. n° 218 f° 48.

(2) Ce qui n'empêcha la commune de Vence d'imposer le prélat d'une façon exorbitante l'année d'après. *Arch. [des] Alpes-Maritimes* [Ev. de Vence. G. 44.

gneur défunt à l'égard du prélat. Il commença d'abord par lui disputer le droit de poisson que possédaient en commun les Villeneuve et l'évêque. Le commandeur envoyait saisir le poisson sur la route du port et le prélat attendait vainement que la part à lui destinée lui fût présentée. Godeau n'était pas disposé à supporter les prétentions du fils alors qu'il avait résisté avec tant d'énergie aux volontés du père. Il eut encore recours au roi qui fit rappeler à l'ordre le seigneur trop entreprenant et lui défendit de troubler l'évêque dans la jouissance de ses droits temporels (1).

Le commandeur de Villeneuve, n'ayant rien à dire demeura tranquille pour l'instant, mais sans abdiquer pour tant sa volonté bien arrêtée de créer des difficultés à l'évêque et de saisir toutes les occasions de lui être désagréable. Or il était d'usage qu'aux processions solennelles, l'évêque fût accompagné de quelques serviteurs qui, affectés au soin de sa personne, marchaient immédiatement derrière lui. Le jour de la Fête-Dieu, la procession se déroulait paisiblement suivant l'ordre accoutumé, lorsque le seigneur de Villeneuve, qui apparemment voulait du scandale, se mit à interpellier grossièrement les serviteurs de l'évêque et à leur enjoindre de céder le pas aux seigneurs qui suivaient. Les serviteurs firent semblant de ne pas entendre et ne se dérangèrent pas. Alors, furieux, le commandeur s'avança brutalement et se livra contre eux à des voies de faits vraiment extraordinaires (2).

Godeau ne pouvait laisser passer la chose sans protester. Il fit un rapport circonstancié et porta l'affaire devant le grand Conseil. En même temps, il mit au courant de la situation les agents du Clergé qui, de leur côté, firent

(1) *Arch. des Alpes-Maritimes*, Ev. de Vence, G. 46.

(2) *Arch. des Alpes-Maritimes* G. 44.

toutes les démarches nécessaires en pareille occurrence (2). La chose pourtant traînait en longueur. Le roi désirait avoir plus de détails et voulait que le premier président de Provence fît une enquête sur tout ce qui s'était passé, attendant pour rendre un jugement qu'un nouveau rapport lui fût envoyé. Godeau impatienté écrivit au chancelier pour lui recommander son procès. « Je demande au roy, disait-il, un arrêt semblable à ceux qui ont déjà esté rendus en faveur de Mgrs les archevêques de Toulouse et d'Aix et de M. l'évêque de Castres contre leurs parlemens et la Chambre my-partie par lesquels S. M. ordonne que marchant dans la procession, ils pourront mener après eux deux de leurs domestiques pour le service de leurs personnes. » Et il insistait pour obtenir un règlement formel à cet égard (1).

Enfin, sur de nouvelles instances faites par les agents du Clergé, le roi fit expédier une lettre de cachet à l'évêque de Vence et le commandeur reçut l'ordre de respecter les ordonnances rendues précédemment dans des cas semblables (2).

*
* *

Mais la lutte que le prélat eut à soutenir contre ses chanoines fut bien plus longue et bien plus pénible encore.

(1) Bibl. Nat. *Mss.* fr. 47.441.

(2) *Procès-verbal de l'Assemblée* de 1670. 8 août.

(2) *Arch. des Alpes-Maritimes* Ev. de Vence. G. 44. Déjà en 1659 Godeau avait eu à lutter contre les seigneurs de son diocèse. A cette date le chevalier de Villeneuve Thorenc avait chassé le curé de Carros de son église, de son presbytère et même du village, le menaçant de le maltraiter plus durement encore s'il venait reprendre ses fonctions. Godeau avait mis l'église en interdit et avait saisi de l'affaire les agents du Cl rgé. Sur leurs plaintes, le duc de M rcœur, gouverneur de la Provence avait reçu l'ordre de mettre à la raison le brutal chevalier. *Aff. Et.* fr. 907, f° 243.

Il est assez ordinaire que le chapitre fasse de l'opposition à l'évêque. Il est moins fréquent que cette opposition aille jusqu'à la haine comme ce fut le cas dans le diocèse de Vence. La chose est d'autant plus surprenante que Godeau n'avait rien de dur, rien de hautain dans sa façon d'agir avec ses inférieurs. Il était au contraire plein de bonté et de mansuétude. Son prédécesseur au siège de Vence (1), était renommé pour sa rigueur sans pareille. « Godeau fut d'une si différente humeur que, à la moindre prière que lui fist un criminel, ores qu'il eust des crimes atroces, il lui pardonnoit (2). » Mais l'évêque s'acquittait de sa charge avec conscience et il ne supportait pas que personne autour de lui manquât à ses devoirs. Voilà la véritable raison de l'inimitié que lui voua son chapitre, irrité de le voir si vigilant et si justement sévère. Nous avons vu avec quel acharnement les chanoines de Vence s'opposèrent à l'union des deux évêchés. Quand Godeau se fut démis de Grasse l'hostilité cessa mais ce ne fut pas pour longtemps. Elle reprit aussitôt qu'il voulut mettre un peu d'ordre dans les affaires de sa cathédrale. Les chanoines ne tenaient aucun compte des *Mandements* et des *Ordonnances* du prélat, administraient sans aucun contrôle les deniers de l'église et manquaient sans scrupule aux devoirs les plus élémentaires de leur charge. L'opposition qu'à ce sujet ils firent jusqu'au bout au prélat ne contribua pas peu à ruiner sa santé déjà fort affaiblie et l'on peut dire que sa mort en fut sûrement avancée.

En 1664, les habitants de Saint-Paul demandèrent à l'évêque d'ériger leur église en collégiale. Les Villeneuve-Thorenc, seigneurs de la ville, n'étaient pas sans doute les

(1) P. du Vair.

(2) *Arch. des Alpes-Maritimes*. Ev. de Vence G. 3. V. dans les *Annales du Midi*, avril 1898, l'article de M. Doublet sur les Mandements de Godeau.

amis du prélat. Mais celui-ci ne voyant que le bien de l'église et sachant d'ailleurs que les Villeneuve étaient pleins de zèle pour la religion, se montra disposé à bien accueillir la demande d'érection. Il comptait sans son chapitre qui ne voyait pas la chose d'un œil aussi satisfait. Craignant de voir s'élever dans le diocèse une église rivale, capable de lutter de splendeur avec la cathédrale, peut-être de lui ravir un jour la prééminence, les chanoines de Vence protestèrent de toutes leurs forces. Ils s'efforcèrent de démontrer à l'évêque qu'il n'était pas de son intérêt, ni de l'intérêt de sa ville épiscopale, d'accorder leur demande aux habitants de Saint-Paul. Godeau, quoique persuadé des intentions bien arrêtées du chapitre, essaya pourtant de lui prouver que l'église cathédrale ne souffrirait nullement de la création d'une collégiale à Saint-Paul, que les revenus des chanoines ne seraient en rien diminués, que leurs privilèges demeureraient intacts, qu'au contraire la religion y gagnerait une magnificence nouvelle et le culte un nouvel éclat. Ces raisonnements si justes ne firent qu'exaspérer davantage encore les chanoines qui se résolurent à entraver de toute manière la création projetée.

Godeau qui commençait à se lasser de cette opposition, pria l'évêque de Digne de porter l'affaire devant l'Assemblée du Clergé, qui lui fit répondre qu'il pouvait passer outre aux objections du chapitre (1). Sans tarder davantage, il érigea l'église de Saint-Paul en collégiale, sollicita des lettres patentes qui furent délivrées en janvier 1667 et fit confirmer l'édit royal par une Bulle que le Pape expédia quelque temps après.

L'échec des chanoines dans une affaire qui leur tenait tant au cœur ne fut pas de nature à diminuer leur ressentiment contre leur évêque et la guerre continua avec une

(1) *Procès-verbal de l'Assemblée* de 1665, Le 20 novembre.

nouvelle ardeur. En 1668, le chapitre se refusa formellement à faire faire à la cathédrale les réparations nécessaires et instamment réclamées par l'évêque. Godeau s'adressa au roi qui, par une ordonnance du 22 septembre de la même année, força les chanoines à s'occuper des travaux demandés (1). C'était toujours ainsi qu'il fallait agir quand on voulait obtenir quelque chose du chapitre. Le roi était le seul maître que les chanoines reconnussent encore.

Les choses allèrent même si loin que l'évêque de Vence dut se plaindre officiellement de la négligence des chanoines dans l'accomplissement de leurs devoirs. Dans une supplique adressée à S. M. en 1671, Godeau énumère tous les griefs et tous les chefs d'accusation. Depuis seize ans qu'il est paisible possesseur du siège de Vence, il a mis tous ses soins à conserver à l'office divin son lustre et sa splendeur. Il a fait deux visites générales de son diocèse pour faire observer de salutaires règlements. Mais jusque là tous ses efforts ont été inutiles. Ses ordonnances n'ont pas été exécutées et le désordre est si grand que le roi seul est capable d'y remédier. Dans l'église cathédrale, les bénéficiers supportent tout le fardeau de l'office et se plaignent du mauvais traitement que leur font subir les chanoines. Les distributions ne sont pas faites en leur temps ou ne le sont qu'incomplètement. Le blé et le vin qu'on leur donne ne sont pas de qualité requise et le compte n'y est pas toujours. Les bénéficiers ne peuvent vivre avec un revenu si minime et leur pauvreté ne leur permet pas d'intenter un procès au chapitre. Les chanoines, eux, ont jusqu'à trois prébendes. Par délibération, ils se sont exemptés de l'assistance aux offices et de la résidence, prétextant le retranchement de plusieurs distributions fait pour acquitter de

(1) *Arch. des Alpes-Maritimes*. Ev. de Vence G. 44.

vieilles dettes. Ils n'ont plus de diacre ; ils se sont débarrassés du campanier et l'évêque est impuissant à contrôler les actes d'une administration aussi scandaleuse. Godeau suppliait S. M. de faire cesser ce désordre parce qu'il n'avait pas le moyen de se pourvoir devant le parlement de Provence. Enfin il demandait la nomination de quatre commissaires par devant lesquels il se faisait fort « de déduire et de justifier tous les abus (1). »

Le 20 septembre, il envoyait cette supplique à l'abbé de Thomassin (2), alors à Paris. « Si le Roy la vouloit répondre favorablement, lui disait-il, ce seroit une grande Pièce pour rétablir toutes choses dans notre Eglise (3). » Le 29 octobre, il lui envoyait encore copie d'une nouvelle délibération en vertu de laquelle le chapitre retranchait plusieurs distributions. « La clause qu'ils y ont insérée, disait-il, par laquelle ils s'exemptent de la pointe (4), est tout à fait contre le droit et va ruiner l'office divin dans notre Eglise. Ils n'ont pu faire cette conclusion sans moi et je vous prie de consulter comment je dois gouverner pour m'y opposer. Il y a trois chanoines qui s'opposent pour le retranchement des distributions, car pour l'office, ils ne s'en mettent pas en peine (5). »

Godeau était toujours écouté quand il s'adressait au roi. Un arrêt rendu de Saint-Germain le 16 janvier 1672, vint rappeler les chanoines à leur devoir, leur enjoignit de se soumettre aux décisions de leur évêque et les menaça d'une amende considérable, s'ils persistaient dans leur mauvaise conduite.

(1) *Arch. des Alpes-Maritimes*. Ev. de Vence G. 17.

(2) L. Thomassin, fils de F. Thomassin, seigneur de Saint-Paul et président à la Cour d'Aix, fut nommé plus tard coadjuteur de Godeau.

(3) *Lettres* p. 428.

(4) C'est-à-dire ils ne comptent point les absences.

(5) *Lettres* p. 433.

II

L'âge avancé de notre évêque, les ennuis et les difficultés qu'il trouvait autour de lui dans son diocèse, la conscience de sa réputation littéraire depuis longtemps établie, pouvaient lui paraître autant de motifs suffisants de renoncer désormais aux travaux de la plume et de goûter enfin les douceurs d'un repos justement mérité. Cette pensée n'eut jamais accès dans son âme. Il voulut demeurer fidèle à la promesse qu'au jour de sa conversion il avait faite à Dieu de travailler jusqu'à la mort pour sa gloire et pour la gloire de son Eglise.

En 1665, il sollicitait et il obtenait du chancelier Séguier un nouveau privilège pour ses ouvrages déjà imprimés et pour ceux qu'il comptait faire imprimer encore. « La Providence, lui disait-il en le remerciant, m'a placé dans un diocèse de si petite étendue que les fonctions de ma charge me laissent beaucoup de temps pour mes études. J'essaie qu'elles soient utiles à l'Eglise pour qui mon amour s'augmente tous les jours. Ne craignez donc pas, Monseigneur, que j'abuse du sceau. Je le considérerai comme une chose sacrée puisqu'il porte l'image du Roi et comme une marque de votre estime et de votre affection qui me sont deux choses extrêmement précieuses (1). »

Godeau disait vrai. Il n'abusa pas du sceau, mais il en usa largement, comme nous allons le voir. Cette même année 1665, il donnait au public les *Eloges des Evêques illustres* qu'il dédiait aux archevêques et évêques de France (2). « Les Eloges de tous les Evesques qui ont

(1) *Lettres*, p. 422,

(2) Paris, Muguet, 1665, in-4°.

fleury en doctrine et en piété, disait-il dans l'épître dédicatoire, n'appartiennent si légitimement à personne qu'à ceux qui ont le mesme caractère et la mesme dignité et ces miroirs admirables doivent estre principalement présentés à ceux qui sont obligés de s'y considérer pour tâcher d'imiter les actions de ces grands hommes dont ils exercent le ministère. » Et l'auteur recueillait à travers l'histoire de l'Eglise les biographies abrégées de 102 évêques dont il présentait les vertus à l'exemple de leurs successeurs.

C'est une pensée du même genre qui lui fit entreprendre l'ouvrage qu'il donna en 1667, sous le titre d'*Eloges historiques* des Empereurs, des Rois, des Princes, des Impératrices, des Reines et des Princesses qui dans tous les siècles ont excellé en piété (1). « Les Roys chrétiens, disait-il, dans la dédicace au Roi, sont non-seulement les images de Dieu comme tous les Roys qui portent l'impression de son doigt sur leur front; mais ils sont les images de Jésus-Christ Roy des Roys et Seigneur des Seigneurs. Or ce Roy est le saint des saints; il faut donc que ses images luy ressemblent en sainteté, autant que la faiblesse humaine le peut permettre et s'ils n'ont point cette conformité avec luy, je puis dire en vérité que leur royaume n'est qu'une illusion, un phantome de grandeur qui s'évanouit dans peu d'années. »

Ces deux ouvrages écrits sans prétention, dans une langue claire et facile, ont mérité d'être loués par Ancillon qui les regardait comme les chefs-d'œuvre du prélat et les nommait avec quelque exagération des *Pièces incomparables* (2).

*
* *

Godeau n'attendait pas qu'un ouvrage fût achevé pour

(1) Paris, Muguet, 1667, in-4°.

(2) Ancillon, *Nouveaux Mélanges*, II, p. 292.

en commencer un autre. Pendant que sous l'œil obligeant de l'abbé Baluze (1) s'imprimaient à Paris les *Eloges* des Evêques et des Empereurs, il s'occupait de la traduction du Nouveau Testament qu'il publiait en 1668 (2). Le prélat ne s'était pas caché la difficulté de l'entreprise. Aussi s'était-il d'abord adressé à Port-Royal pour y faire examiner et corriger son ouvrage. Car il comptait plus d'un ami parmi les solitaires dont c'était, comme on le sait, la prétention presque exclusive de se livrer à l'étude des Livres saints. Mais les circonstances n'étaient pas favorables. On travaillait alors à Port-Royal à la publication d'une œuvre semblable, du *Nouveau Testament* dit *de Mons* (3), et il ne paraissait guère possible qu'on pût se charger de la correction que demandait l'évêque de Vence. Il lui fut répondu que, dans les conjonctures présentes, sa demande ne pouvait être accueillie (4) et Godeau dut se résigner à revoir lui-même sa traduction avant de la donner au public.

Sur ces entrefaites le *Nouveau Testament de Mons* ayant été condamné, l'autorité se montra plus sévère pour la publication de pareils ouvrages et l'évêque de Vence qui n'avait pas demandé de privilège spécial apprit avec étonnement que le chancelier avait fait saisir par ministère d'huissier les exemplaires de sa Version « ce qui, lui écrivait Chapelain, donne fort à courre à vostre libraire et à vos serviteurs (5). » L'affaire heureusement n'eut pas de suite

(1) V. dans le n° 360 des *Mss. de Baluze* plusieurs lettres adressées à ce sujet par Godeau au savant abbé.

(2) *Version expliquée du Nouveau Testament*, 2 vol. in-8°, Paris, 1668.

(3) Le *Nouveau Testament de Mons*, d'abord censuré par l'arch. de Paris et plusieurs évêques fut condamné à Rome le 11 avril 1668.

(4) V. à ce propos la lettre de Lemaitre à Godeau dans Hermant *Mémoires* III f° 357.

(5) *Lettres* II, p. 372.

et quelques jours après la saisie, la vente fut autorisée par permission royale.

La Version expliquée du Nouveau Testament fait suite aux ouvrages que Godeau a déjà composés pour combattre la morale relâchée des Casuistes. Mais, cette fois, c'est pour les fidèles spécialement qu'il écrit, c'est aux fidèles qu'il dédie son livre. « Les enfans du siècle, disait-il, lisent avec plaisir le testament de leur père quand il leur laisse un grand patrimoine et qu'il le partage également pour leur oster tout sujet de querelle et de procès. Voicy le testament du fils de Dieu, vostre père et vostre juge que je vous offre et je ne puis douter que la lecture ne vous en soye très agréable. Vous y verrez qu'il nous y laisse un patrimoine divin qui est la vérité et qu'il a fait le partage d'une façon admirable. »

La façon dont le prélat présentait ainsi son livre au public chrétien fit l'admiration de Port-Royal, qui, s'il ne put corriger l'ouvrage, tint du moins à honneur de le défendre et de le vanter. On fit un mérite à l'auteur d'avoir rendu compte aux fidèles des motifs de sa conduite et l'on rappelait à ce propos les temps bienheureux où l'apôtre saint Paul agissait de même avec les Corinthiens. C'est sans doute, disait-on, un grand sujet de consolation pour l'église présente d'avoir encore des prélats qui conservent le même esprit et qui traduisent aujourd'hui comme l'apôtre écrivait il y a tant de siècles (1).

La préface, où Godeau reprenait contre les Casuistes les accusations tant de fois répétées déjà, ne fit pas moins plaisir aux adversaires de la morale corrompue. Mais on peut croire que cela ne contribua pas peu à lui attirer des

(1) *Œuvres d'Arnauld* IX p. 89. Réponse à la seconde lettre d'un docteur en théologie sur les traductions du N. T. Cette réponse qui n'est peut-être pas d'Arnauld a du passer sous ses yeux.

critiques. Car son livre n'eut pas que des admirateurs. Richard Simon, entre autres, se distingua par la sévérité de son jugement. « On ne peut douter de la grande piété et du grand zèle de Godeau, écrivait-il, mais de sa capacité pour traduire le Nouveau Testament. » Et il l'accuse de ne savoir point suffisamment le grec et le latin, de ne s'être point assujéti à suivre le texte de la Vulgate, quoiqu'il fasse profession de s'en éloigner rarement, de n'avoir pas mis assez de liaison entre les paroles du texte et les additions qu'il fait, enfin il lui reproche d'avoir employé le *tu* en s'adressant à Dieu au lieu du *vous* qu'il juge plus convenable (1).

Il est vrai que Godeau n'avait peut-être pas toute la science nécessaire pour traduire exactement le Nouveau Testament et qu'on peut surprendre en son ouvrage plus d'une erreur de détail. Mais, de l'avou même de son critique, sa traduction n'est pas inférieure aux traductions de Mons et du P. Amelotte (2) qui parurent dans le même temps. Disons encore qu'après la Révocation de l'édit de Nantes, on distribua dans le royaume plus de 50.000 exemplaires du Nouveau Testament et que la version adoptée fut celle de l'évêque de Vence (3).

*
* *

Au moment où Godeau publiait sa version du Nouveau Testament, il écrivait à Mme de Longueville : « Les Fastes sont achevés et je les fais mettre au net. Mais n'est-ce point trop écrire et ne vaudrait-il pas mieux achever ma vie dans le silence et dans la prière (4). » C'est peut-être

(1) R. Simon. *Hist. crit. des Versions du N. T.* p. 389 et seq. V. aussi *Lettres de Bayle* (I p. 289) une lettre où il engage son ami Rou à défendre Godeau contre R. Simon.

(2) Denis Amelotte, né à Saintes en 1606, un des premiers compagnons de M. Olier entra dans l'Oratoire en 1650 mourut en 1678. Un des rares adversaires du jansénisme dans la Congrégation.

(3) V. *Revue de théologie* 3^e série VI p. 113. *Mémoires de Foucault* p. 518 et *Lettres inédites de Fénelon* publiées par l'abbé Verlaque. p. 33.

(4) *Lettres* p. 397.

un scrupule de ce genre qui lui fit retarder la publication de cette œuvre nouvelle qui ne parut qu'en 1674, deux ans après sa mort.

C'est une sorte de calendrier liturgique où l'auteur suivant à peu près jour par jour l'ordre des fêtes chrétiennes pendant les douze mois de l'année, essaye de parer des grâces de la poésie les actions héroïques des saints et les principaux mystères de la foi chrétienne. « On voit aujourd'hui, dit-il dans sa préface, que le nom de Légendes dégoûte les lecteurs délicats qui sont beaucoup plus portés à lire des romans à cause de la nouveauté des évènements fabuleux et de l'élocution pompeuse et fleurie qu'ils y trouvent. Pour apporter quelque tempérament à ce goust dépravé des hommes, j'ay crû qu'il seroit bon de leur faire considérer avec plaisir les actions des saints qu'ils doivent prendre pour modèles. » Godeau a raison de dire qu'il n'a pas eu de prédécesseurs. Les *Fastes* d'Ovide sont trop profanes pour qu'il ait pu en tirer quelque secours et l'*Année sacrée* du P. Sautel (1), jésuite, tout instructive qu'elle est, ressemble trop à un recueil de sentences pour inspirer un poète.

C'était, il faut l'avouer, une tâche difficile de célébrer dans un poème continu cette multitude de saints que l'Eglise honore. C'était se condamner à peu près inévitablement à faire une œuvre un peu sèche, sans unité réelle, puisque aussi bien il ne pouvait être question de transitions naturelles et logiques en passant d'une fête à une autre. La similitude des actions et des sentiments des personnages n'était pas un moindre inconvénient pour le poète, obligé, pour ne pas être monotone, de varier sans cesse ses narrations et ses discours.

(1) Né en 1613 mort en 1662 son ouvrage parut pour la première fois en 1665 à Paris en 2 volumes in-12.

Aussi les *Fastes de l'Église* sont-ils loin de valoir les autres poèmes du prélat. On y sent le poète aux prises avec les difficultés insurmontables d'un sujet dont il s'efforce vainement de voiler la pauvreté sous un luxe de descriptions et de développements qui ne viennent pas toujours à leur place. La fatigue de l'âge s'y laisse deviner sans peine et les défauts ordinaires de sa poésie s'y rencontrent, rendus plus sensibles par la longueur de l'ouvrage. Le goût déjà peu sûr s'est encore affaibli, et l'on a de la peine à ne pas sourire, quand après une prière à Dieu ou à la Vierge, on trouve une invocation à la Muse Uranie. Aussi l'inspiration n'est-elle descendue ni du ciel chrétien ni de l'olympé païen et le poète, réduit à ses seules forces, n'a pu faire une œuvre digne de lui survivre. Pourtant, la versification est toujours aussi coulante, aussi facile, et l'éloquence paraît encore dans les discours que l'auteur met dans la bouche de ses personnages. Mais l'ensemble est faible et défectueux et ne mérite pas de nous occuper davantage.

*
* *

Godeau attachait autrement d'importance au *Traité de Morale* dont il amassait alors les matériaux. Mais il avait, semble-t-il, le pressentiment qu'il ne le mènerait pas à bonne fin, quand il écrivait à l'abbé de Thomassin : « Priez Dieu, s'il vous plaît, qu'il me donne assez de force pour l'achever ; car c'est un grand dessein et très laborieux pour un homme de mon âge (1). » Il ne put en effet mettre la dernière main à cette œuvre qu'en mourant il confia aux soins du Père Thomassin de l'Oratoire, du docteur Sainte-Beuve et d'Arnauld, pour la revoir et la publier, s'ils le jugeaient à propos.

(1) *Lettres*, p. 424.

Ce ne fut qu'assez tard pourtant que les amis du prélat songèrent à s'occuper du *Traité de Morale* pour essayer d'en donner au public une édition convenable. Il paraît qu'il y avait à réfléchir et l'on hésita longtemps avant de prendre un parti. Le but de l'auteur était admirable sans doute. Il voulait, par une œuvre solide, tout entière appuyée sur le témoignage de l'Evangile et des Pères, consommer la défaite des Casuistes qu'il avait combattus toute sa vie. Mais ce même zèle, dit Arnauld dans une lettre à M. de Vaucel, peut avoir été une cause qu'il a eu trop de chaleur pour achever une si bonne œuvre et qu'il n'a pas mis tout le temps et toute l'application qui auroient été nécessaires (1). L'austère janséniste parle ensuite des négligences de style, des inexactitudes dans la traduction et les citations, du manque de noblesse et de netteté, enfin de quelques sentiments dont il ne saurait convenir et qu'on ne pouvait changer sans falsifier l'ouvrage.

Il écrivait encore au même après un second examen : « Croyez-moi, il n'y a rien à faire présentement pour la morale du bon prélat. Ce seroit une occasion aux Jésuites de le décrier comme un chef de Jansénistes et de le traiter plus outrageusement que le P. Rapin a fait de M. de Pamiers (2). » Et il conseillait d'attendre un temps plus propice où la publication pourrait se faire hautement et avec privilège.

Le privilège, en effet, avait été refusé par le roi qui voulait qu'auparavant le livre fût examiné par l'autorité ecclésiastique. L'archevêque de Paris nomma pour cette tâche le docteur Grandin (3) dont nous avons retrouvé le rap-

(1) *Lettres d'Arnauld* III p. 8.

(2) *Ibid.* III p. 61.

(3) Né à Saint-Quentin en 1604, enseigna la théologie à la Sorbonne pendant plus de 50 ans et mourut en 1691.

port dans un manuscrit de la bibliothèque Mazarine (3). C'est une suite de propositions extraites du livre incriminé et présentées comme erronées ou simplement discutables. On y fait remarquer en outre la haine que Godeau témoignait pour les Casuistes, couverts par lui d'injures, le blâme sévère infligé à toute une société dont quelques membres seulement avaient pu faillir, l'inclination qu'il montre pour les livres condamnés dans ces derniers temps et l'on note enfin l'ardeur qu'il met à combattre partout le probabilisme.

Il est permis de croire que c'est à ces accusations qu'il faut attribuer le refus définitif du privilège. Arnauld d'ailleurs mourut sans avoir osé publier l'ouvrage qui parut seulement en 1709 après avoir été retouché et remanié, nous dit le Père Nicéron, par plusieurs autres théologiens qui lui firent subir des corrections plus sévères que celles que méditait Arnauld (1).

Le *Traité de Morale*, tel qu'il fut donné après tant de changements, ne représente pas sans doute la pensée exacte de Godeau sur les différents points de doctrine. Mais l'idée qui fait l'unité de l'ensemble est bien à lui. Ce qu'il veut, c'est jeter les bases d'une morale véritablement chrétienne. « Je ne rejette pas, dit-il en commençant, la philosophie morale des païens, mais je ne veux pas la prendre pour mon guide et pour mon juge. La morale des chrétiens n'en connaît point d'autre que l'Evangile et si elle se sert des divisions et de l'ordre de celle-là, c'est en souveraine et non pas en esclave. Tant qu'on ne raisonnera qu'humainement sur les mœurs, on ne sortira jamais des difficultés que la vanité de l'esprit humain fera naître

(3) Bibliot. Maz. Mss, n° 2001.

(1) *Mémoires de Nicéron*. Tome XVII, p. 80.

à chaque pas. Mais l'Evangile est une loi décisive, certaine et immuable (1). »

Le grand ennemi de cette loi souveraine, c'est le probabilisme (2). « C'est la véritable source de la corruption de la morale chrétienne. Car si l'on admet cette doctrine, il ne faut plus parler d'Evangile, comme nous avons dit, et il n'y a rien de certain dans la science des mœurs (3). » Pour Godeau, les opinions sont fausses ou véritables : il n'y en a point de probables ; car le faux ne peut être probable, et le vrai est plus que probable puisqu'il est certain.

Il est vrai que le probabilisme peut être admis en théorie. Mais il n'en est plus de même quand il s'agit de la pratique. On ne peut alors suivre en conscience une opinion simplement probable, si l'on se trouve en présence d'une opinion plus probable encore. Aussi les Pères de l'Eglise n'ont jamais parlé le langage des probabilités (4).

C'est à la lumière de ce principe que Godeau développe la théorie des vertus, détermine la gravité des fautes et explique les commandements de Dieu et de l'Eglise.

Le *Traité de Morale* ne fut pas reçu avec beaucoup d'enthousiasme dans l'Eglise et malgré les éloges de Dupin, de Nicéron surtout, qui de son temps se plaignait déjà qu'il ne fût pas connu et recherché, comme il le méritait, il ne tarda pas à tomber dans l'oubli où se sont perdues presque toutes les œuvres de l'évêque de Vence.

(1) *Traité de Morale chrétienne*, I p. 8.

(2) D'après les *probabilistes*, on peut, dans un conflit d'opinions, se décider en toute sûreté de conscience pour celle qui réunit le moins grand nombre d'autorités. Quelques théologiens de cette école soutiennent même que l'autorité d'un seul docteur grave suffit à rendre une opinion *probable*.

(3) *Ibid* I. p. 39

(4) *Ibid*.

III

Cependant des travaux poursuivis sans relâche et avec une obstination qui défiait la fatigue et les années avaient fini de ruiner la santé de notre évêque. En 1667, il s'était déjà senti si faible qu'il s'était fait remplacer dans la visite de son diocèse par son grand vicaire. Depuis cette époque, il se plaint sans cesse, dans ses lettres, de fatigues continues qui lui ôtent l'usage de la tête et des jambes et la pensée de la mort vient souvent le visiter (1). Sous l'empire de ce funèbre pressentiment, il écrivit son testament le 5 février 1670. Cette pièce qui nous a été conservée, est une page d'une beauté vraiment sacerdotale. Après avoir protesté de son amour pour la religion catholique, apostolique et romaine dans laquelle il déclarait vouloir mourir, Godeau soumet ses ouvrages au jugement du Pape, condamnant toutes les erreurs qui lui seraient échappées. Avec une humilité touchante, il confesse son indignité et déclare qu'il ne se serait jamais engagé dans le sacerdoce, s'il en avait connu toute la grandeur. Il demande pardon à [ses diocésains de Grasse et de Vence et il nomme les personnes auxquelles il laisse un souvenir. Il n'oublie pas un de ses serviteurs qui reçoivent des dons proportionnés à leur âge et à la durée de leur service. Enfin il institue les Confrères de la Miséricorde ses légataires universels. Mais par un codicille, il laisse aux Pères de la Doctrine chrétienne tous ses papiers et tous les livres de son cabinet (2).

Ce grand acte accompli, Godeau attendit patiemment

(1) D'après Nicéron et le *Supplément au Nécrologe de Port-Royal*, Godeau aurait perdu la vue sur la fin de ses jours. On ne voit aucune allusion à cet accident dans ses *Lettres*.

(2) *Arch. des Alpes-Maritimes*. Ev. de Vence G. I.

son heure, luttant de toute ses forces contre la faiblesse de l'âge et gardant jusqu'au bout la vigueur de son esprit. En cette même année 1670, il put faire un voyage à Turin pour visiter le saint suaire qu'on y conserve et il a soin de nous dire dans son *Histoire ecclésiastique* qu'il eut l'honneur et la consolation d'être un des évêques qui le montrèrent aux pèlerins (1). L'année même de sa mort, il reçut la visite de Mme de Grignan (2), fille de Mme de Sévigné. Le prélat lui fit un accueil si aimable et se montra d'une humeur si enjouée que la visiteuse charmée ne put s'empêcher d'écrire à sa mère qu'elle avait failli devenir amoureuse de M. de Vence. La spirituelle marquise lui répondit avec sa grâce accoutumée en lui faisant l'éloge de l'évêque. « C'est un prélat d'un esprit et d'un mérite distingué : c'est le plus le plus bel esprit de son temps; vous avez admiré ses vers, jouissez de sa prose; il excelle en tout; il mérite que vous en fassiez votre ami. Vous citez plaisamment cette dame qui aimoit à faire tourner la tête des moines; ce seroit une bien plus grande merveille de la faire tourner à M. de Vence, lui dont la tête est si bonne, si bien faite et si bien organisée; c'est un trésor que vous avez en Provence (3). »

Deux choses préoccupèrent surtout notre évêque sur la fin de ses jours : la création d'un séminaire et l'administration de son diocèse.

Nous avons vu quel soin Godeau prenait de la formation de ses prêtres et quels regrets il éprouvait de ne pou-

(1) *Hist. de l'Eglise*. V. p. 306. C'est peut-être à cette occasion que le duc de Savoie dit en présence de toute sa cour que l'évêque de Vence menait la vie d'un ange et qu'il surpassait même les anges en esprit. V. Tourtourau. *Oraison funèbre de Godeau*.

(2) Françoise-Marguerite de Sévigné, mariée au comte de Grignan, lieutenant général de Provence, vécut longtemps loin de sa mère, ce qui nous valut l'aimable correspondance que l'on sait.

(3) *Lettres de Mme de Sévigné*. II p. 522. Grands écrivains de France.

voir fonder un séminaire dans sa ville épiscopale (1). Mais les ressources de son petit diocèse étaient si minimes et il y avait tant de pauvres à secourir dans les paroisses qu'il désespérait de réaliser jamais le rêve caressé depuis si longtemps. L'évêque de Vence n'était pas sans doute sans avoir une certaine fortune patrimoniale et la vente de ses ouvrages ajoutait tous les ans quelque chose à ses deniers personnels. Mais dans son inépuisable charité il dépensait le tout en bonnes œuvres et il ne trouvait jamais qu'il eût assez donné pour le soulagement des malheureux. Enfin en 1668, ayant retiré plus de 12.000 livres de la succession de Jeanne Targé, sa mère, il n'hésita pas et se mit en demeure de jeter les fondements de son œuvre.

Le 13 avril 1669, il publia une ordonnance en vertu de laquelle il érigeait un séminaire dans sa ville épiscopale (1). Il fallait des maîtres habiles et vertueux à la tête d'une maison qui devait être pour le diocèse une école de science et de charité. Godeau ne chercha pas longtemps. Il s'adressa à son ami le Père Hercule, depuis quelque temps supérieur des Pères de la doctrine chrétienne et lui demanda des religieux pour son séminaire. La requête fut sans peine accordée et Godeau s'occupa de loger les nouveaux venus car rien n'était prêt pour une pareille installation. En attendant l'achat d'un terrain convenable, l'évêque établit les Pères à la place Saint-Michel, puis à Notre-Dame de Larrat où l'air était meilleur. L'endroit d'ailleurs était tout proche du jardin épiscopal et le prélat pouvait facilement réaliser le désir qu'il avait de s'y bâtir une petite retraite.

Dans sa pensée pourtant, tout cela n'était que provisoire

(1) V. chap. XI.

(1) *Arch. des Alps-Maritime*. Ev. de Vence, G. 2.

et il se lamentait de ne pouvoir faire autant qu'il eût voulu pour l'avancement de son œuvre. « Je suis vieux, écrivait-il au Père Hercule, et je serois bien aise de voir vite ment mon ouvrage achevé et non pas le laisser imparfait ce qui mettroit toutes mes affaires domestiques en désordre (1). » Le 23 octobre 1671, il annonçait joyeusement à l'abbé de Thomassin qu'il avait acheté le terrain pour le bâtiment des Pères. « Il est au plus bel endroit de Vence, disait-il; il ne reste maintenant que de l'argent pour commencer : il ne nous faudroit qu'un peu des roignures de Versailles; mais il faut se mettre à la conduite de la Providence (2). »

Ce qui tourmentait peut-être encore davantage notre évêque, c'était la difficulté qu'il éprouvait à remplir tous les devoirs de sa charge. Il prit donc le parti de demander un coadjuteur au roi.

Ce n'était pas la première fois qu'il songeait à se décharger sur un autre d'une partie de son fardeau. Si nous en croyons une lettre de Chapelain, Godeau avait eu déjà en 1659 quelques velléités de s'adjoindre un auxiliaire. Ses amis lui firent observer que les revenus de son diocèse étaient trop faibles pour suffire à une telle charge, qu'il n'avait pas trop souffert jusque-là de ses infirmités et que son esprit n'avait rien perdu de sa vigueur (3). Godeau s'était rendu à la justesse de ces observations.

Mais les temps étaient bien changés et l'évêque, soucieux d'assurer la bonne administration de son diocèse, se décida à écrire au roi pour lui exposer les motifs de sa demande. « Sire, Votre Majesté qui vient de placer beaucoup de nouveaux évêques en divers postes, fait prendre la hardiesse à l'évêque de Vence de la supplier très hum-

(1) *Lettres*, p. 437.

(2) *Ibid.* p. 428.

(3) *Lettres de Chapelain II*, p. 62.

blement de le vouloir soulager du sien, en lui donnant un coadjuteur qui soit capable d'en supporter le travail. Il y a déjà 36 ans qu'il en fait les fonctions sans qu'on l'ait guère vu hors de son diocèse ; mais l'âge de soixante-six ans, des vertiges continuels et les autres incommodités qui suivent la vieillesse, le rendent désormais incapable de s'acquitter de ses devoirs comme il voudroit et comme il se sent obligé de faire. C'est ce qui l'oblige de se jeter aux pieds de Votre Majesté et de la supplier très humblement de le vouloir considérer comme un Vétéran, qui ne se dégoûte pas de la Milice, mais qui n'en peut pas supporter le travail et de lui donner tel successeur qu'elle voudra choisir (1). »

Le roi fut touché de l'humilité du pieux évêque et sachant avec quelle scrupuleuse exactitude il avait toujours rempli les devoirs de sa charge, il lui accorda sans retard le coadjuteur qu'il demandait. C'était l'abbé de Thomassin que nous connaissons déjà par les lettres qu'à diverses reprises lui adressa le prélat. Godeau avait veillé avec un soin tout particulier sur ce prêtre jeune encore, dont il avait su de bonne heure se faire un ami fidèle. C'est à lui qu'il faisait un si bel éloge de la Compagnie de Saint-Lazare où il avait passé de si doux instants (2). Quand l'abbé de Thomassin fut élevé au sacerdoce, il lui écrivait ces paroles où l'on sent toute la force du lien qui l'unissait à son jeune ami. « Depuis que vous êtes prêtre et que je sçai que vous êtes bon prêtre, je vous avoue que mon amitié s'augmente pour vous et que je sens des tendresses extraordinaires de cœur pour votre personne dans la confiance que j'ai de votre persévérance et de votre avancement : l'inclination naturelle et les belles qualités de votre

(1) *Lettres*, p. 366.

(2) *Ibid*, p. 202.

esprit, m'ont premièrement donné à vous; mais aujourd'hui la grâce m'y joint si puissamment que ce triple nœud difficilement se peut rompre (1). »

Depuis il n'avait cessé de l'entourer d'une tendresse toute paternelle. Il guidait avec sollicitude ses premiers pas dans la carrière de la prédication et lui recommandait de se former au style de la chaire par la lecture de saint Jean Chrysostome qu'il proclamait le prince de l'homélie (2). Il avait en lui une telle confiance qu'il ne craignait pas de lui dévoiler les sentiments les plus intimes de son âme. Dans une longue lettre, il lui faisait part des réflexions que lui suggérait la double mort du cardinal Mazarin et de l'archevêque de Toulouse, déjà nommé à Paris (3). Plus tard, quand l'abbé de Thomassin faisait un séjour un peu plus prolongé dans la capitale, il l'avertissait des dangers de la grande ville,

Où les jours les plus clairs sont sujets aux orages

Et les plus douces mers aux plus tristes naufrages (4).

Aussi la joie de notre évêque fut grande quand il apprit que le roi lui avait donné le coadjuteur de son choix. Comme il se réjouissait d'assister à son sacre. « Il faudra, lui écrivait-il, que je sois bien incommodé si je ne me trouve à votre sacre et je serois très mortifié qu'un autre vous donnât la bénédiction (5). » Il lui parlait souvent de la cérémonie qu'il voulait sans pompe et sans magnificence. « Car, disait-il, il faut la faire, non selon l'esprit du monde, mais selon l'esprit ecclésiastique, qui demande l'humilité et le repos en cette occasion (6). » Point d'ornements trop

(1) *Lettres*, p. 205.

(2) *Ibid* p. 301

(3) *Ibid.* p. 309.

(4) *Ibid* p. 327.

(5) *Ibid.* p. 426.

(6) *Ibid*

riches, il suffit qu'ils soient propres. « Nous ne sommes pas dans une ville de magnificence et il vaut mieux que les pauvres se sentent de votre charité que l'église et l'autel matériel (1). »

Et quand, en raison de sa santé, le bon prélat dut renoncer au voyage de Paris et à la joie qu'il se promettait d'imposer les mains au nouvel élu, il attend avec une sorte d'impatience fébrile le jour du sacre. Pour ce jour-là, il ordonne des prières publiques dans son diocèse (2), et aussitôt que la cérémonie est achevée, il veut savoir comment tout s'est passé. « Mandez-moi des nouvelles particulières de votre sacre, écrit-il au nouvel évêque, quels ont été vos consacrans et où la cérémonie s'est faite (3). » Enfin il lui témoigne une joie ardente de le voir bientôt dans le diocèse qui le réclame. « Je goûte par avance la joie de votre retour et je demande à Dieu un beau temps qui le facilite. Il me semble que ma santé va revenir et que j'aurai des jambes pour me soutenir aiant en vous un homme qui m'aidera à supporter le fardeau de ma charge (4). »

Hélas ! Godeau ne devait pas jouir du bienfait qu'il avait sollicité avec tant d'ardeur. Le 17 avril 1672, pendant qu'il officiait aux Ténèbres du mercredi saint, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, tombant comme un soldat au champ d'honneur. Transporté en toute hâte dans sa chambre, il reçut aussitôt les derniers sacrements et, malgré les soins qui lui furent prodigués, il s'éteignit le 21 avril, jour de Pâques, à 4 heures du soir (5).

(1) *Lettres* p. 427.

(2) *L'Ordonnance* est du 18 janvier 1672 *Arch. des Alpes Maritimes*. Ev. de Vence, G. 3.

(3) *Lettres*, p. 440. La cérémonie eut lieu le 21 février 1672 dans l'église de la Visitation. Le prélat consacrateur fut l'évêque d'Uzès assisté des évêques de Meaux et de Bayeux *Gallia Christiana*. III p. 4231.

(4) *Lettres* p. 441.

(5) Le médecin du prélat depuis quelque temps déjà craignait une

Le corps du défunt, revêtu de ses ornements pontificaux, fut exposé sur un lit de parade, en attendant qu'il fût procédé à l'embaumement. Le chapitre qui avait montré tant d'animosité contre le prélat de son vivant ne paraissait pas se préoccuper des funérailles. Le 22, aucune disposition n'avait encore été prise à cet effet. Il fallut que L. Mus-sart, chanoine de Saint-Paul et parent de Godeau fît sommation à l'économe du chapitre pour qu'il s'occupât de faire embaumer le corps. Les amis du prélat reprochaient au chapitre sa conduite scandaleuse qu'ils dénonçaient à l'indignation publique. Ils protestaient hautement contre cette hostilité que la mort n'avait pu apaiser. Ils demandaient que les funérailles fussent faites avec les plus grands hon-neurs et que les chanoines fussent rendus responsables du scandale inouï qui éclatait dans l'église de Vence (1).

Les chanoines de leur côté, accusaient les amis et les familiers du prélat d'avoir revêtu le corps d'ornements trop simples, de lui avoir mis entre les mains une crosse de bois peint, sur la poitrine une croix pastorale achetée d'une vieille femme de la ville à un prix dérisoire, au doigt une bague de laiton avec une pierre verte de la valeur de trois livres et sur la tête une mitre indécente et usée. Ils demandaient, avant de faire procéder aux funérailles, qu'on revêtît le corps d'ornements plus convenables (2).

Le conflit aurait pu durer longtemps, car les deux partis ne voulaient rien entendre. La querelle ne cessa que par l'intervention du sénéchal de Grasse qui fit procéder d'of-

attaque. Godeau lui disait : « Plût à Dieu que cet accident m'arrivât au sortir de l'autel. Ses dernières paroles furent : Il faut partir, courage, mon heure est venue... V. Tourtoureau. *Oraison funèbre de Godeau*.

(1) *Arch. des Alpes-Maritimes* Ev. de Vence G. I.

(2) *Ibid.* Ch. de Vence G. 3.

fice aux funérailles de l'évêque défunt. Le 23 avril, en présence du clergé et du sénéchal, la cérémonie eut lieu dans la cathédrale, sans discours et sans pompe, et le corps descendu dans les caveaux de l'église fut inhumé dans le lieu destiné à la sépulture des évêques de Vence (1).

(1) Voir à l'Appendice l'acte de décès de Godeau.



CHAPITRE XIV

HISTOIRE POSTHUME DE GODEAU (1672-1900)

II. — Dix-septième siècle. *Oraison funèbre de Godeau*, par le P. Tourtourneau, de la Doctrine chrétienne (1672). *Lettre de Chapelain*. — *La Gazette*. — Godeau et l'Académie. — Discours de Fléchier, successeur de Godeau (1673). — Discours de Talle-
mant le jeune (1675). — Les anciens et les modernes à l'Académie. — Séance du 27 janvier 1687. — Godeau loué par Perrault, par Charpentier (1692), par La Bruyère (1695).

Dictionnaire de Moréri (1673). — L'éditeur Muguet loue l'évêque de Vence dans la préface des *Fastes* (1674) et dans celle de l'*Histoire de l'Eglise* (1680). Adrien Baillet défend Godeau contre le P. Vavasseur (1685). — Mme de Sévigné admiratrice de Godeau. — *Recueil* de Fontenelle (1692), Godeau jugé par Boileau et Maucroix (1695), par Perrault (1697), par Ancillon (1698).

II. — Dix-huitième siècle. Les historiens jansénistes. — Vigneul-Marville (1702). — L'abbé Genest et son *Discours sur la poésie pastorale* (1707). — Godeau loué par les *Mémoires de Trévoux* (1712 et 1713). Notices biographiques par Dupin (1719), par D. Liron (1719), par le P. Nicéron (1732), par l'abbé Gou-
jet (1756).

Mémoires du P. Desmolets (1729). *Le Parnasse français* de Tilton du Tillet (1733). *Mémoires* de l'abbé d'Artigny (1746).

Godeau jugé par Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV* (1752). *Dictionnaires* de l'abbé Barral (1749), d'Albert (1757), de M. de Bonnegarde (1771).

Dix-neuvième siècle. — Réimpression de l'*Oraison funèbre* de Louis XIII. — *Historiettes* de Tallemant des Réaux (1833). Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie française au XVII^e siècle*, *Causeries du Lundi*. Port-Royal. — Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique* (1843). — Cousin, *Histoire de la Société polie* (1858). — C. Livet, *Précieux et Précieuses* (1859). — Jacquinet, *Les Prédicateurs avant Bossuet* (1863). Le buste de Godeau à l'Hôtel de Ville de Dreux (1863). — L'abbé Tisserand. — Duchesne, *Les Épopées françaises* (1870). — MM. Rathery et Bouteron, *Mlle de Scudéry* (1877). — R. Kerviler, *A. Godeau* (1879). — E. de Barthélemy, *Sapho* (1880). — Godeau à la Sorbonne. M. E. Faguet (1896). — M. G. Doublet, *Annales du Midi*.

Il ne s'éleva pas autour du cercueil de Godeau ce tribut solennel de regrets et d'éloges que suscite d'ordinaire autour d'elle une illustre mémoire. Le prélat vivait un peu oublié au fond de la Provence où il s'était confiné depuis longtemps et d'où ne réussissaient pas à le faire sortir les sollicitations des quelques amis qui lui restaient encore. De plus, une génération nouvelle avait grandi qui, obéissant à d'autres préoccupations que celle qui avaient dominé dans la première moitié du siècle, ne paraissait pas se soucier outre mesure de ceux qui lui avaient ouvert la voie dans l'âge précédent.

La mort de l'évêque de Vence ne passa pourtant pas tout à fait inaperçue. Sa disparition donna lieu à quelques manifestations touchantes de la part de ses amis et son nom fut prononcé de temps en temps dans le monde des lettres. Nous voulons recueillir dans ce dernier chapitre

les principaux témoignages qui furent donnés à sa mémoire.

I

Le premier qui lui vint, témoignage de reconnaissance et de respect, s'éleva de cette institution nouvelle, de ce séminaire diocésain qui avait été l'objet de sa dernière pensée. Quelques jours après les funérailles qui, suivant le vœu du défunt, avaient été d'une extrême simplicité, le **P. Tourtoureau** de la Doctrine chrétienne fit l'éloge funèbre de l'évêque dans la chapelle du séminaire (1). Dans un langage emphatique, mais où l'on sent pourtant l'émotion sincère et l'admiration profonde, il parle des vertus publiques et privées du prélat défunt. Il vante surtout sa charité dont il cite nombre de traits des plus honorables et des plus touchants. Savait-on que pendant tout l'Avent, Godeau faisait manger à sa table un petit garçon en l'honneur de l'Enfant Jésus ? Savait-on que tous les jeudis de carême, il servait de ses mains les pauvres de la ville en souvenir de la Cène du Sauveur ; qu'il se privait même des viandes les plus délicates pour les envoyer aux malades et qu'il faisait fondre ses plats d'argent pour en faire des calices destinés aux églises pauvres ? Des détails de ce genre font pénétrer plus intimement dans cette vie si édifiante et illuminent d'un rayon d'une profonde bonté cette figure sérieuse et pensive que nous présente le portrait gravé par Landri en 1672.

(1) *Oraison funèbre* de Mgr. l'Illustrissime et Révérendissime A. Godeau, évêque et seigneur de Vence, conseiller du Roi en ses conseils prononcée dans l'Eglise des Pères de la doctrine chrétienne du séminaire de Vence par le R. P. Tourtoureau de la Congrégation de la Doctrine.

La mort de Godeau fut un sujet de deuil pour Conrart, Chapelain et le duc de Montausier, qui voyaient disparaître un ami de plus de quarante ans et l'on sait par une lettre de **Chapelain**, datée du 10 mai 1672, la douleur qu'ils ressentirent tous les trois de cette perte commune (1).

Le 18 mai, la **Gazette** publiait un article nécrologique envoyé de Vence et l'on y pouvait lire un touchant témoignage rendu à l'évêque par ses diocésains (2).

De son côté, l'**Académie française** dont Godeau avait été un des premiers membres, rendit à sa mémoire les honneurs accoutumés. Après avoir fait célébrer pour le repos de son âme un service funèbre dans l'église des Billettes, aujourd'hui temple protestant, elle s'occupa de lui choisir un successeur. Le 28 novembre, l'abbé Fléchier, depuis évêque de Nîmes, fut appelé à remplacer l'évêque de Vence, en même temps que Racine était élu pour succéder à la Mothe Le Vayer et Gallois à l'abbé de Bourzeis (3).

Quand, le 12 janvier suivant, **Fléchier** prononça son discours de réception, il ne put s'empêcher, au milieu des éloges adressés au roi, d'évoquer le souvenir de son prédécesseur. « Que n'ay-je, Messieurs, la délicatesse, la facilité, le tour d'esprit de celui de qui j'ay l'honneur de remplir la place, pour décrire le nombre d'armées, les prises des villes, les passages des rivières, la rapidité des victoires de ce conquérant qui se partage et se multiplie en autant d'endroits qu'il a d'armées différentes (4). »

chrétienne, in-8° Avignon, 1678. L'auteur ne l'a livrée à l'impression que parce qu'il en courait des copies dans le public.

(1) *Lettres de Chapelain* II, p. 778.

(2) *Gazette*. Année 1672.

(3) *Registres de l'Académie française*, Publié en 1895, par Marty-Laveaux I, p. 49.

(4) *Recueil des Harangues prononcées par Messieurs de l'Académie française*. In-4°, Coignard 1698, p. 212.

Ce ne fut pas la seule fois que l'éloge de Godeau retentit au sein de l'illustre Assemblée. Les Académiciens dans leurs discours aimaient à revenir sur les commencements de leur institution. Ils se plaisaient à rappeler les noms plus ou moins fameux de leurs fondateurs et à retracer un tableau toujours embelli de leurs premières réunions littéraires où ils imaginaient, non sans quelque apparence de raison d'ailleurs, tant de talent et tant de génie. C'est ainsi que le 27 mai 1675, l'abbé **Tallemant**, le jeune, lut son *Discours sur l'utilité des Académies*. L'occasion était bonne et l'orateur loua sans trop d'exagération le temps passé. « Quel profit, quelle douceur, Messieurs, de jouir en mesme temps de l'éloquence d'un Balzac, de l'agrément d'un Voiture, de la fécondité presque incroyable de *M. Godeau* (1). »

Tout le monde dut s'avouer satisfait ce jour-là. Il n'en fut pas de même dans une occasion plus mémorable. Nous avons dit de Godeau, en parlant de la préface des *Œuvres chrétiennes*, qu'il avait le premier, en quelque sorte, commencé la polémique contre les anciens que pourtant il admirait. Les idées qu'il avait émises avaient fait leur chemin et le débat s'était ouvert depuis avec solennité dans le monde des lettrés et des savants. Il eut son écho jusqu'au sein de l'Académie et le nom de Godeau ne fut pas oublié. Le 27 janvier 1687, l'Académie s'assembla pour fêter la convalescence du roi et **Charles Perrault**, l'adversaire déclaré des anciens, lut, au grand scandale de Boileau, son poème du siècle de Louis XIV. Aux noms immortels d'Homère, de Virgile et d'Ovide, il opposait assez témérairement les noms des poètes modernes.

(2) *Recueil des Harangues* p. 261.

Donc, quel haut rang d'honneur ne devront pas tenir
 Dans les fastes sacrés des siècles à venir,
 Les Régnier, les Maynard, les Gombauld, les Malherbe,
 Les *Godeau*, les Racan, dont les esprits superbes,
 En sortant de leur veine et dès qu'ils furent nés,
 D'un laurier immortel se virent couronnés (1).

C'est sur le même ton de lyrisme que le 14 février 1692 le doyen de l'Académie, **Charpentier**, disait en répondant au discours de Tourreil : « Représentez-vous les Gombauld, les Chapelain, les Bourzeis, les Voiture, les Vaugelas, les Racan, les la Chambre, les Corneille, les d'Ablancourt, les Saint-Amant, les *Godéau*, les Balzac : quels noms, Messieurs, et figurez-vous que c'est l'intention de Sa Majesté que vous donniez des successeurs à ces grands personnages, non seulement pour occuper leurs places mais pour les remplir (2). »

Pour en finir avec les suffrages émanés de l'Académie au xviii^e siècle, disons que, lorsque **La Bruyère** eut prononcé son discours de réception, le 15 juin 1695, quelques auteurs jaloux ou blessés affectèrent de regarder ce discours comme une satire et s'efforcèrent d'en faire défendre l'impression. Ils ne réussirent pas et le moraliste publia sa Harangue avec une *Préface* où il vengeait les *Caractères* des attaques de ses envieux. « Qui sont donc ceux qui osent répéter contre un ouvrage aussi sérieux et aussi utile, ce continuel refrain : c'est médisance, c'est calomnie. Il faut les nommer : ce sont des poètes. Mais quels poètes ? Des auteurs d'hymnes sacrées ou des traducteurs de Psaumes, des Godeau ou des Corneille ? Non, mais des faiseurs de stances et d'élégies amoureuses (3). »

(1) *Parallèles des Anciens et des Modernes* I. p. 9. V. pour cette journée Rigault, *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*, p. 144.

(2) *Recueil des Harangues de l'Académie*, p. 604.

(3) La Bruyère. *Grands écrivains de France*. II p. 446.

Si **Corneille** eût pu lire La Bruyère, peut-être, n'eût-il pas été trop froissé de voir son nom cité à côté du nom de Godeau, lui qui, jadis admirateur fervent des vers de notre poète, disait dans une ode latine : « Ma Muse se garde d'approcher des trophées de Godeau. (1). »

Mais cherchons ailleurs que dans l'Académie des témoignages en faveur de notre évêque. Deux ans à peine après la mort du prélat, **Moréri** donnait la première édition de son grand dictionnaire historique où il insérait une notice biographique assez étendue de l'évêque défunt, notice qui fut reproduite en partie par tous les critiques qui suivirent (2).

La même année, paraissaient les *Fastes de l'Eglise* et l'éditeur **F. Muguet** payait son tribut d'admiration aux œuvres de Godeau. « Le nom de M. Godeau, disait-il dans son épître dédicatoire, est trop connu dans le monde, trop chéri parmy les chrétiens et trop illustre dans l'Eglise et ses ouvrages sont trop universellement approuvés pour ne pas donner lieu de croire que celui-cy sera receu avec une estime aussi générale (3). » C'est avec plus de confiance encore qu'il présentait au public les derniers volumes de l'*Histoire de l'Eglise* « où l'on trouve cette vaste science, ce judicieux discernement, cette éloquence pure et majestueuse qui luy étoient si naturelles (4). »

La publication des *Homélies* en 1682 fut signalée avec éloge par le **Journal des savants** qui en faisait ressortir le côté édifiant. « On y sent surtout régner un air de charité et de piété qui faisait le caractère particulier de ce grand évêque qu'on peut appeler avec justice une des

(1) *Œuvres* X p. 75. Grands écrivains de France.

(2) Dictionnaire historique.

(3) *Les Fastes de l'Eglise*. — Epître dédicatoire à Mgr de Harlay.

(4) Vol. V. de l'*Histoire de l'Eglise*.

lumières de l'Eglise et un des plus beaux ornemens de la France. »

C'est dans le même sens que parle de Godeau le critique **Adrien Baillet**. Dans le long article qu'il lui a consacré, il s'attache surtout au poète qu'il représente « comme le premier prélat de l'Eglise gallicane qui a tâché de restituer à Dieu pleinement, sans réserve et sans mélange, la poésie françoise qui avoit eu presque le mesme sort que la grecque et la latine et qui avoit esté consacrée aux idoles du siècle et aux démons du Parnasse par la plupart de nos poètes profanes. » Il le venge en passant des attaques du Père Vavasseur dont il analyse le libelle diffamatoire et il s'écrie ensuite : « Il est temps de lui opposer le jugement du public qui a décidé que M. Godeau est un véritable poète et qui plus est un poète très chrétien, c'est-à-dire très religieux, très chaste et très propre pour prononcer, en une langue divine, les Oracles du véritable Dieu (1). »

Nous avons vu l'estime que **Mme de Sévigné** professait pour le prélat. L'aimable marquise garda jusqu'au bout son admiration pour M. de Vence et ses *Lettres* de 1689-1690 sont toutes pleines de son éloge. Il est vrai qu'alors elle dévorait l'*Histoire ecclésiastique* et que cet ouvrage avait, plus que tout autre, le don de l'instruire et de la charmer (2).

La réputation poétique de Godeau se soutenait encore à cette époque puisqu'en 1692 **Fontenelle** insérait dans son *Recueil des plus belles pièces de poésie* trois des paraphrases les plus admirées de notre auteur (3). **Boileau** pourtant n'était pas aussi enthousiaste. Ce génie lumineux

(1) *Jugemens des savants sur les principaux auteurs* V. p. 298 seq.

(2) Tome IX. Dans les grands écrivains de France.

(3) Le cantique : Lumineuses troupes des Anges, le cantique des trois enfans et le *super flumina*.

et précis, qui demandait avec tant d'autorité que le poète revînt sans cesse sur son travail, qui avait enseigné à Racine l'art difficile de faire des vers faciles, ne devait pas en effet apprécier beaucoup ces poésies faites à la hâte et au pied levé pour ainsi dire. Dans une lettre à Maucroix il avoue, il est vrai, que Godeau est un poète assez estimable. Mais il ajoute aussitôt : « Je ne sais point s'il passera à la postérité ; mais il faudra pour cela qu'il ressuscite, puisqu'on peut dire qu'il est déjà mort, n'étant presque plus maintenant lu de personne (1). »

C'est aussi ce que pensait **Maucroix**. Il admire la facilité de Godeau, mais il trouve que cette facilité lui fut funeste et le fit tomber dans bien des imperfections et des négligences. « Néanmoins, dit-il, parmi les vers négligés de M. Godeau il y en a de beaux qui lui échappent. » Et il cite le vers adressé par le poète à Virgile :

Soit que d'un coudre d'or tu fendes les guérêts (2).

Sur la fin du siècle, **Perrault**, dans ses *Hommes illustres*, se garda bien d'omettre le nom de Godeau. Le portrait du prélat, gravure adoucie par Lubin, se détache à sa place dans ce bel ouvrage et la notice qui l'accompagne ne contient que des éloges à l'adresse de l'évêque de Vence (3).

Enfin le protestant **Ancillon**, dans le second volume de ses *Nouveaux mélanges* parus à Bâle en 1698, rendait lui-même hommage au talent de Godeau et contribuait pour sa part à entretenir la renommée littéraire de l'ami de Conrart (4).

Ainsi, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, la mémoire de Godeau fut l'objet d'une grande vénération et son

(1) Boileau. *Œuvres*. 8° Paris 1805. II, p. 441.

(2) Maucroix. *Œuvres diverses*. Paris Teshener 1834 II, p. 227.

(3) Perrault. *Hommes illustres*, in-f°. 4697

(4) Ancillon. *Nouveaux mélanges* II, p. 292.

talent d'écrivain recueillit quelques jugements favorables. Nous allons voir que le dix-huitième siècle se souvint encore de temps en temps de l'évêque de Vence et que ses œuvres en vers et en prose obtinrent plus d'une mention de la part des critiques.

II

Disons tout d'abord que tous ceux qui ont parlé des luttes religieuses au xviii^e siècle, ont mentionné le nom de Godeau. Les historiens jansénistes surtout, qui avaient quelques raisons de regarder le prélat comme un des leurs, donnèrent en général les plus grands éloges à sa vie et à ses œuvres. Leur témoignage peut paraître intéressé : il ne porte d'ailleurs que sur un point particulier. Aussi n'en dirons-nous rien autre chose ici et nous passerons de suite à des témoignages plus indépendants (1).

Un de ceux qui ont parlé de Godeau avec le plus de sympathie est sans contredit **Vigneul-Marville**. Ce critique a résumé en quelques lignes les mérites divers de l'évêque de Vence et si le portrait qu'il trace est un peu flatté, au point de vue littéraire surtout, on ne peut guère qu'approuver les louanges qu'il donne à l'évêque. Voici en effet ce qu'il dit du prélat : « Le clergé de France l'a regardé comme le modèle des évêques pieux et savans. Son peuple l'a chéri comme un pasteur et un père. Rome l'a estimé, la cour l'a considéré, les théologiens l'ont écouté, tout le monde universellement lit ses ouvrages (2), les protestans ne lui ont pas refusé des louanges

(1) *Mélanges d'histoire et de littérature* II p. 323.

(2) Vigneul-Marville ne s'accorde guère ici avec Boileau qui, nous venons de le voir, écrivait que personne ne lisait plus l'évêque de Vence. Il est vrai que Boileau parlait surtout des poésies de Godeau et Vigneul-Marville de ses ouvrages de piété.

et si un grammairien a attaqué sa poésie (1), il en a assez rougi pour m'obliger à n'en rien dire davantage. »

Quelques années plus tard, le souvenir de notre évêque était une fois encore évoqué au sein de l'Académie. Dans son *Discours sur la poésie pastorale*, entrepris à la prière de l'Assemblée, l'abbé Genest faisait à Godeau une place des plus honorables à côté de Racan et de Segrais, les véritables représentants de la poésie champêtre au dix-septième siècle et, parlant des églogues sacrées et spirituelles de notre auteur, il les nommait tout simplement de merveilleux ouvrages (2).

Un journal qu'on aurait pu croire peu porté à la bienveillance pour un ami des Jansénistes, les *Mémoires de Trévoux*, rendit en plus d'une occasion un témoignage favorable au mérite de l'évêque de Vence. En 1712, passant en revue les poètes qui avaient traduit les Psaumes, les *Mémoires* faisaient remarquer que la paraphrase de Godeau ne méritait pas tout le bien ni tout le mal qu'on en avait dit et demandaient qu'en notant les faiblesses du traducteur, on ne lui contestât pas du moins les éloges que méritent un style ordinairement ingénieux, des tours assez variés, une versification douce (3).

L'année suivante, quand parurent les *Lettres*, le même journal signalait cette publication dans un article des plus élogieux. « Ce n'est pas, disait-il, le nom seul de M. Godeau d'ailleurs célèbre qui leur donne du prix : elles en ont par elles-mêmes et sont en état de soutenir la réputation qu'il s'est faite par ses autres ouvrages. » Il donnait en même temps des extraits assez longs des lettres les plus remarquables et venant aux lettres adressées à Mlle Paulet

(1) Le P. Vavas seur.

(2) *Discours sur la poésie pastorale* p. 91. in-12 Paris 1707.

(3) *Mémoires de Trévoux*. Année 1712 Mars.

il faisait ressortir le sérieux et la dévotion du prélat en regard de l'enjouement et de la galanterie de Voiture écrivant à la belle Angélique (1).

Les notices biographiques et littéraires sur Godeau se succèdent dans la première moitié du dix-huitième siècle. Elles se reproduisent en partie et souvent dans les mêmes termes. L'**abbé Dupin** dans sa *Bibliothèque ecclésiastique*, **Dom Liron** dans sa *Bibliothèque chartraine*, le **P. Nicéron** dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des Lettres* et l'**abbé Goujet** dans sa *Bibliothèque française* ont écrit sur Godeau de longues pages plutôt louangeuses. Il faut leur savoir gré surtout d'avoir donné des ouvrages du prélat un catalogue à peu près complet.

En 1729, le **P. Desmolets** insérait dans ses *Mémoires de littérature et d'histoire*, les *Mémoires des gens de lettres célèbres* par Costar et le « merveilleux génie » de l'évêque de Vence était encore une fois proclamé par la critique.

Dans le chœur des poètes français que célèbre **Titon du Tillet**, une place honorable est donnée à Godeau, « à cet illustre évêque qui a fait beaucoup d'honneur au Parnasse françois sans s'écarter de la modestie et de la sainteté qu convenoit à son caractère (2). »

C'est encore du poète que s'occupe l'**abbé d'Artigny** dans ses *Nouveaux Mélanges* parus en 1752. Il trouve que Baillet s'est montré trop favorable au prélat en le donnant comme restaurateur de la poésie sacrée. Mais il remarque aussi qu'on est injuste quand on prétend que depuis son épiscopat Godeau s'est livré à la poésie galante.

Voltaire nomme Godeau parmi les principaux écrivains

(1) *Mémoires de Trévoux*. Mai 1713.

(2). Voltaire. *Siècle de Louis XIV* p. 478, in-42 Didot.

du siècle de Louis XIV. « Son histoire ecclésiastique en prose, dit-il, fut plus estimée que son poème sur les Fastes de l'Eglise. Il se trompa en croyant égaler les Fastes d'Ovide : ni son sujet, ni son génie ne pouvoient suffire. C'est une grande erreur de penser que les sujets chrétiens puissent convenir à la poésie; comme ceux du paganisme, dont la mythologie aussi agréable que fausse animoit toute la nature. » Et voilà toute la théorie poétique de l'évêque de Vence condamnée par le célèbre critique qu'on peut accuser pourtant d'avoir choisi parmi les œuvres de Godeau la moins parfaite et la plus ennuyeuse.

Citons enfin, pour clore cette liste de témoignages au XVIII^e siècle, plusieurs articles biographiques insérés dans le *Dictionnaire historique et critique* de l'abbé Barral (1749), dans le *Dictionnaire portatif des Prédicateurs* d'Albert (1757) et dans le *Dictionnaire* de M. de Bonnegarde, paru en 1771.

A partir de cette époque, le souvenir de Godeau s'efface de plus en plus. D'ailleurs les agitations du siècle finissant n'étaient pas faites pour favoriser les occupations littéraires et ramener l'attention sur les écrivains du siècle écoulé.

Il faut arriver jusqu'au dix-neuvième siècle pour retrouver quelque trace de cette fragile renommée.

III

En 1824, à l'occasion de la mort de Louis XVIII, on remit au jour l'*Oraison funèbre* de Louis XIII, dont les belles pages durent faire renaître un peu de l'admiration qui avait accueilli jadis cette éloquence depuis longtemps oubliée (1).

(1) *Oraison funèbre de Louis XIII* 8°. Paris Debeaussaux 1824.

Les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, publiées pour la première fois en 1833 par MM. **Mommerqué et Tschereau**, contiennent un portrait anecdotique de Godeau, crayonné avec malice sans doute, mais où l'on trouve à côté de quelques traits évidemment exagérés, d'autres traits plus vrais de cette physionomie aimable et souriante.

Viennent ensuite les admirables travaux de la critique moderne qui, armée d'une méthode plus large et plus compréhensive, se remit à peser les noms de notre littérature et prétendit réviser pour quelques-uns les sévères jugements de la postérité. Un des plus féconds représentants de cette école nouvelle, **Sainte-Beuve**, dans son *Tableau de la poésie française au xvi^e siècle*, dans ses *Causeries du Lundi*, dans son *Histoire de Port-Royal*, eut maintes fois l'occasion de parler de Godeau. Il le fait d'ordinaire en termes assez dédaigneux quand il a affaire au poète qu'il appelle quelque part le disciple affadi de Malherbe. Il ne s'occupe du prosateur qu'à propos du *Discours sur les Œuvres de Malherbe* qu'il loue du reste et il professe une médiocre estime pour l'évêque qu'il ne considère que dans ses rapports avec les Jansénistes.

Saint-Marc Girardin dans son *Cours de Littérature dramatique* (1843) a montré plus de sympathie et plus de justice pour le talent poétique du prélat. Les quelques pages qu'il a consacrées à l'étude de ses églogues et les réflexions qu'il fait à ce propos sur la vie sérieuse de l'évêque, peuvent passer pour une sorte de réhabilitation de ce caractère trop souvent défiguré (1).

On sait quel magnifique mouvement littéraire provoqua **Cousin** par ses belles études sur le dix-septième siècle. Cette société dont il retraça l'histoire est précisément celle où Godeau passa plusieurs années de sa vie mondaine et

(1) *Cours de littérature dramatique* III, p. 152.

où il revenait encore de temps en temps durant son épiscopat. Il a donc sa place toute marquée dans ce beau monde de la politesse et de la préciosité que fait revivre à nos yeux la plume du brillant critique. Cousin résume ainsi dans l'*Histoire de la Société polie* au xvii^e siècle (1658) son jugement sur Godeau. « Il était sans génie ; le souffle et la force lui manquaient, mais il avait de l'esprit, de la douceur, de la limpidité, de l'élégance et surtout des sentiments vrais (1). » Ajoutons que l'auteur de ce jugement n'a que de l'estime pour l'évêque de Vence.

L'*Histoire de la Société polie* avait paru depuis un an à peine, lorsque M. **Ch. Livet**, dans une intéressante étude sur les *Précieux et Précieuses*, faisait, lui aussi, remarquer le changement profond qui s'était opéré dans le jeune poète, à partir de sa conversion. Il louait avec raison le sérieux de sa vie, la noblesse de son caractère, la maturité de son esprit, et cette sage tolérance dont il usa à l'égard de ses nombreux amis (2).

En 1863, M. **Jacquinet** consacrait quelques pages à notre évêque et s'efforçait de montrer, par quelques citations choisies, que Godeau n'était pas un orateur à dédaigner, et qu'il y aurait profit à relire encore aujourd'hui quelques-unes de ses œuvres oratoires (3).

Ce témoignage précieux était rendu à Godeau l'année même où sa ville natale lui décernait à son tour un glorieux suffrage. Le 6 août, en effet, en présence des autorités municipales, M. **Gaubert**, alors professeur au collège de Dreux, lisait une *Notice* élogieuse sur l'évêque de Vence dont le buste était ensuite solennellement déposé dans la

(1) *Hist. de la Société polie* au xvii^e siècle II, p. 91.

(2) Ch. Livet *Précieux et Précieuses* p. 76.

(3) *Les prédicateurs au dix-septième siècle avant Bossuet* p. 282.

salle de l'Hotel de Ville, avec cette inscription en vers français :

Des Psaumes de David Godeau fut l'interprète.
Il en sut voir l'esprit aussi bien que le sens,
Et ce savant prélat, orateur et poète,
A la gloire de Dieu consacra ses talents (1).

En 1670, l'**abbé Tisserand** recueillait dans les deux diocèses de notre évêque les souvenirs de sa vie et, s'aidant de quelques documents plus ou moins inédits, publiait la première biographie complète de Godeau, biographie dont nous avons assez parlé déjà pour nous dispenser d'en dire davantage.

C'est alors que M. **Duchesne**, auteur d'une thèse sur les *Epopées françaises* fit valoir le mérite du *Poème de saint Paul*, en regard des longs et ennuyeux poèmes du temps. C'était la première fois que la critique moderne envisageait, à ce point de vue, le talent du poète, et l'idée eut du moins cet avantage de faire connaître au public une œuvre à peu près ignorée jusque-là.

En 1873, MM. **Rathery** et **Boutron** publiaient une étude sur *Mlle de Scudéry* et ses correspondants, et, naturellement, ils étaient amenés à parler du Mage de Sidon dont ils donnaient plusieurs lettres adressées à la Reine de Tendre.

Nous ne citerons que pour mémoire la biographie de Godeau par M. **Kerviler** dont nous avons dit un mot dans la préface de cet ouvrage.

M. **E. de Barthélemy** revenait en 1880 sur la société précieuse et donnait à son tour quelques lettres de Godeau à Mlle de Scudéry (2).

(1) Met. Gaubert. *Notice sur Godeau*, lue à l'Hôtel de Ville de Dreux. 8^e 1863. Voir aussi *Journal de Dreux* 6 août 1663.

(2) *Sapho, le Mage de Sidon, Zénocrate*. Etude sur la société précieuse d'après les lettres inédites de Mlle de Scudéry. 8. Paris 1880.

Le nom de Godeau eut même en 1896 les honneurs d'une conférence à la Sorbonne. M. **E. Faguet**, parlant de l'hôtel de Rambouillet, s'arrêtait assez longuement sur les poésies de l'évêque de Vence. Il faisait remarquer la nouveauté, pour l'époque, de sa théorie sur le merveilleux chrétien et après une analyse assez détaillée des beautés et des défauts du *Poème de l'Assomption*, il concluait en ces termes. « Ainsi voilà un poème presque ignoré qui fait le plus grand honneur non seulement à Godeau, mais à tout le dix-septième siècle à qui on a si injustement reproché de n'avoir été ni épique, ni lyrique (1). »

Enfin, dans ces dernières années, M. **G. Doublet**, professeur de rhétorique au lycée de Nice, s'est mis à dépouiller scrupuleusement les volumineux cahiers où sont consignés les actes administratifs de l'évêque de Vence. Deux articles ont déjà paru dans les *Annales du Midi* l'un sur les *Mandements et les Ordonnances*, l'autre sur les *Visites pastorales*. Nulle publication, croyons-nous, ne contribuera davantage à propager l'idée que, si Godeau fut un poète discutable, il fut du moins un évêque consciencieux et même un évêque modèle (2).

(1) V. *Revue des cours et conférences*, 7 mai 1896.

(2) Voir *Annales du Midi*, Avril 1898 et Avril 1899.

CONCLUSION

Un poète frivole et précieux qui, après avoir fréquenté quelque temps les sociétés et les salons à la mode, se convertit franchement un jour, entre dans l'Eglise, est fait évêque, compose une foule d'ouvrages édifiants en vers et en prose et se montre l'un des prélats les plus sérieux de son temps : tel nous est apparu l'évêque de Grasse et de Vence.

Il nous reste pour achever le tableau à résumer nos observations sur l'écrivain, l'homme et l'évêque.

I

L'unité, cette marque du génie, n'est point ce qui distingue l'œuvre littéraire de Godeau. Avec les talents divers dont il était doué, avec cette facilité qui lui était naturelle, il n'a pu s'enfermer dans un genre particulier pour essayer d'y tracer un sillon profond, mais durable. Loin de là. Il tente à la fois tous les genres et ne réussit pleinement dans aucun. Il passe de la poésie à la prose, de la pastorale à l'éloquence, de l'épopée à l'histoire, sans autre motif souvent que les goûts du moment. A voir tant de talent dépensé, non pas en pure perte sans doute, mais

pour un résultat assez médiocre, on se demande ce qui serait sorti de la plume de Godeau si, au lieu de disperser ses forces sur tant de sujets différents, il eût voulu les recueillir et les appliquer à une œuvre unique. Fût-il devenu un grand poète, un grand orateur, un grand historien, s'il eût exclusivement cultivé la poésie, l'éloquence ou l'histoire ? S'il se fût contenté de peindre une seule toile, eût-il eu le pinceau assez ferme, la composition assez forte, pour faire une œuvre d'art, un ouvrage de maître ? On en peut douter, car il semble bien que Godeau manquait précisément de cette vigueur de conception qui enfante les chefs-d'œuvre et de cette longue patience dont Buffon devait dire plus tard qu'elle est le génie lui-même.

Mais les chefs-d'œuvre ne naissent pas tous les jours, le génie est rare et l'on peut être un écrivain de mérite sans avoir produit un ouvrage parfait. Quels sont les mérites de Godeau comme écrivain ?

Godeau vint à cette époque intermédiaire où la langue encore embrouillée et confuse était en train de s'épurer et de s'ennoblir. Malherbe *dégasconnait* la cour et s'efforçait d'enseigner aux poètes l'art de disposer heureusement les choses et les mots. L'hôtel de Rambouillet et l'Académie française introduisaient la décence et la politesse dans les mœurs et dans le langage. Balzac donnait des exemples de ce style élevé et pompeux qui paraissait alors une magnifique nouveauté, pendant que par des traductions des œuvres choisies des anciens, quelques hommes de talent et de goût imprimaient à notre langue cette forme oratoire dont elle ne put jamais se défaire dans la suite.

Godeau subit à la fois l'influence de tous ces modèles. En poésie, il fut disciple de Malherbe et s'il ne sut pas dérober au maître le secret de faire difficilement des vers harmonieux et sonores, il se conforma du moins aux règles

imposées par le *tyran* des mots et des syllabes. Comme lui il bannit de ses vers les hiatus, les enjambements (1), les inversions dures et forcées et il se montra strict observateur de la césure et de la rime. Ce n'était pas assez sans doute pour faire un chef-d'œuvre. C'était beaucoup cependant pour aider au progrès de notre poésie.

A l'hôtel de Rambouillet, comme au sein des réunions académiques, Godeau apprit à se montrer sévère sur le choix des mots et il s'habitua à cette dignité de ton qu'on ne trouvait pas toujours chez les écrivains de cette époque. De Balzac, il prit la recherche du nombre et de l'harmonie, la noblesse du style et le culte de la forme poussé si loin par le célèbre épistolier. Enfin, si les modèles anciens heureusement traduits en notre langue, ne lui donnèrent pas le goût de la période oratoire qu'il avait par tempérament, ils accrurent et fortifièrent en lui cette disposition naturelle dont la trace se fait sentir dans tous ses ouvrages (2).

Si donc on ne peut dire avec un de ses admirateurs que Godeau a porté la langue à son plus haut point de perfection, il est juste de reconnaître qu'il fut un de ces ouvriers de la parole qui, polissant la rudesse des sons et réglant l'incorrection des phrases, ont préparé aux grands écrivains une langue digne d'interpréter leurs pensées et ne leur ont laissé d'autre tâche que d'avoir du génie (3).

Il est vrai que, jaloux à l'excès de bien dire, Godeau parut souvent se préoccuper davantage des mots que des choses; que, chez lui, la sévérité dans le choix des termes tourna quelquefois au purisme, le souci de l'arrangement

(1) Godeau pourtant manqua plusieurs fois à cette règle.

(2) Ant. Breton. *Choix des plus belles lettres de Cicéron*. Paris 1644. V. Préface.

(3) Villemain. *Discours et mélanges littéraires*, in-8° p. 290.

à la symétrie compassée, la noblesse du style à l'emphase et la recherche du nombre à la sonorité légèrement creuse. Mais, il est vrai de dire aussi que ces défauts, sensibles surtout à ses débuts, s'affaiblirent peu à peu avec l'âge et que la langue de notre auteur s'achemina de plus en plus vers le naturel et la simplicité.

Aux meilleurs endroits, cette langue est élégante et saine, douce et limpide. Si elle n'a pas entièrement secoué le joug du latinisme, si elle s'embarrasse encore dans les détours de la période cicéronienne comme dans les plis d'un vêtement trop ample, pourtant dans quelques ouvrages, notamment dans les *Discours* et dans l'*Histoire*, la phrase ne manque pas de vivacité et dans les *Lettres*, elle acquiert une légèreté d'allure qui fait penser aux meilleures productions en ce genre.

Mais le défaut principal de cette langue, c'est qu'elle manque de vigueur. Elle n'a pas cette souplesse énergique, cette netteté précise qui est le fruit d'une pensée substantielle et forte. Godeau est loin de ce style nerveux, serré, concis, qui, chez les grands maîtres, enferme en quelque sorte plus de choses que de mots. Le sien sent un peu l'abandon; le tissu en est lâche souvent et laisse apercevoir la faiblesse sinon le vide de la pensée.

En outre, ce style est un peu uniforme. Godeau ne connaît pas l'art de *darder* sa pensée et de l'enfoncer dans l'attention par une expression originale, un trait hardi, une image saisissante. L'élocution est coulante, elle n'a pas de forme et voilà pourquoi cette langue est un peu indistincte et incolore. On y voit souvent moins l'homme que l'auteur, parce qu'on y sent plus l'art que l'émotion véritable.

En résumé, comme écrivain, Godeau n'est pas de ces esprits supérieurs qui se distinguent par l'invention des idées et qui, sachant les féconder par une réflexion pro-

fonde, les expriment dans un langage empreint d'une vigoureuse personnalité. Il est plutôt de ces esprits justes, doux, modérés, dont La Bruyère dit qu'ils demeurent tranquilles dans leur sphère, vont jusqu'à un certain point qui fait les bornes de leur capacité et de leurs lumières ; ils ne vont pas plus loin parce qu'ils ne voient rien au delà ; ils ne peuvent au plus qu'être les premiers d'une seconde classe et exceller dans le médiocre (1).

II

Si Godeau ne fut pas un écrivain de premier ordre, il fut du moins un des hommes les plus aimables de son temps. Ce fut d'abord par la gentillesse de son esprit et les grâces de sa conversation qu'il s'attacha les cœurs. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que ces manières enjouées et charmantes cachaient quelque chose de plus que l'aisance vulgaire et la banale politesse. On devina vite la douce sérénité, la bonté simple et touchante, l'honnête franchise, qui faisaient le fond de cette riche nature.

Rien n'altéra jamais cette bonne humeur dont il donnait dès son jeune âge des marques si appréciées par ses compagnons d'étude. Sa conversion ne le rendit ni morose, ni triste, et dans la voie sérieuse où il marcha depuis, il ne fut à charge à personne par l'ostentation d'une vertu trop austère. La sienne, au contraire, fut aimable, douce et nullement chagrine. Elle trouvait son plaisir à voir s'épanouir autour d'elle les fronts et les cœurs. Seules, les luttes religieuses purent jeter quelque ombre de tristesse dans cette âme toujours en fête.

Godeau fut toujours de joyeuse humeur, parce qu'il ne

(1) *Œuvres*. Des ouvrages de l'esprit.

cessa jamais d'être bon. Il eut d'abord cette bonté naïve qui est le fruit délicat d'une nature tendre et sensible, cet optimisme bienveillant qui, en dépit d'expériences cent fois répétées, croit encore au bien chez les autres, le recherche avec joie, s'y complaît avec amour et fait son bonheur d'en jouir avec délices.

Il eut cette bonté de l'âme qui, sans trop les maudire, comprend les défaillances de notre humaine nature. C'est dans la lecture assidue de l'Evangile, dans sa propre expérience, sans doute au tribunal de la pénitence, qu'il avait puisé cette douce mansuétude dont il enveloppait d'ordinaire les âmes faibles et souffrantes. Les lettres de direction et quelques autres de conseils tout moraux nous donnent la meilleure idée de cette parfaite compatissance.

Godeau eut en outre cette bonté du cœur qui recherche les misères d'autrui pour les soulager et les guérir. Et ce n'était pas seulement par de bonnes paroles qu'il aimait à secourir l'infortune. Il distribuait sans compter ses revenus et ses biens. Que de traits admirables ne trouve-t-on pas cités dans l'oraison funèbre dont nous avons parlé plus haut ! Habitué à compter sur la Providence, il s'inquiétait peu de l'avenir pour lui-même et faisait le désespoir de ses serviteurs que cette généreuse insouciance ne laissait pas d'inquiéter à la longue.

Enfin il eut cette bonté, cette charité de l'esprit qui ne repousse pas ceux qui n'ont pas les mêmes sentiments et les mêmes opinions que nous. Son meilleur ami fut un protestant zélé, Conrart, que d'ailleurs il ne put convertir. Il vécut toujours sur le pied d'une intimité parfaite avec le marquis de Montausier qui n'abjura qu'avant son mariage, avec Pellisson qui ne prit la même voie qu'en 1670, enfin avec Gombauld et d'Ablancourt qui ne se convertirent jamais. Et nous avons vu comment s'inspirant des enseignements de l'Evangile et de son propre cœur il se

mit à prêcher un jour cette aimable tolérance que pour sa part il pratiquait si largement autour de lui (1).

Un autre trait de ce caractère aimable fut une grande franchise et une grande indépendance de jugement, indépendance qui se nuança parfois d'opposition, comme nous l'avons vu plusieurs fois dans le cours de cette étude. Dans la vie privée (nous ne parlons pas de son passage dans le monde précieux), il exprima toujours sa manière de voir sans basse flatterie et sans vile complaisance. Dans la vie publique, il n'aliéna jamais sa conscience et ne vendit jamais son suffrage. Il garda sa liberté au risque de déplaire et de se faire des ennemis de sa fortune et s'il parut parfois indécis et troublé, c'est qu'il ne jugeait pas que l'attachement à son sens propre dût être poussé au point de paraître un entêtement obstiné, capable de troubler la bonne harmonie des esprits et des cœurs. En un mot, il fut, comme le disait Chapelain, une âme noble, candide et franche, qui alla toujours à la justice et au bien sans intérêt (2).

Avec cela, Godeau eut une activité dévorante. Sa plume ne se reposa jamais et sa tête fut toujours en train d'enfanter quelque chose. Pour l'étendue, son œuvre littéraire est une des plus considérables de l'époque. Il laissa plus de soixante ouvrages, traités ou discours, trois autres à peu près achevés et des matériaux pour plusieurs encore. Et ce besoin d'action, il le porta souvent au dehors, suivant les besoins du moment ou les exigences de sa situation. On ne le prenait jamais au dépourvu et il passait en un instant de son cabinet à la chaire, de la chaire à la tribune

(1) Si Godeau dans son diocèse crut devoir faire rappeler les Protestants à l'observation des édits, cela prouve tout simplement que la politique a des exigences et des rigueurs qui ne connaissent point le cœur humain dans le cours ordinaire de la vie.

(2) Chapelain, *Mélanges*, p. 262.

d'une assemblée, toujours disposé à prêter le secours de sa parole et de son esprit et suffisant à tout avec une ardeur que rien ne put jamais lasser. Bien plus, il trouvait encore le temps de paraître quelquefois dans le monde pour y jouir des agréments d'une spirituelle conversation ou des plaisirs d'une douce amitié.

Voilà ce que fut l'homme, voyons ce que fut l'évêque.

III

Comme évêque, Godeau ne tint pas une place considérable dans l'Eglise. Pourtant, nous l'avons vu, son influence se fit sentir plus d'une fois dans les Assemblées du Clergé. Mais si d'autres furent plus grands par l'importance du siège, par la hauteur du génie, par l'ensemble du rôle qu'ils ont joué dans les affaires ecclésiastiques, en trouverait-on beaucoup qui aient, comme lui, consacré tout leur temps et tous leurs talents au service de l'Eglise ?

Qu'on y songe ! Dans ce dix-septième siècle si magnifique, où l'influence religieuse se faisait partout sentir d'une façon souveraine, le haut clergé, qui devait pourant donner l'exemple, n'avait pas toujours les vertus de son état. Il n'était pas rare alors que des évêques, oublieux des devoirs de leur charge, donnassent aux fidèles le spectacle affligeant d'une conduite nullement conforme à la dignité de leurs fonctions. Malgré les canons du Concile de Trente, qui prescrivaient la résidence en termes si formels, malgré les ordonnances des rois, forcés parfois de rappeler à leur devoir les prélats négligents, on voyait souvent des évêques passer de longues années loin de leurs diocèses, au milieu des plaisirs de la cour, livrant sans scrupule leur vie à l'oisiveté et à la dissipation, quand ils n'allaient pas plus loin encore. Car on en trouvait aussi qui sans nul souci des peuples confiés à

leur garde spirituelle, ne semblaient chercher dans leur haute situation que le moyen de s'élever davantage et qui, pour arriver au but de leurs désirs ambitieux, ne craignaient pas de se servir des moyens les plus indignes et d'user tour à tour et souvent à la fois de la basse flatterie et de la honteuse intrigue.

Godeau, lui aussi, vécut plusieurs années à Paris. Il y vint toujours, nous l'avons dit, pour des raisons dont on ne saurait méconnaître l'importance. Mais ce n'était pas à la cour des rois ou parmi les courtisans du pouvoir qu'on le trouvait d'ordinaire. Il ne paraissait pas devant les grands, devant ceux du moins dont la protection officiellement reconnue, pouvait contribuer à avancer sa fortune. S'il se montrait quelquefois dans le monde, c'est que des raisons de convenance ou des souvenirs d'amitié ne lui permettaient pas de s'enfermer tout à fait dans la solitude. En dehors de ces courtes distractions, il prenait part aux affaires générales de l'Eglise; il s'occupait des intérêts de ses diocèses; il se livrait à la prédication; et, dans ses heures de loisir, s'il lui en restait encore, il poursuivait activement ses travaux littéraires et profitait de son séjour à Paris pour mettre la dernière main à des œuvres qu'il avait entreprises pour des motifs d'édification chrétienne.

Et, rentré dans son diocèse, que faisait-il encore? Il s'occupait à chasser l'ignorance et les mauvaises mœurs du milieu de son clergé; il travaillait avec soin à l'amélioration spirituelle de son peuple; il parcourait les villages et les bourgades, portant partout avec le bienfait de sa parole, les secours de la charité. Il fondait en tout lieu des œuvres de bienfaisance et de piété et dans cette petite ville de Vence, il finissait par établir de ses propres deniers un séminaire qu'auraient pu lui envier des villes plus considérables et plus florissantes. En un mot, il menait une vie

de dévouement et de zèle que ses ennemis n'ont pu attaquer qu'en la calomniant.

Mais, dira-t-on, Godeau fut l'adversaire de Rome ? Il est vrai qu'il se montra le partisan résolu de ce qu'on appelait alors les libertés de l'Eglise gallicane. Il est vrai qu'il ne croyait pas que la suprématie pontificale pût être élevée au-dessus de la suprématie de l'Eglise universelle. Qu'en veut-on conclure ? La doctrine contraire sur ce point était-elle donc généralement reçue et dogmatiquement proclamée et faut-il faire un crime à l'évêque de Vence d'avoir soutenu des opinions dont la condamnation définitive devait se faire attendre près de deux siècles encore ?

En plusieurs rencontres, s'il faut en croire ses amis les Jansénistes, Godeau a parlé de la cour romaine avec moins de décence qu'il ne convenait. Mais est-il raisonnable d'attacher tant d'importance à quelques propos téméraires, échappés dans le feu de la lutte, sans faire valoir en même temps les sentiments de respect tant de fois professés pour le Saint-Siège ? Qui donc a parlé de la chaire de Pierre en termes plus magnifiques (1) ? Qui a loué plus dignement le pontife de Rome (1) ? Qui en a reçu des témoignages plus flatteurs (2) ? Il serait vraiment étrange que le même homme fût à la fois l'adversaire que l'on prétend et le fils soumis qui se révèle à chaque page de ses ouvrages.

On commettrait la même erreur de jugement, si l'on voulait voir dans Godeau l'ennemi du pouvoir royal, parce qu'en plusieurs circonstances il a combattu les prétentions de la royauté ou de ses ministres. On pourrait lui reprocher avec bien plus de raison d'avoir été trop idolâtre de la monarchie de son temps. Il a trop partagé sur ce point,

(1) Dans sa lettre au Pape Innocent X.

(1) V. *l'Épître au Pape Alexandre VII*. Poésies chrétiennes II. p. 371.

(2) V. le *Bref* du Pape Alexandre VII dans la vie de saint Charles.

la grande erreur, la grande folie de ses contemporains touchant l'omnipotence royale qu'il a placée si haut sur la terre qu'à peine aperçoit-on quelque chose au-dessus d'elle (1).

Godeau s'est trompé sans doute. Qui donc ne se trompe jamais ici-bas ? L'erreur est le propre de l'homme ; mais ce sont les motifs de l'erreur qui en déterminent la gravité morale. L'imperfection qui se glisse toujours par quelque côté dans les opinions humaines, doit être attribuée à l'inévitable faiblesse de notre nature. Le crime commence seulement lorsque des motifs inavouables, la basse jalousie, la vulgaire ambition, la sordide avarice, viennent s'ajouter à cette faiblesse native pour l'augmenter encore et l'égarer davantage. Est-il besoin de dire qu'il serait injuste de faire planer un pareil soupçon sur la mémoire de notre évêque. Il a défendu la vérité ou ce qu'il croyait la vérité dans toute la sincérité de son âme. Que demander de plus ?

Au lieu de voir en lui les petits côtés par où il ressemble à tant d'autres, sachons discerner surtout ce qui le distingue de la foule, ce qui le recommande au souvenir de la postérité, ce qui fait en un mot l'unité de cette vie si pleinement méritante et si simplement chrétienne. Reconnaissons avec la plupart de ses biographes qu'il fut un pasteur fermement attaché à ses devoirs, un prélat laborieux et instruit, un ami d'un commerce aussi agréable que sûr, un homme enfin dont les talents ont honoré les lettres comme ils ont édifié l'Eglise.

Il convenait pour finir de rendre une fois encore cet hommage justement mérité au pieux évêque qui, depuis plus de deux siècles, dort oublié dans sa cathédrale de Vence. Pour nous, si nous avons réussi à présenter sous un jour intéressant cette figure trop peu connue, si nous

(1) V. la *Remontrance au Roi*.

avons su faire que nos lecteurs trouvent quelque plaisir à parcourir ces pages trop longues peut-être, nous ne demandons pas d'autre satisfaction : nous avons déjà reçu notre plus douce récompense.

FIN

APPENDICE

ce 13 Mars 1665 23
Monsieur,

J'ay remarqué dans les feuilles
quelques m'a envoyez, qu'à l'Eglise
de St. Euzyme de Narbonne et
y a l'abbaye d'Enochus de Narbonne
que j'ay mis par inadvertance
je n'est pas garny & de cette ville
mais seulement Coadjuteur de
son père & d'Enochus de l'abbaye
et de l'abbaye de l'abbaye. Je n'en
donc quel faudra changer ce carton
mais comme on s'en est d'adins
de m'est, & de l'abbaye, en & d'abbaye
de l'abbaye, ou & Coadjuteur
de Narbonne. J'en aussy voyant
seulement que je vous jure
il faudra refaire quelque autre
carton, ou me l'abbaye a fait faire
de l'abbaye de l'abbaye. Je n'en aussy
me l'abbaye.

Monsieur
Antoine de Vence

APPENDICE

I

PIÈCES INÉDITES

I

POUR UNE LEVRETTE NOMMÉE MARPHISE, A M. L'EVEQUE
DE GRASSE, QUI L'AVAIT DONNÉE A M^{LE} DE CLERMONT

Divin prélat qui souliez être
Au temps jadis mon premier maître,
Je vous écris, comme je puis,
Et vous veux dire que je suis
La belle et gentille Marphise
Qui fais une mine fort grise
A tous ceux que je n'aime pas
Et qui prends mon petit repas
Ou d'Anis ou de Coriandre.
Cette délicate viande
M'échauffe le sang à tel point
Que de courroux je ne sors point.
Je mords et je jappe à merveille;
Je dresse l'une et l'autre oreille,
Et bien souvent, ce me dit-on,
Je ressemble un petit démon.
Mais pourtant ma belle Maîtresse
Qui me chérit et me caresse,
Me donne malgré ma rigueur
Très bonne place dans son cœur.
Or, pour m'en rendre témoignage
Et pour commencer mon ménage,
Elle m'a fait faire un carreau
De velours fort riche et fort beau
Sur quoi je saute et je gambade
Avec un petit camarade
Que la fortune m'a donné,
Fort beau, fort doux et fort bien né,
Qui sort de l'illustre famille
Des Avaugours où tout fourmille
De chiens jolis, de chiens mignons
Qui sont frères ou compagnons.
Dès longtemps j'avais à vous dire
Ces nouvelles; mais pour écrire,
Je ne l'avais pas entrepris,
Car onques je n'avais appris
A former une seule lettre.

Et vous savez, mon noble Maître,
 Que chiens n'écrivirent jamais,
 Et qu'ils n'éciront désormais,
 Si, comme moi, par leur caresse,
 Ils n'obligent Secrétairese
 Ou Secrétaire à cœur humain
 A leur mettre la plume en main,
 Ou plutôt la plume à la patte,
 Pour d'une façon délicate
 Leur faire parler bon François
 Contre la nature et les lois,
 Qui consentent et donnent l'ordre
 Que chiens et chiennes puissent mordre
 Et japper de près et de loin,
 Mais surtout qu'ils ne parlent point.
 Voilà ce que j'avais à dire
 Qui peut-être vous fera rire,
 Cependant que nous pleurons tous
 De vous voir éloigné de nous,
 Et que la divine Angélique
 En a l'humeur mélancolique,
 Et que Madame de Clermont
 Grimpa l'autre jour sur un mont,
 Appelé le mont Saint-Etienne,
 Où dire elle fit une Antienne,
 Priant Dieu le long du chemin
 Qu'il vous ramène dès demain.
 Vous savez que la Dame est bonne,
 Et qu'elle aime votre personne.
 Mais, hélas ! qui ne l'aimerait
 Et qui ne vous souhaiterait,
 Prélat divin, prélat aimable,
 Et dont l'esprit incomparable
 Force chacun à vous aimer,
 Dont celle qui me fait rimer
 Autant qu'aucune autre se vante
 D'être toujours votre servante.

Recueil Conrart in-4° XXII fo 295.

II

LE PERROQUET DE GRASSE A MARPHISE, TRÈS HONORÉE
 CHIENNE DE Mlle DE CLERMONT

Gentille et galante Marphise,
 De l'école où l'on vous a mise,
 Vous avez durant un été,
 Non pas en taille profité,
 Mais en doctrine, en écriture,
 Ce qui vaut mieux que la stature.

On m'a relu depuis deux jours
Plus de vingt fois votre discours
Ou pour mieux dire votre lettre,
Mais la rime ainsi l'a fait mettre ;
Et votre lettre au Perroquet
A bientôt ôté le caquet,
Au Perroquet qui dans sa cage
Faisait admirer son langage.
On disait jusqu'ici qu'un chien
Un évêque regarde bien.
Mais maintenant les temps arrivent
Qu'aux évêques chiennes écrivent,
Mais écrivent si galamment
Que j'en ai de l'étonnement,
Et que j'en suis plus taciturne
Qu'Héraclite ni que Saturne ;
Et ces grands noms vous feront voir
Que perroquets ont du savoir
Et ne sont pas de sottes bêtes
Qui ne mettent rien dans leurs têtes
Que quelques mots de cabaret.
Dans la mienne mon Maître met
Force bonnes et belles choses
Qu'en leur temps vous verrez écloses.
Cependant sur votre carreau
Que l'on vous a fait de nouveau,
Sautez, gentille créature,
Et n'y faites jamais d'ordure :
Car vous n'êtes pas au maillot.
Peut-être on ne vous dirait mot ;
Mais il faut qu'une honnête chienne
Non par la crainte s'abstienne
De faire cette saleté,
Ains par motif d'honnêteté.
Ce joli petit camarade
Avec qui vous faites gambade,
S'il se sent du lieu dont il sort,
Ne peut rien aimer qui soit or.
Mais il faut, agréable bête,
Qu'à la gambade l'on s'arrête.
Car il serait fort hasardeux
Qu'il ne pût sortir de vous deux
Chien, ni chienne de qui la forme
A père et mère fût conforme.
Car pour écrire comme vous,
D'un style aussi galant et doux.
Il ne peut de votre famille
Naître jamais ni fils, ni fille.
Et je vous dis de bonne foi
La chose comme je la croi.
O chienne gentille et discrète,

L'âme de quelque grand poète,
Avec tous ses riches trésors,
N'est-elle point dans votre corps
Une lettre si délicate
Ne peut venir de votre patte.
Je connais ce que vous savez
Et ce qu'en rime vous pouvez.
Ou du Val ou du Mont des Muses,
Ces richesses vous sont infuses.
Soit de leur Val, soit de leur Mont,
Vos vers grande honte me font.
Je les mettrai dans ma mémoire;
Je les dirai pour votre gloire,
Tout de mon mieux, non de travers :
Cene sont pas des chiens de vers,
Quoiqu'ils soient faits par une chienne,
Qu'il faille qu'en mépris on tienne.
Ils sont galants, ils sont polis,
Ils sont plaisants, ils sont jolis.
Ils ont fait rire notre Maître
Qui, comme vous, voudrait bien être
Sur un carreau de velours bleu,
Chez Angélique au coin du feu.
Prenez garde à cette Lionne.
Si vous êtes une friponne,
Elle vous pourrait bien manger.
Allez en tout cas vous ranger
Près de la paresseuse Altesse
De votre agréable Maîtresse.
La Lionne avec sa fierté
A du respect pour sa beauté.
Un rossignol dans un bocage,
Comme j'admiraits son ramage,
Me dit : ô perroquet mignon,
Ce quedans mon chant j'ai de bon,
Ce qui te plaît dans ma musique,
Je ne le tiens que d'Angélique ;
L'entendant, gentil perroquet,
Tu perdrais bientôt ton caquet
Et tu t'efforcerais d'apprendre
L'air qu'elle t'aurait fait entendre,
Et si cet air tu répétais,
Roi des perroquets tu serais.
Donc, Marphisé, quand elle chante,
Ne faites jamais la méchante.
Une chienne qui fait des vers,
Doit prendre plaisir aux beaux airs
S'il arrive que je m'envole,
Je veux aller à son école.
Mon bon Maître en sera content.
Car je sais qu'il n'aime rien tant

Que cette incomparable fille
 Et toute la noblè famille
 Où le Chien du Ciel est jaloux
 De n'habiter pas comme vous.

Ibid, f° 297.

III

LETTRE DE GODEAU AU R. P. HERCULE DE LA DOCTRINE
 CHRÉTIENNE. RÉPONSE A UNE LETTRE D'EXCUSE ET DE
 COMPLIMENT.

Mon Révérend Père,

Quand j'aurois esté assez présomptueux pour attendre vos lettres, comme le payement d'une dette et que vous auriez ajousté à un silence encore plus long que celui dont vous vous justifiez avec tant de grâce, tous les outrages qui se peuvent imaginer, il seroit impossible que le riche trésor que je viens de recevoir, ne m'ostast toute ma colère. Mais s'il a plu à Dieu me faire naistre avec une infinité de défauts, au moins me puis-je vanter de les appercevoir plus clairement que nul autre et de n'espérer que les choses dont je ne me sens pas tout à fait indigne. C'est pourquoy, il ne faut pas que vous cherchiez des excuses à un péché dont je ne vous scaurois croire coupable sans estre moy-mesme criminel, ou que par une modestie sans exemple, vous tâchiez de faire passer pour une action de justice ce que je reçois comme une très généreuse libéralité. J'ay toujours bien creu que la passion avec laquelle j'ay recherché l'honneur de vostre amitié, le désir violent dont j'ay donné autant de témoignages que les occasions m'ont pu permettre et la part que j'ay prise dans vos intérêts, pouvoient obliger une âme toute franche et toute généreuse comme la vostre à se souvenir quelquefois de moy. Cette parfaite charité dont vostre vie est une leçon continuelle, cette douceur d'esprit qui ne peut trouver de barbares qu'elle ne fléchisse, m'asseurent bien contre les allarmes que la connoissance de ma foiblesse me donne en toute chose et si je me plains de vostre absence, ce n'est pas que je craigne que vous m'ostiez la qualité qu'il vous a plu de me donner, mais quelque avantageuses qu'ayent esté mes espérances, il faut que j'avoue qu'elles n'ont jamais esté jusqu'à la faveur que vous me faites et si je ne l'eusse receue par la main d'une personne trop sainte pour estre abusée d'une illusion, j'eusse douté de la fidélité de mes yeux et creu qu'il y avoit du

charme. Comme la surprise ajoute quelque grâce nouvelle au plaisir, les ravissements de mon esprit furent d'autant plus doux que j'estois moins disposé à les recevoir. Les inquiétudes qui me troubloient se dissipèrent, mon visage reprit son ordinaire sérénité et je ne me trouvay malheureux que quand je me trouvay à la dernière ligne. Ne croyez pas toutefois que ce soient les louanges dont vous l'avez remplie qui me contentent, quoyqu'elles soient toutes éclatantes et que je pusse me laisser vaincre par une si douce tentation avec beaucoup d'excuse, je n'ay pas assez de hardiesse pour y prendre part et j'ayme mieux croire pour sauver vostre honneur que vous les pensiez escrire à un autre. Le témoignage public que vous rendez de m'aymer, est la seule chose qui me ravit et fust-il meslé parmy des injures, il ne laisseroit pas de m'estre parfaitement agréable.

Quoy ! parmy ces occuppations glorieuses qui vous retiennent, dans ces conférences où vous régnéz sur l'esprit de tous ceux qui vous écoutent, au milieu de ces fonctions qui n'attendent pas une moindre couronne que le Ciel, l'image d'une fascheuse personne se présente à vous et elle n'est pas chassée comme une importune ! Ce n'est pas assez de souffrir qu'elle vous entretienne, vous la cajollez et pour récompense d'un fascheux divertissement, elle m'apporte une faveur qui me fera autant d'envieux qu'elle aura de témoins. Peut-estre que depuis vostre départ, vous avez oublié qui je suis ; c'est pourquoy il vaut mieux que je vous envoie mon tableau, afin que vous ne me preniez plus pour un autre. Sçachez donc, mon Père, que le mesme importun qui vous a cent fois blessé les oreilles d'un mauvais entretien, vous persécute encore par ses lettres, que les jours qui se sont écoulés depuis nostre séparation ne m'ont apporté que de l'âge et des douleurs, que je suis toujours estranger dans les bons livres et que quand j'auroys brûlé ces enfans difformes desquels vous me parlez, je ne seroys point accusé d'avoir violé la première loy de la Nature. Cessez, je vous prie, de les présenter à mes yeux, je suis assez en colère de les avoir mis au monde et il eust sans doute mieux valu que mon esprit fust demeuré stérile que de pouvoir apporter des monstres pour preuves de sa fécondité. Après vous avoir désabusé avec tant de franchise, si vous ne changez de stile, je croiroy que vous estes de ceux contre lesquels je parle dans mon discours ou que vous me parez seulement pour avoir le plaisir de me faire paroistre plus ridicule. Croyez-moy, une liste de mes fautes écrite de vostre main, m'auroit témoigné avec plus de fidélité et de satisfaction, que vous m'estimez hors du commun, que toutes ces belles parolles

qui font voir à ma honte que la Rhétorique possède seule la pierre de changer les autres métaux en or et qu'il n'y a point de secret si dure à laquelle son art ne sçache donner une excellente forme. Mais il est temps que je finisse cette lettre et que je me dise...

Sans date.

Recueil Conrart in-4°. V. f° 417.

IV

GODEAU A L'ABBÉ DE SÉRISY

Monsieur,

Vous trouverez bon, s'il vous plaist, qu'un hermite laisse sa solitude pour aller à la cour, puisque c'est pour vous y chercher et qu'en vostre compagnie il ne doit pas craindre de se corrompre. Il a oublié beaucoup de choses agréables dont la mémoire pouvoit troubler son repos; mais il conserve toujours le souvenir de vostre amitié qui peut consoler ses tristesses. Cet objet l'occupe souvent et c'est un charme innocent qui luy redonne des forces quand il les a perdues, qui approche Paris de Grasse et applanit cinquante montagnes. Il ne trouve point estrange que vous ne faciez pas ce chemin si souvent pour venir à luy, car il y a trop d'embarras à sortir du lieu où vous estes et trop de choses plaisantes à laisser. Vostre mémoire est divertie malgré vous et pourveu que vostre oubly n'aille pas jusqu'au cœur, je vous le pardonne. Toutes les affections que je gagne en ce païs ne me pourroient consoler de la perte de la vostre et je n'ay garde de craindre ce malheur, de crainte de m'en rendre digne en offensant vostre fidélité. Souvenez-vous quelquefois de moy, jettant les yeux sur la carte. Prenez garde que Grasse est à une extrémité proche de Barbarie et de peur que je n'en apprenne la langue, écrivez-moi de grandes lettres, qui seront pour moy un traité de Rhétorique. Mais employez chez vous ce glorieux souvenir auprès de Monsieur le Chancelier dont je révere la vertu avec une passion très ardente et à qui je n'ose écrire. Je sçay que vous estes une caution agréable et valable pour une si grande et si juste dette. Croyez que je suis bien volontiers vostre débiteur en cette rencontre et que dans toutes les occasions je vous feroys connoistre que personne n'est plus que moy vostre très humble et très obéissant serviteur.

A Aix, 15 juin 1638,

Ibid in-4o XIV f° 4045.

V

SUR L'UNION DES DEUX ÉVÊCHÉS DE GRASSE ET DE VENCE.

Mémoire pour quatre lettres adressées par le roi 1^o aux consuls de Grasse; 2^o aux consuls de Vence; 3^o au chapitre de Grasse; 4^o au chapitre de Vence.

De par le roy, comte de Provence.

Chers et bien amez, le roy, nostre très honoré seigneur et père, ayant jugé à propos d'unir l'évesché de Vence à celui de Grasse en faveur du sieur Godeau, évesque de Grasse, comme ils l'avoient esté autrefois en la personne du sieur Le Blanc, nous vous escrivons la présente de l'advis de la Reyne régente, pour vous dire que nostre volonté est que la dite union s'accomplisse et parce que vostre consentement y est nécessaire suivant les saints canons et nos ordonnances, nous entendons que vous le donniez sans délai en la forme qui sera nécessaire, la dite union estant avantageuse à l'un et à l'autre diocèse qui en ce faisant demeureront chacun dans leur droits et leurs privilèges comme auparavant et en outre nous vous ordonnons de rendre au sieur Godeau le respect et l'obéissance que vous luy devez comme à vostre prélat que nous considérons particulièrement à cause de son mérite et de son zèle à la gloire de Dieu. Vous aurez donc à satisfaire à ce que je vous écris et surtout n'y faites faute.

24 août 1644.

Aff. etr. France 1708 f^o 343.

VI

Monsieur l'Evesque de Grasse à Mazarin.

Monseigneur, je receus une grâce très signalée de la part de feu Monseigneur le Cardinal de Richelieu quand il lui pleust de demander pour moy l'évesché de Vence, afin de le réunir à celui de Grasse, comme il avoit esté autrefois. Il jugea cette union nécessaire à cause du peu de revenu de chacun; ayant esté luy-mesme dans la fonction de l'Episcopat, il sçavoit par expérience que les prélats nécessaires ne peuvent faire leur charge qu'à moitié. Il accompagna ce bienfait de tant de bontés que je serois le plus ingrat des hommes si je n'en conservois une éternelle reconnaissance. Après la mort du feu roy, plu-

sieurs personnes jettèrent les yeux sur ce petit évesché et la royne me fit la grâce de dire souvent qu'elle vouloit que les intentions du feu roy fussent exécutées. Vostre Eminence mesme me favorisa de sa protection et elle voulut bien escrire à Rome afin de faciliter mes expéditions. Après une longue poursuite et de grandes despenses, je les ay obtenues et comme je croyois aller faire ma charge à Vence, j'ay trouvé des oppositions non pas de la plus grande ny de la meilleure partye du diocèse, mais de quelques particuliers mal affectionnez de Vence, gagnez par des personnes qui croyoient ridiculement profiter de ma dépouille. Ils m'ont suscité un procès au grand Conseil qui m'a retenu à Paris un an tout entier contre ma volonté et avec une grande despense. Il est intervenu un arrest provisionel qui m'en fait espérer un final à mon advantage, si on ne veut renverser toutes les loix de l'Eglise et du Royaume pour rompre une union où l'autorité du Pape concourt avec celle du roy. Mais comme je voy que cette affaire traîne en grande longueur et qu'elle m'oblige à des despenses que je ne puis porter et que je ne rends pas à ce diocèse de Vence tous les services que je voudrois, j'ay pris la résolution de recourir à Vostre Eminence pour luy remettre entre les mains le bien que j'ay receue des mains de ce grand Cardinal dont elle occupe si dignement la place. Peut-estre qu'elle pourroit avoir jetté les yeux sur quelque personne qui luy agrée et qui vaut mieux que moy et j'aurois une extrême satisfaction de luy pouvoir témoigner en cette occasion combien je désire de luy plaire et de me conformer à ses inclinations. Je voy tous les jours tant de preuves de sa générosité et de sa justice que je ne veux pas seulement prononcer le mot d'intérêt sçachant bien qu'elle considérera avec bonté celuy que je puis avoir en un bienfait qu'on m'a donné comme nécessaire pour ma subsistance et non pas comme superflu. Mon véritable intérêt est que vous vouliez juger de moy par moy-mesme plutôt que par ceux ou qui ne me connoissent point ou qui ne me veulent pas connoistre et que vous croyiez, s'il vous plaist, que je suis d'une façon très désintéressée et très sincère, Monseigneur, de Vostre Eminence le très humble et très obéissant et très passionné serviteur

Anthoine, Evesque de Grasse et de Vence, 1645.

Aff. étr.. France 1710, f° 312.

VII

GODEAU A M. DE CHAVIGNY, MINISTRE D'ETAT, A AMIENS

Monsieur,

La connoissance que j'ay de votre bonté et de votre générosité me fait prendre la liberté de vous escrire dans une occasion qui m'est très importante. Je reçeus hier une lettre de cachet par laquelle le roy m'ordonne de sortir incontinent de Paris pour me rendre dans mon diocèse, estant mal satisfait que je n'ay pas obéy à l'ordre qu'il m'en avoit fait donner auparavant. J'ay obéy aussitost; mais comme il m'est bien dur de partir en cette manière et que j'ay sujet de craindre qu'on ne m'ayt fait quelques mauvais office auprès de la Roynie et de M. le Cardinal, je vous supplie de me faire la grâce de me mander ou de dire à celuy qui vous rendra cette lettre ce que vous pensez de cet ordre. Je ne suis point party parce que j'avois un procès au grand Conseil pour l'union de Grasse et de Vence; vendredi il doit estre jugé et après, j'avois résolu de m'en aller. Je voudrois que Monsieur le Cardinal eust sceu cette raison de mon retardement. Je says qu'on auroit bien attendu encore huit jours; mes amis m'ont conseillé de luy escrire pour luy rendre compte, ce que je fais avec autant de respect que je puis. Sans demander du délai, je suis en chemin. Je prends encore la liberté de vous supplier de dire à mon homme ce qu'il doit faire et s'il rendra la lettre, car je n'ay garde d'abuser si fort de votre amitié que de vous en vouloir charger. Il me suffira et je me tiendray très obligé s'il vous plaist de m'éclaircir de mes doutes et de me justifier si on m'avoit accusé de quelque chose. Je ne crains rien ayant la satisfaction de ma conscience mais je ne voudrois pas passer pour autre que je ne suis. Je me flatte de la créance que vous reprendrez bien pour moy et que vous voudrez bien...

13 juillet 1647.

Aff. étr. France 1712 fo 232.

VIII

Le roi au bailli de de Valençay, ambassadeur à Rome.

M. le bailli de Valençay, le clergé de France s'intéressant à une affaire qui concerne le Sgr évesque de Grasse troublé et inquiété par le Sgr Nunce de N. S. P. le Pape à Turin (sous prétexte qu'un certain droit de Spoglio qu'il prétend qui appar-

tient à ceux qui exercent cette nunciature) en la possession et jouissance des revenus de l'Evesché de Vance situés dans la terre de mon frère le duc de Savoie quoique S. S. ait uni cet évesché à celui de Grasse, j'ay jugé à propos de vous escrire cette lettre et de vous adresser les mémoires qui m'ont esté présentés sur toute cette affaire afin que vous parliez en conformité en mon nom tant à sa Sainteté qu'à tous ceux que vous jugerez à propos, faisant en sorte que le dit Sgr Nuncce reçoive l'ordre de cesser les violentes poursuites qu'il fait contre ledit évesque de Grasse qu'il a fait citer de comparoistre devant luy ce qu'à faute de satisfaire, il fulminera contre luy des censures ecclésiastiques, ne considérant pas que les loix de mon royaume deffendent expressément aux évesques de sortir sans ma permission. Je m'assure que vous agirez en cette occasion avec vostre prudence et affection accoustumées à mon service puisqu'il s'agit de contenter l'Assemblée du clergé et de me rendre en ce faisant un service bien agréable. Le roy.

Aff. étr. France 1715 f. 353.

IX

Lettre de l'évesque de Vence à l'évesque d'Angers pour le féliciter de sa lettre au roi du 12 (6) juillet 1661.

Je ne puis après avoir leu la lettre que vous avez écrite au roy m'empescher de vous témoigner ma joie et de vous congratuler de cette action véritablement épiscopale. J'écrivis, il y a quelque temps, à Monsieur le Cardinal Grimaldi pour sçavoir si le Pape agréoit la formule que Messieurs nos évesques nous ont envoyée et leurs délibérations. Il me mande qu'elles ne plaisent pas au-delà. J'ay depuis escrit une lettre au Pape dont M. d'Andilly vous enverra la copie, mais il faut que ce soit pour vous seul. Nous verrons si Sa Sainteté répondra. Je croirois qu'il seroit à propos que plusieurs évesques luy escrivissent dans le mesme sens. Dieu nous veuille fortifier. Car *in ea tempora incidimus ubi animum oportet firmari magnis exemplis*. Je vous demande réponse et vos prières.

Hermant, *Mémoires* V f. 352.

X

GODEAU A M. DE BRIENNE, PÈRE.

Monsieur,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'escire est pleine de tant de bonté pour moy que je ne vous puis exprimer

la joye qu'elle m'a donnée et la reconnoissance qui m'en demeure. Monsieur vostre fils ne m'a point fait la faveur de m'escrire de quelle façon Sa Majesté avait receü la mienne, mais je l'ay appris par une autre voye et la réponse du roy me confirme de plus en plus dans l'opinion que j'avois de sa prudence et de son jugement. Car il a dit que le Pape devoit répondre aux Evesques qui luy demandoient ce qu'ils avoient à faire pour la signature et que son silence estoit cause que la querelle ne finissoit point. Au moins c'est ce qu'une personne bien informée m'a mandé. En effet, quel respect plus grand peut rendre un Evesque au chef de l'Eglise que de luy demander comment il se doit conduire en une affaire pour laquelle il ne s'est point expliqué ? Car en quel Bref a-t-il marqué qu'il entendoit que l'on signast ? C'est se moquer d'alléguer le Bref adressé à Messieurs les grands Vicaires de Paris où il n'en dit pas un mot. Et ce qu'il adresse à des personnes de qualité peut-il servir de réponse à ce que luy écrivent des Evesques. S'il y a jamais eu une consultation importante c'est celle-cy et il n'y a point d'exemple dans l'histoire que des Papes ayant esté consultés sur des points aussi considérables n'ayent pas incontinent répondu. Mais je sçay fort bien que le Pape n'approuve pas le Formulaire et que l'engagement dans lequel on l'a mis, fait qu'il le souffre comme une chose que l'on luy persuade comme une chose nécessaire pour soutenir sa Bulle. En effet, par les règles de Rome et par les intérêts de l'autorité du Saint-Siège, il ne doit pas approuver cette conduite de nos assemblées. Mais enfin il l'approuve ou il ne l'approuve pas. S'il l'approuve, pourquoy ne pas le déclarer ? S'il ne l'approuve pas, pourquoy laisser dans l'Eglise de France la division faite de s'expliquer ? Si je parlois à un homme moins informé et moins clairvoyant que vous n'estes, je luy dirois là-dessus beaucoup de choses dont assurément il demeureroit d'accord. Dieu me garde de préférer mon sentiment à celui de mes confrères par présomption, mais sçachant comme les choses se sont passées et comme la plupart pensent, sans l'oser dire, ils ne s'offenseront pas, s'il leur plaist, que je ne sois pas de leurs opinions. J'ay toutefois bien montré que je ne voulois pas me séparer d'eux faisant signer le Formulaire à mes chanoines et à mes curés qui ne sçavent rien du tout de la question présente. Je ne perdray non plus jamais le respect que je dois aux décisions du Saint-Siège et je sçauray bien mettre sur ma bouche la porte de circonspection que demande le prophète. Mais j'ay eu la douleur bien sensible de voir la passion de quelques particuliers exciter la tempeste et s'opposer à la bonace qu'il est si facile de faire revenir. Assurément si la querelle estoit entre

les Cordeliers et les Dominiquains, on ne s'en mettroit point en peine et on la laisseroit vuidier dans l'Université. Mais c'est une affaire de party plustost que de religion et le plus fort vent accabler le plus foible. Ne vaudroit-il pas mieux tascher de le ramener s'il s'égare par des moyens véritablement évangéliques et non point par ceux que l'on employe contre tant de personnes de mérite et de vertu. Je révere la piété du roy qui a sans doute les meilleures intentions du monde et dont on ne peut assez recommander le zèle. Je me promets par les choses qu'il a dites qu'il ne se laissera pas tant emporter par ceux qui sont autour de luy qu'il ne se réserve la liberté du jugement pour distinguer ceux qui agissent par passion et par complaisance d'avec ceux qui agissent par le pur amour de la vérité et par le désir de la paix. Mais dans l'histoire nous avons des exemples de fort bons Empereurs qui ont esté trompés par des Evsques et qui sur leur rapport ont persécuté ceux que l'Eglise honore comme saints. Je n'ay garde d'appréhender rien de semblable dans un prince aussi sage que le nostre, à qui Dieu a fait trop de grâces jusqu'icy pour permettre qu'il soit si malheureusement surpris.

Ce que vous me mandez de l'abattement des temples qu'il a ordonné, affermira son throsne si glorieusement que rien ne pourra l'ébranler. Voilà, Monsieur, bien abuser de votre patience. Croyez, s'il vous plaist, que j'auray toujours pour vos avis tout le respect possible, que je profiteray de votre lettre et que je seray toute ma vie avec une très ardente passion....

24 janvier 1662.

Ibid. V. fo 576.

XI

GODEAU A MME DE LONGUEVILLE.

Madame, la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'escire m'a donné une confusion que je ne puis exprimer. Car qu'est-ce pour un évesque que d'écire au roy avec quelque liberté ses sentimens sur une matière aussi importante pour la paix de l'Eglise qu'est celle dont il s'agit maintenant? C'est faire son devoir et le faire avec toute seureté, car le roy est trop pieux et trop bon pour faire courir aucun danger à ceux qui en usent de la sorte. Il faut bien que s'exposant par cette liberté à souffrir la persécution de leurs adversaires, ils ayent esté contraints par la force de la vérité qu'ils n'ont pû abandonner.

Ne louez donc pas tout, Madame, ce que j'ay fait de peur que les louanges d'une personne qui vous ressemble ne me fassent perdre la récompense que vous dites que Dieu me donnera; l'amour propre se nourrit de viande bien moins délicates que n'est votre approbation. Je ne mérite pas de rien faire pour la gloire de Dieu et pour la défense de sa vérité. Il en est le maistre et il sçait à quel point il veut permettre qu'elle soit attaquée. Je suis assuré qu'il ne la laissera jamais accabler tout à fait. Je le remercie des grâces dont il comble Vostre Altesse et que je trouve incomparablement plus dignes de respect que votre naissance et je le prie de tout mon cœur d'achever son œuvre en vous et de vous reudre toute sienne. C'est tout ce que je puis et je dois, ce me semble, vous souhaiter comme une personne qui est déjà depuis tant d'années, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

10 décembre 1642.

Ibid V. f° 376.

XII

GODEAU A ARNAULD D'ANDILLY (AU SUJET DE LA THÈSE DE L'INFAILLIBILITÉ SOUTENUE AU COLLÈGE DE CLERMONT)

4 mars 1662.

Je fais response à M. d'Angers et j'attends celles de MM. de Sens et de Chalons-sur-Marne afin que nous agissions de concert. Pour moy, je crois que Dieu qui résiste aux superbes laissera tomber les bons Pères dans quelque grand et horrible aveuglement et c'est icy le lieu de ce beau mot de Saint-Augustin : *Spargens penales cecitates super illicitas cupiditates*. Mais c'est aux évesques à dissiper ces ténèbres et à les chasser sinon de leurs esprits (ce qu'il ne semble pas que Dieu veuille faire) au moins d'empescher qu'elles ne se répandent pas dans les cœurs des fidelles. Il faudroit excjter M. Talon à en porter la plainte au Parlement et je ne sçay pas comment il se peut empescher de le faire. Un jour on pourra bien luy reprocher son silence en cette occasion et par les loix du Royaume il seroit criminel ayant laissé passer une doctrine si préjudicable au Roy et à l'Estat sans s'y opposer. Messieurs les curés sont de vrais pasteurs et ils font une grande confusion aux Evesques qui sont muets lorsqu'il faudroit hausser leurs voix et faire du bruit comme des trompettes. Les grands vicaires ont un beau sujet de recouvrer leur honneur qu'ils ont perdu par leur dernier Mandement. Nous verrons quel

archevesque le roy nous donnera. Mais quel qu'il soit je ne croy pas qu'il veuille et qu'il puisse faire tout ce que les bons Pères désireront. Les curés sont un grand corps et sont comme une digue pour empescher le débordement du torrent. Mais j'ay plus de confiance en Dieu qu'en toute autre défense et je croy asseurément qu'il ne tiendra pas toujours les mains dans son sein et qu'enfin il s'éveillera et qu'il rendra la bouace à cette mer agitée et *reducet nos in refrigerium*.

Je suis bien à vous.

Ibid. V f° 308.

II

NOTES ET PIÈCES DIVERSES

I

ACTE DE BAPTÊME DE GODEAU

Le Jeudi, 29^e de septembre 1605, fut baptisé Anthoine, né le 24 de septembre, fils de noble homme, maistre Anthoine Godeau, lieutenant des eaux et forests du comté de Dreux et de Jehanne Targé, ses père et mère. Parrains, maistre Pierre Moinet, licentier es loys et honeste personne Jehan Mussart : marraine, Denise Targé. Signé : Gachet.

Arch. de Dreux. Commune de Dreux G. g. 8.

II

Le mercredi, 5^e de novembre 1636, fut baptisé Anthoine, fils d'honorable homme maistre Henry Laisné et de Simonne Liégeard, ses père et mère, levé sur les saints fonds du baptême par illustrissime et révérendissime Père en Dieu, messire Anthoine Godeau, évesque de Grasse et par damoiselle Anne Guinot, femme de noble homme maistre Louis Coulon, lieutenant général au comté et baillage de Dreux. Signé : Antonius episcopus Grassensis : Anne Guinot. J. Combot.

Arch. de Dreux. Commune de Dreux A. A. 10.

III

Formule du serment prononcé par Godeau par devant le Chapitre en prenant possession de l'évêché de Vence :

Ego Antonius, episcopus Venciensis promitto et juro omnipotenti Deo et Beatæ Mariæ semper Virgini ad cujus honorem hæc sancta ecclesia Venciensis est fundata, tueri et deffendere jura illius et alienata recuperare, statuta et laudabiles consuetudines illius observare et facere observari illisque non contravenire. Secreta capituli in quo vocem habeo ut canonicus, nemini pandam nisi cui et quando sit licitum revelare. Capam meam usque valorem ad minus florinorum 50 infra biennium et anniversarium usque valorem 100 florinorum provincialium, antequam ab horreis et celaria communi mei et Capituli aliquid percipiam, realiter et cum effectu solvam sine molestia et contradictione quâcumque. Sic me Deus juvet et hæc evangelia Dei sancta.

Arch. de Nice. Chap. de Vence G. 3.

IV

DIFFÉRENTS SÉJOURS DE GODEAU A PARIS

Godeau fut nommé évêque de Grasse le 24 juin 1636 et fut sacré le 25 décembre de la même année. Mais il ne fut dans son diocèse qu'à la fin de septembre 1637. Il revient pour la première fois à Paris en octobre 1639 et demeure absent jusqu'au mois de novembre 1640.

A la fin de l'année 1643, la Provence le députa vers la reine régente et le prélat ne rentra dans son diocèse qu'au commencement de l'année 1645.

En mai de la même année, il est envoyé à l'Assemblée du clergé et séjourne à Paris jusqu'au 13 juillet 1647. En cette année 1647, il prêche le carême à la chapelle de Bourbon de la propagation de la foi, tous les dimanches après vêpres et tous les vendredis aux Filles converties à la foi, vis-à-vis de l'Hôtel de Lorraine (1).

Au mois de juillet 1651, Godeau est encore à Paris où il demeure jusqu'à la fin de 1653. Il prêche l'Avent de 1651 aux

(1) V. la liste vérifiable et générale de tous les prédicateurs de Paris.

(2) La liste des prédicateurs lui donne le titre de *Docteur en théologie*.

Pères de l'Oratoire de Jésus (2). En 1652, il prêche le carême dans la même église et l'Avent à Saint-Merri.

Godeau revient enfin à Paris pour l'Assemblée du clergé de 1655 qui ne s'ouvrit qu'à la fin d'octobre. Il ne repart qu'en juin 1657. Il prêche le carême de 1656 aux religieuses de Notre-Dame de la Merci. Il prêche l'Avent de la même année aux Filles nouvelles catholiques et à Saint-Jacques du Haut-Pas.

Le P. Batterel dans une Vie manuscrite du P. Bourgoing dit que ce fut Godeau qui officia le lundi 4 décembre 1662 au service religieux fait à l'Oratoire pour le repos de l'âme du P. Bourgoing. On sait que Bossuet prononça l'oraison funèbre du défunt.

Nous n'avons rien pu découvrir de certain sur ce séjour de Godeau à Paris. Hermant qui dans ses *Mémoires* parle de la cérémonie et du discours de Bossuet, Chapelain dans ses *Lettres*, la *Liste* des prédicateurs ne nous donnent là-dessus aucune indication. Si le séjour a eu lieu, il a dû être très court. Dans une lettre à Moisant de Brieux, et datée du 9 novembre 1662, Chapelain parle de Godeau comme s'il était à Vence. Il lui écrit à Vence le 29 mars 1663. Le séjour du prélat n'aurait donc été que de quelques mois, de quelques semaines peut-être.

D'autre part, le P. Batterel dit que ce fut l'évêque de Grasse, Mgr Godeau qui officia. Peut-être y a-t-il là une confusion de noms entre Godeau qui n'était plus évêque de Grasse depuis neuf ans et de Barnage qui l'était réellement à cette date.

Sans compter ce dernier séjour qui demeure problématique, Godeau a séjourné au moins huit ans à Paris pendant ses trente-six ans d'épiscopat.

V

ACTE DE DÉCÈS DE GODEAU

L'an mil six cent septante deux et le vinct troisième du mois d'avril a esté enseveli dans cette cathédrale de Vence et dans la tombe de nos seigneurs Evesques, située au milieu du presbitère de la dicte Eglise, nostre père en Dieu, Monseigneur l'illustrissime et révérendissime Antoine de Godeau, évesque de cette ville de Vence, aagé de soixante huit années ou environ estant décédé le vinct unième du dict mois à quatre heures après-midi aiant saintement gouverné la dicte Eglise l'espace de dix neuf années ou environ, fut eslu Evesque de cette ville le septième du mois de Décembre de l'année mil six cent cin-

quante trois. Ses funérailles ont esté faites en présence de tout le clergé de cette cathédrale et de Monsieur de Gourdon, lieutenant principal dans le siège de Grasse et notamment de messire Laurent Blacas, chanoine et économé du vénérable chapitre et messire André Chéri, curé de cette cathédrale, témoins ci subsignés.

Signé Blacas, chanoine, Chéri, curé, Réniaud, curé.

Arch. com. de Vence G.G. 2.

VI

TESTAMENT DE GODEAU

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

Mon âge assez avancé et mes incommodités m'advertissent à songer sérieusement à me préparer à la mort et à ce moment terrible duquel dépend l'éternité afin que quand le Seigneur viendra il me treuve veillant. Come une partie de cette prévoyance consiste en la disposition de ses dernières volontés, maintenant que par la grâce de Dieu je me treuve sain d'esprit et d'entendement, j'ay voulu faire et escrire de ma main mon Testament en la forme que s'en suit ; premièrement je rends grâce à Dieu de tout mon cœur de ce que par sa miséricorde il m'a fait naistre dans la religion catholique, apostolique et romaine et je luy demande très humblement la grâce d'y mourir ; que s'il m'estoit arrivé que dans les livres que j'ay composés ou que je composeray d'avoir avancé quelque erreur contre la foy, je le déplore de tout mon cœur et je sou mets tous les dits livres à l'Eglise et à Nostre Saint Père le Pape, qui en est le chef ; je reconnois sincèrement que Dieu m'a tiré de la poussière pour me faire Evêque en son Eglise et de la vie séculière que j'avois longtemps menée avec assez de dérèglement. Si j'eusse sceu alors ce que depuis j'ay connu de la dignité du sacerdoce, je ne m'y fusse jamais engagé, mais j'espère que Dieu me pardonnera *quia ignorans feci*. Je prie très humblement mes diocésains de Grasse et de Vence de me pardonner les mauvais exemples que je leur ay donnés et je leur donne à tous ma bénédiction et leur demande qu'ils prient Dieu pour moy. Si je meurs dans la Ville de Vence, je désire estre enterré dans le sépulcre des évêques qui est devant le maistre autel et si je meurs hors de Vence dans la paroisse où je décéderay ; mais en quelque lieu que je meure, je défends que l'on me fasse des funérailles magnifiques, ny chapelles

ardentes, ny oraison funèbre que je défends expressément et ce que je prie mon exécuteur testamentaire d'empescher. Le jour de mon décedz ou le lendemain, tous les prestres de l'église de Vence, chanoines, bénéficiers et serviteurs diront chacun la sainte Messe pour le repos de mon âme, *si dies non est impleta* et il sera donné huit sols à chacun pour rétribution. Le jour de mon enterrement il sera distribué aux pauvres en une fois ou plusieurs selon le nombre des pauvres, la somme de cinquante livres et on leur fera dire le *De profundis*.

Je laisse aux Confréries du très Saint-Sacrement du Saint Rosaire, de Saint Lambert et du Saint Enfant, si elle est établie, la somme de cinquante livres pour chacune. Je laisse aux chapelles des Pénitens noirs et des Pénitens blancs trente livres pour chacune, à la charge qu'ils diront l'office des morts et feront célébrer le lendemain une messe de Requiem dans leurs chapelles et qu'ils assisteront à mon enterrement.

Je laisse à mon Eglise de Vence ma chapelle d'argent, savoir ma croix, mes quatre chandeliers, ma crosse, mon bougeoir, mon grémial, mes crémieres pour servir aux baptêmes et aux extrême-onctions et ma chasuble de toile d'argent à fleurs d'or, avec mon voile en broderie ; outre ce, je laisse encore à la dite Eglise la somme de cent cinquante livres d'argent que je veux qu'elles soient employées avec ma crosse pour faire des bourdons d'argent pour servir aux coristes les festes et les dimanches.

Je laisse à l'Eglise de Grasse la somme de quarante livres à la charge que les chanoines célébreront une grande Messe de Requiem le plus tost qu'il se pourra après l'advis de mon décedz.

NOTA. Je laisse à M. Arnoulx, mon grand vicaire duquel je suis extraordinairement satisfait, mon grand Bréviaire qui est dans la chapelle, mes deux chandeliers et ma croix de bois vernissé, ma petite tablette rouge, mon bénitier d'argent et l'ameublement de sa chambre, ma chasuble à deux euvers rouge et blanc, vert et violet.

Je laisse à Monsieur Mussart, mon cousin, ma chasuble rouge en broderie et le voile et ma chasuble de toile d'argent, le voile et les coussinets, mes bréviaires in-quarto, mes belles aubes et mes rochets.

Je laisse à Monsieur André de Cormis, mon aumônier, s'il est à mon service au temps de mon décedz, les chasubles communes dont il se sert, les aubes et les napes d'autel de la chapelle et l'ameublement de sa chambre.

Je laisse à M. Conrart, conseiller au Parlement, le tableau

de la Sainte Vierge qui a un cadre doré et qui est dans mon cabinet.

Je laisse à M. Huot prestre, mon cousin, mon crucifix de buis et les deux images de la Sainte-Vierge et de Saint Paul et en cas qu'il ne fust plus en vie, je laisse les mesmes choses à Monsieur Arnoulx, mon grand vicaire.

Je laisse à Jean Charle, mon maistre d'hostel duquel j'ay esté très fidèlement servy la somme de deux mil livres, tout le linge de table, qui se trouvera dans la maison, l'ameublement de sa chambre et l'année entière de ses gages qui est la somme de deux cents livres et ce légat sera acquitté le premier et des plus clairs deniers de ma succession.

Je laisse à Remy Dion, mon homme de chambre, la somme de quinze cents livres, tous mes habits et tout le linge de chambre qui sert à ma personne, s'il se trouve à mon service au temps de mon décedz ou si je ne l'ay pas récompensé.

Je laisse à Scipion Maurel, mon sommeiller, la somme de quatre cents livres et toute la vaisselle de cave s'il est à mon service au temps de mon décedz.

Je laisse à Louis Delisle, mon cuisinier, la somme de trois cents livres s'il est à mon service le jour de mon décedz ou si je ne l'ay point récompensé. A Arnaud, mon jardinier, autant; à chacun de mes laquais, cent cinquante livres; à chacune de mes servantes, cinquante livres.

Je laisse au sieur Deguignes, mon greffier, mes deux grands tapis de table, mes douze chaises de cuir qui sont dans la salle, mes caquetoires et les tabourets et ma petite écritoire fermée d'ébène.

Je laisse aux révérends pères de la Doctrine chrestienne que j'ay fondés, ma chasuble de toile d'or avec le voile et les coussins, mon calice de vermeil doré, les burettes et le bassin, mon grand bréviaire qui est dans mon cabinet et tous mes livres.

J'institue la Confrérie de la Miséricorde établie à Vence, mon héritière universelle en tous mes autres biens et révoque et casse tous les autres testamens que je pourrois cy devant avoir fait et veux que le présent tienne en sa force et vigueur à perpétuité.

NOTA. Pour exécuteur de mon testament je nomme le sieur Esprit Arnoulx, mon grand vicaire, que je prie d'en vouloir prendre le soin et pour le soulager, je lui joins Jean Charle, mon maistre d'hostel.

Je laisse à M. Signoret, mon médecin, les portraits qui sont dans ma salle, sçavoir saint Paul, les tableaux des cardinaux

de Richelieu et de la Valette, de M. d'Andilly et Arnauld et de saint Bernard qui est dans la chapelle.

Je n'ay aucunes dettes présentement si ce n'est celle de trois mille livres de M. Aubier que si je ne meurs cette année j'espère d'acquitter.

Je laisse tous mes papiers aux Pères de la Doctrine chrestienne, fondés à Vence, mais je deffens que l'on fasse imprime aucun sermon, ny aucune lettre et je leur laisse tous les livres qui se trouveront dans mon cabinet.

Siles Fastes de l'Eglise ne sont pas imprimés, j'ordonne qu'on les mette entre les mains de M. Conrart, mon cousin et mon bon amy, et s'il est mort, de M. Chapelain, et si tous deux sont morts, M. Arnoulx mon exécuteur testamentaire priera celui qu'il en croira capable de les revoir et de les corriger. Pour la Morale chrestienne si elle n'est pas imprimée lors de mon décès, qu'on la mette entre les mains du Père Thomassin de l'Oratoire, de M. de Sainte-Beuve, docteur de Sorbonne et de M. Arnaud affin qu'ils la revoyent et la fassent imprimer ou la suppriment selon qu'ils le jugeront à propos.

Je laisse à M. l'évesque de Marseille, de Janson, ma croix poitrinale, ma croix de procession et mon anneau que je le prie de recevoir comme marques de mon amytié.

Nota. — Je veux et entens que tous les legs que j'ay faits lesquels ne seront pas touchés par mes légataires soit par leurs morts, soit autrement, retournent aux Pères de la doctrine de la maison de Vence. Si avant que je meure je n'ay pas achepté pour les Pères de la doctrine et bâti une maison pour leur logement, je laisse la somme de quatre mille livres pour cet effet à prendre sur tous mes biens, mais, sans que les legs de Charle, mon maistre d'hostel et de Rémy Dion puissent estre retranchés.

Fait et reveu à Vence ce cinquième jour de février mil six cent septante.

Antoine, évesque de Vence; et plus bas:

Reveu par M. Jacques Déguignes notaire royal du dit Vence le 16 février 1670.

VII.

FORTUNE DE GODEAU

Godeau eut 30.000 écus pour sa part de patrimoine. Les revenus de l'évêché de Grasse dont il jouit depuis 1636 jusqu'à 1654, valaient 4 à 5.000 livres; ceux de l'évêché de Vence dont il jouit depuis 1640 jusqu'à sa mort 5 à 6.000 livres. Il eut dès 1636 une pension de 2.000 livres sur Cahors et depuis 1654

une pension de 3.000 livres sur St-Pons. Enfin en 1668, il recueillit 12.000 livres de la succession de sa mère. Si l'on ajoute que le prélat composa une foule d'ouvrages dont quelques-uns eurent de nombreuses éditions (1), on est porté à croire que son revenu annuel était assez considérable et que sa fortune dut s'accroître avec le temps.

Or dans l'inventaire des meubles de Godeau (*Ev. de Vence*, G. 46) on trouve qu'il a laissé pour 10.000 livres d'effets sur l'Hôtel de Ville de Paris, plus 6.000 livres de diverses cautions. La fortune de Godeau n'a donc fait que diminuer. La chose s'explique facilement.

Les Bulles d'un évêché coûtaient près de 4.000 livres. C'est donc 8.000 livres que Godeau a dû déboursier pour Grasse et Vence. Ses différents séjours à Paris lui furent très dispendieux, comme il l'avoue lui-même. Tallemant nous dit dans son *Historiette de l'abbé Villeloin*, que l'évêque de Grasse dut vendre ses chevaux pendant la Fronde à cause de la cherté des vivres. De plus Godeau fit à ses frais de nombreuses réparations à l'évêché de Grasse et à celui de Vence. Il fonda un séminaire de ses deniers. Il institua et il soutint une foule considérable d'œuvres dans ses diocèses. Enfin la vente de ses ouvrages ne dut pas lui rapporter beaucoup, si l'on remarque que les droits d'auteur n'étaient pas réglés ainsi qu'ils le sont aujourd'hui. Chapelain vendit sa Pucelle 2.000 livres, Boileau son Lutrin 600 et Racine son Andromaque 200, et c'était tout. Nous venons de voir que Godeau, en mourant, laissa tout ce qu'il avait à des fondations charitables. On ne peut donc pas l'accuser d'avoir jamais fait un mauvais usage de la fortune.

VIII

SUCCESEURS DE GODEAU A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Fléchier	1672
Nesmond.....	1716
Amelot.....	1727
Le maréchal de Belle-Isle.....	1749
L'abbé Trublet.....	1761
Saint-Lambert.....	1770
Maret.....	1805
Lainé.....	1816
Dupaty.....	1836
A. de Musset.....	1852
De Laprade.....	1858
F. Coppée.....	1884

(1) Voir plus bas le Catalogue des œuvres de Godeau.

TABLEAU DE LA VERSIFICATION DES PSAUMES DE GODEAU

Les astérisques (*) désignent les mètres inventés par le poète

MÈTRES EMPLOYÉS PAR GODEAU		101	
MÈTRES INVENTÉS PAR LUI		68	
LONGUEUR des STROPHES	MESURE DES VERS PAR STROPHE	COMBINAISON DES RIMES	NUMÉROS DES PSAUMES
Quatrains (70 psaumes)	12 pieds,	f m f m	10 42 54 82 98 123 124 145
		m f m f	53 73
	12 12 12 8	f m m f	37 47
	12 12 8 12	m f f m	143
			43 52 66 101
		f m f m*	112
	12 8 12 12	m f f m*	58 71 114 150
		f m f m	23 144
	8 12 12 12	m f m f*	32
	12 12 8 8	f m f m*	8 147
	12 8 8 12	f m m f	46
		f m f m*	12 131
	12 8 12 8	f m m f*	141
	8 12 8 12	f m f m	100 104 406
		f m f m	55 95
		f m m f*	18 39
	8 12 12 8	m f f m*	80
	8 8 12 12	f m f m*	7
		f m f m	132
	12 8 8 8	m f f m	142
	f m f m	60 74 116 139 140	
	m f m f	56	
	f m f m*	93 97	
	f m m f*	81	
	f m f m*	14 119	
	f m m f*	35 38	
	m f f m*	89	
	f m f m*	109	
(*) m 1 ^{re} espèce de rime masculine f — féminine m ² 2 ^e espèce de rime masculine f ² — féminine m ³ 3 ^e espèce de rime masculine f ³ — féminine		** Nous avons adoptées dispositions de M. Arnould dans son Tableau de la Versification des Psaumes de Racan.	

LONGUEUR des STROPHES	MESURE DES VERS PAR STROPHE	COMBINAISON DES RIMES	NUMÉROS DES PSAUMES
Sizains	7 12 8 12 3 8 12 8 8 8 3 12 7 8 12 8 12 8 7 12 8 8 3 8 8 7 8 12 7 8 7 7 12 8 3 7 7 7 8 8 7 12 12 8 8 8 3 7 8 8 8 8 12 8 12 12 6 6 12 12 8 8 8 12 12 8 12 12 6 12 12 6 12 8 6 12 12 8 12 6 8 12 8 8 8 7 6 6 12 12 6 6 12 12 12 12 12 7 7 7 12 8 12 8 12 7 7 12 8 8 8 8 8 7 7	f m f m f f f f m f f m m m f m f m f m m f m m f f m f m f f f m f f m m m f m m f f f m f f m f m m f m m f m m f m m m f f m f f f f m f f m m f f m f f f f m f f m m m f m m f m m f m f m f f m f f m f m m f m m m m f m m f f m f m f f	34 98 128 108 88 78 61 118 48 138 2 13 18 11 128 7 120 2 76 54 76 86 168 138 138 72 96 420 84 87 402 408 127 128 91 407 125
Huitains (5 psaumes)	8 12 12 12 12 12 8 12 12 8 8 12 12 12 12 12 8 8 8 8 8 12 12 8 8 8 8 12 8 8 8 12 8 8 8 8 8 8 12 8	m f f m f m f m f m m f m f f m f m m f m f f m m f m f m f m f f m m f m f f m	4 50 26 437 436
Dizains (3 psaumes)	8 8 8 8 8 8 12 12 8 8 8 8 8 8 8 12	f m f m f f f m f m m f m f m f m f m f f m f m f m f m f m	36 403 448

RÉPERTOIRE DES ŒUVRES DE GODEAU

Il n'est pas facile de faire une bibliographie complète des œuvres de Godeau. Ces œuvres, on le sait, sont fort nombreuses et, pour quelques-unes au moins, les éditions ont été multipliées comme à plaisir par l'auteur et par les éditeurs. La plupart pourtant ont leur place dans nos grandes bibliothèques. Mais il n'est pas rare de rencontrer dans des catalogues d'amateurs ou de bibliographes quelque édition nouvelle assez peu connue.

Nous donnons ici toutes celles que nous avons pu découvrir, sans espérer toutefois que notre catalogue soit absolument définitif.

ŒUVRES POÉTIQUES

I

I. 1633. — Ode au Roy. Paris chez Camusat in-4°.

Ode au Roy in-4°.

Cette édition qui ne porte point de date est une autre rédaction de la même pièce corrigée et plus courte de deux strophes. C'est le texte définitif tel qu'on le trouve dans les recueils du temps.

II. 1633. — Œuvres chrestiennes, vers et prose. Paris chez Camusat, in-8°.

1633. — Œuvres chrestiennes, vers et prose. Paris chez Camusat, in-12.

On trouve à la bibliothèque Sainte-Geneviève un exemplaire de cette édition qu'ont ignorée tous les biographes de Godeau.

III. 1637. — Paraphrase du Pseaume CXLVIII. *Laudate Dominum de cœlis*. Paris chez Camusat, in-4°.

IV. 1637. — Cantique en vers françois chez Camusat, in-4°.

C'est le cantique *Lumineuses troupes des anges*.

V. 1641. — Œuvres chrestiennes, vers et prose. Seconde partie. Paris chez Camusat, in-8°.

VI. 1644. — Institution du prince chrestien. Paris chez Vve Camusat, in-4°.

Se trouve aussi dans les éditions des *Poésies chrestiennes*, 1646 et de 1660.

VII. — 1646. — Poésies chrestiennes. Paris chez Vve Camusat et P. le Petit, in-12.

VIII. 1648. — Paraphrase des Pseaumes de David. Paris chez Vve Camusat et P. le Petit in-4°.

1649. — Paraphrase des Pseaumes de David en vers françois. Seconde édition revue et corrigée. Paris chez Vve Camusat et P. le Petit. in-12.

1654. — Paraphrase des Pseaumes de David en vers françois. Troisième édition revue et corrigée. Paris chez P. le Petit in-12.

1656. — Paraphrase des Pseaumes de David en vers françois et mis en chant par Artus Ancousteaux, ancien maître musicien de la chapelle du roy Louis XIII. Quatrième édition revue et corrigée. Paris chez P. le Petit in-12.

1659. — Paraphrase des Pseaumes de David en vers françois et mis nouvellement en chant par Thomas Gobert, maître de la musique de la Chapelle du roy et chanoine de la Sainte Chapelle. Cinquième édition revue et corrigée. Paris chez P. le Petit in-12.

1661. — Paraphrase des Pseaumes de David avec musique de Gobert. Paris chez P. le Petit in-4°

Signalé par Brunet.

1676. — Paraphrase des Pseaumes de David en vers françois. Dernière édition revue exactement et les chants corrigés et rendus propres et justes pour tous les couplets par Th. Gobert Paris chez P. le Petit in-12.

1686. — Paraphrase des Pseaumes de David en vers françois et mis en chant par Th. Gobert. Paris chez Denis Thierry in-12.

On trouve les 50 premiers psaumes de Godeau dans les *Airs à quatre parties* sur la paraphrase des psaumes de Messire Antoine Godeau, évêque de Grasse, composés par J. de Gouy chanoine de l'Eglise cathédrale d'Embrun. Paris chez Ballard 1650 in-8°.

Le converti Lardenois a mis aussi en musique les Psaumes de Godeau. Mais nous n'avons pu trouver cet ouvrage.

IX. 1650. — La grande Chartreuse. Paris chez P. le Petit in-4°.

1651. — La grande Chartreuse. Paris chez Vve Camusat in-12.

X. 1652. — Hymne de Sainte Geneviève patronne de la ville de Paris par A. G. E. D. G. Paris chez P. le Petit, in-4°.

XI. 1652. — Hymne de saint Charles Borromée. Paris chez P. le Petit in-4°.

XII. 1653. — La Sorbonne, poème. Paris chez P. le Petit in-4°.

XIII. 1654. — Saint Paul, poème chrestien. Paris chez P. le Petit in-12.

1664. — Saint Paul, poème chrestien... 2^e édition. Paris chez P. le Petit in-12.

Signalé par Brunet.

XIV. 1660. — Contre la mauvaise morale du temps. Aux Evesques de l'Eglise. Pièce en vers in-4^o.

XV. 1660-1663. — Poésies chrestiennes et morales. Paris chez P. le Petit, 3 vol. in-12.

Brunet nous dit que dans le dessein de faire passer cette édition pour elzévirienne, Motteley fit mettre à quelques exemplaires un titre imprimé à ses frais, portant le fleuron avec la devise *Ne extra oléas*.

XVI. 1674. — Les Fastes de l'Eglise pour les douze mois de l'année par feu Messire Antoine Godeau, Evesque et Seigneur de Vence. Paris, chez F. Muguet, in-12.

II

RECUEILS DIVERS CONTENANT DES POÉSIES DE GODEAU

I. 1633. — Nouvelles Muses des sieurs Godeau, Chapelain, Habert, Baro Racan, l'Estoile, Ménard, Desmarets, Maleville et autres. Paris, chez Bertaut, in-8^o.

On trouve l'*Ode au Roy*, en tête du recueil.

II. 1635. — Le Parnasse royal.... Paris, chez Cramoisy, in-4^o.

L'*Ode au Roy* ouvre encore le recueil.

III. 1671. — Recueil de poésies... dédié à Mgr le Prince de Conty par M. de LA FONTAINE, 3 vol, in-12.

Ce recueil renferme près de 30 pièces de Godeau : *Paraphrases* de psaumes et de cantiques, l'*Ode au Roy*, plusieurs *Sonnets*, l'*Epistre* à d'Andilly et les *Vers contre la mauvaise morale*.

Il y a une seconde édition de ce recueil, Paris, chez J. Courterot 1679, 3 vol. in-12.

IV. 1672. — Recueil des plus belles pièces de poésie depuis Villon jusqu'à M. de Benserade par M. de FONTENELLE. Paris, chez Barbin, 5 vol. in-12.

On y trouve trois pièces de Godeau : le *Cantique* : *Lumineuses troupes des Anges*, le *Benedicite* et le *Super flumina Babylonis*,

Une seconde édition de ce recueil (1752) contient en outre un *Sonnet* sur saint Paul.

Une seconde édition de ce recueil (1752) contient en outre un *Sonnet* sur saint Paul.

V. 1770. — Le porte-feuille d'un homme de goût ou l'esprit de nos meilleurs poètes. Amsterdam et Paris, chez Delalain, 3 vol. in-12.

On y trouve deux *Sonnets* de Godeau sur la naissance de J. C., le *Benedicite* et le *Cantique*. Lumineuses troupes des Anges.

ŒUVRES EN PROSE

I

I. 1629. — *Discours* sur les Œuvres de Malherbe. Paris, in-4°.

C'est sans doute un tirage à part de ce morceau inséré dans les différentes éditions des *Œuvres de Malherbe* de 1630, 1631, 1633, 1638, 1642, 1659, 1666, 1672 et dans les *Grands écrivains de France*.

II. 1630. — *Préface* du Dialogue des causes de la corruption de l'éloquence (traduit par A. Giry). Paris, in-4°.

C'est probablement aussi un tirage à part. On trouve ce discours dans les deux éditions de la *Traduction* de Giry. Paris chez Chappelain, 1630 in-4° et chez Camusat, 1686 in-4°.

III. 1632. — Paraphrase sur les Epistres de saint Paul aux Corinthiens, aux Galates aux Ephesiens. Paris, chez Toussaint du Bray, in-4°.

1634. — Paraphrase sur les Epistres de saint Paul..... 2^e édition revue et corrigée. Paris, chez Toussaint du Bray, in-4°.

IV. 1635. — Paraphrase sur l'Epistre aux Romains. Paris, chez Camusat, in-12.

1641. — Paraphrase sur l'Epistre aux Romains. Nouvelle édition. Paris, chez Vve Camusat, in-12.

■ V. 1637. — Paraphrase sur l'Epistre aux Hébreux. Paris, chez Camusat, in-12.

VI. 1640. — Paraphrase sur les Epistres canoniques. Paris, chez Vve Camusat, in-12.

VI. 1641. — Paraphrase sur les Epistres de saint Paul et sur les Epistres canoniques... Seconde édition revue et corrigée. Paris, chez Vve Camusat, 2 vol. in-12.

VII. 1641. — Paraphrase sur les Epistres aux Thessaloniens, à Timothée, à Tite et à Philémon. Paris chez Vve Camusat, in-12.

VIII. 1650. — Paraphrase sur les Epistres de saint Paul et sur les Epistres canoniques avec la vie du mesme Saint. Edi-

tion reveüe corrigée et augmentée. Paris chez Vve Camusat, in-4o.

La Vie de l'apôtre insérée dans cette paraphrase est la même que la vie publiée séparément en 1647.

IX. 1651. — Paraphrase sur l'Epistre aux Romains, sur les deux Epistres aux Corinthiens, aux Galates, aux Ephésiens, aux Philipiens, aux Colossiens, aux Thessaloniciens, etc. Paris, chez Vve Camusat, 6 vol. in-12.

Les six volumes étaient aussi édités et débités séparément.

Même paraphrase. Lyon chez Plaignard 1683, 6 vol., in-12 qui se vendaient séparément.

X. 1643. — Prières et Méditations. Paris, chez Vve Camusat, in-12.

Nous n'avons pu trouver ce petit volume tiré à six exemplaires seulement.

XI. 1644. — Oraison funèbre de Louis le Juste prononcée dans l'Eglise cathédrale de Grasse le 15 juin 1643. Paris, chez Vve Camusat, in-4o.

1824. — Oraison funèbre de Louis XIII. Nouvelle édition publiée par A. M. H. B. (Boulard). Paris chez Debeausseaux, in-8o.

XII. 1644. — Avis à Messieurs de Paris pour le culte du Saint-Sacrement dans les paroisses et la façon de le porter aux malades. Paris chez Vve Camusat, in-8o.

XIII. 1644. — Ordonnances et Instructions synodales. Paris chez Vve Camusat, in-8o.

1648. — Ordonnances et Instructions synodales. Paris, chez P. le Petit, in-12.

1660. — Ordonnances et Instructions synodales. Paris, chez P. le Petit, in-12.

1666. — Ordonnances et Instructions synodales. Lyon, chez Grégoire, in-12.

1672. — Ordonnances et Instructions synodales. Bruxelles, chez Marchant, in-12.

1683. — Ordonnances et Instructions synodales. Lyon, chez Valfray, in-12.

XIV. 1645. — Idée d'un bon magistrat en la vie et la mort de M. de Cordes, conseiller au Chastelet de Paris par A. G. E. D. G. (Ant. Godeau, évêque de Grasse). Paris chez Vitré, in-12.

XV. 1646. — *Elogium Petri Aurelii*, Paris, chez Vitré, in-4.

Se trouve aussi dans le procès-verbal de l'Assemblée générale du Clergé de France. Paris, chez Vitré 1648, in-fol. et dans les Œuvres d'Arnauld. Paris-Lausanne, in-4, t. XXX.

XVI. 1646. — Instructions et Prières chrestiennes pour toute sorte de personnes. Paris chez Vve Camusat, in-12.

1649. — Instructions et Prières chrestiennes pour toute sorte de personnes. Nouvelle édition revue et augmentée. Paris, chez Vve Camusat, in-12.

Drouyn signale une troisième édition du même ouvrage. Louvain 1660, in-8.

XVII. 1646. Oraison funèbre de l'Evesque de Bazas, prononcée dans le couvent des Augustins le 24 de novembre 1645 et imprimée par l'ordre de l'Assemblée générale du Clergé de France. Paris, chez Vitré, in-4.

XVIII. 1647. — Vie de l'Apostre saint Paul, Paris, chez Vve Camusat, in-12.

1651. — Vie de l'Apostre saint Paul. Paris, chez Vve Camusat et P. le Petit, in-12.

1657. — Vie de l'Apostre saint Paul. Paris, chez P. le Petit, in-12.

1664. — Vie de l'Apostre saint Paul. Paris, chez P. le Petit, in-12.

1685. — Vie de l'Apostre saint Paul. Lyon, chez Plaignard, in-12. Nouvelle édition revue et corrigée.

1658. — The life of the apostle saint Paul. From the French verse by F. D. London, in-8o.

Signalé par Watt dans la *Bibliotheca Britannica*.

La *Vie de saint Paul* se trouve aussi dans la *Paraphrase sur les Epîtres de saint Paul* (1639).

XIX. 1650. — De la Doctrine de la Pénitence, extraite des Ordonnances synodales d'Antoine Godeau, évêque de Grasse, Paris, chez Vve Camusat et P. le Petit, in-12.

XX. 1651. — Discours fait aux confrères Pénitens de la ville de Grasse à la publication de leurs nouveaux statuts. Paris, chez P. le Petit, in-12.

XXI. 1651. — Remontrance du Clergé de France faite au Roy, la Reyne régente, sa mère, estant présente le 7 aoust 1651 par Révérend Père en Dieu Messire A. Godeau, Evêque de Grasse et de Vence assisté de Mgr le Prince de Conty et de Mgrs les Archevesques et Evêques qui se sont trouvez à Paris, chez Vitré, in-4o.

XXII. 1651. — Discours de la tonsure cléricale et des dispositions pour la recevoir. Paris chez P. le Petit in-12.

1651. — Discours de la tonsure cléricale et des dispositions pour la recevoir. Paris chez de Villac, in-12.

Signalé par Drouyn.

Se trouve aussi dans les différentes éditions des Discours sur les ordres sacrés.

1653. — Discours de la tonsure cléricale et des dispositions pour la recevoir. Paris chez P. le Petit in-16.

XXIII. 1652. — Discours de la vocation à l'estat ecclésiastique. Paris chez P. le Petit 1652 in-12.

1680. — Antonii Godeau, episcopi Venciensis, discursus de vocatione ad statum ecclesiasticum de Gallico in Latinum translatus opera et studio *Egidii Fabri Emoliensis*. Romæ, typis Congregationis de propaganda fide, 1680 in-8°.

1774. — Von dem Berufe zum geistlichen Stande. Augsburg Rieger in-8°.

Signalé par Christian Kayser dans son *Index locupletissimus librorum*, Leipsig 1834.

1785. — De Vocatione ad statum ecclesiasticum Augsburg Doll in-8°.

Signalé par C. Kayser.

Se trouve aussi dans les différentes éditions des Discours sur les ordres sacrés.

XXIV. 1652. — Exhortation aux Parisiens sur le secours des pauvres des provinces de Picardie et de Champagne. Paris chez P. le Petit 1652 in-4°.

XXV. 1652. — Avis aux Parisiens sur la descente de la Chasse de sainte Geneviève et la procession qui se doit faire pour demander la paix par un curé de la ville de Paris: (Godeau). Paris chez P. le Petit in-4°.

XXVI. 1652. — Elévations à J. C. et Méditations chrestiennes sur le texte de l'Epistre aux Hébreux. Paris, chez P. le Petit in-12.

1660. — Elévations à J. C. Seconde édition. Paris chez P. le Petit in-12.

XXVII. — 1652. Vie de saint Augustin. Paris, chez P. le Petit, in-4°.

1679. — Vie saint Augustin. Seconde édition revue et corrigée. Paris, chez Dezallier in-4°.

1685. — Vie de saint Augustin. Troisième édition. Lyon chez de La Roche in-8°.

XXVIII. — Panégyrique de saint Augustin. Paris, chez Courbé in-42.

XXIX. 1653. — Discours sur les les Ordres sacrez où toutes les cérémonies de l'ordination selon le Pontifical romain sont expliquées. Paris, chez P. le Petit, in-42.

1658. — Discours sur les Ordres sacrez. 2^e édition. Paris, chez P. le Petit, in-42.

1680. — Discours sur les Ordres sacrez. Lyon chez Valfray, in-8°.

1680. — Discours sur les Ordres sacrez. Lyon chez J. Certe, in-8°.

1686. — Discours sur les Ordres sacrez. Nouvelle édition très exactement corrigée. Paris chez J. Jombert, in-42.

Se trouve aussi dans la *Collection des Orateurs sacrés*, publiée par l'abbé Migne, en 1844. Tome I.

XXX. 1653. — Oraison funèbre de J.-B. Camus, ancien évêque de Belley, prononcée en l'Eglise de l'hospital des Incuvables le 17^e jour de mai 1653. Paris, chez Vitré, in-4°.

XXXI. 1653. — Du Jubilé et des dispositions avec lesquelles il le faut gagner selon l'esprit et les intentions de l'Eglise. Paris chez P. le Petit, in-42.

1669. — Du Jubilé et des dispositions... Paris, chez P. le Petit, in-8°.

XXXII. 1653. — Histoire de l'Eglise. Paris, chez Courbé, 2 vol. in-fol.

1657. — Histoire de l'Eglise. Seconde édition. Paris, chez Billaine, 2 vol. in-fol.

C'est la reproduction de l'édition précédente avec quelques additions et changements.

1663. — Histoire de l'Eglise. Nouvelle édition revue corrigée et augmentée. Paris, 4 vol. in-fol. Les deux premiers chez T. Jolly et les deux autres chez Billaine.

Le 5^e volume de l'édition in-fol. parut en 1678 et le 6^e en 1680 chez Muguet.

1672. — Histoire de l'Eglise. 4^e édition revue, corrigée et de beaucoup augmentée par l'auteur. Paris chez T. Jolly, 6 tomes in-4° reliés en 3 vol.

On trouve dans cette édition le portrait de Godeau, celui-là même qui est en tête de cette étude.

1681. — Histoire de l'Eglise de Messire Antoine Godeau évêque et seigneur de Vence, 5^e édition suivant la copie im-

primée à Paris. Bruxelles, chez Eugène Friex derrière l'hôtel de Ville à l'enseigne de l'imprimerie, 6 vol. in-12.

Histoire de l'Eglise de Mgr Antoine Godeau traduite en Italien par X. Speroni.

Signalé par Kayser, V. ci-dessous.

1768. — Allgemeine Kirchengeschichte aus dem Französischen ins Italiene von X. Speroni und aus dem Italienem ins Deutsche übersetzen von B. Hyper und Groote, 38 Bande, gr. 8° Augsburg 1768-1786, Rieger.

A partir du 27^e volume, ce n'est plus une traduction mais une continuation de l'ouvrage de Godeau.

Signalé par C. Kayser.

Eltinger dans ses *Archives historiques* signale en outre une histoire de l'Eglise de Godeau en 3 vol. in-12. Paris, 1680.

Drouyn en signale une outre à Lyon chez Hovard-Molin, 1697, 6 vol. in-12 et une autre à Leyde, 1680, 6 vol. in-12.

XXXIII. 1654. — Les Tableaux de la Pénitence avec figures. Paris, chez Courbé, in-4°.

1662. — Les Tableaux de la Pénitence. Paris, chez Courbé, in-4°.

Signalé par Graesse dans le *Trésor des livres rares* et par Drouyn.

1663. — Les Tableaux de la Pénitence. Paris, chez A. Jolly, in-12.

1665. — Les Tableaux de la Pénitence. Jouxte la copie faite à Paris, chez Antoine Jolly. Bruxelles, petit in-12.

Brunet nous dit qu'on a voulu quelquefois, à tort, faire de cette édition une édition elzévirienne. Villems dans son livre sur les Elzéviens soutient que l'édition est vraiment sortie des presses elzéviennes. D'autre part, Drouyn signale une édition, in-12, imprimée en 1665 à Amsterdam. Ce qui confirmerait l'opinion de Villems.

1670. — Taffeln der Büsse, Francfort, in-12.

Signalé par Drouyn.

1673. — Les Tableaux de la Pénitence. Paris, chez Courbé. 2 in-12.

1684. — Les Tableaux de la Pénitence. Paris, chez Osmont, in-12.

1686. — Speculum Poenitentiae ex Gallico Antonii Godeau, episcopi Venciensis in latinum versum per F. H. V. Rotterdam. Pr. van Hoogstraat, in-12.

1711. — Les Tableaux de la Pénitence. Paris, chez N. Pepie, in-12.

1819. — Los cuadros de la Pénitencia, obra del Ill. Sr. D. Antonio Godeau, obispo de Venza. Traducida del original francés al castellano por el licenciado D. Ignacio de Ordejon

abogado de los reales consejos, individuo correspondiente de la real academia. Madrid 1819, chez Vega, 2 vol. in-8°.

Signalé dans le *Dictionnaire général de Bibliographie espagnole*, Madrid, 1870.

XXXIV. 1656. — Discours à la Reyne de Suède prononcé au nom du Clergé François, in-fol. Pièce.

Se trouve aussi dans le procès-verbal de l'Assemblée générale du Clergé de France. Paris, chez Vitré 1655, in-fol.

XXXV. 1656. — Oraison funèbre de Messire Mathieu Molé, garde des Sceaux de France, prononcée dans l'Eglise de Saint-Antoine-des-Champs, le 10 février 1656. Paris, chez Vitré, in-4°.

XXXVI. 1657. — Oraison funèbre du Sérénissime Roy de Portugal, Jean IV du nom, prononcée aux obsèques faites par l'ordre du Roy dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris, le 14 du mois d'avril 1657, en présence de l'Assemblée générale du Clergé de France, du Parlement et des autres compagnies souveraines. Paris, chez Vitré, in-4°.

XXXVII. 1657. — Oraison funèbre de Messire Pomponne de Bellièvre, chevalier et premier président du Parlement de Paris, prononcée dans l'Eglise de l'hospital de la Pitié le 1^{er} jour de mai 1657, en présence de plusieurs archevêques et évêques. Paris, chez Vitré, in-4°.

XXXVIII. La Vie de saint Charles Borromée, cardinal du titre de saint Praxède et archevêque de Milan. Paris, chez Courbé, in-8°.

1663. — La Vie de saint Charles Borromée. Paris, chez T. Jolly, in-12.

1663. — La Vie de saint Charles Borromée. Paris, chez L. Billaine, in-12.

1684. — La Vie de saint Charles Borromée. Paris chez A. Pralart, in-18.

1747. — La Vie de saint Charles Borromée. Nouvelle édition, corrigée et augmentée de notes par l'abbé Sepher. Paris, 2 vol. in-12.

XXXIX. 1657. — De l'Utilité des Missions pour porter la lumière dans le pays des Infidèles et de l'Obligation qu'ont les Chrestiens d'y contribuer par leurs aumosnes. Paris, chez P. le Petit, in-8°.

XL. 1658. — Œuvres chrestiennes et morales en prose. Paris, chez P. le Petit, 2 vol. in-8°.

On trouve dans ce recueil les Oraisons funèbres prononcées par Godeau, les Panégyriques de saint Augustin, de sainte Geneviève, le Sermon pour le sacre de Mgr de Marmiesse, la Vie de M. de Cordes, la Remon-

trance au roi, l'Avis aux Parisiens, l'Exhortation aux Parisiens, le Jubilé, l'Utilité des Missions, la Lettre pastorale aux Grassois, le Discours aux Pénitents de Grasse, Discours sur les Œuvres de Malherbe, le Discours sur la Traduction de Giry, la Harangue à la Reine de Suède, la Tranquillité d'un sage ministre et l'Eloge de Richelieu.

XL1. 1658. — Harangue faite au Roy dans la ville de Lyon par Ant. Godeau, évêque de Vence député vers leurs Majestés avec MM. les procureurs du pays. Aix chez Roize, in-4°.

XLII. 1658. — Discours fait à M. le cardinal Mazarin dans la ville de Lyon. Aix chez Roize, in-4°.

Bouche, dans son Histoire de Provence a donné le résumé de ces deux discours.

XLIII. 1659. — Ordonnance portant la censure d'un livre intitulé : Apologie pour les Casuistes. Paris, chez P. le Petit, in-4°.

XLIV. 1660. — Traité des Séminaires. Aix chez Roize, in-12.

XLV. 1660. — Usage que les chrestiens doivent faire de la paix. Paris, chez P. le Petit, in-12.

1698. — Usage que les chrestiens doivent faire de la paix. Seconde édition. Paris, in-12, chez A. Leguerrier.

XLV. 1661. — Episcopi Venciensis epistola ad Alexandrum VII de formula fidei subscriptione scripta die 9 Augusti 1661. Paris, in-4° pièce.

Episcopi Venciensis epistola. Altera editio. Paris, in-4° pièce.

XLVII. 1661. — Lettre escrite au roy le 15 octobre 1661 par l'évesque de Vence sur la signature du formulaire in-4°. pièce.

XLVIII. 1662. — Response de M. l'Evesque de Vence faite au mois d'aoust 1662 à la lettre du roy pour la signature du formulaire pure et simple in-4° pièce.

XLIX. 1663. — Eloge historique de saint François de Sales Paris chez Th. Jolly in-12.

1663. — Eloge historique de saint François de Sales. Aix, chez Roize in-8.

L. 1664. — Méditations sur le Très Saint Sacrement de l'autel pour servir à toutes les heures du jour et de la nuit aux adorateurs perpétuels de ce mystère. Paris chez Muguet in-12.

1666. — Méditations sur le Très Saint Sacrement de l'Autel... Seconde édition. Paris chez Muguet in-12.

LI. 1665. Eloges des Evesques qui dans tous les siècles ont fleury en doctrine et en sainteté. Paris, chez Muguet in-4°.

M. Jauffret en 1802 a donné les *Eloges des Evêques françois* d'après les

éloges de Godeau, mais non pas, comme on l'a dit, une nouvelle édition de son ouvrage.

LII. 1667. — Eloges historiques des Empereurs, des Roys, des Princes, des Impératrices, des Reynes et des Princesses qui dans tous les siècles ont excellé en piété. Paris, chez Muguet in-4.

LIII. 1668. Nouveau testament. Paris chez Muguet, in-8.

1672. — Nouveau Testament en latin et en françois. Paris chez Muguet, 2 in-12.

LIV. 1669. — Paraphrase des litanies de l'Enfant Jésus. Paris, chez P. Muguet in-12.

Signalé par la *Bibliotheca aprosiana*. Boulogne 1673 et par Drouyn.

LVIII. 1682. — Homélies sur les dimanches et festes de l'année pour servir aux curez de formulaire d'instructions qu'ils doivent faire au peuple à leur prône Paris chez P. Muguet in-4.

1693. — Homélies sur les dimanches et festes de l'année. Nouvelle édition, à Lyon et se vend à Paris chez R. P épie in-8.

Albert dans son *Dictionnaire portatif des prédicateurs* signale encore deux éditions des Homélies de Godeau, l'une imprimée à Lyon 1697. in-8 et l'autre imprimée à Paris 1715 2 vol. in-12.

1784. — Homilien uber Evangelia. Augsburg. Rieger in-8.

Signalé par C. Kayser.

LVI. 1709. — Morale chrestienne pour l'instruction des curez et des prestres du diocèse de Vence. Paris chez J. Estienne, 3 vol. in-12.

1730. — Christian morals for the instruction of the clergy of the diocese of the Vence 1709. Translated into English by Basile Kermet London 1730 in-8.

Signalé par Watt.

1785 Theologia moralis ex purissimis S. S. Patrum ac Conciliorum fontibus derivata, notis theologicis illustrata. II part. Augsburg Rieger 8.

Signalé par C. Kayser.

LVII. 1713. — Lettres de M. Godeau évesque de Vence sur divers sujets. Paris chez E. Ganeau et J. Estienne in-12.

1677. — Retraite de dix jours. Châlons, in-12.

Signalé par Drouyn.

II

RECUEILS DIVERS

I. 1627. — Recueil de Lettres nouvelles, publié par Faret, dédié à Mgr le cardinal de Richelieu. Paris, chez Toussaint du Bray, in-8°.

On y trouve sept lettres de Godeau de la page 510 à 560.

1634. — Recueil de Lettres nouvelles, chez Toussaint Paris, Quinet, 2 vol. in-8°.

Les sept lettres de Godeau sont au tome second de la page 86 à 136.

1638. — Recueil de Lettres nouvelles. Paris au Palais, in-8°.

Les sept Lettres de Godeau sont à la fin du volume de la page 509 et 556.

II. 1646. — Poème de saint Prosper contre les Ingrats traduit par Arnauld d'Andilly. Paris, chez Durand, in-12.

Longue approbation de Godeau.

III. 1654. — Trésor des harangues, remontrances et oraisons funèbres des grands personnages de ce temps rédigées par ordre chronologique par M. L. G. Paris, chez Bobin, in-4°.

On trouve dans ce recueil l'oraison funèbre de J. B. Camus.

IV. 1662. — Journal de Saint-Amour, in-fol.

On y trouve deux lettres de Godeau l'une au Pape Innocent X et l'autre au Bailli de Valençay.

V. 1665. — Nouveau Recueil de harangues faites au Roy et aux Reynes à leurs entrées. Paris, chez G. Quinet, in-12.

Ce recueil contient la Harangue à la reine de Suède.

VI. 1669. — De la Perpétuité de la Foi par Arnauld. Paris, in-4°.

Approbation de Godeau.

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES

A

- ABELLY x.
 ABLANCOURT (Perrot d'), 215, 449, 466.
 AIGUILLON (Marquise d'), 21, 22, 97.
 ALAIS (Comte d'), 63, 72, 111, 116, 157, 158, 159, 168, 399.
 ALAIS (Comtesse d'), 394.
 ALBERT, x, 456.
 ALEXANDRE VII, 334, 345.
 ALLAIS (G), x.
 ALLIEZ (le chanoine), x.
 AMBROISE (Saint), 381, 389, 397.
 AMELOT, 496.
 AMELOTTE (le père), 429.
 AMYOT, 13.
 ANACREON, 12.
 ANCIILON (Ch), x. 205, 401, 426, 452.
 ANGELIQUE (La mère) 328, 329.
 ANNAT (Le P.), 263, 335, 336, 337, 338.
 ANNE D'AUTRICHE, 102, 103, 111, 146, 147, 158, 187, 196, 275, 278, 287.
 ARISTOTE, 362.
 ARIUS, 325.
 ARNAUD D'ANDILLY x. 44, 53, 69, 70, 106, 135, 296, 297, 329, 330, 331, 333, 335, 338, 348, 398, 485, 488, 495.
 ARNAULD (Evêque d'Angers) 302, 330, 336, 339, 344, 415, 485.
 ARNAULD (L'Abbé), x, 18, 160.
 ARNAULD (Ant.) x, 102, 106, 132, 309, 347, 318, 319, 320, 321, 340, 343, 348, 428, 430, 432, 495.
 ARNAULD (le mestre-de-camp), 58, 142.
 ARNOULD (L.) x. 169, 497.
 ARTIGNY (l'abbé d') x. 21, 23, 133, 455.
 AUBINEAU (L.) x.
 AUBRY (Evêque de Coutances), 196, 197, 256.
 AVRIGNY (Le P. d'), x.

B

- BAGNOLS (de), 319, 320.
 BAILLET (A), x, 451.
 BALUZE (L'abbé), 427.
 BALZAC (Guez de), x, 3, 7, 22, 28, 33, 76, 98, 101, 103, 107, 121, 125, 181, 299, 367, 400, 403, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 448, 449, 462, 463.
 BARBERIN (le cardinal) 65, 66.
 BARDIN, 26.
 BARGELLINI (le nonce), 347.
 BARNAGE (Louis de), 224, 489.
 BARONIUS (le cardinal), 202, 207.
 BARRAL (L'abbé), x, 456.
 BARTHELEMY (E. de), x. 459.
 BASILE (Saint), 375, 376, 381.
 BAUTRU, 33.

- BAYLE, XI, 33.
 BAZIN (A), XI.
 BEAUFORT (Duc de), 167, 199.
 BEAURECUEIL (De), 42, 43, 46, 47.
 BEAUREGARD (de) 406.
 BELLAY (J. du) XI, 12, 82.
 BELLINDE (La bergère), 5, 6, 32.
 BELLE-ISLE (Le maréchal de) 496.
 BEMBO (Le cardinal) 393.
 BENTIVOGLIO (Le cardinal de) 57, 397.
 BERTAUT, 12, 170, 293.
 BÉRULLE (Le cardinal de) 339, 364.
 BESOIGNE, XI.
 BEZE (Th. de) 132, 170, 182.
 BICHI (Le cardinal), 120.
 BOILEAU-DESPREUX, XI, 233, 290, 299, 401, 448, 451, 453, 496.
 BOILEAU (G). XI, 250.
 BOISSIER (G), XI, 10.
 BOISROBERT, 26, 29, 52, 170.
 BONNEGARDE, XI, 33, 456.
 BORÉE (Denis de la), 318.
 BOSSUET, 98, 99, 102, 184, 272, 359, 369, 394, 491.
 BOUCHARD, 397.
 BOUCHE, XI, 34, 40, 41, 279.
 BOUCHOURS, XI.
 BOURGEOIS, XI.
 BOURGOIN, XI, 10.
 BOURGOING (Le Père), 489.
 BOURZEIS (L'abbé de), 52, 317, 447, 449.
 BOUTRON, XI, 459.
 BOVET, XI.
 BRETON (A), XI, 463.
 BRIENNE (comte de), 96, 112., 335, 485.
 BRUNETIERE, XI, 13.
 BRUNOT, XI.
 BUFFON, 412.
 BUZENVAL (N. de) 343.
 BZOVIVUS, 202.

C

- CABASSE, XI.
 CALVIN, 127, 133, 319.
 CAMUS (J-B.), 199, 200.
 CATON, 137.
 CAULET (Et), 344, 432.
 CHAMPIGNY (De), 63, 64, 11.
 CHAPELAIN, XI, 3, 11, 17, 26, 27, 29, 33, 34, 35, 36, 49, 51, 52, 55, 58, 60, 66, 67, 68, 76, 78, 107, 183, 250, 299, 336, 400, 401, 404, 405, 406, 407, 409, 415, 427, 438, 447, 449, 467, 491, 495, 496.
 CHARDON, XI, 4, 9.
 CHARLES I, 272, 273.
 CHARPENTIER, 449.
 CHATEAUBRIAND, XI, 21.
 CHAUDEBONNE (Marquis de) 21.
 CHAUVIGNY (Comte de), 72, 147, 151, 152, 484.
 CHEVREAU, XI.
 CHIGI, 334.
 CHRISTINE de SUEDE, XI, 258, 259, 260, 261.
 CHYSOLOGUE (Saint-Pierre), 408.
 CHRYSOSTOME (Saint-Jean), 375, 381, 408, 440.
 CINQ-MARS, 97.
 CIRON (L'abbé de), 324.
 CLEMENCET (Dom), XI.
 CLEMENT VIII, 310, 312.
 CLEMENT IX, 345.
 CLERMONT (Marquise de), 9, 17, 35, 160, 162, 164, 477.
 CLERMONT (Mademoiselle de), 475, 476.
 CLOYSEAULT (Le P), XII, 33.
 COLBERT, XII, 134, 263.
 COLBERT (Nicolas), 415.
 COLLETET, XII, 28, 104.
 COLOMIÈS, XII.
 CONDÉ (Le Grand), 137, 146, 165, 186, 190, 197, 198, 304.
 CONDÉ (La princesse de), 20, 166, 385.
 CONDREN (Le Père de), 32, 33, 337.
 CONRART, XI, 2, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 17, 19, 26, 29, 42, 52, 58, 183, 198, 250, 285, 299, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 407, 447, 452, 466, 493.
 CONTI (Prince de), 111, 113, 165, 187.

CONTI (Princesse de), 394.

CORNEILLE (P.), xii, 15, 16, 17,
60, 102, 239, 284, 297, 449, 450.

CORNET (N.), 308.

CORNUEL (Madame), 399.

COSTAR, xii, 14, 16, 17, 270.

COTIN (L'abbé) xii, 24.

COUSIN, xii, 17, 18, 383, 457, 458.

CRESP (Le P.), 48.

D

DANIEL (Le P.), xii.

DAUNOU, xii.

DEMOGEOT, xii.

DESCARTES, 17, 259.

DESLOGES (Madame), 7, 8, 9.

DESMARETS 84, 170.

DESMOLETS (Le P.), xii, 455.

DESHOYERS, 30, 92, 97.

DESPORTES, xii, 12, 170, 293.

DOUBLET (G.), xii, 109, 356,
460.

DOUEN. xii.

DUCHESNE, xii, 240, 459.

DUMAS, xii.

DUPATY. 496.

DU PERRON, 12, 170.

DUPIN (E), xii, 34, 434, 455.

E

EPICTÈTE, 249.

ESCOBAR, 322.

ESPRIT (L'abbé), 21.

ESTRÉES (Le maréchal d'), 64, 65.

EURIPIDE, 62.

F

FABRE (A), xii.

FABRE (L'abbé, xii

FAGUET (E.), vii, xii, 81, 89, 394,
460.

FARET, 4, 5, 7, 8, 26.

FEILLET, xiii, 191.

FÉNELON xiii 393, 394

FERRIER (Le P.), 342.

FIESQUE (Comte de), 146

FLÉCHIER, 352, 447, 496.

FLEURY (l'abbé), 242, 249, 220.

FLOQUET (A.), xiii.

FONTAINE, xiii.

FONTENAY MAREUIL, 95.

FONTENELLE, 102, 451.

FOSSÉ (du), xiii.

FOUCAUT, xiii, 182.

FRANÇOIS DE SALES, 122, 190,
257, 393.

FRÉNICLE (N.), 170.

FROGER, 143.

FUZET, xiii.

G

GALLOIS, 447.

GAZIER (A.), vii, viii.

GENEST (l'abbé), xiii, 24, 454.

GERBERON (Dom), xiii, 313, 317

GIRY, 43, 397.

GOMBAULD, 7, 11, 224, 440, 466.

GONZAGUE (Anne-Marie de), 119.

GONZAGUE (Marie de), 20, 266, 267,
305.

GOUJET (l'abbé), xiii, 455.

- GRANDIN, 434.
 GRIFFET (le Père), XIII.
 GRIGNAN (Madame de), 395, 436.
 GRIMALDI (le cardinal), 66, 112,
 113, 205, 275, 279, 280, 282, 485.
 GUETTÉE (l'abbé), XIII, 344.
 GUICHE (comte de), 21, 397.
 GUILHEN de CASTRO, 62.
 GUILLEBERT, XIII.
 GUY-PATIN, 207.

II

- HABERT, 11, 43.
 HUBERT (Isaac), 309.
 HARCOURT (comte d'), 40.
 HALLAY, 339.
 HÉRACLITE, 477.
 HERCULE (Le P.), 58, 59, 437, 438,
 479.
 HERMANT, 313, 314, 316, 491.
 HIPPOCRATE, 362.
 HORACE, 12, 218.

I

- INNOCENT X, 111, 113, 119, 312.

J

- JACQUINET, XIII, 369, 458.
 JAL, XIII, 28.
 JANSENIUS, 105, 308, 317, 344.
 JEAN IV, 119, 270, 272.
 JOLI (Guy), XIII, 194.
 JOLY (l'abbé), XIII, 33.
 JOUBERT, XIV, 292.
 JURIEU, XIV, 292.

K

- KERVILER (René), VI. XIV, 22, 459.

L

- LABADIE, 310.
 LA BRUYÈRE, XIV, 13, 285, 381,
 449, 450, 465.
 LA CHAMBRE (l'abbé de), 449.
 LAGAULT, 315.
 LAINÉ, 496.
 LALANNE, 319.
 LAMBERT (l'abbé), XIV.
 LA MOTHE le VAYER, 447.
 LANCELOT, XIV.
 LANDRI, 446.
 LANSON, XIV.
 LA PORTE, XIV, 104.
 LAPRADE, 496.
 LA VALETTE (le cardinal de),
 XVII, 41, 51, 63, 64, 65, 66, 71, 72,
 111, 112, 113, 395, 495.
 LEDIEU (l'abbé), XIV.
 LE COINTE (le Père), 205.
 LEFEBRE de SAINT-MARC, XIV.
 LEGENDRE (Mademoiselle), 250.
 LELONG (le P.), XIV.
 LE MAISTRE, 53.
 LENOIR, 134.

LÉON X, 393.
 LE ROY l'abbé), 224.
 LIRON (Dom), xiv, 3, 45b.
 LIVET (Ch.), xiv, 18, 26, 458.
 LORET, xiv, 182, 224.
 LONGUEVILLE (Prince de), 165.
 LONGUEVILLE (Madame de), 20.
 304, 347, 385, 429, 488.
 LOUIS XIII, 17, 24, 50, 55, 63 97.
 98, 99, 100, 102, 103, 456.

LOUIS XIV, 187, 263, 275, 276,
 279, 281, 316, 344, 340, 342, 346
 347, 404, 420, 423, 424, 438, 448,
 456.
 LOUIS XV, 134.
 LOUIS XVIII, 456.
 LOUVOIS, 182.
 LUCAIN, 218.
 LUTHER, 333.
 LYONNE (de), 343.

M

MACHIABEL, 103.
 MAIRET, 60.
 MALHERBE, 11, 12 13, 14, 24, 62,
 81, 284, 184, 291, 292, 293, 449, 457.
 MALLEVILLE, 4, 5, 11.
 MARCA (P. de), 264, 321.
 MARC AURÈLE, 218.
 MARCOU, 17.
 MARET, 496.
 MARILLAC (M. de), 170.
 MARION, 339.
 MAROLLES (l'abbé de), 43, 209.
 MAROT, 169, 170, 182.
 MAUCROIX, 290, 452.
 MAURE (Comtesse de), 396.
 MAYNARD, 27, 292, 449.
 MAZARIN (le cardinal), xiv, 108,
 115, 120, 135, 138, 139, 146, 147,
 148, 165, 167, 186, 190, 196, 197,
 233, 256, 257, 261, 262, 263, 264,
 267, 276, 278, 279, 280, 281, 313,
 314, 316, 414, 440, 482.
 MÉNAGE, xiv, 15, 16, 21, 35,
 MENNESSIER, 319.

MERCŒUR (Duc de), 420.
 MÉRY, xiv
 MET-GAUBERT, xiv, 458.
 MEZIÈRES (Mademoiselle de), 385.
 MOISANT de BRIEUX, 406, 491.
 MOLÉ, 269, 385.
 MOLIERE, 28.
 MOMMERQUÉ, 457.
 MONACO (Prince de), 303.
 MONTAUSIER (marquis de), 51,
 141, 142, 285, 447, 466.
 MONTAUSIER (Julie d'Angennes
 duchesse de), 18, 22, 141, 142, 385.
 MONTCHAL (H. de), 309.
 MONTPENSIER (Mademoiselle de)
 279.
 MORERI, xv, 24, 450.
 MORIS, viii.
 MORISCET, 412.
 MOTTEVILLE (Madame de), xv,
 147, 166.
 MUGUET, 450.
 MUSSET (A. de), 496.

N

NEMOURS (Duc de), 198, 199.
 NEMOURS (Duchesse de), 198.
 NÈRON, 234, 235, 236, 237.

NESNOND, 496.
 NICÉRON, xv, 433, 434, 455.
 NOUET (le P.), 108.

O

OLIER, 32, 364.
 OLIVET (l'abbé d'), xv.
 OPPÈDE (le président d'), 281.

ORLEANS (Gaston d'), 81, 279.
 OVIDE, 430, 448, 456.
 OZANAM (Fr.), xv.

P

PAGI (Le Père), 202, 203.

PAPON xv.

PASCAL, 184, 322, 324.

PAUL V, 310.

PAULET (Mademoiselle), 40, 47, 48, 42, 44, 46, 49, 160, 161, 162, 163, 385, 395, 454, 476, 478.

PAVILLON, 141, 330, 343, 344.

PELLISSON xv, 26, 250, 466.

PERRAULT (Ch.) xv, 34, 448, 452.

PETIT de JULLEVILLE, vii. xv.

PEYRESC, xv, 33.

PINDARE, 12.

PIROT (Le Père), 324, 325, 326.

POMPONNE de BELLiÈVRE, 272, 273.

PORCHÈRES D'ARBAUD, 170.

Q

QUESNEL (Le Père), xv.

QUINTE-CURCE, 214, 218.

R

RACAN xv, 7, 170, 181, 292, 449, 454, 497.

RACINE (J). xv, 184, 447, 452, 496.

RACINE (l'abbé), xvi, 134.

RACONIS, 127.

RAMBOUILLET (Marquise de), 9, 17, 18, 42, 58, 60, 74, 95, 164, 251, 252, 267, 299.

RAMBOUILLET (Claire-Diane de), 389, 394.

RANCÉ (l'abbé de), 21.

RAPIN (le Père), xvi, 314, 335, 342, 432.

RATHERY, xvi, 459.

RAYNALDI (le P.), 202.

REGNIER, 449.

RENAN, xvi, 185.

RETZ (le Cardinal de), xvi, 186, 263, 264, 322.

RICHELIEU (le cardinal), xvi, 44, 17, 23, 24, 26, 28, 30, 31, 32, 33, 34, 41, 45, 55, 63, 66, 67, 91, 94, 96, 97, 150, 151, 156, 171, 286, 305, 320, 395, 414, 482, 495.

RICHELIEU (archevêque de Lyon), 120.

RICHEOME (le Père), 228.

RIGAULT (H), xvi, 84.

ROBINEAU (Mademoiselle), 250.

ROBIOU, xvi.

RÆDERER, xvi.

RONSARD, 12, 13.

ROTROU, 4, 60, 77, 78.

ROUX (A), xvi.

S

SABLE (Marquise de), 20, 347.

SAINT-AMANT xvi, 449.

SAINT-AMOUR xvi, 311, 312.

SAINT-CYRAN, 53, 107, 124, 128, 129, 130, 215, 320.

SAINT-EVREMOND, 27.

SAINT-GILLES, 321.

SAINT-MARC GIRARDIN, xvi, 23, 457.

SAINT-YON (Mademoiselle de), 4.

SAINTE-BEUVE (le Doc 319, 431, 495. tour).

SAINTE-BEUVE, xvi, 7, 13, 169, 381, 457.

SAPHO, 12.

SARRASIN, xvi, 9, 146, 285.

SAUTEL (le Père), 430.

SCUDERY (Mademoiselle de), 21, 22, 160, 164, 166, 167, 168, 241, 242, 243, 244, 245, 247, 246, 392, 399, 402, 459.

- SCUDERY (G. de). 60, 164, 398.
 SEGRAIS, 454.
 SÉGUIER, 355, 417, 420, 425, 427.
 SENÈQUE, 11, 62.
 SÉRISY (L'abbé de), 11, 43, 52, 395, 481.
 SERVIEN, 339.
 SÉVIGNÉ (marquise de), xvi, 221, 451.
 SIMON (Richard), xvii, 429.
 SOMAISE, xvi.
 SINGLIN, 394.
 SMITH (Richard), xvii, 429.
 SOREL, xvii, 369.
 SOURIAU (M.). xviii.
 SOURDIS (amiral de), 40, 41, 45, 120.
 SPONDE (H. de), 202, 207.
 SYMMAQUE, 397.

T

- TACITE, 215, 218.
 TAIGNIER, 337, 403.
 TALLEMANT des REAUX, xvii, 3, 4, 5, 7, 8, 10, 17, 24, 33, 224, 243, 265, 339, 457, 496.
 TALLEMANT (L'abbé) 448.
 TASCHEREAU, 457.
 TASSE (Le), 406.
 THOMASSIN (L'abbé de), 355, 358, 424, 431, 438, 439, 440, 441.
 THOMASSIN (Le Père) 430.
 THORENC (Commandeur de), 47.
 THOU (De), 97.
 TIBUELE, 218.
 TILLEMONT xvii, 207, 220.
 TISSERAND (L'abbé) vi, xvi, 2, 6, 46, 38, 42, 71, 115, 452.
 TITE-LIVE, 11, 218.
 TITON du TILLET, xvii, 455.
 TOURTOUREAU (Le Père), xvii, 446.
 TRISSOTIN, 28
 TRUBLET, 496.
 TURENNE, 146, 186, 190, 197.

U

- URBAIN, viii, 34, 110, 119.
 URBAIN (l'abbé), viii.

V

- VADIUS, 28.
 VAIR (P. du), 71.
 VALENÇAY (Eléonor d'Estampes de), 36.
 VALENÇAY (le Bailli de), 155, 311, 482.
 VARET (l'abbé) xvii.
 VASSOR, xvii.
 VAVASSEUR (le P.), xvii, 55, 109, 131, 364, 451.
 VAUCEL (de), 432.
 VAUGELAS, 215, 449.
 VENDOME (le Cardinal de), 396.
 VIALART, 311, 319, 339, 345.
 VIGEAN (Marquise du), 18.
 VIGEAN (Mademoiselle du), 21.
 VIGNEUL-MARVILLE, xvii, 453
 VILLEAUCLEERS (Madame de), 44.
 VILLELOIN, 161.
 VILLEMAIN, xvii.
 VILLENEUVE (Le baron de), 94, 114, 416, 417.
 VILLENEUVE (Commndeur de), 418, 419, 420.
 VINCENT de PAUL, 30, 143, 215, 364.
 VIRGILE, 218, 448, 452
 VITRY (Maréchal de), 40, 41, 45.

520 RÉPERTOIRE DES NOMS PROPRES

VOITURE, xvii, 18, 19, 20, 21, 52, VOLTAIRE, xvii, 16, 452.
102, 285, 448, 449.

W

WALKENAËR, xvii.

V

YSARN, 250.

FIN

Vu et lu,
En Sorbonne, le 1^{er} décembre 1899,
Par le doyen de la Faculté des Lettres de Paris,
A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris
GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Portrait de Godeau.	en face du texte.
Préface	p. v
Index bibliographique	p. ix

CHAPITRE I

GODEAU AVANT SON ÉPISCOPAT (1605-1637)

I. — Naissance de Godeau (1605). Ses heureuses dispositions naturelles. Ses études au collège de Dreux. Ses progrès rapides. Jeunesse légère de Godeau. La bergère Bellinde. Correspondance entre Godeau et M^{me} Des Loges. Godeau, M^{me} de Clermont et Angélique Paulet.

II. — Ambition littéraire de Godeau. Le cercle Conrart.
Discours sur les Œuvres de Malherbe (1629).
Discours sur la traduction du Dialogue des Orateurs, par Giry (1630).
Ode au Roi. Godeau et Corneille.
Godeau à l'hôtel de Rambouillet. Ses succès. Godeau et Voiture.

III. — La conversion de Godeau se dessine. Il se reproche sa jeunesse légère. Il étudie les Livres saints.

Paraphrase sur les Epîtres de saint Paul (1632).

OEuvres chrétiennes (1633).

L'Académie française. *Discours de Godeau contre l'éloquence* (1635). *Eloge de Bardin*, premier académicien décédé. *Comédie des Académistes*. Godeau raillé par Saint-Evremond.

IV. — Godeau se convertit entièrement. Il entre dans les Ordres (1635). Il reçoit la prêtrise (1636). Ses projets pour l'avenir.

Richelieu lui offre l'évêché de Grasse. Doutes et incertitudes. Lettre de refus au Cardinal. Richelieu insiste. Godeau accepte sur les conseils du P. de Condren, son directeur. Joie de ses amis. 1-38

CHAPITRE II

I. — Evêché de Grasse. Description de Grasse. Prise des Iles Lérins par les Espagnols (1635). Les Iles reprises par les Français (1637).

Godeau fait ses adieux à Paris et part pour la Provence. Lettre de M. de Beaurecueil, compagnon de route du prélat. Godeau thaumaturge. Guérison d'une femme boiteuse à Bourbon. Godeau apprend à Marseille la mort d'Habert. Lettre à l'abbé de Serisy.

Réception enthousiaste à Aix. Godeau console d'Andilly qui vient de perdre sa femme.

Il visite la Saint-Baume. Lettre à M^{me} de Villeaucters.

Il va voir les Iles.

Joie de la population à son arrivée à Grasse. Fêtes et visites. Difficultés évitées. Bon accueil de la noblesse.

II. — Départ de M. de Beaurecueil. Godeau visite les pauvres. Il institue des Conférences pour son clergé. Il commence ses visites pastorales. Il visite solennellement sa cathédrale.

La ville de Grasse consacrée à la Sainte Vierge (1630). Joie de Godeau.

Godeau se tient au courant des nouvelles de Paris. Chapelain gazetier du prélat.

Godeau cultive la poésie. *Eglogues spirituelles*. Amour de la nature.

Godeau étudie l'italien. Godeau et le cardinal de Bentivoglio.

III. — Godeau reçoit la visite d'Arnauld, le mestre de camp.

Il invite le P. Hercule à venir évangéliser ses diocésains. Lettres du P. Hercule à Conrart. Conversations et promenades autour de Grasse. Idées de Godeau sur l'éloquence, sur la paraphrase des Psaumes. Sentiments de l'Académie sur le Cid discutés à Grasse. Représentation d'une poésie champêtre de Godeau.

Godeau et le monastère de Lérins. Le prélat est chargé d'installer des religieux de Saint-Maur à la place des Cassinistes. Protestations des religieux expulsés. Le cardinal de La Valette, nommé abbé par le roi.

IV. — Activité de Godeau. Il fait un voyage à Avignon (1658). On le force à prêcher partout.

Godeau aux Etats de Provence (1636). Il revient avec plaisir à Grasse.

Il s'attache de plus en plus à son désert. Lettre à d'Andilly.

Le bruit court à Paris que Godeau veut échanger son évêché contre des bénéfices simples. Godeau proteste dans une lettre à Chapelain. Il songe à annexer Vence à Grasse, et à réclamer le droit de patronage sur Antibes.

Mort du cardinal de La Valette (1639). Godeau part pour Paris.

CHAPITRE III

I. — Joie de Godeau en se retrouvant à Paris.

Il obtient du roi l'annexion de Grasse et de Vence, et le droit de patronage sur Antibes.

Séjour à Dreux. Godeau et Rotrou au château de Mézières. Influence de Godeau sur son compatriote.

Retour à Paris. *Lettre pastorale aux diocésains de Grasse* (1640).

II. — Seconde partie des *OEuvres chrétiennes* (1641). Idées littéraires de Godeau. Du merveilleux chrétien.

L'Assomption de la Vierge. Analyse de ce poème. Beautés et défauts.

III. — Retour en Provence. Saisie des biens du clergé (1641). Protestation des évêques.

Godeau et les Antibois. Difficultés créées par les catholiques et les protestants. Lettre de Godeau à Richelieu (1641). Arrêt du conseil royal (1642).

Godeau et les Vençois.

Mort de Richelieu (1645). Douleur de Godeau. Mort de Louis XIII (1643). Godeau prononce son oraison funèbre. Il conçoit l'oraison funèbre comme Bossuet. Grande différence dans l'exécution. Beautés de l'oraison funèbre de Louis XIII. Qualités de l'éloquence de Godeau.

IV. — Godeau député à Paris.

Il dédie à la reine un recueil de *Prières et Méditations* (1643). *Catéchisme royal* (1644).

Godeau et l'Augustinus. Godeau et le livre de la Fréquente communion.

Instructions et Ordonnances synodales (1644). Sévérité de l'évêque de Grasse.

V. — Réaction à Lérins. Les Cassinistes expulsés rentrent dans le monastère. Le prince de Conti nommé abbé. Mécontentement de Godeau. Sa lettre au comte de Brienne (1645).

Godeau obtient ses bulles d'union (1644). Il fait prendre possession par l'abbé Falconi.

Godeau député à l'Assemblée du Clergé 73-116

CHAPITRE IV

I. — Assemblées particulières et générales du Clergé. Influence de l'Eglise gallicane.

Assemblée de 1645. Affaire des Cardinaux. Jugement de Godeau sur les débuts de l'Assemblée. Activité du prélat.

Godeau prononce l'oraison funèbre de l'évêque de Bazas. Il accuse le pouvoir séculier d'empiéter sur le pouvoir ecclésiastique.

Il dénonce la lettre de l'évêque de Lavaur contre le *Livre de la Fréquente Communion*.

II. — Affaire du *Petrus*. Godeau chargé de faire un éloge latin de l'auteur du *Petrus*. Pamphlets lancés contre lui par les Jésuites. Le P. Vavas seur critique la poésie de Godeau et accuse ses mœurs. Le libelle condamné et brûlé par le bourreau. Fâcheux résultats de cette campagne.

Godeau dénonce les protestants d'Antibes. Il demande la création d'un évêché au Canada. Fin de l'Assemblée.

III. — Rôle de Godeau dans l'Assemblée de 1645. Son esprit d'opposition. Son goût de l'indépendance. Son antipathie contre Mazarin. Son amour de l'Unité dans l'Eglise.

IV. — Godeau reste à Paris en attendant l'issue de son procès avec Vence. Il marie Julie d'Angennes à Rueil. Il publie l'*Eloge de M. de Cordes*.

Vie de Saint Paul (1647). Aimable simplicité de cette œuvre.

Nos échecs dans la guerre et les négociations. Inquiétude de la Cour. Ordre aux évêques de rentrer dans leurs diocèses. Godeau reçoit une lettre de cachet. Il part aussitôt. Il écrit à Mazarin pour se disculper. 117-148

CHAPITRE V

I. — Les Antibois et les protestants s'agitent de nouveau. Godeau les fait rappeler à l'ordre.

Affaire du *Spoglio* (1650). Le Nonce de Turin fait saisir les revenus de Godeau dans le comté de Nice. L'évêque fait intervenir l'Assemblée du Clergé. L'Assemblée se plaint au roi et au pape et Godeau obtient satisfaction.

II. — Guerre du Semestre (1648-1650). Le comte d'Alais et le Parlement d'Aix. Troubles en Provence. Fidélité des habitants de Grasse. Lettre de Mazarin.

III. — Mort d'Angélique Paulet (1650). *Épître* de Godeau à M^{me} de Clermont. Emotion sincère. Félicitations des amis d'Angélique.

Godeau et M^{me} de Scudéry. *Lettres* de M^{me} de Scudéry à l'évêque de Grasse sur les événements de 1650 et 1651.

Godeau se décide à se rendre à Paris.

IV. — *La Paraphrase des Psaumes* (1648). La traduction des Psaumes avant le xvii^e siècle. Idées de Godeau sur la paraphrase. Extraits de ses Psaumes. Succès de sa traduction chez les protestants. Faiblesse de cette œuvre. Manque d'énergie et d'imagination. Louables intentions de l'auteur 149-184

CHAPITRE VI

I. — État de Paris en 1651. Désordre et anarchie. Exil de Mazarin. *Remontrance au roi contre le Parlement de Toulouse* (1651). Réponse du Parlement.

II. — Godeau et la Fronde. Godeau prêche le Carême à l'Oratoire. Misère des provinces.

Godeau lance son *Exhortation aux Parisiens sur la nécessité de l'aumône* (1652).

Avis aux Parisiens sur la descente de la châsse de Sainte Geneviève (1652).

Mazarin et le Parlement. Assemblée des Augustins. Remontrance à la reine dans la ville de Tours (1652). Mazarin exilé une seconde fois.

Le duc de Nemours tué en duel par le duc de Beaufort. Godeau et la duchesse de Nemours.

III. — Fécondité littéraire de Godeau pendant la Fronde. Ouvrages divers.

Histoire de l'Eglise (1653). Importance de cette œuvre. Manque de critique. Part trop grande faite à la légende, Manque de vues d'ensemble.

Élégance et simplicité du récit. Réflexions de l'auteur sur la discipline de l'Eglise et ses rapports avec l'Etat.

Fleury supérieur à Godeau pour la composition, Tillemont pour la critique. Godeau supérieur à son tour pour les mérites du style 185--221

CHAPITRE VII

I. — Godeau forcé de choisir entre ses deux évêchés ne garde que Vence (1635). Raisons de ce choix. Joie du Chapitre de Vence. Prise de possession. Serment d'usage. Visite solennelle de la cathédrale.

Godeau tranquille. Il s'occupe de faire réparer son palais et de faire décorer sa chapelle.

II. — Loisirs de Godeau pour les travaux littéraires. *Les Tableaux de la Pénitence* (1654). Excellence de l'œuvre attestée par un succès durable. Mérites littéraires.

III. — *Le Poème de Saint Paul* (1654). Sujet assez pauvre. Artifices poétiques. Analyse de l'œuvre. Longueurs de l'ouvrage. Grandeur soutenue du héros, Saint Paul et Polyeucte. Caractère dramatique et oratoire du poème de Saint Paul. Justes proportions. Sobriété de détails. Le poème épique n'est pas une œuvre de convention 222-253

IV. — Le Mage de Sidon et la Reine de Tendre. Le salon de M^{lle} de Scudéry. Abus du précieux. Portrait du Mage dans le *Grand Cyrus*.

Correspondance entre le Mage de Sidon et la Reine de Tendre. Symbolisme outré, galanterie raffinée, métaphysique quintessenciée.

La *Lettre des quatre Maîtres*. Echange de petits vers. La dis-corde au Samedi. Fin des relations de Godeau avec M^{lle} de Scudéry 222-253

CHAPITRE VIII

I. — Godeau, député à l'Assemblée du Clergé, paraît vouloir se rapprocher de Mazarin.

Godeau chargé d'écrire au Pape au sujet de la canonisation de François de Sales. Lettre circulaire aux évêques dans l'affaire des Réguliers d'Angers. Godeau demande la création d'un évêché au Tonkin et en Cochinchine.

Harangue à la reine de Suède (1656).

Affaire du cardinal de Retz. Godeau refuse les offres de Mazarin.

La reine de Pologne demande des secours à l'Assemblée. Lettre à Godeau. L'Assemblée charge Godeau de lui répondre et de lui exprimer ses regrets de ne pouvoir l'assister.

Fin de l'Assemblée. Godeau regagne son diocèse.

II. — *Oraison funèbre de Mathieu Molé* (1656). *Sermon* prononcé au sacre de l'abbé de Marmiesse, nommé évêque de Conserans (1659).

Oraison funèbre de Jean IV, roi de Portugal (1657). *Oraison funèbre de Pomponne de Bellièvre* (1657).

III. — Godeau député à la cour à Lyon (1658). Succès de ses harangues au roi et au cardinal.

La cour en Provence. Paix des Pyrénées (1659). Godeau publie le *Traité de l'Usage de la Paix* (1660).

Assemblée des Communautés d'Aix. Godeau chargé de faire une remontrance au roi.

Godeau remplace le cardinal Grimaldi dans l'administration du diocèse d'Aix.

Assemblée des Communautés de Lambesc (1661). Singulière conduite de Godeau 254-282

CHAPITRE IX

POÉSIES CHRÉTIENNES ET MORALES (1660-1663)

I. — Godeau donne l'édition définitive de ses poésies.
 La poésie après Malherbe. Esprit, grâce et frivolité.
 Poésies profanes de Godeau.
 Bibliographie de ses poésies religieuses. Les recueils de 1633, 1641 et 1646.

Fécondité inépuisable de Godeau. Variété, facilité, élégance, harmonie. Caractère oratoire de sa poésie.

Manque d'imagination, d'émotion réelle, faiblesse et pauvreté. Godeau poète négligé a subi la fortune de l'école académique de Louis XIII.

II. — Extraits des *Poésies chrétiennes et morales*.

Les premières *Stances*. — Godeau passable dans le *Sonnet*.
 Godeau poète gnominique comparé à d'Andilly.

Poèmes sacrés. La *Chartreuse* trop louée par Balzac.

Épîtres morales. Sentiments simples et naturels. Description de la campagne. Amour vrai de la nature. Tableaux historiques de la révolution d'Angleterre et de la Fronde.

D'un recueil choisi des poésies de Godeau . . . 283-306

CHAPITRE X

GODEAU ET LES JANSÉNISTES (1650-1668).

I. — Les cinq propositions tirées de l'*Augustinus*. Plusieurs prélats en demandent la condamnation à Rome.

Godeau écrit au Pape une lettre qui est très mal accueillie.

Les propositions condamnées. — Assemblée des évêques.

Lettre circulaire de Godeau aux évêques.

Question des différents sens soulevée par les Jansénistes. Nouvelle assemblée des évêques.

II. — Arnauld déferé à la Sorbonne. — Projet de conciliation proposé par Godeau. — Arnauld condamné.

Le Jansénisme et l'Assemblée du Clergé (1655). Godeau accusé de tiédeur pour la vérité. *Relation* de tout ce qui s'est passé dans l'affaire du Jansénisme. L'Assemblée approuve tout. Les amis des Jansénistes se taisent.

III. — Pascal et les casuistes. — L'Assemblée fait imprimer les *Instructions de saint Charles* pour combattre la morale relâchée. — Zèle de Godeau dans cette affaire.

L'Apologie pour les Casuistes. — Indignation des évêques. Godeau condamne le livre dans un synode. *Vers contre la mauvaise morale du temps*.

IV. — Le Jansénisme et l'Assemblée de 1660. Le formulaire imposé. *Lettres* de Godeau à ses amis les Jansénistes. *Lettres* au Pape et au roi (1661). — Godeau et le P. Annat.

Thèse de l'infaillibilité soutenue au collège de Clermont. Colère de Godeau.

Seconde *Lettre* au roi (1662).

Tentative d'accommodement. Nouvelle bulle de Rome (1665).

Avènement de Clément IX. — Lettre des dix-neuf évêques au Pape et au roi. Reprise des négociations. Paix Clémentine (1668) 307-349

CHAPITRE XI

GODEAU DANS SON DIOCÈSE

I. — Amour de Godeau pour les temps apostoliques. Son admiration des Pères. — Il les prend pour modèles.

Sa sollicitude pour ses diocésains. — Il observe autant que possible la résidence. — Il s'occupe des écoles et fonde des œuvres de bienfaisance.

Ses visites pastorales. — Il instruit les enfants et les paysans dans la langue provençale.

II. — Godeau travaille de toutes ses forces à l'amélioration de son clergé et concourt pour sa part à la réforme religieuse. — Il combat les mauvaises mœurs et l'ignorance. Il donne à ses prêtres des règles pour étudier avec fruit.

III. — Idées de Godeau sur la prédication chrétienne. — Il condamne la bouffonnerie et le purisme. — Il demande beaucoup de simplicité, un grand amour des âmes et surtout une vie exemplaire.

IV. — Godeau a prêché toute sa vie. — Ses discours d'apparat.

Qualités de son éloquence pastorale. Élégance et sincérité. — Ses *Homélies*. — L'homélie chrétienne.

La prédication de Godeau est toute populaire et tout évangélique 350-381

CHAPITRE XII

LETTRES DE GODEAU. — SES AMITIÉS

I. — Les *Lettres* sont un des meilleurs ouvrages de Godeau. — Idées de Godeau sur l'amitié. — Il la voulait fondée sur la vertu chrétienne.

Ses lettres spirituelles. — Maturité d'esprit, sûreté de jugement, profonde connaissance du cœur humain. — Godeau, saint François de Sales et Fénelon.

II. — Lettres de consolation. — Comment Godeau savait pleurer ses amis.

Lettres de compliments. — Il rapporte toute gloire et toute élévation à Dieu.

Il aime à parler de littérature avec ses amis. Mais il demande qu'on envisage les lettres comme un moyen de contribuer à la gloire de Dieu et à l'édification des fidèles.

III. — Godeau, Conrart, Chapelain et Balzac. Amitié de Godeau pour Conrart. Il le consulte dans toutes ses affaires. Il lui donne ses ouvrages à revoir et à corriger. Il s'inquiète de sa santé et fait tous ses efforts pour le convertir. — La tolérance au dix-septième siècle.

Godeau et Chapelain. — Estime de Chapelain pour le talent de Godeau. — Chapelain intermédiaire entre Godeau et ses nombreux amis. — Constance de l'amitié de Chapelain.

Godeau et Balzac. — Admiration hyperbolique de Balzac pour le talent poétique et oratoire de Godeau. — Echange de petits cadeaux. — Correspondance philosophique et morale entre Chapelain et Godeau.

Beau spectacle offert par ces amis des lettres . . . 382-412

CHAPITRE XIII

DERNIÈRES ANNÉES DE GODEAU (1662-1672).

I. — Vie laborieuse de Godeau. L'évêque de Luçon, N. Colbert, demande pour lui l'évêché de Mâcon.

Luttes de Godeau dans son diocèse. Lutte contre les Villeneuve, seigneurs de Vence.

Lutte contre les chanoines. Supplique de Godeau au roi.

II. — Godeau demande un nouveau privilège au chancelier (1665).

Eloges des Evêques (1665). — *Eloges des Empereurs* (1667).

Version expliquée du Nouveau Testament (1668).

Œuvres posthumes. *Les Fastes de l'Eglise* (1674). — *Traité de morale chrétienne* (1709).

III. — Faiblesse de la santé de Godeau. Sombres pressentiments. Godeau fait son testament (1670). Voyage à Turin (1670). Godeau et M^{me} de Grignan.

Création d'un séminaire à Vence. Godeau demande un coadjuteur. Le roi lui donne l'abbé de Thomassin. Joie de Godeau.

Il est frappé d'apoplexie le 17 avril 1672 et meurt le 21.

Scandale causé par le chapitre. Godeau enterré sans pompe et sans discours. 413-443

CHAPITRE XIV

HISTOIRE POSTHUME DE GODEAU (1672-1900)

I. — Dix-septième siècle. *Oraison funèbre de Godeau*, par le P. Tourtourneau, de la Doctrine chrétienne (1672). *Lettre de Chapelain*. — *La Gazette*. — Godeau et l'Académie. — Discours de Fléchier, successeur de Godeau (1673). — Discours de Tallemant le jeune (1675). — Les anciens et les modernes à l'Académie. — Séance du 27 janvier 1687. — Godeau loué par Perrault, par Charpentier (1692), par La Bruyère (1695).

Dictionnaire de Moréri (1673). — L'éditeur Muguet loue l'évêque de Vence dans la préface des *Fastes* (1674) et dans celle de l'*Histoire de l'Eglise* (1680). Adrien Baillet défend Godeau contre le P. Vavas seur (1685). — Mme de Sévigné admiratrice de Godeau. — *Recueil* de Fontenelle (1692). Godeau jugé par Boileau et Maucroix (1695), par Perrault (1697), par Ancillon (1698).

II. — Dix-huitième siècle. Les historiens jansénistes. — Vigneul-Marville (1702). — L'abbé Genest et son *Discours sur la poésie pastorale* (1707). — Godeau loué par les *Mémoires de Trévoux* (1712 et 1713). Notices biographiques par Dupin (1719), par D. Liron (1719), par le P. Nicéron (1732), par l'abbé Goujet (1756).

Mémoires du P. Desmolets (1729). *Le Parnasse français* de Titon du Tillet (1733). *Mémoires* de l'abbé d'Artigny (1746).

Godeau jugé par Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV* (1752). *Dictionnaires* de l'abbé Barral (1749), d'Albert (1757), de M. de Bonnegarde (1771).

Dix-neuvième siècle. — Réimpression de l'*Oraison funèbre* de Louis XIII. — *Historiettes* de Tallemant des Réaux (1833). Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie française au XVII^e siècle*. *Causeries du Lundi*. *Port-Royal*. — Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique* (1843). — Cousin, *Histoire de la Société polie* (1858). — C. Livet, *Précieux et Précieuses* (1659). — Jacquinet, *Les Prédicateurs avant Bossuet* (1863). Le buste de Godeau à l'Hôtel de Ville de Dreux (1663). — L'abbé Tisserand. — Duchesne, *Les Epopées françaises* (1870). — MM. Rathery et Boutron, *Mlle de Scudéry* (1877). — R. Kerviler, *A. Godeau* (1879). — E. de Barthélemy, *Sapbo* (1880). — Godeau à la Sorbonne, M. E. Faguet (1896). — M. G. Doublet, *Annales du Midi* 444-460

Conclusion	461
Appendice	473
Fac-simile d'une lettre de Godeau.	
Pièces inédites	475
Notes et pièces diverses	489
Tableau de la versification des psaumes de Godeau. .	497
Répertoire des Œuvres de Godeau.	500
Répertoire alphabétique des noms propres	513
Table des matières.	523

ERRATA

- P. xvii, ligne 1, *au lieu de* Simon (A.), *lire* Simon (R).
Ibid., ligne 31, *au lieu de* elogis, *lire* elogii.
- P. 18, ligne 19, — Volture, *lire* Voiture.
- P. 29, ligne 30, — assiûdement, *lire* assidûment.
- P. 32, ligne 14, — fut, *lire* fût.
- P. 65, ligne 5, — il s'obstinent, *lire* ils s'obstinent.
- P. 88, ligne 9, — veillard, *lire* vieillard.
- P. 92, ligne 14, — écrivit, — écrivit.
- P. 93, ligne 9, — corrompus, *lire* corrompues.
- P. 100, ligne 17, — assuré, *lire* assuré?
- P. 129, ligne 13, — injurleuses, *lire* injurieuses.
- P. 193, ligne 12, — soist, *lire* sois.
- P. 196, ligne 5, — les lettres, *lire* des lettres.
- P. 210, ligne 13, — vînt, *lire* vint.
- P. 208, ligne 26, — leetkurs, *lire* lecteurs.
- P. 215, ligne 22, — excommunicatlon, *lire* excommunication.
- P. 234, ligne 13, — martyr, *lire* martyre.
- P. 299, ligne 10, — Courart, — Conrart.
- Ibid.*, note, *au lieu de* soint, *lire* soient.
- P. 324, note, — saint Cyran, *lire* Saint-Cyran.
- P. 325, ligne 6, *au lieu de* tonr, *lire* tour.
- P. 334, ligne 16, — monde (1). », *lire* monde (1).
- P. 335, ligne 19, — le P. Aunat, *lire* le P. Annat.
- P. 349, ligne 4, — où n'avoit pas, *lire* où il n'avoit pas.
- P. 372, ligne 4, — sanits, *lire* saints.
- P. 380, ligne 16, — sujt, *lire* sujet.
- P. 463, transporter le signe (2) de la fin de la ligne 18 à la fin de la ligne 19.

